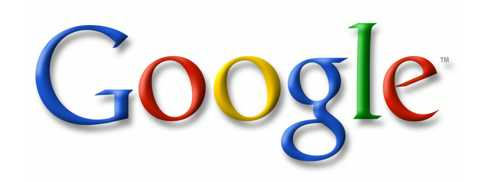
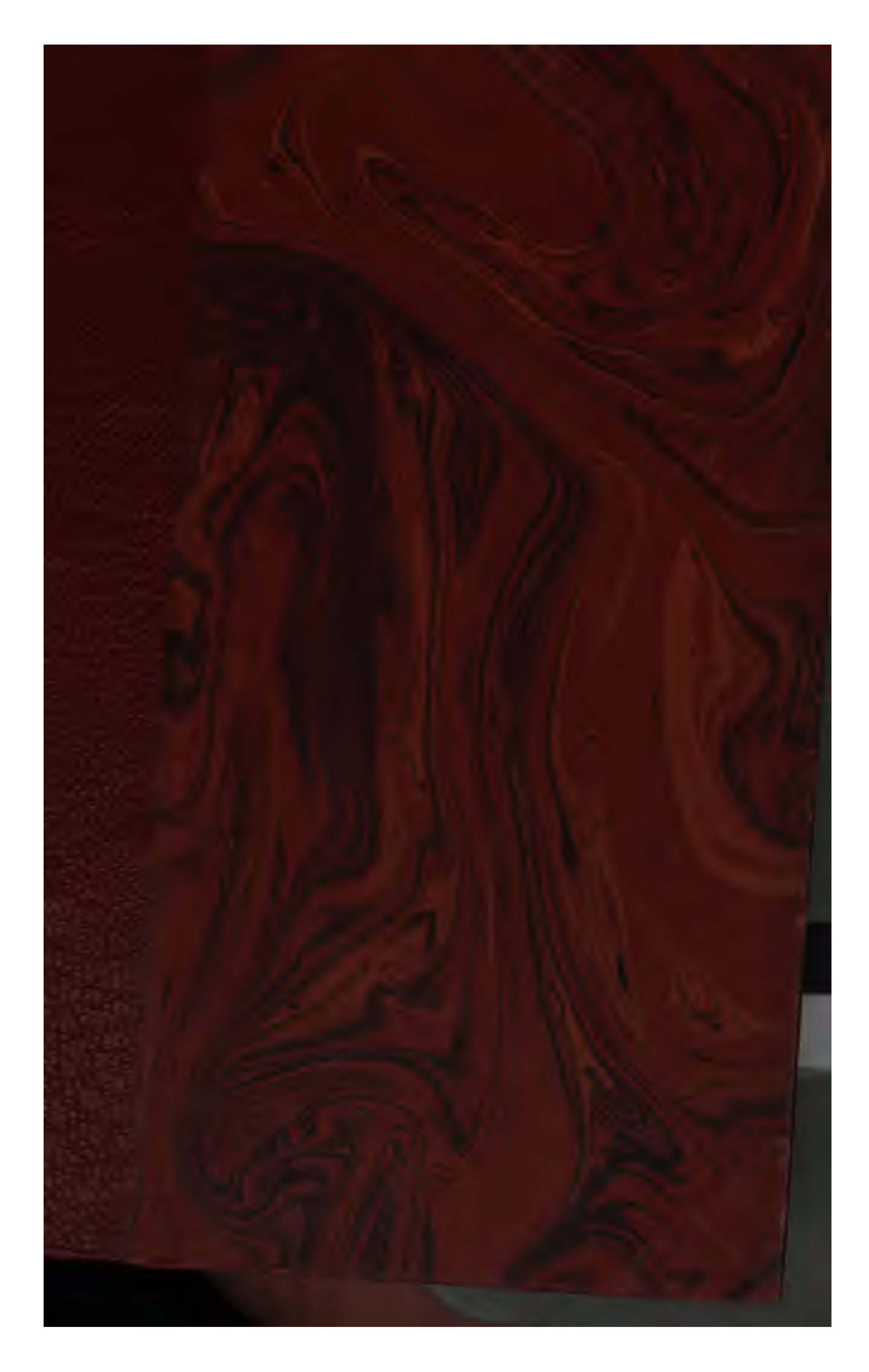
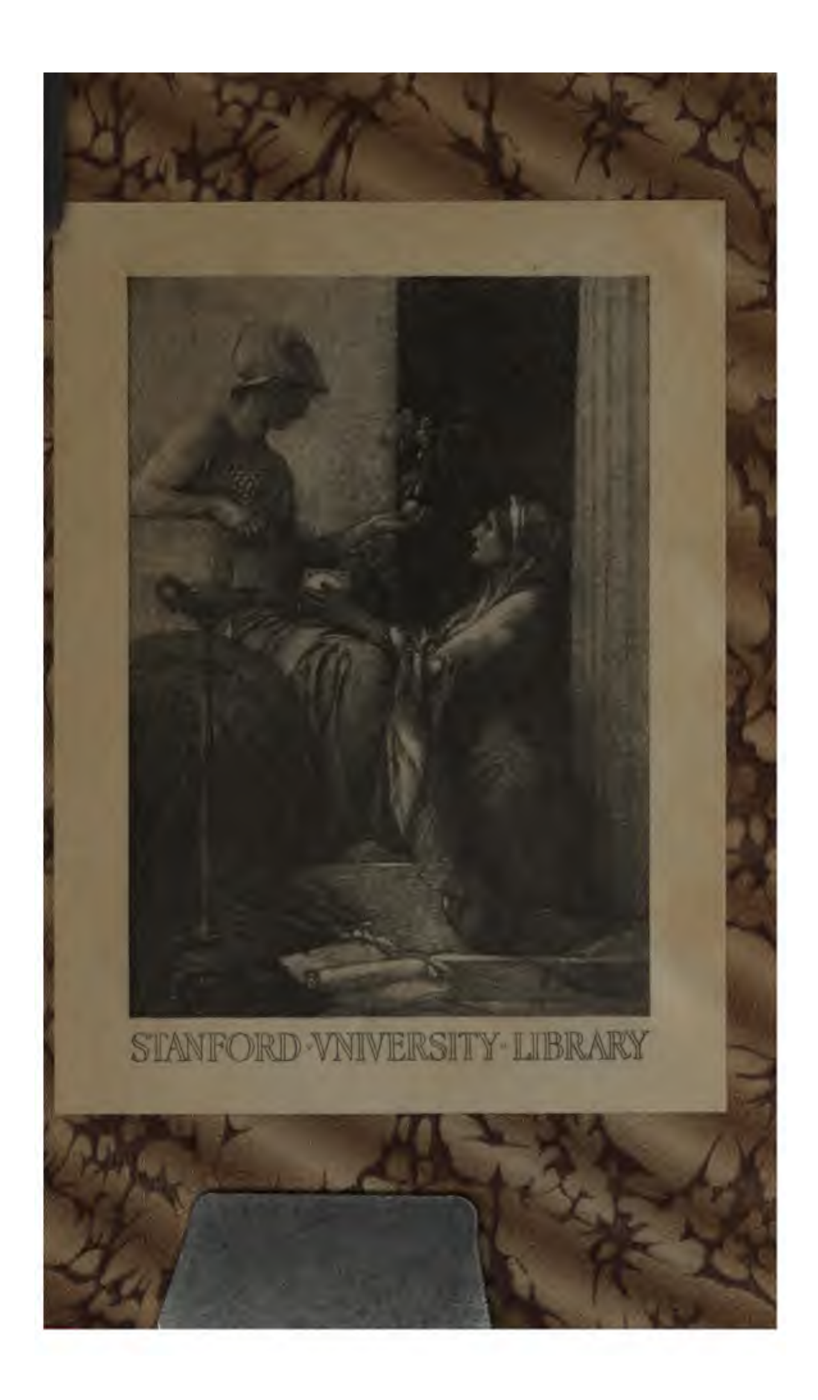
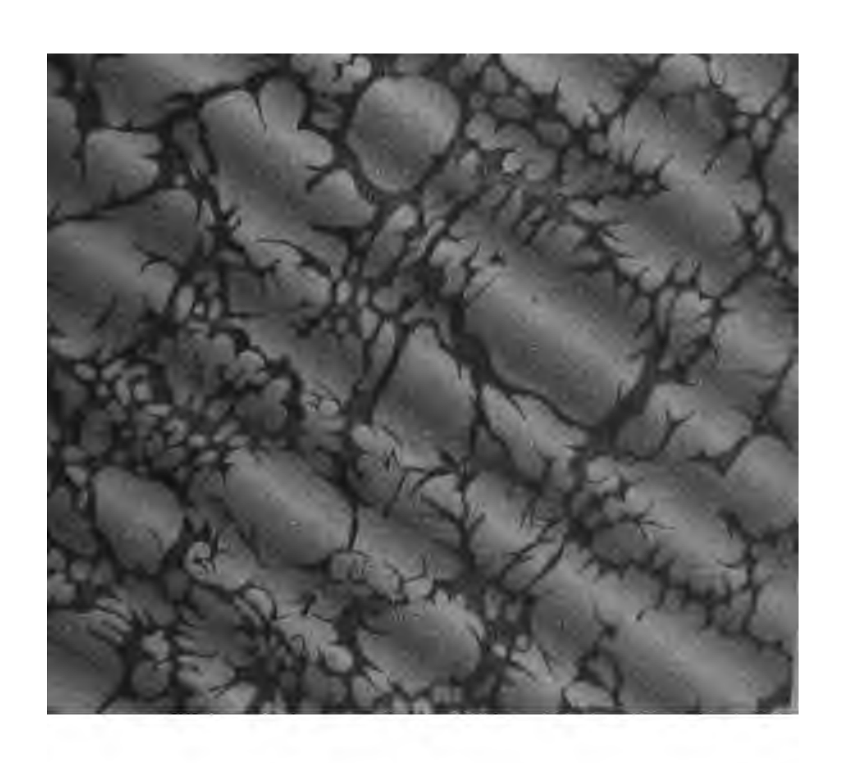





STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY



LETTRES DU XVIIe ET DU XVIIIe SIÈCLE

LETTRES

DE

MME DE GRAFFIGNY

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

LETTRES DU XVIIe ET DU XVIIIe SIÈCLE

LETTRES

DE

MME DE GRAFFIGNY

SUIVIES

DE CELLES DE MM^ES DE STAAL, D'ÉPINAY, DU BOCCAGE, SUARD,
DU CHEVALIER DE BOUFFLERS, DU MARQUIS DE VILLETTE, ETC., ETC.

DES

RELATIONS DE MARMONTEL, DE GIBBON, DE CHABANON,
DU PRINCE DE LIGNE, DE GRÉTRY, DE GENLIS

SUR LEUR SÉJOUR PRÈS DE VOLTAIRE

Revues sur les Éditions originales

AUGMENTÉES DE NOMBREUSES NOTES

D'UN INDEX

Et précédées d'une Notice biographique

PAR

EUGÈNE ASSE

Édition couronnée par l'Académie française

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 13

1883

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Parmi les lettres que le dix-huitième siècle nous a laissées, quelques-unes des plus intéressantes ont été écrites par des hôtes ou des visiteurs de Voltaire. Témoignages des spectateurs mêmes de sa vie, elles nous fournissent sur son existence, sur son caractère, sur ses habitudes, des détails précieux que l'on chercherait vainement ailleurs. Ce sont ces lettres que nous réunissons aujourd'hui dans un ensemble, dont Voltaire forme le lien et l'unité. Les plus nombreuses sont celles que Mme de Graffigny adressa à M. Devaux pendant son séjour à Cirey, du 4 décembre 1738 au 8 février 1739. Elles nous présentent sans voile l'intérieur de la marquise du Châtelet et de Voltaire; et les premiers éditeurs ont pu, avec quelque raison, les publier sous le titre de *Vie privée de Voltaire et de madame du Châtelet*. Les autres, à l'exception de celles de Mme de Staal de Launay, où il est question de la visite de quelques jours que Voltaire fit à Anet, chez la duchesse du Maine, en 1747, sont toutes relatives à la vie de Voltaire aux Délices et à Ferney, c'est-à-dire aux vingt et une dernières années de sa vie (1756-1777). Nous y avons joint les relations non

épistolaires que d'autres visiteurs, comme Gibbon, le prince de Ligne, Marmontel, Chabanon, Grétry, madame de Genlis, ont fait de leur séjour chez Voltaire.

A la différence de ce qui a lieu pour madame de Graffigny, dans ces autres lettres et dans ces relations la personne des auteurs s'efface presque complètement devant celle de Voltaire qui y domine. Aussi diviserons-nous cette notice en deux parties : l'une, où nous ferons un tableau rapide de la vie de Mme de Graffigny ; l'autre, où nous retracerons les travaux de Voltaire dans cette dernière période de sa vie, à laquelle se réfère la seconde série des lettres que nous publions.

I

MADAME DE GRAFFIGNY

Françoise d'Issembourg-d'Happoncourt naquit à Nancy le 13 février 1695. Elle était fille de François-Henri d'Issembourg, seigneur d'Happoncourt, de Greux, et autres lieux, lieutenant des chevau-légers, major des gardes de Léopold Ier, duc de Lorraine, gouverneur de Boulay et de la Sarre, et de Marguerite-Christine de Saureau, fille d'Antoine de Saûreau, baron de Houdemont et de Vandœuvre, premier maître d'hôtel du même souverain, et de Charlotte du Buisson d'Happoncourt. Par son père, elle appartenait à l'une des maisons les plus anciennes et les plus illustres d'Allemagne, la maison d'Issembourg, qui produisit les princes souverains d'Issembourg-Birstein. Issu de la branche catholique de cette maison, François d'Happoncourt vint, fort jeune encore, chercher for-

tune en France, sous le règne de Louis XIV, servit avec honneur sous le maréchal de Boufflers, qu'il accompagna comme aide de camp au siège de Namur, en 1695, et fut confirmé par le roi dans sa noblesse et dans ses titres. Son mariage, vers cette époque, avec la fille d'un serviteur du duc Léopold, contribua sans doute à le fixer en Lorraine, où se poursuivit et s'acheva sa carrière. Par sa mère, mademoiselle d'Issembourg était petite-nièce du célèbre dessinateur Callot, origine assurément fort illustre, mais qu'elle paraît avoir plus apprécié que ne le faisait sa famille. « J'ai entendu dire à M[me] de Graffigny, raconte Fréron, que sa mère, ennuyée d'avoir chez elle une grande quantité de planches en cuivre gravées par Callot, fit venir un jour un chaudronnier, et les lui donna toutes pour en faire une batterie de cuisine. M[me] de Graffigny gémissait de l'ignorance de sa mère, qui avait laissé perdre un trésor si précieux[1]. » Cette parenté artistique n'excluait pas d'ailleurs la parenté nobiliaire. La famille de Saureau devait tenir un assez grand état à la cour de Lorraine, si nous en jugeons par le mariage de la sœur cadette de M[me] d'Issembourg, Élisabeth-Charlotte de Saureau[2], avec le comte de Ligni-

1. Fréron, *Année Littéraire*, 1759, t. I, p. 327. — C'est à tort croyons-nous, que Fréron appelle madame de Graffigny, Marguerite Callot. En effet, l'auteur de la Notice placée en tête de l'édition de ses *Œuvres complètes*, Paris 1821, lui donne le nom de Saureau, ce qui est confirmé par le *Mercure de France*, et par M. le comte de Chastellux, dans ses *Notes prises aux archives de l'État civil de Paris*, qui tous deux donnent pour mère à mademoiselle de Ligniville, nièce maternelle de madame de Graffigny, Élisabeth-Charlotte de Saureau, ou Soreau.

2. Elle mourut à Paris, le 18 mai 1762, agée de 62 ans, et son mari le 18 février 1769 à l'âge de 76 ans. (*Notes prises aux archives de l'État civil, par le comte de Chastellux*, Paris, Dumoulin, 1875, in-8°.)

ville, chambellan du duc Léopold, et qui appartenait à l'une des quatre grandes maisons de Lorraine, celles qu'on appelait les *grands chevaux* de Lorraine. Disons tout de suite que ce comte de Ligniville descendait d'une du Châtelet, et qu'ainsi M[me] de Graffigny se trouvait, par sa tante maternelle, alliée à la marquise du Châtelet, chez laquelle nous la retrouverons bientôt.

Ce qui fit défaut à Françoise d'Issembourg-d'Happoncourt ce ne ne fut pas une noble origine, ce fut la fortune; si l'on en juge par la pénurie, la gêne avec laquelle elle eut presque toujours à lutter dans son âge mûr, l'on peut croire que le patrimoine de son père était assez mince. Élevée à la cour de Lorraine, au milieu de cette société charmante, où, sous les auspices du duc Léopold, le meilleur et le plus aimable des princes, de sa femme, cette sœur du Régent, dont sa mère, la duchesse d'Orléans, vante la douceur et les vertus, et aussi de cette belle princesse de Craon qui animait tout de sa beauté et de son esprit, se développaient les lettres, les arts et les sciences, elle y goûta les moments les plus heureux de sa vie, et y forma des amitiés qui devaient plus tard être la consolation de ses années d'épreuves et de tristesse. Le plus aimé, comme le plus fidèle de ces amis de jeunesse fut Devaux, le *Panpan*, le *Panpichon* des lettres qu'on va lire. Né en 1712, destiné à la magistrature par sa famille, il se sentait aussi peu porté vers l'étude du droit, qu'il était épris de l'amour des lettres[1]. Esprit léger, sans beaucoup de consistance, mais facile, cœur aimant

1. Il mourut à Lunéville, le 12 décembre 1796. On a de lui : *Les Engagements indiscrets*, comédie en un acte, représentée au Théâtre Français en 1752, et un *Discours sur l'esprit philosophique*, lu à l'Académie de Nancy le 20 octobre 1752.

et dévoué, quoique un peu vaniteux, il sut se faire apprécier et aimer à cette petite cour, où il devint, plus tard, lecteur du roi Stanislas. « Que ferai-je d'un lecteur, dit ce prince quand on lui parla de Devaux, ce sera comme un confesseur pour mon gendre! » Ces fonctions étaient une sinécure, elles n'en convinrent que davantage à leur titulaire. Voltaire, auquel il plut comme à tout le monde, écrira de lui en 1739: « Je vous ai aimé depuis que je vous ai connu, et vos mœurs aimables m'ont charmé pour le moins autant que vos talents[1]. » De son côté, Mme de Graffigny dans les lettres qu'elle lui adresse de Cirey, nous le représente comme le modèle des amis, et le plus délicat des lettrés. L'abbé Porquet, aumônier de Stanislas très apprécié, lui aussi, à la cour de Lorraine et dans la société de la marquise de Boufflers, l'a célébré ainsi :

Le ciel te prodigua tous les défauts qu'on aime;
Tu n'as que des vertus qu'on pardonne aisément ;
Ta gaieté, tes bons mots, tes ridicules même,
Nous charment presque également.
Bel esprit à la cour, et commère à la ville,
Qui, comme toi, d'un air agréable et facile,
Sait occuper autrui de son oisiveté,
Minauder, discuter, composer vers ou prose,
Et, nécessaire enfin par sa frivolité,
Par des riens valoir quelque chose ?

Ce sont là des témoignages qui peuvent balancer l'opinion beaucoup moins favorable de Collé :

« C'est bien le plus sot homme et l'esprit le plus faux qui soit dans la nature, une vraie caillette. Mme de Graffigny avait vécu beaucoup avec lui en Lorraine, et il avait

1. *Œuvres de Voltaire* édit. Beuchot, t. LIII, p. 499.

LETTRES DU XVII[e] ET DU XVIII[e] SIÈCLE

LETTRES

DE

M[ME] DE GRAFFIGNY

les Lénoncourt, les Beauvau, dans la situation d'humble commensale.

Telle était sa situation lorsque le 4 décembre 1738, elle arriva au château de Cirey, chez la marquise du Châtelet, à la famille de laquelle la rattachait un peu le mariage de sa tante maternelle avec le comte de Ligniville. Accueillie d'abord avec empressement et distinction par la marquise, par Voltaire qui pour elle déploie toutes les grâces de son esprit et le charme de ses manières ; elle voit bientôt un orage terrible fondre sur sa tête. On ne l'accuse de rien moins que d'avoir envoyé à Devaux une copie de la *Pucelle*, de cette *Pucelle*, que Mme du Châtelet gardait enfermée sous une triple serrure. Sa correspondance est retenue à son insu, décachetée... et Cirey se transforme pour elle en une succursale du fameux cabinet noir. Nous ne reviendrons pas sur ces scènes qu'il faut lire dans les lettres même de Mme de Graffigny. Elle quitta Cirey le 8 février 1739, après deux mois de séjour dont les trois quarts avaient été abreuvés de dégoût[1].

Cependant, Voltaire, qui revenait très vite dès que la passion ne l'aveuglait plus, s'était repenti de ces procédés odieux; et l'on peut croire qu'il s'employa pour intéresser plus encore à madame de Graffigny la duchesse de Richelieu, née princesse de Guise, au mariage de laquelle il avait contribué en 1734. Quelques jours avant son départ de Cirey, un peu après la terrible scène de la lettre du 29 décembre, il écrivait au duc de Richelieu :

« Il y a dans le paradis de Cirey une personne qui est

1. Ce séjour de madame de Graffigny à Cirey, a inspiré à Sainte-Beuve une de ses meilleures études. *Causeries du Lundi*, Paris 1858. t. II, p. 208.

un grand exemple de malheurs de ce monde et de la générosité de votre âme ; c'est Mme de Graffigny. Son sort me ferait verser des larmes si elle n'était pas aimée de vous. Mais, avec cela, qu'a-t-elle désormais à craindre ? Elle ira, dit-on, à Paris ; elle sera à portée de vous faire la cour ; et, après Cirey, il n'y a que ce bonheur-là[1]. »

Si Mme de Graffigny ne fut pas amenée à Paris par la duchesse de Richelieu, ce que prouve jusqu'à l'évidence ses dernières lettres à Devaux, elle trouva certainement près d'elle appui et protection, et même, on peut le croire, des secours pécuniaires, dont elle avait grand besoin. La pauvrette, qui ne possédait pas un sou vaillant, lors de la scène que lui fit Mme du Châtelet, sans quoi elle aurait quitté Cirey sur-le-champ, avait eu grand' peine à trouver une petite somme de trois cents livres pour faire en février le voyage de Paris. L'hôtel de Richelieu lui fut hospitalier, et quand, le 22 août 1740, mourut l'aimable et bonne duchesse, elle ne l'oublia pas dans son testament. Un peu plus tard, en 1747, lors de son grand succès littéraire des *Lettres Péruviennes*, l'abbé Raynal écrivait : « Mme de Graffigny est veuve d'un homme de condition, major des gardes du corps du duc de Lorraine. Feue madame la duchesse de Richelieu l'amena en France, et lui a laissé en mourant une pension de 1,000 écus qui est assez mal payée[2]. »

L'on ne sait rien, ou du moins très peu de choses sur les premières années de séjour de Mme de Graffi-

1. Lettre au duc de Richelieu, 12 janvier 1739.

2. Raynal, *Nouvelles littéraires*, dans la *Correspondance de Grimm, Diderot*, etc., Paris, Garnier, 1877, t. I, p. 132. Suivant Fréron, la duchesse de Richelieu aurait amené à Paris madame de Graffigny lors de son mariage, c'est-à-dire en 1734 : ce qui paraît démenti par notre correspondance. *Année Littéraire*, 1759, t. I, p. 328.

gny à Paris. L'on peut conjecturer seulement d'après les circonstances qui accompagnèrent sa première œuvre littéraire, parue en 1745, dans le *Recueil de ces Messieurs*, sous ce titre un peu bizarre : *Le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices*, qu'elle fut répandue d'abord dans la société du comte de Caylus, de Collé, de Moncrif, de Pont de Veyle, de Surgères, de Maurepas, et de Duclos. Cette nouvelle, qui ne lui valut guère que des critiques, eut cependant cet heureux résultat de la piquer au jeu. Ce fut en effet pour répondre à ces critiques, et dans l'espérance aussi de prendre sa revanche, qu'elle composa les *Lettres d'une Péruvienne*, qui, publiées en 1747, obtinrent le plus grand succès [1]. Ignorée la veille, elle se réveilla célèbre le lendemain. Cette fois Mme de Graffigny dut se croire réconciliée avec la fortune. Trois ans plus tard, le succès de *Cénie*, jouée en 1750, confirma et accrut sa renommée littéraire [2].

L'épigramme suivante, du poète Roy, qui avait la spécialité de s'attaquer au talent, ne fit que consacrer le succès de *Cénie* :

1. Paris, 1747, in-12. Elles inspirèrent à Turgot, fort jeune alors et qui fréquentait son salon, des observations très intéressantes dans ses *Lettres à madame de Graffigny*, 1751.

2. Jouée pour la première fois le 25 juin 1750, elle eut vingt-cinq représentations, ce qui était alors un grand succès. Collé nous apprend que Duclos s'était entremis pour faire accepter à Mlle Dangeville, qui refusa, le rôle de la soubrette, ce qui confirme ce que nous avons dit des rapports d'amitié qui existaient entre lui et Mme de Graffigny. Voici comment le même Collé justifie l'auteur de *Cénie* du reproche d'avoir imité *la Gouvernante*, comédie de La Chaussée (1747) : « L'abbé de la Galaisière (*fils de l'intendant de Lorraine*), m'a assuré que rien n'était plus vrai, car cette pièce étant aux trois quarts faite quand ce dernier donna la sienne, et qu'on a eu même toutes les peines du monde à la déterminer à achever son ouvrage, lorsqu'elle eut vu paraître l'autre. » *Journal*, t. I, p. 192, 257 et 261.

Jeune et belle, l'on devient *riche ;*
De jour en jour l'on s'arrondit :
Vieille et pauvre on n'a que l'affiche
De dévote ou de bel esprit.
Ces métiers donnent à repaître;
Mais le premier s'apprend sans maître,
L'autre exige plus de façon :
Oui jadis ; mais aujourd'hui, non.
Romans, lettres, pièces sifflées
D'auteurs femelles, tout est bon.
Broutez donc, bêtes épaulées;
Mais au bas du sacré vallon.

La rime du premier vers était malencontreuse pour un mari dont la femme était alors publiquement entretenue par le financier Le Riche de la Poplinière, et c'est ce que les amis de Mme de Graffigny ne manquèrent pas de rappeler dans une contre-épigramme qui ne mit pas les rieurs du côté de Roy [1].

Son salon était devenu un salon célèbre. C'est, disait-elle, avec les rognures des conversations qui s'y tenaient et aussi des paradoxes qui s'y débitaient, qu'Helvétius avait composé son livre de l'*Esprit*. C'est là aussi qu'il rencontra cette nièce charmante de Mme de Graffigny, Mlle de Ligniville, qu'il épousa en 1751 [2], et

1. Collé. *Journal*, t. I, p. 206.

2. Claude-Adrien Helvétius, seigneur de la vicomté de Voré au Perche, de Lumigny en Brie, maître d'hôtel ordinaire de la reine, né en 1715, mort le 26 décembre 1771, était fils de Jean-Claude-Adrien Helvétius, conseiller d'État, médecin de la reine, mort en 1755, et de Geneviève-Noëlle de Carvoisin d'Armancourt, morte le 12 janvier 1767 âgée de 76 ans. Le 17 août 1751, il épousa Anne-Catherine de Ligniville, née en 1719, l'un des vingt-et-un enfants de J.-Jacques, comte de Ligniville, de la branche d'Autricourt, chambellan du feu duc Léopold de Lorraine, capitaine d'une compagnie de ses gardes, et de Charlotte de Saureau (*Mercure de France*, décembre 1751, p. 180). Le 3 juin précédent avait eu lieu le mariage de la sœur aînée de mademoiselle de Ligniville, Élisabeth, avec Nicolas Dedelay de La Garde, seigneur

à laquelle Turgot n'avait pas été insensible, si nous en croyons ce joli passage des *Mémoires* de Morellet :

« M. Turgot était fort lié avec Mme Helvétius dès le temps qu'il était en Sorbonne, c'est-à-dire vers 1750,

de Blancménil et du Bourget, intendant de la Dauphine, fils de Pierre Dedelay de La Garde, fermier général, mort le 10 octobre 1754, et d'Élisabeth Roussel, lequel mourut le 11 août 1783, âgé de 74 ans, peu après son fils Pierre-Nicolas, mestre de camp de cavalerie, né le 19 octobre 1854, marié à Claudine-Julie Desbrest, et mort le 31 mai 1782. De son mariage avec mademoiselle de Ligniville, laquelle mourut à Auteuil le 12 août 1800, Helvétius eut trois enfants : Élisabeth-Charlotte, née le 3 août 1752, Claude-François-Joseph, mort le 23 avril 1758 à quatorze mois, et Geneviève-Adélaïde, qui épousa vers 1772 Antoine-Henri, comte d'Andlau. En épousant mademoiselle de Ligniville, Helvétius renonça à sa place de fermier général. « La démission d'Helvétius, dit Collé, a d'autant plus surpris le gros du monde qu'on assure qu'il va se marier, et qu'il n'attendait que sa retraite des fermes pour épouser mademoiselle de Ligniville. C'est une fille de très-grande qualité, de Lorraine; sa sœur aînée vient d'épouser ces jours-ci M. de La Garde, fils du fermier général, auquel on a donné, sous cette condition, la place de son père. En sorte que si le mariage d'Helvétius se fait avec cette demoiselle, celui-ci aura voulu n'être plus fermier général pour se marier, et celui-là n'aura voulu épouser sa sœur que pour avoir cette place. » *Journal de Collé*, t. I, p. 329. — Un ami d'Helvétius, le chevalier de Chastellux, a peint ainsi le bonheur de cette union : « Ses premiers vœux pour un bien plus doux et plus flatteur que les vains plaisirs de sa jeunesse avaient été dignement récompensés : le choix le plus juste et le plus heureux, en fixant tous ses désirs, l'avaient déterminé pour la vie domestique ; les terres qu'il avait acquises lui offraient tous les loisirs de la campagne ; des enfants aimables croissaient sous ses yeux et animaient sa retraite. » (Chastellux. *Éloge d'Helvétius*, s. l. n. d.) — Nous même nous nous rappelons, dans notre enfance, et dans cette petite ville si pittoresque de Montfort-l'Amaury, pour nous si remplie de chers souvenirs, avoir entendu chez nos excellents amis de Biancour, leur mère et grand'mère, madame de Biancour, née de Carvoisin, raconter bien des choses intéressantes de madame Helvétius, sa tante, près de laquelle elle avait passé une partie de sa jeunesse. Comme madame Helvétius, madame de Biancour se plaisait à égréner de grandes grappes de maïs, dont la couleur éclatante rejouissait nos yeux d'enfant... Mais où sont les neiges d'antan ?

lorsqu'elle était encore Mlle de Ligniville, et qu'elle demeurait chez Mme de Graffigny, sa tante, célèbre dès lors par ses *Lettres Péruviennes*. Passionné pour la littérature, il s'était fait présenter chez Mme de Graffigny, qui rassemblait chez elle beaucoup de gens de lettres; mais il quittait souvent le cercle pour aller jouer au volant, en soutane, avec *Minette,* qui était une grande et belle fille de vingt-deux à vingt-trois ans. Et je me suis souvent étonné que de cette familiarité ne soit pas née une véritable passion, mais quelles que fussent les causes d'une si grande réserve, il était resté de cette liaison une amitié tendre entre l'un et l'autre [1]. »

Quant à Helvétius, voici comment Saint-Lambert a raconté les sentiments qui le portèrent à épouser mademoiselle de Ligniville : « Il fut frappé de la beauté et des agréments de son esprit. Mais avant de songer à l'épouser, il voulut la connaître. Il la voyait souvent sans lui parler de ses desseins et du goût qu'il avait pour elle. Enfin, après un an d'observation, il jugea que mademoiselle de Ligniville avait l'âme élevée sans orgueil, qu'elle supportait sa mauvaise fortune avec dignité, qu'elle avait du courage, de la bonté et de la simplicité. Il pensa qu'elle partagerait volontiers sa retraite et lui en fit la proposition qui fut acceptée [2]. »

Voltaire qui s'intéressait toujours à madame de Graffigny écrivait vers cette époque :

« Mme la margrave de Bayreuth voudrait bien attirer auprès d'elle Mme de Graffigny, et je lui propose aussi le marquis d'Adhémar... La plupart des cours d'Allemagne sont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près; ce sont de vieux châteaux où l'on cherche l'amusement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers; on y fait venir des jongleurs. Il y a à

1. Morellet, *Mémoires*, Paris 1822, t. I, p. 140.
2. *Œuvres Philosophiques de Saint-Lambert*, 1801, t. V, p. 229.

Bayreuth opéra italien et comédie française, avec une jolie bibliothèque dont la princesse fait un très bon usage... Pour madame la Péruvienne, elle est plus difficile à transplanter. La voilà établie à Paris, avec une considération et des amis qu'on ne quitte guère à son âge. Je me fais là mon procès; mais les mauvais auteurs ne poursuivent point une femme; ils font pour elles de plats madrigaux[1]. »

Très fréquentée et très influente, faisant des académiciens et faisant aussi des affaires, Mme de Graffigny était une vraie puissance, et Guimond de la Touche lui dut en partie le succès de sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride* (1757)[2]. Prudente pour sa renommée, elle s'en tenait au double succès des *Lettres Péruviennes* et de *Cénie*. Ce qu'elle écrivait elle l'écrivait pour la cour de Vienne, où le fils du duc Léopold, devenu l'époux de Marie-Thérèse et empereur d'Allemagne, s'était souvenu d'elle et lui avait demandé des comédies pour être jouées en famille par les jeunes archiduchesses d'Autriche. Telle fut l'origine des pièces de *Phasa* et de *Ziman et Zenise*, qui ne furent jamais imprimées, et pour lesquelles elle reçut de l'Empereur une pension de 1500 livres le reste de sa vie.

« Mme de Graffigny, raconte Collé, a vécu anciennement à la cour de Lorraine, et était connue de l'empereur d'aujourd'hui. Quelque temps après que les *Lettres Péruviennes* eurent paru, un ami qu'elle avait à la cour de l'empereur lui écrivit que ce prince et l'impératrice les avaient

1. Lettre à Mme Denis, 22 août 1750. *Œuvres*, t. LV, p. 454.
2. Représentée pour la première fois le 4 juin 1757, avec le plus grand succès. Guimond de la Touche (1723-1760) qui dans sa pièce, s'était inspiré directement de l'antiquité grecque, méritait à tous égards, par son talent comme par son caractère, l'intérêt que lui portait Mme de Graffigny. Voir sur lui le *Journal de Collé*, t. II, 96 et 213, et la *Correspondance littéraire de Grimm*, t. III, p. 392, et t. IV, p. 223.

lues avec plaisir, et en avaient fait l'éloge; qu'elle devrait entreprendre de faire quelques comédies convenables pour cette cour ; que l'impératrice était dans le goût d'en faire jouer par les princesses et les dames qui l'approchaient; et que si celles qu'elle composerait étaient acceptées, il ne doutait pas qu'elles ne lui attirassent la bienveillance et les bienfaits de l'empereur. M[me] de Graffigny s'est prêtée à cette idée; elle a fait cinq ou six comédies, qui ont été effectivement jouées par les princesses et les dames de la cour de Vienne; et elles ont si bien réussi que l'empereur a envoyé, il y a environ un an, à M[me] de Graffigny, un brevet de pension de 1500 livres, à condition qu'elle ne ferait point imprimer ni ne donnerait à aucun théâtre les comédies en question[1]. »

Ce n'est pas que le démon théâtral ne la tourmentât quelquefois et qu'elle ne se sentît portée à courir de nouveau la fortune : mais avant de céder à cette tentation, elle y résista d'abord victorieusement. Fréron raconte qu'elle avait écrit « un petit acte de féerie, intitulée *Azor*, qu'on la détourna de donner aux comédiens comme rempli d'un sentiment trop vif et trop tendre pour son âge[2]. » Elle se contenta de le faire jouer chez elle, pour ses intimes seulement. Malheureusement, madame de Graffigny se départit de cette réserve littéraire, et la chute de la *Fille d'Aristide* en 1758 lui fut d'autant plus cruelle qu'elle comptait davantage sur un succès[3], et que cette pièce avait été

1. *Journal et Mémoires de Collé*, édit. H. Bonhomme, Paris, 1868, t. I, p. 188.
2. *Année littéraire*, 1758, t. I, p. 328.
3. « Au commencement du mois d'août, je lus aux Comédiens français la *Fille d'Aristide*, qui fut reçue tout d'une voix... M[me] de Graffigny voulait garder l'anonyme, mais Gaussin l'ayant reconnue à son style, et ayant fait, d'ailleurs, quelques autres indiscrétions auparavant, la bonne dame s'est déclarée... Autant qu'on peut juger d'une pièce de théâtre sur le papier, je parierais qu'elle aura un grand succès. » (*Journal de Collé*, t. II, p. 55.) — Nous y voyons

plus pompeusement annoncée. Le bruit en était venu jusqu'à Ferney, d'où Voltaire écrivait :

« Mme de Graffigny a une comédie toute prête ; son succès me paraît sûr. Elle est femme, le sujet sera un roman, il y aura de l'intérêt, et on aimera toujours l'auteur de *Cénie*... On dit que Mme de Graffigny va donner une comédie grecque, où l'on pleurera beaucoup plus qu'à *Cénie*. Je m'intéresse de tout mon cœur à son succès; mais, des tragédies bourgeoises, en prose, annoncent un peu le complément de la décadence[1]. »

La nouvelle pièce de Mme de Graffigny tomba à plat[2]. Le spirituel abbé de Voisenon, que son amitié

encore que Mlle Dangeville avait refusé un rôle dans cette pièce, et que La Thorillière, « qui devenait de jour en jour plus détestable, » avait été fort mécontent qu'on lui eût préféré Préville, et qu'enfin Mme de Graffigny aurait retiré sa pièce après la première représentation et même ne l'aurait pas composée du tout si elle n'avait pas été pressée d'argent. « Avant de la faire jouer, dit Collé, elle avait fait demander à l'Impératrice la permission de la lui dédier. Cette dédicace entraîne une pension ou un présent ; la dépense qu'elle fait la met sans cesse dans le cas d'avoir besoin d'argent. Elle ne m'a pas caché ni à moi ni à d'autres, auparavant qu'elle eut fait son plan de la *Fille d'Aristide*, que c'était ce cruel motif qui la forçait à l'entreprendre ; et il est sûr que dans ce temps tous ceux qui l'entouraient ont fait humainement tout ce qu'ils ont pu pour l'empêcher de compromettre sa réputation que *Cénie* avait établie au-delà de ce qu'elle pouvait espérer ; et à cet égard elle est d'autant moins excusable, qu'avec de la conduite et de l'économie elle était dès lors fort à son aise. » (*Journal*, t. II, p. 140.) Grimm, de son côté, nous apprend que *la Fille d'Aristide*, « avait été retirée, l'année précédente, d'entre les mains des acteurs au moment qu'elle devait être jouée. » *Corresp, litt.*, t. III, p. 501.

1. Lettres du 4 août et du 13 septembre 1756. *Œuvres*, t. LVII, p. 151.

2. La première représentation eut lieu au Théâtre-Français le 29 avril 1758. Grimm apprécie ainsi cette comédie : « La pièce finit et tout le monde reste dans l'admiration de la fille d'Aristide, excepté les spectateurs. On ne peut, en effet, rien voir de plus froid, de plus plat, de plus ridiculement intrigué, de plus mal conduit que cette pièce. Elle m'a paru fort mal écrite, remplie de sen-

n'aveuglait pas sur la *Fille d'Aristide*, a raconté ainsi la chose avec une brièveté cruelle : « Elle me la lut, je la trouvai mauvaise; elle me trouva méchant. Elle fut jouée, le public mourut d'ennui et l'auteur de chagrin. » La pauvre Mme de Graffigny mourut en effet le 12 décembre 1758; Collé, un de ses amis aussi, mais à l'âme moins sèche que Voisenon, raconte ainsi sa mort, et nous fait ainsi son portrait :

« Le mardi 12 de mois mourut Mme de Graffigny. Un mois, ou environ, après la chute de sa pièce, elle eut une violente attaque de nerfs, où l'on soupçonnait d'entrer un peu d'épilepsie; le chagrin et ce qu'elle prenait sur elle pour le cacher n'ont pas peu contribué à augmenter son mal. L'obstination qu'elle a eue de ne pas se faire saigner a été la cause évidente de sa mort. Était-ce un bien pour elle de vivre plus longtemps? C'est ce que je ne déciderais pas. Elle eût d'abord traîné peut-être une vie languissante et pleine d'infirmités; et d'ailleurs le mauvais état de ses affaires lui aurait causé bien des tourments. Elle n'avait point d'ordre; accoutumée à vivre à la cour du dernier duc de Lorraine, à ne se rien refuser, à la façon des grands, sans s'inquiéter de ce que les choses coûtent, elle imaginait trouver toujours de nouvelles ressources dans son esprit d'intrigue, qui effectivement lui avait fait faire souvent de bonnes affaires; affaires qui eussent été bien meilleures encore si, toujours pressée d'argent, elle avait pu attendre l'événement.

tences triviales et louches, que les acteurs se renvoient les uns aux autres. Il n'y a pas une scène qui soit ce qu'on appelle faite. Malgré l'énorme échafaudage de toutes sortes de machines, il n'y en a aucune qui nous attache un moment. Les plus mauvaises plaisanteries offensent le goût le moins délicat. Il n'y a pas un rôle qui ne soit d'une absurdité ou d'une platitude complètes. On ne conçoit pas comment l'auteur de *Cénie* a pu faire une chute aussi énorme. Les égards pour le sexe de l'auteur, le souvenir de *Cénie*, ont épargné à la *Fille d'Aristide* une disgrâce complète. Elle aura quelques représentations qui n'ajouteront rien à sa consolation. » *Corresp. Littér. de Grimm*, édit. Tourneux, Paris, 1878, t. III, p. 507.

Elle a laissé 42,000 livres de dettes effectives, et je ne pense pas qu'à beaucoup près sa succession puisse les payer; elle était cruellement volée par ses domestiques, et sa dépense était excessive pour elle, sans qu'elle s'en aperçut; elle allait toujours. Voilà le seul défaut que je lui connusse, et celui d'avoir de l'humeur avec ses familiers, et surtout avec ses domestiques, pour lesquels elle devait être insupportable; du reste femme d'esprit, dont le tête à tête était infiniment agréable pour ceux en qui elle avait confiance; c'était l'âme la plus active que j'aie connue pour faire le bien et rendre service.

« Quant à ses talents, je pense qu'elle ne les connaissait pas; elle s'en croyait pour le genre dramatique, et elle en avait peu ou point; mais elle en avait un singulier pour faire des romans de sentiment; ses *Lettres Péruviennes* en font foi. Mais ceux qui, comme moi, l'ont connue dans la plus grande intimité, sont obligés d'avouer que ses talents n'étaient pas pour le théâtre, car *Cénie* est une pièce de roman, et que je ne regarde point comme une comédie. Et d'ailleurs, sans prétendre dire que *Cénie* n'est point d'elle, je suis sûr que M. Dromgold[1] lui a donné des conseils sur l'arrangement et la distribution du plan de cette pièce, dont elle a profité, et elle a bien fait. Le succès de cette comédie lui avait fait croire, avec trop de présomption, qu'elle était une des personnes du monde qui entendissent le mieux le théâtre; et elle nous le dit à ma femme et à moi, en présence de Monticourt, un mois auparavant la représentation de la *Fille d'Aristide* (ce qui montre bien la faiblesse humaine); il y a plus de deux ans que la pauvre femme m'avait confié qu'elle voulait faire une comédie du *Présomptueux*. Sa mort m'a été très sensible; elle était du petit nombre des personnes que je m'étais réservé de voir depuis que je ne vais plus dans le monde.

« Comme elle n'avait aucune connaissance de ses af-

1. Jean Dromgold (1720-1781), secrétaire des commandements du comte de Clermont. C'était « un homme de mérite, d'esprit et plein de probité. » *Journal de Collé*, t. I, p. 236 et 382. Voir aussi J. Cousin, *le comte de Clermont*, Paris 1867. On a de lui : *Réflexions sur la bataille de Fontenoy, poème de Voltaire*, Paris 1745; *La Gaîté*, poème, 1772, etc.

faires, elle a fait un testament dont les legs ne seront vraisemblement pas acquittés. Elle a laissé ses manuscrits à un M. Devaux, que tout le monde connaît sous le sobriquet de *Panpan.*[1] »

Grimm écrivait ainsi son oraison funèbre :

« Mme de Graffigny est morte il y a quelques jours, à l'âge de soixante et quelques années. Elle s'est rendue célèbre par les *Lettres d'une Péruvienne*, qui ont eu beaucoup de succès, et par la comédie de *Cénie,* qui est toujours jouée avec applaudissement. Cette femme n'était pas aussi aimable dans le monde que dans ses écrits : elle avait le ton lourd, trivial, commun ; ceux qui l'ont connue particulièrement disent que ces défauts disparaissaient à mesure que la tête s'échauffait[2]. »

Les Lettres de Mme de Graffigny, que nous publions, adressées à son ami Devaux, ont paru pour la première fois en 1820, sous ce titre : *Vie privée de Voltaire et de Mme du Châtelet pendant un séjour de six mois à Cirey, par l'auteur des* Lettres Péruviennes, *Paris*,

1. *Journal de Collé*, t. II, p. 160. Novembre 1758.
2. *Correspondance littéraire de Grimm*, édit. Tourneux, Paris 1877, t. IV, p. 60. Fréron, qui paraît l'avoir particulièrement connue, lui consacra dans son journal une notice nécrologique, où nous lisons : « Mme de Graffigny était née sérieuse, et sa conversation n'annonçait pas tout l'esprit qu'elle avait reçu de la nature. Un jugement solide, un cœur sensible et bienfaisant, un commerce doux, égal et sûr, lui avaient fait des amis longtemps avant qu'elle pensât à se faire des lecteurs... Elle n'aimait point les vers, peut-être parce qu'elle vivait avec des gens qui n'estimaient que leur prose. Comme elle s'était livrée aux lettres fort tard, elle avait beaucoup de nos petites opinions modernes sur les différents genres de littérature : autre preuve de l'ascendant de ses amis sur son esprit et sur son goût... Elle était de l'Académie de Florence. Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice-reine de Hongrie et de Bohême l'honoraient d'une estime particulière, et lui faisaient souvent des présents, ainsi que leurs Altesses Royales le prince Charles et la princesse Charlotte de Lorraine, avec lesquels elle avait même la distinction d'être en commerce de lettres. » Fréron, *Année littéraire*, 1759, t. I, p. 328.

Treuttel et Wurtz, *in*-8°. Les notes de cette édition doivent être attribuées à M. du Boys, d'après la *Revue Encyclopédique* (t. VI, p. 591). Nous lisons dans la préface que les originaux avaient été tirés « du portefeuille de M. le chevalier de Boufflers, qui en avait permis la publication. » On a vu, en effet, que Devaux, auquel Mme de Graffigny légua tous ses papiers, était fort lié avec la marquise et le chevalier de Boufflers [1].

II

VOLTAIRE AUX DÉLICES ET A FERNEY

Après la mort de madame du Châtelet, Voltaire, quittant, le 25 septembre 1749, ce Cirey où il avait passé les plus heureuses années de sa vie, était d'abord retourné à Paris, puis, irrité des sourdes persécutions dont il était l'objet, s'était décidé à se rendre auprès du roi de Prusse, qui depuis longtemps déjà le sollicitait de venir s'établir dans ses États. L'on sait comment finit ce séjour de trois années à Berlin, comment le 26 mai 1753, il se séparait brouillé d'avec celui qu'il appelait naguère le Salomon du Nord, et quel ressentiment laissait dans son âme l'aventure de Francfort. Libre enfin de continuer sa route, Voltaire hésita quelque temps sur le lieu où il se fixerait, partageant sa pensée entre Paris, la Lorraine, et la Suisse. Ce fut pour cette dernière qu'il se décida, non sans

1. La Bibliothèque Nationale, possède au département des manuscrits, un manuscrit, assez peu important du reste, de madame de Graffigny, qui paraît être une sorte de préface à un *Voyage de Thomas Woolwick*. (Fonds franç. nouveau, acq. 31, f. 84.)

avoir sondé son ami le maréchal de Richelieu, avec lequel il se rencontra à Lyon, sur les dispositions de la cour de Versailles à son égard, et les avoir trouvées, paraît-il, peu favorables. Parti de Lyon le 11 décembre 1754, il arrivait le lendemain soir à Genève, et les portes de cette ville, fermées à cette heure, lui étaient immédiatement ouvertes. Voltaire ne se fixa pas cependant à Genève, dont il redoutait par avance l'humeur calviniste et républicaine; pendant deux mois il s'établit au château de Prangins [1], mis par le propriétaire à sa disposition, et où le sublime spectacle des Alpes et le sentiment de sa liberté conquise lui inspirèrent ces beaux vers :

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Georgiques,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains,
Dans les campagnes italiques.
Mon lac est le premier : c'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
La Liberté [2]. . . . . .

Jaloux d'une indépendance que la hardiesse de ses écrits lui rendait chaque jour plus nécessaire, il employa à se choisir sa nouvelle demeure la même habileté stratégique que met l'homme de guerre à occuper le lieu d'où il sera maître de l'attaque et de la retraite. On lui avait d'abord proposé d'acquérir le château d'Allaman, *la Grotte* de Prélaz près de Lausanne, Hau-

1. Il habita l'aile gauche de ce château, alors propriété du baron Guiguer. Joseph Bonaparte l'a depuis occupé, en 1814, et il a appartenu de nos jours au prince Napoléon.

2. On doit remarquer que cette belle *Épître* fut jugée à Paris presque ridicule.

teville près de Vevay, car les Suisses étaient enthousiastes de leur nouvel hôte, du « bonhomme Cinéas », comme il s'appelait, et chaque ville se le disputait. Enfin il se détermina pour deux résidences à la fois, pour Monrion [1] et pour les Délices [2], achetées à quelques jours de distance (7 janvier-9 février 1755), et qui avaient le grand avantage, outre d'être l'une son *palais d'été* et l'autre son *palais d'hiver*, d'appartenir, la première à l'État de Berne, la seconde à celui de Genève. L'acquisition qu'il fit plus tard (1758) de Ferney et de Tourney, sur le territoire français du pays de Gex, compléta cette situation stratégique, d'où il pouvait braver en Suisse l'intolérance française et en France l'intolérance genevoise. « J'appuie ma gauche au mont Jura, dit-il alors, ma droite aux Alpes, et j'ai le lac de Genève au-devant de mon camp, un beau château sur les limites de la France, l'ermitage des Délices au territoire de Genève, une bonne maison à Lausanne; rampant ainsi d'une tanière dans l'autre. » Car, disait-il encore, « il faut toujours que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre contre les chiens qui courent après eux. » Établi aux Délices dès

1. Monrion (*Mons rotundus*), colline située aux portes de Lausanne, près du chemin qui descend au petit port d'Ouché. Résidence d'hiver de Voltaire, il l'habita du 16 décembre 1755 au 20 mars 1756, et du 10 janvier au 6 avril 1757. La maison se composait de deux ailes de cinq fenêtres chacune, réunies par un pavillon du milieu, le tout formant rez-de-chaussée élevé, surmonté de mansardes. Voltaire la quitta en juin 1757 pour s'établir à Lausanne même, *au Chêne*. Monrion fut ensuite acquis par le médecin Tissot.

2. Cette propriété s'appelait Sur-Saint-Jean lorsque Voltaire l'acquit du conseiller Mallet moyennant 87,000 livres, mais à la condition qu'on lui rendrait 38,000 livres quand il en sortirait. Elle est située entre la route de Genève à Lyon et sur la rive droite du Rhône, immédiatement au-dessous du confluent de ce fleuve et de l'Arve, et domine au nord-est Genève.

le 8 mars 1755, il y goûta à la fois les jouissances du propriétaire qui se sent *chez lui,* et celles de l'écrivain qui peut dire à peu près ce qu'il veut. Comme autrefois à Cirey, il bâtit d'abord, il plante. Puis il se remet à lire, à jouer la comédie et la tragédie en société, et il le fait avec d'autant plus de passion que c'est là un fruit défendu à Genève. Lekain le visite, l'on joue *Zaïre*, et il triomphe d'avoir fait pleurer tout le grand Conseil. L'apparition subreptice de l'*Histoire de la guerre de 1741*, que le marquis de Ximenès avait su dérober à la trop tendre Mme Denis, et surtout celle de *la Pucelle,* troublent bien par moment sa tranquillité; mais il multiplie les désaveux, et prend d'ailleurs les devants en adressant au ministre d'Argenson et à Mme de Pompadour elle-même de magnifiques copies, sans doute expurgées, de ce poème. Malgré ses craintes, *Jeanne* était le « grand régal qu'il offrait à ses hôtes » sans en excepter « le résident de France » et plus d'un grave magistrat de Genève [1]. En même temps il mettait la dernière main à *l'Orphelin de la Chine,* qui obtint un éclatant succès à Paris, le 20 août 1755 [2]. Bientôt même cette tragédie était jouée à Fontainebleau devant la cour, grâce à l'influence de Mme de Pompadour, qui engageait alors Voltaire, par l'intermédiaire du duc de La Vallière, à traduire les *Psaumes* en vers. Complaisance dont les philosophes ne devaient pas s'effrayer, car elle aboutit au *Précis de l'Ecclésiaste* et au *Cantique des Cantiques*, et que Voltaire marchanda d'autant moins à la favorite qu'il avait affaire à une auxiliaire plutôt qu'à une

1. Ceux de France ne restaient pas tous en arrière, témoin Malesherbes, qui, dit-on, savait *la Pucelle* par cœur.

2. Mademoiselle Clairon « osa jouer le rôle d'*Idamée* sans panier. » La pièce fut imprimée à Paris, 1755, in-8°.

ennemie : « Elle était des nôtres, » disait-il un peu plus tard.

Ces premiers temps de calme durèrent peu. Le poème du *Désastre de Lisbonne*, dans lequel Voltaire développait un pessimisme accusateur de la Providence, et surtout l'apparition de l'*Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*[1], excitèrent contre lui de nouvelles attaques. Elles ne vinrent pas seulement de France, mais aussi de Genève, des protestants tout autant que des catholiques. Au pessimisme désolant du *Désastre de Lisbonne* J.-J. Rousseau avait déjà répondu par une lettre éloquente (18 août 1756), qui accrut l'antipathie naturelle que Voltaire se sentait pour les doctrines de celui-ci. Ce fut un ministre calviniste, Vernet[2], qui, dans un article adressé à la *Bi-*

1. Genève, 1756, 7 vol. in-8°. Dès 1753 avait paru l'*Abrégé de l'histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint;* Paris, 2 vol. in-12. Cette édition avait été faite, à l'insu de Voltaire, sur un manuscrit ayant appartenu à Frédéric II, et volé à ce prince à la suite de la bataille de Sorr (30 septembre 1745). Voltaire la désavoua en en publiant lui-même la suite, sous ce titre : *Essai sur l'histoire universelle*, t. III, Dresde 1754, in-12. L'édition de 1756 était divisée en 215 chapitres, et contenait *le Siècle de Louis XIV*. Voltaire donna une seconde édition, Genève, 1761-68, 8 vol. in-8°. En 1765 parurent, sous le titre de *la Philosophie de l'histoire par feu l'abbé Bazin*, Genève, 1765, in-8°, les 53 paragraphes qui depuis ont formé l'*Introduction* à l'*Essai sur les mœurs.* Ce fut en 1769, dans l'édition in-4° de ses œuvres, que Voltaire fit de la *philosophie de l'histoire* le Discours préliminaire de son *Histoire universelle*, à laquelle il donna aussi le titre qui lui est resté d'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

2. En relation avec Voltaire dès 1753, Vernet s'était brouillé avec lui en 1755. Les *Lettres critiques d'un voyageur anglais*, qu'il publia en 1766 pour refuter l'article de l'*Encyclopédie*, allumèrent de nouveau contre lui la bile de Voltaire. On peut penser que celui-ci, dans la *Lettre curieuse de M. Robert Covelle*, 1766, in-8°, dans l'*Hypocrisie* (1767) et dans *la Guerre civile de Genève* (1768), dépassa de beaucoup à l'égard de Vernet les droits de la polé-

bliothèque germanique de Formey, réfuta un des premiers l'*Essai sur les mœurs*.

Cette hostilité naissante du rigorisme genevois, jointe à la circonspection que Genève mit à soutenir Voltaire dans ses démêlés avec le libraire Grasset[1], le refroidirent beaucoup pour la cité de Calvin, qu'il commença à appeler « une pétaudière ridicule, la petitissime, parvulissime, pédantissime république. » Les mœurs plus mondaines de Lausanne lui plaisaient davantage; aussi Monrion, où il passa les hivers de 1756 et de 1757, et la maison *du Chêne*[2], qu'il acquit ensuite à Lausanne même, furent-ils, avant Ferney, les endroits du monde où il se trouva le plus à l'aise et le plus heureux. Les Délices restèrent toujours, jusqu'en 1761, le séjour d'été de Voltaire, mais il n'était pas fâché que l'hiver le rappelât à Lausanne. Il se hâta, suivant sa coutume, de s'y faire un théâtre, non pas chez lui, mais au sein même de Lausanne, à Monrepos,

mique. L'*Essai sur les mœurs* engendra encore deux écrits de Nonnotte : l'*Examen critique d'un livre de mœurs* (Paris, 1757), et les *Erreurs de Voltaire* (Avignon, 1761).

1. Voltaire avait d'abord, en 1755, voulu poursuivre Grasset comme détenteur de copies subreptices de *la Pucelle*, mais plus tard, en 1758, il eut avec lui un démêlé beaucoup plus grave au sujet d'un livre que ce libraire avait publié sous le titre de *Guerre à M. de Voltaire*. Ce livre était un recueil de plusieurs écrits dans lesquels on remarquait la *Défense de milord Bolingbrocke*, et une *Lettre à Thieriot*, que Voltaire persistait à désavouer. C'est au sujet de cette querelle que le célèbre Haller lui écrivit : « J'ai été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi ! j'admirerai un homme riche, indépendant, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols et qu'un tel n'est pas convaincu d'en avoir fait. »

2. « On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie que j'ai fait l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville. » (Lettre du 27 juin 1757). Cette maison était située rue du Grand-Chêne, n° 6, à côté de la promenade de Montberon.

chez le marquis de Langalerie «dont la femme était belle comme le jour et devint vraiment actrice.» Il faisait les pièces, il présidait aux répétitions (non sans gourmander souvent un peu vivement ses élèves), il enrôlait dans la troupe ses hôtes, ses amis, ses visiteurs; il jouait lui-même, le reste applaudissait. Il se plut aussi à donner des festins et des soirées. La mode commençait de venir le visiter de Paris; Palissot, Ximenès, d'Alembert, Mme du Boccage, Grimm, et Mme d'Épinay avaient commencé (1755-1760); d'autres suivirent en foule. Lui, cependant, ne se laissait pas distraire des lettres par le monde; il savait se réserver ses heures de solitude et d'étude. «On vient chez moi, disait-il, on se promène, on lit, on est en liberté et moi aussi.» Jamais en effet il n'avait été plus laborieux ni plus fécond. Jusque-là le caractère purement littéraire avait à tout prendre dominé dans ses œuvres; c'est le contraire maintenant, il se met à la tête du mouvement des esprits qui marqua la seconde moitié du dix-huitième siècle, et la polémique religieuse, politique, économique, parlementaire lui fait enfanter d'innombrables écrits.

L'*Encyclopédie*, après des débuts assez pacifiques, commençait à faire beaucoup parler d'elle, elle était devenue la grande machine de guerre contre tout ce que les philosophes prétendaient détruire ou réformer. Voltaire ne se borna pas à écrire des articles pour l'*Encyclopédie*, il en fut véritablement l'âme. En 1756 il ne lui fournit pas moins de onze articles à la fois, qu'il adresse «au bureau qui instruit le genre humain.» Dans ces articles, où d'abord il avait traité de préférence les questions de style (*Goût*, *Style facile*, *Finesse*, 1756-1757), il s'attache bientôt avec prédilection aux matières religieuses, et ne laisse pas de

mettre à profit l'érudition calviniste de ses voisins de Genève et de Lausanne. C'est ainsi qu'il revoyait, en y imprimant la marque de son génie, les mots *Liturgie*, *Mages*, *Magicien*, *Messie*, que lui avait fourni son ami Polier de Bottens [1], premier ministre de Lausanne. Aucune hardiesse ne l'effrayait, et il se plaignit plus d'une fois à d'Alembert des « petites orthodoxies » et des articles « dignes du *Journal de Trévoux* » qu'on trouvait, prétendait-il, dans ce vaste répertoire. Aussi lorsque les témérités du septième volume, et en particulier de l'article *Genève*, eurent attiré sur d'Alembert à la fois les dénonciations de Chaumeix [2] en France et les protestations des pasteurs genevois, blessés dans leur croyance à la divinité de Jésus-Christ, Voltaire fut-il le premier à donner le signal des représailles en attaquant avec une violence inouïe les Nonnotte, les Chaumeix, les Moreau, les Berthier [3], dont les noms deviennent sous sa plume synonymes de sottise et d'ignorance. Malheur à qui, par conviction ou par métier, ne tient pas pour l'*Encyclopédie!* Aussitôt paraît le drame de *Socrate* (Amsterdam, 1759, in-12), allégorie transparente où, parmi les « pédants protégés » par Anitus, figurent *Nonoti*, *Chomos* et *Bertios*. L'avocat général Joly de Fleury fait un réquisitoire contre le livre *De l'Esprit* d'Helvétius et contre le poème de *la Loi naturelle* (23 jan-

1. Il écrivait à ce sujet en février 1757 : « Voici encore le mot *Liturgie*, qu'un savant prêtre m'a apporté et que je vous dépêche, à vous, illustre et ingénieux fléau des prêtres. J'ai eu toutes les peines du monde à rendre cet article chrétien... »

2. Il avait publié, en 1758, les *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*; Paris, 4 vol. in-12. Voltaire lui dédia ironiquement *le pauvre Diable*.

3. *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier* (1759).

vier 1759) : de quels traits désormais Voltaire ne peindra-t-il pas

Ce petit singe à face de Thersite?

Le malheureux et un peu vaniteux Pompignan est élu à l'Académie, et aggrave encore ce périlleux honneur par un discours de réception fort peu respectueux pour les philosophes (10 mars 1760) : qui n'a ri alors et qui ne rit encore aujourd'hui aux *quand*, aux *car*, aux *ah !* et à toutes ces *pompignades*[1], qui assaillirent le pauvre académicien ? Gresset lui-même eut son épigramme pour avoir renoncé, avec trop d'ostentation peut-être, au théâtre, cette *œuvre de démon :* « Mon Dieu, rendez nos ennemis bien ridicules ! » telle était la fervente prière de Voltaire. Le 8 mars 1759, le privilège de l'*Encyclopédie* ayant été révoqué, Voltaire s'en retira peu à peu, comme l'avait fait d'Alembert, et s'indigna même contre « ceux qui continuaient à écrire, sous la patente, » une œuvre qu'il aurait voulu voir s'imprimer sous les presses libres de la Hollande. Toutefois la comédie des *Philosophes* de Palissot (2 mars 1760), dont la gaieté était bien plus funeste aux encyclopédistes que tant d'autres écrits à prétention, ne l'irrita pas autant qu'on aurait pu s'y attendre, et le nom de Palissot ne vint pas grossir la liste de ceux qu'il voua au ridicule dans le conte du *Pauvre Diable*, œuvre pleine de verve et où l'imagination et le style prêtent leurs charmes à ce que la polémique a de plus outré et de plus violent (1760). En même temps que Voltaire livrait ainsi bataille à tout le parti anti-philosophique, il engageait avec Fréron un combat singulier en le mettant

1. Pompignan y répondit par un *Mémoire justificatif au Roi*, qu'il voulut faire imprimer avec faste.

en scène dans sa comédie de *l'Écossaise* (26 juillet 1760)[1]. Mais le rédacteur de l'*Année littéraire* sut mettre les rieurs de son côté en publiant de cette première représentation, à laquelle il avait hardiment assisté, un récit qu'il intitula *Relation d'une grande bataille* et qu'il terminait par cette épigramme : « Tout finit le lendemain par un *Te Deum* solennel, non, je me trompe, par un *Te Voltarium* [2]. »

Bien que la polémique, la facétie et la satire prissent chaque jour plus de place dans la vie de Voltaire, cette première période de son séjour en Suisse, celle des Délices et de Lausanne (1754-1761), fut encore marquée par deux œuvres diversement célèbres : *Tancrède*[3], tragédie qui fut le dernier et brillant éclat de sa muse tragique, et où il fit l'essai des rimes croisées (3 septembre 1760), et le roman de *Candide* [4], dans lequel il reprit sa thèse désormais favorite du pessimisme. Entre temps Voltaire prenait part à une négociation dont le but n'était rien moins que de rapprocher le roi de Prusse de la France et d'arrêter dès son début cette guerre de

1. *Le Café ou l'Ecossaise, comédie en cinq actes et en prose, traduite de l'Anglais de M. Hume, par Jérôme Carré*, 1760, in-12. Au nom de Frelon, sous lequel il avait voulu désigner Fréron, Voltaire substitua, lors de la représentation, le nom Wasp (*guêpe*, en anglais).

2. Voltaire, renouvelant cette attaque manquée contre Fréron, publia la même année un écrit anonyme intitulé : *Anecdotes sur Fréron, écrites par un homme de lettres à un magistrat qui voulait être instruit des mœurs de cet homme*. Pour mieux désavouer ce pamphlet, qui dépassait toute mesure, il le mit sur le compte de La Harpe. La guerre continua ainsi de part et d'autre jusqu'en 1776, Voltaire lançant maints lardons à Fréron dans *la Capilotade*, et celui-ci s'égayant sur l'adoption de M[lle] Corneille et sur l'affaire Calas.

3. Paris, 1761, in-8°. Cette pièce était dédiée à la marquise de Pompadour « pour plus d'une raison. » Corneille, dans *Agésilas*, s'était déjà servi de rimes croisées et de vers libres.

4. *Candide, ou l'Optimiste;* Genève, 1759, 1761, in-12.

Sept ans qui allait nous être si funeste. Sous le coup de la défaite de Kollin (18 juin 1757), qui semblait devoir amener la ruine de la monarchie prussienne, Frédéric II avait écrit à son ancien admirateur pour le remercier de « s'intéresser à ses malheurs. » Voltaire qui ne se souvenait peut-être que de l'aventure de Francfort, mais que cette lettre et surtout celle que lui écrivit la margrave de Bayreuth (19 août 1757) avaient désarmé, consentit à être l'intermédiaire d'une négociation très-sérieuse entre la margrave, le cardinal de Tencin et la cour de France. La mort de Tencin (2 mars 1758) mit fin à cette diplomatie extra-officielle, à laquelle Frédéric, victorieux à Rosbach, n'apportait plus d'ailleurs le même empressement[1]. Le seul résultat de l'intervention généreuse de Voltaire fut de rétablir entre lui et le roi de Prusse une correspondance, où l'on sent parfois l'amertume des anciens souvenirs, mais qui se continua sans gros nuages jusqu'à la mort du grand écrivain. La dédicace qu'il fit à ce prince du *Précis de l'Ecclésiaste* (1759) fut la marque publique de leur réconciliation.

Tout en continuant à habiter les Délices, Voltaire était devenu, en 1758, propriétaire de deux nouvelles

1. Dans ses *Mémoires*, Voltaire a voulu donner à cette affaire la couleur d'une mystification à l'adresse de Tencin et d'une petite vengeance ourdie contre ce cardinal, qui l'avait si mal reçu à Lyon, en 1754. Cette assertion est complètement démentie par la *Correspondance* publiée par M. de Cayrol, Paris, 1856, 2 vol. in-8°.

A côté de cette *œuvre diplomatique* de Voltaire, on doit mentionner une œuvre tout autre à laquelle il attachait une grande importance : c'était une espèce de char de guerre armé de faux, dont il attendait les effets les plus terribles. Il en avait confié le secret au marquis de Florian, et insista beaucoup auprès de Richelieu pour qu'on mit son invention à l'épreuve. En 1770, il offrit encore à Catherine II cette « petite drôlerie » grâce à laquelle, « avec six cents hommes et six cents chars on détruirait en plaine, disait-il une armée de dix mille hommes. »

terres, celle de Tourney (le comté de Tourney), qu'il acheta à vie du président de Brosses, et celle de Ferney, que lui céda M. Budée de Boissi, toutes deux situées en France, dans le pays de Gex[1]. Ces résidences, qu'il n'avait acquises, disait-il, que par le désir qu'il avait « toujours eu de s'établir dans un canton abandonné, pour le vivifier, » et qui ne devaient d'abord être que l'accessoire des Délices, finirent bientôt par leur être préférées. Voltaire en effet revenait d'autant plus à l'idée de se fixer sur le sol français, qu'il y redoutait moins de dangers depuis l'avènement au ministère du duc de Choiseul, son correspondant et son admirateur (1758), et que, d'un autre côté, la turbulence de Genève l'irritait davantage. Cependant ce ne fut guère qu'en 1760 qu'il s'établit tout à fait à Tourney, non sans l'avoir préalablement bouleversé de fond en comble avec son activité ordinaire. Tourney eut aussi son théâtre; on y mena la vie mondaine et littéraire que nous connaissons; mais c'était folie de tant dépenser sur un bien viager; aussi Voltaire finit-il par se fixer définitivement à Ferney, qui devint et resta son séjour unique. Bien qu'il se soit défait, en 1765 seulement, de toutes ses autres habitations, il faut rapporter aux années 1760 ou 1761 le commencement de cette nouvelle et dernière période de son existence, celle du *patriarche de Ferney*.

1. L'acquisition de Tourney eut lieu le 11 décembre 1758, moyennant un prix de 35,000 livres, et l'obligation de faire pour 12,000 livres de dépense sur cette terre jusqu'au jour de sa restitution. Cette clause et une autre qui, à la mort de Voltaire, assurait tous les meubles du château à l'ancien propriétaire, devinrent l'objet de discussions assez acerbes entre lui et le président de Brosses, lequel finit par renoncer à cette dernière (*Voir* Foisset, *Voltaire et le président de Brosses*). Ferney avait été acheté vers le 10 novembre 1753, au prix de 80,000 livres environ.

Comme le domaine, l'existence de Voltaire devient elle aussi, seigneuriale, quasi royale. Ferney est la « ca pitale du monde littéraire. » De là Voltaire donne l mot d'ordre à tout le parti philosophique. Ses auxi liaires ne sont plus seulement des écrivains, mais tout une nouvelle génération de gentilshommes et de souve rains, les Lauraguais et les Boufflers, les Christian VI et les Gustave III, qui prêchent ses doctrines dans le cours ou les appliquent sur le trône. Ferney étai d'ailleurs en parfait accord avec cette existence souve raine. « Je me suis fait, écrivait-il, un assez jo royaume[1]. » Il bâtit et il planta. Quatre tours qu cachaient une très belle vue furent détruites par lui les jardins embellis et augmentés. En dehors du parc s'étendait un domaine utile considérable. Là Voltaire s fit agriculteur, et plus d'un de ses vers d'alors est em preint d'une sorte de sérénité virgilienne. Quoi qu'o ait pu dire sur les sentiments secrets qui animèrer Voltaire dans les travaux qu'il fit exécuter pour amé liorer le domaine de Ferney et le sort de ses habitant c'est substituer une conjecture malveillante à la réa lité que d'y voir les soins égoïstes d'un spéculateu avide et infatigable. Il faut reconnaître qu'il fut le créa teur généreux du village de Ferney, en y bâtissant de maisons[2] qu'il loua ensuite à des agriculteurs, et plu

1. Voltaire s'était en effet *arrondi* par diverses acquisitions, (Ferney et Tourney formaient une propriété à peu près d'un sei tenant, comprenant environ deux lieues de pays. Son train d maison était de trente personnes et de douze chevaux.

2. En 1778 il portait à quatre-vingt-quatorze le nombre de habitations qu'il avait construites. D'après sa *Correspondance* population de Ferney se composait en 1758 « de quarante-neu malheureux paysans dans la pauvreté. » En 1778 un dénombre ment la fixait à douze cents personnes. Le *Dictionnaire* de Vos gien de 1826 donne au bourg de Ferney sept cent vingt hab tants, et le *Dictionnaire des postes* de 1859 onze cent trente-hui

encore, à d'habiles ouvriers horlogers que les discordes civiles de Genève forcèrent à s'établir dans cette espèce de refuge ouvert par lui. Telle fut en effet l'origine de la petite colonie industrielle qui bientôt se forma à Ferney sous sa protection[1]. Il prêta de l'argent à tous ces ouvriers pour les aider à travailler, et leur confia une manufacture de montres. Elle devint considérable, et attira une foule de marchands de toutes espèces. D'autres fabriques s'établirent à côté, les unes pour les étoffes de soie, les autres pour les blondes (1770-1772). Celles de montres dominèrent cependant, et Voltaire mit une activité incroyable à en placer les produits en France, à l'étranger, partout où il avait des admirateurs et des amis. « Notre dessein, disait-il, est de ruiner saintement le commerce de Genève. » En 1776 le produit de ces mauufactures pouvait s'évaluer à 600,000 livres. Comment ne pas admirer cette prodigieuse activité de Voltaire mise au service de quelques agriculteurs et de quelques ouvriers, à l'époque même où il composait ces écrits qui, par leur nombre, leur vivacité, leur audace, surpassent tous ceux de sa jeunesse et de son âge mûr!

Jamais en effet le talent de Voltaire ne s'était tourné avec plus d'ardeur vers l'attaque et la polémique, et il est alors bien peu de ses écrits qui ne portent ce caractère. Enhardi par la sûreté de l'asile qu'il s'est ménagé et par les progrès de l'esprit philosophe, il signale son arrivée à Ferney par la première attaque directe et à front découvert qu'il ait dirigée contre la reli-

1. Voltaire sut habilement mettre à profit le projet que le duc de Choiseul avait eu de créer à Versoix une ville libre, rivale de l'industrie genevoise; et lorsque ce dessein eut été abandonné, il obtint pour la colonie de Ferney les franchises et les exemptions d'impôts promises à Versoix (1770).

gion catholique. En 1761 il publie le *Sermon des cinquante*, auquel succèdent presque sans interruption l'*Extrait des sentiments de Jean Meslier* (1762), les *Questions sur les miracles* (1765), l'*Examen de Milord Bolingbroke* (1767), *Dieu et les hommes* (1769), la *Collection d'anciens évangiles* (1769) et cette *Bible enfin expliquée*, où la haine du christianisme va jusqu'à l'injure et la fureur (1762)[1]. Sans doute on a pu prétendre que la phrase célèbre *Écrasons l'infâme*, qui revient si souvent dans sa correspondance, n'a jamais désigné que la superstition; mais le ridicule et les invectives dont il poursuit les dogmes chrétiens ne permettent guère de douter qu'il ne les considérât comme une superstition, et l'on ne voit plus alors que le déisme en dehors de son terrible *delenda Carthago*. Aussi trouva-t-il autant d'adversaires parmi les calvinistes de Genève qne parmi les catholiques de Paris et de Rome[2]. Hostile

1. Avec plus de modération, il réduisait, dans le *Dictionnaire philosophique* (art. *Religion*), le christianisme a une pure morale, et tout en plaçant Jésus-Christ au-dessus des sages antiques, il lui faisait dire qu'il n'avait pas prétendu fonder une religion. L'emportement de Voltaire en cette matière le conduisit souvent à émettre des théories ridicules, témoin celle où les grands amas de coquilles fossiles ne seraient que la défroque des anciens pèlerins ou des huîtres mangées par les voyageurs. Il niait tout déluge avant l'homme comme depuis. Ces discussions scientifiques amenèrent sa brouille avec Buffon. Il disait de l'*Histoire naturelle* de celui-ci : « Pas si naturelle. » S'étant cependant réconcilié avec lui, il l'appela Archimède I[er], à quoi Buffon répondit « qu'on ne dirait jamais Voltaire II. »

2. C'est ainsi que le drame de *Saül* (Genève, 1765, in-8°), qui fut condamné à Rome, le 8 juillet 1766; lui occasionna beaucoup de désagrements à Genève même.

Parmi les livres publiés alors en France pour répondre aux attaques de Voltaire contre le christianisme, il faut citer surtout les *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais* (Paris, 1769, in-8°), par l'abbé Guénée. Voltaire riposta par la facétie *Un chrétien contre six juifs* (1776). Toutefois il se sentit atteint, et disait de l'auteur : « Le secrétaire juif n'est pas sans es-

au pouvoir temporel de l'Église, il fut conduit, après avoir déjà donné dans l'*Essai sur les mœurs* une place disproportionnée aux querelles du Sacerdoce et de l'Empire, à l'attaquer plus violemment encore dans les *Droits des hommes et les usurpations des papes* (1768) et dans *le Cri des nations* (1769). Ce n'était pas pour proclamer l'indépendance réciproque des deux pouvoirs; il était tout prêt à n'en admettre qu'un seul, maître des corps et des âmes, et à le placer dans la main d'un monarque. « Le prince philosophe, dit-il dans *la Voix du sage et du peuple*, empêchera qu'on ne discute sur le dogme. » Déplaçant en quelque sorte l'intolérance, il allait, en haine des disputes théologiques et de la superstition, jusqu'à considérer un janséniste comme un mauvais citoyen, comme un rebelle, et à armer les rois contre la conscience religieuse. « On ne s'était pas douté, écrivait-il à d'Alembert, que la cause des rois fût celle des philosophes; cependant il est évident que des sages qui n'admettent pas deux puissances sont les premiers soutiens de l'autorité royale. » Il prêchait la révolte contre les autorités spirituelles tout en conseillant la soumission à un monarque, et faisait une guerre sans relâche au célibat des prêtres, au repos du dimanche, et à la multiplication des couvents, supputant ce que l'État y perdait en population et en richesses. Aveuglé souvent par sa passion, il suffisait que Catherine II prît astucieusement parti en faveur des dissidents de Pologne pour qu'il ne vît plus là qu'une question de tolérance et donnât aux Polonais ce singulier conseil: « sachez que les Russes tirent mieux que vous; n'obligez pas vos protecteurs à vous

prit ni sans connaissance, mais il est malin comme un singe : il mord jusqu'au sang, en faisant semblant de baiser la main. »

cette *Guerre civile de Genève*[1], que l'on voudrait pouvoir retrancher de la liste de ses œuvres. Irritable au dernier point, Voltaire n'était pas cependant un envieux du génie de Rousseau. Il n'était point jaloux ; il était passionné, injuste, il obéissait à ses antipathies contre la nature roide, exagérée, souvent emphatique de l'auteur d'*Émile*, et l'on verra, plus loin, qu'il eût été peut-être le premier à donner un asile à Rousseau, si celui-ci eût consenti à le demander ou à l'accepter.

Si l'on peut regretter pour la gloire de Voltaire plus d'un de ses derniers écrits, comment ne pas admirer sans partage le bienfaiteur de mademoiselle Corneille, et surtout l'apôtre infatigable de la tolérance, le dénonciateur courageux des vieilleries barbares de l'ancienne législation criminelle ? Averti en 1760, par le poète Le Brun, de l'existence d'une jeune fille pauvre, parente collatérale (on la croyait alors petite-fille) du grand Corneille[2], il l'appela aussitôt à Ferney, soigna lui-même son éducation, la dota d'une rente viagère de 1,400 livres et d'un capital de 20,000 francs, et la maria deux ans plus tard à un des propriétaires voisins de Ferney, M. Dupuis (mars 1761). Le *Commentaire sur Corneille*[3], qui fut la suite de cette bonne action,

1. *La Guerre civile de Genève, poëme héroïque en V chants* ; Londres, 1768, in-8°.

2. Elle descendait de François Corneille, cousin germain de Pierre Corneille. Déjà protégée par Titon du Tillet, Mlle Marie Corneille avait alors seize ans, et était depuis plusieurs mois à l'abbaye Saint-Antoine. Le 10 mars 1760 une représentation de *Rodogune*, donnée au bénéfice de sa famille, avait produit une recette de 5,500 livres. Son père, Jean-François Corneille, qui vivait encore, avait été successivement mouleur de bois, employé dans les hôpitaux et enfin facteur de la petite poste de Paris. Retiré à Évreux, après l'adoption de sa fille, il y tomba de nouveau dans la misère.

3. Paris, 1764, 2 vol. in-12 ; réimpr. chez Didot, 1806, 4 vol. in-18.

vint malheureusement la gâter un peu en prêtant à la médisance. En le voyant si sévère pour le vieux tragique dans cet ouvrage, on put mettre sur le compte de l'envie ce qui n'était que la conséquence de ses idées particulières sur le style[1]. Publié par souscription, le *Commentaire* produisit une somme de 100,000 livres, dont Mlle Corneille eut la plus grande partie.

Déjà Voltaire était engagé dans une nouvelle lutte, dont l'éclat allait donner à son nom une popularité qui le fit pénétrer dans toutes les classes de la société et aider singulièrement à la ruine prochaine des parlements. Le 9 mars 1762 avait été exécuté à Toulouse Jean Calas, vieillard protestant, accusé d'avoir pendu son fils, jeune et vigoureux. Obligée de s'expatrier, la famille de ce malheureux se réfugia à Genève, d'où son histoire parvint jusqu'à Voltaire. Déjà convaincu de l'innocence de la victime par l'invraisemblance de l'accusation, il compose son *Traité sur la Tolérance, à l'occasion de la mort de J. Calas* (1763, in-8°), un des livres les plus éloquemment écrits en faveur de l'humanité. Il va plus loin encore, et entreprend cette tâche si difficile de faire reviser un procès criminel. Grâce à lui, à sa correspondance infatigable, aux *Mémoires* succincts et énergiques qu'il rédigea, à l'habileté qu'il mit à intéresser à cette affaire Choiseul lui-même, la sentence de Toulouse fut enfin cassée et Calas proclamé innocent (9 mars 1765). En songeant à ce qu'il lui fallut d'énergie, de persévérance pour atteindre ce but, on ne le trouve ni exagéré ni vain quand il dit : « Durant ces trois ans, il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me le sois reproché comme un crime. »

1. C'est en effet une des plus graves erreurs de Voltaire que de poser en principe qu'un vers n'est bon qu'à la condition de pouvoir être décomposé en excellente prose.

Proclamé dès lors par la voix publique l'avocat des victimes judiciaires, Voltaire en remplit la mission avec une ardeur que sa haine des parlements n'était pas sans entretenir. A l'affaire Calas succèdent le procès de Sirven, dans lequel dix-huit années de résistance ne le découragent pas; ceux du chevalier de La Barre et d'Etalonde, de l'abbé Claustre contre la famille de La Borde, de Montbailly, de mademoiselle Camp, des serfs du mont Jura contre les chanoines de Saint-Claude; du malheureux Lally enfin, dont la réhabilitation, préparée par ses écrits, lui causa une des dernières joies qu'il ait ressenties (25 mars 1778).

C'est l'époque aussi où, à la suite de Beccaria, dont le célèbre livre *Des délits et des peines* venait de paraître (1764), il fait pénétrer la lumière de la philosophie dans le droit criminel et en prépare la réforme. On connaît peu ce qu'on pourrait appeler Voltaire criminaliste, et cependant c'est là un des côtés les plus honorables de sa longue carrière. Avec quelle persistance et quelle force il demande une juste proportion entre le délit et la peine: l'abolition de la torture, « invention excellente pour sauver le coupable robuste et pou perdre l'innocent faible de corps et d'esprit; » la suppression de la procédure secrète, de la confiscation, de supplices raffinés qui ajoutent à la mort même; cell de la peine de mort, « sauf dans le cas où il n'y aurai pas d'autre moyen de sauver la vie du plus gran nombre, le cas où l'on tue un chien enragé! » Le pro cès Morangiès (1771) lui fournit l'occasion de dévelop per les principes de la raison en matière de preuve ceux qui exigent que la conscience du juge pèse le témoignages et ne les compte pas. Ce qu'il veut aussi c'est qu'on cherche à prévenir les crimes plus encor

qu'à les punir[1]. Comment s'étonner qu'au milieu de la lutte Voltaire ait écrit cette *Histoire du parlement de Paris*[2], qui semble plutôt un pamphlet qu'une œuvre historique, et qu'il ait, deux ans plus tard, applaudi au coup d'Etat du chancelier Maupeou. Sans être ingrat pour Choiseul, dont l'exil avait précédé et préparé la chute des parlements, et tout en célébrant cet homme d'Etat dans l'*Épître à la femme de Giafar le Barmécide*, il se déclara pour le nouveau parlement. Dans cette circonstance Voltaire fut en désaccord avec l'opinion publique; mais, sans s'inquiéter si les parlements avaient quelquefois posé des barrières à l'autorité absolue, il ne voulait voir en eux que les adversaires de la philosophie les juges de Calas et de La Barre. Pour la première fois aussi son esprit parut pâlir devant celui d'un autre, et les *Mémoires* de Beaumarchais firent un instant oublier les écrits venus de Ferney[3].

L'Université et la Sorbonne, qui si souvent avaient prêté main forte aux parlements contre la philosophie, ne furent pas, on le pense bien, à l'abri des terribles railleries de Voltaire. La faculté de théologie ayant en 1769 (26 juin) censuré le *Bélisaire* de Marmontel, il n'est pas de facéties dont il ne s'égaya aux dépens de

1. Ces idées ont été développées par Voltaire dans les ouvrages suivants : *Commentaire sur le livre* Des délits et des peines, (1766), *Lettre à Beccaria sur Morangiès* (1772), *Essais sur les probabilités en fait de justice* (1772), *Nouvelles probabilités en fait de justice* (1772), *Fragment sur la justice* (1773), *Éloge historique de la Raison* (1774), *Commentaire sur l'*Esprit des Lois (1777), *Prix de la justice et de l'humanité* (1777), etc.

2. Amsterdam, 1769, 2 vol. in-8°, sous le nom de l'abbé Bigorre.

3. Il ne faut pas oublier non plus que Voltaire avait pris au sérieux les réformes judiciaires dont le chancelier avait accompagné son coup d'État. Toutefois, il se ravisa un peu : « Sa naïveté m'enchante, » disait-il de Beaumarchais, qu'il appelait le « brillant écervelé. »

Riballier, syndic de Sorbonne, qu'il travestit en *Ribaudier*, et du professeur Coger, dont il fit si plaisamment *coge pecus*[1]. Le latin universitaire ne trouva même pas grâce devant lui, ou plutôt devant *les Trois Empereurs en Sorbonne :*

Quel latin, juste ciel! les héros de l'Empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.

Mais ce fut bien pis lorsqu'en 1772 le même Coger très honnête homme du reste, eut, en qualité de recteur de l'Université, proposé ce sujet de prix d'éloquence latine : *Non magis Deo quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia.* Mis sur la voie par d'Alembert, Voltaire traduisit immédiatement cette proposition par celle-ci, qui en était le contre-pied : *La philosophie n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois*[2], et composa sur ce sujet le facétieux *Discours de Me Belleguier* (1773). Ce fut encore pour le ridiculiser qu'il se souvint du pauvre Coger dans l'*Aventure de la Mémoire* (1774). Toutefois, il faut rendre cette justice à Voltaire, que tout en se portant sans cesse à la défense des philosophes et de leurs écrits, il ne les suivit pas lorsque d'Holbach et Diderot proclamèrent l'athéisme dans *le Système de la nature* (1770). Son indignation fut alors aussi prompte qu'énergique.

Ces œuvres, qu'on pourrait appeler les campagnes

1. Voltaire ne ménagea pas les secours à Marmontel, témoins : les *Anecdotes sur Bélisaire*, la *Lettre de Gérofle à Coger*, la *Prophétie de la Sorbonne* (1767). Il appelait cela « envoyer du pied des Alpes à Paris des fusées volantes qui crèvent sur la tête des sots. »

2. Tout le sel de cette plaisanterie était de traduire littéralement *non magis* par *n'est pas plus*, et de convaincre le recteur de solécisme, en prétendant qu'il aurait dû mettre *non minus*. M. Pierron (*Voltaire et ses maîtres*) a montré que Coger avait dit très bien et en très bon latin ce qu'il voulait dire.

militaires de Voltaire, n'étaient pas exclusives d'autres compositions plus littéraires, et dans la plupart desquelles brille encore tout l'éclat de son génie. Il faut cependant en excepter ses dernières pièces de théâtre, sur lesquelles on peut sans injustice porter le jugement qu'il avait porté lui-même sur celles de la vieillesse de Corneille. Après *Olympie*, où son génie tragique avait encore jeté quelques lueurs (17 mars 1764), c'est à peine si l'on doit mentionner *le Triumvirat* (5 juillet 1764), *les Scythes* (16 mars 1767), *Sophonisbe* (15 janvier 1774), qui ne purent se soutenir à la scène; *les Guèbres ou la Tolérance* (1769), *les Pélopides* (1771), *les Lois de Minos* (1772), *Don Pèdre* (1775), qui ne furent jamais représentés. Après *le Droit du Seigneur*, qui fut joué sans succès à Paris, le 18 janvier 1762, les comédies que composa encore Voltaire, *Charlot* (1767), *le Dépositaire* (1771), ne servirent, ainsi que ses deux opéras, *le Baron d'Otrante* et *les Deux Tonneaux*, qu'à égayer le répertoire tragique des hôtes de Ferney. Mais si le théâtre ne retentissait plus de ses succès, le genre qu'il y avait créé, celui de la tragédie philosophique, y régnait encore par ses imitateurs, les Chabanon, les Le Mierre, les de Belloy, les Saurin. « Vous êtes donc de notre tripot, » disait-il à ce dernier en le félicitant de son *Aménophis*, pièce toute pleine de tirades contre les prêtres et le fanatisme. Après avoir mis en quelque sorte Shakspeare à la mode, Voltaire, que les imitations tragiques de Ducis agaçaient un peu, revint dans sa *Lettre à l'Académie Française* sur cette première admiration, et sa prétendue imitation de *Jules César* (1767) ne fut guère qu'une parodie, à à laquelle d'Alembert lui-même refusait de croire.

En histoire, Voltaire ne se soutient plus que par la netteté et la simplicité du style. L'*Histoire de Russie*,

œuvre de complaisance pour Catherine II (1759 et 1763), *la Philosophie de l'histoire* (1765)[1] et l'*Histoire du Parlement* (1769) restent bien loin de ses premières œuvres historiques. Mais, une fois ces concessions inévitables faites à l'âge, Voltaire est encore supérieur à tous ses contemporains dans les deux genres qui semblent cependant pouvoir se passer le moins de fraîcheur et d'imagination, celui du roman et de la poésie légère. Que d'œuvres charmantes on peut citer de lui, depuis les *Contes en vers de Catherine Vadé* (1764) jusqu'aux romans de *Jeannot et Colin* (1764) et de *l'Ingénu* (1767) ! En 1770, Voltaire, âgé de soixante-seize ans, fait certainement les meilleurs vers de son temps, comme dans *la Tactique*, *le Russe à Paris*, et surtout l'*Épître à Horace*, si pleine de sel et d'urbanité. « Il était, a dit M. Villemain, le souverain modèle de cette poésie mondaine, tour à tour insouciante ou parée et à laquelle sa vieillesse même donne parfois plus d'originalité qu'elle ne lui ôte de coloris. » Comment oublier parmi ces œuvres supérieures de sa vieillesse, cette *Correspondance* immense, et qui, avec les années, semble augmenter en agrément et en étendue !

Lié par un commerce épistolaire avec presque tous les souverains de l'Europe, qui briguent l'honneur d'une lettre de lui, Voltaire, comme on l'a dit heureusement, fut en quelque sorte « le ministre des relations extérieures de la philosophie. » Le duc de Würtemberg, l'électeur palatin, le duc et la duchesse de Saxe-Gotha sont presque ses flatteurs. Après le pape

1. Elle fut attaquée par Larcher, dans le *Supplément à la Philosophie de l'histoire*, 1767, in-8°. et par le cordelier Viret, qui écrivit la *Réponse à la* Philosophie de l'histoire, 1767, in-12. Voltaire répondit par la *Défense de mon oncle*, et n'oublia plus dans ses épigrammes ni Larcher ni Viret.

Benoît XIV, qui n'a pas osé refuser la dédicace de *Mahomet*, Élisabeth et ensuite Catherine II ne négligent rien pour gagner sa plume à leur cause et à leur politique. Christian VII, roi de Danemark, s'honore d'avoir appris de lui à penser. Gustave III place sous son patronage la révolution politique qu'il accomplit à Stockholm (août 1772)[1]. Joseph II, tout en s'abstenant, par déférence à la volonté de Marie-Thérèse, de le visiter à Ferney (1777), médite déjà ces terribles édits contre les prêtres qui auraient si fort réjoui celui dont il était en réalité l'élève. Voltaire pouvait dire avec la familiarité du joueur qui gagne la partie : « J'ai brelan de roi quatrième. »

Mais, avec de tels correspondants, Voltaire rentrait forcément dans la politique, et il y soutenait des causes dont on serait étonné de le voir l'avocat si l'on ne savait qu'avant tout il était du parti des rois *philosophes*. Il avait encensé Mme de Pompadour, il rendit hommage à Mme du Barry, et écrivit pour elle le madrigal des *Trois baisers*. Lui qui s'était d'abord indigné du meurtre de Pierre III se ravisa ensuite. Les avances que Catherine adressa aux philosophes le firent changer d'avis : « Feu monsieur son mari, écrivit-il, aura tort dans la postérité. » Il lui dédia la *Philosophie de l'histoire*, applaudit à ses victoires en Pologne et en Turquie, qui lui semblaient celles de la « tolérance » et de la « civilisation » l'appela *la Sémiramis du Nord*, et s'écria :

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Le partage de 1772 n'eut pas de plus zélé apolo-

1. Voltaire lui adressa une *Épître* à l'occasion de la liberté de la presse qu'il venait de rétablir dans ses États (1774).

détruire; ils sont venus établir la tolérance en Pologne, mais ils puniront les intolérants qui les reçoivent à coups de fusil. »

Sa querelle avec J.-J. Rousseau, querelle fort regrettable pour sa mémoire, prouve du moins combien la passion plus que le calcul avait d'empire sur lui, puisqu'il s'attaquait à un homme qu'un peu plus de prudence et de politique lui auraient conseillé de ménager. Jusqu'en 1755 les relations de Voltaire avec Rousseau avaient été polies, quoique circonspectes. Le *Discours sur les sciences et les arts* (1750), cette éloquente invective contre la civilisation, avait bien excité le rire ironique de Voltaire et lui avait fourni le sujet de *Timon;* mais il était à peine fixé en Suisse qu'une lettre, dans laquelle Rousseau lui parlait « de l'honneur qu'il faisait à sa patrie » (10 sept. 1756), lui avait dicté une réponse où il le pressait de venir philosopher à Ferney. Ce bon vouloir n'avait pas même été diminué par cette autre admirable lettre dans laquelle Rousseau réfutait si éloquemment les désolantes doctrines du *Tremblement de terre de Lisbonne* (18 août 1756). L'invitation qu'en 1758, dans l'article *Genève* de l'*Encyclopédie,* d'Alembert adressa indirectement aux Genevois d'autoriser l'établissement d'un théâtre, devint la cause première d'une querelle célèbre en mettant aux prises les passions des deux écrivains. J.-J. Rousseau écrivit sa fameuse *Lettre sur les spectacles*, et on comprend combien Voltaire, passionné pour le théâtre, et d'ailleurs inspirateur secret de l'article de l'*Encyclopédie,* fut irrité d'un écrit qui trompait l'espérance qu'il nourrissait de voir l'austère ville de Calvin applaudir bientôt ses chefs-d'œuvre dramatiques. Dès lors, il revint à son premier sentiment que Rousseau était un barbare qui voulait proscrire tous les moyens de civi-

lisation, et il prit presque pour un outrage l'hommage que celui-ci lui fit d'un exemplaire de son ouvrage. Toutefois ce ne fut d'abord qu'entre amis et dans sa correspondance qu'il donna cours à son humeur contre ce «Diogène, qui, du fond de son tonneau, s'avisait d'aboyer contre le théâtre et les philosophes.» Il n'y tint plus lorsque Jean-Jacques, avec une sorte de rusticité de paysan du Danube qui était en grande partie un effet de l'art, lui eut écrit une lettre qui se terminait par cette étrange invective : «Je ne vous aime point, Monsieur, vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être le plus sensibles. Vous avez perdu Genève pour prix de l'asile que vous y avez reçu, etc.» (17 juin 1760). Mais ce qui détermina la crise fut la publication des *Lettres de la montagne*, en 1764, dans lesquelles l'auteur d'*Émile* renvoyait ironiquement les Genevois prendre des conseils de tolérance auprès de Voltaire, qu'il représentait en même temps comme l'un des instigateurs de la condamnation dont cet ouvrage venait d'être frappé. Voltaire se vengea de cette épigramme du pauvre Rousseau en publiant l'écrit anonyme intitulé : *Sentiments des citoyens* [1], libelle véritablement odieux, dans lequel il représentait celui-ci «déguisé en saltimbanque, portant les marques funestes de ses débauches, traînant de village en village la malheureuse dont il fit mourir la mère.» Enfin, prenant parti dans ces querelles intestines dont la condamnation de Jean-Jacques avait été le signal à Genève, il se fit un des défenseurs les plus zélés du petit conseil, qui venait de lancer un décret contre Rousseau, et se mit à rimer

1. Genève, 1765 (déc. 1764), in-8°. Rousseau l'attribua d'abord au ministre Vernes, et se contenta de le faire réimprimer à Paris en y ajoutant quelques notes.

cette *Guerre civile de Genève*[1], que l'on voudrait pouvoir retrancher de la liste de ses œuvres. Irritable au dernier point, Voltaire n'était pas cependant un envieux du génie de Rousseau. Il n'était point jaloux; il était passionné, injuste, il obéissait à ses antipathies contre la nature roide, exagérée, souvent emphatique de l'auteur d'*Émile*, et l'on verra, plus loin, qu'il eût été peut-être le premier à donner un asile à Rousseau, si celui-ci eût consenti à le demander ou à l'accepter.

Si l'on peut regretter pour la gloire de Voltaire plus d'un de ses derniers écrits, comment ne pas admirer sans partage le bienfaiteur de mademoiselle Corneille, et surtout l'apôtre infatigable de la tolérance, le dénonciateur courageux des vieilleries barbares de l'ancienne législation criminelle? Averti en 1760, par le poète Le Brun, de l'existence d'une jeune fille pauvre, parente collatérale (on la croyait alors petite-fille) du grand Corneille[2], il l'appela aussitôt à Ferney, soigna lui-même son éducation, la dota d'une rente viagère de 1,400 livres et d'un capital de 20,000 francs, et la maria deux ans plus tard à un des propriétaires voisins de Ferney, M. Dupuis (mars 1761). Le *Commentaire sur Corneille*[3], qui fut la suite de cette bonne action,

1. *La Guerre civile de Genève*, *poëme héroïque en V chants*; Londres, 1768, in-8°.

2. Elle descendait de François Corneille, cousin germain de Pierre Corneille. Déjà protégée par Titon du Tillet, Mlle Marie Corneille avait alors seize ans, et était depuis plusieurs mois à l'abbaye Saint-Antoine. Le 10 mars 1760 une représentation de *Rodogune*, donnée au bénéfice de sa famille, avait produit une recette de 5,500 livres. Son père, Jean-François Corneille, qui vivait encore, avait été successivement mouleur de bois, employé dans les hôpitaux et enfin facteur de la petite poste de Paris. Retiré à Évreux, après l'adoption de sa fille, il y tomba de nouveau dans la misère.

3. Paris, 1764, 2 vol. in-12; réimpr. chez Didot, 1806, 4 vol. in-18.

vint malheureusement la gâter un peu en prêtant à la médisance. En le voyant si sévère pour le vieux tragique dans cet ouvrage, on put mettre sur le compte de l'envie ce qui n'était que la conséquence de ses idées particulières sur le style[1]. Publié par souscription, le *Commentaire* produisit une somme de 100,000 livres, dont Mlle Corneille eut la plus grande partie.

Déjà Voltaire était engagé dans une nouvelle lutte, dont l'éclat allait donner à son nom une popularité qui le fit pénétrer dans toutes les classes de la société et aider singulièrement à la ruine prochaine des parlements. Le 9 mars 1762 avait été exécuté à Toulouse Jean Calas, vieillard protestant, accusé d'avoir pendu son fils, jeune et vigoureux. Obligée de s'expatrier, la famille de ce malheureux se réfugia à Genève, d'où son histoire parvint jusqu'à Voltaire. Déjà convaincu de l'innocence de la victime par l'invraisemblance de l'accusation, il compose son *Traité sur la Tolérance, à l'occasion de la mort de J. Calas* (1763, in-8°), un des livres les plus éloquemment écrits en faveur de l'humanité. Il va plus loin encore, et entreprend cette tâche si difficile de faire reviser un procès criminel. Grâce à lui, à sa correspondance infatigable, aux *Mémoires* succincts et énergiques qu'il rédigea, à l'habileté qu'il mit à intéresser à cette affaire Choiseul lui-même, la sentence de Toulouse fut enfin cassée et Calas proclamé innocent (9 mars 1765). En songeant à ce qu'il lui fallut d'énergie, de persévérance pour atteindre ce but, on ne le trouve ni exagéré ni vain quand il dit : « Durant ces trois ans, il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me le sois reproché comme un crime. »

1. C'est en effet une des plus graves erreurs de Voltaire que de poser en principe qu'un vers n'est bon qu'à la condition de pouvoir être décomposé en excellente prose.

Proclamé dès lors par la voix publique l'avocat des victimes judiciaires, Voltaire en remplit la mission avec une ardeur que sa haine des parlements n'était pas sans entretenir. A l'affaire Calas succèdent le procès de Sirven, dans lequel dix-huit années de résistance ne le découragent pas; ceux du chevalier de La Barre et d'Etalonde, de l'abbé Claustre contre la famille de La Borde, de Montbailly, de mademoiselle Camp, des serfs du mont Jura contre les chanoines de Saint-Claude; du malheureux Lally enfin, dont la réhabilitation, préparée par ses écrits, lui causa une des dernières joies qu'il ait ressenties (25 mars 1778).

C'est l'époque aussi où, à la suite de Beccaria, dont le célèbre livre *Des délits et des peines* venait de paraître (1764), il fait pénétrer la lumière de la philosophie dans le droit criminel et en prépare la réforme. On connaît peu ce qu'on pourrait appeler Voltaire criminaliste, et cependant c'est là un des côtés les plus honorables de sa longue carrière. Avec quelle persistance et quelle force il demande une juste proportion entre le délit et la peine: l'abolition de la torture, « invention excellente pour sauver le coupable robuste et pour perdre l'innocent faible de corps et d'esprit; » la suppression de la procédure secrète, de la confiscation, des supplices raffinés qui ajoutent à la mort même; celle de la peine de mort, « sauf dans le cas où il n'y aurait pas d'autre moyen de sauver la vie du plus grand nombre, le cas où l'on tue un chien enragé ! » Le procès Morangiès (1771) lui fournit l'occasion de développer les principes de la raison en matière de preuve, ceux qui exigent que la conscience du juge pèse les témoignages et ne les compte pas. Ce qu'il veut aussi, c'est qu'on cherche à prévenir les crimes plus encore

qu'à les punir[1]. Comment s'étonner qu'au milieu de la lutte Voltaire ait écrit cette *Histoire du parlement de Paris*[2], qui semble plutôt un pamphlet qu'une œuvre historique, et qu'il ait, deux ans plus tard, applaudi au coup d'Etat du chancelier Maupeou. Sans être ingrat pour Choiseul, dont l'exil avait précédé et préparé la chute des parlements, et tout en célébrant cet homme d'Etat dans l'*Épître à la femme de Giafar le Barmécide*, il se déclara pour le nouveau parlement. Dans cette circonstance Voltaire fut en désaccord avec l'opinion publique; mais, sans s'inquiéter si les parlements avaient quelquefois posé des barrières à l'autorité absolue, il ne voulait voir en eux que les adversaires de la philosophie les juges de Calas et de La Barre. Pour la première fois aussi son esprit parut pâlir devant celui d'un autre, et les *Mémoires* de Beaumarchais firent un instant oublier les écrits venus de Ferney[3].

L'Université et la Sorbonne, qui si souvent avaient prêté main forte aux parlements contre la philosophie, ne furent pas, on le pense bien, à l'abri des terribles railleries de Voltaire. La faculté de théologie ayant en 1769 (26 juin) censuré le *Bélisaire* de Marmontel, il n'est pas de facéties dont il ne s'égaya aux dépens de

1. Ces idées ont été développées par Voltaire dans les ouvrages suivants : *Commentaire sur le livre* Des délits et des peines, (1766), *Lettre à Beccaria sur Morangiès* (1772), *Essais sur les probabilités en fait de justice* (1772), *Nouvelles probabilités en fait de justice* (1772), *Fragment sur la justice* (1773), *Éloge historique de la Raison* (1774), *Commentaire sur l'*Esprit des Lois (1777), *Prix de la justice et de l'humanité* (1777), etc.

2. Amsterdam, 1769, 2 vol. in-8°, sous le nom de l'abbé Bigorre.

3. Il ne faut pas oublier non plus que Voltaire avait pris au sérieux les réformes judiciaires dont le chancelier avait accompagné son coup d'État. Toutefois, il se ravisa un peu : « Sa naïveté m'enchante, » disait-il de Beaumarchais, qu'il appelait le « brillant écervelé. »

Riballier, syndic de Sorbonne, qu'il travestit en *Ribaudier*, et du professeur Coger, dont il fit si plaisamment *coge pecus*[1]. Le latin universitaire ne trouva même pas grâce devant lui, ou plutôt devant *les Trois Empereurs en Sorbonne :*

Quel latin, juste ciel ! les héros de l'Empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.

Mais ce fut bien pis lorsqu'en 1772 le même Coger très honnête homme du reste, eut, en qualité de recteur de l'Université, proposé ce sujet de prix d'éloquence latine : *Non magis Deo quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia*. Mis sur la voie par d'Alembert, Voltaire traduisit immédiatement cette proposition par celle-ci, qui en était le contre-pied : *La philosophie n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois*[2], et composa sur ce sujet le facétieux *Discours de Me Belleguier* (1773). Ce fut encore pour le ridiculiser qu'il se souvint du pauvre Coger dans l'*Aventure de la Mémoire* (1774). Toutefois, il faut rendre cette justice à Voltaire, que tout en se portant sans cesse à la défense des philosophes et de leurs écrits, il ne les suivit pas lorsque d'Holbach et Diderot proclamèrent l'athéisme dans *le Système de la nature* (1770). Son indignation fut alors aussi prompte qu'énergique.

Ces œuvres, qu'on pourrait appeler les campagnes

1. Voltaire ne ménagea pas les secours à Marmontel, témoins : les *Anecdotes sur Bélisaire*, la *Lettre de Gérofle à Coger*, la *Prophétie de la Sorbonne* (1767). Il appelait cela « envoyer du pied des Alpes à Paris des fusées volantes qui crèvent sur la tête des sots. »

2. Tout le sel de cette plaisanterie était de traduire littéralement *non magis* par *n'est pas plus*, et de convaincre le recteur de solécisme, en prétendant qu'il aurait dû mettre *non minus*. M. Pierron (*Voltaire et ses maîtres*) a montré que Coger avait dit très *bien* et en très bon latin ce qu'il voulait dire.

militaires de Voltaire, n'étaient pas exclusives d'autres compositions plus littéraires, et dans la plupart desquelles brille encore tout l'éclat de son génie. Il faut cependant en excepter ses dernières pièces de théâtre, sur lesquelles on peut sans injustice porter le jugement qu'il avait porté lui-même sur celles de la vieillesse de Corneille. Après *Olympie*, où son génie tragique avait encore jeté quelques lueurs (17 mars 1764), c'est à peine si l'on doit mentionner *le Triumvirat* (5 juillet 1764), *les Scythes* (16 mars 1767), *Sophonisbe* (15 janvier 1774), qui ne purent se soutenir à la scène; *les Guèbres ou la Tolérance* (1769), *les Pélopides* (1771), *les Lois de Minos* (1772), *Don Pèdre* (1775), qui ne furent jamais représentés. Après *le Droit du Seigneur*, qui fut joué sans succès à Paris, le 18 janvier 1762, les comédies que composa encore Voltaire, *Charlot* (1767), *le Dépositaire* (1771), ne servirent, ainsi que ses deux opéras, *le Baron d'Otrante* et *les Deux Tonneaux*, qu'à égayer le répertoire tragique des hôtes de Ferney. Mais si le théâtre ne retentissait plus de ses succès, le genre qu'il y avait créé, celui de la tragédie philosophique, y régnait encore par ses imitateurs, les Chabanon, les Le Mierre, les de Belloy, les Saurin. « Vous êtes donc de notre tripot, » disait-il à ce dernier en le félicitant de son *Aménophis*, pièce toute pleine de tirades contre les prêtres et le fanatisme. Après avoir mis en quelque sorte Shakspeare à la mode, Voltaire, que les imitations tragiques de Ducis agaçaient un peu, revint dans sa *Lettre à l'Académie Française* sur cette première admiration, et sa prétendue imitation de *Jules César* (1767) ne fut guère qu'une parodie, à à laquelle d'Alembert lui-même refusait de croire.

En histoire, Voltaire ne se soutient plus que par la netteté et la simplicité du style. L'*Histoire de Russie*,

œuvre de complaisance pour Catherine II (1759 et 1763), *la Philosophie de l'histoire* (1765)[1] et l'*Histoire du Parlement* (1769) restent bien loin de ses premières œuvres historiques. Mais, une fois ces concessions inévitables faites à l'âge, Voltaire est encore supérieur à tous ses contemporains dans les deux genres qui semblent cependant pouvoir se passer le moins de fraîcheur et d'imagination, celui du roman et de la poésie légère. Que d'œuvres charmantes on peut citer de lui, depuis les *Contes en vers de Catherine Vadé* (1764) jusqu'aux romans de *Jeannot et Colin* (1764) et de *l'Ingénu* (1767) ! En 1770, Voltaire, âgé de soixante-seize ans, fait certainement les meilleurs vers de son temps, comme dans *la Tactique*, *le Russe à Paris*, et surtout l'*Épître à Horace*, si pleine de sel et d'urbanité. « Il était, a dit M. Villemain, le souverain modèle de cette poésie mondaine, tour à tour insouciante ou parée et à laquelle sa vieillesse même donne parfois plus d'originalité qu'elle ne lui ôte de coloris. » Comment oublier parmi ces œuvres supérieures de sa vieillesse, cette *Correspondance* immense, et qui, avec les années, semble augmenter en agrément et en étendue !

Lié par un commerce épistolaire avec presque tous les souverains de l'Europe, qui briguent l'honneur d'une lettre de lui, Voltaire, comme on l'a dit heureusement, fut en quelque sorte « le ministre des relations extérieures de la philosophie. » Le duc de Würtemberg, l'électeur palatin, le duc et la duchesse de Saxe-Gotha sont presque ses flatteurs. Après le pape

1. Elle fut attaquée par Larcher, dans le *Supplément à la Philosophie de l'histoire*, 1767, in-8°. et par le cordelier Viret, qui écrivit la *Réponse à la* Philosophie de l'histoire, 1767, in-12. Voltaire répondit par la *Défense de mon oncle*, et n'oublia plus dans ses épigrammes ni Larcher ni Viret.

Benoît XIV, qui n'a pas osé refuser la dédicace de *Mahomet*, Élisabeth et ensuite Catherine II ne négligent rien pour gagner sa plume à leur cause et à leur politique. Christian VII, roi de Danemark, s'honore d'avoir appris de lui à penser. Gustave III place sous son patronage la révolution politique qu'il accomplit à Stockholm (août 1772)[1]. Joseph II, tout en s'abstenant, par déférence à la volonté de Marie-Thérèse, de le visiter à Ferney (1777), médite déjà ces terribles édits contre les prêtres qui auraient si fort réjoui celui dont il était en réalité l'élève. Voltaire pouvait dire avec la familiarité du joueur qui gagne la partie: « J'ai brelan de roi quatrième. »

Mais, avec de tels correspondants, Voltaire rentrait forcément dans la politique, et il y soutenait des causes dont on serait étonné de le voir l'avocat si l'on ne savait qu'avant tout il était du parti des rois *philosophes*. Il avait encensé Mme de Pompadour, il rendit hommage à Mme du Barry, et écrivit pour elle le madrigal des *Trois baisers*. Lui qui s'était d'abord indigné du meurtre de Pierre III se ravisa ensuite. Les avances que Catherine adressa aux philosophes le firent changer d'avis : « Feu monsieur son mari, écrivit-il, aura tort dans la postérité. » Il lui dédia la *Philosophie de l'histoire*, applaudit à ses victoires en Pologne et en Turquie, qui lui semblaient celles de la « tolérance » et de la « civilisation » l'appela *la Sémiramis du Nord*, et s'écria :

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Le partage de 1772 n'eut pas de plus zélé apolo-

1. Voltaire lui adressa une *Épître* à l'occasion de la liberté de la presse qu'il venait de rétablir dans ses États (1774).

giste. Gourmandant les lenteurs hypocrites de Frédéric II, il écrivait, en 1770, « qu'il serait content si dans ce charivari le roi arrondissait la Prusse. » Toutefois il faut dans cette politique de Voltaire tenir grand compte de sa passion pour la civilisation. Il se trompa sans doute, mais ce sentiment était sincère (la vanité y aidant souvent un peu), et sous son empire il réclamait plus justement, en 1770, la destruction des pirates barbaresques, et justifiait contre l'opinion publique la conquête peu populaire de la Corse. Enfin on a pu dire avec quelque raison que c'était moins à la Russie qu'à la civilisation qu'il voulait donner Constantinople. Ce n'était pas certainement à la liberté; car autant la liberté politique tient de place dans les écrits de J.-J. Rousseau, autant elle préoccupe peu Voltaire. Il ne désirait que ce qu'on pourrait appeler la liberté littéraire, et toute son ambition était de voir remplacer l'ancienne aristocratie par une aristocratie de savoir, de bon goût et de philosophie. Disposé à accroître l'influence du gouvernement, rien n'est moins démocrate que Voltaire. « A l'égard du peuple, écrivait-il en novembre 1768, il sera toujours sot et barbare. Ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin. » Ce mépris, qui révolterait si l'on ne connaissait ses exagérations de style, s'alliait cependant chez lui à la préoccupation continuelle de soulager ceux qu'il appelait volontiers « la canaille, » ou encore un composé « d'ours et de singes. » Mais ne calomniait-il pas l'humanité et lui-même quand il disait : « C'est parce qu'on a reçu dans un palais la rebuffade d'un valet insolent qu'on gémit sur les campagnes désolées? »

Les écrits philosophiques tinrent beaucoup de *place* dans l'existence du *patriarche de Ferney;* le

plus important, le *Dictionnaire philosophique*[1] (1764), *le Philosophe ignorant* (1766), les *Lettres au prince de Brunswick* (1767), *Il faut prendre un parti* (1772), le traité *De l'âme* (1776), et les *Dialogues d'Evhémère* (1777), furent les fruits de ce séjour, où il semblait redoubler de hardiesse dans la sécurité. En philosophie il se montre disciple de Locke, mais il corrige souvent son maître. Son principe fondamental est la croyance au sens commun. S'il réfute la théorie des idées innées, il croit à une raison innée, à une loi morale nécessaire, universelle (*Dialogue de Ku-su et Kou*, 1764), à la liberté humaine, à l'existence de Dieu, et il ne peut songer en contemplant le monde :

Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.

Toutefois son théisme ne fut pas toujours aussi décidé. Après avoir, dans *le Philosophe ignorant* (1766), défendu le théisme de Bayle contre le panthéisme de Spinosa, il enseigna, dans *Il faut prendre un parti, ou le Principe d'action* (1772), l'éternité d'action dans la matière, principe qui est le point de départ même du panthéisme. Enfin, délaissant l'optimisme de Pope, qu'il avait peint de si brillantes couleurs dans ses *Discours sur l'homme* (1734-1737), il en arriva, dans *le Désastre de Lisbonne* et surtout dans *Candide* (1755-1759), à un pessimisme sarcastique qui semble tout à fait incompatible avec l'idée de Providence. Après

1. Commencé dès 1752, à Potsdam, il fut imprimé en 1764, sous le titre de *Dictionnaire philosophique portatif*; Genève, 1764; in-8°. La 6e édition parut sous le titre de *la Raison par alphabet*, Amsterdam, 1767, 2 vol. in-8°. Plus tard Voltaire publia les *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs*, 1770-1772, 9 vol. in-8°, qui furent refondus dans le *Dictionnaire philosophique* par les éditeurs de Kehl. Cet ouvrage fut condamné par le parlement de Paris et par la cour de Rome, le 19 mars et le 8 juillet 1765.

avoir adressé, dans son poème de *la Loi naturelle* (1752), cette admirable prière à un Dieu juste et rémunérateur :

> O Dieu qu'on méconnaît, ô Dieu que tout annonce,
> Entends les derniers mots que ma bouche prononce :
> Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi.
> Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.
> Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître...

il écrit en 1773 à Mme Necker : « La faculté pensante se perd comme la faculté mangeante, buvante et digérante. Les marionnettes de la Providence, enfin, *ne sont pas faites pour durer autant qu'elle.* »

Cependant cette activité prodigieuse, cet esprit qui parait l'erreur même de couleurs enchanteresses, cet accord singulier entre le génie de l'écrivain et celui de son siècle, cette gloire enfin qui occupait sans cesse la renommée sans la fatiguer, avaient en quelque sorte fait la France et Paris à l'image de Voltaire. A la mort de Louis XV, tout était préparé pour l'avènement et le triomphe des idées philosophiques (mai 1774). L'élévation de Turgot et de Malesherbes au ministère fut accueillie par Voltaire avec un généreux enthousiasme. S'abandonnant aux espérances auxquelles les débuts du règne de Louis XVI donnèrent carrière, il s'écriait : « Nous sommes dans l'âge d'or jusqu'au cou. » Il parut reprendre une vie nouvelle, et les édits réformateurs de Turgot n'eurent pas de plus spirituel apologiste ni de plus zélé défenseur. Voltaire en effet, après s'être égayé aux dépens des physiocrates et du produit net dans *l'Homme aux quarante écus* (1767), s'était converti aux théories économiques du *laisser faire* et du *laisser passer*[1]. Comment en effet n'aurait-il pas

1. Les écrits où Voltaire s'est occupé d'économie politique por-

applaudi aux édits qui supprimaient la corvée et proclamaient la liberté du commerce, à ceux enfin qui affranchissaient le pays de Gex de toute vexation fiscale moyennant une contribution de 30,000 livres[1]?

tent à la fois l'empreinte de son amour profond pour l'humanité et des erreurs qui étaient alors très répandues. Ainsi, si d'une part il ne cessa de réclamer contre les servitudes féodales au nom de la liberté et du bien-être et s'il les abolit dans le pays de Gex; si, dans ses *Observations sur MM. Lass, Melon et Dutot*, il démêla très bien ce que le système de Law avait d'utile, c'est-à-dire la révélation et la création d'une force nouvelle, le crédit; si surtout, grâce à l'influence de Turgot, qui lui révéla bien des vérités économiques, il écrivit alors en faveur de la diminution des impôts de consommation, de la liberté de l'industrie et de la liberté du commerce des grains à l'intérieur; si enfin, avec une vigueur et un enthousiasme tout juvéniles, il soutint de sa plume le ministère réparateur de Turgot, il paya cependant un large tribut aux opinions surannées de son temps, en prétendant, comme dans le *Mondain*, que les petits ne vivent que du luxe des grands, en supposant que la monnaie est la richesse, ce qui le conduit à attribuer la pauvreté des États à la sortie de numéraire, à condamner les achats qu'une nation fait à l'étranger, et à soutenir, comme dans l'article *Patrie* de l'*Encyclopédie*, l'idée d'une inimitié nécessaire entre les peuples. Adversaire des *physiocrates* et de Mercier de La Rivière, il les attaqua avec une verve à laquelle on peut reprocher d'avoir ridiculisé plutôt que réfuté des théories qu'il n'approfondissait pas toujours assez. C'est ainsi qu'après avoir beaucoup raillé l'impôt unique sur la terre, qui, suivant lui, ruinerait le propriétaire foncier au profit du financier ou du marchand, il attribue, bien à tort, à Mercier de la Rivière d'avoir, à propos de l'impôt, développé la théorie du droit de l'État sur la propriété. « L'énormité de l'estomac de la puissance législative et exécutrice, dit-il, me fit faire un grand signe de croix. Que serait-ce si cette puissance, qui préside à l'ordre essentiel des sociétés, avait ma terre en entier? L'une est encore plus divine que l'autre. » Ces réflexions très justes en elles-mêmes, n'avaient qu'un tort, celui de ne pas s'appliquer à Mercier de La Rivière, dont le grand mérite, dit M. Baudrillart, fut précisément d'avoir posé scientifiquement, en face du système despotique de l'État propriétaire, la théorie de la liberté et du travail comme source de la propriété, et qui n'a jamais donné de droit à l'État que sur le *produit net*, et non sur le sol.

1. De 1761 à 1776 Voltaire composa un très grand nombre de *Mémoires* en faveur des habitants du pays de Gex; la plupart furent adressés à Turgot.

Prenant part, avec sa vivacité accoutumée, à la polémique que la proclamation de la liberté du commerce des grains avait fait naître, il écrivit coup sur coup le *Petit écrit sur l'arrêt du Conseil du 13 sept. 1774*, la *Diatribe à l'auteur des Éphémérides* (l'abbé Beaudeau) et rendit hommage au ministre et au roi réformateurs dans ses poèmes du *Temps présent* et de *Sésostris*. Voltaire, qui disait naguère : « J'aime mieux du pain bis en Suisse que d'être tyrannisé en France, » se familiarisait si bien avec le nouveau règne, qu'il composait pour une fête que le comte de Provence devait donner à la reine au château de Brunoy *le Divertissement de l'hôte et de l'hôtesse* (sept. 1776), et qu'il résistait de moins en moins au désir de revoir Paris, d'où il était comme exilé depuis 1749. Tout en effet était préparé pour ce retour, qui devait être un triomphe. Marie-Antoinette elle-même avait demandé que Voltaire fût reçu à la cour, et si elle n'avait pas obtenu qu'on rompît jusque-là avec le passé, le roi du moins avait promis de ne pas s'opposer à un séjour du poète à Paris. Pressé par Mme Denis, qui commençait à s'ennuyer de la Suisse, poussé surtout par un besoin irrésistible de gloire, Voltaire quitta Ferney le 6 février 1778. Nous ne le suivrons pas à Paris où il arriva le mardi 10, à quatre du soir et où il devait bientôt mourir, le 30 mai 1778, au milieu même de son triomphe.

Décembre 1878.

EUGÈNE ASSE.

LETTRES

DE

MME DE GRAFFIGNY

LETTRES

DE

MME DE GRAFFIGNY

LETTRE PREMIÈRE

Cirey, ce jeudi, 4 décembre 1738.

Tu sautes de joie à la date de cette lettre, et tu dis : Ah ! mon Dieu, elle est à Cirey !... Eh ! comment cela s'est-il fait? Par quel chemin, et par quelle aventure? Attends, tu sauras tout. Hier, madame de Lénoncourt[1] arriva pour dîner au château de l'Ennui[2]; le premier compliment que je lui fais, c'est de

1. Thérèse-Angélique de Ligniville, née en 1693, fille de Melchior de Ligniville, marquis d'Houecourt, maréchal des duchés de Lorraine et de Bar, et de Marguerite-Antoinette de Bouzey, mariée le 14 octobre 1710, à Charles-Louis-Henri de Lénoncourt, marquis de Blainville, premier gentilhomme de la chambre des ducs de Lorraine, morte au château de Marimont, en Hainaut, le 16 juillet 1770. En 1737, elle avait été nommée dame d'honneur de la duchesse douairière de Lorraine. Elle était sœur de la princesse de Beauvau, de la marquise de Lambertye et de la comtesse de Gallo.

2. Au château de Stainville, près de Ligny, chez la marquise de Stainville, ou peut-être à celui de Demange. Voir lettre X, le portrait de Mme de Stainville, sous le nom de *Bélinde*.

lui demander ses chevaux; elle me les accorde, j'en tremble de joie, la tête m'en saute, et je cours vite à mon écritoire, comme si en t'écrivant tu le savais en même temps. Cependant je ne t'envoie pas ce chiffon; j'ai pensé qu'il valait mieux t'écrire d'ici, parce qu'en recevant ma lettre tu aurais d'abord du plaisir avant de la lire. Oh! comme j'étais agitée!... Enfin je n'en ai pas dormi de la nuit, tant j'étais transportée!...

J'ai envoyé hier un exprès à Ligny[1] pour que le maître de poste me renvoie tes lettres : n'en sois pas en peine. J'ai reçu à minuit celle que tu avais adressée ici, et puis deux du *docteur*[2], dont je suis enchantée. S'il est de retour, dis-lui que je n'ai pas le temps de hasarder une lettre qu'il ne recevrait peut-être pas et qui ne lui apprendrait rien.

Je suis donc partie avant le jour : j'ai assisté à la toilette du soleil; j'ai eu un temps admirable et des chemins, jusqu'à Joinville[3], comme en été, à la poussière près; mais on s'en passe bien. J'y suis arrivée à une heure et demie, dans une petite chaise de Madame Royale[4]. Cette voiture était assez bonne, et

1. Ligny en Barois, sur l'Ornain, à 15 k. S. E. de Bar.

2. Desmarets, l'ami très tendre de Mme de Graffigny, qui, dans cette correspondance, le désigne toujours sous ce pseudonyme.

3. Joinville-sur-Marne, entre Vassy et Cirey.

4. Elisabeth-Charlotte d'Orléans, sœur du régent. Née le 13 septembre 1678, elle avait épousé, le 13 octobre 1698, Léopold-Joseph, duc de Lorraine, dont elle devint veuve le 27 mars 1729, et mourut le 23 décembre 1744, à Commercy, où elle faisait sa résidence depuis la cession du duché de Lorraine à Stanislas Leczenski en 1735. En janvier 1697, avant son mariage, la duchesse d'Orléans, sa mère, disait d'elle : « Elle n'est pas

même assez douce : j'avais un cocher excellent; voilà le beau. Voici le laid : les cochers m'ont dit qu'il leur était impossible d'aller plus loin. Que faire? J'ai pris la poste; je suis arrivée à deux heures de nuit, mourant de frayeur, par des chemins que le diable a faits horribles; pensant verser à tout moment, tripotant dans la boue, parce que les postillons disaient que si je ne descendais, ils me verseraient : juge de mon état. Je disais à Dubois[1] : Panpan[2] ne se doute guère que je grimpe une montagne, à pied, à tâtons. Enfin je suis arrivée ; la *Nymphe*[3] m'a très bien reçue ; je suis restée un moment dans sa chambre, ensuite je suis montée dans la mienne pour me délasser. Un moment après, arrive qui? ... ton *idole*[4], tenant un petit bougeoir à la main, comme un moine ; il m'a fait mille caresses; il a paru si aise de me voir, que ses démonstrations ont été jusqu'au transport ; il m'a baisé dix fois les mains, et m'a demandé de mes nouvelles avec un air d'intérêt bien touchant. Sa seconde question a été pour toi ; elle a duré un quart d'heure ;

belle, mais elle a une jolie taille et bonne mine et de bons sentiments ; elle n'a aucune pensée de coquetterie ni de galanterie. » (*Corresp. de Madame*, Charpentier, 1869, t. I, p. 25). Plus tard elle écrivait : « Ma fille est laide, et même plus qu'elle ne l'était ; car la belle peau qu'elle avait est toute hâlée du soleil. Elle a un vilain nez rond, et ses yeux se sont enfoncés ; mais sa taille s'est conservée ; et comme elle danse bien, elle a des manières aisées. » (*Mém. sur la cour de Louis XIV, extraits de la correspondance de la duchesse d'Orléans*, Paris, 1823, p. 266.) Voir encore Collin, *Hist. abrégée de la vie privée de la duchesse de Lorraine*, Nancy, 1762, in-12.

1. Femme de chambre de Mme de Graffigny (A. N.)
2. M. Devaux (A. N.).
3. Mme du Châtelet.
4. Voltaire.

il t'aime, dit-il, de tout son cœur. Puis il m'a parlé de Desmarets et de Saint-Lambert[1]; enfin il s'en est allé pour me laisser t'écrire; je t'ai écrit, bonsoir : la poste part cette nuit.

Je prévois qu'après souper je serai trop près de mon lit pour ne pas m'y jeter, ainsi je t'écris d'avance; je suis fatiguée à un point qu'il ne faut pas moins que Cirey et Voltaire pour me réveiller. Adieu, mes chers amis, je vous embrasse, et soyez sûrs que je n'aurais point de plaisir si vous ne le partagiez.

Je t'ai quitté pour m'habiller, crainte que le souper ne sonnât; je n'entends rien, je vais vite te dire encore un bonsoir; car je ne saurais perdre de temps. Tu es étonné que je te dise simplement que la *Nymphe* m'a bien reçue; eh! c'est que je n'ai que cela à te dire. Non, j'oubliais qu'elle m'a d'abord parlé de ses procès[2] sans autre cérémonie. Son caquet est étonnant; je ne m'en souvenais plus. Elle parle extrêmement vite, et comme je parle quand je fais la *française*[3]. Tu vois que je corrige ce mot-là; ce serait un solécisme de l'écrire autrement. Elle parle comme un ange, c'est ce que j'ai reconnu; elle a une robe d'indienne et un grand tablier de taffetas noir :

1. Le marquis de Saint-Lambert (1716-1802), le futur auteur des *Saisons*, alors âgé de vingt-deux ans.

2. Au sujet de la petite principauté de Ham et de Beringhen, située entre Liége et Juliers, propriété du marquis de Trichâteau, cousin de M. du Châtelet, auquel elle était disputée par la maison de Honsbruck.

3. Presque à la même date Voltaire écrivait à Maupertuis : « N. B. Je vous supplie d'écrire toujours *Français* par un *a*, car l'Académie *française* l'écrit par un *o*. Lettre du 20 décembre 1738, *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot. t. LIII, p. 363.

ses cheveux noirs sont très longs, ils sont relevés par derrière jusqu'au haut de sa tête, et bouclés comme ceux des petits enfants; cela lui sied fort bien. Comme je n'ai encore vu que sa parure, je ne puis te parler que de sa parure. Pour ton *idole*, je ne sais s'il s'est poudré pour moi, mais tout ce que je puis te dire, c'est qu'il est *étalé* comme il le serait à Paris. Le *bonhomme*[1] part demain pour Bruxelles; nous voilà à trois, et personne n'en pleurera : c'est une confidence que nous nous sommes déjà faite.

Es-tu content? Eh! vraiment, mon petit ami, je ne sais que cela, et il me semble que ce n'est déjà pas si mal, car il n'y a pas deux heures que je suis arrivée. Avoue que je suis bien jolie de t'écrire; mais le plaisir que je goûte d'être ici, et le désir que je sais que tu as que je te parle de ces lieux me rendent un peu bavarde; toutefois ce n'est que pour vous deux... Au moins s'il est arrivé[2], embrasse-le bien pour moi (mais à la lettre, entends-tu?). Je passerai demain mes heures de retraite à lui écrire et à répondre à ses lettres, qui par avance m'ont fait un plaisir plus grand que Cirey.

Voilà le petit Trichâteau[3], qui m'envoie complimenter et me prier de l'aller voir, parce qu'il a la goutte. J'y vais.

Me voici de retour. Vite, vite! Comme je n'en-

1. M. le marquis du Châtelet (A. N.).
2. Desmarets (A. N.).
3. Marc-Antoine du Châtelet, marquis de Trichâteau, fils d'Henri-Arnold, et d'Isabelle-Agnès, baronne de Honsbruck, héritière de Ham et de Beringhen. Retiré à Cirey, près de son cousin, il y mourut célibataire, le 2 avril 1740.

tends encore rien qui m'annonce le moment du souper, je vais continuer.

Je disais donc que vos lettres m'ont fait plus de plaisir que Cirey; cependant, mon ami, je suis bien aise d'y être, mais mon cœur va devant, et encore devant; car je t'avoue tout... J'ai lu hier, avant de me coucher, les deux grandes lettres du *docteur;* puis je ne fis que regarder le ton des tiennes, qui me parut excellent, et je me couchai là-dessus. Je les ai lues ce matin au lever de l'aurore; elles furent mes premières compagnes de voyage. Oui, mon ami, je suis sensible au chagrin, mais j'ai la même sensibilité pour la satisfaction de l'âme et du cœur. J'ai senti jusqu'au beau jour, jusqu'au plaisir d'être menée par de nos gens[1]. Cette livrée, hélas! que je vois probablement pour la dernière fois, m'a un peu fait faire *hum! hum!* Enfin il me semble que je serai plus à vous autres ici qu'où j'étais, et que je vous paraîtrai plus aimable, car j'en sens déjà tout le plaisir. Bonsoir, cher ami, je t'embrasse mille fois.

1. Ceux de la maison de Lorraine, qui en portaient naturellement la livrée. Voir plus haut, p. 2.

LETTRE II

Cirey, ce vendredi, à minuit, [5 décembre 1738.]

Mon Dieu! que vais-je lui dire, et par où commencer?... Je voudrais te peindre tout ce que je vois! mon cher Panpan, je voudrais te rendre tout ce que j'entends! enfin je voudrais te donner le même plaisir que j'ai; mais j'ai bien peur que la pesanteur de ma grosse main ne brouille et ne gâte tout; je crois qu'il vaut mieux tout uniment te conter, non pas jour par jour, mais heure par heure.

Je t'écrivis hier jusqu'au souper; on vint m'avertir, et l'on me conduisit dans un appartement que je reconnus bientôt pour être celui de Voltaire. Il vint me recevoir : personne n'était encore arrivé, et pourtant je n'eus pas le temps de jeter un coup d'œil : on se mit à table; me voilà bien contente, mais je n'aurais pas encore eu assez de plaisir si je n'avais comparé ce souper-là à celui de la veille. Ce que c'est que la vie ! me disais-je ; hier soir dans les ténèbres et la boue, aujourd'hui dans un lieu enchanté !... J'assaisonnai donc ce souper de tout ce que je trouvai en moi et hors de moi ; mais de quoi ne parla-t-on pas? Poésies, sciences, arts, le tout

sur le ton de badinage et de gentillesse. Je voudrais pouvoir te les rendre, ces discours charmants, ces discours enchanteurs, mais cela n'est pas en moi. Le souper n'est pas abondant, mais il est recherché, propre et délicat, on y voit surtout beaucoup de vaisselle d'argent. J'avais en vis-à-vis cinq sphères et toutes les machines de physique, car c'est dans la petite galerie où l'on fait le repas *unique*. Voltaire, à côté de moi, aussi poli, aussi attentif qu'aimable et savant; le seigneur châtelain[1] de l'autre côté : voilà ma place de tous les soirs; moyennant quoi l'oreille gauche est doucement charmée, tandis que l'autre est très légèrement ennuyée; car il parle peu et se retire dès que l'on est hors de table. Au dessert arrivent les parfums, on fait la conversation, qui est aussi instructive qu'agréable. On parla livres, comme tu crois; il fut question de Rousseau[2]. Oh ! dame, c'est là que l'homme reste et que le héros s'évanouit[3]; il serait homme à ne point pardonner à quelqu'un qui louerait Rous-

1. Le marquis du Châtelet.

2. Après avoir, en 1736, violemment attaqué J.-B. Rousseau, dans sa préface de *Jules-César*, et dans l'*Epître sur la Calomnie*, Voltaire qui, à son tour, en avait reçu d'assez rudes atteintes dans la *Lettre aux auteurs de la Bibliothèque Française*, et dans les épîtres au *P. Brumoy* et *à Thalie*, était revenu à la charge dans sa *Crépinade*. Le voyage en Hollande (1737), pendant lequel Voltaire prétendit avoir été dénoncé comme athée par J.-B. Rousseau, avait encore augmenté son animosité contre celui-ci.

3. Allusion à ces vers célèbres de J.-B. Rousseau, dans son ode *Sur la Paix*. (Livre II, ode 6) :

Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.



seau. Enfin, on parle de poésies de tout genre. — « Pour moi, dit la dame, je ne saurais souffrir les odes. » — « Ah! fi, dit ton *idole*, qu'est-ce que c'est qu'une ode? C'est le plus petit mérite du monde que celui d'en faire. Galimathias, rapsodies, et cela surtout en style marotique[1], qui est la plus exécrable chose du monde. Je ne comprends pas que d'honnêtes gens lisent ces choses-là. »

Ne voilà-t-il pas bien l'homme? Je ne sais à propos de quoi il parle des *Observations*[2]; je lui demande s'il les fait venir, il m'assure que oui, et tout de suite les invectives arrivent contre l'auteur et contre l'ouvrage. Il m'a donné à lire une petite brochure qui a pour titre : *Préservatif contre les Observations*, qu'il prétend qu'un de ses amis a faite[3].

1. « Depuis nos grands maîtres, dites-moi, qui a fait vingt bons vers alexandrins de suite? Et voilà pourquoi tout le monde s'est jeté dans ce misérable style marotique, dans ce style bigarré et grimaçant, où l'on allie monstrueusement le trivial et le sublime, le sérieux et le comique, le langage de Rabelais, celui de Villon, et celui de nos jours. » Lettre à Helvétius, 4 décembre 1738. *Œuvres*, t. LIII, p. 342.

2. Les *Observations sur les écrits modernes*, journal publié par l'abbé Desfontaines (1685-1745) de 1735 à 1743, et dans lequel il venait de critiquer les *Éléments de la Philosophie de Newton mis à la portée de tout le monde*, — mis à la porte de tout le monde, selon un jeu de mot, dont on l'accusait d'être l'auteur. — On y lisait, au tome XV, p. 49 : « M. de Voltaire a incontestablement reçu de la nature le talent de la poésie ; mais la nature est-elle si prodigue de ses dons, et n'y a-t-il pas quelque incompatibilité avec le génie des vers et le génie de la philosophie? Les premiers progrès qu'on fait dans quelque science ont coutume de flatter l'amour-propre. On travaille avec ardeur, on lit avec assiduité, on écrit pour soi-même et on conclut aisément que ce qu'on écrit pour s'instruire peut servir à instruire les autres. »

3. *Le Préservatif, ou critique des Observations sur les écrits modernes*, 1738, in-12, pamphlet par lequel Voltaire se vengea

Je la lui demanderai pour te l'envoyer par un marchand de Lunéville qui est ici; mais je ne t'en dis rien. Je crois qu'il ne parle point de ces deux hommes, sans que la fermentation du sang ne devienne fièvre; mais comme elle lui prit, nous sortîmes pour le laisser se coucher. J'ai dormi, Dieu sait, et Dieu sait aussi que les montagnes que j'ai montées et descendues m'ont mise à peu près dans l'état où était Sancho, quand il prétendait être moulu, pour avoir rêvé qu'il était roulé du haut en bas d'une montagne; cela m'a fait tenir dans mon lit jusqu'à midi.

J'ai eu la visite de la dame châtelaine, j'en suis plus contente aujourd'hui que je ne l'étais hier.

J'ai lu ce *Préservatif;* il fallait bien pouvoir dire que je l'avais lu. En envoyant savoir de mes nouvelles, Voltaire m'a fait remettre un beau *Newton*[1], relié en maroquin. Tu sauras, par parenthèse, qu'il en a fait mettre au coche de Paris, un à mon adresse et un autre pour Saint-Lambert, avec une lettre qu'il lui a écrite, il a ordonné tout cela à Paris, mais il craint qu'on ne se soit trompé, et qu'on n'ait adressé le paquet à Nancy au lieu de Lunéville : il faudrait

de la critique des *Eléments* et des autres torts qu'il reprochait à Desfontaines, mais dont il rejeta la paternité sur le chevalier de Mouhi qui, d'ailleurs, avait déjà attaqué Desfontaines dans le *Mérite vengé*, paru en 1736. Dans ce libelle était insérée une lettre de Voltaire au marquis de Maffei, dans laquelle il rappelait son intervention pour tirer Desfontaines de Bicêtre. Celui-ci y répondit, en 1738, par un pamphlet non moins violent : *La Voltairomanie.*

1. C'est-à-dire ses *Eléments de la Philosophie de Newton*, parus cette année même à Amsterdam, chez Etienne Ledet.

le faire demander à M. Petit. Revenons à mon lit, je n'en suis sortie qu'à plus de midi; et je ne me suis habillée qu'en me traînant, car je ne marche qu'en criant et souffrant beaucoup; puis, comme on ne dîne point, je me suis mise à lire *Newton* au lieu de t'écrire; oui, mon ami, au lieu de t'écrire, quoique j'en mourusse d'envie; mais tu sentiras qu'il fallait aussi marquer un peu d'empressement à reconnaître l'attention polie et honnête de ton *idole*, afin de pouvoir en parler le soir. A propos du soir, bonsoir. Voilà une heure qui sonne, il faut un peu reposer les jambes rompues de cette pauvre abbesse, qui s'est mise au lit en embrassant tous ses chers amis; tels que *saint-docteur*, le *petit saint*[1] et *Panpichon*. Bonsoir donc tous mes fidèles et chers bons amis.

Samedi, à cinq heures du soir, [6 décembre 1738.]

J'en étais donc à ce désir de paraître intelligente, il a eu son effet, puisque j'ai entendu le peu que j'ai lu. Comme j'étais à lire, voilà qu'il m'arrive une visite; c'est une dame[2] qui passe sa vie ici, parce qu'elle a une petite terre dans le voisinage. Elle est

1. Saint-Lambert (A. N.).
2. Mme de Champbonin, femme d'un lieutenant au régiment de Beauffremont, dont la terre patrimoniale, le Champbonin, était située aux portes de Vassy. Cette dame qui, paraît-il, avait été compagne de couvent de Mme du Châtelet, n'était parente de Voltaire que par fiction, et quand il s'agissait pour lui de grossir le nombre des personnes de sa famille, comme les Mignot, qu'il poussait à porter plainte contre la *Voltairomanie*.

trait pour trait la grosse femme courte du *Paysan parvenu*[1]; mais elle paraît être aimable par le caractère. Elle aime Voltaire à la folie, et si elle l'aime tant, m'a-t-elle dit, ce n'est que parce qu'il a le cœur bon. La pauvre femme! on la fait tenir tout le jour dans sa chambre. Depuis quatre ans qu'elle mène cette vie-là, elle a lu tout ce qu'il y a de mieux ici et elle n'en est pas plus savante. Voltaire badine très bien de ses lectures et de la vie qu'on lui fait faire; mais elle n'en est pas tout à fait la dupe, car elle dîne et mange fort bien. Elle ne m'ennuya pas, quoi qu'elle fut restée très longtemps dans ma chambre; et cela pourquoi? C'est qu'elle me conta bien des choses de Voltaire; entre autre, ce que R... dit au D... de l'abbé de La Mare[2]; ensuite elle me dit que Voltaire, par amitié pour elle, avait voulu ma-

1. On lit dans ce roman de Marivaux (1688-1763), qui avait paru en 1735, 4 vol. in-12 : « Je vis une face ronde qui avait l'air d'être succulemment nourrie, et qui, à vue de pays, avait coutume d'être vermeille quand quelque indisposition ne la ternissait pas. A l'égard de l'âge de cette personne, la rondeur de son visage, sa blancheur et son embonpoint empêchaient qu'on en pût bien décider. Mon sentiment, à moi, fut qu'il s'agissait d'une quarantaine d'années ; je me trompais, la cinquantaine était complète. Cette écharpe de gros taffetas sans façon, une cornette unie, un habit d'une couleur à l'avenant et je ne sais quelle réforme dévote répandue sur toute cette figure, le tout soutenu d'une propreté tirée à quatre épingles, me firent juger que c'était une femme à directeur. Cependant, comme cette personne était fraîche et ragoûtante, et qu'elle avait une mine ronde, je m'inquiétai pour elle... » *Le Paysan parvenu*, Ire partie.

2. L'abbé de La Mare (1708-1746), né à Quimper, un des jeunes protégés de Voltaire, qui lui avait confié le soin et abandonné le profit de la première édition de sa tragédie de *Jules-César*, *Paris*, *Bauche*, 1736. Ses *Œuvres diverses*, Paris, Panckoucke, 1763, in-12, contiennent quelques pièces, et un opéra de *Zaïde*, *reine de Golconde*.

marier une de ses nièces[1] avec son fils, qui n'est pas riche. Il aurait donné à sa nièce quatre-vingt mille francs, et pour douze mille de vaisselle d'argent. La demoiselle qui était amoureuse ne voulut pas de ce mariage, et l'oncle par reconnaissance ne lui a donné depuis que trente mille francs. Le public, selon cette dame, a grand tort de crier contre les éditions de ses ouvrages, car elle m'a assuré que depuis bien du temps il n'en tire rien pour lui : ce sont des présents qu'il fait aux uns et aux autres, surtout aux jeunes gens de lettres.

La dame sortie, je prenais mon écritoire quand le seigneur châtelain entra... Non, j'oubliais que Voltaire m'avait fait une petite visite pendant celle de la dame. Je le chassai, parce que ma chambre est très froide et qu'il est fort enrhumé. — Chasser Voltaire! ah! Dieu, tu trouves cela bien fort; eh bien! voilà pourtant comme on se familiarise avec les grands hommes, lorsqu'on vit avec eux. Arrive donc le seigneur châtelain qui sans aucune pitié m'ennuya pendant deux heures et plus. Enfin Voltaire m'en tira une demi-heure avant souper, en

1. Louise Mignot, née vers 1710, et Marie-Elisabeth, née en 1715, toutes deux filles de Marie Arouet, sœur de Voltaire, laquelle mourut en 1726, et de Pierre François Mignot, conseiller-correcteur de la Chambre des Comptes. L'aînée dont il s'agit ici, venait d'épouser, le 25 février 1738, M. Denis, commissaire de guerre, et la cadette, le 9 juin, Nicolas-Joseph de Dompierre d'Hormoy, président trésorier de France au bailliage d'Amiens. Mme du Châtelet écrivait à d'Argental, le 4 octobre 1738 : « Le mariage de ses deux nièces et son cabinet de physique lui laissent peu de moyens de se livrer, cette année, au plaisir qu'il trouve à faire du bien. » *Lettres de la marquise du Châtelet*, Charpentier, 1878, p. 237.

m'envoyant dire : « Que puisque je ne voulais pas qu'il restât dans ma chambre, je prisse donc la peine de descendre chez lui. » Je ne me fis pas prier ; et aussitôt je descendis. Je n'avais vu son appartement qu'en passant, mais en ce moment il me le fit admirer, et voici où j'en ai réservé la description.

Sa petite aile tient si fort à la maison, que la porte est au bas du grand escalier. Il a une petite antichambre grande comme la main ; ensuite vient sa chambre qui est petite, basse et tapissée de velours cramoisi ; une niche de même avec des franges d'or : c'est le meuble d'hiver[1].

Il y a peu de tapisserie, mais beaucoup de lambris, dans lesquels sont encadrés des tableaux charmants ; des glaces, des encoignures de laque admirables ; des porcelaines, des marabouts, une pendule soutenue par des marabouts d'une forme singulière, des choses infinies dans ce goût-là, chères, recherchées, et surtout d'une propreté à baiser le parquet ; une cassette ouverte où il y a une vaisselle d'argent ; tout ce que le superflu, *chose si nécessaire*[2], a pu inventer : et quel argent ! quel travail ! Il y a jusqu'à un baguier où il y a douze bagues de

1. Cette chambre donnait sur une prairie que traversait la Blaise, comme on le voit par ce passage d'une lettre à Thieriot : « J'aimerais mieux que vos fenêtres donnassent sur la prairie et sur la petite rivière la *Blaise*, que je vois de mon lit. » Lettre à Thieriot, du 30 novembre 1732. *Œuvres*, t. LI, p. 57.

2. Maxime de Voltaire, qu'il développa dans le *Mondain* :

Regrettera qui veut le bon vieux temps...
Moi je rends grâce à la nature sage
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge...
L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,

pierres gravées, outre deux de diamants. De là on passe dans la petite galerie, qui n'a guère que trente à quarante pieds de long. Entre ses fenêtres sont deux petites statues fort belles, sur des piédestaux de vernis des Indes : l'une est cette *Vénus Farnèse*, l'autre *Hercule*. L'autre côté des fenêtres est partagé en deux armoires; l'une de livres, l'autre de machines de physique; entre les deux, un fourneau dans le mur, qui rend l'air comme celui du printemps; devant se trouve un grand piédestal, sur lequel est un *Amour*[1] assez grand qui lance une flèche : cela n'est pas achevé; on fait une niche sculptée à cet Amour, qui cachera l'apparence du fourneau. La galerie est boisée et vernie en petit jaune. Des pendules, des tables, des bureaux; tu crois bien que rien n'y manque. Au delà est la chambre obscure, qui n'est pas encore finie, non plus que celle où il mettra ses machines : c'est pour cela qu'elles sont encore toutes dans la galerie. Il n'y a qu'un seul sopha et point de fauteuils commodes, c'est-à-dire, que le petit nombre de ceux qui s'y trouvent sont bons, mais ce ne sont que des fauteuils garnis : l'aisance du corps n'est pas sa volupté, apparemment. Les panneaux des lambris sont des papiers des Indes fort beaux; les paravents sont de même;

> Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
> O le bon temps que ce siècle de fer !
> *Le superflu chose si nécessaire,*
> A réuni l'un et l'autre hémisphère.

1. C'est au bas de cet Amour qu'étaient inscrits les deux fameux vers composés par Voltaire :

> Qui que tu sois, voici ton maître,
> Il l'est, le fut, ou le doit être.

il y a des tables à écrans, des porcelaines, enfin tout est d'un goût extrêmement recherché. Il y a une porte au milieu qui donne dans le jardin; le dehors de la porte est une grotte fort jolie. Je pense que tu seras bien aise d'avoir une idée du temple de ton *idole*, puisque tu ne saurais le voir.

Le souper ne fut point trop joli; le vilain petit Trichâteau se fit traîner au bout de la table et il fallut lui parler, ce qui n'était point amusant. Voltaire et moi nous causâmes ensemble quelques moments; après le souper il me parla encore de toi; il trouve fort mauvais que tu ne fasses rien. Il dit: « Qu'il faut que ton père te chasse, comme il l'a été lui-même de la maison parternelle à dix heures du soir; et de suite il ajoute, que ce sont ses licences de poète. » Enfin il rabâche toujours sur ton inutilité, car il m'en a encore parlé ce matin. Il a une grande idée de Saint-Lambert[1]; il dit: « Qu'il travaillait à une tragédie[2], qui serait assez belle, après toutes les corrections qu'il prétendait y faire. A propos, je ne me souviens plus de ce que Saint-Lambert

1. Marmontel a tracé ainsi le portrait de l'auteur des *Saisons* : « Saint-Lambert, avec une politesse délicate, quoiqu'un peu froide, avait dans la conversation le tour d'esprit élégant et fin qu'on remarque dans ses ouvrages. Sans être naturellement gai, il s'animait de la gaieté des autres; et, dans un entretien philosophique ou littéraire, personne ne causait avec une raison plus saine ni avec un goût plus exquis. Ce goût était celui de la petite cour de Luneville, où il avait vécu, et dont il conservait le ton. » *Mémoires de Marmontel*, 1804, t. II, p. 114.

2. *Zulime*, jouée pour la première fois le 8 juin 1740, mais dont Voltaire adressa le manuscrit ou plutôt la première ébauche à d'Argental, le 23 décembre 1738. Ce pourrait être aussi *Mérope*, qu'il retouchait beaucoup vers cette époque.

m'avait dit de lui dire : si tu t'en souviens mande-le moi ; et mande-lui que je lui ai écrit avec une double enveloppe à l'adresse de M. Guillerant, chez M. de Vidampierre : il faut qu'il ne l'ait pas reçue puisqu'il ne m'écrit plus.

Voilà ma journée d'hier. Tu sais ce que j'ai écrit au *docteur*.

Aujourd'hui je suis descendue à onze heures pour le café, qui se prend dans la galerie. Voltaire était en robe de chambre, mais il est très-enrhumé. Nous n'avons pas été à la messe, car il n'est pas fête ici. J'ai pensé, tout en m'éveillant, à celle de ton père : je suis bien impatiente de savoir comment l'épître aura été reçue.

On a parlé de l'éternel procès pendant tout le café, qui a duré une heure et demie. Voltaire s'est mis à écrire, et nous sommes repassées, la dame châtelaine et moi, dans son appartement pour le voir, parce que je ne l'avais pas encore envisagé. Celui de Voltaire n'est rien en comparaison de celui-ci. Sa chambre est boisée et peinte en vernis petit jaune, avec des cordons bleu pâle ; une niche de même, encadrée de papiers des Indes charmants. Le lit est en moire bleue, et tout est tellement assorti que, jusqu'au panier du chien, tout est jaune et bleu : bois de fauteuils, bureau, encoignures, secrétaire. Les glaces et cadres d'argent, tout est d'un brillant admirable. Une grande porte vitrée, mais de glace-miroir, conduit à la bibliothèque, qui n'est pas encore achevée. C'est une sculpture comme une tabatière : rien n'est joli comme tout cela. Il y aura des glaces, des ta-

2.

bleaux de Paul Véronèse, etc. D'un côté de la niche est un petit boudoir; on est prêt à se mettre à genoux en y entrant. Le lambris est bleu, et le plafond est peint et vernis par un élève de Martin[1], qu'ils ont ici depuis trois ans. Tous les petits panneaux sont remplis par des tableaux de Watteau : ce sont les *Cinq sens;* puis les deux contes de La Fontaine, le *Baiser pris et rendu*, dont j'avais les deux estampes, et les *Oies de frère Philippe*[2]. Ah ! quelles peintures ! Les cadres sont dorés et en filigrane sur le lambris. On y voit trois Grâces, belles et aussi jolies que la mère des tendres Amours. Il y a une cheminée en encoignure, des encoignures de Martin, avec de jolies choses dessus, entre autres une écritoire d'ambre que le prince de Prusse lui a envoyée avec des vers : nous parlerons de cela ailleurs. Pour tout meuble, un grand fauteuil couvert de taffetas blanc et deux tabourets de même; car, grâce à Dieu, je n'ai pas vu une bergère dans toute la maison. Ce divin boudoir a une sortie par sa seule fenêtre, sur une terrasse charmante et dont la vue est admirable. De l'autre côté de la niche est une garde-robe divine, pavée de marbre, lambrissée en gris de lin, avec les plus jolies estampes. Enfin, jusqu'aux rideaux de mousseline qui sont aux fenêtres sont brodés avec un goût exquis. Non, il n'y a rien au monde de si joli !

1. Robert Martin (1670-1765), habile ébéniste, inventeur d'un vernis qui porte son nom, et dont le secret est perdu.

2. Ces deux derniers sujets ne figurent pas dans l'œuvre de Watteau, mais dans celles de Pater et de Lancret, ses imitateurs *avec lesquels* madame de Graffigny a pu le confondre.

Après avoir visité l'appartement, nous sommes restées dans sa chambre. Elle m'a alors raconté l'affaire de ce procès depuis son origine, il y a environ quatre-vingts ans, jusqu'à aujourd'hui. Cette petite conversation a duré plus d'une heure et demie, et, chose singulière ! c'est qu'elle ne m'a point ennuyée; mais c'est assez naturel : elle parle si bien que l'ennui n'a pas le temps de prendre audience. Elle m'a aussi montré son bijoutier; il est plus beau que celui de madame de Richelieu [1]. Je n'en reviens pas de surprise, car, quand elle était à Craon [2], elle n'avait pas une tabatière d'écaille; elle en a bien quinze ou vingt d'or, de pierres précieuses, de laques admirables, d'or émaillé, qui est une nouvelle mode qui doit être d'un prix excessif; autant de navettes de même espèce, plus magnifiques l'une que l'autre, des montres de jaspe, avec des diamants; des étuis, des choses immenses! des bagues

1. Elisabeth-Sophie de Lorraine, fille d'Anne-Marie-Joseph, prince de Guise, et de Marie-Louise-Christine Jeannin de Castille, née en 1710, mariée, le 27 avril 1734, au duc de Richelieu, morte le 22 août 1740. Elle était sœur du prince de Lixin et de la duchesse de Bouillon. Voltaire, également lié avec le prince de Guise, qu'il visitait souvent dans sa jeunesse à sa maison d'Arcueil, et avec le duc de Richelieu, se vantait d'avoir fait ce mariage.

2. Terre de Lorraine, à une lieue de Lunéville, appartenant à la maison de Beauvau, en faveur de laquelle elle fut érigée en marquisat, le 21 août 1712. « Il y a un magnifique château que le prince de Craon a fait bâtir, et qui est un des plus beaux édifices du pays. On y arrive par une belle avenue, qui commence à la chaussée de Lunéville à Blamont. Les bosquets sont assez considérables et bien entendus. Ce lieu s'appelait autrefois Haudonville. » Expilly, *Dictionnaire des Gaules*, 1764, in-4°, t. II, p. 527.

de pierres rares, des breloques sans fin et de toutes espèces. Enfin, je n'en reviens pas, car ils n'ont jamais été riches.

La poste est arrivée, et il n'y a rien pour môi; ah! que c'est triste! je suis remontée pour t'écrire et m'y voilà à bavarder; mais c'est avec confiance, car je ne crois pas t'ennuyer. Je voudrais bien être hors du bâtiment, mais il faut que tu saches comment est faite ma chambre. C'est une halle pour la hauteur et la largeur, où tous les vents se divertissent par mille fentes qui sont autour des fenêtres, et que je ferai bien étouper, si Dieu me prête vie. Cette pièce immense n'a qu'une seule fenêtre coupée en trois, comme du vieux temps, ne portant rien que six volets. Les lambris qui sont blanchis, diminuent un peu la tristesse dont elle serait, eu égard au peu de jour et au peu de vue, car une montagne aride que je toucherais quasi de la main la masque entièrement. Au bas de cette montagne est une petite prairie qui peut avoir cinquante pieds de large, et sur laquelle on voit serpenter une petite rivière qui fait mille détours. Rentrons, il fait vilain à la fenêtre. La tapisserie est à grands personnages à moi inconnus et assez vilains. Il y a une niche garnie d'étoffes d'habits très riches, mais désagréables à la vue par leur assortiment. Pour la cheminée, il n'y a rien à en dire; elle est si petite que tout le sabat y passerait de front : l'on y brûle environ une demi-corde de bois par jour, sans que l'air de la chambre en soit moins cru. Des fauteuils du vieux temps, une commode, une table de nuit pour toute table, mais en

récompense une belle toilette de découpure[1]; voilà ma chambre, que je hais beaucoup, et avec connaissance de cause; hélas! on ne saurait avoir à la fois tous les biens en ce monde. J'ai un cabinet tapissé d'indienne, qui n'empêche pas de voir l'air à travers les coins des murs. J'ai une très jolie petite garde-robe sans tapisserie, fort à jour aussi, afin d'être assortie avec tout le reste. Enfin, je te dis, mon ami, rien ne me manque. Dubois est mieux que moi, hors qu'elle n'a de jour que sur son corridor; encore y a-t-il un escalier assez beau à monter, mais difficile parce qu'il est du vieux temps. *Au demeurant, tout ce qui n'est point l'appartement de la dame et de Voltaire est d'une saloperie à dégoûter*. Les jardins m'ont paru beaux par la fenêtre. Sauve-toi par là.

Ah çà! monsieur *Panpan,* vous voilà orienté; ne parlons plus que des gens. Contons d'abord l'ambassade du prince de Prusse. Il a envoyé un de ses gentilshommes[2] à Voltaire, exprès pour lui demander à voir son *Histoire de Louis XIV*. Il lui a envoyé son portrait; c'est un fort beau prince, dans le goût de monseigneur le duc de Richelieu. Il est placé dans la chambre de Voltaire. A propos de cela, j'ai oublié celui de madame du Châtelet[3], qui est au-dessus de la glace de la cheminée de la galerie, avec tous ses attributs; des livres, un compas, un perroquet, des pompons, de la musique, des diamants, des instruments de ma-

1. Étoffe découpée avec des fers, *Dict. de Richelet* (1738).
2. Le baron de Keyserlingk.
3. Peut-être s'agit-il ici du portrait de madame du Châtelet, peint par Natier, et où figure une sphère parmi les attributs. Elle a été peinte encore par La Tour et par mademoiselle Loir.

thématiques. Oh! comme tout cela est charmant! Le prince envoya cette écritoire [1], qui est très-belle, avec des vers dans le cornet, écrits sans doute par celui qui avait mis l'*Iliade* dans une coque de noix; car le papier est grand comme l'ongle : ils sont à la louange de la *dame*, qui est portée au troisième ciel. Je demanderai à les copier pour te les envoyer, et les mettrai dans un microscope pour les lire. Je ne sache pas que Voltaire ait reçu quelque présent. On régala bien monsieur l'envoyé. On lui donna la comédie, un feu d'artifice et une illumination vraiment magique; enfin des choses qu'il n'y a que des *fées* ou Voltaire, qui puissent les faire dans un endroit comme celui-ci. Le prince a beaucoup écrit de vers et de lettres; on doit me les montrer.

Voici ce que je dois avoir à lire ce soir : *Mérope* [2], l'*Histoire de Louis XIV*, que cette *bégueule* ne veut pas qu'il achève; elle la tient sous clef. Il a fallu qu'il prie bien pour qu'elle promît de me la

1. Annoncé par Frédéric dans sa lettre à Voltaire du 31 mars 1738, ce présent était arrivé à Cirey vers le commencement d'août seulement. Mme du Châtelet en remercia le prince de Prusse par une lettre datée du 26 août. Voir les *Lettres de la marquise du Châtelet*, Charpentier, 1878, p. 224.

2. Commencée dès 1736, mais très remaniée en 1738, la tragédie de *Mérope* fut jouée le 20 février 1743. Le 5 décembre 1738, Mme du Châtelet écrivait à d'Argental : « *Mérope* peut réussir, surtout avec Mlle Dumesnil... Il a beaucoup retouché les derniers actes; je ne sais si vous en serez content, mais il y a bien des beautés et des choses prises dans la nature. Sa santé demande peu de travail, et je fais mon possible pour l'empêcher de s'appliquer. Je crois qu'il va se remettre à l'*Histoire de Louis XIV;* c'est l'ouvrage qui convient le plus à sa santé. » *Lettres de la marquise du Châtelet*, Charpentier, 1878, p. 248. Cette dernière phrase n'est pas d'accord avec le sentiment que Mme de Graffigny prête à Mme du Châtelet, à l'égard du *Siècle de Louis XIV*.

donner. Je démêlerai ce petit tripôt-là. Je dois avoir la *Vie de Molière*[1], qu'il avait écrite pour mettre à la tête de cette belle édition[2]. Le garde des sceaux[3], qu'il dit être son ennemi mortel, la fit écrire par M. La Serre[4], et la sienne est restée. Je la lirai ce soir pour m'endormir. Il m'a dit : « Que quand je serais bien sage, j'aurais quelqu'autre chose qui me ferait bien plaisir. » Je ne lui demande rien : il est occupé de me chercher des livres et des amusements avec un soin et une attention vraiment charmante ! Mon Dieu ! qu'il est aimable. Enfin, il m'a aussi promis une *Epître su*

1. On dit dans l'Avertissement qui précède cette *Vie de Molière avec de petits sommaires de ses pièces*, qui parut en 1739 : « Cet ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du Molière in-4°, édition de Paris (1734). On pria un homme très-connu de faire cette Vie et ces courtes analyses destinées à être placées au devant de chaque pièce. M. Rouillé, chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé La Serre ; c'est de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de La Serre fut imprimé très mal à propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition de Molière. On nous a dit que quelques curieux désiraient une nouvelle édition de cette bagatelle ; nous la donnons malgré la répugnance de l'auteur écrasé par La Serre. »

2. Publiée sous la direction de Marc-Antoine Joly, cette édition ouvrit la série des éditions de Molière remaniées. « On s'y est permis, dit M. E. Despois (*Œuvres de Molière*, Hachette, 1873, t. I, p. 8), quelques changements en vue de corriger et d'améliorer le texte. De plus on a coupé autrement les scènes, multiplié les divisions. Enfin, et surtout, on a noté un grand nombre de jeux de scènes. Cette édition est devenue le modèle de celles qui l'ont suivie ; on en a adopté communément la disposition et le texte. »

3. Chauvelin, garde des sceaux de 1727 à 1737, et dont relevait M. de Rouillé, comme directeur de la librairie.

4. Jean-Louis-Ignace de La Serre (1662-1756), qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme ridiculisé par Boileau. Il est l'auteur de nombreux opéras : la *Pastorale héroïque* (1730), *Nitetis* (1741), etc.

le Bonheur[1]. Hélas ! je n'aurai pas la pleine jouissance de toutes ces choses-là, mon aimable ami, parce que je ne pourrai ni les copier ni te les envoyer. Mais si quelque chose peut adoucir tout le déplaisir que ce contre-temps me cause, ce sera la fidèle exactitude que j'apporterai à te mettre au courant de tout ce qui pourra t'intéresser. Cependant il faut que tu saches, qu'il n'aime pas qu'on parle de lui. Il ne faut pas que cela passe nos amis ; tu sens bien de quelle conséquence il est pour moi de ne me pas brouiller avec ceux-ci ; recommande-leur donc bien d'être discrets.

Il travaille effectivement à refondre son *Charles XII*[2]. Je lui ai parlé du tort qu'il faisait à [illegible] de Solignac[3], et il en a bien ri. Il ne veut pas avouer qu'il ait demandé les mémoires, non plus que la

1. Le troisième des *Discours sur l'Homme*, qui portaient d'abord le titre d'*Epîtres sur le Bonheur*. *Œuvres*, t. XII, p. 63.

2. Voltaire écrivait vers cette époque : « J'ai réformé l'*Histoire de Charles XII* sur plusieurs Mémoires qui m'ont été communiqués par un serviteur du roi Stanislas ; mais, surtout, sur ce que Votre Altesse Royale a daigné me faire remettre. Je n'ai pris de ces détails curieux dont vous m'avez honoré que ce qui doit être su de tout le monde, sans blesser personne... mais pour les actions particulières du czar, de la czarine, du czarewitz, je garde sur elles un silence profond. Je ne nomme personne, je ne cite personne, non-seulement parce que cela n'est pas de mon sujet, mais parce que je ne ferais pas usage d'un passage de l'Evangile que Votre Altesse Royale m'aurait cité, si vous ne me l'ordonniez expressément. » Lettre au prince royal de Prusse, 18 janvier 1739, *Œuvres*, t. LIII, p. 412.

3. Pierre-Joseph de La Pimpie, chevalier de Solignac (1687-1773), secrétaire du roi Stanislas, dont il raconta la vie dans des *Lettres sur l'histoire du roi de Pologne*, Nancy, 1741, in-12, et plus tard dans son *Histoire générale de Pologne*, Paris, 1750, in-12.

petite feuille que je t'enverrai par le marchand, qui part mardi. Je la lui ai demandée ce matin pour toi : « Ah ! mon Dieu, a-t-il dit, je n'ai que celle-là ; je vais en faire revenir d'autres ; je souhaite qu'elle l'amuse ; mais vous savez que la plus belle fille du monde... » Oui, je sais qu'il n'a que trop de jolies choses, mais qu'il ne les envoie pas : Tu dois être bien content, il aime le *Paysan parvenu*, à la longueur près[1]. Il dit qu'il a fait l'*Enfant prodigue*[2]

1. L'opinion de Voltaire sur Marivaux varia souvent, selon qu'il le crut ou non l'auteur de libelles contre lui. En février 1736, il écrivait à Berger : « A l'égard de M. de Marivaux, je serais très fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère, et dont j'estime l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance, dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentiments. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché, et des sujets plus nobles ; mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner, en parlant des comédies métaphysiques. Je n'entends par ces termes que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature, des personnages allégoriques... Ce n'est pas, ce me semble, le défaut de M. de Marivaux ; je lui reproche, au contraire, de trop détailler les passions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus son esprit, que je le prierais de le moins prodiguer. Il ne faut pas qu'un personnage de comédie songe à être spirituel. » *Œuvres*, t. LII, p. 181. Mais le 6 mars, il disait à Thieriot : « Je n'ai offensé ni voulu jamais offenser Marivaux, que je ne connais point, et *dont je ne lis jamais les ouvrages*. S'il fait un livre contre moi, ce n'est pas par vengeance, car il l'aurait déjà fait paraître ; ce n'est que par intérêt, puisque le libraire, qui ne lui offrait que cinq cents francs, lui en donna cent pistoles cette année. A la bonne heure, que ce misérable gagne de l'argent, comme tant d'autres, à me dire des injures : il est juste que l'auteur de la *Voiture embourbée*, du *Télémaque travesti*, et du *Paysan parvenu*, écrive contre l'auteur de la *Henriade*. » *Ibid.*, p. 212.

2. Composée dans l'hiver de 1735, cette comédie, en 5 actes et en vers de dix pieds, fut représentée, sans nom d'auteur, le 10 octobre 1736. L'idée en avait été fournie à Voltaire par

ıs un accès de fièvre sans le corriger ; il n'y a
ɜn qui n'y paraisse : il le trouve charmant. Il ne
ɔnçoit pas comment on peut sourire aux *Plaideurs*.
ɹa *dame* lui demanda grâce pour la comtesse[1] ; ce fut
bien pis. Il y a bien des moments où il est furieuse-
ment auteur : le mot n'est pas trop fort ; je suis sûre
qu'avant que madame de Croupillac[2] fût au monde,
il trouvait la comtesse charmante ; aujourd'hui
quelle différence !

Or çà, je crois que tu dois être content de moi
pour cette fois : je vais repasser tes lettres pour
savoir s'il y a réponse à faire. Premièrement, je ne
saurais souffrir que tu écrivisses dans l'enveloppe,
c'est autant de perdu, et certainement je ne saurais
m'arranger de cela. D'ailleurs, c'est toujours une
demi-feuille de plus que tu pourrais remplir en la
pliant à l'ordinaire, et puis c'est qu'elles ne coûtent
pas tant de port que les grands carrés ; enfin je n'en
veux point, cela me déplaît, et je veux que tu aies cette

Mlle Quinault au sortir d'une représentation de la foire Sain
Germain. Il en ébaucha le plan la nuit même, et le lendem
matin le porta à Mlle Quinault qui demeurait rue d'Anjou-D
phine. Encouragé par la spirituelle actrice, il acheva la pièce
deux mois. C'est sans doute là la fièvre de composition dont il
parlé ici. Elle fut publiée seulement deux années plus tard, P
Prault, 1738, in-8°. On lit dans sa préface : « Si la comédi
être la représentation des mœurs, cette pièce semble être as
ce caractère. On y voit un mélange de sérieux et de plaisa
de comique et de touchant. C'est ainsi que la vie des hom
bigarrée. »

1. La comtesse de Pimbêche.
2. La baronne de Croupillac, personnage de l'*Enfant* I

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, et beaucoup radoteuse. Acte II, sc. ;

complaisance pour moi. Je vois d'abord que madame de Vigeon dit que je ne lui ai pas écrit; j'ai donc mal écrit son adresse; j'ai mis rue du Petit-Lion, faubourg Saint-Germain. Dame! je serais bien fâchée que cette lettre fût perdue, car j'avais pris bien de la peine à l'écrire.

Tu es un vrai coquin; tu as bien senti que j'envierais les épîtres que tu envoies, et tu donnes une tournure si flatteuse à l'excuse que tu me fais de les adresser à d'autres, que je suis forcée de t'en remercier. Tu ne sais pas tout le pouvoir que tes mots et tes tournures d'amitié ont sur moi! Il faut te le dire: je m'attendais que c'était pour moi, et je n'en faisais pas mine. Comme j'écrivis ta lettre renvoyée de Cirey avant l'autre, je fus alors piquée comme un chien de voir que je m'étais trompée. Il me semblait qu'une séparation comme la nôtre méritait des regrets plus authentiques. Je grommelle entre mes dents les injures que je projetais de t'écrire; je lis la seconde lettre, me voilà désarmée, et je te suis obligée de tant d'amitié si bien sentie, si bien entendue, si flatteuse et si bien dite, que mon cœur en est tout plein et qu'il regorge de reconnaissance. Va, mon ami, je suis satisfaite d'avoir le premier mouvement pour moi; parle aux autres, remplis les plus petits devoirs, tout m'est égal. Je te tiendrai encore compte de la petite violence que tu te feras pour ne pas suivre ton penchant. Je trouve les vers de la Granville charmants. Je t'avoue que je les envie sincèrement.

En relisant ta lettre, je me ressouviens de ma

bégueule[1], parce que tu m'en parles : je l'avais si bien oubliée, que je ne crois pas t'avoir mandé comment nous nous étions quittées. J'étais si contente que j'ai boudé sans dire un mot, jusqu'à l'arrivée de madame de Lénoncourt; puis j'étais si transportée de joie de partir, que je ris aux anges le reste du jour et parlai tant que je pus. Le soir, en nous séparant, je l'embrassai avec la figure riante, et nous n'avons eu aucune explication. Elle me pria de lui écrire, je vais le faire et nous resterons toujours sur le même ton. Elle fit assez la mine pour que madame de Lénoncourt ne me donnât pas ses chevaux, parce qu'elle ne s'en va qu'à Noël; mais je lui fis si bien voir que je ne saurais comment m'en aller, qu'elle se rendit. En passant avant le jour devant sa porte, je fis un grand signe de croix dessus qui fit pouffer de rire Dubois de façon à la réveiller, et me voilà en route.

Je ne ferai ton épître de longtemps; je suis encore étourdie du bateau; tu vois que j'ai bien des choses à lire, et comme elles sont bonnes, il ne faut pas que j'aie l'air de les négliger. Tout ce que je prétends, c'est que rien ne diminue mes lettres : contente-toi de cela, et ne t'avise pas de recommencer tes mauvais propos sur la longueur des tiennes : je les aime mieux que tout ce que je vois et entends ici. Table là-dessus et ne me tracasse pas.

Les vers de Saint-Lambert sont charmants? Veut-il bien que je l'embrasse, j'en meurs d'envie; mais je

1. Madame de Stainville, la dame du château de l'*Ennui*, voir p. 1.

crains que si Desmarets est revenu, nous ne soyons pas trop bien ensemble : j'attends les foudres sur la moutarde après dîner.

Tu aimes aussi les rabâchages de commères : Eh bien ! en voici un que madame de Lénoncourt nous a conté. Madame de Modène[1] s'est avisée d'écrire une grande lettre à Madame Royale[2], pour lui conseiller d'aller en Toscane ; disant qu'il n'y avait rien de si aisé, qu'elle n'avait qu'à se mettre dans une bonne berline, courir jour et nuit; qu'elle y serait

1. Charlotte-Aglaé d'Orléans, dite *Mademoiselle de Valois*, troisième fille du régent, née le 22 octobre 1700, mariée, le 21 juin 1720, à François-Marie d'Est, fils du duc de Modène, auquel il succéda le 26 octobre 1737, morte le 19 janvier 1761.

2. La duchesse douairière de Lorraine, sœur du duc d'Orléans, régent, et par conséquent tante de la jeune duchesse de Modène. Le voyage de cette princesse en Toscane, dont Mme de Modène parlait si légèrement, avait pour objet de rendre visite à son fils aîné, François-Étienne, époux de Marie-Thérèse, et qui, par le traité de Vienne du 3 octobre 1735, avait échangé son duché de Lorraine contre la succession de Toscane, qui lui avait été assurée, à la mort du dernier des Médicis. Les détails de ce voyage auraient pu intéresser tout particulièrement Voltaire, car on ne s'occupait guère moins de lui en Italie qu'on ne le faisait en France. « On écrit de Milan, que plusieurs dames et plusieurs seigneurs de Lorraine allant en Toscane, passèrent par Bologne au commencement du mois de juin dernier ; la noblesse de Bologne leur donna une fête qui dura trois jours, et chaque jour, on répétait une tragédie de M. de Voltaire, traduite en vers italiens. Le premier jour on joua *Brutus* de la traduction du marquis de Fontanelli, l'un des plus beaux esprits d'Italie ; le second, on joua *Alzire*, et le troisième *Zaïre*, toutes deux de la traduction de M. le marquis Albergiesi, boulonais, homme consommé en tous genres de littérature. Tous les Italiens attendent avec impatience la traduction que M. de Voltaire a, dit-on, faite en vers français de la *Mérope*, de M. le marquis de Maffei. Plusieurs personnes supplient MM. de la Roque, auteurs du *Journal de France*, de vouloir bien engager M. de Voltaire, dont on les dit amis, à envoyer sa *Mérope* en Italie. » *Mercure de France*, juillet 1738, p. 1624.

ientôt, et cent autres ridiculités aussi fortes. Ma-lame s'est fâchée, elle lui a mandé qu'elle devrait s'en retourner dans son pays, et qu'il ne convenait pas à une princesse souveraine de faire le personnage qu'elle affectait à Paris[1]. Tu penses bien que l'autre a répliqué, et voilà qu'elles se sont écrit chacune deux ou trois lettres de harengères les plus piquantes du monde. Madame de Lénoncourt les a lues, car elle n'en croyait pas Madame. La Francinetti ne pouvait pas venir parce que Lolotte accouche. On n'a aucune nouvelle de Flandre.

Maintenant bonsoir; je t'embrasse cent fois. Si *Maroquin*[2] est arrivé, donne-lui ma lettre et baise-le sur l'œil gauche, sinon garde-la lui.

Dieu! je n'en puis plus! je suis aveugle tant je babille. Bonsoir, bonsoir, je vais souper[3] à *la provi-*

1. La duchesse de Modène, qui était une première fois, en 1735, venue à Paris, avec son mari, y était revenue incognito en 1738, au sujet d'un procès relatif à sa dot. Ce voyage avait fort déplu à la cour de France, comme le constate le duc de Luynes : « Mme d(Modène n'avait point encore vu le roi qu'incognito depuis qu'ell est en France ; et quoiqu'elle eut un brevet portant qu'elle conse verait son rang de princesse de France, Mme la duchesse d'Orléa avait demandé au roi de vouloir bien ne lui point faire rendre (honneurs, et ne les lui avait pas fait rendre non plus chez elle Il est certain que l'arrivée de Mme de Modène en France sans p mission avait fait un très-mauvais effet. Pendant le séjour M. de Modène en France, il a paru que le mari et la fe étaient fort bien ensemble ; on dit que les choses ne sont pa même présentement... On disait que la visite d'hier étai audience de congé... Elle partira incessamment » 26 mai *Mémoires de Luynes*, t. II, p. 432.

2. Autre surnom donné à Desmarets par Mme de Gra comme ceux de *Docteur*, de *Cliphan*, de *Gros chien* et d *chien blanc*.

3. Il y avait probablement *songer* dans le manuscrit.

sion pour demain ! Que je t'amuse au moins, si je ne puis faire mieux pour te prouver mon amitié !

Puisqu'il faut une enveloppe à cause de la lettre de Desmarets, je vais t'ajouter une commission. Un domestique d'ici part mardi pour reconduire ce marchand; je voudrais bien que tu pusses lui remettre une petite bouteille d'eau jaune de la Tour, pour les petits maux qui me viennent souvent à la bouche : c'était un trésor pour moi que cette eau. En venant ici le flacon s'est renversé, j'en suis désolée; mais il ne te faudra pas la demander pour moi, parce que je lui dois de l'argent et qu'il ne faut pas réveiller le chat qui dort. Vois mon guignon : je n'ai pas eu de ces petits maux tant que j'ai eu mon eau, et voilà qu'il m'en est déjà arrivé un d'hier, qui va me désespérer. Tiens la bouteille prête, car le valet repartira le lendemain. Il te portera tout ce que je pourrai t'envoyer.

Accoutume-toi à voir mes lettres cachetées en deuil à l'avenir, parce que j'ai de la cire noire que je veux user. Cette couleur te donnera des idées gaies.

LETTRE III

Ce mardi [9 décembre 1738], à 11 heures du soir.

J'ai eu envie de t'écrire, chère *Panpan*, depuis le moment de mon réveil, sans pouvoir le faire qu'à présent; mais, en te rendant compte de ma journée, tu sauras pourquoi. Il faut cependant que tu saches, en passant, que ce n'est pas ici une de mes moindres études, que de rallier et mettre dans ma tête les choses que je crois de nature à t'amuser. J'en entends une si grande quantité de cette espèce, que je suis embarrassée du choix, et même encore plus du soin de ne pas les oublier. Enfin, quelque souhait que je fasse continuellement sur le plaisir que j'aurais à partager avec toi celui que j'ai toute la journée, je ne saurais néanmoins tout écrire; car, outre qu'il faudrait des volumes, c'est que je n'ai pas un moment qui ne soit employé à mon profit; ainsi, mon cher ami, tiens-moi un peu compte de celui que j'emploie à t'amuser. Ce n'est plus l'envie de bavarder, c'est l'amitié qui veut que tu participes, quoique bien maussadement, aux délices de mon esprit. J'ai aussi établi *pour* règle que je ne te dirai rien de ce qui regarde

la géométrie et la physique ; tu ne t'en soucies pas, et d'ailleurs cela serait trop difficile. J'en lis et j'en entends parler pour le moins autant que d'autres choses. Voilà mon avant-propos.

Allons donc, racontons ce que je t'ai promis, et ce qui doit te faire rire : c'est l'histoire de l'abbé de La Mare, que Voltaire m'a contée hier après souper. Ce petit coquin, bien loin de profiter des bontés de Voltaire, est plus libertin que jamais ; il ne veut être d'aucun état. Il a été longtemps à suivre le roi comme un bouffon, et se fourrait à la cour malgré les gardes, en disant : « Je veux voir mon roi. » Le roi le trouva enfin une fois en dispute avec ses gardes; il voulut savoir ce que c'était; l'abbé, qui n'est point timide, lui parla si hardiment et si bouffonnement, que le roi, qui n'aime ni les lettres ni les vers, prend les siens, lui parle, et lui donne de l'argent. Voltaire appelle cela être le fou du roi. Enfin, il a si bien fait son compte qu'il a été exclu, et qu'il est venu ici, dit Voltaire, demander à madame du Châtelet si elle n'avait pas besoin d'un fou. — « Non, mon ami, répondit-elle, *la charge n'est pas vacante.* » Voilà son style en débitant cela. Puis il nous conta dans le même goût, qu'il avait fait un voyage à Rome pour voir le pape ; qu'il lui avait parlé; et qu'ayant oublié de lui baiser la mule, il était retourné de six lieues sur ses pas. Le pape, enchanté, lui donna deux médailles d'or avec quantité d'*agnus Dei*. En allant et revenant de Rome, il a passé par ici. Enfin, l'année dernière il écrivit à Voltaire : « Monsieur, sauf correction, j'ai la v...,

et n'ai ni ami, ni argent; me laisserez-vous tomber en pourriture?... » Ton *idole* le fit mettre chez un chirurgien et le fit guérir. Il a eu la modestie de ne pas dire ce qu'il lui avait donné à son dernier voyage[1] ici. Il dit que c'est un misérable, mais qu'il a de l'esprit. Mon Dieu, comme tout cela est gâté!... Oh! on ne rira point, et moi je me tenais les côtes, à la façon dont Voltaire nous contait cela. Il me lut aussi hier quelques vers du *Dardanus* de La Bruère[2], qu'il corrige, ou au moins sur lesquels il fait ses remarques[3]. Il n'y répondra pas comme aux autres,

1. Presque à la même date, Voltaire écrivait à l'abbé Moussinot, qui avait reçu de La Mare un billet peu conforme aux sentiments de reconnaissance qu'il aurait dû avoir pour Voltaire : « Il devrait au moins n'écrire que pour me remercier de mes bienfaits. Je lui ai donné cent francs pour son voyage d'Italie, et je n'ai pas entendu parler de lui depuis son retour. Je ne le connais que pour l'avoir fait guérir d'une maladie infâme, et pour l'avoir accablé de dons qu'il ne méritait pas. » Lettre de décembre 1738. *Œuvres*, t. LIII, p. 341. Ce dernier voyage de l'abbé de La Mare à Cirey, dont parle Mme de Graffigny, avait eu lieu au mois d'octobre précédent : « Nous avons été très-étonnés du débarquement de M. de La Mare ici : on n'a jamais fait tant de chemin pour demander l'aumône; c'est un fou qui n'est pas sans esprit. » (*Lettre de la marquise du Châtelet*, p. 237). Il était parti chargé du manuscrit de la comédie de l'*Envieux*. *Ibid.*, p. 247 et 252.

2. *Dardanus*, opéra en 5 actes, paroles de La Bruère, musiq[ue] de Rameau, représenté pour la première fois le 19 novembre 173[9]. Il eut vingt-six représentations de suite, et fut repris en 1744 [et] en 1760. Il mourut le 18 septembre 1754. La Bruère écr[ivit] trois autres opéras, les *Voyages de l'Amour* (1736), le *Prince [de] Noisy* (1749), *Erigone* (1748), et une comédie les *Mécontents* (17[..]).

3. Au sujet de ces remarques critiques, Voltaire écriva[it à] Thieriot, le 10 décembre 1738 : « Je me venge de vos crit[iques] sur notre ami M. de La Bruère. Vous me donnez le fouet, et [je le] lui rends. Il est vrai que j'y vais plus doucement que vous; c'est que je suis du métier, et je ne sais que douter quan[d vous] savez affirmer. Je suis peut-être aussi exact que vous, mai[s je ne] suis pas si sévère. Voici donc, mon cher ami, un opéra qu[e]

car le drôle est ventre à terre. Le peu qu'il m'en a lu est charmant : ce sont toujours des madrigaux tournés si galamment ! Madame du Châtelet l'empêcha d'en dire davantage parce qu'elle n'aime point cette poésie. Aussitôt qu'il aura fini ses notes, il me les prêtera ; je t'enverrai alors les vers que je trouverai les plus jolis. J'en ai entendu hier, dans quinze ou vingt qu'il nous a lus, trois ou quatre bien frappants. Voltaire dit beaucoup de bien de lui, mais il ajoute qu'il est trop présomptueux, je m'en doutais, et toi aussi, je pense ? J'ai commencé hier l'*Histoire de Louis XIV*, mais nous en parlerons ailleurs. Un moment après que je fus levée, on me fit dire de descendre, je descendis, et me voilà à prendre le café avec de la géométrie, de la physique et les *Dialogues* de M. Algarotti sur le Newtonisme [1], à l'imitation des *Mondes*.

Il les a écrits en italien, et l'abbé de Castera [2] vient

renvoie avec mes apostilles et une petite lettre, le tout adressé au père Mersenne. » — En avril de la même année; il disait du même écrivain ; « Je vous prie de faire mes compliments à certain élève d'Apollon et de Minerve, nommé La Bruère. C'est un des jeunes gens de Paris dont j'ai la meilleure opinion. » *Œuvres*, t. LIII, p. 95 et 350.

1. *Il Neutonianismo per le Dame, overo Dialoghi sopra la luce e i colori, in Napoli*, qu'Algarotti (1712-1764), avait composé ou plutôt lu seulement, à Cirey, pendant le séjour qu'il y fit en novembre 1735. Sous une forme agréable imitée de la *Pluralité des Mondes*, de Fontenelle (1686), Algarotti y vulgarisait les découvertes de Newton.

2. Louis-Adrien Duperron de Castera (1705-1752) qui, en 1722, avait publié, un roman des *Aventures de Léonidas et de Sophronie*, et, en 1735, une traduction de la *Lusiade de Camoëns*, Paris, 3 vol. in-12. Très-vivement critiqué par l'abbé Desfontaines, il lui répondit dans ses *Entretiens littéraires et galants*, Paris, 1738, 2 vol. in-12.

de les traduire, mais en vérité très-mal[1]. Nous en avons beaucoup ri, ainsi que de l'auteur quoi qu'il soit l'ami d'ici et qu'il y ait fait une partie de ses *Dialogues;* mais il est si impertinent dans sa préface qu'il faut bien en rire.

Dans un dialogue, il dit que le nommé Galilée était le czar Pierre-le-Grand[2]. Il dit encore de la physique, que les murailles d'une ville étaient bordées d'un champ. Non, on n'y tient pas, il te divertirait beaucoup, à cause du traducteur qui ne dément pas le *Camoëns*. Le café pris, je suis remontée, et quoique j'eusse bien envie de t'écrire, je n'ai pu cependant résister à *Louis XIV*. Je me suis imaginée que j'en trouverai le temps quand je serai lasse de lire.

1. Le *Newtonianisme pour les Dames, ou entretiens sur la lumière, sur les couleurs et sur l'attraction. Traduits de l'italien de M. Algarotti, par M. Duperron de Castera.* Paris, Montalant, 1738, 2 vol. in-12. Algarotti, qui se trouva plus trahi encore que traduit par Castera, publia au sujet de cette traduction une lettre à laquelle Castera répondit par une autre *Lettre à M. le comte de L****, Paris, Montalant, 1739, in-12. L'exemplaire que la Bibliothèque nationale possède de cet opuscule (R. 2650, 4. A.) porte une dédicace de lui à l'abbé Sallier. Cette lettre commence ainsi : « J'ai lu dans le silence des passions la Lettre d'un Italien à un français, au sujet de ma traduction du Newtonianisme pour les Dames. Cette lettre est de M. Algarotti ; en vain il veut garder l'*incognito*, personne n'en sera la dupe. Le coup qu'il tâche d[e] me porter ne m'étonne point, je m'y suis attendu. Faire le po[r]trait d'une coquette, et traduire un auteur vivant, c'est à peu pr[ès] la même chose; et l'un et l'autre ne trouvent presque jamais qu['on] leur rend toute la justice qu'ils méritent. » La lettre d'Algar[otti] était datée du 4 décembre 1738, la réponse de Castera est du [...]

2. « J'appellerais volontiers cet homme le vrai czar de la p[hy]sique : Pierre-le-Grand et Galilée ont policé deux nations étaient à peu près d'un même caractère. » *Le Newtonianisme,* [...] trad. de Castera, 1738, t. I, p. 29.

Parlons-en donc de cette histoire, devant laquelle toute histoire doit se cacher : les Rollin, les Fléchier, les Vertot ne sont que des cuistres. Dieu ! on la lirait à genoux tant elle est belle. Netteté, précision, réflexions courtes et pleines de sens ; voilà ce qu'on y admire : en vérité, je n'ai rien vu de si beau. Il y a un abrégé de la Fronde, qui est divin ; mais comme il se propose moins Louis XIV que l'histoire de l'esprit de son siècle, il vous rapporte alors légèrement quelques traits qui y ont rapport, tels que le caractère de la reine de Suède, en lui faisant rendre une visite à Ninon[1] ; il lâche en ce moment son éloge en sept ou huit lignes. Le titre est : *Essai sur le siècle de Louis XIV*. Je voudrais bien en faire des extraits, mais je ne sais lesquels choisir. Cette dame[2] qui est ici et moi, nous chantons pouille à madame du Châtelet, qui tient cet ouvrage sous clef pour qu'il ne l'achève pas ; il en meurt d'envie et dit : « Que c'est l'ouvrage dont il est le plus content. » Elle ne donne d'autre raison pour se justifier, que celle du peu de plaisir qu'il y a de faire un ouvrage qu'on ne saurait imprimer. Je l'exhorte toujours à l'écrire et à jouir avec lui-même de l'immortalité qu'il lui procurera. Il me disait hier : « Que sûrement il l'acheverait ; mais ce ne sera certainement pas tant qu'il sera ici. » Elle lui tourne la tête avec sa géométrie ; elle n'aime que cela ; il est étonnant

1. Cette anecdote de la visite de Christine de Suède à Ninon de Lenclos ne figure plus dans le *Siècle de Louis XIV*, mais dans l'article des *Mélanges littéraires* sur *mademoiselle de Lenclos* *Œuvres*, t. XXXIX, p. 404.

2. Mme de Champbonin.

à quel point elle ignore l'histoire et la fable. Comme je lisais, on m'envoya dire, sur les quatre heures, de descendre ; je trouvai la *dame* qui se mettait au lit, parce qu'elle était un peu incommodée : comme elle ne pouvait travailler, elle me dit que Voltaire allait nous lire *Mérope*[1].

Ce mercredi matin [10 décembre 1738.]

Et moi aussi je me suis couchée, car il était une heure et demie du matin. Bonjour, mon ami, tu vois que ma première pensée est pour toi ; ainsi allons donc notre train. Voltaire arrive ; la fantaisie prend à la *dame* de lui faire mettre un autre habit : il est vrai que le sien n'était pas beau ; mais il était bien poudré et avait de belles dentelles. Il dit beaucoup de bonnes raisons pour n'en rien faire, que cela le refroidirait, et qu'il s'enrhumait de rien ; enfin il eut la complaisance d'envoyer chercher son valet de chambre, pour avoir un habit ; il ne se trouva pas là dans l'instant ; il crut en être quitte ; point du tout, la persécution recommença : la vivacité prend à Voltaire, il lui parle vivement en anglais, et sort de sa chambre ; on envoie un moment après l'appe-

1. Cette tragédie, que Voltaire avait commencée et déjà fort avancée dès 1736, venait d'être considérablement remaniée par lui dans le courant de l'année 1738. « J'ai fait la valeur de quatre nouveaux actes à *Mérope*, j'y travaille encore, voilà pourquoi je ne l'ai pas envoyée à Mme de Richelieu. » Lettre à Pont-de-Veyle, 10 mai 1738. Elle fut jouée pour la première fois le 20 février 1743, et publiée en 1744 chez Prault.

ler, il fait dire qu'il a la colique, et voilà *Mérope* au diable. J'étais furieuse ; la *dame* me pria de lire tout haut les *Dialogues* de M. Algarotti, je lus et je ris comme le matin ; enfin arrive un monsieur du voisinage ; je me levai en disant que j'allais voir Voltaire ; la *dame* me dit de tâcher de le ramener. Je le trouvai avec la dame qui est ici [1], qui, par parenthèse, m'a l'air d'être sa confidente ; il était de fort bonne humeur, il pensa oublier qu'il avait la colique. Nous causions déjà depuis un moment, lorsque la dame nous envoya appeler : enfin il revint ; et cet homme, qui venait de rire avec nous, reprit de l'humeur en rentrant dans la chambre, sous le prétexte de la colique ; il se mit dans un coin et ne dit mot. Quelque temps après le seigneur châtelain [2] sortit, les boudeurs se parlèrent en anglais, et la minute d'après *Mérope* parut sur la scène. Voilà le premier signe d'amour que j'aie vu, car ils se conduisent avec une décence admirable ; *mais elle lui rend la vie un peu dure*. Je ne te fais ce long détail que pour te mettre au fait de la façon dont ils sont ensemble.

Enfin, il lut deux actes de *Mérope* : je pleurai au premier ; ce sont toujours de beaux vers et de beaux sentiments, mais les scènes filées [3] sont manquées ; il y échoue assez ordinairement. Je ne t'en dirai plus rien que je ne l'aie toute entendue. Après cette lecture, nous disputâmes sur la pièce, la *dame* et moi,

1. Mme de Champbonin.
2. Le marquis du Châtelet.
3. *Filer une intrigue, une scène, une reconnaissance*, les conduire, les développer progressivement et avec art. (*Dict. de l'Académie*).

jusqu'au souper : elle ne l'aime pas, et la tourne en ridicule tant qu'elle peut[1] ; ce qui ne plaisait guère au pauvre Voltaire, qui était comme un patient, sans oser se mêler en rien à notre dispute. C'est avec ton esprit que j'ai disputé ; car elle soutenait qu'on ne pouvait être touché sans raisonner, et moi je soutenais qu'il fallait l'être par sentiment. Je ne disais que ce que je t'ai entendu dire, et que ce que tu m'as si bien appris à sentir. L'auteur avait si peur d'être encore querellé, que le peu qu'il disait était contre moi, en convenant cependant qu'il était presque impossible de faire les changements qu'elle exigeait. Le souper a été comme un souper de Lunéville ; on se battait les flancs pour parler, et personne ne disait mot. Après le souper, nous avons regardé la sphère, Voltaire, la grosse dame et moi ; car la belle *nymphe* ne parlait pas, elle faisait semblant de dormir.

Voltaire est toujours charmant, et toujours aussi occupé de mon amusement. Son attention ne se fatigue point ; on voit qu'il est dans l'inquiétude que je ne m'ennuie, et il a grand tort. S'ennuyer auprès de Voltaire !... Ah Dieu ! cela n'est pas possible ; je n'ai pas même le loisir de penser qu'il y a de l'ennui au monde ; aussi je me porte comme le Pont-Neuf,

1. Voltaire confirme ainsi la froideur de Mme du Châtelet pour *Mérope*, à propos de la tragédie de *Zulime* qui lui inspirait de tout autres sentiments : « J'ai vu des beaux yeux pleurer en la lisant ; mais je me défie toujours de beaux yeux ; celles qui les portent sont d'ordinaire séduites ou trompeuses. La personne dont je vous parle est peut-être trop séduite en ma faveur ; cependant elle n'a guère pleuré à *Mérope*, et elle a beaucoup pleuré à *Zulime*. » Lettre à d'Argental, 22 mars 1740, *Œuvres*, t. LIV, p. 50.

et suis éveillée comme une souris ; serait-ce parce que je mange moins, ou parce que j'ai l'esprit remué vivement et agréablement ? c'est ce que je ne puis définir, mais c'est ce qui est : ce que je dors, je le dors comme un enfant. Enfin, je sens par une expérience qui m'était presque inconnue, que l'occupation agréable fait le mobile de la vie. Pour la mieux goûter, je fais quelquefois des comparaisons de temps ; la *dame*, d'abord un peu froide, s'humanise ensuite, et nous finissons par nous plaisanter. Elle est en vérité admirable dans ses devoirs et son jugement. Je veux attendre une plus longue connaissance pour te la peindre ; j'en ferai de même pour Voltaire ; car j'ai appris à ne pas me prévenir. C'est, par exemple, un plaisir pour moi de rire en dedans de leur fanatisme pour Newton, et d'entendre les gens qui ont le plus d'esprit, dire des bêtises dictées par la prévention. Je ne dispute pas, comme tu crois, mais j'en fais mon profit pour la connaissance de l'esprit humain, et je tâche de jouir sans m'attacher ni me prévenir pour ou contre aucun sentiment, pas même celui de l'amitié. J'ai trop bien résolu de n'aimer que vous autres, et d'user des agréments que je trouve ailleurs. Voilà ma profession de foi, que je renouvelle tous les jours ; au reste, tu peux m'écrire tout à ton aise, on ne paie point de port de lettres ici. Cela n'est-il pas bien galant ? Je voudrais aussi qu'on les affranchît, mais... Bonjour, mes chers amis ; à ce soir.

Ce mardi, [10 décembre 1738,] à 6 heures du soir.

Je ne saurais y tenir, mon ami, il faut que je te dise quelle est ma désolation, de n'avoir point de lettres par la poste qui vient d'arriver; elle est telle qu'elle serait si j'étais encore sur la Mortagne; aucune dissipation, aucuns plaisirs ne pouvant me tenir lieu de vos lettres. Ah! j'ai beau me dire qu'il n'y a pas encore huit jours que j'en ai eu à gogo du *docteur* et de toi; c'est une fable que je me conte; je soutiendrais à tout l'univers qu'il y a plus de six mois; je compte et recompte encore, et je trouve toujours que je devrais avoir aujourd'hui la réponse à ma première lettre d'ici. Mais quel est ce vilain homme de Ligny qui ne me renvoie pas celle qu'il a dû recevoir? J'en suis outrée et désespérée. Mon Dieu! si cette vilaine femme allait les ouvrir, comme elle me déchirerait!... car elle se croit aussi parfaite que nous lui trouvons de défauts[1]. Encore aurai-je un jour de plus à patientier, car c'est la grande poste, et je ne puis être tirée d'inquiétude que samedi. Il me semble que je me soulage en te contant tout de suite tout mon tourment. Je vous aime trop, mes pauvres amis, mais je ne voudrais pas en rabattre un soupir!...

Pendant que j'y suis, je vais te conter ma journée :

1. Il paraît que Mme de Graffigny parle ici de cette dame de Demange, de qui elle a dit qu'en passant devant sa porte, elle fit un grand signe de croix dessus. (A. N.). — Nous croyons que Mme de Graffigny désigne dans ce passage la marquise de Stainville avec la quelle elle se rencontra à Demange. Voir p. 28.

d'abord, après le café, la *déesse* de ces lieux s'est mis dans la tête d'aller à la promenade en calèche; je m'en souciais peu, à cause des chevaux qui sont des enfants mal morigénés. Enfin, on m'a tant pressée que j'y ai consenti; mais ma foi! quand j'ai vu les gambades de ces messieurs, le courage m'a manqué pour monter en voiture; cependant j'y aurais été de gré ou de force, sans l'humain Voltaire qui a dit : « Qu'il était ridicule de forcer les gens complaisants à prendre des plaisirs qui étaient des peines pour eux. » On l'adore à ce propos, n'est-ce pas? Je suis donc demeurée avec la dame *Dorsin*[1], qui est aussi paresseuse que moi. Nous nous sommes promenées sur nos pieds; ensuite elle m'a menée voir l'appartement des bains. Ah! quel enchantement que ce lieu! l'antichambre est grande comme ton lit, la chambre des bains est entièrement de carreaux de faïence, hors le pavé qui est de marbre; il y a un cabinet de toilette de même grandeur, dont le lambris est vernissé d'un vert céladon clair, gai, divin, sculpté et doré admirablement; des meubles à proportion, un petit sopha, de petits fauteuils charmants, dont les bois sont de même façon, toujours sculptés et dorés; des encoignures, des porcelaines, des estampes, des tableaux et une toilette; enfin le plafond est peint, la chambre est riche, et pareille en tout au cabinet; on y voit des glaces et des livres amusants sur des tablettes de laque. Tout cela semble

1. Cette dame Dorsin est sans doute la même que Mme de Champbonin. (A. N.).

être fait pour des gens de Lilliput : non, il n'y a rien de si joli, tant ce séjour est délicieux et enchanté ! Si j'avais un appartement comme celui-là, je me serais fait réveiller la nuit pour le voir : je t'en ai souhaité cent fois un pareil, à cause de ton bon goût pour les petits nids. C'est assurément une jolie bonbonnière, te dis-je, tant ces choses sont parfaites. La cheminée n'est pas plus grande qu'un fauteuil ordinaire, mais c'est un bijou à mettre en poche.

A propos de chambre, je m'apprivoise avec la mienne, depuis que j'ai remarqué qu'elle était précisément comme la tienne, mais plus grande. La porte, la fenêtre, la cheminée, la niche, l'idée de cabinet que tu as en est un véritable ; au vrai c'est la même chose : je veux que tu le saches pour m'y venir trouver. J'ai pris mon arrangement dans ton coin ; j'ai un paravent, comme toi, qui m'entoure et me pare le vent de la porte ; ma table est dans le coin de la cheminée ; enfin j'y suis comme chez toi. J'ai du plaisir à penser que par ce moyen-là tu peux avoir une idée plus fixe de ma position, et qu'elle a quelque chose de commun avec la tienne ; car nous sommes précisément assis de même. Pense donc que pour l'ordinaire j'y suis depuis midi et demi, une heure, jusqu'à neuf heures du soir, seule, sans démarrer et sans m'ennuyer, à moins que quelque extraordinaire, que je te mande toujours, ne m'en tire. En remontant de notre promenade je suis restée dans la chambre de Mme *Dorsin* jusqu'à cinq heures, parce que l'on calfeutrait mes fenêtres : réparation très nécessaire. Elle m'a dit des choses qui te feront plaisir ; elle est

amie intime de Mme de La Neuville[1] depuis vingt ans ; elle ajoute que, si on voulait faire un modèle de bonnes gens, on prendrait M. et Mme de La Neuville ; et puis, que Mlle Durand y est tout au mieux : elle m'a montré une lettre de cette dame qui lui mande qu'elle en est enchantée. Tu te doutes bien de quelle façon j'en ai parlé ; mais ce qui va t'étonner, c'est que cette dame, ayant su que j'étais ici, a écrit à Mme *Dorsin*[2] qu'elle se réjouissait bien de me voir, parce que j'étais sa parente au quatrième degré, enfin, je te dis, des amours ! Cette dame-ci dit qu'elle ne me laissera pas en repos que je n'aille chez elle, qui n'est qu'à deux lieues d'ici[3] ; me voilà donc en parenté. Elle doit venir dans le mois prochain ; en attendant, nous nous complimentons. Tu penses bien

1. La comtesse de La Neuville, avec laquelle Voltaire était lié dès 1734. Il l'a peinte ainsi, en lui adressant son conte de la *Mule du Pape* :

Votre esprit sage et mesuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Plaint nos travers au lieu d'en rire,
Excuse, quand il peut médire ;
Et des vices de l'univers
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la satire !

En décembre 1734, il lui écrivait de Cirey : « Je suis si las de piquer des ouvriers, que j'ai demandé un homme qui vint m'aider... Dès que mon coadjuteur sera venu, j'irai vous redemander ces jours heureux et paisibles que j'ai goûtés dans votre aimable maison. » Et en janvier 1735 : « Je ferai certainement de mon mieux pour aller rendre mes respects à la belle accouchée, au père et au joli enfant... Il n'y a cheval que je ne crève, et rhume que je n'affronte pour aller à La Neuville. » *Œuvres*, t. LII, p. 3.

2. Mme de La Neuville était, en effet, fort liée avec Mme de Champbonin, pour laquelle Voltaire lui adressait du camp de Philipsbourg, une lettre en juillet 1734. *Œuvres*, t. LI, p.

3. Au Champbonin, situé aux portes de Vassi, sur la route de Cirey, par Doulevant (Haute-Marne).

que je ferai mille amitiés à Mlle Durand quand j'irai la voir. Bonsoir; je [illegible] vais reprendre mon *Louis XIV*, qui ne me fera sûrement pas oublier que je n'ai point reçu de lettres.

Ce jeudi matin, [11 décembre 1738.]

Bonjour, mon *Panpichon;* je ne me porte pas si bien aujourd'hui que je me vantais hier. Je ne sais si ce sont tes lettres non reçues qui m'ont donné des vapeurs, mais enfin j'en ai eu hier soir, quoique le souper fut fort gai. Je demandais du *fin amour* [1] ; Voltaire, qui l'aime aussi, mais qui n'en ose guère boire, dit : « Oui, buvons en commémoration de *Panpan!* » C'est que je lui ai dit que tu trouvais fort mauvais qu'il n'en eût pas parlé dans son *Mondain* : il but à ta santé, et me promit d'en parler. Après souper, il nous donna la lanterne magique, avec des propos à mourir de rire. Il y a fourré la coterie de M. le duc de Richelieu, l'histoire de l'abbé Desfontaines, et toutes sortes de contes, toujours sur le ton savoyard [2]. Non, il n'y avait rien de si drôle ! mais à force de tripoter le goupillon de sa lanterne, qui était rempli d'esprit de vin, il le renverse sur sa main, le feu y prend, et la voilà enflammée. Ah ! dame, il fallait voir comme elle était belle ! mais ce qui n'est pas beau, c'est qu'elle est brûlée : cela troubla un peu le divertissement qu'il recontinua un moment après.

1. La liqueur que nous appelons aujourd'hui le *Parfait Amour.*
2. L'aventure de l'abbé Desfontaines, à laquelle était mêlé un petit ramoneur, prêtait, en effet, à ce ton savoyard.

Je t'écris à toutes les heures du jour, mon bien bon ami, car il est trois heures après midi ; c'est que j'ai peur de n'avoir pas le temps ce soir de te dire ce que j'ai entendu ce matin, parce que l'abbé de Breteuil[1] arrive, et qu'on fera assemblée pour lui. Je te dis donc que Voltaire est encore meilleur dans ses Épitres qu'il ne l'est dans l'épique et dans le dramatique. Il m'en a lu une ce matin *sur la Modération*[2] ; elle est admirable pour la morale et pour les agréments ; elle est imprimée en feuille ; et je lui ai chanté pouille de ne me l'avoir pas donnée pour te l'envoyer : il la retravaille en ce moment. Il m'en a lu une autre *sur le Plaisir*[3], qui est sur le métier. Elle a besoin d'être travaillée ; mais elle sera belle aussi. Il a pris une tournure charmante selon moi ; car il prouve le Créateur par le plaisir et la volupté. La morale est qu'il faut louer Dieu et l'aimer en jouis-

1. Élisabeth-Théodore Le Tonnelier de Breteuil, né le 8 décembre 1712, frère de Mme du Châtelet, alors grand-vicaire de Sens, plus tard grand'croix de Malte, abbé de la Charité, de Saint-Éloi de Noyon et de Notre-Dame-de-Livry, mort le 22 juillet 1781. Voltaire (*Œuvres*, t. LII, p. 161), nous donne l'idée d'une sorte d'abbé galant, dans ces vers où il se plaint :

> ... Qu'en son printemps,
> Le plus gai, le plus fait pour plaire,
> Des convives et des amants,
> Laissait-là Comus et Cythère,
> Pour être grand-vicaire à Sens.

2. Le IVe *Discours sur l'homme*, dont le sujet est la « modération en tout, dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs. » *Œuvres*, t. XII, p. 71.

3. Le Ve *Discours sur l'Homme*, où Voltaire développe cette idée que « le plaisir vient de Dieu. » *Œuvres*, t. XII, p. 81. Dédié d'abord à Frédéric II, il se terminait par un éloge pompeux de ce prince. Après l'aventure de Francfort, cet éloge fit place à des vers aussi violents que les premiers étaient adulateurs.

sant. Cela est pur, mais il y a des traits de sa façon qui en empêcheront l'impression [1].

On vient de m'apporter à étudier un rôle pour une pièce que l'on jouera dès que je le saurai, pour divertir M. de Breteuil. Je viens de le parcourir, et je n'en veux point : c'est une jeune personne qui crie qu'elle veut être mariée, et qui demande s'il n'y a pas une reine à Paris. Ils se moquent de moi ; je le leur reporterai ce soir. C'est cette pièce dont Coutricou fils nous parla : elle s'appelle *Boursouffle* [2]. Il me paraît que ce n'est qu'une bouffonnerie ; je t'en rendrai compte.

Maintenant je veux un peu te parler de *Louis XIV:* j'en suis toujours plus contente. En lisant le passage du Rhin [3] le préjugé me répugnait; mais il

1. Mme du Châtelet écrivait, le 12 déc. 1728, à d'Argental : « Ses *Epître* du *Tien* (la VIe) et du *Plaisir* ne me paraissent pas trop faites pour le sot public, et je puis vous assurer qu'elles ne sortiront de Cirey qu'avec votre attache... » *Lettres*, p. 249. Et Voltaire lui-même : « Lisez-la, ne la donnez point. Je voudrais qu'elle fût catholique et raisonnable; c'est un carré rond, mais, en égrugeant les angles, on peut l'arrondir. » 6 déc. 1738. *Œuvres*, t. LIII, p. 349. Quant au caractère *catholique* de cette épître, voici ce qu'en pensaient les éditeurs de Kehl : « M. de Voltaire combat ici la morale fausse et outrée des jansénistes, qui était alors encore à la mode, et en général la morale chrétienne. »

2. Voltaire composa, sous ce titre, deux comédies que l'on distinguait sous le nom de *Grand* et de *Petit Boursouffle*. La première en trois actes et en prose, figure dans l'édition Beuchot sous le titre de l'*Echange* ou *quand est-ce qu'on me marie* (t. IV, p. 13), titre sous lequel elle fut représentée, le 27 janvier 1761, sur le théâtre de la Comédie italienne. Une autre version a été publiée sous ce titre : Le *Comte de Boursoufle* ou *Mademoiselle de la Cochonnière ; comédie bouffe en trois actes et en prose, précédé du comte de Boursoufle*, conte. Plon, 1862, in-12. Le *Petit Boursoufle* est mentionné dans le catalogue des livres de Font-de-Veyle.

3. *Siècle de Louis XIV*, chapitre X. *Œuvres*, t. XXI, p. 392.

met cette affaire au net, et ce n'est rien. Les premières campagnes sont traitées de voyages de plaisir ; car les villes se rendaient par négociation : enfin, il dit ce vrai que personne n'a dit et que tout le monde a pensé. J'ai peur que quelque partialité ne l'empêche de continuer sur le même ton ; mais il lui rend justice par la suite comme au commencement, en le louant comme il méritait de l'être. Je dis toujours que je n'ai rien vu de si beau. Si Desmarets vient, je crois qu'il lui rendra justice comme moi. J'ai pleuré hier la mort de Turenne [1] ; il en parle sans prévention ; il dit ses défauts et fait pleurer sa mort. Je pensais à toi en la lisant : j'aurais bien voulu que nous fussions ensemble.

Hier à souper, Voltaire était d'une gaieté charmante ; il fit des contes qui ne sont bons que dans sa bouche. Il m'a conté des anecdotes de Boileau [2], qui ne sont nulle part. Ce sont des vers impromptus ; s'il veut me les dicter, je te les enverrai. Adieu, je ne sais plus rien. Je te laisse faire le commentaire du plaisir qu'il y a à vivre avec de pareilles gens. Si fait, j'ai encore quelque chose à te dire : c'est que, ce matin, la *dame* de céans a lu un calcul géométrique d'un rêveur anglais, qui prétend démontrer que les habitants de Jupiter sont de la même taille qu'était le roi G...... dont l'Écriture parle.

1. *Siècle de Louis XIV*, ch. XII. *Œuvres*, t. XIX, p. 420.

2. Voltaire, né, ou tout au moins élevé dans la cour du palais, comme Boileau, qu'il appelle pour cela « *son voisin*, » dans l'Épître en vers qu'il lui a adressée, devait avoir recueilli plus d'une anecdote sur l'auteur de l'*Art poétique*.

Voici à peu près les raisonnements de l'Anglais : Les yeux sont en proportion du corps ; il fait un calcul de l'étendue de la prunelle de nos yeux ; autre calcul de la quantité de lumière que nos yeux sont propres à recevoir, ayant égard à la distance du soleil à la terre : ensuite il calcule les proportions de la distance de l'éloignement du soleil à Jupiter. Tu sens bien où il en veut venir pour connaître la grandeur des hommes dans Jupiter. Il dit qu'avec un peu d'attention on pourrait connaître de même les proportions des habitants des autres planètes. Je ne sais si cela t'amusera, mais nous nous en sommes fort divertis en admirant la folie d'un homme qui emploie tant de temps et de travail pour apprendre une chose si inutile. Mais j'ai admiré bien autre chose, quand j'ai vu que le livre était écrit en *latin*, et qu'elle le lisait en français. Elle hésitait un moment à chaque période ; je croyais que c'était pour comprendre les calculs qui y sont tout au long, mais non ; c'est qu'elle traduisait facilement les termes de mathématiques, les nombres et les extravagances ; rien ne l'arrêtait. Cela n'est-il pas réellement étonnant ?...

A huit heures du soir.

Je l'avais bien deviné, je n'ai eu que le premier acte de la comédie. On m'est venu appeler pour aller faire cercle ; je ne l'ai pas fait longtemps, car la *dame* s'est mise à sa toilette. Les propos m'ennuyaient si fort que j'ai été me mettre dans ce joli

boudoir dont je t'ai parlé. Il était éclairé de dix bougies. C'était vraiment un petit ciel empyrée ; il ne manquait plus que Voltaire pour y figurer Apollon. La première chose que j'y ai faite a été de vous y désirer, mes chers et tendres amis ; après cela d'en jouir, et d'y lire ensuite les deux actes de *Mérope*. L'abbé de Breteuil me paraît assez aimable et très-digne d'être du cercle ; mais ce que je trouve de ridicule, c'est moi, qui me suis avisée de m'ennuyer en plein, parce que l'on ne parlait que de Paris, et que mon esprit n'était occupé que de vous. On m'a demandé ce que j'avais, à cause, apparemment, de ma belle mine ; mais comme je ne pouvais la vaincre, j'ai dit que je venais t'écrire : et me voilà. Je crois au fond que ce sont tes lettres qui m'ennuient ; car depuis l'arrivée de la poste d'hier, je suis très-sotte. Mon Dieu ! comme je tiens à vous deux[1] ! Embrasse-le cet autre[2], s'il est embrassable ; cependant je n'aime pas à ne pas savoir où le prendre ; quelque part qu'il soit, je l'aimerai toujours bien, tu le lui diras quand tu pourras.

J'ai obtenu de jouer la gouvernante de la fille qu'on voulait que je jouasse. Je crois que c'est une dame Claude ; elle s'appelle dame Barbe, et sa pupille Mlle Thérèse de la Cochonière : c'est la petite du Châtelet[3] qui joue ce rôle ; cela est à sa place, elle

1. Desmarets et Devaux.
2. Saint-Lambert (A. N.).
3. Françoise-Gabrielle-Pauline, l'aînée des enfants de madame du Châtelet, née le 30 juin 1726, mariée en 1743 à Alphonse Caraffa, duc de Monténégro. Voltaire, au sujet de son prochain mariage, en octobre 1742, parle de ses « joues rebondies. » *Œuvres*, t. LIV, p. 526.

n'a que douze ans. On nous promet les marionnettes; il y en a ici près de très-bonnes, qu'on a tant qu'on veut. Tous ces projets sont fort beaux et très-amusants, mais hélas! ils ne me font pas oublier le retard de tes lettres, que j'attends avec impatience! Qu'il y a loin d'ici à samedi... Bonsoir, mon *Panpichon*, bonsoir, mon ami *gros chien blanc :* bonsoir le *petit saint*... Je crains d'être condamnée aux dépens ; car j'ai toujours peur !.. A propos, regarde bien tes lettres en les ouvrant, pour voir s'il n'y a rien au cachet; j'ai quelque raison pour te recommander cela: et avertis-moi s'il y a quelque chose. On craint tant ici que l'on dise je ne sais quoi, car il n'y a assurément que de bonnes choses à dire, que je crains[1] la curiosité !... Recommandez à ceux qui vont dans le monde la plus grande discrétion, s'il vous plaît. Il ne faut pas dire que le *frère* est ici[2], c'est un secret. Il n'y a que mon amitié pour vous qui ne doit l'être pour personne, parce que je veux faire des jaloux du bonheur que j'ai de vous aimer. Vivre dans ses amis, c'est presque vivre dans le ciel !

1. Ces craintes n'étaient que trop fondées. Voy. la lettre XXIX.
2. L'abbé de Breteuil.

LETTRE IV.

Cirey, ce vendredi après midi, [12 décembre 1738.]

Puisque je n'ai pas grand'chose à te conter aujourd'hui, mon petit ami, il me prend envie de te copier quelque chose de l'*Histoire de Louis XIV*, comme, par exemple, le beau portrait de Catinat[1], qui, je crois, te plaira.

« Catinat avait dans l'esprit une application et une agilité qui le rendaient capable de tout sans qu'il se piquât jamais de rien ; il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général ; il avait commencé par être avocat ; il avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause juste. Il prit le parti des armes, et fut d'abord enseigne aux gardes françaises, en 1667. A l'attaque de la contrescarpe de Lille, il fit aux yeux du roi une action qui demandait de la tête et du courage : le roi le remarqua, et ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par degrés sans aucune brigue. Philosophe au milieu des grandeurs et de la guerre, les deux plus

1. *Siècle de Louis XIV*, charpitre XVI. *Œuvres*, t. XIX, p. 484.

grands écueils de la modération ; libre de tout préjugé et n'ayant point l'affectation de paraître les mépriser ; la galanterie et le métier de courtisan furent ignorés de lui ; il en cultiva plus l'amitié et en fut plus honnête homme. Il accepta depuis le bâton de maréchal de France, qu'il méritait, et refusa l'honneur d'être chevalier de l'Ordre, parce que c'est une distinction qui semble être le partage de la naissance et non des services. Il vécut aussi ennemi de l'intérêt que du faste : philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie. »

A sept heures du soir.

Il me semble que tu m'attends dans ma chambre, et que je viens te raconter ce que je vois et ce que j'entends. Comme je t'écrivais, tantôt, on est venu m'appeler, c'était pour entendre le reste de *Mérope* ; mais il a fallu essayer une longue toilette. Me voici enfin de retour, ayant le cœur plus gros qu'un ballon. J'ai pleuré aux sanglots. Ces trois derniers actes sont admirables : sans amour, l'intérêt est plus vif que celui de *Zaïre*. Il y a dans le troisième acte une scène[1] semblable à celle de Saint-Lambert, du moins pour la décoration : c'est un temple dans l'enfoncement où Mérope va égorger son propre fils, le prenant pour

1. La scène IV entre Mérope, Isménie, sa confidente, Égisthe et Narbas, et qui à la représentation eut un grand succès. « Au troisième acte, dit Palissot, à l'instant où Mérope, croyant venger son fils, est prêt à l'immoler ; à l'instant où Narbas l'arrête, le public appela l'auteur à grands cris, et ne permit d'achever la représentation qu'après qu'il se fut montré pour jouir de cet hommage. »

son assassin. Le gouverneur de ce fils, qui est arrivé là comme de cire[1], mais cependant avec vraisemblance, se réjouit d'avoir ce cadeau, et se tient à l'écart pour voir quelle mine fera le meurtrier en mourant : dans le moment que Mérope lève le bras, il reconnaît son pupille, et arrête les coups de la mère, qui est si aise et si fâchée en même temps, qu'elle en tombe en pâmoison. Il semble que l'intérêt ne puisse augmenter, et cependant c'est bien pis ; car si l'on a pleuré au troisième acte, on s'arrache les cheveux au quatrième, et on s'égratigne le visage au cinquième dont l'intérêt n'est presque que dans le récit d'une suivante[2] : mais c'est le plus beau récit qui soit dans le pays des récits. Il faudra ressusciter la Lecouvreur pour le jouer, car le poète ne trouvera point d'actrice pour cela[3]. La fin est qu'on pleure de joie ; c'est Mérope qui, au sortir d'une échauffourée faite dans le temple, où son fils a tué le tyran, vient dire au peuple que c'est son fils : elle le dit si chaudement, elle est si transportée de joie et si pénétrée de crainte, qu'on ne la croit pas sur parole ; elle pousse alors ce pauvre vieux gouverneur, jusqu'à le faire tomber afin de le faire parler et de lui faire confirmer ce qu'elle vient de dire ; du moins je crois voir cela, et le vieux bonhomme lui répond : — Tant

1. « Locution adverbiale. A propos. Parfaitement. Cet habit lui va comme de cire » (Littré). « Elle a le cœur comme de cire, et s'en vante. » *Lettres de Mme de Sévigné*, édit. Regnier, t. IV, p. 272.

2. Isménie, qui raconte le meurtre du tyran Polyphonte par Égisthe, au moment où il va épouser Mérope.

3. Le rôle de Mérope fut créé par mademoiselle Dumesnil. La première représentation eut lieu le 20 février 1740.

que vous parlerez, je ne pourrai me faire entendre : elle se jette alors dans ses bras, et la pièce finit dans cet embrassement qui fendrait des pierres. C'est indigne de parler ainsi de quelque chose d'aussi beau; mais qu'y faire? Tu sens bien que c'est ma façon, et je t'assure que je pleurerais en te contant la chose, si je ne la tournais en bouffonnerie; mais ce que je veux bien pleurer, c'est ce pauvre Voltaire qui ne se portait pas bien, et qui se démenait comme un diable dans un bénitier : il nous a prié de sortir bien vite pour lui laisser le temps de s'évanouir; tout de bon le voilà qui s'est trouvé mal, et nous invite à le laisser.

Si je ne t'ai rien dit du soir et du matin, c'est que ça ne vaut pas la peine d'être conté : cependant nous passâmes hier la soirée à voir les figures du cylindre et autres machines; ainsi que de l'or dans le microscope aux liqueurs. C'est la plus belle chose du monde; mais il est vert et point du tout jaune. Ce n'est pas en billon qu'on le voit à travers d'un verre, mais bien en feuille. Ce matin le café n'a été que ravaudage. Le frère est assez bon conteur, cependant il n'y a qu'un de ses contes qui vaille la peine d'être écrit à un homme aussi délicat que toi, le voici :

Le curé de Saint-Sulpice [1], étant avec le cardinal [2],

1. J. B. Languet de Gergy, curé de Saint-Sulpice, depuis 1714, le même qui refusa de donner les sacrements à la duchesse de Berry, tant que Riom demeurerait au Luxembourg. Il était célèbre par sa persistance infatigable à demander pour la construction et l'embellissement de son église. « On dit que le pape donne 50 000 livres au curé de Saint-Sulpice, qui est bien capable de tirer même du pape. » *Journal de Barbier*, août 1732, t. II, p. 333.

2. Le cardinal de Fleury.

lui dit qu'il avait vu son portrait chez un peintre, très bien fait; c'est le portrait qui était bien fait, comme vous allez voir. Le cardinal lui dit: Ne lui avez-vous rien demandé? — Non, Monseigneur; il est trop ressemblant. Que cela soit vrai ou non, je trouve le mot excellent: il peut être vrai, parce que le curé est en plaisanterie avec *La Fleur*[1], sur ce qu'il demande toujours pour son hôpital.

Madame de Châtelet grille de voir Desmarets, elle vient encore de me dire de lui mander de venir et d'apporter dans sa tête le père Euphémon[2], et le père Lusignan[3], car on jouera dès qu'il aura mis pied à terre. S'il est à Lunéville dis-lui tout cela; je ne crois guère qu'il puisse venir: où diable prendra-t-il de l'argent? Enfin je voudrais pourtant bien savoir ce que vous faites, vous autres; cela me cause un tourment dans l'âme, que rien ne dissipe. Cependant je veux te faire faire hum, hum! parce que je vais te transcrire ce que Voltaire dit de Léopold[4]. J'ai pleuré ce matin, mais bien; toutefois il ne faut pas trop tourner le robinet, tant que la poste ne sera pas arrivée; Dieu veuille ensuite que je ne pleure pas de son arrivée.

Il est question de la paix de Ryswick.

« Ce fut enfin par cette paix que la France rendit la Lorraine à la maison qui la possédait depuis sept

1. Pseudonyme du cardinal de Fleury.
2. Personnage de l'*Enfant prodigue*. (A. N.)
3. Père de Zaïre, dans la pièce de ce nom. (A. N.)
4. Léopold-Joseph, duc de Lorraine, né en 1679, rétabli dans ses États en 1697, marié le 13 octobre 1698, à Élisabeth-Charlotte d'Orléans, sœur du Régent, mort le 27 mars 1729.

cents années. Le duc Charles V, appui de l'Empire et vainqueur des Turcs, était mort. Son fils Léopold prit à la paix de Ryswick possession de sa souveraineté, dépouillé, à la vérité, de ses droits réels, car il n'était pas permis au duc d'avoir des remparts à sa capitale; mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ses sujets; droit dont jamais aucun prince n'a si bien usé que lui. Il est à souhaiter que la dernière postérité apprenne qu'un des moins grands souverains de l'Europe a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la Lorraine désolée et déserte : il la repeupla, il l'enrichit ; il l'a conservée toujours en paix, pendant que le reste de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eu la prudence d'être toujours bien avec la France, et d'être aimé dans l'Empire, tenant heureusement ce juste milieu qu'un prince sans pouvoir n'a presque jamais pu garder entre deux grandes puissances. Il a procuré à ses peuples l'abondance qu'ils ne connaissaient plus. Sa noblesse réduite à la dernière des misères, a été mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. Voyait-il la maison d'un gentilhomme en ruine, il la faisait rebâtir à ses dépens. Il payait leurs dettes; il mariait leurs filles; il prodiguait les présents, avec cet art de donner qui est encore au-dessus des bienfaits; il mettait dans ses dons la magnificence d'un prince et la politesse d'un ami. Les arts, dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle qui fait la richesse des états. Sa cour était formée sur le modèle de celle de France. On ne croyait presque pas avoir

changé de lieu quand on passait de Versailles à Lunéville. A l'exemple de Louis XIV il faisait fleurir les belles lettres. Il a établi dans Lunéville, une espèce d'université sans pédantisme, où la jeune noblesse d'Allemagne venait se former. On y apprenait de véritables sciences dans des écoles où la physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talents jusque dans les boutiques et dans les forêts, pour les mettre au jour et les encourager. Enfin, pendant tout son règne, il ne s'est occupé que du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances et des plaisirs. « Je quitterais demain ma souveraineté, disait-il, si je ne pouvais faire du bien. » Aussi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé; et j'ai vu, longtemps après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom. Il a laissé en mourant, son exemple à suivre aux plus grands rois, et il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du trône de l'Empire[1].»

Es-tu content, Couci[2] ? Pour moi je la suis, si je vous amuse mes pauvres amis; mais puisque je suis toujours au milieu de vous par ma pensée, je veux y être aussi de façon que forcément vous pensiez à moi.

Quoi ! encore écrire une fois aujourd'hui; ah! cela est trop fort, car il est minuit et demi, je meurs de sommeil et d'envie de dormir; mais j'oublierais

1. *Siècle de Louis XIV*, chap. XVII. *Œuvres*, t. XIX, p. 506.
2. *Adelaïde du Guesclin*, tragédie de Voltaire, représentée le 18 janvier 1734, acte V, scène 6. *Œuvres*, t. III, p. 287.

ce que je veux te mander si je le remettais à demain. Tu sauras donc qu'on a ri jusqu'à s'épanouir la rate, durant tout le souper et l'après-souper, des contes qu'ont faits Voltaire et *le frère*. Il y en a qui ne peuvent être bons qu'en connaissant les gens, ou que par la façon de les dire; mais en voici un qui, je crois, sera bon partout : c'est de l'ambassadrice d'Espagne [1], qui vient d'arriver à Paris.

Elle est affreusement laide, vraiment ! c'est un beau singe. Cette charmante personne demanda quelle était cette grosse dame qu'elle avait rencontrée dans un carrosse avec un monsieur sur son *devant*; par toutes les circonstances qu'elle ajouta, on lui dit que c'était madame de Modène, et que, pour la dignité de son rang, elle menait quelqu'un avec elle. L'ambassadrice, qui avait déjà fait connaissance avec madame de Brancas [2], fut la trouver le lendemain, et lui dit : — Madame, vous êtes mon amie; dites-moi, je vous prie, combien il faut que je mette d'hommes sur mon *devant* pour ma dignité ?

Maintenant, fais silence et écoute Voltaire : il prétend qu'à force de copier ses ouvrages, son valet de chambre s'entend un peu aux vers; pour le prouver, il raconte qu'il le surprit un jour écrivant

1. La marquise de Las Minas. Elle fut reçue par la reine en séance solennelle, le 24 février 1737. « Elle est petite, assez bien faite et fort laide. » *Mémoires du duc de Luynes*, t. I, p. 191.

2. Marie-Angélique Fremyn, fille de Guillaume Fremyn, seigneur de Moras, en Brie, président au parlement de Metz, et de Marie-Angélique Cadeau, née vers 1678, mariée le 14 décembre 1709, à Louis-Antoine de Brancas, duc de Villars-Brancas, morte le 7 juin 1763. Elle fut mère du duc de Lauraguais.

à une petite fille qu'il aimait, et qu'il avait mis tout au travers de sa lettre :

Je me croirais haï d'être aimé *fortement*[1].

En copiant, voici comment il avait écrit un vers :

Rangés en bataillon ils mesurent leur *repas*,

Et voilà comme il les retient par cœur. On le priait de dire quelque chose des ouvrages de son maître; après s'être fait beaucoup presser, s'excusant sur ce qu'il ne voulait pas abuser de la confiance d'un si bon maître, il dit qu'il ne savait de la *Jeanne* que son portrait; le voici :

Trente-deux dents brillent à fleur de tête;
Deux grands yeux noirs d'une égale blancheur,
Font l'ornement d'une bouche vermeille
Qui va prenant de l'une à l'autre oreille[2].

Eh bien ! ne pouffes-tu pas de rire comme moi ? En vérité, il faut que je fasse en ce moment un effort de gravité pour pouvoir continuer, car je me tiens encore les côtes; mais comme mon amitié ne veut pas que tu sois étranger au plaisir que je goûte d'être ici, je me compose et je continue. Voici comme il corrige les fautes de son maître; il y avait ces deux vers :

1. Je me croirais haï d'être aimé faiblement. *Zaïre*, acte 1, sc. 2.

2. Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête ;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de sa bouche vermeille,
Qui semble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée et vive en sa couleur.
La Pucelle, Ch. II, V. 45 et s.

Ah! croyez-moi, mon fils, voyez ces cheveux blancs,
La triste expérience est le fruit des vieux...

Voltaire avait oublié *ans*, son valet de chambre trouva que cela ne rimait pas, et les raccommoda ainsi :

Ah! croyez-moi, mon fils, voyez mes cheveux *bleus*
La triste expérience est le prix des vieux.

Enfin, il y en a mille comme cela que je trouve fort plaisants, et que je regrette beaucoup de ne pouvoir te mander. On conta aussi la méprise de la reine Anne d'Autriche[1], à qui on venait de dire qu'un général avait acculé le prince Eugène, de façon qu'il aurait peine à s'en tirer. Le roi entra, elle courut à lui, et lui dit : — Ah! Sire, est-ce vrai qu'en Italie, le maréchal (j'ai oublié le nom) a enc... le prince Eugène? Le roi confondu, se tourna sans répondre, et la reine, qui croyait que le roi ne l'avait pas entendue, le répétait encore, lorsqu'une dame s'approcha d'elle, et lui apprit comment il fallait dire. Apprends-moi à ne plus t'aimer si tu l'oses!

Samedi [13 décembre 1738], à six heures du soir.

Bonsoir, la poste va arriver; Dieu! je l'attends en tremblant. Il y a plus d'une heure que j'en ai déjà

1. S'il s'agit bien ici de la femme de Louis XIII, morte en 1666, Mme de Graffigny s'est trompée en parlant du prince Eugène, né en 1663, qu'elle a confondu avec un autre prince de la maison de Savoie, adversaire des Français en 1630.

des vapeurs. Le déjeuner a été fort gai et je ne saurais dire de quoi? Voltaire nous a encore lu une Épître, pour prouver que l'on peut être heureux en toutes sortes d'états et de conditions[1]. Elle est aussi bien raisonnée et versifiée, qu'elle puisse l'être; mais, si j'en savais faire, je lui prouverais bien qu'on n'est pas heureux dans toutes sortes d'états. Ses Épîtres, au nombre de six, sont en Hollande pour être imprimées. Nous lui avons fait une huée horrible, parce qu'il adresse celle qu'il nous a lue aujourd'hui à Thieriot, sans le nommer pourtant, mais Thieriot le dirait assez[2]. Il est étonnant l'amitié qu'il a pour cet homme; car c'est uniquement par reconnaissance qu'il le fait; cependant j'ose croire qu'il y a aussi de la fantaisie : il lui donne tout le profit de ses Épîtres. Ce sont des livres à imprimer qu'il a donnés à l'abbé de La Mare[3]. Il ne tire plus

1. Le *Discours sur l'égalité des conditions*, qui forme le premier des *Discours en vers sur l'Homme*, et qui parut en 1738, ainsi que le IIe et le IIIe, sous le titre général d'*Epîtres sur le Bonheur*. *Œuvres*, t. XII, p. 43 et s.

2. Dans la seconde leçon du commencement de cette épître Voltaire avait remplacé le nom imaginaire d'Hermotime par ces vers, où il voulait désigner Thieriot :

> Ami, dont la vertu toujours facile et pure
> A suivi par raison l'instinct de la nature.

Madame du Châtelet écrivait, à ce sujet, le 5 décembre 1738, à d'Argental : « Votre ami a imaginé d'ôter *Hermotime* de la première épître et mettre Thieriot à la place, ce dont, à vous dire vrai, je suis très en colère, pour mille raisons que sans doute vous devinez sans que je vous les dise... Il ne veut pas, je crois, mettre le mot de Thieriot dans ces vers; il est heureusement *peu propre à la césure*. Mais enfin, je ne veux pas même que le frontispice le désigne. » *Lettres de la marquise du Châtelet*, Charpentier, 1878, p. 250.

3. La tragédie de *La mort de César*, dont la première édition fut

rien de ses éditions ; je crois te l'avoir mandé ; je voudrais bien aussi qu'il me donnât sa *Mérope*. En farfouillant ce matin, à la dérobée, dans un de ses portefeuilles, j'ai vu une comédie dont je n'avais pas encore entendu parler : il corrigera la scène de *Mérope* qui m'a déplu ; en vérité, sa complaisance est extrême, il se laisse tout dire, il remercie, il dit : « Vous me faites plaisir, vous avez raison ; oui, c'est bien ça, il y a bien de l'esprit dans cette critique... » Et moi je dis, il n'y a donc de l'orgueil que dans les mauvais auteurs, et de la bonne vanité que dans les bons ; car il aime la louange, et convient que c'est un tribut qui lui plaît.

Mon Dieu ! la poste ne vient point ; mais crois-tu qu'elle vienne ?... En attendant, je vais encore te transcrire un trait qui m'a paru bien singulier. Il est question du siège de Barcelone, que les Allemands faisaient, aidés des Anglais, commandés par milord Péterborough[1].

« Tandis qu'il parlait au gouverneur à la porte, la herse baissée entre eux, on entendit des cris et des hurlements. — Vous me trahissez, lui dit le gouverneur. Nous capitulons avec bonne foi, et voilà vos Anglais qui sont entrés dans la ville par les remparts ; ils égorgent, ils violent, ils pillent. — Vous vous méprenez, monsieur le gouverneur, lui répondit

publiée en 1736, par les soins de l'abbé de La Mare, et la comédie de l'*Envieux*, que Voltaire lui avait remise, mais scellée de cinq cachets, lors de son départ de Cirey pour Paris, à la fin de novembre 1738. Voir les *Lettres de la marquise du Châtelet*, Charpentier, 1878, p. 247.

milord Péterborough, il faut que ce soient les Allemands du prince de Darmstadt. Il n'y a qu'un moyen de sauver la ville, c'est de me laisser entrer avec mes Anglais, je chasserai les Allemands et je reviendrai à la porte achever la capitulation. Il parlait d'un ton de vérité et de grandeur qui, joint au danger pressant, persuada le gouverneur. On le laisse entrer, il court avec ses officiers chasser les troupes allemandes, il leur fait quitter même le butin qu'elles enlevaient; il trouve la duchesse de Popoli entre les mains des soldats près d'être déshonorée; il la rend à son mari; enfin, après avoir tout apaisé, il retourne à cette porte, et signe la capitulation[1]. »

Ah ! la voilà donc arrivée cette poste, et toutes les lettres avec elle ! Comme je suis enchantée de les avoir !... Non, tout l'esprit de Cirey ne m'empêche pas de trouver le tien charmant, et ton cœur qui l'embellit le met encore au-dessus de tous les autres. Vite on m'appelle pour lire *Jeanne* : au revoir; j'en ai besoin pour dissiper quelques nuages qui sont dans ma tête.

Cette *Pucelle* me tracasse, comme si j'étais un jeune homme, ce n'était pas pour la lire, et je reviens; mais comme on est prêt à souper je ne répondrai pas à tes lettres. Je n'ai pas manqué de t'écrire; je suis bien étonnée que tu aies manqué de lettres !... Ne manque pas de me mander si tu les as reçues en double. Il ne faut pas les adresser à Dubois, cela est

1. *Siècle de Louis XIV*, ch. 20. *Œuvres*, t. XX, p. 43.

plus sûr à moi. Tu as bien fait de m'envoyer la clef; je n'ai encore pu lire aucun des vers : à peine ai-je eu le temps de lire les deux lettres de Ligny, qui sont arrivées bien cachetées, avec les deux que tu m'as adressées pour ici. Je ne comprends rien à ces retards; je crains plus pour les miennes que pour celles que je reçois, parce qu'il y a toujours du monde quand la poste arrive; mais comme la *dame* n'écrit que la nuit, on porte alors les lettres le soir dans son cabinet, elle est toute seule, elle fait le paquet elle-même... En tout cas, je ne puis que bien dire d'elle, car elle est admirable, et elle serait bien attrapée de nos riens. Elle n'écrit pas ce soir; ma lettre ne court donc aucun risque, ainsi, si j'avais du mal à en dire, je le dirais[1].

Je remercie tous les jours Desmarets, *in petto*, de m'avoir si bien appris à connaître les hommes; cela me prévient contre la prévention, et fait que je les prends comme ils sont. O hommes!... Je laisse tout passer;

Je ris du ridicule, et n'en suis point blessée.

Je dis cela à propos de bien des petits traits d'auteur et de fantaisie de Voltaire, dont je ris en dedans. Je me sers de cette connaissance pour plaire à mes amis, pour t'écrire des bribes, parce que tu aimes les riens, et pour te recommander de ne point

1. Nous invitons le lecteur à prendre garde à cette circonstance : il verra plus tard, par une scène affreuse arrivée à madame de Graffigny, que ses inquiétudes n'étaient que trop bien fondées. Madame du Châtelet avait l'indiscrète curiosité d'ouvrir ses lettres. (A. N.)

les montrer à Desmarets, parce qu'il ne les aime pas : je te l'ai déjà dit cent fois. Tu me mandes encore que tu lui en as montré, si cela t'arrive désormais, je te boude, et ne t'écris plus que six lignes à chaque ordinaire. Bonsoir ; il faut finir. Mais non, j'ai encore quelque chose à te mander. Nous jouons mercredi l'*Enfant prodigue*[1] à cause du *frère*[2] ; cela n'empêche pas que l'on ne m'ait encore demandé tout à l'heure, — si Desmarets ne viendrait donc pas ? Comme je crois que non, j'ai dit qu'il était toujours à son régiment, et qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il pût venir. *Enfeniou* est l'intendant de la maison, il est gros comme M. de Lénoncourt. Hier, madame du Châtelet demanda encore après Desmarets : sur ce que son frère la priait de chanter, elle dit qu'elle ne chanterait qu'avec lui ; et elle ne chanta point. Et puis c'est :—Pourquoi donc ne vient-il pas? et puis de le louer, cela ne finit pas. Songe à nous mercredi et jeudi, car je crois que nous jouerons *Boursouffle*.

1. L'*Enfant prodigue*, joué par la première fois, le 10 octobre 1736, mais que Voltaire remaniait encore. A propos de ce théâtre de Cirey, madame du Châtelet écrivait à Maupertuis, le 11 décembre 1737 : « Si on pouvait espérer de vous attirer à Cirey, on vous dirait que vous y trouveriez... un théâtre, une troupe comique et une troupe tragique. Nous vous jouerions *Alzire* ou l'*Enfant prodigue*, car on ne joue à Cirey que les pièces qui y ont été faites ; c'est un des statuts de la troupe. » *Lettres de madame la marquise du Châtelet*, Charpentier, 1878, p. 173. Comme on le verra, on dérogeait quelquefois à ce statut.

2. L'abbé de Breteuil.

Ce dimanche [14 décembre 1738], à sept heures du soir.

Je profiterai de tous les moyens que j'aurai pour t'écrire, cher *Panpan*, pendant cette semaine; mais tu vas voir, par la disposition de mon temps, que les moments seront courts. Lundi, mardi répétition et les marionnettes; mercredi et jeudi comédie; mercredi l'*Enfant prodigue* et jeudi *Boursouffle*, Voilà du plaisir et de l'embarras.

J'ai passé ma matinée à lire tous les vers que tu m'as envoyés; tu ne dois pas en avoir de regret, puisqu'ils ne m'ont point coûté de port. Il s'en faut bien que je sois aussi contente de l'Épître à ton père que des autres; je l'ai relue parce que tu parais l'aimer mieux : elle n'y a rien gagné. Je trouve ta réponse à Saint-Lambert bien plus jolie que la sienne, et celle de Paris m'enchante! Tu dois penser que j'ai les oreilles battues de bonnes choses, et surtout d'Épîtres : je crois donc mieux sentir que jamais tout ce qu'elles valent. Crois-moi, elle est charmante, ravissante; si tu appelles cela point de génie, que veux-tu donc, cher favori des muses? La fin m'a fait pleurer, repleurer, et encore repleurer en la lisant, en la relisant, et en la copiant : et pourquoi la copier, dis-tu? Pourquoi? pour la montrer! Oui; outre que c'est la peinture de ton âme, c'est qu'elle est encore mieux versifiée que les autres. J'ai pris la liberté de changer les vers de l'abbé Desfontaines de cette façon :

Par cet abbé qui, dans Paris,
Ose attaquer dans ses écrits

La gloire de nos jours, le célèbre Voltaire,
Ce mortel dont le caractère,
Plus aimable encor que l'esprit,
Perce dans tout ce qu'il écrit.
Taisez-vous, auteurs faméliques :
Par vos ignorantes critiques
Son nom ne peut être terni;
Le mérite au génie est trop bien réuni;
Et sur vous l'entière victoire
Ne peut ajouter à sa gloire.
Pour moi qui crains que mon nom avili
Ne tombe bientôt dans l'oubli,
Je n'écouterai point une ardeur téméraire;
Dans les ombres des temps qu'il reste enseveli,
Plutôt que de voir la lumière.
Je ne veux plus vous écouter;
Allez, fuyez, trompeuses fées
. . . .

Je te demande bien excuse, mon bon ami, de barbouiller ainsi ton ouvrage; les vers ne sont pas bons, mais ce sont des louanges, et on les aime à toutes sauces, surtout quand on dit des injures à cet abbé [1]. Tu sens bien qu'il fallait cela pour les montrer; car moi, qui lui dis que tu l'adores et que tu sais presque tous ses vers par cœur, il serait assez étonnant que tu parlasses d'un faquin, de deux grands poètes et non de lui. Je n'ai pas été fâchée de supprimer les vers où tu parles de Newton et de la Tamise; ce n'est pas que je les entende, car on me pendrait pour dire ce qu'ils veulent dire; mais comme j'ai eu peur qu'ils ne fissent quelque allusion à Voltaire, je les ai supprimés ainsi :

1. L'abbé Desfontaines.

Et qui, prenant le plus sublime ton,
Plein du beau feu dont ton âme est saisie,
Ira bientôt de l'heureuse Austrasie
Réparer à jamais l'affront.

Voilà, en honneur, mon ami, à quoi j'ai passé ma journée depuis midi sonnant. J'ai été quatre heures à faire ces méchants vers; on n'a qu'à s'adresser à moi si on veut en avoir à tant la toise. On m'a envoyé appeler, je n'ai pas voulu descendre, parce que je veux les montrer ce soir et que je veux finir. Je ne sais pas encore un mot de mon rôle, j'en enrage; comment vais-je faire? Il faut pourtant l'apprendre, heureusement qu'il n'est pas long, et cependant je veux t'écrire; mais, *Panpichon*, on ne court pas tant de lièvres à la fois! Je ne sais vraiment comment je m'en tirerai, car pour répondre à tes lettres, c'est une chose qui m'embarrasse et que je ne saurai faire; je crois d'ailleurs que tu ne t'en soucies guère, et que tu aimes mieux savoir les nouvelles d'ici. Fait ainsi qu'il est requis : *Amen.*

D'abord il me semble avoir vu quelque part que l'arrangement de la vie d'ici ne vous paraît pas clair; le voici une fois pour toutes, car c'est un jour comme l'autre.

Entre dix heures et demie jusqu'à onze heures et demie, on envoie avertir tout le monde pour le café, on le prend dans la galerie de Voltaire; je t'ai mandé jour par jour ce qu'on y disait : cela dure jusqu'à midi, une heure, plus ou moins, selon qu'on s'est assemblé plus tôt ou plus tard. A midi sonnant, ce

qu'on appelle ici les cochers vont dîner. *Ces cochers sont le seigneur châtelain, la grosse dame et son fils*[1], qui ne paraît jamais que pour copier des ouvrages. Nous restons une demi-heure, Voltaire, la *dame* et moi ; il nous fait ensuite une grande révérence, et nous dit de nous en aller : chacun alors retourne dans sa chambre. Vers quatre heures, quelquefois on goûte et on se rassemble ; je n'y vas guère bien qu'on ne me fasse appeler : cela n'est pas toujours. A neuf heures on soupe, et l'on reste ensemble jusqu'à minuit. Dieu ! quel souper ! c'est toujours celui de Damoclès ; tous les plaisirs s'y trouvent réunis : mais hélas ! que le temps est court !... O mon Dieu ! rien n'y manque, pas même l'épée, qui est représentée par la rapidité du temps qui s'envole. Le seigneur châtelain[2] se met à table, ne mange pas, dort, par conséquent ne dit mot, et sort avec le couvert. Être beaucoup à soi, et avoir bonne compagnie après, voilà la vie que j'aime et qui n'est pas sans charmes. Le frère est très-aimable, très-gai, et a beaucoup d'esprit : il part vendredi. Hier après souper, il y eut une scène charmante : Voltaire boudait, à cause d'un verre de vin du Rhin que la dame l'empêcha de

1. Le fils de Madame de Champbonin. Voltaire écrivait, en mai 1735, à l'abbé Asselin, proviseur du collége d'Harcourt, le même qui avait fait jouer par ses élèves la *Mort de César* : « Je suis bien sensible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit Champbonin, que je vous ai recommandé. C'est un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philosophie. Nous sommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous sommes pauvre. Si l'on pouvait se contenter d'une pension modique, cela nous accommoderait fort. » *Œuvres*, t. LII, p. 34.

2. Le marquis du Châtelet.

boire ; il ne voulait plus lire *Jeanne* qu'il nous avait promise, il était dans la haute mauvaise humeur. Le frère et moi à force de plaisanteries, nous vînmes à bout de le faire revenir; la dame, qui boudait aussi, n'y put pas tenir, tout cela devint une scène de plaisanteries délicieuses qui dura longtemps, et qui finit par un chant de *Jeanne* qui ne valait pas mieux. Je ne l'ai plus trouvée si jolie, cependant j'ai ri à bien des endroits.

Ce matin, il nous a lu une Épître *sur la liberté*[1], qui est très belle aussi : je crois que nous n'aurons rien ce soir ; je ne sais si c'est humeur, mais on dit qu'il est malade. A propos de malade, je te dirai que je meurs de mal aux yeux ; cependant, je veux encore te dire la plaisanterie que la grosse dame et moi avons imaginée. Nous faisons faire par son fils un placard pour notre comédie, que l'on affichera demain à la porte de Voltaire et de la dame du château. Il est dans le style des placards de Paris : on y annonce l'ouverture du théâtre ; une actrice qui débute dans le rôle de madame de Croupillac[2], et un acteur dans l'autre pièce qui est le fils de cette dame : il vient de me le faire voir, il est en grandes lettres rouges et bleues : j'y fais mettre au bas l'affiche que nous avons faite, sur l'*air de la curiosité*. Tu serais bien curieux de nous voir ! Pauvre ami ! Que je te plains d'être absent d'un sujet si divertissant.

1. Le IIe *Discours en vers sur l'Homme*. *Œuvres*, t. XII, p. 56.

2. La baronne de Croupillac, rôle ridicule dans l'*Enfant prodigue*.

La petite demoiselle[1] est arrivée ce soir; on l'a envoyé chercher pour jouer Marthe[2] : j'ai été la voir un moment, elle est grande comme Minette était quand je l'ai mise au couvent. Elle n'est pas jolie, mais elle parle comme sa mère avec tout l'esprit possible : *elle apprend le latin*, elle aime à lire, elle ne démentira pas son sang. Elle a appris Marthe dans la chaise de poste, en venant de Joinville ici : il n'y a que quatre lieues.

Je me suis fort amusée ce matin au café : après l'Épître lue on causait beaucoup de Paris; je faisais des questions sur toutes les personnes dont ma bégueule[3] avait prôné le mérite : il s'est trouvé que c'étaient tous des sots et des ennuyeux. Je m'en doutais déjà, mais cela m'a divertie; enfin la *dame* m'a dit : — Mais où prenez-vous tous ces gens-là? On les fuit eux et les maisons d'où ils approchent. Ah! je parie que c'est madame de Stainville[4] qui vous en a parlé? Sur cela, le *frère*[5] s'est mis à la contrefaire, c'était à mourir de rire. Voltaire nous interrompait toujours

1. Mademoiselle du Châtelet; Françoise Gabrielle-Pauline, née le 30 juin 1726, et alors âgée de douze ans. Arrivée à Cirey le 14 décembre elle y resta jusqu'au 22. Elle ne joua cependant son rôle que le jour même de son départ. Voir p. 105.

2. Suivante de Lise, dans l'*Enfant prodigue*.

3. La marquise de Stainville.

4. Françoise-Louise de Bassompierre, fille d'Anne-François-Joseph, marquis de Bassompierre et de Catherine de Beauvau, mariée en 1717, à François-Joseph de Choiseul, marquis de Stainville, ambassadeur du duc de Lorraine en France, morte le 25 novembre 1758. Elle était dame d'honneur de la duchesse de Lorraine, et fut mère du duc de Choiseul, le célèbre ministre, de l'archevêque de Cambrai, du comte de Stainville et de la duchesse de Gramont.

5. L'abbé de Breteuil.

par des vers du *Misanthrope*[1], mais à la fin il nous a chassés. Il ne veut pas qu'on dise qu'un homme est ennuyeux, à moins qu'il n'ait critiqué ses ouvrages. Fantaisie d'auteur à part, cela est pourtant très-beau. Oh ! pour le coup je n'y vois plus! *Panpan*, prends pitié de ton amie ! Il faut pourtant que je te dise encore que ce matin j'ai tant tournaillé la *dame*[2] qu'elle s'est expliquée sur Saint-Lambert; elle veut qu'il vienne pourvu qu'il sache rester dans sa chambre, et mener la vie d'ici : je l'en ai bien assurée, ce qui fait maintenant qu'elle meurt d'envie qu'ils arrivent eux deux, Desmarets et lui. Elle n'aime pas les visites, loin de là, elle les craint. La solitude est ce qu'elle désire[3].

Le mot que ton père a dit a bien réveillé l'envie que j'aurais de t'y voir : je veux montrer tes vers d'abord, et veux ensuite que ce soit Voltaire qui arrange cela. J'ai déjà prévenu la grosse dame; sans faire semblant de rien, je la fis entrer hier dans ma chambre en remontant, parce qu'elle couche à côté de moi. Elle m'aime beaucoup; je lui parle de mes amis, et elle a du plaisir à m'écouter; cela fait que je la laisse entrer quelquefois dans ma chambre pen-

1. Peut-être ces vers d'Alceste contre la médisance, dans la célèbre scène des portraits (acte II, scène 5).

Allons, ferme! poussez, mes bons amis de cour,
Vous n'en épargnez point, et chacun à son tour :

2. Madame du Châtelet.

3. C'est ce sentiment qu'on trouve exprimé dans ces vers qu'elle fit ou plutôt que fit Voltaire pour servir d'inscription aux jardins de Cirey :

Du repos, une douce étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans la solitude,
Voilà mon sort, il est heureux.

dant le jour, mais guère, car je veux employer mon temps. J'ai fini *Louis XIV* hier ; il est aussi impatientant de le laisser là qu'un roman qui n'est point achevé. Grâce à toi, je n'ai pas eu encore une pause d'aujourd'hui, et je ne sais même si je saurai finir ; allons donc, bonsoir, mon ami. Ah ! j'ai besoin de te dire que je t'aime !



A minuit.

Quand je t'ai quitté tantôt, tu crois peut-être que c'était pour reposer mes yeux, point du tout : j'ai un acharnement après toi aujourd'hui qui m'a fait relire tes lettres, et marquer les endroits auxquels il y a des réponses à faire. Je les ferai quand je t'aurai dit que ton Épître vient d'être lue par la belle *dame*, parce que Voltaire venait de lire un chant de *Jeanne* et qu'il était fatigué. Jusqu'au vers que j'ai ajouté, il n'avait loué qu'un endroit, mais rempli d'une surprise agréable, il dit : « Ah ! je ne m'attendais pas à cela ! ah ! je veux lui envoyer le portrait de l'abbé Desfontaines. » (C'est une estampe maligne[1].) Et tout de suite voilà qu'il se met à farfouiller dans ses papiers pour la trouver ; mais comme il faisait du bruit, la *dame* l'a grondé pour se faire écouter ; la lecture faite, il l'a louée, et a répété plusieurs vers, entre autres celui des rubis liquides, que je crois qu'il trouve trop bon. Il a dit,

1. Probablement la gravure placée en tête du *Préservatif*, dans laquelle Desfontaines était représenté recevant le fouet de la main d'un homme vigoureux.

pour toute critique, « que tu allongeais trop te pensées, que l'automne est masculin ; que tes ve sont doux et liants ; qu'il y a de l'imagination et qu cela est senti. » La naissance de Vénus ne lui pla pas trop, de même que les jeux et les ris qui so trop répétés. Il a conclu par dire qu'il t'aimait d tout son cœur, que je te dise mille choses tendre pour lui ; mais avec tout cela, je crois qu'il aime en core mieux Desmarets que toi, car il ne cesse d'e parler. Je suis encore plus contente des louanges d la *dame* que des siennes, et plus encore de celles d *frère*, qui trouve ton Épître charmante. Je voula que Voltaire en dît davantage, je ne sais pourquoi m'a déplu ; tu peux en juger, car je te conte toute ses paroles. La *dame* n'a guère dit davantage cependant il me semble qu'elle les a dites d'u meilleur ton, et je suis tentée de croire qu'il en e de cela comme des odes. Enfin tu auras une estamp de l'abbé ; je ne sais ce que c'est : elle est dans coffre-fort ; je la verrai demain. Là, voyons tes lettre car elles me poignardent.

Je ne sais ce que c'est que le duc de Caumont[1], t as cru m'en avoir parlé ; parle-m'en donc, j'en amu serai la *dame*. Tes vers du chien pour Gourouski sont charmants ; j'embrasse le chien : Je ne devin point du tout pourquoi Sainte-Barbe est sa fête.

1. Le titre du duc de Caumont était porté alors par Jacqu Nompar de Caumont, fils d'Armand, duc de la Force, et d'Ann Élisabeth Gruel de Boismont, né le 18 avril 1714, marié 8 avril 1730, à Marie-Louise de Noailles, fille du Maréchal, mo le 14 juillet 1755.

2. Officier du roi Stanislas. (A. N.)

Tu me dis bien froidement que tu espères que mes meubles ne seront pas vendus; mais vraiment il ne le faut pas : je n'entends rien à tes petites restrictions de jésuite, cela me paraît du dernier misérable. Je ne manquerai pas d'écrire au professeur, car tu serais bien homme à me faire pieusement une sottise.

Tu trouves charmante la plaisanterie de Desmarets sur les lambeaux de ses ouvrages? ce n'est pas cela qui m'a divertie, mais la description de ta chambre : les fleurs que Minerve a tissues sont un peu ternes, ce me semble. Toute l'honorable compagnie de ce soir est persuadée que tu as au moins des Gobelins. A l'article des glaces, la *dame* s'est écriée : — Ah dame ! *Panpan* a des glaces ! Je mourais d'envie de lui en donner la mesure; les cristaux sur les buffets, ce n'est peut-être pas vrai, et la nourrice, mettant ton couvert sous le nom de la propreté, m'a fait éclater de rire en lisant. J'ai tenu mon quant-à-moi sur toutes les questions qu'on m'a faites. — Il est donc riche ? — Oui, on lui laisse la liberté de faire bonne chère, on prend peu garde aux frais. — Après le vin de Champagne, on conduit mal le compas. — Ils en ont en abondance, mais ils sont sobres. — Des piles de carreaux (car j'ai ôté les coussins qui n'appartiennent qu'aux carrosses), c'est bien voluptueux ! — Eh, hé ! quand on en a beaucoup, autant vaut-il s'en servir. Au vrai, presque tout cela a été dit, il n'y a que les coussins dont on n'ait pas parlé. Elle n'a pas tort d'avoir relevé le compas après le repas, et surtout disant que le jour

vous trouve encore à table, cela m'avait déjà choquée.

Ne t'inquiète pas de Lubert, tu le verras quand il sera triste. Tu sembles étonné de trouver de l'esprit dans tes lettres; elles en sont toutes farcies, mon Panpichon! Elles sont charmantes; enfin je les trouve telles, qu'en veux-tu dire? Je ne me sens pas d'aise de la mine de ton père; je souhaite d'être bon prophète, jusqu'au bout... Le déshabillé à la romaine est fort bon; c'est un sac à bonnes plaisanteries que ce Desmarets; mais en vérité, il n'y a rien qui ressemble moins à tous les ridicules qu'on lui donne[1], que les cheveux retroussés; car, du reste, elle est plus négligée que moi, c'est beaucoup dire, et plus mal tenue; mais depuis que son *frère* est ici, qu'elle ne travaille plus tant, elle s'ajuste un peu mieux.

L'histoire du chancelier me paraît bien forte de part et d'autre. Oh! pour le coup, si j'avais eu de l'eau dans la bouche, je l'aurais lancée sur vous jusqu'à Lunéville.

Oui, je t'ai donné mon *Newton*, et je te le redonne.

Ah! mon Dieu, non, je ne songe plus à la petite comédie du monde; vrai, mes idées sont trop rompues; et avec la liberté que j'ai d'être dans ma chambre, je n'ai le temps de rien : il faut que je rende compte tous les jours de ce que j'ai lu, et que je retourne mes louanges en cent façons; et puis ne faut-il pas que je t'écrive? cela boit et mange tout mon temps.

1. La marquise du Châtelet.

La Centurie n'est, je crois, pas trop bonne ; je ne les entends ni ne m'y connais. Les deux épigrammes sont très bonnes et très vraies, et très bien faites; grand merci, mon *petit saint*[1]; car c'est de vous sûrement, j'en suis sûre : je connais votre point. Je vous écrirai, mon petit ange, quand quelque chose que je sais bien sera arrivée ; en attendant vous voyez bien que ce n'est pas pour le crasseux tout seul que j'écris tant de bavardages. Que je vous dise dans ses lettres que je vous aime de tout mon cœur, ou sous votre adresse, il n'en est ni plus ni moins vrai ; ainsi soyez encore un peu indulgent jusqu'à ce que je sache quelque chose que je veux savoir, si mieux n'aimez venir ici, où on vous désire fort et vite. Ah ma foi ! bonsoir, mon *Panpichon*, je n'en puis plus, mais cela me pesait; je n'en recevrai plus quatre à la fois[2], et me voilà au courant. Chantez, chantez, petits oiseaux, vous voilà dégagés des serres de l'oiseleur. Chantez.

Ce lundi, [15 décembre 1738], après souper.

Ajoute à ta clef, *Nicomède* pour Voltaire, et *Dorothée* pour sa bergère, car je crains pour ici, et moyennant cela je vous dirai bien des choses que je ne peux vous dire sans cet expédient [3].

1. Saint-Lambert.
2. Quatre lettres; ces lettres après lesquelles elle attendait si impatiemment.
3. Celui de noms supposés, comme *Nicomède* et *Dorothée*,

Nous ne jouons plus la comédie, parce que le *frère* craint qu'on n'en cause dans le monde; comme il part vendredi [1], nous pourrions bien la jouer ce jour-là même. Sur ce, bonsoir. A propos de bonsoir, je vais me coucher. Encore un mot, si par hasard *Adhemar* [2] venait, je veux absolument que tu m'envoies la robe que j'ai demandée, je n'ai que faire des formalités pitoyables que tu m'allégueras; tu as la clef, il n'y a qu'à la donner au professeur qui ira la prendre, et cette robe de moins, le marchand de vin n'en sera pas moins payé. Il faut avouer que tu as des misères dans l'esprit à n'y pas tenir; ce n'est assurément rien faire contre l'honneur; enfin je veux que cela soit, et ne me raisonne pas. Je parie que *gros chien blanc* est de mon avis? Si cela ôtait la valeur du prix que je dois, cela serait bon; mais cela n'étant pas, c'est une pitié à faire vomir. Tu ne croirais pas, mon cher ami, que les vapeurs puissent venir me trouver dans ce palais enchanté? Eh bien! rien n'est plus vrai; j'en ai été accablée, j'avais commencé à lire cette dissertation *sur le feu* [3] de madame du Châtelet, dont M. du Châtelet nous parla à Lunéville; c'est d'une netteté, d'une précision et d'un

sous lesquels elle désignait Voltaire et madame du Châtelet. — Cette précaution, quelque adroite qu'elle puisse être, ne garantira pas l'auteur d'une aventure tragique qui va lui arriver bientôt. (A. N.)

1. Il était arrivé le 19 décembre.

2. Saint-Lambert. (A. N.)

3. Composé par madame du Châtelet pour le concours ouvert sur ce sujet par l'Académie des Sciences en 1736 et clos le 10 septembre 1737. Le prix fut décerné l'année suivante, non à madame du Châtelet et à Voltaire, qui, lui aussi, avait concouru, mais à Euler, au P. Lozerand de Fiesc et au comte de Créqui.

raisonnement admirable ; j'en demande bien pardon à M. de Voltaire, mais c'est bien au-dessus de lui : j'avais donc commencé cette lecture ayant déjà des vapeurs, mais malgré le plaisir que j'avais, elles ont tellement augmenté qu'il a fallu que je me jetasse sur mon lit, où malgré la potion à l'opium de Mithridate, j'ai été plus de trois heures sans qu'elles se passent ; ensuite je suis allée dans l'appartement des bains, où Voltaire a lu les deux chants de sa *Jeanne*, qui ont achevé de dissiper mon mal. Il aurait fallu qu'elles fussent bien tenaces pour y tenir, et surtout au souper, dont je sors. On a fait du punch ; tu te lèches les doigts ! Attends je vais t'en verser. Madame du Châtelet a chanté de sa voix divine : on a beaucoup ri sans savoir pourquoi, on a chanté des canons ; enfin le souper a été à peu près comme ceux que nous avons tant faits ensemble, où la gaieté ne sait ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait, et rit sur la pointe d'une aiguille : malgré cela je ne suis pas encore tout à fait bien, je ne sais d'où viennent ces vapeurs, car ce n'est sûrement pas de la tête ? Ah ! mon ami, pourquoi sommes-nous nés sensibles? Pourquoi?...

J'ai reçu ta lettre samedi, où je crois n'avoir rien à répondre, parce qu'il n'y a que de l'amitié, et assurément la réponse est toujours faite, puisque tu ne saurais m'aimer plus que je ne t'aime ; elle m'a cependant fait le même plaisir que les autres. Le retour du domestique qui a été à Lunéville ne m'en a pas tant fait, parce que tu ne lui as rien donné pour moi ; j'attendais son retour avec une impatience extrême, et j'ai vu à ta lettre que je n'aurais rien. Tu me

mandes que l'on t'a apporté un paquet, et tu ne me parles point de la bouteille que je t'ai demandée; pourquoi cette négligence? Tu vas me donner de fausses excuses et j'y vais répondre d'avance. Tu diras : On ne m'a pas dit qui avait apporté cela, et je n'ai revu personne; mais il me semble que j'avais pris la précaution de te mander que je t'envoyais un paquet par un domestique qui me rapporterait la bouteille; il fallait donc faire en sorte qu'on lui dît quand il viendrait chez vous, qu'il ne manquât pas de te venir parler; d'ailleurs ne t'ai-je pas dit que c'était Mathias le marchand que ce domestique reconduisait à Lunéville? Il fallait donc envoyer chez lui savoir si cet homme restait un an à Lunéville, ou s'il partait le lendemain. Enfin, j'ai le plaisir de voir que j'ai toujours plus d'attention pour mes amis qu'ils n'en ont pour moi, mais cela ne guérit pas ma bouche. Je suis un peu fâchée, je te l'avoue, parce que c'est une chose irréparable. Voyons si tu feras mieux cette commission; je te prie de porter toi-même cette lettre à M. Charmiou, mon avocat, et de la lui faire lire devant toi pour le mettre bien au fait de l'affaire que tu connais mieux que moi, mais que je lui détaille cependant de mon mieux. Si tu ne me fais celle-ci va-t-en au diable.

LETTRE V

Cirey, ce mardi [16 décembre 1738], à huit heures du soir.

Je sors des marionnettes qui m'ont beaucoup divertie, elles sont très-bonnes; on a joué la pièce où la femme de Polichinelle croit faire mourir son mari, en chantant *fagnana! fagnana!* Je me suis souvenu de toi, j'ai cru te voir chanter au milieu de ma chambre, j'ai soupiré et quasi pleuré. O mon ami! les larmes sont venues jusqu'au bord du robinet. Mon Dieu que je suis sotte! je fourre mes amis partout. C'était un plaisir ravissant d'entendre Voltaire dire sérieusement que la pièce est très-bonne; il est vrai qu'elle l'est autant qu'elle peut l'être pour de tels gens. Cela est fou de rire de pareilles fadaises, n'est-ce pas, mon cher *Panpan?* Eh bien! j'ai ri.

Le théâtre est fort joli, mais la salle est petite[1]. Un théâtre et une salle de marionnettes, oh c'est

1. Au commencement de cette même année 1738, madame Denis, la nièce de Voltaire, écrivait à Thieriot : « Le théâtre est fort joli; mais, on ne joue point la comédie faute d'acteurs. Tous les comédiens de campagne, à dix lieues à la ronde, ont ordre de se rendre au château. On a fait l'impossible pour tâcher d'en avoir pendant le temps que nous y avons été, mais il ne s'est trouvé que des marionnettes fort bonnes. » Lettre de madame Denis à Thieriot, 10 mars 1738. Voltaire, *Pièces inédites*, Didot,

drôle ! mais qu'y a-t-il d'étonnant ? Voltaire est aussi aimable enfant que sage philosophe. Le fond de la salle n'est qu'une loge peinte, garnie comme un sopha, et le bord sur lequel on s'appuie est garni aussi. Les décorations sont en colonnades avec des pots d'orangers entre les colonnes : tu veux tout savoir, tu sais tout. Non, j'oubliais encore quelque chose ; il faut que tu saches que je meurs d'envie d'y retourner.

Ce matin nous devions entendre lire une épître, mais la belle *dame* était encore si bien montée sur le ton de la plaisanterie depuis hier, qu'elle a commencé à en faire de suite beaucoup à M. de Voltaire ; lui qui tenait son épître à la main, l'a parodiée sur-le-champ contre elle, on ne peut pas mieux ; cela l'a animée, de sorte qu'elle en a tant et tant fait, qu'enfin il ne l'a point lue. Ah ! que je voudrais te voir moquer comme cela, tu ferais beau bruit. Voltaire a ri longtemps, cependant à la fin cela lui a un peu déplu ; pour moi j'étais honteuse de rire ; mais il y avait tant d'esprit dans tout cela, que chaque mot passait et brillait comme l'éclair, et tout cela était débité si vivement et si joliment qu'Héraclite lui-même en aurait ri. Bref, nous n'avons pas eu l'épître ; la *dame* est montée à cheval avec son frère, je suis revenue dans ma chambre avec la grosse dame,

1820, p. 289-290. — Et Voltaire lui-même : « Madame du Châtelet a joué le rôle de la baronne de Croupillac dans l'*Enfant prodigue* à étonner, si quelque chose pouvait étonner d'elle, mais la pièce n'est qu'une farce qui n'est pas digne du public. » Lettre à Thieriot, 10 mars 1736. *Œuvres*, t. LII, p. 329.

qui s'est mise aussi sur le ton de la plaisanterie avec moi : nous nous sommes chanté pouille; elle est restée, et je n'ai point lu.

Je vais répondre à un article de ta lettre que j'avais oublié hier, c'est aux vers du chien[1]. Vous avez tous le diable au corps, vous autres, de faire des vers; encore si vous variiez vos sujets, mais non, vous êtes comme madame Deshoulières; vous en revenez toujours à vos moutons. Quoi ! toujours des quatre saisons ! Y a-t-il rien de plus monotone ? Au nom de Dieu ! changez de thèse, car on peut faire son thème en cent façons; mais il est vrai qu'il ne saurait être également bien. Je ne suis pas étonnée de ce que tu me mandes, que *Nicomède* [2] n'a pas trouvé ton Épître trop bonne, ce n'est pas là son goût; et je t'en ai déjà dit la raison, c'est qu'il n'en sait pas faire[3]. Je me souviens de lui avoir entendu dire, il y a très peu de temps, que ces jolis couplets sur les *Délicieuses rives*, et ceux, *Sommeil prends ce qui t'est dû*, ne valaient rien; quoique M. de Voltaire ne les trouve pas trop bons non plus, je ne les en aime pas moins; j'ai beaucoup de confiance en son goût, mais j'ai un certain préjugé pour le mien, qui fait que je n'y cède pas toujours.

Pour revenir à *Nicomède*, te souvient-il d'une lettre en vers qu'on lui écrivit, et qu'il nous prôna tant, quoiqu'elle fut au-dessous du médiocre? En

1. Au chien de M. Gowrowski. Voir p. 76.
2. Voltaire. Voir p. 79.
3. Appréciation qui paraîtra assez étrange, si l'on se rappelle les jolies épîtres de Voltaire *A Boileau*, *A Horace*, etc. Il est vrai qu'en 1738 Voltaire ne les avait pas encore écrites.

vérité il y a des gens à qui il ne faut rien montrer que les choses où ils peuvent faire mieux ; alors un raffinement d'amour-propre leur fait approuver tout.

Je le plains, ce pauvre *Nicomède*, puisque sa *Dorothée* et lui ne peuvent s'accorder. Ah ! mon ami, quel est donc le bonheur que goûtent les mortels sur la terre ? Hélas ! je le vois bien, il n'y en a pas ; nous sommes toujours trompés par l'apparence. Nous les croyons les plus heureux du monde, quand nous ne les voyons que rarement, et depuis que tu es plus faufilé avec eux, tu vois que c'est comme dans l'empire de la lune[1]. O bonheur ! tu n'es point le partage de l'humanité. Cela m'a fait faire de furieuses réflexions : l'enfer est partout, parce que nous le portons en nous, ai-je dit ; ainsi, il n'y a que deux partis à prendre, celui de renoncer au genre humain ou de se munir d'une indulgence qui apaise les noirs orages, avant même qu'ils ne s'élèvent ; en un mot, de se faire tout à fait brebis, et de se laisser croquer en gros et en détail ; cela est dur, mais après tout les détails que tu me fais des querelles continuelles qu'ont des gens que nous croyions des anges[2], et d'après ce que tu dis qu'il y a autant de faute d'un côté que de l'autre, et que dès que l'un est de bonne humeur, l'autre est d'une humeur toute contraire, il faut, dis-je, que l'un des deux se moutonne ; ce

1. Cette phrase donnerait à penser que Mme de Graffigny avait écrit *Nicodème* et non *Nicomède*.

2. Il ne faut pas oublier que Mme de Graffigny parle des choses qui se passent à Cirey comme si elles se passaient à Lunéville, et comme si elle était un [illegible] Devaux.

doit être le plus faible : moutonnons-nous donc, mon pauvre ami, toi de ton côté et moi du mien, si nous voulons vivre et ne point être croqués.

Ce mercredi [17 décembre 1378], à huit heures du soir.

Panpan! mon cher *Panpan*, aujourd'hui comme hier ; je sors des marionnettes qui m'ont fait mourir de rire. On a joué l'*Enfant prodigue;* Voltaire disait : « qu'il en était jaloux » ; le crois-tu ? Je trouve qu'il y a bien de l'esprit à Voltaire de rire de cela et de le trouver bon. J'étais auprès de lui aujourd'hui ; que cette place est délicieuse ! Nous en avons raisonné un peu philosophiquement, et nous nous sommes prouvé qu'il était très raisonnable d'en rire. Il faut avouer que tout devient bon avec les gens aimables : j'ai reçu ta lettre avant d'y aller, elle n'a pas peu réveillé le bonheur que je goûte d'être ici ; je le sens et je m'y livre ; avant d'y répondre, je te dirai ma journée : après le café, on a lu un chant de *Jeanne*, c'est le dernier de ceux que tu as entendus, ainsi je ne t'en dirai rien[1]. Hier soir il lut une Épître[2], mais la belle *dame* la critiqua fort agréablement pour

1. Il faut donc que Voltaire ait déjà lu plusieurs chants de sa *Jeanne*, soit à la cour de Stanislas, ou dans quelques sociétés de Lunéville, puisque celui-ci est le *dernier de ceux que Panpan a entendus*. En ce cas, il ne serait pas étonnant qu'il y eut *mille copies d'un chant de la Jeanne qui court*. (A. N.) Voir la lettre XXIX.

2. L'*Epître sur l'Homme*, qui forme le VI[e] Discours. *Œuvres*, t. XII, p. 88.

l'esprit, parce qu'ils en mettent beaucoup dans leurs disputes, et fort instructivement pour les choses. Pour moi, j'en ai profité autant qu'il est en moi, car j'écoutais non-seulement ce qu'ils disaient, mais ce qu'ils voulaient dire. Si nous avions eu autant d'esprit dans les disputes que nous avons eues, nous serions plus savants; mais je ne t'en aimerais pas davantage. Cependant je m'apprends pour t'atterrer, si jamais nous sommes à portée d'achever celles qui sont commencées. Je commence par te dire que je t'aime. Adieu.

Ce jeudi matin [18 décembre 1738].

Je n'ai pu t'écrire que cela hier soir, parce qu'on vint m'appeler pour entendre *Jeanne*. Comme tu m'en demandes des nouvelles, et que je n'ai rien à te refuser, je vais t'en donner tout de suite. Nous en eûmes deux chants nouveaux : dans l'un[1], c'est l'histoire de cette Dorothée, que Dunois sauve de l'Inquisition. M. de La Trimouille lui avait fait un enfant, et un oncle évêque, qui voulait avoir ses bonnes grâces, découvre tout le mystère et la livre au Saint-Office; on allait la brûler, sans Dunois et son âne qui arrivent et la tirent d'affaire : ce chant est selon moi le moindre de tous. L'autre[2] va reprendre Agnès,

1. Le chant VII : *Comment Dunois sauva Dorothée, condamnée à mort par l'Inquisition.*

2. Le chant X, où Voltaire reprend, en effet, le récit de l'aventure d'Agnès Sorel, interrompu au chant VI par l'aventure de Dorothée et de La Trimouille.

qui s'était sauvée du camp des Anglais pendant la mêlée ; il la fait rencontrer par le page à qui Jeanne avait peint des fleurs de lis au derrière. Le page en devient amoureux, il la conduit au fond d'un bourg, dans un cabaret où un aumônier la viole ; elle aimait le page ; le page surprend l'aumônier, le tue et obtient d'Agnès par la douceur, ce que l'autre avait obtenu par la force : voilà une femme bien heureuse ! Un parti anglais vient la reprendre : chemin faisant, ils en rencontrent un de Français. Pendant qu'ils se battent, le cheval d'Agnès l'enlève jusqu'à la porte d'un couvent très éloigné ; cette pauvre Agnès fait alors de beaux raisonnements pénitentiaux ; elle frappe, sœur Besogne vient ouvrir, et demande à Agnès comment elle a pu arriver jusque dans ce désert ; Agnès répond : Dieu, mon bon ange et surtout mon cheval m'ont apportée en ce lieu pour faire pénitence. On la reçoit fort bien ; sœur Besogne couche avec elle, et sœur Besogne était un jeune bachelier qui était dans le couvent pour le service de madame l'abbesse. Cette abbesse alors absente donne le temps à Agnès d'être bien divertie. Le chant finit par ces vers parodiés :

Le destin de Médée est d'être criminelle ;
Mais son cœur était fait pour aimer la vertu[1].

Ce chant est un des mieux détaillés qu'il y ait ; il est très-joli : il n'en reste plus qu'un, que nous aurons ce soir[2].

1. N'est pas toujours femme de bien qui veut. (*Pucelle*, ch. X.)
2. Ainsi, en décembre 1736, Voltaire avait déjà composé onze chants de la *Pucelle*.

Après le souper, Voltaire relut son *Mondain* et la *Défense du Mondain;* je m'en dédis, elle ne vaut pas mieux que le reste, mais elle est aussi bonne. Je ne sais si je t'ai mandé comment ce *Mondain* avait couru le monde[1]; c'est qu'il l'avait donné à l'évêque de Luçon; on l'a trouvé à sa mort et on l'a répandu aussitôt : c'est pour cela que Voltaire a été en Hollande; il n'osait plus rester ici. Le garde des sceaux voulait le faire arrêter, et voilà les bruits imparfaits qui sont venus jusqu'à nous, qu'il y avait un chant de *Jeanne* imprimé. C'était le *Mondain* qui l'a été réellement, malgré lui, ou du moins malgré madame du Châtelet qui le retient sur tout, avec toutes raisons imaginables : cependant il ne fait pas toujours tout ce qu'elle veut; mais enfin elle lui sauve beaucoup de folies. Je te recommande toujours que tout ce que je te dis soit entre nous comme un secret à moi. C'est

1. Après l'apaisement de l'affaire des *Lettres philosophiques*, qui l'avaient obligé, en mai 1734, de fuir à Bâle, puis de se cacher à Cirey. L'irritation de M. de Chauvelin garde des sceaux, l'apparition du conte du *Mondain*, trouvé dans les papiers de l'abbé de Bussi, évêque de Luçon, à la mort de ce prélat, le 3 novembre 1736, et dont d'ailleurs le président Dupuy avait répandu de nombreuses copies, le décida à quitter Cirey, le 22 décembre 1736, pour se rendre en Belgique et de là en Hollande, où il resta jusqu'au mois de février suivant. « Savez-vous bien que le *Mondain* a été traité d'ouvrage scandaleux, et vous douteriez-vous qu'on eût osé prendre ce misérable prétexte pour m'accabler encore?... faire un crime à un homme d'avoir dit qu'Adam avait les ongles longs, traiter cela sérieusement d'hérésie. » Lettre à Cideville, 8 décembre 1736, *Œuvres* t. LII, p. 361. Il est juste d'ajouter que certaines médisances sur la vie commune de Cirey, et la crainte qu'on n'éclairât M. du Châtelet, n'avaient pas été étrangers à cette séparation momentanée de Voltaire et de madame du Châtelet. Voir *Lettres de la marquise du Châtelet*, p. 114.

vrai qu'il est plus fanatique que les fanatiques qu'il hait; mais c'est son faible, tous les grands hommes en ont, et il est malheureux pour lui que le sien soit si dangereux : s'il n'était retenu, il se ferait bien des mauvais partis [1].

Tu te réjouis de savoir quelque chose de *Dardanus?* Eh bien! afflige-toi : Voltaire l'a renvoyé par la dernière poste sans me le montrer; j'en suis furieuse. Je lui ai joliment chanté pouille hier à souper; il a oublié net que je l'eusse demandé, et cela est bien vrai, car il est d'une distraction que rien n'égale, et je n'en suis point étonnée. Bref, je ne verrai point cet opéra ; j'étais bien plus curieuse des notes que de l'opéra même.

Tu ne seras pas fâché, je crois, mon cher ami, de savoir que nos aimables Français plaisent jusque dans les climats glacés, et que l'amour est de tout pays. Le secrétaire de M. Clairaut[1], l'un des voyageurs au pôle, a fait l'amour à une Laponne, il lui a promis le mariage, et est parti sans tenir sa parole. La demoiselle vient d'arriver à Paris avec une sœur à elle, pour poursuivre son amant infidèle ; elles sont débarquées chez M. Clairaut[2], qui les héberge, quoi-

1. Ce passage prouve l'influence heureuse qu'eut madame du Châtelet sur la conduite de Voltaire à cette époque.

2. Alexis-Claude Clairaut (1713-1765), naquit à Paris d'un habile maître de mathématiques, qui lui apprit à lire dans les éléments d'Euclide. Génie aussi étonnant que Pascal pour les sciences abstraites, il lut, en 1726, n'étant âgé que de douze ans et huit mois, un mémoire à l'Académie des sciences sur quatre nouvelles courbes géométriques de son invention. L'Académie des sciences lui ouvrit son sein à dix-huit ans, avant l'âge prescrit par ses règlements. Il vint à Cirey, comme tant d'autres sa-

que très médiocrement riche. L'épouseur ne veut point épouser, et la demoiselle ne veut point s'en retourner. Enfin M. Clairaut qui mande cela à Voltaire, lui marque qu'il lui a fait donner une petite pension, et va tâcher de la faire entrer dans quelque couvent pour la consoler. Tout Paris va chez lui pour voir ces Laponnes. Ah! mon Dieu, comment peut-on être Lapon!

Tu n'es pas le seul qui ait fait des couplets contre soi-même. Un ami de M. d'Ussé[1], allant le voir, le trouva écrivant; il lui demanda ce qu'il faisait : « Ce sont des vers satiriques, dit-il, que je fais contre un homme que j'ai beaucoup aimé avant de le connaître, et que je ne peux plus souffrir. » Son ami étonné lui fit un bon sermon sur l'inconvénient de faire des vers satiriques; M. d'Ussé le laissa dire et ne lui répondit qu'en lui montrant cette chanson :

D'Ussé dont l'humeur farouche
  Fait tout l'esprit,
Croit qu'un mot sorti de sa bouche
  Vaut un écrit.
Son esprit est sauvage et faux :
  Vivent les sots!

vants, pour parler sciences avec madame du Châtelet. Mais cette dame aimait à s'enfermer avec lui *pour résoudre des problèmes*, ce qui contrariait infiniment Voltaire. (A. N.)

1. Louis-Sébastien de Valentiné, marquis d'Ussé, né vers 1699, fils de Louis, et de Jeanne-Françoise Le Prêtre de Vauban, fille du célèbre maréchal, mort en octobre 1772. Auteur de poésies légères et d'une tragédie de *Pelopée*, il a été comparé par Voltaire à Saint-Aulaire. *Œuvres*, t. XXXVII, p. 373 et 499, t. LI, p. 39 *et 538.*

De vers, de musique et de prose
Grand directeur,
Parlez-lui de toute autre chose,
N'ayez pas peur;
Il ne vous dira pas deux mots :
Vivent les sots!

Suivant sa noirceur profonde
Il n'aime rien;
Il méprise tout le monde,
Qui lui rend bien.
Son esprit est sauvage et faux :
Vivent les sots!

Ces vers ne sont ni bons ni réguliers, et cependant il me semble qu'ils peignent bien un homme d'esprit, et le font croire aimable dans son humeur même.

Voilà tout ce que j'ai pu te ramasser; venons maintenant à ta lettre. Tu es en peine de la seconde que je t'ai écrite d'ici, et moi aussi; car si elle n'était que retardée, tu l'aurais reçue avec la troisième : je serais bien fâchée qu'elle fût perdue, et cela pour mille raisons. Je la ferai demander à Vassy, parce que sûrement elle n'est point restée dans cette maison. Puisque nous parlons de poste, je veux que tu saches l'heure et le moment où je reçois tes lettres, et cela, pourquoi? parce que j'ai du plaisir à penser que tu reçois les miennes, et que je veux que tu aies le même plaisir. Le samedi, le lundi et le mercredi, toujours entre six et sept heures du soir, tu peux être sûr que je te lis, à moins que la poste ne nous fasse de ses tours.

Que je vous suis obligée, mes chers amis, de parta-

ger si attentivement le bonheur que je goûte ici; vous le triplez, ce bonheur, en le partageant : Ah! répétez bien cette phrase, mes pauvres amis, car je ne saurais mieux vous dire ce que je sens, et j'aime mieux vous amuser que de me répéter. Puisque tu veux de la physique, tu en auras dans l'occasion, je ne sais rien par cœur à présent; si fait, je t'aime, c'est ce que je ne saurais oublier.

Ce jeudi soir [18 décembre 1738].

Non, les dialogues de M. Algarotti ne peuvent être comparés aux *Mondes* que comme une lampe au soleil. C'est l'explication des systèmes de Newton que M. Algarotti a faite ici en italien; ce n'est pas la faute de M. du Châtelet s'ils ne sont pas bons.

J'ai eu tort, je l'avoue, de ne t'avoir pas transcrit en entier l'endroit où Voltaire parle de Ninon, mais tu l'as deviné, il est rendu; il en parle encore dans un autre endroit, à propos du roi de Pologne[1] dont elle faisait la seule société. Quand j'aurai un peu plus de temps, je te manderai le beau de l'histoire. Depuis que le *frère* est ici on est plus souvent rassemblé, et je n'ai presque point de temps : il part demain. Je suis enchantée de ce que tu me demandes de *Nicomède*, il n'aime pas le style du cardinal de Retz[2], dont tu fais tes délices : tant mieux,

1. Jean-Casimir (1609-72), qui, après son abdication en 1668, se retira en France, où il devint abbé de Saint-Germain-des-Prés.

2. Voltaire a écrit de lui : « Plusieurs endroits de ses Mémoires

c'est une preuve que j'ai eu raison dans le jugement que j'ai porté sur son goût[1]. Ils se querellent donc toujours, ces deux amants ! Ah ! mon Dieu, qui sera assez hardi pour leur dire qu'ils devraient être heureux ; mais ils ne veulent pas qu'on entre dans leurs affaires, ils croyent qu'on n'en voit rien. Eh bien ! laisse-les faire, contente-toi d'être l'encadrement, entends-tu, bailli... ? Hélas ! tendres amants, aimez-vous, mais ne vous querellez pas. Dans la conversation que tu me rends, il me semble entendre tout le vétillage que tu m'as tant reproché. Va, les hommes sont partout les mêmes ; quelques nuances dans l'esprit les distinguent, mais dès que le cœur parle, c'est partout le même langage.

Tu veux savoir le nom de la grosse dame, elle s'appelle madame du Champbonin. Son mari est lieutenant dans le régiment du Beauffremont ; c'est un gros bouvier bègue ; pour elle, elle est la meilleure femme du monde. Nous nous harpaillons tout le jour, en vérité, je la trouve charmante ; mais tu l'aimeras bien davantage quand tu sauras que tu lui dois cette lettre. Madame du Châtelet a fait partir la poste aujourd'hui contre l'ordinaire, et sans m'en prévenir, parce qu'elle n'y a pas pensé : cette bonne dame envoie son laquais porter ma lettre et cela pour te faire plaisir.

Tu demandes l'Épître sur la *Modération*, tu seras servi à souhait ; Voltaire n'en a qu'un exemplaire

sont dignes de Salluste, mais tout n'est pas égal. » *Siècle de Louis XIV*.

1. Voir p. 76 et 85.

d'imprimé, mais on la copie actuellement pour toi; tu en auras même plus d'un; comme le paquet sera trop gros, je l'adresserai à M. Solignac, et je lui écrirai que ce sont des papiers que j'avais oublié de te laisser pour mes affaires, afin qu'il n'y mette pas le nez.

Nous aurons M. de Maupertuis pour étrennes; si nos amis viennent, je voudrais que ce fût dans ce temps, parce qu'on est plus ensemble quand il y a des étrangers, et que l'on jouera probablement la comédie. Si *Adhémar*[1] veut apprendre Gusman on jouera *Alzire;* on lui en fait la proposition.

Bonsoir, mon cher Panpan, je t'embrasse un million de fois, ainsi que tous mes chers amis; aimez-moi toujours bien, car je vis en vous.

A propos, finis donc d'étaler les qualités de M. du Châtelet sur tes lettres, le nom n'est pas même nécessaire; tout simplement à Cirey, par Vassy, en Champagne. On a lu au café la dernière Épître qui est sur l'*Envie*[2]. Rousseau y est accommodé de toutes pièces; la *dame* a dit qu'il y en avait trop, il a répondu : « Que s'il était mort, il le ferait déterrer pour le pendre. »

J'oubliais une commission que je te prie de faire exactement, c'est de transcrire ou d'arracher les feuilles d'une préface des *Lettres juives*[3], où il est

1. Saint-Lambert.

2. Le VIe des *Discours sur l'homme.* — *Œuvres*, t. XII, p. 88.

3. Par le marquis d'Argens. Parues en 1738, *La Haye*, *P. Paupie*. Il s'agit sans doute ici de ce passage de la préface du tome V^e : « Il y a quelques mois, qu'un savant, qui m'honore de

question de M. de Voltaire. C'est dans un volume que tu m'as une fois prêté, où l'auteur dit que M. de Voltaire est son ami. Envoie cela le plus tôt que tu pourras, mais sur une feuille que je puisse montrer. Je viens de faire un souper délicieux, je t'en rendrai compte demain; il est deux heures, bonsoir. Et toi, le dieu des pavots, verse tes parfums bienfaisants sur celle qui vient se jeter dans tes bras!

son amitié, et j'ose dire de son estime, passa en Hollande, où il resta quelque temps. L'homme, dont je parle, est un héros dans la littérature : toutes les sciences sont réunies en lui. Il est rival de Virgile, disciple éclairé de Newton, et historien renommé. Les gens de lettres, qui se trouvent à Amsterdam, furent charmés de le connaître. Dans un repas qui se donnait à son occasion, et dans lequel se trouvaient des savants de toute espèce, on vint à parler des *Lettres Juives*. Mon ami crut devoir laisser ignorer aux convives, qu'il en connaissait le traducteur. Ce qui acheva de l'y déterminer, c'est qu'elles furent assez applaudies ; et que ceux qui étaient en droit de décider de leur valeur, eurent plus d'indulgence que de sévérité. Certain petit grimaud de correcteur d'imprimerie, jaloux apparemment de leur succès, ne put souffrir des louanges qui le blessaient si fort. Il n'osa pourtant critiquer les lettres; mais il prit sa revanche sur l'auteur. *Il n'est pas surprenant*, dit-il, que cet écrivain soit instruit des mœurs et de la religion des turcs. Il a pris le turban... Mon ami, étonné de ce qu'il entendait, n'osait embrasser ouvertement ma défense. Après avoir affecté de ne me point connaître, il craignait que trop de vivacité à prendre mes intérêts ne découvrît son secret. Il se contenta de représenter qu'il y avait peu d'apparence à une semblable accusation. Quoi qu'il put dire, il lui fut impossible de garantir mon prépuce... Mon ami, ne put résister au désir de m'apprendre une aussi plaisante scène. Quoique je fusse assez éloigné de la Hollande, il suspendit ses affaires, partit d'Amsterdam, et vint m'annoncer en riant, qu'il fallait songer à me justifier. » *Lettres juives*, t. V, *préface*.

LETTRE VI

Mon Dieu ! comme tu as pris garde à la petite douceur que je t'ai dite sur tes lettres; crois-moi, mon ami, les miennes en seraient toutes pleines, si je ne comptais te dire combien je t'aime en t'écrivant tout ce qui peut t'amuser. N'admires-tu pas comme je t'écris pour t'épargner les ports de lettres?

Puisque le *petit saint* vient là, il va danser. Écoutez, mon cher ami, je suis si sûre de vous, et je crois, comme je le disais tout à l'heure à *Panpan*, vous marquer mon amitié bien mieux en vous amusant qu'en vous disant des douceurs que je ne me suis pas mise en peine de vous écrire, parce que j'ai toujours dit à *Panpan* de vous lire tout ce qui peut vous divertir. Sautez donc, mon *petit saint*, devant celui qui vous montre cette lettre. Je vous ai assez ennuyés, mes chers amis, il faut bien maintenant que je tâche de vous en dédommager pendant que je trouve hors de moi de quoi le faire; c'est si vrai que si je n'y mettais que de mon cru, je serais toujours la même. Allez, allez, mon *petit saint*, il n'y a que la crainte de paraître un âne qui vous empêche de

venir; venez en toute assurance, les ânes sont fort bien reçus ici, j'en suis un bon garant, car on ne leur parle jamais que de leurs âneries. C'est beaucoup que la *dame* vous souhaite, d'autant qu'elle craint les visites; mais dès que je lui eus assuré que vous sauriez lire et rester dans votre chambre[1], elle n'a plus fait que vous désirer : elle veut avoir le temps de travailler; mais le soir elle est charmante. J'ai fait un complot qui réussira si vous venez, c'est de jouer les *Ménechmes :* repassez votre rôle; et vous, *docteur*, repassez le vôtre aussi. C'est un régal à leur faire; ils ne le sauront que le jour que nous jouerons : j'ai tout ce qu'il faut d'acteurs et d'actrices. Si vous apprenez Gusman, vous ferez grand plaisir pour *Alzire.*

J'ai mandé à Panpan le temps où je voudrais que vous vinssiez pour votre plaisir. Voyez, ajustez-vous avec le *docteur;* je ne vous demande rien, et je vous souhaite vivement. Je ne sais pourquoi je n'ai pas entendu la Centurie, elle est effectivement bien claire : c'est que je suis une grosse bête, et vous un charmant *petit saint*, qui faites de votre joli esprit tout ce que vous voulez, et de votre cœur tout ce que vous devez.

Je te répondrai sur tes vers, puisque tu le veux,

1. On ne se douterait guère, d'après les conditions sévères que met ici madame du Châtelet à recevoir Saint-Lambert, qu'elle rechercherait un jour, avec une avidité insatiable, toutes les occasions où elle pourrait avoir avec lui de fréquents et secrets entretiens et que Voltaire rencontrerait dans ce même Saint-Lambert un rival dangereux qui, plus d'une fois, troublerait son bonheur et son repos. (A. N.)

cher *Panpan*, mais ce ne peut être ce soir, car m lettre a déjà été interrompue pour une répétition qu a été si mal, que bref nous ne jouerons pas. Enfin, est tard, on va souper, et je veux répondre à te lettres ; mais il faut du temps pour examiner tes vers

Prenez donc garde, butor, comme vous parlez d *Dorothée!* un peu plus de tournure, s'il vous plaît prenez exemple sur la façon dont je vous en parle cela ne saurait être trop éloigné de la curiosité : s votre lettre s'était perdue, ce serait un beau mystère Quand vous voudrez en parler, songez que cela s passe sous vos yeux[1]. Mes amis, mes amis! soyez cir conspects.

J'ai fait comme le *saint*, j'ai sauté de joie quan on m'a dit que tu avais quelque lueur d'espéranc de venir ici ; mais j'avais déjà senti tes raisons, e d'ailleurs le ton de la *dame* t'abasourdirait ; il es à mille lieues du tien, et même à deux mille de celu de la duchesse[2]. Elle est très-froide et un peu sèche tu ne saurais quelle contenance tenir, et toutes le prévenances de ton aimable *idole* ne te remettraien pas. Il est bien rare qu'elle soit comme je te l'ai dé peinte d'abord au commencement de mes lettres, e encore tout cela n'est-il pas du ton familier, qu'ell ne prend jamais Je ne te dis rien sur le regret de n te pas voir ; tu me connais et tu sais si je t'aime.

1. Outre les pseudonymes sous lesquels elle désignait ses hôte de Cirey, Mme de Graffigny, par surcroît de précaution, parla d'eux comme de personnes habitant Lunéville, et priait ses ami Devaux et Desmarets, de faire de même. Voir plus loin, p. 102.

2. Madame de Richelieu. (A. N.) — Ou peut-être plutôt la du chesse douairière de Lorraine.

Je ne réponds rien à l'article de mes affaires, que des oui, tu as raison ; tu es un *Panpichon* charmant, aimable, officieux, que j'aime de tout mon cœur.

J'ai donc fait de la prose sans le savoir : je suis toute désolée de la diminution de sa belle mine, et des propos de ta mère. Mande-moi bien tout, que je m'afflige ou que je me réjouisse avec toi. Je ne trouve pas déjà le marché de Lolotte si bon, car si le roi mourait... Je vais la complimenter.

Bonsoir, mon ami, je ne saurais te dire ce que c'est que *Boursouffle ;* c'est une farce qui n'a ni cul ni tête, qui est cependant bien écrite, mais hors de nature par le ridicule d'un campagnard. Va-t-en au diable, je ne finirais pas si je voulais tout te dire ; et j'ai des lettres sans fin à écrire, que je n'écrirais[1] point si je cailletais plus longtemps avec toi. Cailleter ! oh ! c'est une douce chose ; mais voilà le souper qui sonne et je ne veux pas veiller, parce que je ne me porte pas trop bien. Je t'embrasse, ami chéri ; et *gros chien*[2] où est-il ? qu'il en ait aussi sa part, ce pauvre ami !

A propos on appelle ici la grosse dame *gros chat ;* chacun a ses animaux, comme tu vois. Attends, encore un mot ; je ne t'ai pas dit que j'ai ri de ta belle bêtise sur M. Charmiou : oh ! je te reconnais bien, tu n'y vois qu'à deux fois. Bonsoir, butor !

J'avais plié ma lettre avant souper, mais je me ravise, il faut tâter un peu de tout. Comme j'ai dit que j'écrirai à la Grandville, c'est pourquoi il n'y a

1. L'édition originale porte *je n'écrirai point.*
2. Desmarets.

rien à craindre; ainsi je veux encore te dire plus clairement que tu prennes garde aux réponses que tu me fais. Tu sais bien que je ne te parle de *Nicomède* que comme si je faisais réponse ; tu dois donc faire comme si tu m'en disais des nouvelles, et ne me point répéter des faits qui sont clairs comme le jour. C'est une chose terrible que le fanatisme de cet homme sur l'abbé Desfontaines et Rousseau. Je sors d'une conversation terrible là-dessus, où nous avons essayé de le persuader de les mépriser. O faiblesse humaine! il n'a ni rime ni raison quand il en parle. C'est lui qui fait faire les estampes, et qui fait les vers qui sont au bas : je ne fais pas semblant de le savoir, mais il tournaille autour de moi pour me le faire entendre, et n'ose pourtant le dire tout à fait. Quelle faiblesse! et quel ridicule cela va lui donner! Réellement le cœur m'en saigne, car je l'aime, oui je l'aime; et il a tant de bonnes qualités que c'est une pitié de lui voir des faiblesses si misérables. La belle *dame* m'a fait voir à souper une lettre qu'il écrit à M. de Maupertuis, pour l'engager à faire donner quelque chose à ces Laponnes dont je t'ai parlé[1]. Il y a des vers charmants pour engager aussi tous ces MM. de l'Académie

1. La lettre du 20 décembre 1738 (*Œuvres*, t. LIII, 362), dans laquelle Voltaire joignait à un don de cent livres ces vers destinés à recommander la quête en faveur des deux Laponnes :

La voyageuse Académie
Recommande à l'humanité,
Comme à la tendre charité,
Un gros tendron de Laponie.
L'amour qui fait tout son malheur,
De ses feux embrasa son cœur
Parmi les glaces de Bothnie.

Voir encore : *Lettres de la marquise du Châtelet*, p. 259.

à donner. La belle *dame* envoie cinquante livres; quant à lui; il n'a pas voulu que l'on sût ce qu'il envoyait, mais j'ai vu que c'était tout au moins cent livres. Voilà l'homme dans ses actions généreuses. N'est-ce pas beau? Je l'ai fait pleurer hier, mais pleurer à chaudes larmes, en lui contant ce que Léopold avait fait pour la M..... Il n'entend jamais parler d'une belle action sans attendrissement; cela ne mérite-t-il pas qu'on lui souhaite, avec tout l'intérêt possible, moins de faiblesse dans l'esprit. Sa maladie n'est autre chose que des vapeurs, il est tout comme Desmarets était ; tant qu'il est dissipé il se porte bien; dès qu'on le contrarie, il est malade. Notre conversation de ce soir l'a mis dans un état horrible : ne crois pas que ce soit ma faute, c'est la belle *dame* qui m'a fait signe. Il ne veut pas convenir qu'il a des vapeurs; il s'en prend à ses indigestions; enfin il est positivement comme Desmarets. Il faut bien le lui dire, afin qu'à son arrivée, s'il vient, il lui donne de la confiance en Bagard[1] : j'ai déjà commencé. Je lui ai écrit pour M. Trichâteau, qui tombe du mal caduc; il m'a fait une prompte réponse et m'a envoyé une consultation que Voltaire et la *dame* admirent: peut-être le fera-t-on venir. J'ai déjà dit que Desmarets était tout comme lui; il grille de le voir pour parler glaires : c'est aussi sa marotte. Il a aussi la barre dans le ventre; enfin que te dirai-je? rien n'y manque. Il demande souvent s'il aime à

1. Médecin renommé de Lunéville, dont les grandes connaissances dans son art lui méritèrent l'amitié et la confiance de Stanislas, qui le nomma son premier médecin. (A. N.)

faire de la musique; je crois qu'il voudrait en tâter. Bonsoir, j'avais dit que je ne veillerais pas, et pourtant m'y voilà ; mais s'arrête-t-on jamais dans la carrière des plaisirs? mon plus grand plaisir est celui de t'écrire. Je me porte un peu mieux ce soir.

Garde-toi bien de parler des estampes, tu penses bien qu'il ne les avoue pas, mais on ne manquera pas de les avouer : prends garde à ce que tu me répondras là-dessus. Tâche d'avoir un peu de finesse dans tes tournures. A bon entendeur, salut !

LETTRE VII

Cirey, ce lundi soir [22 décembre 1738].

Je viens d'expédier le soin de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre[1].

Voici le commentaire, mon cher ami, c'est que j'avais cinq ou six lettres à écrire; j'ai commencé par les expédier, parce que voilà plusieurs ordinaires que tu me joues le tour de m'empêcher de les écrire. Je vais parler à toi sans inquiétude, tant que terre me portera.

Tu es surpris de ne pas trouver de dimanche dans ma date; c'est que, comme je te l'ai déjà marqué, l'on ne court pas deux lièvres à la fois. Tu ne t'attends pas que j'aie joué hier la comédie, cela est pourtant vrai. Je vis avant-hier que Voltaire désirait fort de voir jouer sa bouffonnerie; je m'aperçus également que la belle *dame* avait grande envie de voir jouer sa fille que l'on renvoyait aujourd'hui[2]; je vis aussi qu'en me donnant un peu de peine la pièce irait: je fis alors venir les enfants hier matin; je les recordai

1. *Zaïre*, acte I, sc. 4.
2. Elle était arrivée le dimanche, 14 décembre. Voir p. 73.

tant, je me démenai tant à la répétition que nous fîmes après leur dîner, qu'enfin nous avons joué. Le seigneur châtelain débitait son rôle sur un pupître, et la pièce a été passablement représentée. J'ai eu beaucoup de louange pour mon chétif rôle; et cela a mis Voltaire en goût de m'en faire jouer de meilleurs: on parle de *Mérope*, peut-être en viendrons-nous à bout; nous verrons. Tu penses bien que cela a pris ma journée tout entière. Après la comédie, nous dansâmes sur le théâtre, et je dansai : tout cela est bien gai.

Voici le reste de la journée: après souper, à propos de bottes, la belle *dame* me demanda si j'avais eu des enfants; et bref, voilà que de questions en questions, me défendant toujours, on m'a fait conter l'histoire de ma vie qu'ils ignoraient totalement. Ah! quel bon cœur! la belle *dame* riait pour s'empêcher de pleurer; mais Voltaire, l'humain Voltaire, fondait en larmes, car il n'a pas honte de paraître sensible : je faisais comme la belle *dame*, moi, je voulais me taire : mais il n'y avait pas moyen; on me pressait toujours de continuer: madame *Dorsin* faisait aussi comme Voltaire; enfin, ils ont été si touchés, que mes efforts ont été inutiles, j'ai pleuré aussi. Sais-tu ce qui les a le plus frappés? C'est le trait de Villeneuve que je n'ai pas nommé, et dont je n'ai parlé que par hasard, à cause qu'il se récriait à tout moment. «Comment! aucun ami ne vous était bon à rien?» Je n'ai presque rien circonstancié, car je souffrais de la peine que je leur faisais, et des efforts que je faisais moi-même pour ne point brailler.

Leurs réflexions sur mon sort ont duré jusqu'à plus de deux heures. La grosse dame qui se couche ordinairement à onze heures, est restée ; elle s'en est allée un peu après que j'ai eu fini de conter : je l'ai retrouvée en remontant qui m'attendait, parce qu'elle avait pensé que si je me couchais le cœur gros, je ne dormirais pas. Elle m'a parlé comme la bonté parlerait en personne ; elle m'a consolée, elle m'a dissipée, et enfin elle ne m'a quittée qu'à trois heures passées. Je parie que tu pleures de joie, mon cher ami, de me voir avec des cœurs si compatissants ! Cette bonne dame ne savait que me dire pour me caresser. Elle souhaitait vingt mille livres de rente à son fils pour me le donner demain. Elle m'offre d'aller demeurer avec elle, si je ne vais pas à Paris ; enfin ce sont des amitiés uniques. Je n'ai pas dormi de cette belle histoire, ni le pauvre Voltaire non plus ; il m'a paru ce matin presque aussi touché qu'il l'était hier. Ah ! quelle âme !... La belle *dame* dit moins, mais en mesurant ce qu'elle dit, elle a aussi son caractère : on en est bien content. Cette scène m'a bien renouvelé le bonheur qu'il y a d'être avec des gens qui pensent, car je le sens, avec attendrissement ; j'ai été trop émuée par leurs réflexions pour que je ne m'en sente pas aujourd'hui... Je suis toute brouillée, et peut-être ne te parlerai-je pas encore de tes vers : tu me le pardonneras, mon ami, n'est-ce pas ? Cependant, si je puis, je le ferai. La poste me mettra peut-être de bonne humeur, c'est toujours là ma boussole : en attendant, je vais te conter ce que je sais.



M. Algarotti, fâché, outré de la traduction du

Castera[1], a voulu faire arrêter les exemplaires : il fa te dire que cette traduction est pleine de notes cont l'auteur, cela fait bien du bruit dans la républiq des lettres, d'autant que la traduction est faite so les yeux de M. de Fontenelle, qui est toujours oppo à M. Algarotti. Enfin le Castera a été si furieux d plaintes de son auteur, qu'il veut se battre avec lui notez qu'il n'est plus abbé, et qu'on croit qu'ils battront : c'est M. de Maupertuis qui mande tous c détails. Il vient toujours au commencement de jan vier. Ce matin, Voltaire nous a lu ce qu'il appelle grand *Boursouffle ;* c'est une pièce en trois acte écrite d'un naturel charmant. Il l'aurait donnée si l Chaussée n'avait fait le *Préjugé :* il y a dans celle

1. Dans cette traduction, Castera critique, en effet, assez lib ment Algarotti, et se montre partisan décidé de Descartes con Newton. On lit dans sa *préface :* « J'ai peur qu'on ne lui (Algaro reproche d'avoir le ton un peu décisif. Zélé partisan des sava d'Angleterre, il n'en parle qu'avec vénération, et sans doute il pas tort. Prévenu contre Descartes et contre tous nos philosop français, il les traite de temps en temps avec un mépris souvera ce sont, si l'on veut l'en croire, des esprits romanesques, liv à la témérité des conjectures... Notre nation n'est guère plus r pectée, on nous donne de la *gentillesse* et du *feu*, mais dès q s'agit de solidité, c'est chez les Anglais qu'on va la cherch Descartes fut le père de la philosophie ; avant Descartes, l'on n'é diait que pour pallier l'ignorance... S'il n'a pas développé to c'est la faute du temps... Louons-le plutôt de nous avoir laissé système, dont le fond excellent n'a besoin d'être corrigé que d quelques-unes de ses parties... S'il m'est permis de porter m jugement sur le style italien (d'*Algarotti*), j'avouerai qu'il paraît un peu trop diffus. L'auteur, n'a pas évité les phr allongées... » Parlant ensuite de ses notes Castera ajoute : « D'au sont consacrées à la critique, mais à une critique dépouillée d'am tume... J'aurais pu faire beaucoup de notes de cette espèce, m j'ai respecté les lumières de mon auteur. » Dans sa *Lettre au co de L****, Paris, 1739, in-12, Castera répondit aux observati qu'Algarotti avait faites sur ces notes.

Voltaire, pour épisode, une femme méprisée de son mari qu'elle adore, je la jouerai. Ah ! que je la jouerai bien[1] ! Justement voilà la poste qui arrive, et dans cinq lettres, celle de Desmarets n'y est pas; pourtant je ne laisse pas d'y répondre, c'est-à-dire à ce que tu me mandes. Je trouve le marché qu'on lui propose préférable à tout autre, d'abord par les raisons que tu me dis, et par une de plus que je lui ai mandée. Je sais bien qu'il s'accommode de tout, mais il lui en coûterait trop de plier sous M. de Beauvau[2], dont la morgue est montée au plus haut point. Il vaut mieux gouverner un sot que d'être gouverné par un homme d'esprit impérieux : du moins ne saurais-je m'imaginer que Desmarets puisse être heureux dans ce régiment, où il ne pourrait prétendre à la majorité; et s'il fait le marché de celui de Dudicourt[3], c'est un pas qu'il faut qu'il se ménage. Tu peux toujours lui dire cela, car je ne lui écris pas; tu ne le lui diras pas, si tu veux, je t'en laisse le maître : d'ailleurs, peut-être que mon avis ne lui importe guère; je lui ai souvent entendu dire que peut-être ce ne serait rien; mais je voudrais bien pouvoir dire, *de mes propres yeux vu.* Je n'ai pas ri, mon ami, parce que je ne ris pas aujourd'hui.

Je te remercie, mon cher *Panpan*, des nouvelles de ta santé, j'aime ta confiance : c'est de l'amitié tout cela, et de la vraie. Tu ne serais pas le premier qui

1. Allusion à son union malheureuse avec M. de Graffigny.
2. Marc de Beauvau, prince de Craon. Voir plus loin.
3. Le régiment d'Heudicourt, dont le marquis d'Heudicourt était propriétaire depuis 1735. Il se composait de 22 officiers, et tenait garnison à Vic.

10

aurait guéri un mal de poitrine avec des cornichons, cela est excellent pour les glaireux. Mais, mon Dieu! que ces drôles-là voient donc s'ils viendront ou s'ils ne viendront pas, je suis lasse de répondre tous les jours de poste : je n'en sais rien ; qu'ils fixent un temps et qu'ils tiennent parole, ou qu'ils disent qu'ils ne le peuvent pas. On va encore me tourmenter ce soir, et je dirai toujours que je n'en sais rien, c'est vraiment désagréable.

Je vais écrire à Mme Babaud, quoique je sois excédée. Ce n'est pas la faute de ta lettre, si je ne repasse pas tes vers ce soir, mais je ne le pourrais, pardonne-le moi.

Je ne suis pas étonnée que ton père ait l'article de Léopold, Voltaire l'avait envoyé à Madame Royale[1], pour savoir si elle en était contente, elle dit : *coussi! coussi!* et trouva très-mauvais le petit Etat[2]. Je t'ai, je crois, mandé que j'écrivais à la Grandville : je ne sais, mais j'ai bien peur que son dadais n'ait quelque affaire dans ce corps-là. Il est vain, ignorant pour la cavalerie, les autres sont glorieux, et ont la tête chaude; enfin cela ne me présage rien de bon. Je savais quelque chose des comptes de François, mais il me les a mandés si brouillés, que je lui ai demandé une autre explication ; j'étais alors à Demange[3], et je n'ai pas

1. *L'article* dont il est ici question, et sur lequel Voltaire désirait avoir l'avis de sa veuve, Madame Royale, est le passage qu'il a consacré à ce prince dans le *Siècle de Louis XIV*, à propos du traité de Ryswick, et dont madame de Graffigny a donné une transcription dans une lettre précédente. Voir p. 57.

2. Voir plus haut, p. 58.

3. Demange-aux-Eaux, dans l'ancien duché de Bar, canton de Gondrecourt, à 24 kil. de Commercy.

encore la réponse. J'ai un billet de Toussaint sur cela. A propos de cela, la grosse dame m'assure bien que l'on ne s'en tiendra pas à l'intérêt que l'on prend à moi : — Vous verrez, vous verrez, dit-elle, je suis enchantée que vous ayez conté cela; vous verrez ! Nous verrons !

Tavannes me mande que l'on bat la moutarde de Lolotte, et qu'elle est accouchée d'une fille. Fanchon me mande qu'il est arrivé des lettres foudroyantes à la belle sur cette aventure, et qu'elle en est désolée ; elle me mande aussi que *Tutu* est plus enfumée que les deux autres; enfin elle me mande que le conseil suprême de Madame Royale a décidé que M. de Spada[1] ne pouvait aller complimenter la reine de Sardaigne[2] sur son fils, à cause de l'aventure de Lolotte, et que cela était honteux. C'est M. de Mouchy [3] qui y va; il mène avec lui le petit Henri.

Adieu, cher ami, voilà bien du papier de reste, mais je suis accablée et n'ai plus que ce qu'il me faut de courage pour écrire à...

Va, va ! je te pardonne ton mauvais papier en faveur de la rame, et suis enchantée de te savoir si...

1. Le comte Spada, alors ministre du Grand Duc de Toscane, auprès du Saint-Siége.

2. Élisabeth-Thérèse de Lorraine, fille du duc Léopold, née le 16 octobre 1711, mariée, le 5 mars 1737, à Charles-Emmanuel de Savoie, né en 1701, roi de Sardaigne en 1730, morte le 3 juillet 1741. Elle était accouchée le 1er décembre 1738, de Charles-François-Marie duc d'Aoste.

3. Probablement Philippe de Noailles, marquis, puis duc de Mouchy, second fils du maréchal de Noailles et de Françoise-Charlotte-Amable d'Aubigné, nièce de madame de Maintenon, né le 7 décembre 1715, maréchal en 1775, guillotiné le 24 juin 1794.

bien en provisions; mais plus d'enveloppe donc, ni plus de lieutenant-général[1]. Je suis bien fâchée que ma lettre soit toujours égarée; j'espère que c'est le postillon d'ici qui l'a perdue dans la boue, comme cela lui est, dit-on, déjà arrivé, parce que je ne l'avais pas mise dans le paquet de la *dame;* il vient d'en perdre une de M. du Châtelet qui l'a fort fâché. Bonsoir, mes chers amis, je vous aime tous à la folie.

1. Titre que M. du Châtelet ne porta qu'à partir du mois de mai 1744. On s'explique mal que Devaux le mit dans la suscription de ses lettres à Mme de Graffigny.

LETTRE VIII

Cirey, ce mardi soir [23 décembre 1738].

Bonsoir, mon ami, je ne t'écrirai guère, car voilà la grosse dame qui écrit vis-à-vis de moi; elle m'aime tant qu'elle vient écrire dans ma chambre, et cela ne me gêne pas, parce qu'elle est stylée à ne point gêner. Je m'en vais te dire ce que je sais, depuis hier: d'abord le souper fut tout géographique. Ce matin, Voltaire nous a achevé son *Boursouffle*, qui est en vérité très-joli. Il l'a montré à la Quinault, il y a dix ans; il croit que c'est de là que La Chaussée a tiré son *Préjugé à la mode*[1]. Il est vrai que la scène du

1. Dans son *Dictionnaire philosophique, au mot art dramatique*, Voltaire a dit : « Quelques personnes s'amusaient à jouer dans un château de petites comédies qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades :* on en fit une en l'année 1732, dont le principal personnage était... très-bon homme, et marin grossier... Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'esprit, nommée mademoiselle Quinault, ayant vu cette farce, conçut qu'on pourrait faire une comédie très-intéressante, et d'un génie tout nouveau pour les Français, en exposant sur le théâtre le contraste d'un jeune homme qui croirait que c'est un ridicule d'aimer sa femme... Elle pressa l'auteur (*Voltaire*), d'en faire une pièce régulière, mais ayant refusé, elle demanda la permission de donner ce sujet à M. de La Chaussée. » — Le *Préjugé à la mode* fut joué pour la première fois le 3 février 1735.

mari et de la femme s'y trouve, hors qu'elle est plu courte, c'est la même chose. La *dame* écrit les rôles on a bien de la peine à les remplir. En les distribuant Voltaire s'est écrié : « Ah ! faisons venir notre pauvre petit *Panpan*, que nous le voyions ! — De tout mon cœur, a dit la belle *dame ;* mandez-lui, madame, de venir. » J'ai dit à Voltaire : « Mais vous le connaissez, vous savez comme il est timide ; jamais il ne parlera devant cette belle *dame*. — Attendez, dit-il, nous le mettrons à son aise ; le premier jour, nous la lui ferons voir par le trou de la serrure ; le second nous le tiendrons dans le cabinet, il l'entendra parler ; le troisième il entrera dans la chambre, et parlera derrière le paravent : allez, allez, nous l'aimerons tant, que nous l'apprivoiserons. » La belle *dame* a dit : — « Mais quelle folie ! je serai charmé de le voir, et j'espère qu'il ne me craindra pas. » Vois, mon ami, si cela te donne du courage. J'ai dit que si tu venais, il fallait qu'on jouât *César*[1] *:* Voltaire en est enchanté, car il avoue que c'est sa pièce favorite. Réponds-moi assez positivement pour que je ne traine pas la réponse comme avec Desmarets. Si tu viens, cher ami, il te faut un habit, parce que tu n'oserais mettre ta belle *Urne*, elle est d'été, et ton habit de drap est trop vilain. Ah ! combien de choses nous aurions à nous dire !

Je vais donc, puisque tu le veux, critiquer tes vers et les louer. Le début de l'Épître à Saint-Lambert est très bien ; mais je t'arrête tout court à un style

1. La *Mort de César*, tragédie, jouée pour la première fois, le *11 août* 1735, au collège d'Harcourt par les élèves de ce collège.

qui me choque. Il n'est parbleu pas vrai que l'hiver soit le printemps des villes, tu pourrais tout au plus donner la préférence aux plaisirs qu'on prend dans les villes pendant l'hiver à ceux du printemps que l'on goûte à la campagne ; mais encore ne persuaderas-tu pas. C'est une expression qui s'entend, diras-tu ; et moi je dis que non, et qu'elle est absurde. La peinture des plaisirs campagnards, quoique jolie, est manquée ; on ne sait pourquoi tu les fais courir de cuisine en cuisine ; il semble que tu veuilles désigner un chasseur : il fallait donc dire qu'en chasseurs, ils se chauffent à la cuisine, parce qu'ils trouvent ce feu-là plus près qu'un autre, ou qu'ils n'osent entrer dans une chambre, bâtis comme ils sont. Je trouve beaucoup trop bas, *fourrant avec cent rogatons ;* pourquoi changeraient-ils de moutons, de bergère et de fougère ? Ces trois vers sont jolis, en eux-mêmes; mais on n'entend pas pourquoi tous ces changements. Il me semble aussi que pour traiter cela du ton comique, le commencement de l'épître est trop galant ; ces deux styles jurent, surtout le premier. *Les nôtres*, etc. sont trop loin de *plaisirs ;* il faut relire pour l'entendre, et je ne sais si un nominatif travesti en chasseur et en paysan peut encore servir à une aussi longue tirade ; mais, quoiqu'il en soit, pour l'entendre, il faut la relire ou l'avoir dans la tête. Je n'aime pas *cabriole*, et je dirai comme toi, *c'est par sentiment ;* toute la tirade est charmante !... Voilà, mon cher, ce que je puis te dire : ne prends pas mes remarques en guignon, je te dis ce que je pense, et en vérité c'est bien peu de

chose pour des vers si jolis. *Panpan*[1] ! l'ami de mon cœur, connaît trop bien son amie, pour qu'il lui arrive de douter de la sincérité de ce qu'elle lui marque.

Ce jeudi soir [25 décembre 1738].

Je ne t'écrivis pas hier, mon ami, parce que j'eus d'autres occupations, dont je ne puis te rendre compte; elles étaient bien agréables : c'étaient des lectures, entre autres, une traduction anglaise[2] de la belle *dame*, qui est admirable. La préface du traducteur qui ne lui a coûté qu'une demi-heure, est une chose surprenante. Notre sexe devrait lui élever des autels. C'étaient de belles crasseuses que les Athénaïs[3] et ces autres bégueules si rénommées! Ah

1. Ce *Panpan*, qui fait de si jolis vers et qui paraît si aimable, naquit à Lunéville, de parents qui le destinèrent d'abord à la magistrature. Chacun a sa vocation, comme on sait; ce n'était pas là la sienne; les études sérieuses n'étaient pas faites pour lui. Mais effleurer toutes les parties de la littérature, c'était satisfaire un goût pour lequel il était né. Cependant comme cela ne le menait point à un état, on imagina de lui en faire un en l'attachant au roi de Pologne Stanislas, en qualité de lecteur de ce prince, avec un traitement de deux mille écus. Lorsqu'on en parla au roi : « Que ferai-je d'un lecteur? dit Stanislas. Ah! bon! ce sera comme le confesseur de mon gendre. » Ce gendre était Louis XV, qui n'allait guère à confesse comme vous voyez. M. Devaux, d'un caractère fort doux, d'une humeur toujours égale, doué de beaucoup d'esprit et de facilité, mais peut-être encore plus de timidité et de paresse, avait été élevé avec madame de Graffigny. (A. N.)

2. Celle de la préface de la *Fable des Abeilles* dont Mme de Graffigny donne une transcription à la fin de cette lettre. Voir p. 12

3. Ahenaïs Eudoxia, fille du philosophe grec Leontius, femme de Théodore II, célèbre par son savoir et sa beauté, morte en 46 Elle avait mis en vers les huit premiers livres de l'*Ancien Testament*, et composé une vie de J.-C. en centons d'Homère.

quelle femme!... que je suis petite!... Si ma diminution s'étendait sur le corps, je passerais, je crois, par le trou d'une serrure. J'ai lu aussi le discours de Voltaire *sur le feu*, il n'est pas digne de l'autre[1]... Il est bien vrai que quand les femmes se mêlent d'écrire, elles surpassent les hommes : quelle prodigieuse différence! Mais combien de siècles faut-il pour faire une femme comme celle-là? Et comment a-t-elle fait ce discours? la nuit, parce qu'elle se cachait de Voltaire. Elle ne dormait qu'une heure; accablée de sommeil, elle se mettait les mains dans de l'eau à la glace, se promenait en se battant les bras, et puis écrivait les raisonnements les plus abstraits avec un style à se faire lire pour lui-même : elle a passé huit nuits de suite de cette façon. Hier Voltaire eut la fièvre le soir, cela nous affligea tous : il est assez bien aujourd'hui. Espérons que le dieu d'Épidaure conservera les jours du fils d'Apollon.

J'ai reçu hier ta lettre qui ne me chagrine pas tant que toi, car j'espère que cette lettre de dimanche n'est pas perdue; mais la perdue me chagrine toujours... Pour la préférence, je ne la donne pas comme Saint-Lambert à l'Épître à ton père, mais je la trouve belle et les autres jolies. Je n'ai garde de montrer la sienne; je ne démens pas ainsi l'éloge que je fais de mes amis : je sais ce qu'il faut montrer. J'ai reçu aussi hier une de tes lettres; est-ce hier ou l'autre poste?... Oui, tant il y a qu'il me paraît être de très-méchante humeur. Ce n'est plus le style vif

1. Le Mémoire que Mme du Châtelet composa sur le même sujet.

de l'amitié, j'en suis bien aise, car je ne savais qu'y répondre. Ne te lasse pas, mon ami, de m'écrire des riens, des riens, soit; ils m'amusent toujours, et il me semble que je suis à cailleter avec toi, quand je les lis. Crois-tu que je ne sois pas enchantée de savoir que vous n'êtes pas ensemble, sans vous souvenir de moi, sans en parler et sans m'aimer? Hélas! où prendrai-je donc le plaisir d'être aimée, que je sens si bien et qui peut seul faire le bien de mon cœur?... O mes pauvres amis! je vous le répète, et vous le répéterai toute ma vie, rien ne me dédommage de votre société; ce n'est pas parce que je ne suis qu'une sotte ici, car si je ne le sentais, je n'en saurais rien, et je me gâterais même par tout ce qu'on me dit d'obligeant, mais c'est que le prix de vos cœurs est trop bien gravé dans le mien pour que je ne regrette pas à tout moment le temps que je passe loin de vous. Demandez plutôt à la grosse dame comme je pleure dès que je parle de mes amis!..... Ah! cher *Panpan!* elle te connaît comme moi, à tes défauts près que je ne lui dis pas : elle est enchantée de ce que tu l'aimes. Tu devrais bien lui faire un bon petit quatrain, que je lui montrerais. Elle est tous les jours plus empressée pour moi... quoi! elle accommode mon feu; j'en suis honteuse... Enfin, si j'étais malade, je crois qu'elle me rendrait les plus petits services; et puis, elle a de l'esprit, elle évite d'être embarrassante, on parle de tout avec elle, et l'on ne craint rien; mais c'est qu'elle n'a appris que le bon de la philosophie. Au vrai, il y a peu de femmes comme elle, du moins n'en ai-je point vu.

Sincèrement je suis confondue de toutes ses attentions et de ses façons d'agir, car ce ne sont point des compliments. Que te dirai-je? nous nous harpaillons toujours; elle me fait mettre à genoux parce qu'elle est plus forte que moi, et, jamais la plaisanterie ne va plus loin que l'on ne veut[1].

A propos d'attention, j'en ai découvert aujourd'hui une jolie de Voltaire, dont mademoiselle Dubois m'avait tenu le cas secret : son valet de chambre demande très-souvent si je n'ai besoin de rien de chez lui : il a ordonné à tous ses gens de me servir comme lui-même, aussi je ne savais pourquoi ses deux laquais me servaient si bien, car je ne suis servie que par eux. Il a ordonné jusques à sa ménagère de s'informer si elle ne pourrait pas m'être utile. Voilà mon cher ami, jusqu'où vont toutes les prévenances et les soins de ton *idole*, juge donc si l'on peut trop l'aimer!... Cependant comme il ne met jamais de bornes à tout ce qu'il fait de bien, il serait possible qu'il y eût encore une infinité de jolies petites choses que je ne sache pas, mais desquelles je ne lui tiendrai pas moins bon compte. Tout ceci me mène naturellement à te dire comment il est servi. *Son valet de chambre ne quitte point sa chaise à table ;*

1. Cette dame d'un si bon naturel et d'un commerce si agréable, était la confidente et l'amie de Voltaire. Voici des vers qu'il lui adressa dans le temps qu'il était, pour le château de Cirey, ce que Perrault avait été pour le Louvre :

C'est l'architecte d'Émilie
Qui ce petit mot vous écrit :
Je me sers de sa plume, et non de son génie;
Mais je vous aime, aimable amie ;
Ce seul mot vaut beaucoup d'esprit.

(A. N.)

et ses laquais lui remettent ce qui lui est nécessaire comme les pages aux gentilshommes du Roi; mais tout cela est fait sans aucun air de faste : tant il est vrai que les bons esprits savent en toute occasion conserver la dignité qui leur convient, sans avoir le ridicule d'y mettre jamais d'affectation. Il a une façon plaisante d'ordonner qui tient aux bonnes grâces de ses manières : il ajoute toujours en riant : « et qu'on ait bien soin de Madame ! » Enfin, j'ai songé à minuit que tu entendais la messe bien froidement, et que moi j'étais bien à mon aise. Je crois que c'est dans la lettre perdue que je te mandais, qu'en ouvrant la porte de la chambre de Voltaire, on voyait dire la messe; c'est de là qu'on l'entend. Il nous a conté qu'il était cette nuit dans son lit à réciter les litanies de la Sainte-Vierge, par pénitence, « parce que, disait-il, quoiqu'il ne soit pas le Saint-Esprit, il aime mieux avoir affaire avec elle. » Enfin on l'a entouré d'un paravent, à cause du froid de la porte, et nous avons entendu l'office divin.

Bonsoir, mon *Panpichon*, je ne saurais plus te dire que des amitiés, et jamais je n'en puis dire autant que j'en pense !

Vois encore ce vilain avocat, je t'en prie, je veux bien qu'il ne me fasse point de réponse, mais fais-lui lire ma lettre, et mande-moi comment va mon affaire. Ah ! le sot homme ! vous verrez qu'il sera peut-être aussi embarrassé cette fois-ci que l'autre; qu'importe, il faut que tu lui parles. Adieu.

« Les lois sont à la société ce que la vie est au

corps humain. Ceux qui connaissent l'anatomie savent que les os, les nerfs, la peau et les autres parties du corps, qui affectent le plus nos sens, et qui nous paraissent les plus considérables, ne sont pas ce qui conserve notre vie, mais qu'elle dépend de linéaments déliés dont le vulgaire ne soupçonne pas même l'existence. De même ceux qui étudient l'anatomie de l'esprit humain, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et qui, dans cette recherche, n'ont aucun égard aux préjugés de l'éducation, savent que ce n'est pas le bon naturel, la pitié ni les autres qualités aimables qui rendent les hommes sociables, mais les vices, qui échauffent la bile des prédicateurs; c'est ce que j'ai tâché de développer dans l'ouvrage suivant.

« Ce livre essuya bien des contradictions quand il parut; quelques-uns se méprenant aux desseins de l'auteur, en voulant l'empoisonner, écrivirent que c'était la satire de la vertu et l'éloge du vice. Cette calomnie m'a fait prendre le parti d'instruire le public des vues que je me suis proposées en l'écrivant.

« Mon principal but a été de faire voir combien l'innocence et les vertus du prétendu âge d'or, sont incompatibles avec les richesses et la puissance d'un grand État, et de montrer l'inconséquence de ceux qui, jouissant avec un plaisir extrême des commodités de la vie et de tous les avantages dont on ne peut jouir que dans un État puissant, ne cessent cependant de déclamer contre les inconvénients qui en sont inséparables.

« J'ai voulu montrer aussi, dans ce que j'ai dit différentes professions, combien les ingrédients composent une société puissante, sont pour la pl part méprisables et vils, et faire voir l'habileté législateurs qui ont construit une machine si adı rable de matériaux si abjects, et qui ont trouvé moyen de faire servir au bonheur de la société vices de ses différents membres. Enfin, ayant voir les inconvénients auxquels serait nécessai ment exposée une nation, dans laquelle, les vices raient inconnus, et dont tous les particuliers serai pleins d'honnêteté, d'innocence et de toutes soı de vertus ; je démontre que si les hommes cessai d'être ce qu'on appelle vicieux, si l'on pouvait g rir la nature humaine de tous ses défauts et toutes ses faiblesses, aucun des grands empires, des sociétés polies et florissantes dont les histoi nous parlent, et que nous voyons de nos jours, n' raient pu subsister. »

Voilà quelques traits de la préface de l'auteu Après avoir parlé du vol, il dit :

1. Cette traduction est celle de la Préface mise par Ber de Mandeville (1670-1733), à la tête de son ouvrage célèb *La Fable des Abeilles.* — *The Fable of the Bees, or Private* *publick Benefits.* — dont la première édition parut en 172 en existe une traduction française, par Bertrand, *Londres* (A terdam), *Jean Nourse*, 1740, 4 vol. in-8. Voltaire qui s'est q quefois inspiré de Mandeville, surtout en ce qui concerne le et son utilité pour les sociétés, l'a cependant ainsi critiqué dans *Dictionnaire Philosophique*, à l'article *Abeilles* : « Il est très- que la société bien gouvernée tire parti de tous les vices ; ma n'est pas vrai que ces vices soient nécessaires au bonheu monde. On fait de très-bons remèdes avec des poisons, mai

« Ainsi, quoiqu'il soit vrai que celui qui vole le trésor d'un avare, fait un bien aussi réel à la société, en mettant dans le commerce un argent qui était mort, qu'un évêque qui donne l'aumône ; cependant le repos et la justice de cette même société exigent que le premier soit pendu[1]. »

Il dit ailleurs :

« Tout se lie l'un à l'autre, tout a des ressorts infinis, le peuple n'aperçoit qu'un chaînon de cette grande chaîne qui entoure le tout. Mais ceux qui considèrent les choses avec une vue moins bornée, voient le bien sortir des racines du mal aussi naturellement que les poules viennent des œufs. »

Voilà tout ce que j'ai eu le temps de transcrire, mon cher ami, mais c'est le secret des secrets ; j'aurais bien voulu te transcrire aussi la préface du traducteur, mais il n'y a pas eu moyen ; elle est effectivement admirable. J'ai entendu dire hier en *chorus* « que les *Lettres persanes*[2] étaient puériles, c'est du

ne sont pas les poisons qui nous font vivre. En réduisant ainsi la fable des Abeilles à sa juste valeur, elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile. »

1. Voir *La Fable des Abeilles*, Londres, 1740, t. I, p. 94.

2. Les *Lettres persanes*, le premier ouvrage de Montesquieu, parurent sans nom d'auteur, en 1721, *Cologne*, P. Marteau, 2 vol. in-12. Voltaire en parle ainsi dans son Catalogue des écrivains français du *Siècle de Louis XIV* : « Il donna à l'âge de 32 ans les *Lettres persanes*, ouvrage de plaisanterie, plein de traits qui annoncent un esprit plus solide que son livre. C'est une imitation des *Siamois* de Dufresny et de l'*Espion turc* ; mais imitation qui fait voir comment ces originaux devaient être écrits. »

fretin, c'est un piètre livre. » Dis cela au *docteur*, je t'en prie. Je ne saurais encore savoir pourquoi, mais je tâcherai de démêler cela un peu plus tard.

La paix règne en ces lieux depuis plusieurs jours! Tu vois si je suis hardie pour t'amuser.

LETTRE IX

Cirey, ce vendredi soir [26 décembre 1738].

Je t'écris pour t'écrire, mon cher *Panpan*, car je n'ai rien à te mander que la maladie[1] de ton *idole*, qui n'est point sorti de son lit depuis hier. Il a eu la fièvre jusqu'à ce soir qu'elle l'a quitté. Il a eu cette après-midi une faiblesse très-considérable et qui a beaucoup alarmé tout le monde. Je ne vais dans sa chambre que quand on me fait appeler. Il est fort abattu, mais toujours aussi poli, toujours de bonne humeur dès qu'il peut parler, disant des bons mots

1. Cette indisposition de Voltaire était en grande partie causée par la violente irritation qu'il avait éprouvée à la lecture du libelle de Desfontaines, la *Voltairomanie*, qui venait de paraître, et dont il avait eu connaissance, malgré toutes les précautions de madame du Châtelet. A cette même date du 26 décembre 1738, celle-ci écrivait à d'Argental : « La fièvre ne l'a quitté que d'aujourd'hui. Il s'est évanoui hier deux fois; il est dans un grand affaiblissement et je craindrais infiniment, si, dans l'état où il se trouve, son âme éprouvait quelque secousse violente... Vous qui connaissez l'extrême sensibilité de mon cœur vous devez comprendre tout ce que je souffre et l'état violent où je suis. » Le 29, elle écrivait encore : « L'état affreux de la santé de votre ami me fait prendre le parti de tout risquer plutôt que de lui laisser la connaissance du libelle affreux de Desfontaines et de tout ce qui se passe contre lui. » *Lettres de la marquise du Châtelet*, Charpentier, 1878, p. 256 et 260.

sur ce qu'il entend dire aux autres, et au demeurant se conduisant fort mal. Il écoute les avis et les prières qu'on lui fait; il remercie, il dit : « Qu'on est bien bon de s'intéresser à lui, qu'il sera obéissant, » et n'en fait qu'à sa tête. J'en sors, il est assez bien ce soir. Quand il est en état d'écouter, la belle *dame* lit; elle a lu le commencement d'un roman que l'on a envoyé à Voltaire l'ordinaire dernier : il est de Moncrif : il a pour titre *Les Deux Ames;* il est pitoyable. C'est un mauvais réchauffé des *Mille et une nuits*, de ce derviche qui faisait passer son âme dans les corps vides d'âme. C'est un amant et une maîtresse qui sortent de leur corps, et qui se donnent rendez-vous dans l'étoile du matin ; et là, leurs âmes s'entretiennent en se transportant l'une dans l'autre : voilà le plus sensé du livre : il n'y a pas eu moyen de l'achever. On a lu *le Temple de Gnide*[1], qui [illegible] été trouvé bien mauvais.

Je suis après *Newton*, dont j'ai bien de la peine à me tirer : si ce n'était pour l'honneur, j'aimerais autant ne pas le lire. Comme il m'ennuyait tantôt,

1 Le *Temple de Gnide*, avait paru, d'abord dans la *Bibliothèque française* d'Amsterdam, juillet 1724, puis à part, F. *Paris*, S[illegible]ment, in-12 au mois d'avril 1725, sans nom d'auteur. Montesquieu, qui avait alors 36 ans et qui « aimait encore, » comme il le dit dans une de ses pensées, avait composé ce poème galant pour plaire à mademoiselle de Clermont, avec laquelle il était fort lié. « Il a paru, dit Marais, pendant la Semaine Sainte, et on en a été scandalisé. » (*Mémoires*, t. III, p. 174). Il en fut parlé à Cirey très-certainement à l'occasion de la nouvelle édition qui en fut donnée en 1738 chez Prault, sous la rubrique de *Londres*, par Moncrif qui le fit suivre de ce petit roman des *Ames rivales, histoire fabuleuse*, dont il est parlé plus haut. Voir *Œuvres de Montesquieu*, édit. Laboulaye, t. II, p. 1, et Vian, *Histoire de Montesquieu*, Didier, 1878, p. 75.

j'ai rassemblé les *fetus* que j'avais préparés à Demange; si j'y peux mettre la dernière main, je te les enverrai : ma rancune dure encore et j'ai du plaisir à peindre[1]. A propos, tu m'as recommandé de n'en rien dire ici, je te suis bien obligée de l'avis; je me l'étais déjà donné, et j'en dis toutes sortes de bien; mais je ne saurais dire qu'elle est amusante, parce que l'on me rirait au nez. Je ne te suis pas moins obligée de ton attention, mon ami, c'est de l'amitié, et toutes les marques m'en sont chères.

Samedi au soir [27 décembre 1738].

Bonsoir, mon ami, ton *idole* se porte bien aujourd'hui; le café s'est pris chez lui, comme à l'ordinaire, mais on n'a parlé que de maladie. J'ai passé mon après-dîner à ravauder ce portrait, et je ne saurais en venir à bout; j'aime mieux t'écrire que de le finir : tu l'auras une autre fois, et tu le trouveras bien mauvais. Tiens-toi pour prévenu que ce ne sera plus par Solignac que tu recevras ce que je pourrai t'envoyer. Voltaire m'a donné ce matin l'estampe pour toi, et la belle *dame* a dit qu'il fallait la garder pour l'époque où M. du Châtelet irait à Lunéville; ce sera dans sept à huit jours qu'il te portera tout.

Çà, *Panpan*, venons à tes lettres que je viens de recevoir. Le récit de vos soupers et de vos amitiés m'arrache toujours de larmes! Ah! il n'y a Cirey

1. Ce que l'auteur a du plaisir à peindre, est le portrait de Bélinde (*madame de Stainville*), qu'on va lire plus loin. (A. N.)

qui tienne, mes chers amis ont toujours les mêmes droits sur mon cœur; je les regrette et les aime tous les jours davantage; eux seuls règnent tout entiers sur mon âme; mais aussi mon âme ne vit qu'en eux. Hélas! chers trésors de ma vie! si vous parlez de moi, en vérité, cela vous est bien rendu : mets-toi dans la tête que ton nom et celui de Desmarets sont aussi familiers ici que le mien. Au souper et au café, il est toujours question de vous deux. La *dame* parle de *Panpan* comme de quelqu'un qu'elle connaît depuis vingt ans, et de Desmarets comme de quelqu'un qu'elle voudrait bien voir. Elle me recommande toujours de ne lui pas dire qu'elle l'avait oublié [1]. Je ne sais si Voltaire l'a bien devinée ou moi, mais il n'oublie pas un jour d'en faire l'éloge. Je te prie de remarquer la finesse de cette phrase. Enfin, je ne sais comment annoncer qu'il ne viendra pas de sitôt ; sa lettre a jeté un furieux brouillard dans ma tête; il ne se passera pas sans pluie. Dieu veuille qu'*Orion*[2] n'amène pas les noirs orages! Ne joins donc pas à l'idée de ne le plus voir celle de le savoir si aimable : il me semble que tu l'aimes trop!... Vous faites bien de boire à ma santé avec du *fin amour*. La veille que Voltaire tomba malade, il en fit autant à la tienne en répétant ton vers.

Embrasse de bon cœur Desmarets pour moi, et l'autre aussi [3]; je ne sais pourquoi tu t'imagines que

1. Desmarets.

2. Le *Vent des tempêtes*. Infestus nautis. Horace, *Epod.* X, 10. — Cum subito assurgens fluctu nimbosus Orion. Virgile, *Æneis*, I, 539.

3. Saint-Lambert.

je n'ai pas trouvé ses vers jolis, je n'ai, je crois, critiqué que le sujet. Saint-Lambert et toi, vous parlez tant de l'automne, de la pluie et du beau temps, que de monde et de cahos j'avais la tête troublée. Il me semble effectivement que vous en parlez beaucoup trop : cependant, cela n'empêche pas que ses vers ne soient très-jolis.

Je suis bien aise que *Dorothée* s'apprivoise avec toi au point de manger dans la même cuiller avec son *Nicomède :* je me réjouis de leur union, et je souhaite qu'elle dure[1]. Mais à propos des reflexions que tu fais après les miennes sur les bouderies, tu ne m'as rien dit de mon *chien* depuis un siècle. Je ne voudrais pas, mon ami, que tu eusses un seul chagrin et que tu ne susses à qui le dire; pour les plaisirs, on les sent bien tout seul, reprends donc ta confiance, et mets-moi l'âme en repos là-dessus.

La chanson que je t'ai envoyée est de M. d'Ussé fils, et l'épître qu'on a trouvée si belle, et qui ne l'est guère, est du père qui a quatre-vingts ans[2], et qui en écrit tant qu'on veut. C'est un rabâchage de morale de vieilles gens. Il est juste que la vieillesse jouisse de ses privilèges.

Je ne crois pas que tu aies jamais la *Défense du Mondain*, il craint trop le sort du *Mondain* même.

La préface[3] que je t'ai demandée est pour montrer

1. Ici encore madame de Graffigny, parle de Voltaire et de madame du Châtelet, comme de personnes dont M. Devaux lui donnerait des nouvelles.

2. Voir p. 92.

3. Des *Lettres Juives*. Voir p. 96.

à la belle *dame* ce qu'il y a sur Voltaire; parc qu'elle craint toujours la démangeaison qu'il a d répondre à tous ces grimauds qui parlent de lui; e comme il se cache souvent d'elle, elle aime alors être instruite de tout pour deviner à peu près c qu'il fait et l'en empêcher.

En vérité, j'admire le *saint* des *saints*[1], l'ami de amis; il sent tout, et sa délicatesse est divine. Le *docteur*[2] doit être bien content d'avoir de tels amis Les impertinences d'un faquin deviennent chère quand elles sont cause que l'on découvre de pareille délicatesses dans le cœur des gens que l'on aime Baise-le sur l'œil ce beau *petit saint*, pour l'amou de moi, et fais-en autant du *docteur*, c'est-à-dire baise-le sur ce front qui renferme tant de bons sens

En pensant à vous autres la veille de Noël (car à quelle heure n'y pensé-je pas!) je n'avais pas mi Desmarets entre vous deux. Je ne suis pas assez de ses amis pour le placer aussi bien. O! misères des misères, ne serai-je jamais qu'une sotte! Enfin che *Panpan*, le récit de votre soirée me fait grand plaisir; pourquoi n'y suis-je pas? Et puis, voilà le larmes!... Charme divin de l'amitié, que tu es che à mon cœur!...

Tu me fais enrager avec ton *Boursouffle;* je ne sais que t'en dire. C'est un gentilhomme campagnard, qui jure par Henri IV et par la culasse de son mousqueton. Il a une petite fille fort provinciale qui

1. Saint-Lambert.
2. Desmarets.

veut être mariée, qui n'a aucune idée ni du monde ni des bienséances, et qui, au demeurant, est fort plaisante. Un intrigant a fait le mariage du comte de Boursouffle avec elle. Le comte de Boursouffle est un homme du bel air ridicule : il a un frère cadet qui n'a rien ; l'intrigant tire de celui-ci un billet de vingt mille francs sur la dot de la fille, et le présente au lieu de son frère. Le marquis arrive et on le prend pour un fripon, parce qu'on a dit au père qu'il voulait enlever sa fille. Il le fait lier et mettre en la prison de son château, qui est l'écurie : le commissaire appelé le reconnaît, on le délie, mais le contrat est signé avec le frère : voilà tout. Il appelle *Boursouffle aîné*, celle que nous jouerons au premier jour ; elle n'a guère d'autre mérite que d'être bien écrite, et la scène dont je t'ai parlé : je t'en ferai le plan une autre fois.

Je suis bien aise que tu aimes ma grosse dame. Hélas ! elle a du chagrin depuis deux jours. Je la console du mieux que je peux. Ses affaires ne sont pas très-bonnes, et il lui arrive souvent des malheurs. Elle a encore une attention pour moi dont je ne t'ai pas parlé ; c'est qu'elle me fournit le meilleur tabac du monde, et cela en visitant ma tabatière, soir et matin, et en me grondant quand elle n'est pas toute pleine.

Bonsoir, ami chéri ! Voilà encore du papier ; mais, chose étrange à ma bavarderie, c'est que je n'ai plus rien à dire, car je me tiens dispensée des protestations d'amitié ; tu sais trop bien si je t'aime. Embrasse et serre bien le grand frère pour moi, je l'aime

bien et veux qu'il m'aime tant que je l'aimerai; suis sûre du terme.

Bonsoir, *gros-chien*, ne sois pas trop noir, et aim bien tes amis. Je t'assure que tu m'aimeras bien, ca je suis bien aise de tes bien-aises, et très-fâchée (tes fâcheries, et tout cela quand tu serais seul a monde.

A propos, *Panpichon*, sais-tu que les répons que tu fais à mes lettres me font autant de plai que l'ennui que j'éprouve quelquefois à te écrire.

Si fait, si fait, j'ai encore quelque chose à te dir voilà une lettre que tu feras tenir à Débenne; je veux pas qu'il sache où je suis, car, s'il était obli d'aller à Chaumont[1], il serait bien homme à venir i qui en est tout près. Je lui demande de remettre cent livres qui me reviennent sur Greux : quand les tiendras, nous verrons ce que nous en ferons.

1. Chaumont-en-Bassigny, chef-lieu du département de Haute-Marne.

LETTRE X

Ce lundi soir [29 décembre 1738].

Je ne t'écrivis pas hier, mon ami, par une raison qui ne te plaira pas, c'est que j'eus la colique presque toute la journée ; cependant je ne laissai pas de descendre pour souper; elle augmenta; je l'ai eue toute la nuit, et il ne tiendrait qu'à moi de dire que je l'ai encore ; mais ce n'est plus rien. C'est le froid qui me l'a donnée ; je n'en ai jamais tant souffert ; et, à la ressemblance près de ma chambre à la tienne [1], je la hais bien. J'ai fait calfeutrer les fenêtres ; malgré cela, la veille de Noël, je fus obligée de passer la journée chez la grosse dame ; le vent éteignait presque les bougies. Je suis entourée d'un paravent, il n'y fait presque rien ; il n'y a ni grand fauteuil, ni carreau, ni bergère. Oh ! pour le coup, je vois bien qu'on ne saurait rassembler tous les plaisirs, car mon corps est bien mal à son aise; et le pis, c'est qu'il y est plus longtemps que mon esprit n'a de plaisir, et il faut aimer autant que moi à être seule pour ne pas m'ennuyer. Par exemple, aujourd'hui, il est sept

1. Voir la lettre II.

heures, eh bien ! je n'ai vu encore personne, que la grosse dame, encore n'est-ce qu'un moment. On bien envoyé savoir de mes nouvelles, mais les portes n'étaient pas ouvertes au vulgaire pendant le café cela ne me fait rien du tout, je trouve encore l temps trop court, mais je voudrais être à mon aise Ce n'est pourtant pas faute de bois ni de feu, car tu croirais voir l'incendie de Troie ; mais ma chambre est inéchauffable. A propos de cela, je veux te faire juge de la dépense de cette maison par un seul échantillon. On y brûle tous les jours six cordes de bois ; et il y a trente-deux feux dans la maison O Ilion ! O ma chambre !

Je n'ai pas grand'chose à te mander d'intéressant seulement une belle petite action de ton *idole*. Il y huit jours qu'une servante de cuisine cassa un p de terre sur la tête d'un laquais de Voltaire, il en été au lit jusqu'à hier ; on a chassé la servante et o lui a retenu un gros écu que l'on a donné au laquais Hier au café, le valet de chambre de ton *idole*, d que le laquais avait rendu l'écu à la servante : — « Qu'on le fasse venir, dit-il. Pourquoi as-tu rendu cet écu ? » — Eh, eh ! monsieur (car c'est un nigaud), c'est que je suis quasi guéri et que cette fille a été fâchée de m'avoir battu. — Céran (c'est le nom du valet de chambre), qu'on donne un écu à ce drôle-là pour celui qu'il a rendu, et qu'on lui en donne un autre pour lui apprendre ce que méritent les bonnes actions ; va, va ! mon ami, tu es bien heureux de savoir bien faire, fais toujours bien. » Cela n'est-il pas joli ?... Le souper se passa à pleurer :

la *belle dame* nous conta une histoire lamentable qui nous fit tous pleurer; on en ferait un beau roman. Voltaire fit celle du roi d'Angleterre se sauvant des fureurs de Cromwell[1] qui nous fit aussi pleurer, et puis nous rîmes d'avoir pleuré.

J'ai enfin achevé *Newton*, je suis bien aise de savoir que Voltaire sait aussi bien rêver qu'un autre; mais je le persécute pour ne plus rêver. Nous disputons souvent pour cela, il ne demande pas mieux; car il me dit encore hier : « Ma foi! laissez-là *Newton*, ce sont des rêveries, vivent les vers[2] ! » Il aime à en faire avec passion, et la *belle dame* le persécute toujours pour n'en plus faire. La grosse dame et moi, nous la contrarions tant que nous pouvons : c'est affreux d'empêcher Voltaire de faire des vers!

Puisque je n'ai rien à te dire, je vais te parler de Lise[3]. Croirais-tu que quand Dubois la mène avec elle dans la chambre des femmes, elle est couchée avec un chat sur le même lit; on a eu un peu de peine à l'y accoutumer, mais enfin elle aime encore mieux le lit qu'elle ne hait le chat. Elle est chaude, elle nous désole; elle s'échappe à tout moment pour galoper à la basse-cour après les chiens de chasse, ce qu'elle ne faisait pas avant d'avoir eu des chiens. O temps! ô mœurs! Je meurs de peur qu'elle ne soit

1. Voltaire lui-même, dans l'*Essai sur les mœurs*, ch. 181, a comparé à un *roman* les aventures de Charles II.

2. L'auteur de *Zaïre* disait : « Que les bons vers sont la musique de l'âme. » (A. N.)

3. Chienne de madame de Graffigny.

couverte par ces mâtins... Puisque je suis entrée e
détail sur mes commensaux, il faut que je te dise c
qui t'étonnera beaucoup, c'est que mademoisel
Dubois me quitte ; jamais elle n'a été si insolente n
de si mauvaise humeur que depuis que nous avon
été à Demange. A Commerci cela allait encore
enfin, elle m'a tant mis le marché à la main, jusqu
me dire que j'étais ingrate pour les peines qu'el
avait eues à mon service, que je me suis doutée d
quelque chose. Il y a quelques jours qu'elle oubli
une feuille de papier sur ma table et une lettre de l
Perci : je mis la lettre dans ma poche, et je lui de
mandai qui avait mis cette feuille de papier là : el
me soutint avec fureur que ce n'était pas elle ;
tirai la lettre de ma poche et je la lui montrai, el
voulut se jeter dessus pour me l'arracher ; cela m
donna envie de la voir, ce que je n'aurais certaineme
pas fait sans cela. La Perci lui mandait des chos
ambiguës que je devinai, mais qu'elle ne voul
pas m'avouer. Enfin hier, à propos de bottes, el
me dit froidement que sa mère et la Perci voulaie
la faire entrer chez la Grandville ; je lui dis que
le voulais bien, et que j'y contribuerais même. Vo
le dénouement de tant d'impertinences qu'elle m
faites.

Je ne t'ai pas mandé, mon cher ami, tous les ch
grins qu'elle m'a donnés ; car y a-t-il rien de pl
désespérant que d'être en maison tierce, et d'av
un diable à qui, au vrai, on n'ose parler ? Mais je
mandais tant de fadaises, que j'ai cru devoir te su
primer celles-là. Elle a été jusqu'à me répondre

Je ne le ferai pas, sur des choses que je lui demandais. Basta! je suis honteuse de te mander tant de misères; mais avec qui parlerai-je de ces riens, si ce n'est avec mon *Panpan!*

Tiens, voilà le chariot de Phébus que je t'ai enfin renoué, cela n'est guère bon, il est trop long et il n'y en pas la moitié. Il n'y a pas un mot d'invention. Comment y mettre le plaisir qu'elle a à vider sa chaise percée elle-même, et à être une heure à frotter le bassin? Comment y mettre qu'elle se fâche sérieusement, si en travaillant on laisse tomber un atome de fil, et qu'elle passe sa vie à les ramasser, et cent autres ridicules? J'ai rendu mot pour mot ce qu'elle dit de la Grosbert, qu'elle traite à présent comme Toussaint. C'est de son mari qu'elle dit qu'il se pâme de rire, quand il lui annonce une méchante nouvelle : elle le contrefait, et en dit un million de choses à imprimer, tant elles sont originales.

Voilà la poste arrivée, et pas une lettre! Ah! d'où vient, mon cher ami, que je n'en ai point? J'en suis bien attristée, j'espère que la prochaine sera double : je ne conçois pas ces retards-là. Bonsoir, mon ami, je suis toujours chagrine, quand je ne reçois rien de ma chère société. Je sais bien que ce n'est pas ta faute; car tu es le meilleur et le plus exact *Panpichon* du monde. Hélas! ne sais-je pas que tu m'aimes bien et mes bons amis aussi? Je les embrasse tous cent mille fois. O! souvenez-vous, je vous en prie, que ce n'est que par votre amitié que je tiens à la vie!



Je vais prendre du thé et lire les *Facardins*[1] me distraire de ma triste humeur et ma coliq gromelle encore. Adieu. Si tu ne savais pas co je t'aime, tu ne saurais jamais rien.

PORTRAIT DE BÉLINDE.

« *Bélinde*[2] est femme de qualité, et le but de toutes ses actions est de prouver qu'elle est f de qualité.

L'envie, l'ambition, la vanité, seraient se sions dominantes, s'il était décent à une femı son rang d'être émue fortement. Ces grands m de ce qu'on appelle vulgairement *gens de con* sont réduits pour *Bélinde* à des mouvements s ficiels, successifs et momentanés, qui, se renou sans cesse l'un par l'autre, composent un cer ses sentiments, dont le chagrin est de sentir. L excite l'ambition, l'ambition forme des projets bornes que la vanité détruit par considératio démarches nécessaires pour réussir; tout abou noir chagrin qui l'agite tant, que le mépris enfin lui procurer le repos.

Bélinde a des ennemis qui prétendent que l grin et le mépris se réunissent pour la rendre in ingrate et satirique. Il vous est aisé de vous jus *Bélinde*, parlez, ou bien laissez-moi dire, je toutes vos raisons; vous me les avez dites

1. Conte d'Antoine Hamilton (1646-1720), paru en Paris, J. F. Josse, in-12.
2. Pseudonyme de la marquise de Stainville.

et mille fois. Du fond de votre alcôve, vous faites, dit-on, des projets extravagants, qui ne vont pas à moins qu'à marier votre fils[1] à une princesse du sang; mais il n'y a qu'à jeter les yeux sur votre généalogie pour en voir la convenance. Vous ne voudriez pas une fille de cent mille livres de rente? Est-ce trop de trois cent mille pour l'entretien d'une femme qui aurait l'honneur d'être votre bru? Vous avez voulu être duchesse, qu'a-t-on à vous reprocher? Ne convenez-vous pas que c'était une folie, puisque c'eût été descendre? S'il y a quelque vanité dans ces projets, n'en faites-vous pas par gradation, jusqu'à celui d'engraisser des poulets comme la plus petite campagnarde? Oui, dit-on; mais tous ces projets ne vous coûtent que la façon, et ne faisant aucun pas pour les faire réussir, vous vous déchaînez contre les gens qui auraient pu vous servir, comme si vous les eussiez employés et qu'ils vous eussent manqué. Nous avons un fait pour répondre à cela, *Bélinde;* vous avez été à Versailles, une fois exprès, pour parler au ministre, vous ne l'avez point vu: est-on maîtresse de son temps à la cour? D'ailleurs, des femmes d'une certaine façon sont-elles faites pour courir après la fortune, comme ces guimbar-

1. Étienne-François de Choiseul, né le 28 juin 1719, le célèbre ministre de Louis XV, créé duc de Choiseul en 1758, mort en 1785. Il n'épousa pas une princesse du sang, mais, le 12 décembre 1750, une petite-fille du célèbre financier Crozat, Louise-Honorine Crozat du Châtel, fille de Louis-François, marquis du Châtel, lieutenant-général, et de Marie-Thérèse Gouffier-Helly. La duchesse de Choiseul se rendit célèbre par sa grâce, son amabilité et son dévouement à son mari.

des[1] de princesses qui sollicitent à toute heure e attrapent tout? Le peu de sens des dispensateurs de grâces n'est-il pas prouvé? Peut-on trop les haïr, e en dire trop de mal? Il n'est pas plus difficile, *Bé linde*, de vous justifier sur l'ingratitude que su l'injustice. Gardez-vous bien, dit-on, de rendre ser vice à *Bélinde*, elle ne manquera pas de vous accu ser de friponnerie, de vous soupçonner même d noirceur, et de vous accabler de ridicule : voici l fait, il n'y a qu'à juger. Vous priez une personne d se charger de vos affaires, l'empressement avec lequ elle s'y livre vous fait croire que c'est elle qui s'e est emparée malgré vous, il n'y a en cela qu'un faute de mémoire : elle se trompe dans un calcı considérable, c'est à son désavantage, il est vrai mais qu'importe, c'est toujours une tromperie, tout le monde sait que la tromperie et la friponner: sont sœurs. Or, qui peut friponner, ne peut-il pa sous main, aller dire aux marchands d'augment leurs mémoires, et qu'on les leur passera sans aut: intérêt que de ruiner, pour se divertir, une maisc dont on est chargé? Il ne faut qu'un peu de jug ment pour voir l'analogie de toutes ces choses. Qua: au ridicule, un homme[2] qui passe sa journée à d terrer tout ce qui peut vous affliger, et qui vient vo le dire tous les soirs en se pâmant de rire, ne se donne-t-il pas lui-même?

Pour votre satire, *Bélinde*, elle est si compensée p

1. « Sorte de chariot long et couvert, à quatre roues, qui s de coche ou de fourgon. » *Dict. de l'Académie.*

2. Le marquis de Choiseul. Voir p. 137.

des approbations, qu'il faut être de mauvaise humeur pour n'en pas voir l'égalité. Si vous condamnez *Lise* pour avoir un amant, n'approuvez-vous pas *Cidalise* qui couche avec son frère? Si *Cléon* vous est odieux pour avoir donné un soufflet à son laquais, n'approuvez-vous pas *Ferragus* qui a tué son cocher? Est-il rien de si agréable que la variété de vos sentiments? A quoi peut-on comparer celle de votre conversation? Quelle surprenante interruption! Quelles singulières disparates! Quelle abondance de contradictions! Quelle prodigieuse volubilité! Quelle continuité intrépide de paroles! Quelle immense complication de faux rassemblés dans une histoire! Comment accorder toutes ces choses avec l'uniformité de votre caractère, avec la modestie, la timidité de votre maintien, l'indolence de votre esprit et l'intensité de votre cœur? Ah! de quel prix est une haute naissance, elle seule peut allier tant de contrastes!

Bélinde déroge en un point; elle est officieuse à certains égards sans ostentation, mais aussi sans humanité et sans amitié; ces noms d'*ami* et d'*amie* lui sont cependant familiers. *Glycère*, son amie intime, est morte depuis huit jours; *Bélinde* sait et raconte les moindres particularités de sa vie; celles de son mari, de ses frères, de ses sœurs, de ses cousins et cousines, aucune circonstance de leur histoire ne lui est échappée; leur maison, leurs meubles, tout est dépeint: les noms des valets et des chiens n'y sont pas même oubliés, tout est intéressant dans l'amitié; elle revient enfin à la mort de cette chère amie, elle

n'a pas eu le temps de la voir pendant une maladie de trois mois; elle a appris sa mort inopinément par la voix publique : on n'a pris nulle précaution pour la lui apprendre; on ne l'a point ménagée; eh bien elle en est touchée comme elle l'a été de sa maladie.

La table de *Bélinde* est très-bien servie; elle serait contente si une femme de qualité pouvait ne pas être dédaigneuse, et satisferait même son appétit s'il y avait une façon de manger distinguée de celle des roturiers. Le premier des inconvénients est aisé à lever, en dédaignant tout et en querellant ses gens : on se remet à sa place; mais la nature a rendu le second insurmontable : la honte qu'en ressent *Bélinde* se manifeste par son silence; son visage en est altéré, et son embarras se communique à ses convives jusqu'à leur faire perdre contenance; mais que *Bélinde* se dédommage bien de cette petite humiliation le reste de la journée! Couchée nonchalamment sur vingt carreaux de duvet, l'univers est soumis à sa critique, ou plutôt à ses conseils : elle apprend aux puissances de la terre à gouverner leur empire; elle approfondit le caractère des ministres, leur prescrit des règles de politique : elle prend un égal intérêt à toutes les têtes couronnées, et aplanit ainsi toutes les difficultés qui les divisent : son vaste génie ne se borne pas à ces grands objets, les sociétés lui paraissent mal assorties, elle les décompose pour en former d'autres; ses soins s'étendent jusqu'aux particuliers : *Damon* est mal servi, elle réforme son domestique, et lui donne des valets uniques par leurs talents. *Céphise* est magnifique, mais sans goût; elle

amasse avec un détail infini tous les bouts inutiles de toiles des Indes, et lui compose un meuble de chiffons, à la vérité, mais de très-bon goût. *Lucile* aime ses enfants comme une bourgeoise, *Bélinde* lui apprend qu'il faut les habiller magnifiquement et les haïr. Elle apprend à *Araminthe* qu'il est ridicule d'avoir un beau teint à cinquante ans, parce qu'on doit commencer à brunir à quarante; à *Émilie*, qu'elle est malade de mauvaise grâce, et qu'il y a de la décence à l'être d'une certaine façon. *Alidor* vraisemblablement à conçu tels et tels projets, écoutez *Bélinde*, *Alidor*, et n'allez pas plus loin; elle vous a démontré que vous aviez tort. *Périandre*, n'est qu'un homme d'esprit; il y a à parier qu'il a telles ou telles pensées. Eh bien, *Périandre*, qu'avez-vous à répondre? *Bélinde* vient de vous réfuter. Rien, sinon que je n'ai jamais pensé cela; qu'importe, c'est pour quand vous le penserez. Jusqu'où ne s'étendent pas ses soins généreux! Le peuple, placé si loin d'elle, en ressentirait sûrement les effets, s'il pouvait entendre avec quelle économie elle lui prescrit des règles de misère; combien il augmenterait son travail et diminuerait son salaire, afin de se rendre plus agréable et moins maussade! Avec un si grand jugement, *Bélinde* est la plus malheureuse femme du monde: elle est du premier rang, mais elle n'est point titrée; elle est riche, mais elle n'a pas un million à mettre en magot; elle est jolie, mais d'autres femmes plaisent plus qu'elle. Son mari la laisse maîtresse de son bien, de sa dépense, même de sa conduite, mais il suit rarement ses avis. Son fils est bien né, mais il

aime le bal et la comédie. Ses domestiques ne l'aiment point, malgré le soin qu'elle prend sans relâche de les instruire; tant d'inconvénients attachés aux plaisirs les lui font détester. Les spectacles sont représentés par des gens de rien : on s'expose, au bal de l'Opéra, à être assis à côté d'une blanchisseuse; à ceux de la cour, à rougir de voir les femmes de qualité perdre l'air de dignité en dansant. Les livres sont écrits par des hommes de toute espèce: il est vrai que les docteurs de l'Église sont des auteurs en dignité, mais on ne saurait toujours les lire. La magnificence des habits vous met au pair de la financière; le jeu à celui des laquais; la mollesse à celui des philosophes voluptueux, qui sont des gens exécrables. La propreté serait un plaisir parfait, si toujours quelque atome ne courait sous l'aspect de poussière ; enfin, pour goûter quelque plaisir, il faudrait sortir de la noble et indolente décence, il faut donc s'ennuyer. O *Bélinde!* que vous êtes malheureuse! Pourquoi êtes-vous née?

P. S. Rends-moi donc raison des *Méditations sur le Carême*, et lis le portrait au *docteur* pour voir s'il le reconnaîtra.

LETTRE XI

Cirey, ce [jeudi] premier janvier 1739.

J'ai été un peu malade ces jours passés, mon cher ami; mais ne soyez pas en peine de moi, on a des soins dont je suis confuse. J'ai reçu la lettre que je vous mandais n'avoir pas reçue; vous m'y parlez d'un chant de *Jeanne*, que vous trouvez *charmant* [1]; je ne me souviens plus de ce que c'est : je vous prie de me renvoyer la feuille de la lettre où je vous en parle... Il me faut cette lettre; ne faites aucuns commentaires là-dessus, ils seraient inutiles [2]; je n'ai rien à répondre à tout le commencement de cette trop longue lettre. Vous voulez savoir les arrangements que je prends pour le mois de mars, vous vous imaginez peut-être que je resterai ici jusque-là, vous vous êtes trompé;

1. C'est la fameuse lettre qui fut ouverte par Mme du Châtelet et devint la cause de la scène du 29 décembre. Voir p. 211, lettre XXIX.

2. Il n'est pas inutile de faire observer au lecteur le changement subit de ton qu'il a dû remarquer dès le début de cette lettre, et dont la cause s'expliquera plus tard. Cette transition est très sensible et peint si bien la situation de madame de Graffigny, ainsi que l'état dont elle sort, qu'on semble voir un jalon planté qui indique la position délicate où elle se trouve dès à présent. Nous prions le lecteur de se souvenir de la date de cette lettre. (A.N.).

je n'y ai jamais pensé; j'y suis trop bien : plus j'y resterai et plus j'en trouverai le changement sensible. Je croyais, comme vous, qu'il me revenait beaucoup plus sur M. Toussaint qu'il n'y a; cela ne va pas à plus de trois cents livres, après en avoir tiré cent vingt-cinq que je mande à M. Théré de vous faire tenir pour payer la rente de son mineur. Vous voyez que trois cents livres ne pourraient tout au plus que me conduire à Paris; et avec quoi se meubler et vivre jusqu'au temps où mes rentes reviendront? Cela est clair; ainsi donc je fais chercher à Saint-Dizier, s'il n'y a pas un couvent où je puisse me retirer. Pourquoi Saint-Dizier, dites-vous? Premièrement : c'est que quand on prend une retraite, on ne saurait trop la prendre; ainsi je veux être dans un endroit où je n'aie de commerce qu'avec mes amis; secondement, c'est pour une raison tirée de celle-là, que je veux être dans un endroit où la poste soit régulière, puisque je n'ai d'autre bonheur, d'autres biens dans ce monde, que vos lettres; et du moins me sera-t-il consolant de penser que je verrai un de mes amis une heure tous les ans; car je ne puis croire qu'il passe là sans me venir voir. Ne saisissez pas, je vous prie, cet arrangement comme celui de la Mortagne ; je vous assure que, loin de m'affliger, je le désire comme un lieu de repos; je sens que j'ai de quoi m'occuper, soit à lire, à méditer sur le monde, ou à vous écrire ; enfin, peut-être ne le ferais-je pas si je pouvais faire mieux, mais puisque telle est ma destinée, il faut la remplir; passons.

Il me semble que nous étions trop bien convenus

que vous ne parleriez jamais de quoique ce puisse être d'ici, pour me faire seulement la question que vous me faites sur *Dardanus*. Il faut donc que je vous le répète encore, je n'excepte rien ; au nom de Dieu, taisez-vous... Je vous l'avais demandé si expressément, que je croyais qu'il n'y avait plus rien à vous dire. En vérité, je suis étonnée des choses dont vous parlez avec le *petit-saint*, et encore plus de la façon crue dont vous me les écrivez... Je vous en supplie, mesurez un peu mieux vos termes ; je vous le passe, parce que vous veniez de faire des contes avec lui, et que vous croyiez encore y être, mais cela est pitoyable... Je ne comprends pas pourquoi le *docteur* doit aller passer quelques jours à Nancy, à cause du nouvel an. Ah ! si fait, je n'y pensais pas ; c'est que j'ai la tête un peu brouillée de vapeurs. Vous avez beau me gronder d'en avoir ici, je sais bien que cela est ridicule, mais qu'y faire ? Quand elles viennent il faut les prendre : les soins et les attentions de M. de Voltaire donneraient réellement envie d'être malade pour faire valoir son bon cœur ; cela serait délicat ; mais comment marquer toute la reconnaissance que j'ai dans le mien ? Il en est plein, mais les expressions me manquent. Ton *idole*, ah ! ton *idole* est le meilleur des hommes.

Adieu, mon cher *Panpan*, ma lettre n'est pas amusante ; mais à moins que je ne vous fasse le conte du *Bélier*[1] et des *Facardins*, je ne puis vous rien dire autre chose, car je n'ai lu que cela.

1. Par Hamilton, *Paris*, *J. F. Josse*, 1730, in-12.

Je n'ai pas reçu de lettre hier, je l'aurai peut-être samedi [1], cela revient au même, puisque j'en aurai probablement deux. Ne croyez pas, mon ami, que je vous aime moins pour être malade; nulle situation ne change celle de mon cœur, adieu tous mes chers amis. Embrassez le *docteur* pour moi. Pauvre docteur!...

1. Cette espérance ne se réalisa que le lundi suivant, et pour une lettre seulement. Voir p. 150.

LETTRE XII

Cirey, ce samedi, 3 janvier [1739].

Ce n'est pas d'aujourd'hui que tout me tourne à mal, mon cher *Panpan;* je me porte toujours aussi tristement, et voilà deux ordinaires que je n'ai point de nouvelles de mes chers amis. J'ai reçu ce soir une lettre de madame de Grandville du 29 ; elle ne me parle d'aucun de vous : du moins, jusqu'à ce jour-là, je pense que vous êtes sans accident, mais ce n'est pas assez pour me tranquilliser. Écrivez-moi, *Panpan*, ne fût-ce qu'un mot qui m'apprenne que vous et mes chers amis êtes en bonne santé, et que vous ne cessez de m'aimer. Mes vilaines vapeurs me rendent une créature fort ennuyeuse; aussi je ne sors de ma chambre que pour souper [1], encore ne descendrais-je pas, si je ne craignais de faire du dérangement dans la maison. Je lis autant que je puis, mais je ne puis guère écrire ; c'est afin que vous ne soyez pas en peine de moi que je vous écris ces quatre mots, et que vous sachiez que je vous aime plus que ma vie.

1. Ce n'étaient pas les *Vapeurs* qui retenaient Mme de Graffigny dans sa chambre, mais les suites de la terrible scène du 29 décembre. Voir la lettre XXIX, p. 211.

LETTRE XIII

Cirey ce lundi, 5 janvier [1739].

Je viens de recevoir votre lettre du jeudi, mais celle du lundi avant est restée en chemin; je ne sais si c'est dans la boue ou dans la poussière : quelque part qu'elle soit, je n'en suis pas moins affligée. Si vous vous souveniez de ce que vous me mandiez vous me feriez plaisir de me le redire. Vous m'annonciez apparemment l'arrivée de M. de Mirepoix car vous me dites, dans celle-ci, qu'il n'est pas encore marié. Je ne saurais assez vous dire, mon cher ami combien je suis sensible à la paix dont vous jouissez vous êtes bien raisonnable, et je vous en aimerai davantage, s'il y avait quelque chose à ajouter à mon amitié; mais vous verriez bien qu'elle est au comble si je pouvais vous ouvrir mon cœur. Je réponds à votre grande lettre par articles, mais passant celui où vous me faites des exhortations pour venir vous voir nous verrons; d'autres temps, d'autres soins.

Je suis bien aise que vous vous amusiez de projets ensemble, mes pauvres amis; cependant je vous conseille à vous particulièrement d'arrêter les vôtres

qui, selon moi, ne peuvent jamais avoir d'exécution. Les raisons seraient trop longues à vous détailler; aussi, je me contente de vous donner mon avis tout sec. Ce n'est pas manque de bonne volonté, au moins, si je ne vous rends pas raison de ma façon de penser, mais c'est que par surcroît de mauvaise santé, il m'est venu une petite fluxion sur l'œil, qui ne me permet pas de longues applications. Ne soyez pas en peine de moi pour cela. La dame que vous aimez tant[1] a la bonté de venir dans ma chambre, et je fais des nœuds[2]; ainsi je suis encore plus occupée que si je lisais moi-même. Je sens, comme je le dois, toute l'obligation que j'ai au *docteur* de vouloir bien parler quelquefois de moi. Quand il n'aura rien de mieux à faire, et qu'il voudra bien m'écrire, il me fera grand plaisir. Quoi qu'il en soit, je penserai toujours de même pour lui.

Vous ne vous douteriez jamais de ce qu'il y a dans la lettre que vous m'avez envoyée, je veux vous faire mourir de curiosité, en vous disant que c'est la plus singulière chose du monde; que c'est une nouvelle connaissance du monde que j'acquiers, et dont je ne crois pas avoir besoin; car si je ne le connaissais pas, je serais bien brute. Je vois cependant qu'on apprend tous les jours, et même des choses les moins attendues, les moins croyables et les plus singulièrement arrangées. Oh! que la philosophie serait di-

1. Madame de Champbonin.

2. On sait qu'au moyen de nœuds ou *quipos*, la tendre Zilia, dans les lettres d'une péruvienne, s'entretient avec son infidèle Aza. (A.N) — Voir *Lettres d'une Péruvienne*, Paris, 1821, p. 19.

vine, si elle était bonne à quelque chose. Bref, c
lettre m'a fort amusée.

Pouvez-vous douter, cher *Panpan*, que la s
de monsieur votre père ne m'intéresse bien sensi
ment? Je veux que vous m'en disiez un mot d
toutes vos lettres, et que vous lui en disiez mille
ma part les plus tendres et les plus intéressés à
ce qui le touche, et je veux que vous baisiez bie
bonne maman pour moi.

Je suis bien aise que mes *fétus* vous aient an
un moment; je voudrais savoir ce qu'en pens
docteur. Je vous demande pardon à vous aut
mais je me défie de votre prévention pour moi :
lieu que son jugement ne se laisse pas séduire par
cœur... Je n'en ai point de copie, et vous feriez
bien de vous moquer de ce badinage qui n'est
à rien. Je voudrais bien voir celui qu'il vous a p
mis. Je suis bien fâchée que le *petit saint* ait p
au médecin : on ne saurait donc se taire? Vous fe
bien de m'envoyer cette satire dont vous me par
et de me dire qui vous l'a donnée.

Il me semble que mademoiselle Dubois reprend
peu d'attachement pour moi, nous verrons; c'est
atome que cette petite affaire : si je ne la trouvais
je ne vous en parlerais pas, je l'avais oubliée. Je
me souviens que de mes amis; c'est que mon c
ne peut les oublier.

Le Roux me fera plaisir de m'écrire, je l'aime t
jours beaucoup. Il n'y a que mes vapeurs que je
teste.

Vous avez raison, *Panpan!* votre paresse est b

jolie de vous permettre de m'écrire : ah! qu'elle soit toujours aussi bonne, qu'elle me mande bien ce que vous faites, mes chers amis, c'est l'unique désir de mon cœur. Hélas! votre amitié fait le charme de ma vie ; il y a longtemps que je vous le dis, et ne puis encore le répéter assez, parce que je ne sais rien de si vrai ni de si agréable. Mais, mon cher *Panpan!* si la paresse devenait plus grande, quelqu'un ne pourrait-il vous prêter qnelquefois sa main? Elle est bonne, elle est forte, et ne se fatiguerait pas sitôt que la vôtre.

Je n'écrirai pas de sitôt à M. Cormiel, je crains trop de parler d'affaires, cela me renouvelle tous les malheurs de ma vie, et je crois qu'il faut éviter du moins ces crises violentes. Vous en savez assez pour le conduire dans le courant : il m'est impossible à présent d'entamer cette vilaine matière. Faites-lui simplement un compliment de bonne année de ma part.

Adieu, mon cher ami ; je ne sais comment j'ai pu tirer tout cela de mon œil, aussi me fait-il bien mal. Bonsoir. Je vous embrasse tous du plus tendre de mon cœur.

De La Pimpie. . . . .

Je viens de couper un petit bout de ma lettre, parce que je ne veux pas que vous y voyiez ce que j'avais mis. Cependant je me ravise, mais ce n'est que pour vous dire, que je ne crois pas que M. de La Pimpie vous soit jamais utile, et ce sera votre faute. Souvenez-vous de ce que vous dîtes un jour : je prévois ce qui en arrivera. Il n'est pas encore temps de

lui en parler, mais ne vous en prenez qu'à vous
vous savez tout ce que je vous avais dit. J'ai écr
dix fois à François pour moi et pour les affaires d
M. du Châtelet, sans en avoir de réponse : j'en su
outrée et honteuse. Faites, je vous prie, que Le Rou
lui écrive de me faire une réponse telle qu'elle puiss
être. N'y en avait-il pas une à la dernière lettre qu
j'ai écrite à M. Charmiou, dans celle qui est perdue
J'en suis en peine ! Il n'y a que l'amitié de mes am
qui me console.

LETTRE [illegible]IV

Cirey, ce jeudi, 8 janvier [1739].

eçu hier, mon cher ami, votre lettre du
: c'est toujours un ordinaire de retard, et
une de perdue : celle-ci a été décachetée et
recachetée. On dit que cela arrive très-com-
nt dans les postes, quand on y voit souvent
écriture et la même forme de lettres. Je le
volontiers, car celle que je reçus hier de la
n'a point été ouverte, ni les autres qui me
de Lunéville. Ceux qui s'amusent à nous
lent bien leur temps : qu'importe, cela est
ble.

bien fâchée, mon ami, de toute la mauvaise
avec laquelle vous me parlez, et j'ai bien du
l'avoir augmentée par la lettre que vous
e dans ce temps-là, où je vous parlais de
ngements qui, sans doute, vous déplaisent.
Panpan! à qui parlerai-je de mes peines?..

eut douter qu'il s'agisse ici de Claire-Joseph-Hippolyte
dite Clairon, la célèbre tragédienne (1723-1803), qui
alors âgée que de seize ans, et qui ne débuta à la Co-
çaise qu'en 1743.

Hélas! il faut bien que vous m'écoutiez, puisq vous seul cherchez à les adoucir par votre ami compatissante. C'est un pesant fardeau que celui mon amitié, n'est-ce pas, mon tendre ami? Ah! vous en ai accablé déjà bien des fois, et vous m'av bien la mine de le porter seul à l'avenir; en aure vous bien le courage? Je vous avoue que plus j'ap proche du dénouement de mes affaires, plus j'e suis accablée; jugez-en vous-même : je maigris e mes yeux sont hors d'état de me dissiper. Je crois que vous n'auriez plus qu'une folle pour amie, sans cette charitable dame, qui lit quatre ou cinq heures tous les jours auprès de moi. Je vous écris les yeux moitié fermés et moitié ouverts, et avec bien de la peine. Nous lisons dom Calmet[1], qui nous fait plus de plaisir que Jacques Massé[2] : c'est une chose surprenante que la beauté de ce livre; mais je n'ai pas d'assez bons yeux pour écrire des inutilités. Voic ce que je crois plus nécessaire : je vous avais pri

1. Dom Calmet (1672-1757) le célèbre érudit, abbé de Senones où Voltaire se retira un instant, en 1754. Ces deux principau ouvrages sont le *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancie et du Nouveau Testament*, Paris, 1707-1716, 23 vol. in-4° et l'*Histoire ecclésiastique et Civile de Lorraine*, Nancy, 1728 4 vol. in-fol. Très lié avec les du Châtelet, dom Calmet, écrivit à leur intention, une *Histoire généologique de la maison d Châtelet, branche puinée de la maison de Lorraine*, Nancy, 1741 in-fol. Voltaire qui l'a, à la fois, loué et ridiculisé dans ses ouvrages, lui écrivait en 1748 : « Je ne veux pas me reproche d'avoir été si près de vous et de n'avoir point eu l'honneur d vous voir. Je veux m'instruire avec celui dont les livres m'on formé, et aller puiser à la source. Je vous en demande la permission; je serai un de vos moines; ce sera Paul qui ira visite Antoine. » *Œuvres*, t. LV, page 174.

2. Auteur d'un *Voyage autour du Monde*. (A. N.).

plusieurs fois de demander à Joly la recette de la potion contre les vapeurs, envoyez-la moi donc ; j'en ai usé une grosse bouteille, et j'en ai plus besoin que jamais ; j'en ferai faire dans quelque ville ici près.

Il me faut encore une autre recette, je l'avais prévu ; il est arrivé que mademoiselle Dubois a laissé mâtiner Lise. Il faut envoyer chercher Étienne, et lui demander comment on peut la faire avorter, dans quel temps, et si cela ne la fera pas mourir ; jamais je n'y ai été si attachée, et je sais bien pourquoi ; elle le dirait bien elle-même, si elle pouvait parler. Vous croyez bien que mademoiselle Dubois m'a chanté pouille ; cela va de suite.

Bien loin de chanter pouille à ces pauvres amis de ce qu'ils se divertissent à mes dépens, je leur en sais bon gré. J'ai ri et pleuré à cet article de votre lettre ; je voudrais bien faire des arguments aussi impertinents toute ma vie, et vous voir tous en rire. Ah! riez, mes chers amis, riez ; je voudrais bien toujours vous faire rire. Adieu, cher *Panpan!* je suis bien fâchée de vous affliger en vous contant tous mes maux, mais je ne saurais m'en abstenir ; il me semble que cela me soulage, et ma confiance en votre amitié est sans bornes.

J'oubliais une inquiétude qui peut tenir son coin dans mes affaires. Fanchon me mande que de gré ou de force on veut faire aller Madame Royale en Italie. Croyez-vous que nos pensions en iront mieux? J'en ai tant que j'oubliais celle-là. Cher ami, je t'embrasse comme je t'aime.



LETTRE XV

Cirey, ce samedi, 10 janvier [1739].

Je ne sais, mon ami, si vous m'écrivez, ou s vous ne m'écrivez pas, je n'ai point encore de let tres aujourd'hui; moyennant quoi en voilà trois e retard : le ciel en soit loué! Je ne vous écrirais pa si je ne craignais que vous ne fussiez trop en pein de ma santé; ainsi, il vaut mieux vous dire que j n'ai que des vapeurs, que de vous laisser croire qu c'est quelque chose de pis. Il est vrai qu'elles sor violentes et presque continuelles. Joignez à cela l mal de mes yeux, et vous verrez que je suis une jol demoiselle! J'écoute lire tant que je puis : quar cette bonne dame ne peut lire, Dubois me psalm die les *Mille et un Jours*[1]. Mes yeux commence cependant à mieux aller, mais je n'ose m'applique Je connais de plus en plus la bonté du cœur de vot *idole*... Quand je serais sa sœur, il ne serait pas pl touché de me voir souffrir... Je le vois très peu, ma il envoie à tout moment savoir de mes nouvelles. . comptais recevoir aujourd'hui, au plus tard, la lett

1. Les *Mille et un Jours*, contes traduits du persan en françai par François Pétis de La Croix, 1710-1712.

que je vous ai écrite et que je vous ai redemandée. J'espère que vous n'aurez point fait de difficulté pour me la renvoyer, car vous me feriez un chagrin sensible ; ainsi, je l'attends, quand il plaira à la poste de me la rendre.

Dieu! rends-nous la lumière et combats contre nous!

Ne m'envoyez pas la satire que je vous avais demandée dans mon avant-dernière lettre, je n'en veux point. Madame de La Neuville doit arriver ici le 18 de ce mois, peut-être irai-je chez elle : on dit qu'elle a envie de me voir. Peut-être le changement d'air me fera-t-il du bien... Ne m'écrivez pas que je ne vous demande ; adieu, mon cher *Panpan*, embrassez tous nos chers amis pour moi ; vous êtes tous bien présents à mon cœur, mais, mon Dieu ! je ne vous vois pas!... Desmarets m'a mandé qu'il partait le 20 pour Paris ; n'oubliez pas de le faire souvenir du dépôt qu'il doit vous laisser. Hélas! vous souvient-il des testaments que nous faisions tous l'avant-veille de mon départ? Que le temps est court, mais qu'il est long, si on le mesure d'après les différentes façons de penser !

LETTRE XVI

Cirey, ce lundi, 12 janvier 1739.

Je viens de recevoir deux de vos lettres, mon cher ami, dont l'une est du 23 décembre, vous voyez que c'est l'ancienne perdue, et l'autre de jeudi dernier, 8 janvier. Il faut qu'il y ait des gens à la poste bien curieux de sentiments d'amitié; car ces deux lettres ont été ouvertes. A la bonne heure. Je suis bien contente que tout le monde sache que j'ai des amis. Je ne vous avertis de cette petite *décachetture,* mon cher *Panpan,* que pour qu'il ne vous arrive plus de me parler ouvertement des petits secrets qui sont inséparables d'une amitié comme la nôtre. Nous sommes si bien au fait de nos affaires, que nous nous entendrons toujours bien. Je ne vous répondrai pas à la vieille lettre, où il n'y a d'intéressant que la maladie de monsieur votre père; et comme l'autre m'apprend qu'il se porte bien, j'en suis contente. Il s'en faut bien que je le sois que vous ayez manqué de recevoir une de mes lettres[1] : elle était bien intéressante celle-là, et son retard me fait bien de la peine.

1. Celle du 1er janvier (A. N.).

Il faut donc vous le redire, je vous faisais une courte réponse à une des vôtres, où vous me mandiez : *Le chant de Jeanne est charmant*[1], voilà votre phrase : or, comme elle me paraît équivoque, je veux absolument que vous me renvoyiez la feuille de ma lettre où est *le chant de Jeanne;* je vous mandais aussi d'effacer dans cette feuille des secrets à nous, s'il s'y en trouvait, et je vous le recommande encore plus, à cause de cette nouvelle inquisition des postes. Ne faites cependant que le moins de ratures que vous pourrez. C'est un vrai guignon pour moi que cette lettre ait été perdue ou retardée, car j'avais mis dans ma fantaisie de ravoir cette feuille, et je suis extrêmement fâchée du retard que ce dérangement y apporte. Je vous répondais aussi aux questions que vous faisiez sur mon arrangement. Premièrement, que je n'avais jamais compté être ici jusqu'au mois de mars, comme il semblait que vous le crussiez dans cette lettre, à laquelle je vous répondais ; et voici donc ce que je compte faire, que je vous répète, puisque cette lettre est perdue. J'espérais que les décomptes de François iraient beaucoup plus haut, et vous jugez bien que trois cents livres ne me mèneraient pas à Paris : il faut donc y renoncer. La bonne dame[2] se charge de me trouver un réduit dans un couvent à Saint-Dizier : je vous mandais les raisons qui m'engageaient à choisir cette ville; la première était que, dès qu'il me faut une retraite, je ne puis la prendre trop isolée, et la seconde était à cause des postes

1. Voir p. 18, lettre XI.
2. Madame de Champbonin.

qui y sont régulières ; et comme je n'aurai jamais de bonheur que le commerce de mes amis, c'est le fond de mon établissement. D'ailleurs, comme c'est la route de Paris, j'espérais y voir, une heure par an, un de mes amis ; je sais que je n'en sentirai que plus vivement la séparation ; mais je suis si convaincue que le malheur me suivrait en paradis, si j'y allais, que je me livre de bonne grâce à mon sort, et ne me plains que du peu. Croyez-en ma parole, le monde entier se renverserait plutôt, que la constance de mon étoile à me persécuter ! Voilà, mon ami, ce que j'exécuterai dans peu. J'irai peut-être avant voir une ancienne amie que j'ai dans ce voisinage ; c'est madame de Chatenay, qui était mademoiselle de Rachecourt, quand elle était fille d'honneur. Je lui ai écrit pour savoir comment j'irais jusqu'à elle.

Mon cher *Panpan!* vous ne serez plus étonné des vapeurs continuelles que j'ai, quand vous verrez ce qui m'occupe. Elles se sont cependant un peu apaisées hier, mais aujourd'hui j'en ai eu encore un grand accès. Mes yeux vont mieux, mon ami, car j'ai un peu lu de mon chef aujourd'hui ; je viens d'écrire à madame Rouot. Je sens mieux que jamais combien je suis obligée aux gens qui m'aiment. Dubois a la fièvre depuis hier : c'est encore un petit malaise.

Je repasse votre lettre, mon cher *Panpan*, et je vois que vous me dites que vous brûlez celles que je vous écris. Mon Dieu ! vous me faites trembler. Que je serais fâchée que celle que je vous demande fût du nombre !... cherchez-la bien, mon ami ; je ne saurais vous en donner la date, car je ne la sais pas

mais il n'y a que l'impossible qui puisse me consoler de ne point l'avoir.

Vous vous plaignez de n'avoir pas lu le griffonnage de la fin d'une de mes lettres, le voici : vous m'avez parlé, il y a longtemps, de M. de La Pimpie, et j'avais toujours oublié de vous en parler ; je vous mandais que je croyais qu'il ne vous rendrait jamais aucun service, et cela fondé sur un discours que vous avez tenu une fois : tout se sait, mon ami, et c'est votre pure faute ; mais il faut vous détacher des bons offices que vous attendiez de lui. C'était même à propos de lui que je vous mandais que mon amitié était au comble, parce que vous savez que je gronde mes amis quand ils font mal, et que je ne vous ai grondé ni aimé moins d'un moment. Ah ! voilà ce qui s'appelle du rabâchage ; mais aussi pourquoi me parlez-vous de vieilles rengaines ? en vérité, cela est pitoyable, d'autant que je suis fondée en raison démontrée pour vous dire cela.

Je ne sais que répondre à toutes vos amitiés, mes chers amis ; ah ! si vous pouviez voir mes yeux, vous jugeriez bien mieux jusqu'à quel point j'y suis sensible, que par tout ce que je puis vous dire dans ma lettre. O mes amis ! n'oubliez jamais que vous êtes le souffle de ma vie ; que je n'y tiens que par vous, et que tous mes malheurs s'évanouissent quand je songe au bonheur d'être aimée par de si bons amis. Hélas ! vous avez votre petit coin de part, mon cher *Panpan*, comme le seul qui me connaisse ou qui veuille me connaître. Je me flatte que c'est cette connaissance qui vous attache à moi, et j'y trouve

une félicité qui m'a été refusée partout où je l'ai cherchée ; aussi j'y renonce et ne veux être connue que de vous, mon ami ; mais connaissez-moi toujours bien, car quand je serais au bout du monde, vous sauriez toujours mes plus secrètes pensées. Penser à vous fait tout le bien de mon cœur.

Mon Dieu ! que je suis bête ; je relis cet endroit de ma lettre et j'en ai pitié : je me garde bien de parler ici, je n'arrange pas même mes phrases, et j'ai pourtant de l'amour-propre ; mais ces terribles vapeurs m'abrutissent. Ah ! mon Dieu, que j'ai bien pensé au chagrin que vous auriez de me voir ces tremblements qui vous faisaient tant de peine ; en vérité cela est insoutenable. Sachez, mon cher ami, qu'il y a aujourd'hui quinze jours qu'elles m'ont prise ; je n'ai pas cessé depuis ce temps d'entendre la cloche des pendus ; vous souvient-il de cette folie? La bonne dame me gronde, mais c'est très doucement, car elle entre bien dans mes maux, aussi bien que votre bonne et adorable *idole*, dont je ne puis trop me louer.

M. de Maupertuis est arrivé d'aujourd'hui [1], je ne

1. Mme du Châtelet, dans une lettre adressée, le 28 décembre 1738, à Maupertuis, lui avait renouvelé ainsi son invitation : « Vous savez que l'on ne croit les choses que l'on désire vivement, que quand elles sont arrivées ; voilà comme je suis sur votre voyage ici. Il y a un an que je vous attends, et je me vois sur le point de quitter Cirey, sans avoir pu avoir le plaisir d'y passer quelque temps avec vous. » Le 12 janvier, elle annonçait à d'Argental l'arrivée de cet ami désiré : « Maupertuis est arrivé aujourd'hui. Il a dit à M. de Voltaire mille choses gracieuses de la part de M. de Maurepas, et lui a apporté une lettre de M. d'Argenson dont je suis très contente. » *Lettres de la marquise du Châtelet*, Charpentier 1878, p. 257 et 290.

'ai pas encore vu ; je le verrai à souper ; je descends presque tous les soirs : quelquefois j'ai bien de la peine à tenir le temps de la table ; je me trouve mal, cela fait du train par tous les soins qu'on a de moi ; on me traîne dans ma chambre, on me jette au lit, et voilà ma vie ; elle m'est plus insupportable à cause de l'ennui que je donne, que par le mal que j'en souffre, je ne sais rien de pis que d'avoir une gênante comme moi dans une maison. Si je n'avais pas des lunettes, vous n'auriez pas tous ces riens de moi.

Bonsoir, mon cher *Panpan ;* bonsoir, mes chers amis ; je vous embrasse tous cent mille fois. Desmarets a tort de se plaindre ; je n'ai jamais manqué à lui faire réponse, et il n'en a fait à aucune de mes lettres ; c'est apparemment par discrétion.

LETTRE XVIII

Cirey, ce jeudi, 15 janvier [17

J'ai reçu hier une de vos lettres toujours déc
tées, mon cher ami. C'est celle de samedi 10 jar
celle du lundi, 5 janvier, est en arrière comme
le voyez : et celle de lundi dernier, que j'aurais d
cevoir hier, l'est aussi ; cela ira comme il plai
maîtres des postes. Je ne conçois pas quelle ra
ont de lire nos lettres, car il me semble que,
on a une fois vu qu'elles ne regardent que nou
devrait cesser cette indiscrète curiosité, parc
je ne les trouve pas assez bien écrites pour inté
par le style ; enfin il faut s'en mettre l'âme en r
mais est-on curieux des miennes aussi ? Je suis
suadée que vous n'y prenez pas garde, et je vo
cependant bien le savoir.

Je suis sûre, mon ami, que l'affaire du prof
vous a donné bien de l'inquiétude, et je vous
que je la partage bien sensiblement. Ce barc
donc toujours acharné après lui ? Voilà un
homme. Mandez-moi bien si cela n'aura poi
suite, et si sa tête est sage. Je viens de lui é

mais je ne lui en parle pas, parce que je ne sais si vous voulez qu'il sache que vous me l'ayez mandé. Engagez-le, je vous prie, à ne point me faire de réponse, je ne saurais tant écrire, et surtout depuis que je reçois tant de lettres ouvertes; cela me dégoûte. D'ailleurs je ne saurais n'empêcher de parler de choses qui intéressent notre petite société, et à la fin vos petits secrets pourraient bien être pénétrés, quoique peu intéressants; cela serait désagréable.

Vous me criez toujours, cher *Panpichon*, que je n'écris point à Desmarets ; mais c'est que je ne sais point parler aux rochers ! Je vous assure, mon ami, que le discours de votre petite voisine a pénétré à travers les brouillards de vapeurs qui m'environnent, et m'a fait sentir un mouvement de joie dont on n'est guère capable dans l'état où je suis : il m'a fait d'autant plus de plaisir que c'est une nouvelle preuve de mon amitié pour vous, et que j'aime à vous aimer et à vous savoir au moins une partie de l'âme tranquille; il n'y a que mon amitié qui la trouble : hélas ! vous savez que c'est une de mes peines; mais mon pauvre *Panpan !* qui est-ce qui m'aimerait sans vous? Je suis sûre que vous aimez encore mieux que je vous sois à charge, et que j'aie la satisfaction d'avoir un véritable ami. Vous auriez du plaisir à voir avec quelle amitié je lis tout ce que vous me dites de l'occupation où vous êtes de moi, quand vous êtes rassemblés. Vous avez raison, mes chers amis, puisque vous êtes assez philosophes pour aimer une amie qui n'a que des inquiétudes à vous

donner ; aimez-la bien, car vous faites son bonheu et son seul rempart contre le désespoir.

Je n'ai point de nouvelles de la duchesse[1] ; je n'e ai point de François, je n'en ai point d'Hercy ni d Toussaint, à qui j'ai écrit pour avoir du moins le pe qui me revient ; les postes m'apportent des lettres d mes amis décachetées, voilà ma ressource. Cependa mes vapeurs diminuent ; elles sont très-modérée mais une palpitation de cœur et d'estomac presq continuelle me tourmente. M. de Maupertuis part d main[2] ; j'ai soupé trois fois avec lui, car depuis que

1. La duchesse douairière de Lorraine.

2. Arrivé le 12 janvier, Maupertuis en partit le 17, pour al voir Jean Bernoulli, à Bâle. Le 19, Voltaire écrivait à l'al d'Olivet : « Vous devriez venir prendre une cellule dans le couve ou plutôt dans le palais de Cirey. Celle que vient de quit Archimède-Maupertuis serait très-bien occupée par Quintili d'Olivet. Vous verriez si la masse multipliée par le carré de vitesse, ou si le cube des distances des planètes font oublier *Tusculanes*, et si Locke fait négliger Virgile ; vous verriez si l'h toire est méprisée. » Il ajoutait avec une tranquillité un feinte : « Ne vous imaginez pas que la vie occupée et délicieuse Cirey, au milieu de la plus grande magnificence et de la meille chère, et des meilleurs livres, et, ce qui vaut mieux, au milieu l'amitié, soit troublée un seul instant par le croassement d scélérat » (l'abbé Desfontaines). *Œuvres*, t. LIII, p. 425. Le il parlait ainsi à Mairan de ses conversations avec Maupertu « Nous ne vous avons point écrit, parce que beaucoup d'occu tions nouvelles nous ont extrêmement dérangés ; mais nous v étudions sans vous le dire. M. de Maupertuis est ici. Il fait de v le cas qu'un grand génie doit faire de son confrère. Les mati que nous traitons ici ne font que redoubler notre estime pour vc Il y a surtout une certaine impulsion, un choc des corps qui po rait bien être de première nécessité... Il me semble que l'écla cissement d'une telle question est bien digne d'un esprit tel le vôtre. Si jamais vous y travaillez, n'oubliez pas Cirey. Cro qu'il n'y a aucun lieu sur la terre où l'on fasse plus de cas vous, où la vérité soit plus chère, et où l'on aime mieux recevoir de votre plume. Plût à Dieu qu'on pût l'entendre de vo bouche. » *Lettres inédites*, Didot, 1827, t. I, p. 106.

suis malade, je ne vais plus au café ; je descends à midi prendre la soupe avec ceux qui dînent, et le reste du jour je suis dans ma chambre. Je trouve en lui tout ce que vous m'avez dit, c'est-à-dire qu'il est fort aimable et très-gai. Je crois qu'il n'en dira pas autant de moi, s'il se souvient jamais de m'avoir vue, car je ne suis ni gaie, ni savante ; ainsi je n'ai pas le mot à dire. Mon Dieu ! que ces vapeurs rendent maussade ! J'ai lu son *Voyage en Laponie*[1] ; je n'ai jamais rien lu de mieux écrit pour ce que j'en puis entendre, parce qu'à la fin ce sont des calculs et des observations auxquelles je n'entends rien.

Tiens, voilà de quoi calmer ton impatience ; j'aurais bien voulu pouvoir te l'envoyer plus tôt[2], mais il m'a été impossible de le faire avant ce jour. Ce n'est pas sans peine si je te l'ai transcrit en entier. Dieu créa le ciel et la terre en six jours et se reposa ; j'ai été obligée de travailler le septième pour l'achever. Je trouve comme toi qu'il y a du merveilleux en elle, mais je ne lui pardonne pas sa barbare cruauté envers Monadelchi. Je puis t'envoyer cet extrait sans commettre d'inconséquence.

« Christine, reine de Suède, vint à Paris ; on admira en elle une jeune reine qui, à vingt-sept ans, avait renoncé à la souveraineté dont elle était digne, pour

1. Le récit de ce voyage, qui eut lieu en 1736, a été fait par Maupertuis, dans son ouvrage intitulé : *La figure de la terre déterminée par les observations de MM. de Maupertuis, Clairault, Camus, Le Monnier, Outhiers, Celsius, au cercle polaire*, Paris, 1738, in-8°.

2. Le passage du *Siècle de Louis XIV* où il est question de Christine, reine de Suède.

vivre libre et tranquille. Il est honteux aux écriva
protestants d'avoir osé dire, sans la moindre preu
qu'elle ne quitta sa couronne que parce qu'elle ne p
vait plus la garder : elle avait ce dessein dès l'âge
vingt ans, et l'avait mûri sept années. Cette résc
tion si supérieure aux idées vulgaires et si longtei
méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui
prochaient de la légèreté et une abdication invol
taire : l'un de ces reproches détruisait l'autre; n
il faut toujours que ce qui est grand soit attaqué
les petits esprits.

« Pour faire connaître le génie unique de c
reine, on n'a qu'à lire ses lettres : elle dit dans c
qu'elle écrivit à Chanut, autrefois ambassadeur
France auprès d'elle : — « J'ai possédé sans faste
quitte avec facilité ; après cela, ne craignez pas p
moi; mon bien n'est pas au pouvoir de la fortune.»]
écrivit au prince de Condé : — « Je me tiens au
honorée par votre estime que par la couronne
j'ai portée. Si, après l'avoir quittée, vous m'en jı
moins digne, j'avouerai que le repos que j'ai
souhaité me coûte cher ; mais je ne me repent
pourtant point de l'avoir acheté au prix d'une c
ronne, et je ne noircirai jamais une action qui
semblé belle par un lâche repentir ; et s'il arrive
vous condamniez cette action, je vous dirai, p
toute excuse, que je n'aurais pas quitté les biens
la fortune m'a donnés, si je les eusse cru nécessa
à ma félicité, et que j'aurais prétendu à l'empire
monde, si j'eusse été aussi assurée d'y réussir ou
mourir que le serait le grand Condé. »

« Telle était l'âme de cette personne si singulière, tel était son style dans notre langue qu'elle avait parlée rarement. Elle savait huit langues ; elle avait été amie et disciple de Descartes, qui mourut à Stockholm dans son palais, après n'avoir pu obtenir une pension en France, où ses ouvrages furent même proscrits pour les seules bonnes choses qui y fussent : elle avait attiré en Suède tous ceux qui pouvaient l'éclairer ; le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses sujets l'avait dégoûtée de régner sur un peuple qui n'était que soldat : elle crut qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui pensent, que de commander à des hommes sans lettres et sans génie : elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus ; son dessein était d'aller se retirer au milieu d'eux en Italie : elle ne vint en France que pour y passer, parce que les arts ne commençaient qu'à y naître ; son goût la fixait à Rome ; dans cette vue, elle avait quitté la religion luthérienne pour la catholique ; indifférente pour l'une et pour l'autre, elle ne se fit point de scrupule de se conformer en apparence aux sentiments du peuple chez qui elle voulut passer sa vie. Elle avait quitté son royaume en 1654, et fait publiquement à Inspruck la cérémonie de son abjuration : elle plut à la cour de France, quoiqu'il ne se trouvât pas une femme dont le génie put atteindre au sien. Le roi la vit et lui rendit de grands honneurs, mais à peine lui parla-t-il ; élevé dans l'ignorance, le bon sens dans lequel il était né le rendait timide.

« La plupart des femmes et des courtisans n'obser-

vèrent dans cette reine philosophe, sinon qu'elle n'était pas coiffée à la française, et qu'elle dansait mal. Les sages ne condamnèrent en elle que le meurtre de Monadeschi, son écuyer, qu'elle fit assassiner à Fontainebleau, dans un second voyage ; de quelque faute qu'il fut coupable envers elle, ayant renoncé à la royauté, elle devait demander justice et non se la faire. Ce n'était pas une reine qui punissait un sujet, c'était une femme qui terminait une galanterie par un meurtre ; c'était un Italien qui en faisait assassiner un autre par l'ordre d'une suédoise dans un palais du roi de France ; nul ne doit être mis à mort que par les lois. Christine, en Suède, n'aurait eu le droit de faire assassiner personne ; et, certes, ce qui eût été un crime à Stockholm, n'était pas permis à Fontainebleau. Ceux qui ont justifié cette action méritent de servir de pareils maîtres. Cette faute et cette cruauté ternirent la philosophie de Christine, qui lui avait fait quitter un trône. Elle eût été punie en Angleterre et dans tous les pays où les lois règnent. Mais la France ferma les yeux sur cet attentat contre l'autorité du roi, contre le droit des nations et contre l'humanité [1]. »

1. *Siècle de Louis* XIV, chap. 6. *Œuvres*, t. XIX, p. 333.

LETTRE XVIII

Cirey, ce samedi, 17 janvier [1739].

Voilà la poste arrivée et je n'ai point de lettre; Dieu soit béni! mais c'est donc toujours trois en arrière; je vous avoue que cela est désespérant pour moi, qui ne vis que par le souvenir de mes amis. Qu'y faire? je n'en sais rien; c'est ce qui me désespère. Vous devriez parler à Richard, pour savoir comment cela se fait; car après avoir attendu tous les jours de poste, avec des inquiétudes dont je ne saurais me défaire, il est triste, cruel de ne rien recevoir, ou bien d'avoir des lettres décachetées, du moins les vôtres; car j'en viens de recevoir une de M. Hercy, qui sûrement n'a point été ouverte; il est à présent à Lunéville. Je voudrais bien avoir l'argent qu'il a laissé à Commercy; car un petit secret que je vous ai gardé jusqu'ici, mon cher *Panpan*, c'est que je suis arrivée sans un sou; cela vous étonne? Hé bien! voici comment: je ne vous ai pas dit l'emploi de mon argent de peur que vous ne soyiez l'ami de *Cléphan*, quoique l'emploi en ait été très-raisonnable. Je vis à Demange que la robe que j'avais achetée un louis à Commercy ne me passerait pas l'hiver,

parce qu'elle est d'une mauvaise étoffe ; j'en achetai alors une d'un petit satin, qui me coûta deux louis, et trois petits écus pour façon et doublure. Dubois en voulut avoir une d'indienne de près d'un louis, et je la lui achetai : enfin, tant ce que j'ai donné aux domestiques, qu'aux cochers de la cour et de la poste de Joinville ici, il ne me restait pas ce qu'on appelle un sou ; et vous jugez bien, mon ami, que cela me mettait encore bien du mal-aisé dans l'esprit. Je vais donc posséder quatre cents francs ! et je n'ai plus rien à acheter, voilà qui est agréable !

Je suis toujours très-languissante, mais je n'ai plus de grosses vapeurs.

Je reçus hier une ambassade de Mme de La Neuville, qui ne vient point, comme elle l'avait mandé. Je demandai à son ambassadeur ce que faisait Mlle Durand, cette pauvre fille est destinée aux crosses ; elle y est encore depuis trois mois, d'une saignée au pied qui a pensé lui faire couper la jambe. J'en suis toujours pour ce que j'ai dit : quand on est malheureux, on l'est sans fin. D'ailleurs on a mille bontés pour elle, et on l'aime beaucoup.

Mon Dieu ! que je suis embarrassée de vous écrire, surtout quand je n'ai point de vos nouvelles. Je me crée toutes sortes de chimères, et je n'en ai que faire. Ma bonne dame m'a dit aujourd'hui que Mme du Châtelet comptait toujours que Desmarets et le *petit saint* viendraient, quoi qu'on ne joue pas la comédie, à cause, comme je l'ai mandé à *Cléphan*, de la mauvaise santé de M. de Voltaire[1]. Je vous mande cela,

1. Le 19 janvier 1739 Voltaire écrivait à Thieriot : « Je suis

parce qu'on me l'a dit ; du reste, je ne me soucie pas qu'ils viennent, et je crois Desmarets parti : je voudrais bien savoir comment ? Je voudrais aussi savoir autre chose, mais il n'y a pas moyen d'instruire les curieux de nos petits secrets.

Bonsoir, mon cher *Panpan ;* soyez bien mon ami, vous ne sauriez trop l'être, car je compte sur vous comme sur moi-même, et je n'ai de plaisir (plaisir ! mon Dieu ! quel mot étranger !) je n'ai de repos que dans votre amitié et dans celle des autres amis, qui n'oseraient dire devant vous qu'ils ne m'aiment pas, quand bien même ils le penseraient, ce que je ne crois pas : je mets bien le beau grand frère du nombre, et je les embrasse tous avec tendresse. Hélas ! je suis au milieu de vous, cher aliment de ma vie, je goûte tout le bonheur qu'il y a d'avoir de tels amis, mais vous savez que mon imagination n'est pas soutenue, le cœur et l'esprit reprennent bientôt le dessus.

Ma lettre n'était point encore cachetée, quand j'ai appris que M. du Châtelet partait demain pour Lunéville[1], ce qui m'a déterminé à écrire cette petite lettre au professeur. Je suis très fâchée de le charger d'une pareille commission, et je vous demande bien

malade, je ne peux vous écrire moi-même ; » et le 20 : « J'ai la fièvre aussi serré que vous ; prenez du quinquina pour vous, et de la fermeté pour moi. » *Œuvres*, t. LIII, p. 421 et 428.

1. M. du Châtelet dût partir de Cirey, pour Paris, vers le 15 janvier. Mme du Châtelet écrivait, le 3, à d'Argental : « M. du Châtelet ira à Paris vers le 15, et j'espère qu'il y consommera l'affaire de la maison de feu M. le président Lambert, que j'ai une envie extrême d'acheter. » *Lettres de la marquise du Châtelet*, Charpentier, 1878, p. 285. M. du Châtelet s'occupa aussi beaucoup de l'affaire de la *Voltairomanie*.

pardon des coups qu'il vous donnera, mais il me faut ma robe, entendez-vous? c'est sa commission, et voici la vôtre : vous m'enverrez, je vous prie, une demi-livre d'amidon bien fin, Dubois en veut absolument Envoyez-moi aussi cinq ou six écheveaux de fil à broder, mais non pas comme les écheveaux que vous avez envoyés; il les faut beaucoup plus gros.

O *Panpan!* je suis trop heureuse, j'ai découvert que l'intendant de cette maison joue au trictrac, j'y jouerai demain; mais j'ai bien peur que je ne fasse comme le premier jour que M. de Maupertuis soupa ici. Il parla à table de Roudet et de Gradot[1], et aussitôt les larmes me vinrent aux yeux. Je chercherai mon pauvre ami vis-à-vis de moi, et je verrai un homme un tiers plus gros que n'était mon père. O mon Dieu! où êtes-vous, mes pauvres amis? Je mourrai sans vous revoir, car je ne sais pas vivre sans vous. Je me porte cependant un peu mieux ce soir; bonsoir. Bonsoir! hélas! où êtes-vous? que ne puis-je vous le dire!

1. Peut-être s'agit-il ici du maître de ce café Gradot, situ quai de l'École, rival du café Procope, et que fréquentait beaucou Maupertuis et d'autres gens de lettres. Voir les *Lettres de l marquise du Châtelet*, 1878, p. 8 et 33.



LETTRE XIX

Cirey, ce lundi, 19 janvier [1739].

Je viens de recevoir deux lettres de Desmarets décachetées, et trois des vôtres décachetées aussi. Soyez sûr, mon cher ami, que de quelque écriture que soit le dessus, elles sont ouvertes. C'est sans doute pour ne pas faire de jalousie : à la bonne heure! Voici l'ordre des vôtres : une certaine de je ne sais quand est toujours en arrière avec celle de l'ordinaire dernier. Mais que je suis bonne ! il faut bien le temps à ceux qui sont curieux de les lire, et peut-être d'en prendre copie, tant on les trouve belles; enfin, les plus fraîches arrivent toujours un ordinaire plus tard. Celles d'aujourd'hui sont deux du lundi 12 et une du jeudi 15. J'ai envie de suivre le conseil que vous me donnez, de ne vous écrire qu'un seul mot à l'avenir, parce qu'à la fin cela me fatigue d'être si gênée, et mes yeux qui recommencent à me faire mal, en iraient peut-être mieux.

Vous avez raison, mon ami, vous êtes un guide bien aveugle, car vous ne savez ce que vous dites, taisez-vous, c'est ce que vous pouvez faire de mieux. Vous vous doutez bien jusqu'à quel point je suis sen-

sible à tout ce que vous me dites de l'amitié du *docteur :* vous savez comme je pense à son égard. Il y a un article de votre lettre qui m'embarrasse fort. Vous dites que vous craignez et que vous avez lieu de craindre d'avoir contribué à mes peines, mais c'est un coup de la fortune ; je pourrais entendre le premier, mais je ne vois pas quel rapport trouver avec la fortune : je suis bien curieuse de cela, cependant je n'en veux point d'explication. Venons à une lettre de jeudi ; vous m'en avez écrit deux, dites-vous, cela est plaisant, l'une est arrivée, et l'autre est restée en chemin, c'est qu'on la copie apparemment. L'imagination languit, et le cœur souffre de cette tyrannie.

Vous faites bien d'être circonspect, je vous prie même de l'être encore plus à l'avenir, et de ne répondre qu'à ce que je vous dis, sans y mêler aucune conjecture. Vraiment vous êtes tous admirables avec votre Paris, vous seriez bien habiles de m'y faire vivre en attendant la duchesse [1], qui ne sera peut-être pas de retour au mois de mai. Enfin, je ne puis y aller à présent, et je ne puis m'expliquer mieux, car il est cruel d'être sûre que des intérêts comme ceux de l'amitié qui nous lie, soient à la merci... Ne me nommez personne dans vos lettres, je vous en conjure ; n'entendons-nous pas toujours de qui nous parlons ?

1. Probablement la duchesse de Lorraine, qui était allée voir en Italie son fils, le grand-duc de Toscane, et dont Mme de Graffigny attendait sans doute le retour pour toucher la pension qu'elle en recevait. Nous penchons plutôt vers cette interprétation que vers celle qui supposerait qu'il est question de la duchesse de Richelieu, à laquelle Mme de Graffigny fut quelques semaines plus tard recommandée par Voltaire.

Avec les sots noms que vous avez donnés à tous nos amis et amies, vous m'en faites perdre la tête. Ah quel homme que ce *Panpan !*

Vous n'aurez qu'à jeter mon chien dans la rivière si vous voulez, mais ne m'en parlez plus ; ce sont des choses si loin de moi qu'elles me révoltent. Je vous ai bien parlé de Lise, me direz-vous, je suis sûre qu'un certain homme portait de son araignée. Vous dites que vous m'envoyez la lettre que je vous ai redemandée, c'est bien plaisant ! Croiriez-vous que je ne l'ai pas encore reçue ? Mon parti est pris, elle viendra quand elle pourra ; mais peut-être est-elle déjà à sa destination ; c'est ce que je voulais.

Finissez vos commentaires, je vous en supplie, et ne me nommez point nos amis ; je le répète, parce qu'en lisant vos lettres, je ne trouve que cela. Vous avez fait une prédiction dans une de vos lettres, il y a un mois ou six semaines, qui était plus vraie que celle que vous faites sur mon bonheur ; je n'y ai nulle foi, je me connais.

Je ne me souviens point du tout des vers de M. de Puydebart, mais je parierais qu'il n'y a pas un mot de vrai dans l'histoire qui l'a tant diverti. Je crois reconnaître les gens dont il parle ; et, si je ne me trompe pas, j'assurerais bien qu'ils en sont à mille lieues ; mais vous êtes tous des bêtes, entendez-vous ? C'est ainsi que je vous traiterai, puisque vous ne voulez pas avoir de l'esprit. J'ai joué hier au trictrac avec le gros intendant, et je n'y ai eu aucun plaisir ; je songeais à nos parties de poule. Ah ! mon Dieu ! bonsoir. Je me porte assez bien, c'est-à-dire

en comparaison de l'état d'où je sors. Cependant je suis aussi bête que vous; mais n'est pas sot qui veut. Adieu, mon cher *Panpan;* bonsoir, mes chers amis; et vous, mon beau *petit saint*, vous ne me dites rien? je vous embrasse tous mille et mille fois.

LETTRE XX

Cirey, ce jeudi, 22 janvier [1739].

Je n'ai point reçu hier de vos nouvelles, mon cher *Panpan*, et cela me met toujours de bien mauvaise humeur : je ne sais presque plus compter les lettres qu'on nous retient. Je vous prie de ne plus m'écrire que quatre mots ; pourvu que je sache que mes amis se portent bien, je suis contente. Peut-être que les inquisiteurs des postes se lasseront à la fin de nous persécuter. Quant à moi, je ne vous écris que pour que vous sachiez que je ne suis point morte ; mes yeux sont pis que jamais, et, à la lettre, je vous écris sans voir : je ne sors plus de ma chambre, parce que je ne puis souffrir les lumières ; je soupe en aveugle. Cette fluxion me vient le plus mal à-propos du monde. J'attends notre ami avec tant d'impatience, que je meurs de peur que quelque chose d'imprévu ne l'empêche d'arriver. La longue habitude que j'ai d'éprouver des contradictions les moins attendues me donne autant de crainte que d'espérance. Bonsoir, hélas ! vous savez tous, mes tendres amis, si je vous aime ! Mais ne puis-je vous aimer sans crime, et ne se lassera-t-on pas de me désespérer ? Si je suis privée plus longtemps de vos lettres, que vais-je devenir ? Ah ! mon Dieu ! secourez-moi.

LETTRE XXI

Cirey, ce samedi 24 janvier [1739].

Mes yeux vont assez bien ce soir, mon cher am pour vous écrire un peu plus qu'à l'ordinair moyennant des lunettes qui me rompent un peu vivacité du blanc que j'ai peine à soutenir. Je con mence par là, parce que je suis sûre que ce qui vo intéresse le plus, c'est ma santé. Vous saurez do encore que les vapeurs ne veulent pas désempare j'en ai eu hier un grand accès; et pour me remett de la journée, j'eus la colique toute la nuit; il e clair que ces demoiselles doivent se tenir compagni C'est une pitié que ma santé; je désespère presq de la rétablir.

Toutes réflexions faites, je pourrais bien prend le parti que me conseille notre ami; j'y vois enco des difficultés, mais je crois que ses raisons et m déférence les lèveront.

Je viens de recevoir trois de vos lettres, mon am mais je n'en suis pas contente; l'une, décachetée, e celle où vous me renvoyez la mienne. Ah! pour cet fois, ils auront vu celle qu'ils mouraient d'envie d

voir; mais aussi elle est vieille comme les rues : quant aux deux autres, elles ne sont point décachetées, elles sont toutes deux du samedi, il y a huit jours, et cela me paraît trop vieux : mon amitié est très-offensée de ces retards. Quoique ces deux lettres n'aient pas été décachetées, ne vous y fiez pas davantage : ce n'est point du tout une raison de confiance; on ne le fait que pour la rétablir; enfin il faut avoir patience... Mon Dieu! que vous me faites plaisir par tout ce que vous me mandez de Desmarets! Vous aviez mis dans une de vos dernières lettres que j'ai reçues, une de ces phrases opiniâtres dont vous m'avez tant persécutée à Demange, et dont j'avais fait un poignard bien aiguisé. Oui, je ne saurais m'empêcher de le répéter encore, votre opiniâtreté m'est inconcevable; car à quoi cela est-il bon? Vous me connaissez trop pour ne pas savoir que ce n'est que me mettre de l'inquiétude dans l'esprit, sans autre fruit que de me tourmenter; et vous devez juger que dans l'état où je suis, c'est vraiment me poignarder. Je n'avais pris aucun parti que celui de patienter, parce que l'autre est impossible; et quand il aurait été possible, ses deux dernières lettres me feraient oublier toutes sortes de résolutions. Je lui suis trop obligée de l'intérêt vif qu'il prend à moi; j'en suis pénétrée; j'oublie toutes ses négligences, en voyant un fond d'attachement qui ne manque jamais dans les occasions vives : je ne saurais vous dire tout ce que je pense là-dessus. Vous lisez si bien dans mon âme, qu'il ne tient qu'à vous de m'entendre!... Voilà ma disposition depuis que j'ai reçu les deux lettres de

mon cher *docteur*. Jugez, cher *Panpan*, ce que fai aujourd'hui celle où vous ne me parlez que de l soirée qu'il a passée tête-à-tête avec vous?... A forc d'y rêver, j'ai entendu le vers de Racine que citai M. de Puydebart. Ah ! mon Dieu! que vous êtes loi du but! Outre qu'il n'en est pas question, c'est qu j'ai en véritable horreur tout ce qui y a rapport mais il faut que vous soyez tous bien bornés, m chers amis, si vous ne voyez clair dans une cho qui parle d'elle-même ; pour vous, je vous reconna bien, mais pour les autres, je ne sais où ils mette leur bon esprit ; enfin je n'y puis que faire, mais u jour viendra où vous serez bien confondus.

Parlons de choses plus sérieuses maintenant. S lon ce que vous me mandez, je ne dois pas être contente de M. Comiel que vous le dites, et je trouve si peu au courant de mes affaires, que je vo prie de l'arrêter tout court ; s'il fait bien à de certai égards, il fait fort mal à certains autres ; ce qui e fait est fait. Je suis assez souvent dans le cas de n pouvoir remédier aux fautes des gens qui se mêle de mes affaires ; j'en souffre, mais du moins qu'i n'aillent pas plus loin, et qu'ils se tiennent en r pos : je sais que ce n'est pas faute de bonne volont mais le manque d'intelligence revient au même.

Je vous fais mon compliment, mon aimable *Pa pan*, sur votre petite fortune de cabaret : en ave vous été quitte cette fois pour des injures? Vos hi toires de la cour m'amusent; quoique je ne l entende pas à moitié ; cela ne fait rien, contez to jours ; c'est me parler de gens de ma connaissanc

et c'est beaucoup quand on est environné de montagnes, car ce n'est que cela dans ce pays-ci.

Mais, vous n'allez donc pas plus au bal cette année que l'autre? Contez-moi un peu ça, et surtout dites-moi bien si c'est toujours pour la même raison; entendez-vous, *Panpan?* Ha çà ! et cet autre, n'est-ce pas un jour de bal qu'il a été causer avec vous? Ah ! ce pauvre ami, il n'y va donc guère? Que cela est joli, de dire de si belles choses au lieu d'aller faire le muguet.

Que j'aime ce bon grand frère, de m'aimer si bien ! Quand je ne lui aurais pas d'autres obligations que celles qu'il sait bien, je ne lui saurais pas moins bon gré de son amitié ; elle ne s'est jamais démentie, et je sens mieux que jamais le prix des bons cœurs ; dites-lui mille douceurs pour moi, et embrassez-le comme je l'embrasserais. Je ne puis trop vous le dire, mes chers amis, ma vie est dans vos cœurs ; vos amitiés sont mon seul bien : hélas ! je ne vous ai jamais causé que des peines ; soyez bien glorieux de savoir si bien aimer, comme je suis bien glorieuse d'avoir des amis si parfaits. Et vous, cher *Panpan*, n'aurez-vous rien de particulier à me dire? Vous savez bien que si fait, car vous êtes mon *Panpichon !* Pour le *docteur*, son petit pot-bouille à part, je le verrai et je lui dirai, mon Dieu, tout ce que je lui dirai ! Je crois qu'il me faudra deux langues, jamais la mienne ne suffira ; mais, viendra-t-il? Que je crains quelque tour de mon étoile ! Ah ! quel bon tour que celui de le voir.

LETTRE XXII

Cirey, ce lundi 26 janvier [1739].

Ma patience est à bout, mon ami; voilà la pos
arrivée et point de lettres. Il y a à présent dix jou
que je ne sais ce que font mes chers amis, et dans
temps où j'ai le plus besoin de le savoir. Desmar
vient-il? Mon Dieu! ne lui est-il rien arrivé qui l'
empêche? Question inutile et qui repasse mille f
dans ma tête. Voilà quatre lettres de retenues; que
tyrannie!... Je meurs d'impatience de sortir d'i
car j'espère que les autres postes seront plus régul
res. Comme je l'ai éprouvé toute ma vie, c'est u
chose inouïe pour moi et qui m'est bien cruelle, pu
que non-seulement je ne sais ce que font les gens q
j'aime, mais que je n'ose parler de mes affaires et c
arrangements que j'ai dans la tête, et que je vo
drais pourtant prendre de concert avec les seules p
sonnes avec qui je puisse en communiquer. Que ve
lent donc ceux qui me persécutent? S'ils sont curie
des nouvelles d'ici, ils sont bien sots s'ils ne voi
pas que la certitude des lettres ouvertes retient s
les bagatelles comme sur les choses intéressantes,
qu'ils ne trouveront que la douleur d'une amie pri

de la seule chose qui puisse lui faire plaisir. Ils sont bien cruels, si c'est uniquement pour jouir de ma peine. Enfin, je n'ai rien à vous mander, mon ami; je ne fais que sentir et ne saurais parler. Il faut cependant que je vous dise que Mme du Châtelet m'a dit hier qu'elle avait mandé à M. son mari de tâcher de vous ramener. Je crois n'avoir que faire de vous arrêter; je pense assez que vous n'en ferez rien; que feriez-vous ici, pauvre sot! Et d'ailleurs, vous auriez sans doute, autant d'envie que moi, d'avoir des nouvelles de vos amis, et apparemment que vous ne seriez pas plus heureux que je ne le suis. Restez dans votre tanière, pauvre oison, et jouissez du bien-être que vous savez si bien goûter : aimez-moi avec mes amis, et écrivez-moi si peu que vous pourrez; pourvu que je sache que vous vivez et que vous vous souvenez de moi, je suis contente.

Voilà la bonne dame qui me trouve pleurante et furieuse : elle me conseille de faire adresser mes lettres à M. son mari. Voici l'adresse: *A monsieur de Champbonin, lieutenant de cavalerie, au Champbonin, par Vassy*. Vous y ferez mettre une double enveloppe d'une autre main. Cependant vous ne m'écrirez pas plus librement, au moins, parce que j'ai toujours peur; mais j'aurai vos lettres plus exactement, et cela me suffit. Servez-vous de mon amie, je vous en conjure, et donnez-moi des nouvelles de votre chère santé. Ce n'est que pour être sûre d'en avoir que je prends cette voie détournée; car je ne veux pas, tant que je serai ici, que vous disiez un mot à cœur ouvert.

Bonsoir, mon ami; je me porte mieux; mais j'ai bien peur que le chagrin que j'ai de n'avoir point de vos nouvelles ne renouvelle mes maux.

Depuis que j'ai fini ma lettre, rêvant creux, j'ai pris mon parti; je viens d'écrire à Mme Babaud pour lui demander à descendre chez elle et d'y avoir un lit, en attendant que je sois gîtée. Je la prie de me faire réponse promptement; si elle ne veut pas, j'irai loger chez le suisse des Tuileries. Trouvez-vous que j'aie bien fait?

LETTRE XXIII

Cirey, ce jeudi 29 janvier [1739].

Je reçus hier deux de vos lettres, mon cher *Panpan;* l'une du lundi 19 ouverte, et l'autre du jeudi 22, qui ne l'a pas été; vous voyez qu'elles ont encore l'agrément d'être de vieille date, et, partant qu'elles me déplurent. Je n'y voyais que l'inquiétude sur mon compte, et pas un mot des lettres que j'avais écrites, encore moins du départ de Desmarets. Une heure après que je les eus lues, et que je rognonais à part moi, Mme du Châtelet m'envoya dire qu'elle en avait reçu une de M. son mari, qui lui mandait que Desmarets serait ici aujourd'hui ou demain; qu'il passerait à Commercy pour prendre mon argent, et qu'il m'apporterait un paquet qu'il lui avait renvoyé parce qu'il serait ici plus tôt que lui. Voilà la réponse à toutes mes lettres, et me voilà bien aise. Mais, le croirez-vous, mon ami, les vapeurs m'ont rendu l'âme si noire que je ne sens plus le plaisir, je ne fais que le penser. A souper, Mme du Châtelet me confirma encore tout cela, et me dit que M. du Châtelet vous avait fait prier de l'aller voir et qu'il était surpris que vous n'y eussiez pas été. J'espère, mon ami, que

vous réparerez cela, et que votre oisonnerie n'ira pas jusqu'à manquer à ce devoir. Revenons à vos lettres : je commence par l'article qui me paraît le plus intéressant pour vous. Vous êtes étonné que le professeur ne vous ait pas marqué de ressentiment de la peine que vous lui avez faite. Eh! qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela? A quoi servirait donc l'amitié, si elle ne prenait le parti de l'ami quand il semble avoir tort? elle est faite pour dire : « Il ne l'a pas fait; s'il l'a fait, c'est sans intention, et ce ne peut être qu'une faute légère ; si les suites en sont fâcheuses, ce n'est plus à l'ami qu'il faut s'en prendre. » Je parie que mon ami professeur a pensé tout cela ; du moins l'aurais-je pensé à sa place. Il est vrai que si depuis vous avez fait encore une autre faute, comme il me paraît par ce qu'il m'a mandé, il lui est permis d'avoir un moment d'humeur et de vous en faire des reproches, mais pourtant sans que l'amitié en soit altérée un instant. N'est-ce pas, mon ami professeur, voilà votre histoire? Voyez si je vous connais bien. Parlons de vous à présent : je viens de relire vos deux lettres, et je vois que ce ne sont que des réponses où il n'y a point de réplique ; je ne parlerai qu'à un de vous. Vous croyez, mon cher *Panpichon*, que j'ai été fâchée de ce que vous m'avez écrit sur Paris? je vous assure que non; pardonnez-moi les signes d'humeur que vous avez pu trouver dans mes lettres. Si vous m'aviez vue dans mes vapeurs, vous croiriez que ce sont des échappées qui partent sans m'en apercevoir: j'aurais une peine sensible si vous vous en étiez fait de ces choses-là. Vous savez comme je suis, et quoi-

que vous ne sachiez pas comme je viens d'être, vous devez, par comparaison, me pardonner quelques minutes d'humeur : voilà qui est fini n'est-ce pas ? Ne parlons plus d'humeur, car je n'en ai point aujourd'hui : je n'en ai plus depuis que j'ai pris ma résolution pour Paris. Je sens tous les inconvénients d'un tel voyage, mais l'incertitude était encore pis. Si je puis loger chez Mme Babaud, peut-être ferai-je faire quelque chose à Masson, en soupant tous les jours avec lui. C'est une différence du tout au rien entre écrire et voir les gens d'affaires. Desmarets fait bien d'arriver, car ma bonne dame[1] part demain pour Paris ; et si les vapeurs étaient revenues, je ne sais ce que j'aurais fait de ma pauvre tête. Je ne puis vous rien dire du jour de notre départ. Il semble que l'on ait envie de garder Desmarets le reste du carnaval[2] ; mais je ne sais si ses affaires lui permettront de rester ; vous en savez plus que moi : allez toujours votre

1. Madame de Champbonin dont le départ eut lieu vers le 19 janvier. « Enfin madame de Champbonin est partie pour Paris. Elle vous rendra compte de toutes les inquiétudes que votre long silence et votre conduite avaient causées à Cirey. » (Lettre de Voltaire à Thieriot, 20 janvier 1739.) Le 18, Voltaire avait écrit à Thieriot : « Madame de Champbonin vous a écrit une lettre trempée dans l'amertume de ses larmes. Elle m'aime si vivement qu'il faut que vous lui pardonniez. » (*Œuvres*, t. LIII, p. 420 et 427). Elle se rendait à Paris, pour se joindre à l'abbé Moussinot, et à d'autres amis de Voltaire, dans le procès criminel que celui-ci voulait intenter à Desfontaines, au sujet de la *Voltairomanie*. Aussi Voltaire la faisait-il passer pour sa cousine : « Madame de Champbonin, ma cousine, écrivait-il au chevalier d'Aguesseau, aura l'honneur de présenter les originaux à Monseigneur. » (Lettre du 11 février.) A Moussinot il écrivait : « Il faut, mon cher abbé, vous dire mon parent, comme madame de Champbonin. » (*Œuvres*, t. LIII, p. 473.)

2. Le carnaval finit cette année le mardi 11 février.

train pour l'écriture, tant que je ne vous dirai de plus positif.

Bravo, aimable ami; je suis plus sensible qu mais à toutes les délicatesses que je trouve dans amitié; je vous aime aussi plus que jamais, s'il vait y avoir du plus dans notre amitié. Embr tous mes chers amis, je vous en prie; je les j'entends tout ce qu'ils disent, et j'en suis pén de reconnaissance. Voilà une lettre pour madan Mirepoix[1]; faites-la lui donner si elle est à L ville, sinon mettez-la à la poste pour Vienne l'affranchissant; comme elle m'a dit de lui éc j'ai cru le devoir faire sur son mariage.

J'ai oublié de dire au *petit saint* de faire des dresses pour moi à madame de la Galaisière[2], je m'en fie bien à son amitié qui n'a que fai précepteur.

Voici une réflexion qu'il fait à la suite de la du cardinal Mazarin, qui me paraît bien int sante. J'ai d'abord pensé à toi, car je t'aime pour ne pas te mettre de moitié dans mes plais

1. Anne-Marguerite-Gabrielle de Beauvau, la seconde d filles de Marc de Beauvau, prince de Craon, et d'Anne guerite de Ligneville, née le 28 avril 1707, mariée en à Jacques-Henri de Lorraine, prince de Lixin, qui, en 173 tué en duel, au siége Philipsbourg, par son beau-frère, le Richelieu; elle se remaria le 2 janvier 1739 à Charles-P François de Levis, marquis, puis duc de Mirepoix, alors am deur de France à Vienne. Elle mourut à Bruxelles en 1791.

2. Louise-Élisabeth Orry, fille d'Orry de Fulvy, intenda finances, et nièce du contrôleur général de ce nom, mari 16 mai 1724, à Antoine-Martin Chaumont, marquis de la sière, chancelier et garde des sceaux de Stanislas, roi de Po morte le 15 septembre 1761.

« On n'entreprendra pas ici d'examiner si le cardinal Mazarin a été un grand ministre ou non; c'est à ses actions de parler et à la postérité de juger. Le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse, et un génie presque divin dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure qui fait les hommes d'État, c'est leur caractère. Les hommes, pour peu qu'ils aient du bon sens, voient tous à peu près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amsterdam ou de Berne en sait sur ce point autant que Séjan, Ximénès, Buckingham, Richelieu ou Mazarin; mais notre conduite et nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre âme, et nos succès dépendent de la fortune.

« Par exemple, si un génie tel que le pape Alexandre VI, ou Borgia, son fils, avait eu La Rochelle à prendre, il aurait invité dans son camp les principaux chefs sous un serment sacré et se serait défait d'eux. Mazarin serait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant et en divisant les bourgeois ; don Louis de Haro n'eût pas hasardé l'entreprise. Richelieu fit une digue sur la mer, à l'exemple d'Alexandre, et entra dans La Rochelle en conquérant; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient La Rochelle et faisaient passer Richelieu pour un téméraire.

« On peut juger du caractère des hommes par leurs entreprises. On peut bien assurer que l'âme de Richelieu respirait la hauteur et la vengeance; que

Mazarin était sage, souple et avide de biens; mais pour connaître à quel point un ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'État ce qui arrive tous les jours parmi les courtisans; celui qui a le plus d'esprit échoue; celui qui a dans le caractère plus de patience, de force, de souplesse et de suite, réussit.

« En lisant les Lettres du cardinal Mazarin, et les Mémoires du cardinal de Retz, on voit que Retz était un génie supérieur; cependant Mazarin fut tout-puissant, et Retz fut accablé. Enfin il est très-vrai que, pour faire un puissant ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens et de la fortune; mais, pour être bon ministre, il faut avoir pour passion dominante l'amour du bien public. Le grand homme d'État est celui dont il reste de grands monuments utiles à la patrie.

« Le monument qui immortalise le cardinal Mazarin est l'acquisition de l'Alsace. Il donna cette province à la France dans le temps que la France était déchaînée contre lui; et, par une fatalité singulière, il fit plus de bien au royaume, lorsqu'il était persécuté, que dans la tranquillité d'une puissance absolue[1]. »

1. *Siècle de Louis XIV*, ch. 6. *Œuvres*, t. XIV, p. 346.

LETTRE XXIV

Cirey, ce samedi 31 janvier [1739].

Il est sept heures, mon cher *Panpan;* je viens de recevoir deux de vos lettres, mais Desmarets n'est point arrivé; que fait-il donc? Ce n'est pas que sa chambre ne soit prête, car j'y ai entendu faire du feu, il y a plus de trois heures. On lui donne la chambre de la grosse dame, qui est à côté de la mienne. Je ne vous parle pas de mon impatience de le revoir, vous la connaissez, je crois, mieux que moi. Parlons de vos deux lettres; elles m'ont fait rire : moi, rire! Oui, et par deux raisons; voici la première : vous savez que je vous ai mandé, dans ma dernière lettre de lundi 26, de m'écrire à l'adresse de M. de Champbonin; vous douteriez-vous que c'est lui qui m'a envoyé toutes vos lettres d'aujourd'hui dans une enveloppe de sa main, même une de Paris? Or M. de Champbonin ne demeure pas à Vassy, et la maîtresse de poste à ordre de faire un gros paquet de toutes les lettres adressées à la maison de madame du Châtelet; cela n'est-il pas drôle? Enfin, je les ai, et elles n'ont pas été... du moins l'une; pour l'autre, je n'en voudrais pas répondre : l'une est du samedi 24, l'autre

de lundi dernier 26. Voici la seconde chose qui m'a fait rire : c'est le long préambule de la première pour parvenir à des bêtises; tout ce que j'y puis répondre, c'est de hausser les épaules; cependant je suis bien aise d'y voir que le plus honnête homme du monde ne vaut pas mieux que les autres, puisqu'il consent qu'on fasse une fausse clef pour faire ce que la délicatesse de sa conscience lui reproche[1]. Or, si c'est un mal il ne sera pas moins fait; de là je conclus que le plus honnête homme du monde ne répugne qu'à la forme, et j'ai plus de plaisir à en rire qu'à avoir une vieille robe, quand même elle serait de drap d'or; je la donnerais de bon cœur pour cette vérité, que tous les hommes sont les mêmes au fond. Moi, je voulais tout simplement une chose qui n'est point injuste et qui ne fait tort à personne; vous le voulez bien aussi, parce que, malgré votre opiniâtreté, vous la voyez telle qu'elle est; mais vous y voulez du détour, cela revient au même. On pourrait dire du barreau ce que certain quidam de Corneille disait de Rome : *Vous n'avez pas perdu tout votre temps.* Enfin, je ris encore, car je vous vois la clef à la main, comme Arlequin tenant celle de la prison de Samson.

Je suis bien aise de savoir que le coffre... mais chut! quelque délicatesse de conscience irait se mêler encore de nos affaires, il faut être discret et prudent avec les gens délicats. Ne vous avisez pas, mon petit ami, de prendre toutes ces plaisanteries-là en

1. Voir p. 176.

mauvaise part, vous les méritez et au delà; et pourtant je vous jure que je ne suis pas fâchée, et que je vous aime de tout mon cœur.

Où diable votre esprit prend-il toutes ces gentillesses sur l'affaire de Rouron? Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'on n'y peut dire rien. Je suis toute surprise, mon *Panpan*, de vous trouver de l'esprit; il y a si longtemps que vous travaillez à me prouver le contraire...

Mais Desmarets n'arrive point!

Il faut que je vous parle de ma santé; je m'aperçois que je ne vous en parle que quand je suis malade. Je me porte assez bien; depuis deux jours je ne me suis point senti du tout de vapeurs. J'attribue cela à deux promenades que j'ai faites avec madame du Châtelet, tête à tête. Vous savez que Bagarre m'ordonne du mouvement : d'ailleurs, quoique nous n'ayons parlé, du moins elle, que de science; elle en parle si bien que c'est un grand plaisir de l'entendre. Nous avons été sur le chemin par où doit venir Desmarets; s'il avait eu l'esprit d'arriver dans ce moment, sa vanité aurait été flattée un instant de nous voir aller au devant de lui.

Pourquoi n'allez-vous donc pas au bal? c'est, sans doute, encore par quelque délicatesse de conscience, puisque vous ne me le dites pas, quoique je vous l'aïe demandé. Je vois que je n'ai pas grand'-chose à répondre à vos deux lettres. Je vais vous conter des nouvelles de Paris : ma sœur me mande que le roi a donné deux bals à Versailles[1]; tout

1. Le lundi 26 janvier 1739.

Paris y a couru comme à un phénomène. Les belle dames se sont placées sur des gradins dans une sall d'Hercule, où on les a laissées se mettre, et d'où o a voulu ensuite les faire sortir. Elles ont, toutes d concert, résisté aux prières malhonnêtes des gentil hommes de la chambre. On l'a dit au roi, qui les fait sortir lui-même avec des paroles fort dures, qui n'est pas poli[1]. Il faut que ce soit des dames d l'espèce de ma sœur, car elle s'applaudit de n'y avo pas été. Avez-vous su que le roi a été à l'Opéra? Il voulu louer le parterre, l'amphithéâtre et un rang d loges; mais il s'est trouvé que cela était trop cher il n'a gardé que trois loges pour les dames de sa suite et deux bancs dans l'amphithéâtre pour les messieurs. Le cardinal[2] se pâme de joie et lui pardonne de se divertir.

Mais Desmarets n'arrive point!

1. Barbier, qui mentionne le fait, dit seulement : « Il y a eu un grand bal prié, qui a commencé à six heures du soir dan le grand salon du côté de la chapelle, où les femmes priées étaien habillées. Le bal fut ouvert par M. le Dauphin et Madame Pre mière. M. le cardinal de Fleury y vint faire un tour se portant à merveille. Il y était entré tant de monde par amis que le roi, étan venu sur les cinq heures voir la disposition, fut obligé de fair sortir du grand salon grand nombre de femmes et d'hommes. Le huissiers de chambre ne pouvant pas en être maîtres, M. le duc d la Trémoille, premier gentilhomme de la Chambre, qui serva alors pour M. le duc d'Aumont, malade, fut obligé de demande des gardes du roi à M. le maréchal de Noailles, capitaine des garde du corps. » (*Journal*, t. III, p. 157.) — D'Argenson raconte d son côté : « Ce bal fut très-beau... Il est vrai qu'au bal rangé, i y eut grand désordre pour les places qui étaient d'abord prise par des gens de rien, et qu'il fallut que le roi fit sortir lui-mêm en personne, de quoi toute la faute a été à lui, le duc de la Tré moille. » *Journal d'Argenson*, t. II, p. 73.

2. Le Cardinal de Fleury, premier ministre.

La lettre que vous m'avez envoyée de Munich n'a ni père ni mère; il veut faire de l'esprit; il se perd dans les nues et tombe comme Icare; enfin vous l'entendez.

Mais Desmarets n'arrive point!

Allez, allez! n'ayez pas peur que je perde une de vos amitiés, je les lui ferai bien rendre en bons embrassements comptant. Je vous aimerai tous en lui. Je voudrais bien aussi voir le *petit saint*.

Mais, Desmarets n'arrive point!

Bonsoir, mon cher ami; si je suis bien aimée, soyez sûr que je ne vous aime pas moins; je sens, moi, combien mon amitié est chétive pour vous, et combien la vôtre m'est utile, puisqu'elle est ma ressource en toutes occasions. A propos, je suis bien aise que vous ayez vu M. du Châtelet; j'avais peur que vous ne fissiez le sot.

Mais, Desmarets n'arrive point!

Je vous prie de savoir chez M. Fachet, s'il voudrait bien se charger des affaires de Madame de Corèze; il n'est question que de garder ses papiers, et de tirer sa pension et ses rentes sur l'État. Faites-lui bien des amitiés pour moi. Encore un à-propos, *Panpan!* Ne m'écrivez point, à votre aise; je n'y serai qu'à Paris, si j'y vais. A propos encore ou hors de propos, j'écris à Comiel; je rassemble ce que ma bêtise me permet de savoir, mais j'ignore quand il aura ma lettre; car je suis encore si bête depuis mes vapeurs, que je ne puis finir ma lettre.

Hélas! je ne l'entends point!

LETTRE XXV

Cirey, ce lundi, 2 février [1739.]

Desmarets arriva hier à onze heures du matin. J'étais en peine de lui ; je le vis entrer dans ma chambre, jugez!.. Je ne lui ai presque point encore parlé : on fut tout le jour dans la chambre de madame du Châtelet, qui était au lit sans cependant être malade. Aujourd'hui elle a chanté avec le clavecin et l'accompagnement. Nous jouons *Boursouffle* tout à l'heure, où Desmarets lit un rôle. Il est résolu, de gré ou de force, que nous ne partirons que le jour des Cendres[1]; d'ici là voici ce que nous ferons : nous jouerons *Zaïre*, l'*Enfant prodigue*, l'*Esprit de contradiction*[2], et une autre pièce que vous ne connaissez pas, ni ne connaîtrez, qui est en trois actes, dont personne ne sait un mot, et cependant cela ira. Voyez si nous avons de la besogne et si on a le temps d'écrire à un magot! Aussi Desmarets jure-t-il ses grands dieux qu'il ne vous écrira qu'en

1. Le mercredi des Cendres tomba le 12 février.

2. L'*Esprit de contradiction*, comédie en un acte et en prose, de Dufresny (1654-1724) jouée pour la première fois le 27 août 1700. Les personnages sont ; *Oronte*, *madame Oronte*, possédée de l'esprit de contradiction, et à qui on fait faire ce qu'on veut en la poussant à contredire, *Angélique*, sa fille, *Valin*, amant d'*Angélique*, *Thibaudois*, *Lucas*, jardinier, un notaire et un laquais.

chemin; mettez-vous en l'âme en repos: il dit que vous ferez les grands bras; que le *petit saint* tapera du pied; que le *bœuf* fera entendre sa belle voix, et il s'en moque; mais à quoi est-ce que je m'amuse? Je viens de recevoir une lettre de madame Babaud, elle me donne une chambre avec un cœur et des grâces qui m'enchantent; enfin, on dirait que c'est moi qui l'oblige : elle viendra au-devant de moi du plus loin qu'elle pourra. Elle me mande aussi que Masson se réjouit de me voir; ainsi tu vois, mon ami, que je ne balance point à partir; mais le croiriez-vous? je pense le plaisir, je le sens presque et je ne suis pas gaie; je crois que je ne le serai jamais; mais à la bonne heure, pourvu que je n'aie plus de grandes secousses, je renonce volontiers au plaisir. Je ne sais si j'aurai le temps de t'en dire davantage, en tout cas, bonsoir, mon cher *Panpan*; bonsoir, mes chers amis; vous êtes tous bien aimables, un peu bêtes, par exemple, mais c'est égal; je vous donnerai de l'esprit. Voilà ma réponse à la lettre que Desmarets m'a apportée. Las! laissez-moi faire, je vous ferai voir que votre cheval n'est qu'une bête, quand une fois j'aurai pris l'air de Paris. Il me semble que je vous aime mieux tous aujourd'hui que jamais.

Desmarets ne m'a pas dit un mot de vos amitiés, et, qui pis est, je n'ai pas encore eu le temps de lui rien dire, vous croyez que cela n'est pas vrai; eh bien! cela est à la lettre.

A propos, *Panpichon*, sais-tu que je n'ai plus de vapeurs : il est bien temps que j'en sois débarrassée, elles m'ont assez causé d'ennui.

LETTRE XXVI

Cirey, ce jeudi 5 février [1739].

J'avais oublié lundi de vous mander, mon cher ami, que je n'avais point reçu de vos nouvelles. Hier, je reçus deux lettres; l'une du jeudi 29, l'autre du lundi 2 février. Il y a bien longtemps que je n'en ai reçu une si fraîche; mais celle du samedi, entre ces deux, est restée en chemin : j'en suis fâchée, car vous m'y disiez, sans doute, le sujet de votre tristesse dont vous me parlez dans celle du lundi. J'y prends bien part sans savoir ce que c'est; mais vous avez du chagrin, c'est assez pour que je le partage. Vous me parlez aussi d'une montre qui n'est pas retrouvée, et je ne sais si elle était perdue. Je ne suis pas si affligée de votre voyage de Rembervillers[1], que je l'aurais été dans un autre temps. Je vous ai mandé que je partais le jour des Cendres; je serai le jeudi à Paris : vous savez l'adresse de madame Babaud, je ne vous en dis pas davantage. Il me semble que c'est un rêve que ce voyage à Paris; je n'en suis pas gaie, et pourtant j'en suis bien aise :

1. Rembervillers, en Lorraine, sur la rivière de Mortagne, près de Lunéville, chef-lieu alors d'une châtellenie considérable.

j'ai trop d'expérience sur la fausseté de mon instinct pour m'y fier jamais. Nous projetons, le *docteur* et moi, la comédie, l'opéra et les huîtres à crever. Voilà tous nos projets que je regarde comme des rêveries, et cependant j'y touche. Il a voulu lire hier les deux lettres du *Panpichon des Indes;* il les a lues en s'en moquant. Vous n'avez que faire de tant dire qu'il est aimable; c'est un gueux qui ne le sait que trop, et moi aussi je ne le sais que comme il faut; cependant, je ne néglige rien pour bien maintenir la paix que je crois pour le coup durable. Il m'avait déjà vanté sa pâle conquête... Vous avez raison de dire, mon ami, que vous êtes entre nous deux; vous ne nous quittez point; nous vous fourrons partout; et si je n'étais sûre que personne ne vous aime comme moi, je croirais qu'il vous aime davantage.

Qu'est-ce que le pot pourri que nous fait Adhémar? M. du Châtelet mande que vous arrivez avec le *petit saint;* que c'est sûr; qui le lui a dit? Mon Dieu! que cela serait plaisant! mais comme je n'y vois nulle apparence, je ne m'en réjouis pas.

Le *docteur* veut absolument que je vous mande que nous avons dîné aux bougies aujourd'hui et que nous soupons à minuit, c'est-à-dire tout à l'heure. Notre temps se divise entre de la musique et des répétitions tous les jours.

Le temps si long pour de certaines gens est ici fort court, car il passe aussi vite que l'éclair: nous n'avons pas même le temps d'apprendre nos rôles. Enfin, il faut que je vous aime bien, puisque je

trouve un moment pour vous écrire ; je n'en trouve presque point pour lui parler. Adieu, mon ami ; bonsoir, le *Panpichon* chéri *des Indes.*

Dubois part mardi par le coche de Bar-sur-Aube, elle arrivera à Paris le même jour que moi ; je m'en passerai un jour ici. Et bonsoir donc, mes chers bons amis ; je vous embrasse bien tous un million de fois, vous surtout, *Panpan ;* mandez-moi bien vite quel chagrin vous avez : cela me tracasse. Pauvre ami ! il me tarde de partager vos peines et de vous consoler si je puis.

LETTRE XXVII

Cirey, ce samedi [7 février 1739], une heure après minuit.

ıelque tard et quelque fatiguée que je sois, ami, puisque vous êtes à Lunéville, je ne puis ›r passer un ordinaire sans vous donner une ue de mon amitié : c'en est une que de vous e, car je suis fatiguée horriblement, et il s'en de beaucoup que je me porte bien. J'ai reçu de vos lettres aujourd'hui, celles du samedi et ɜudi derniers ; elles deviennent fraîches à pré- mais je sais bien pourquoi. Je suis bien fâ- de l'accident de votre montre[1], mais pourquoi ıs faire vider les lieux? Cela en vaut la peine, à ce e crois. Je ne puis pourtant m'accoutumer à vous ıdre traiter cela de provision de chagrin. Eh! pauvre ami! Dieu vous fasse la grâce de n'en jamais d'autres que les grognoneries de l'avarice ›tre père.

suis bien aise que votre voyage soit rompu[2]; e à savoir où vous prendre. M. du Châtelet est

Voir p. 202.
A Rembervillers (voir p. 202.

arrivé ce soir et a beaucoup parlé de vous. Il m'a fait si peur des chemins, que je compte mercredi aller coucher au beau milieu d'un bourbier. Nous avons joué aujourd'hui l'*Esprit de contradiction*, avec applaudissements; nous jouerons encore cette pièce avec l'*Enfant prodigue* :

> De monde et de cahos j'ai la tête troublée.

Au vrai je n'ai pas le temps de respirer. Bonsoir; sachez seulement, mes chers amis, que je vous aime de tout mon cœur, puisque je vous écris. Le *docteur* m'a lu vos lettres pendant ma toilette de comédie, sans quoi je n'en aurais pas eu le temps. Je vous embrasse tous.

Encore un petit mot : ah! *Panpan!* je suis folle; mais la comédie, Desmarets, et les bons mots de ton *idole* me tournent la tête.

LETTRE XXVIII

Cirey, ce lundi gras, [9 février 1739].

Je saisis un moment où madame du Châtelet est iontée à cheval avec Desmarets pour vous écrire; ar, en vérité, on ne respire point ici. Vous êtes las le me l'entendre dire; eh bien! c'est que je n'ai le emps que de le dire. Nous jouons aujourd'hui l'*Enfant prodigue* et une autre pièce en trois actes, dont il faut faire des répétitions. Nous avons répété *Zaïre* jusqu'à trois heures du matin; nous la jouons demain avec la *Sérénade*[1]. Il faut se friser, se hausser, s'ajuster, entendre chanter un opéra; oh! uelle galère! On nous donne à lire des petits manusrits charmants qu'on est obligé de lire en volant. esmarets est encore plus ébaubi que moi, car mon egme ne me quitte pas, et je ne suis pas gaie; mais our lui, il est transporté, il est ivre. Nous avons mpté hier au soir que, dans les vingt-quatre heures, us avons répété et joué trente-trois actes, tant tradies, opéras, que comédies. N'êtes-vous pas étonnés ssi vous autres? Et ce drôle-là, qui ne veut rien

1. Comédie de Régnard.

apprendre, qui ne sait pas un mot de ses rôles, au moment de monter au théâtre, est le seul qui les joue sans fautes; aussi il n'y a d'admiration que pour lui. Il est vrai de dire qu'il est étonnant. Il a joué hier divinement *Thibaudois*[1] et un autre rôle encore plus plaisant et fort long. Le fripon a manqué sa vocation. Enfin, après souper, nous eûmes un sauteur qui passe par ici et qui est assez adroit. Je vous dis que c'est une chose incroyable, que l'on puisse faire tant de choses en un jour.

Tenez, voilà la copie d'une lettre[2] que M. de Voltaire vous prie de montrer, à Lunéville, à ceux qui ont vu la satire de l'abbé Desfontaines contre lui. Le *petit saint* peut la montrer à M. de Bélac; c'est un démenti bien positif d'une partie des accusations dirigées contre son *idole*. Il vous enverra un Mémoire qui répond à tout le reste quand il sera achevé[3]. En attendant, montrez, si vous le voulez, cette lettre; vous pouvez même en laisser prendre des copies, pourvu que ce soit à des gens à qui il ne tombe pas dans la tête de la faire imprimer. Cette dame veut bien que sa lettre coure, mais elle ne veut point de l'impression. Gardez celle-ci, c'est-à-dire la mienne, afin que, s'il arrivait quelque chose, je puisse faire voir que j'ai fait exactement la commission qu'on m'a

1. Personnage de l'*Esprit de contradiction* (A. N.).

2. La lettre que Mme de Bernières avait écrite à Voltaire, pour témoigner contre les imputations des Desfontaines au sujet du séjour de Voltaire et de Tiériot chez elle à la Rivière Bourdet. Voir les *Lettres de Mme du Châtelet*, p. 308.

3. Le *Mémoire sur la Satire*, par lequel Voltaire, indépendamment de ses actes de procédure. répondit à la *Voltairomanie*.

donnée. Après la poste arrivée j'achèverai ma lettre; il faut songer à mes rôles.

Panpan, mon cher *Panpan!* nous sortons de l'exécution du troisième acte joué aujourd'hui; il est minuit et nous allons souper. Je suis rendue; la tête tourne à Desmarets : c'est le diable, oui, le diable, que la vie que nous menons. Après souper, madame du Châtelet chantera un opéra entier; et vous croyez, bourreau, qu'on a le temps de vous conter des balivernes? Allez, allez! vous êtes fou. J'ai reçu ce soir votre lettre de samedi; le Desmarets l'a lue à ma toilette, en riant autant qu'il a fait rire à la comédie. Il vous mande qu'au travers de la vivacité des plaisirs dont il est ivre, il jouit de vos fureurs contre lui; mais que c'est tout ce qu'il peut faire pour votre service. Il dit qu'il vous remercie parce que c'est la rocambole de ses plaisirs. Mais me reconnais-tu, moi, qui aime ceux de cette espèce à la folie? et, chose étrange, c'est que la fatigue ne me fait ni bien ni mal. Oh! j'ai une drôle d'âme à présent! Toutefois j'ai bien peur que la catastrophe de ceci ne soit de coucher mercredi ou jeudi au beau milieu d'un bourbier, car on dit que les chemins sont affreux. J'espère que c'est la dernière lettre que vous m'écrirez à Cirey. Je vous écrirai en chemin, soyez-en sûr, à l'adresse dont je me savais autrefois.

Bonsoir, mon ami; je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur; si vous en doutiez, ma lettre, je pense, vous le prouverait assez. En conscience, tous mes moments sont comptés; mon esprit est à l'envers, mais mon cœur est inaltérable. Bonsoir donc, tous

mes chers amis ; je ne réponds pas à votre lettre ; je n'en ai pas le temps : vite, je cours aux plaisirs qui m'appellent, mais j'aurais des ailes s'il fallait voler dans vos bras.

LETTRE XXIX

Cirey, février 1739.

Jusqu'ici, mon cher ami, je n'ai osé laisser sortir de ma tête l'aventure affreuse, l'aventure effroyable qui m'est arrivée. J'étais si mal que je craignais de mourir et de laisser par écrit une chose que je voudrais me cacher à moi-même ; et cependant je sens que je ne l'oublierai de ma vie. Je me porte mieux maintenant, Desmarets doit venir, je lui donnerai ma lettre pour la mettre à la poste, à Paris, ou je la confierai à l'intendant qui éprouve comme moi la mauvaise foi des gens d'ici, et qui a des voies détournées pour faire venir ses lettres. Ah ! la malheureuse, que de mal elle m'a fait !...

Le 29 décembre, la poste étant arrivée, on me dit qu'il n'y avait point de lettre pour moi[1]. Le souper se passa comme à l'ordinaire, sans beaucoup parler, et sans que je visse rien qui put me présager l'orage que l'on me préparait. Je me retirai donc tranquillement dans ma chambre pour cacheter une lettre que je vous avais écrite ; c'était celle des *fétus*[2]. Une demi-

1. Voir lettre X, p. 137.
2. La lettre X, où se trouve inséré le portrait de *Bélinde*. Voir lettre XIII, p. 152.

heure après que je fus arrivée, j'y vois entrer... vous devinez qui... Je suis extrêmement surprise, car il n'y venait jamais; mais je le fus bien davantage quand il m'eut dit : « Qu'il était perdu; que sa vie était entre mes mains. » — « Eh! mon Dieu comment cela, lui dis-je? Comment? » — « C'est, dit-il, qu'il y a cent copies qui courent d'un chant de la *Jeanne.* Je pars à l'instant; je me sauve en Hollande, au bout du monde... je ne sais où... M. du Châtelet va partir pour Lunéville. Il faut que vous écriviez de suite à *Panpan*, pour qu'il aide à retirer toutes ces copies; est-il assez honnête homme pour le faire? » — J'assurai de la meilleure foi du monde que vous rendriez tous les services que vous pourriez. — « Eh bien! écrivez vite d'abondance de cœur, me dit-il. » — « Ah! je vais le faire; je suis charmée de saisir cette occasion pour vous montrer tout mon zèle. » Cependant je dis que cela m'affligeait beaucoup qu'une pareille chose arrivât pendant que j'étais ici. Il se lève furieux et me dit : « Point de tortillage, madame, c'est vous qui l'avez envoyé. » A ces paroles je tombe des nues... Je l'assure que je n'en ai jamais lu ni écrit un vers; il me dit : « Que si. Il me soutient que c'est vous qui le débitez, et que vous dites que c'est moi qui vous l'ai envoyé. » La tête alors me saute, et je vois écrit dans mon étoile que quelqu'une des cent mille personnes à qui il a montré ce poëme en aura retenu un chant, et qu'il courra pendant que je suis ici sans que je puisse m'en justifier. Hélas! j'étais au désespoir d'une circonstance aussi fâcheuse; je soutenais, avec l'accent de la vérité, mais toujours

avec une vivacité étourdissante, que ce n'était pas moi. « Il me soutenait à son tour que vous l'aviez lu à Desmarets, chez une dame; que vous en donniez des copies à tout le monde, et que madame du Châtelet en avait la preuve dans sa poche. » Que dire? ô mon ami, j'étais consternée... Vous jugez bien que je n'entendais rien à tout cela, et que je ne devais rien y entendre, mais je n'en étais pas moins effrayée. Enfin, il me dit : « Allons, allons, écrivez qu'on vous renvoie l'original et les copies. » Je me mis à écrire ; et, comme je ne pouvais pas vous demander ce que je ne vous avais point envoyé, je vous priais de vous informer de cela, et de me mander ce que vous en auriez appris. Il lut ma lettre, et en me la rejetant : « Eh fi ! Madame, il faut de la bonne foi, quand il y va de la vie d'un pauvre malheureux comme moi. Sur cela ses cris redoublent : il dit qu'il est perdu; que je ne veux pas réparer le mal que je lui ai fait. » Plus je parlais, moins je le persuadais ; je pris le parti de me taire. Cette scène affreuse dura pour le moins une heure, mais ce n'était encore rien; il était réservé à la *dame* d'y mettre le comble. Elle arriva comme une furie, jetant les hauts cris et me disant à peu près les mêmes choses, et moi gardant le même silence. Alors elle tira une lettre[1] de sa poche, et me la fourrant presque dans le nez : — *Voilà, dit-elle voilà, la preuve de votre infamie; vous êtes la plus indigne des créatures; vous êtes un monstre que j'ai retiré chez moi, non pas par*

1. Voir lettre XI, p. 145.

amitié, car je n'en eus jamais; mais parce que vous ne saviez où aller; et vous avez l'infamie de me trahir! de m'assassiner! de voler dans mon bureau un ouvrage pour en tirer copie! — Ah! mon pauvre ami, où étais-tu?... La foudre qui tombe aux pieds du solitaire tranquille le bouleverse moins que moi... Voilà ce qui m'est resté du torrent d'injures qu'elle m'a dites; car j'étais si éperdue, qu'alors je cessais de voir et d'entendre. Mais elle en dit bien davantage, et sans Voltaire elle m'eût souffletée... A tout cela je répondis seulement: — «Ah! taisez-vous, Madame; je suis trop malheureuse pour que vous me traitiez aussi indignement!» Voltaire, à ces mots, la prit de suite à travers le corps et l'arracha d'auprès de moi, car elle me disait tout cela dans le nez et avec des gestes dont j'attendais les coups à chaque instant. Quand elle fut arrachée d'auprès de moi, elle allait et venait dans la chambre, en criant et en faisant toujours des exclamations sur mon infamie. Notez que tout cela fut dit de façon que Dubois, qui était à deux chambres de là, entendit tout. Pour moi je fus longtemps sans pouvoir prononcer un seul mot; je n'étais ni morte ni vivante. Enfin, je demandai cette lettre, on me cria que je ne l'aurais pas. — «Au moins montrez-moi, lui dis-je, ce qu'il y a de si fort contre moi.» Et je vis cette malheureuse phrase : *Le chant de Jeanne est charmant*[1]. Aussitôt cela me rappela le vrai à quoi je n'avais pas pensé d'abord; je dis alors ce que c'était et ce que je vous avais écrit de l'impression

1. Voir lettre XI, p. 145, et encore p. 72, 75 et 88.

que m'avait faite la lecture du chant de *Jeanne* que j'avais entendu. Je le dis à sa louange, dès le premier moment, Voltaire me crut et me demanda aussitôt pardon.

On m'expliqua alors la chose comme elle s'était passée. On me dit que vous aviez lu ma lettre à Desmarets devant un homme qui l'avait écrit à M. du Châtelet; et que voyant cela, on avait ouvert votre lettre qui l'avait confirmé. Cette scène dura jusqu'à cinq heures du matin.

La *Mégère*[1] ne voulait pas en revenir. Le pauvre Voltaire lui parla longtemps en anglais sans rien gagner; puis la tirailla pour l'obliger à me dire qu'elle le croyait, et qu'elle était fâchée de ce qu'elle m'avait dit. On me fit écrire pour que vous me renvoyiez ma lettre, afin de me justifier entièrement. J'écrivis avec une peine extrême; je leur donnai ma lettre[2] et ils s'en allèrent; mais les convulsions et les tremblements ne m'ont quittée que longtemps après qu'ils ont été sortis.

La grosse dame était entrée au bruit, mais elle s'était sauvée; je ne la revis qu'une heure après qu'ils furent sortis. Elle me trouva vomissant et dans un état affreux, car les réflexions redoublaient ma douleur. Elle redescendit à l'instant, et, un moment après, elle me rapporta ma lettre en me disant qu'on s'en fiait à ce que j'avais dit, et qu'il était inutile d'écrire. Dieu! dans quel état je me trouvais!... je pas-

1. Mme du Châtelet.
2. La lettre XI, p. 145.

sai mon temps jusqu'à midi à me désespérer, et vous n'en serez pas surpris, si vous envisagez la situation où j'étais : sans *chez moi*, sans argent et insultée dans une maison d'où je ne pouvais m'éloigner. Madame de *** était à Commercy; n'ayant pas un sou pour me faire conduire dans le premier village, où j'aurais été mieux couchée sur la paille que dans une chambre que je ne pouvais plus voir qu'avec horreur!... Que devenir! O mon *Panpan!*... La bonne dame était celle qui me marquait quelque humanité; mais, comme elle croyait encore que j'avais écrit ce maudit *chant*, et qu'elle est toute à la maison, elle ne me consolait que très-froidement. Enfin, le bon Voltaire vint à midi; et parut fâché jusqu'aux larmes de l'état où il me vit; il me fit de vives excuses; il me demanda beaucoup de pardons, et j'eus l'occasion de voir toute la sensibilité de son âme : il me fit donner ma parole que je ne redemanderais pas la fatale lettre, et je la donnai.

A cinq heures du soir, M. du Châtelet vint avec un air contrit, et me dit en douceur qu'il me conseillait de faire venir ma lettre, non pas qu'ils ne me crussent, mais que c'était pour les confondre. Je lui objectai que j'avais donné ma parole de n'en rien faire, et que je craignais, comme je ne doutais pas qu'on n'ouvrît mes lettres, qu'on ne m'en fît un crime; d'ailleurs j'étais si troublée et si hébétée, que je disais vraiment tout cela de bonne foi. Néanmoins, il insista tant et me persuada si bien qu'il ferait passer ma lettre, qu'enfin je lui promis d'écrire. Une heure de réflexion me fit voir la grossièreté de cette

finesse; mais il me fallut une heure, car je n'avais plus la faculté de penser. Je passai trois jours et trois nuits à fondre en larmes.

Ah! j'oubliais que le soir même, sur les huit heures, la *Mégère* vint avec toute sa suite; et, après une courte révérence et d'un ton fort sec, me dit : — Madame, je suis fâchée de ce qui s'est passé cette nuit; et puis elle parla d'autre chose avec la grosse dame et son mari, aussi tranquillement que quelqu'un qui sort de son lit.

Faisons maintenant quelques réflexions sur cette aventure, car il y a de quoi s'étendre. D'abord, pour que je sois persécutée partout, il faut, mon ami, que vous ayez l'indiscrétion de parler d'ici, malgré les défenses les plus expresses que je vous ai faites; il faut que ce soit devant le seul homme qui ait correspondance ici, car je soupçonne que ce ne peut être que Jeaunoy, l'avocat, qui s'est trouvé chez madame de G... Il faut que le jour de Noël vous dormiez tout le jour, car naturellement c'était ce jour-là que vous deviez me faire réponse, mais vous la remettez au jour suivant, afin qu'elle arrive plus sûrement avec celle de ce vilain homme; il faut que, dans cette lettre, vous ne parliez pas francais, puisque vous auriez dû dire le *plan de Jeanne* est *charmant* et non *le chant;* il faut que, dans cette malheureuse lettre, vous me parliez presque généralement de tout ce que je vous ai déjà écrit dans mes précédentes, et même que vous m'y disiez des choses qui me fâchent encore plus que tout cela : enfin, si vous avez voulu faire une récapitulation de tous nos petits

secrets, je vous en fais mon compliment; vous avez réussi. Je vous prie actuellement de considérer l'arrangement de tout cela, et de me dire si j'ai tort de sentir que mon étoile est une chose surprenante! et cela dans le temps où je comptais être le plus en repos; je ne dis pas avoir du plaisir, car, or les cinq ou six jours où le *frère* a été ici[1], c'est l'endroit du monde le moins divertissant; mais comme j'aime à être seule, et que jusque-là on m'avait donné des choses agréables à lire, je menais une vie tranquille que j'aime de préférence.

Hélas! elle n'a pas duré trois semaines[2]; depuis ce temps, j'ai été en enfer; toujours malade, et ne sortant de ma chambre qu'à neuf heures du soir[3]; encore quand je pouvais sortir; n'ayant pas la force de lire, et n'ayant que des livres qui ne me plaisent point. Ils font venir toutes les nouveautés, mais c'est pour eux seuls; ils n'en prêtent à personne : on ne m'a plus rien montré. Les soupers se passaient sur les épines sans ouvrir la bouche, la *Mégère* me jetant de temps en temps des regards de fureur : la grosse dame et moi nous remontions dans nos chambres en sortant de table. Elle m'a tenu compagnie autant qu'elle a pu; elle a de l'esprit, mais elle est un peu sèche et trop fine pour moi : d'ailleurs, elle est leur amie; ainsi c'était un espion plutôt qu'une compagnie. Cependant, je n'oublierai jamais les soins qu'elle m'a rendus, parce que je sens qu'elle n'y était point obligée.

1. Il arriva à Cirey le 11 décembre 1738. Voir p. 47.
2. Du 5 au 28 décembre.
3. Voir lettre XII, p. 149, 156.

Je n'avais avec elle que la satisfaction de crier contre mes lettres ouvertes, et d'en dire naturellement tout ce que j'en pensais, afin que ça leur fut redit. Cela n'a rien fait : jusqu'au jour qu'on reçut la lettre que vous m'avez envoyée, le même ton a continué. *Elle* n'avait pas ouvert celle où vous me mandiez à part que vous me l'envoyiez. La grosse dame vint faire l'entendue, en disant qu'elle avait fondu la cloche avec la *Mégère*, et qu'elle n'était si sèche que parce qu'elle était embarrassée de ce qui s'était passé; qu'elle l'avait rassurée sur ma façon de penser; et que si je voulais avoir une petite explication, tout irait bien. Je descendis alors; et pour le coup, elle me fit des excuses plus étendues, mais toujours fort sèches, et me dit que son froid venait de l'embarras qu'elle avait d'une scène aussi vive; mais que si je voulais y contribuer, les choses reprendraient leur train ordinaire : je répondis, non ce que je pensais, mais ce que la situation des choses exigeait, et j'eus une sorte de plaisir à sentir que je n'étais pas sa dupe pour ce moment, puisqu'elle voulait se parer d'un retour gratuit, tandis que je savais positivement, par la lettre que je venais de recevoir, que c'était celle qu'elle avait reçue qui l'avait déterminée; mais aussi j'étais plus tranquille, puisque je jugeais à cette mine que l'on n'était pas mécontent de ma lettre. On ne me l'a rendue que huit jours après : on a voulu me persuader avant que l'on était revenu de bonne foi et sans preuve.

Puisque j'en suis à cette lettre, il faut que je vous dise la peine qu'elle m'a fait et le tort que vous avez

eu. Je vous avais mandé, la première fois que je vous l'ai demandée, d'effacer les choses qui pouvaient être des secrets entre nous[1]; je ne pouvais, ce mė semble, m'expliquer plus clairement, puisque l'on m'aurait fait un nouveau crime de manquer à la parole que j'avais donnée de ne vous instruire de rien. Vous aviez bien eu la finesse de dire que vous ne l'aviez point reçue[2], et que vous aviez même brûlé une partie de mes lettres; pour voir si je voudrais éluder de la faire venir. Pourquoi n'avez-vous donc pas effacé les extraits de Molière? Je les avais niés; vous ne le saviez pas, me direz-vous; mais vous deviez bien voir qu'il n'était question que du *chant de Jeanne :* cependant, tout cela n'est rien, quoiqu'il soit bien fâcheux d'être confondue.

Ce que je ne puis vous pardonner, c'est de n'avoir point effacé au bas de la page quatre ou cinq lignes dans lesquelles, je vous faisais entendre qu'il n'y avait pas d'apparence que je pusse espérer quelque arrangement à cause de leur prochain voyage[3], et où je mettais en propres termes, que je bavardais avec la grosse dame pour voir ce que cela pourrait devenir. Avouez que de toutes les mortifications que j'ai essuyées celle-ci est la plus sensible : c'est ce qui a occasionné l'humeur que j'ai eue contre vous. Que vous ayez parlé de *Jeanne*, je ne saurais vous en faire un crime, quelque peine qui m'en arrive; ce pouvait être tout au plus une indiscrétion à l'égard du secret

1. Voir lettre XI, p. 146.
2. Voir p. 162.
3. Voir p. 161.

général que je vous avais si expressément recommandé de garder; mais livrer les desseins de votre amie aux gens mêmes qu'ils concernent et qui sont devenus ses ennemis, voilà, mon ami, ce que je ne puis comprendre!... Et quels desseins! grand Dieu! les plus mortifiants, les plus humiliants, et tout cela de sang froid; hélas! je vous l'avoue dans ma douleur, quelque tournure que j'y puisse donner, je vous trouve inexcusable. Ne croyez pas pourtant que j'en garde rancune, c'est peut-être la seule occasion de ma vie où mon amitié a le droit des rois, de pardonner sans raison; et je suis trop heureuse de l'employer. Ainsi, mon cher ami, soyez sûr que les choses sont comme non avenues; que je vous aime comme devant, et que je ne vous en reparlerai de ma vie; que votre tranquillité naisse de là, n'en parlons plus: en voilà pour jamais.

Cet article me détermina à ne point remontrer cette lettre, et je tirai de la douleur que cela me causa une fort bonne résolution. J'appelai la grosse dame. Je lui demandai si elle voulait la voir; elle dit fort que non; je la jetai au feu devant elle, en lui disant: Comme je ne puis douter à la mine que l'on me fait depuis huit jours, et d'après la date de la lettre, qu'on ne l'ait déjà lue, il est inutile d'en parler. D'ailleurs, comme on m'a défendu de la faire venir, on me ferait peut-être encore un crime de l'avoir fait, quoiqu'on ait été bien aise de l'avoir lue. La force de mon raisonnement et la vivacité avec laquelle je parlais l'étourdirent si fort, qu'elle n'eut pas le courage de me démentir, elle qui m'avait expressément recommandé

de la faire venir aussi mystérieusement que M. du Châtelet, ne dit mot, et cela me fit plaisir ; j'ai tiré une induction encore plus sûre qu'on l'avait lue et qu'elle le savait, et je fus charmée de lui faire voir, et aux autres par elle, que je n'étais pas leur dupe.

Soit que l'on craignît un nouvel éclaircissement, ou que l'on fût désabusé de la sottise que ma timidité avait répandue sur mon visage et dans mon discours le jour de la scène et les suivants, ou soit que l'on eût conçu de l'inquiétude des discours que je tenais tous les jours à la grosse dame, entr'autres que l'on m'avait donné de bonnes armes, et que j'étais étonnée qu'on ne me ménageât pas davantage, puisque, si je contais l'aventure, je les accablerais de ridicule ; soit l'une de ces raisons ou d'autres, depuis ce jour-là, les attentions ont été bien plus fortes qu'elles ne l'étaient au commencement. Cette *femme* superbe, qui ne parle jamais, ne sait quels discours tenir pour m'amuser. On voulait me faire retourner au café, mais j'ai continué à dîner. Vous jugez bien que leur compagnie ne m'est guère agréable, puisque je n'y puis être à mon aise. D'ailleurs, les cachotteries ont continué jusqu'à aujourd'hui 30, où l'on a commencé à parler plus librement[1].

A propos de cela, je vais vous conter une scène après que je vous aurai dit autre chose qui m'y mènera ; je crois, autant que je puis asseoir quelque jugement sur des esprits aussi entortillés que celui

1. Ce passage permet de dater cette lettre de la fin de janvier 1739, lettre d'ailleurs écrite à bâtons rompus, pendant plus de douze jours. Voir plus bas, p. 227.

d'*Athis* (c'est celui que je mets à la place de *Nicomède*, parce qu'il est plus court); je crois, dis-je, qu'*Athis* n'a point su et qu'il a entièrement ignoré la continuation des infidélités de mes lettres; il m'a paru revenir de bonne foi sur ma seule parole, et à l'instant même; il a pleuré plus d'une fois, me voyant si malade, en répétant sans cesse qu'il était bien malheureux d'être la cause de l'état où j'étais; il n'est pas entré une fois dans ma chambre sans me faire les excuses les plus humbles et les plus pathétiques. Il a redoublé ses soins pour que rien ne me manquât : il allait souvent jusqu'à dire : « Que *Dorothée* était une femme terrible, qui n'avait point de flexibilité dans le cœur, quoiqu'elle l'eût bon. » Par parenthèse, elle n'est venue me voir que le premier jour dont je vous ai parlé; et moi sortant de table, allant jusqu'à son antichambre, où je m'évanouissais sans pouvoir aller plus loin, elle n'y est pas même venue une seule fois m'y trouver, de deux ou trois fois que cela m'est arrivé : quelle femme et quel cœur ! Revenons. Enfin, j'ai tout lieu d'être contente des démonstrations d'*Athis*, j'en suis satisfaite[1].

Le reconnaîtriez-vous à la tournure qu'il a donnée à cette lettre décachetée que l'on me fourrait dans le nez. Il a apparemment plus de vergogne que *l'autre*, car il n'a jamais voulu convenir qu'on l'ait ouverte de guet-apens, et voici comme il tourne finement cet accident. Il dit : « Que la lettre qu'on écrivait au

1. Cela explique les divers passages de ses lettres où, même après la scène du 29 décembre, elle fait encore l'élogè de Voltaire. Voir p. 147.

maître étant lue, *Dorothée* en fut si effrayée, que, de colère elle jeta le paquet des autres lettres dans le feu; que la mienne tomba sur l'âtre presque ouverte de la secousse, et que voyant qu'on pouvait la lire, on l'avait lue; mais qu'il fallait pardonner un premier mouvement. » Ne riez pas? Dubois dirait-elle mieux? Vous croyez bien que je n'ai jamais rien répondu à de pareilles vraisemblances; mais la honte qu'il a de cette lettre ouverte me fait croire qu'on lui a caché qu'on avait continué à les ouvrir. D'ailleurs, son ton a toujours été le même; il souffrait de la mine qu'on me faisait à table, et parlait souvent en anglais pour la faire changer. Cependant il n'osait plus me rien faire voir, ni même me parler de ses ouvrages. Un jour, qu'à son ordinaire, il vint un moment dans ma chambre, il me conta tout de suite le libelle[1] que M. de Belac avait, et me dit qu'il y faisait une réponse, qu'il me la montrerait; mais que je gardasse bien le secret à cause de *Dorothée* : il ajouta qu'à peine il osait me voir. Effectivement, dès qu'il arrivait dans ma chambre, un laquais venait aussitôt l'appeler. *Il n'est pas possible d'être plus épié qu'il ne l'est, et d'avoir moins de liberté.* Souvent je l'entendais passer pour venir chez la bonne dame, ma voisine; mais à peine était-il arrivé, qu'un émissaire venait à l'instant le chercher. Il faut, en vérité, que *Dorothée* ait ses gens à gages, pour savoir quand il sort de chez lui, car son appartement est fort éloigné du sien.

1. *La Voltairomanie.*

Enfin, voici la scène que je vous ai promis de vous conter : un jour des trois que ton géomètre de Gradot[1] a passés ici, *Athis* crut *Dorothée* occupée avec lui et m'envoya dire de descendre ; et vite il me lit sa défense[2]. Au beau milieu de sa période entre *Dorothée*, qui reste immobile sur la porte, pâle de colère et les yeux enflammés. Après un moment de silence et d'embarras de part et d'autre, elle me dit : « Avec votre permission, Madame, je veux parler à Monsieur. » Je ne fis pas semblant de l'entendre et je restai. *Athis* prit la parole et lui dit : « Eh bien? oui, je lis à Madame ce que je fais. » Elle fit un effort pour se contraindre, et ne répondit que par des contradictions sur les choses qu'il avait mises dans cet écrit : la querelle s'engagea; elle devint vive; et ne pouvant plus se posséder, elle sortit de fureur... Je voulus m'en aller, il me fit rester et continua de lire. Comme il m'a dit aujourd'hui qu'il me le donnerait, vous le verrez, ainsi je ne vous en dis pas davantage. Depuis cette scène la mine redoubla comme bien vous pensez, et le mystère fut en toutes choses. Enfin, il est venu au point que ces jours derniers je demandai des nouvelles de cet écrit à *Athis*, à cause qu'il disait qu'il passait les nuits au travail, et que quatre personnes copiaient pour lui. Il me répondit : « Qu'il laissait là cet ouvrage ; que peut-être il ne l'achèverait

1. Maupertuis, qui fréquentait assidument le café Gradot, quai de l'École, et où Mme du Châtelet, quand elle habitait Paris, l'allait souvent chercher. Voir les *Lettres de la marquise du Châtelet*, Charpentier, 1878, p. 8 et 33.

2. Le *Mémoire sur la Satire*.

pas; » puis il en parla comme d'une chose oubliée; mais à peine était-il sorti de ma chambre, que le fils de la grosse dame qui copie nuit et jour pour eux, entra et me demanda si j'avais vu le mémoire depuis qu'il était corrigé? Je dis que non. — « Ah! vous le verrez, dit-il, car nous sommes quatre à copier à présent. » Cela me divertit et je ne dis mot.

Une autre finesse, cousue de fil blanc, est celle-ci: Il y a quatre ou cinq jours que j'ai écrit à madame Babaud, pour avoir un logement chez elle, comme je vous l'ai déjà mandé: j'envoyai ma lettre le soir à *Dorothée* pour qu'elle la fit partir le lendemain matin. Mais je ne l'envoyai qu'après souper. Notez, en passant, que depuis cette affreuse scène, je ne descends que quand on a servi, et remonte aussitôt qu'on se lève de table, excepté depuis deux jours que l'on me fait rester, c'est-à-dire depuis que l'on sait que Desmarets viendra. Or donc, le jour de cette lettre, une heure après que je l'eus envoyée, je vois arriver *Athis*. Je fus bouleversée; car, comme il n'était jamais venu après souper que le jour de la scène, je crus que c'en était encore une nouvelle qu'il venait me faire. Mais son visage riant me remit bientôt, et le voilà qui se met à parler de la pluie et du beau temps; je lui demande ce qu'il vient faire, il ne me répond pas, et continue à dire des riens, mais des riens qui charment. Je l'interromps, et le presse de me le dire; alors sans autre finesse, il commence une belle harangue pour m'exhorter à ne point aller sitôt à Paris; disant que l'on ne saurait ce que cela veut dire, surtout la duchesse, qui comptait

que je resterais ici jusqu'au mois d'avril. Enfin, il finit par me presser de rester jusqu'à ce temps. Vraiment cette petite scène m'amusa beaucoup, je riais de bon cœur : je répondis, mais en Normande; puis il sortit. La grosse dame revint peu de temps après, j'eus le plaisir de lui bien dire que tout cela n'était guère fin, et que, quelque chose qu'ils fissent, ils ne pourraient parvenir à me faire oublier les torts qu'ils ont eus envers moi. Voilà ce qu'ils craignent, et pourquoi ils tâchent de m'adoucir, et je meurs de peur qu'ils n'aient pas envoyé ma lettre.

Je viens de relire ce taudis, cher *Panpan*, et je trouve mon pauvre esprit bien tombé. Hélas! il se ressent encore des *infamies!* Je ne sais si tu pourras lire et entendre cette rapsodie; il y a plus de douze jours que je l'ai commencée en écrivant un mot par-ci par-là : aussi cela est-il bien mauvais. Je trouve que j'exprime bien mal tout ce que j'ai souffert, et quelque idée que tu te fasses sur cela, tu ne saurais, mon cher ami, en avoir une bien juste. Cependant jusqu'à ce que je parte, j'écrirai ici tout ce qui me reviendra. Par exemple, hier et aujourd'hui que l'on attend Desmarets, nous avons été rien que *Dorothée* et moi nous promener en calèche[1] sur le chemin par où il doit venir. Elle a voulu être tête à tête apparemment pour me donner meilleure opinion de son âme par les discours qu'elle m'a tenus et l'intérêt qu'elle fait mine de prendre à ma situation. Mais

1. Cette promenade ayant eu lieu le 28 ou 29 janvier, c'est à cette date qu'il faut reporter la rédaction du passage de cette lettre. Voir p. 197.

elle a beau faire, elle ne me touche pas, et rien n'est plus amusant pour moi que ces tête à tête, dont le refrain est toujours : qu'est-ce qu'on dira si je vais à Paris avant le départ de la duchesse qui n'aura lieu qu'au mois d'avril! Je puis t'assurer qu'elle a plus parlé depuis trois jours, que je ne l'ai entendu parler en tout depuis deux mois. Elle se baigna[1] hier

1. Ce mot rappelle le récit suivant de Longchamp qui, avant d'être au service de Voltaire, avait été, en 1746, à celui de Mme du Châtelet : « J'attendais son réveil pour lui rendre compte de la besogne dont elle m'avait chargée, [lorsque] le bruit de la sonnette si fit entendre. J'entrai chez elle en même temps que sa femme de chambre ; elle fit tirer ses rideaux et se leva. Tandis que ma sœur préparait une chemise, madame, qui se trouvait debout vis-à-vis de moi, laissa subitement couler celle qu'elle avait sur le corps, et resta nue comme une statue de marbre. J'étais interdit et n'osais lever les yeux sur elle ;... quand madame eut été habillée, elle me commanda son souper, où devait se trouver bien peu de monde, car elle n'attendait que deux convives, M. le duc de Richelieu et M. de Voltaire. Quand je fus seul avec ma sœur, je lui demandai si Mme du Châtelet changeait ainsi de chemise devant tout le monde : elle me dit que non, mais que devant ses gens elle ne se gênait nullement, et elle m'avertit qu'une autre fois, quand pareille chose m'arriverait, je ne fisse pas semblant de m'en apercevoir. Cependant quelques jours après, au moment où elle était dans son bain, elle sonna ; je m'empressai d'accourir dans sa chambre ; ma sœur, occupée ailleurs, ne s'y trouvait point alors. Mme du Châtelet me dit de prendre une bouilloire qui était dans le feu, et de lui verser de l'eau dans son bain, parce qu'il se refroidissait. En m'approchant, je vis qu'elle était nue, et qu'on n'avait point mis d'essence dans le bain, car l'eau en était parfaitement claire et limpide. Madame écartait les jambes, afin que je versasse plus commodément et sans lui faire mal l'eau bouillante que je portais. En commençant cette besogne, ma vue tomba sur ce que je ne cherchais pas à voir ; honteux et détournant la tête autant qu'il était possible, ma main vacillait et versait l'eau au hasard : *Prenez donc garde!* me dit-elle brusquement, d'une voix forte, *vous allez me brûler*. Force me fut d'avoir l'œil à mon ouvrage, et de l'y tenir malgré moi plus longtemps que je ne voulais. Cette aventure me parut encore plus singulière que le changement de chemise. » *Mémoires sur Voltaire par Longchamp et Wagnière*, Paris, 1826, t. II, p. 119.

exprès pour Desmarets, parce que cela amenait naturellement le souper aux bains, et l'illumination de ce petit appartement est effectivement divine. On voulait le lui faire voir dans son beau. Le souper fut augmenté aussi ; enfin ils sont comme des gens qui commencent à sentir leur imprudence, qui craignent qu'on ne la répande dans le monde, et qui mettent tout en usage pour la faire oublier. Elle fut hier jusqu'à me dire qu'elle me donnerait un de ses ouvrages de métaphysique, en me demandant le secret, même pour *Athis* qui ne l'a jamais vu.

Puisque je parle d'ouvrages, je veux te dire comment ils travaillent. Elle passe toutes les nuits, presque sans exception, jusqu'à cinq et sept heures du matin à travailler. Elle fait rester dans sa chambre le fils de la grosse dame, qui est un bon Israélite, qu'elle emploie à copier ses ouvrages, et qui n'y entend pas un mot. Vous croyez, vous autres, qu'elle doit dormir jusqu'à trois heures de l'après-midi, point du tout ; elle se lève à neuf ou dix heures du matin ; et à six heures quand elle s'est couchée à quatre heures, ce qu'elle appelle se coucher au chant du coq. Bref, elle ne dort que deux heures par jour, et ne quitte son secrétaire dans les vingt-quatre heures que le temps du café, qui dure une heure, et le temps du souper et une heure après. Quelquefois elle mange un morceau à cinq heures du soir, mais sur son secrétaire, et encore bien rarement.

D'un autre côté, quand *Athis* prend sur lui de quitter son travail un demi-quart d'heure dans la journée pour faire sa visite à moi et à la grosse

dame, il ne s'assied point et dit : « Que c'est une chose affreuse que le temps qu'on perd à parler; qu'on ne devrait pas perdre une minute; *que la plus grande dépense que l'on puisse faire, est celle du temps.* » C'est là l'oraison des trente jours. On arrive pour souper, il est à son secrétaire; on a soupé à moitié quand il le quitte, et il faut l'arracher pour l'empêcher de s'y remettre en sortant de table. Il se bat les flancs pour dire quelques contes pendant le repas, et l'on voit que c'est par pure politesse, car son esprit est bien loin. Voilà le train depuis le départ du *frère;* notez qu'il n'a été que huit jours ici. Trouves-tu cette vie amusante? Ah! ce n'était pas pour rien que je mandais au *petit saint*, vivent les sots! D'ailleurs, *Athis* est le plus malheureux homme du monde; il sait tout ce qu'il vaut et l'approbation lui est presque indifférente; mais par la même raison, un mot de ses adversaires le met ce qui s'appelle au désespoir : c'est la seule chose qui l'occupe, et qui le noie dans l'amertume. Je ne puis vous donner l'idée de cette sottise, qu'en vous disant qu'elle est plus forte et plus misérable que son esprit n'est grand et étendu : joignez à cela qu'il a des vapeurs dont il ne veut pas entendre parler, que ses jalousies lui en donnent, Dieu sait, et puis il se croit à la mort. Il se drogue sans cesse : il s'est fourré dans la tête qu'il ne fallait pas manger et il meurt de faim. Jugez du bonheur de ces gens que nous croyons avoir atteint à la félicité suprême! Les querelles que je vous ai mandées dans le commencement vont leur train, jugez encore! Cela

me fait mal, parce que je sens le prix de toutes ses bonnes qualités, et que réellement il mérite d'être plus heureux; je voudrais bien pouvoir lui dire tout ce que j'en pense, mais entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt.

Cirey, [premiers jours de] février [1739].

Je n'ai pas encore trouvé un moment pour t'écrire depuis l'autre jour, mon cher *Panpan*. On ne nous donne point de relâche; on croit bien nous amuser et l'on nous désespère. *Athis* est comme un enragé; il tourmente *Dorothée* au point de me faire pitié : c'est ce que je puis dire de plus fort, car tu penses bien que je ne l'aime pas. Depuis que la grosse dame est partie, elle m'a presque établie sa confidente : c'est un vrai fou que cet *Athis*. Je te conterai tout cela un soir : tant il y a que nous sommes très ennuyés. Le jour où je t'ai écrit que nous allions jouer la comédie, tout le monde était prêt à commencer; la poste arrive, il reçoit des lettres qui ne lui plaisent pas; il fait des cris affreux et tombe dans des espèces de convulsions; enfin, la *Dorothée* arrive dans ma chambre les yeux en larmes et gros comme le poing; elle me prie de ne point jouer et on ne toile point. Hier il a eu quelques bons intervalles; on a joué. Mon Dieu! qu'il est bête, lui qui a tant d'esprit!

Je te croyais plus au fait de mon affaire, par tout ce que je t'en avais écrit, que tu ne me parais l'être

par la lettre que m'a apportée le *docteur*. Il m'assure que tu ne lui a lu, ni parlé de *Jeanne* devant personne. Vraiment voilà quelque chose de bien étonnant; comment pouvais-tu la lire, puisque je ne te l'ai point envoyée? Ah! mon *Panpan!* ta simplicité là-dessus me paraît aussi surprenante que mon étoile. Je m'étais bien douté que la lettre qu'on prétendait avoir été écrite au seigneur *châtelain*[1] était supposée, pour colorer l'impertinence d'avoir ouvert la tienne, et que ce n'était que sur ta phrase qu'était fondé le carillon qu'on m'a fait.

Mais pourquoi m'as-tu toujours fait entendre que tu avais lâché des discours imprudents et que c'était pour le bien des deux parties? Je n'entends pas encore cela; mais j'entends mieux l'amitié.

Cirey, ce dimanche gras [8 février 1739].

J'ai la tête si troublée de comédies, de mon voyage, et du tendre aveu que vient de me faire Desmarets, qu'il ne m'aime plus et qu'il ne veut plus m'aimer, que je suis comme ivre... La contrainte que je me fais me coûte, et le tracas m'étourdit. Ah! mon pauvre ami, que vais-je devenir?... Je n'ajouterai rien à cette lettre; si je respire à Paris, je t'écrirai plus sensément. Mon cœur, mon triste cœur, ne peut dans ce douloureux moment t'en dire davantage. Tu crois bien qu'avec la résolution que j'avais prise de n'avoir

1. Voir la lettre XXIX, p. 215.

plus de querelles et de pousser la douceur jusqu'à l'oisonnerie, il ne fallait rien moins qu'un aveu aussi délibératif que celui-là pour me désoler; mais comme c'est le millième et probablement le dernier, je m'en tiens là : et ce qui t'étonnera, c'est qu'il ne m'a point fait perdre ma résolution. Je l'ai reçu sans lui faire un seul reproche; je t'assure que j'en souffrirai seule, mais je n'en reviendrai pas; si j'en avais su autant, je n'aurais point été à Paris : tous les lieux me sont égaux, mais je suis trop avancée pour reculer. N'est-il pas étonnant qu'il m'ait parlé de la sorte pour le peu qu'il lui en coûte à me rendre heureuse?... Ne crois pas cependant que je me désespère; je commence à m'y faire, et j'espère qu'il m'en coûtera moins que jamais pour prendre mon parti. Adieu.

LETTRES DIVERSES

ET RELATIONS RELATIVES A VOLTAIRE

LETTRES

DE

M[me] DE STAAL A M[me] DU DEFFAND[1]

SUR LE SÉJOUR DE VOLTAIRE A ANET

1747

I

Anet, mardi 15 août 1747.

... Madame du Châtelet et Voltaire[2], qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui, et qu'on avait perdus de vue, parurent hier sur le minuit, comme deux spec-

1. Marguerite-Jeanne Cordier de Launay, baronne de Staal (1684-1750), d'abord femme de chambre, puis dame de la duchesse du Maine. Ses mémoires, qui l'ont rendue célèbre, parurent en 1755. « La prose de M. de Voltaire à part, a dit Grimm, je n'en connais pas de plus agréable que celle de M[me] de Staal. » La prose de ses *Lettres* n'est pas inférieure à celle des *Mémoires*. Les lettres à la marquise du Deffand, dont nous reproduisons ici la partie relative au voyage de Voltaire à Anet, parurent pour la première fois dans la *Correspondance inédite de M[me] du Deffand*, Paris, Léopold Collin, 1809, 2 vol in-8°. Elles ont été réimprimées récemment par M. de Lescure, dans son édition des *Mémoires*, Paris, 1877, 2 vol. in-16.

2. Voltaire qui venait de composer, à la prière de la duchesse du Maine, son Épître sur la victoire de Lawfeld (2 juillet 1747), avait été invité par elle à venir la visiter à sa belle résidence d'Anet. Voir sur ce voyage d'Anet, Desnoiresterres, *Voltaire à la Cour*, Paris, 1871, p. 123, et ses *Cours galantes*, Paris, 1864, t. IV, p. 285.

tres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportés de leurs tombeaux; on sortait de table; c'étaient pourtant des spectres affamés : il leur fallut un souper, et qui plus est, des lits qui n'étaient point préparés. La concierge, déjà couchée, se leva à grande hâte. Gaya [1], qui avait offert son logement pour les cas pressants, fut forcé de le céder dans celui-ci, déménagea avec autant de précipitation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au pouvoir de l'ennemi. Voltaire s'est bien trouvé du gîte : cela n'a point du tout consolé Gaya. Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait; il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit elle l'avait fait elle-même, faute de gens, et avait trouvé un défaut de... dans les matelas, ce qui, je crois, a plus blessé son esprit exact que son corps peu délicat; elle a par intérim un appartement qui a été promis, qu'elle laissera vendredi ou samedi pour celui du maréchal de Maillebois[2], qui s'en va un de ses jours. Il est venu ici en même temps que nous avec sa fille et sa belle-fille : l'une est jolie,

1. Le chevalier de Gaya, officier au service de la duchesse de Maine.

2. Jean-Baptiste-François Desmarets, marquis de Maillebois (1682-1762), fils du contrôleur général, maréchal de France en 1741. Il avait épousé, le 26 janvier 1713, Marie-Emmanuelle d'Alègre, fille du maréchal d'Alègre, née le 31 juillet 1692, dont il eut, entre autres enfants, Marguerite-Henriette, mariée, le 17 août 1741, à Louis du Bouchet, marquis de Sourches, et morte en août 1783, et Marie-Yves, né en août 1715, appelé le comte de Maillebois, lieutenant-général en 1748. Ce dernier, célèbre par son démêlé avec le maréchal d'Estrées en 1757, avait épousé, le 11 mai 1745, Marie-Madeleine-Catherine de Voyer, née le 25 mai 1724, fille du marquis d'Argenson, le ministre des affaires étrangères. C'est de cette belle-fille qu'il est ici question.

l'autre laide et triste. Il a chassé avec ses chiens un chevreuil et pris un faon de biche : voilà tout ce qui se peut tirer de là. Nos nouveaux hôtes fourniront plus abondamment : ils vont faire répéter leur comédie [1] ; c'est Venture qui fait le comte de Boursoufle : on ne dira pas que ce soient des armes parlantes, non plus que madame du Châtelet faisant mademoiselle de La Cochonnière, qui devrait être grosse et courte. Voilà assez parlé d'eux pour aujourd'hui...

II

Anet, mercredi 16 août 1747.

... Nos revenants ne se montrent point de jour, ils apparurent hier à dix heures du soir : je ne pense pas

1. La comédie du *Comte de Boursoufle*, que Voltaire et Mme du Châtelet avaient voulu d'abord produire à Anet comme une pièce improvisée pour la circonstance. Dans une lettre à Mme du Deffand, et d'une date un peu antérieure, Mme de Staal dit : « Le secret de la du Châtelet est éventé, mais on ne fera pas semblant de l'avoir découvert. Elle voulait faire jouer ici le petit *Boursoufle*, le jour de la Saint-Louis, impromptu ; et pour que le tout fut prêt, elle était convenue avec Venture de transcrire les rôles et de les lui envoyer. Ledit Venture, peu pécunieux, est fort prudent, et considère qu'un tel paquet par la poste serait sa ruine. Il a fait demander par Gaya que certains paquets qui devaient lui être envoyés fussent mis sous l'enveloppe de S. A. S., ce qu'elle a accordé sans information ; mais le paquet étant arrivé, et le souvenir de la demande perdu, ces deux enveloppes ont été déchirées, et tout mis au jour. Cependant on ne pouvait comprendre le fond de ce mystère, que j'ai été obligé d'éclaircir, n'y ayant plus rien à ménager que la contenance de surprise qu'on se promet d'observer. La seconde enveloppe recachetée, le paquet a été remis secrètement à Venture, qui s'applaudit d'avoir si heureusement concilié l'honnête et l'utile. »

qu'on les voie guère plus tôt aujourd'hui; l'un est à décrire de hauts faits [1], l'autre à commenter Newton; ils ne veulent ni jouer ni se promener : ce sont bien des non-valeurs dans une société, où leurs doctes écrits ne sont d'aucun rapport. Voici bien pis, l'apparition de ce soir a produit une déclamation véhémente contre la licence de se choisir des tableaux au cavagnole [2]; cela a été poussé sur un ton qui nous est tout à fait inouï, et soutenu avec une modération non moins surprenante : mais ce qui ne se peut endurer, ma reine, c'est l'excès de ma bavarderie. Je vous fais pourtant grâce de ma métaphysique. Pour répondre sur cet article, il faudrait que je susse plus nettement ce que vous entendez par la nature, par démontrer. Ce qui sert de principe et de règle de conduite n'est pas au rang des choses démontrées, à ce qu'il me semble, et n'en est pas moins d'usage. Adieu, ma reine, en voilà beaucoup trop.

III

Anet, 20 août 1747.

Vous ne vous portez pas bien, vous menez une vie triste, cela me fâche, ma reine. J'ai envie que vous fassiez votre voyage de Montmorency; quoique cela

1. Allusion à l'Épître sur la victoire de Lawfeld que Voltaire adressa à la duchesse du Maine.

2. « Sorte de jeu de hasard, où les joueurs ont des tableaux, et tirent les boules chacun à son tour. » (*Dict. de l'Académie.*)

ne soit pas gai, c'est toujours une diversion : elle ne manque pas ici à nos ennuis : c'est le flux et reflux qui emporte nos compagnies et nous en ramène d'autres; les Maillebois, les Villeneuve sont partis, est arrivée madame Dufour, exprès pour jouer le rôle de madame Barbe, gouvernante de mademoiselle de La Cochonnière, et, je crois, en même temps servante de basse-cour du baron de La Cochonnière. Voilà le nom que vous n'avez pu lire. Je crois en effet, ma reine, que vous avez bien de la peine à me déchiffrer. Nous attendons demain les Estillac, au nombre de quatre, car madame de Vogué et M. de Menou en sont. Madame de Valbelle nous est aussi arrivée; la Malause s'est promise pour demain. Le cousin Soquence, aussi fier chasseur que Nemrod, n'est pas encore venu, et toutes nos chasses sont sans succès. La duchesse parle d'aller à Navarre[1], et ne peut s'y résoudre : M. de Bouillon la presse, dit-elle; si elle y va, elle n'y sera guère : c'est un prodige de douceur et de complaisance, elle ne manque pas une promenade. La pauvre Saint-Pierre[2], mangée de goutte, souffrant le martyre, s'y traîne tant qu'elle peut, mais non pas avec moi, qui ne vais pas sur terre, et semble un hydrophobe quand je suis sur l'eau.

Madame du Châtelet est d'hier à son troisième logement : elle ne pouvait plus supporter celui qu'elle avait choisi; il y avait du bruit, de la fumée sans feu

1. Château près d'Évreux, appartenant à la maison de Bouillon, et aujourd'hui détruit. Il a été chanté par Rulhières.

2. Marguerite-Thérèse Colbert de Croissy (1682-1769), veuve, en 1702, du marquis de Resnel, et remariée, en 1704, au duc de Saint-Pierre.

(il me semble que c'est son emblème). Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au fort de son travail : cela dérange ses idées. Elle fait actuellement la revue de ses *Principes :* c'est un exercice qu'elle réitère chaque année, sans quoi ils pourraient s'échapper, et peut-être s'en aller si loin, qu'elle n'en retrouverait pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance : c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde. Elle préfère le bon air de cette occupation à tout amusement, et persiste à ne se montrer qu'à la nuit close. Voltaire a fait des vers galants qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite inusitée...

IV

Anet, 24 août 1747.

J'espérais quelque chose de vous aujourd'hui, ma reine : je n'ai rien. Je vous crois à Montmorency; vous n'aurez aussi presque rien de moi, car le temps me manque. Vous saurez seulement que nos deux ombres, croquées par M. de Richelieu, disparaîtront demain; il ne peut aller à Gênes[1] sans les avoir consultées : rien n'est si pressant. La comédie qu'on ne

1. Le duc de Richelieu avait été appelé à remplacer, comme gouverneur de Gênes, le duc de Boufflers, mort de la petite vérole, le 2 juillet 1747, après avoir forcé les Anglais à se rembarquer.

devait voir que demain sera vue aujourd'hui, pour hâter le départ. Je vous rendrai compte du spectacle et des dernières circonstances du séjour; mais, je vous prie, ne laissez pas traîner mes lettres sur votre cheminée...

V

Anet, dimanche 27 août 1747.

... Je vous ai mandé jeudi que nos revenants partaient le lendemain, et que la pièce se jouait le soir : tout cela s'est fait. Je ne puis vous rendre *Boursoufle* que mincement. Mademoiselle de La Cochonnière a si parfaitement exécuté l'extravagance de son rôle, que j'y ai pris un vrai plaisir. Mais Venture n'a mis que sa propre fatuité au personnage de Boursoufle, qui demandait au delà; il a joué naturellement dans une pièce où tout doit être aussi forcé que le sujet. Pâris a joué en honnête homme le rôle de Maraudin, dont le nom exprime le caractère. Motel a bien fait le baron de La Cochonnière, d'Estillac un chevalier, Duplessis un valet. Tout cela n'a pas mal été, et l'on peut dire que cette farce a été bien rendue; l'auteur l'a annoblie d'un prologue qu'il a joué lui-même et très bien avec notre Dufour, qui, sans cette action brillante, ne pouvait digérer d'être madame Barbe; elle n'a pu se soumettre à la simplicité d'habillement qu'exigeait son rôle, non plus que la principale ac-

trice, qui, préférant les intérêts de sa figure à ceux de la pièce, a paru sur le théâtre avec tout l'éclat et l'élégante parure d'une dame de la cour : elle eu sur ce point maille à partir avec Voltaire; mais c'est la souveraine, et lui l'esclave. Je suis très fâchée de leur départ, quoique excédée de ses diverses volontés, dont elle m'avait remis l'exécution.

Le plaisir de faire rire d'aussi honnêtes gens que ceux que vous me marquez s'être divertis de mes lettres, me ferait encore supporter cette onéreuse charge; mais voilà la scène finie et mes récits terminés. Il y a bien encore de leur part quelques ridicules éparpillés que je pourrai vous ramasser au premier moment de loisir; pour aujourd'hui je ne puis aller plus loin.

Adieu, ma reine; je vous prie de vous guérir parfaitement, de me mander avec la plus grande exactitude comment vous vous portez.

VI

Anet, mercredi 30 août 1747.

J'espérais apprendre hier de vos nouvelles, ma reine. Si je n'en ai pas demain, je serai tout à fait en peine de vous. Notre princesse a écrit au président[1],

1. Le président Hénault (1685-1770), ami très-intime de madame du Deffand.

et l'invite à venir ici et à vous y amener : vous savez cela sans doute? J'ai fait ce que j'ai pu pour la détourner de cette démarche, qui pourra être infructueuse, et dont le mauvais succès la fâchera. Si votre santé et les dispositions du président se trouvent favorables, cela sera charmant : en tout cas, on vous garde un bon appartement, c'est celui dont madame du Châtelet, après une revue exacte de toute la maison, s'était emparée. Il y aura un peu moins de meubles qu'elle n'y en avait mis; car elle avait dévasté tous ceux par où elle avait passé, pour garnir celui-là. On y a retrouvé six ou sept tables : il lui en faut de toutes les grandeurs, d'immenses pour étaler ses papiers, de solides pour soutenir son nécessaire, de plus légères pour les pompons, pour les bijoux; et cette belle ordonnance ne l'a pas garantie d'un accident pareil à celui qui arriva à Philippe II, quand, après avoir passé la nuit à écrire, on répandit une bouteille d'encre sur ses dépêches. La dame ne s'est pas piquée d'imiter la modération de ce prince, aussi n'avait-il écrit que sur des affaires d'État; et ce qu'on lui a barbouillé, c'était de l'algèbre, bien plus difficile à remettre au net.

En voilà trop sur le même sujet, qui doit être épuisé; je vous en dirai pourtant encore un mot, et cela sera fini. Le lendemain du départ, je reçois une lettre de quatre pages, de plus un billet dans le même paquet, qui m'annonce un grand désarroi. M. de Voltaire a égaré sa pièce, oublié de retirer les rôles, et perdu le prologue; il m'est enjoint de retrouver le tout, d'envoyer au plus vite le prologue, non par la

poste, *parce qu'on le copierait;* de garder les rôles, crainte du même accident, et d'enfermer la pièce *sous cent clefs*. J'aurais cru un loquet suffisant pour garder ce trésor! J'ai bien et dûment exécuté les ordres reçus.

LETTRE
DE
PATU[1] A GARRICK
SUR SA VISITE AUX DÉLICES
1755

Genève, ce 1er novembre 1755.

Je vous écris de la maison du grand homme, je veux dire de chez notre illustre Voltaire; dans la compagnie duquel je viens de passer une huitaine précieuse des plus agréables jours que j'aie connus dans ma vie[2]. Ils m'ont rappelé ceux que j'ai passés à Londres dans votre aimable société; temps si court,

1. *The private Correspondence of Garrick.* London, 1832, t. II, p. 407.

2. Claude-Pierre Patu (1729-1757), auteur d'une traduction de *Petites pièces du Théâtre anglais*, Paris, 1756, 2 vol. in-12, et, avec F. de Portelance (1732-1757), de la comédie des *Adieux du Goût*, jouée le 13 février 1754. Il visita Voltaire, une première fois en 1755, en compagnie de Palissot (1730-1814), et une seconde fois, avec d'Alembert, en août 1756, et mourut à son retour d'Italie. Voltaire écrivait à son sujet : « J'ai vu M. Patu, il a de l'esprit, il est naturel, il est aimable. J'ai été très-fâché que son séjour ait été si court... La saison était encore bien rude et la maison pleine d'ouvriers. Il s'en allait tous les soirs coucher au couvent de Genève, avec M. Palissot, autre enfant d'Apollon. Ces deux pèlerins d'Emmaüs sont remplis du feu poétique; ils sont venus me ré-

si voluptueux, et qui suivit de près mon départ pour la France. Quel homme que le divin chantre de la *Henriade!* ô mon très-cher ami, et que c'est avec joie qu'on analyse une si grande âme! Figurez-vous avec l'air d'un mourant, tout le feu de la première jeunesse, et le brillant de ses aimables récits! Si je juge des défauts, des vices mêmes qu'on impute à M. de Voltaire, par l'avarice dont je l'ai entendu taxer, que ses calomniateurs me paraissent des animaux bien vils et bien ridicules! Jamais on n'a vu chère plus splendide, jointe à des manières plus polies, plus affables, plus engageantes. Tout Genève est enchanté de l'avoir, et ces heureux républicains font leur possible pour le fixer auprès d'eux. Je n'avais entrepris ce voyage que pour le voir, mais la sensibilité qu'il m'en témoigne chaque jour m'en paye à usure. On va à Rome, en Grèce, en Turquie, pour voir des monuments, des inscriptions, des mosquées; un dévot catholique court au loin pour de vains pèlerinages; un grand homme est bien une autre curiosité.

Je n'ai pas manqué de lui dire ce que je pensais de ses expressions si fausses, si peu réfléchies au sujet de Shakspeare. Il est convenu de bonne foi que c'était *un barbare aimable*, *un fou séduisant;*

chauffer un peu, mais je suis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du *pucelage de Jeanne.*» Lettre à Thieriot, 8 novembre 1755. Et à d'Argental : « J'ai vu pendant neuf jours vos deux pèlerins d'Emmaüs. C'est véritablement une neuvaine qu'ils ont faite. Ils m'ont paru avoir beaucoup d'esprit et de goût, et je crois qu'ils feront de bonnes choses. » Lettre du 8 novembre 1755, t. LVI, p. 781.

ce sont ses propres termes : le grand article qui le met de mauvaise humeur est l'irrégularité des plans de cet illustre poète, irrégularité dont vous êtes bien loin d'être le défenseur. Quant au naturel, à la chaleur, aux idées admirables répandues dans les pièces de Shakspeare, il est tombé d'accord, et convient en riant que si vous nous preniez moins de vaisseaux[1] et ne *piratiez* pas ainsi sur l'Océan, il aurait plus ménagé le créateur de votre théâtre. Je frappai hier par l'activité dont je soutins mon opinion : je tirai mon livre et lui lus la scène de *Roméo*, entre ce jeune homme et le frère Laurent :

Romeo, come forth ! etc.[2].

Il commença par rire de mon feu, mais à ces vers :

'T is torture and not mercy ; heaven is here
Where Juliet lives.....
O Father, hadst thou not strong poison mix'd,
No sharp-ground knife, no present means of death,
But banishment to torture me withal?

il s'anima et dit franchement que cela était très-beau, très-touchant, très-naturel, mais ce fut bien autre chose, lorsque je continuai la scène, et qu'il entendit cette admirable *énumération de parties* qui prouve

1. Au mois de juin 1755, l'amiral anglais Boscawen s'était emparé, près de Terre-Neuve, avant toute déclaration de guerre, des vaisseaux français *l'Alcide* et *le Lys*. Ce fut le prélude de la guerre de sept ans.

2. *Romeo and Juliet*, acte III, sc. 3, dans laquelle frère Laurent annonce à Roméo qu'il vient d'être condamné à l'exil.

mieux que dix tragédies combien Shakspeare était éloquent :

Thou canst not speak of what thou dost not feel :
Wert thou as young as I, Juliet thy love,
An hour but maried, Tybald murdered,
Doting like me, and like me banished,
Then might'st thou speak, then might'st thou tear thy hair.
And fall upon the ground, as I do now,
Taking the mesure of an unmade grave".

Il ne connaissait guère cette pièce qu'il a lue peut-être il y a plus de trente ans, mais il me la demanda pour la relire, et fut enchanté de la catastrophe telle que vous en avez peint les circonstances. Je lui parlai de mon cher Garrick. « Oh ! vraiment, m'a-t-il dit, c'est un acteur inimitable que ce M. Garrick, à ce que disent ceux qui l'ont vu. Ma nièce — en parlant à Mme Denis, qui demeure depuis longtemps avec son oncle, — si j'étais moins vieux et que je digérasse, il faudrait l'aller voir jouer ; mais n'aurions-nous pas aussi quelque franc capucin pour nous donner le rôle de frère Laurent ? » Je fis de mon mieux pour la réputation du bon Havard ; mais, entre nous soit dit, sa cause n'était pas aisée.

J'ai fait ressouvenir, aujourd'hui même, ce grand homme du trait sublime de Macduff :

He has no children [1];

de la scène entre le jeune Arthur et son gouverneur

1. *Macbeth*, act. IV, sc. 3, où Malcom, après avoir appris à Macduff le meurtre de sa femme et de ses enfants par Macbeth, cherche à le consoler par l'espoir de la vengeance.

Hubert[1] : et de bien d'autres beautés de l'inimitable Shakspeare. Je ne doute presque pas que je ne l'amenasse à ma façon de penser à ce sujet, si j'avais le temps de faire à Genève un séjour plus long, mais je quitte le dieu de notre littérature après-demain, et je retourne à Paris sans voir ni Toulon ni Marseille, ni Avignon, comme j'en avais d'abord quelque envie... Mlle Clairon, quoi qu'en dise Mme Noverre, est de tous points la plus étonnante que l'on ait vue depuis notre fameuse Le Couvreur, et je suis aussi certain qu'elle vaut pour le moins Mme Cibber[2], et même Mme Pritchard[3], que je suis sûr (compliment à part), qu'il nous manque un Garrick...

1. *King John*, acte IV, sc. 1, où Arthur de Bretagne supplie Hubert de ne pas exécuter l'ordre que le roi Jean a donné de lui brûler les yeux avec un fer rouge.

2. Suzanne-Marie Arne (1716-1766), sœur d'Auguste Arne, le compositeur, et femme de Théophile Cibber, fils du célèbre poète comique anglais de ce nom, d'avec lequel elle se sépara. Garrick, en apprenant sa mort, dit que la tragédie était morte avec elle.

3. Hannah Pritchard (1711-1768), qui excellait dans la tragédie comme dans la comédie.

LETTRES

DE

Mme D'ÉPINAY[1] A GRIMM

SUR SON VOYAGE A GENÈVE

1757-1758

A MADAME D'ESCLAVELLES

Tournus [novembre 1757].

Je veux vous dire moi-même, ma chère maman[2], que je soutiens la route au delà de mes espérances; je me porte à merveille, et n'ai d'autre mal qu'un peu de fatigue et de lassitude. Nous avons fait hier

1. Louise-Florence-Pétronille d'Esclavelles, marquise d'Épinay (1725-1783), célèbre par l'asile qu'elle donna à Rousseau, à l'Ermitage, par sa liaison avec Grimm, et par ses écrits. Ces lettres font partie des *Mémoires et Correspondances de madame d'Épinay*, Paris, Volland, 1818, 2 vol. in-8°. Depuis cette édition originale, donnée par les soins de MM. Brunet et Parison, M. Paul Boiteau en a publié une nouvelle revue sur le manuscrit, avec additions, Paris, Charpentier, 1865, 2 vol. in-18. C'est cette dernière édition que nous avons suivie pour le texte des lettres, t. II, p. 391-462 *passim*.

2. Florence-Angélique Prouveur, femme de Louis-Gabriel de Tardieu d'Esclavelles, brigadier d'infanterie, mort le 7 décembre 1736, et mère de madame d'Épinay.

une très-courte journée. M. d'Épinay[1] ne fait que monter et descendre à chaque poste; ce qui nous a beaucoup retardés. Je vais achever ma route, et me mettre en état de retourner auprès de vous le plus tôt qu'il me sera possible. Agréez, ma chère maman, les assurances de mon tendre respect. J'embrasse ma petite.

A M. GRIMM

Genève, 12 [novembre 1757].

Me voici enfin arrivée à bon port, mon tendre ami, mais je ne sais encore où je suis, et je ne puis vous rien dire de tout ce que je voudrais. M. de Jully[2] est venu au-devant de nous, et m'a accablée d'amitiés. L'appartement qu'il m'a choisi est assez joli, mais très-petit; et je serai mal à l'aise jusqu'au départ de M. d'Épinay, qui aura lieu, je crois, à la fin de cette semaine. Il loge dans un petit cabinet où l'on ne peut entrer que par ma chambre; il y est sans cesse, et vous savez la manie que j'ai de ne savoir

1. Denis-Joseph La Live d'Épinay, fermier général, fils de Louis-Denis La Live de Bellegarde et de Marie-Joseph Prouveur, né en 1724, marié, le 23 décembre 1745, à sa cousine Louise-Florence-Pétronille de Tardieu d'Esclavelles, âgée de vingt ans. Il mourut le 16 février 1782.

2. Ange-Laurent de La Live de Jully, beau-frère de Mme d'Épinay, d'abord substitut du procureur général, puis introducteur des ambassadeurs, marié le 30 juin 1749 à Louise-Élisabeth Chambon. Il était alors résident de France à Genève. Il forma une galerie de tableaux célèbre, qui fut vendue à sa mort en 1770.

pas même mettre l'adresse d'une lettre lorsque je sens du monde autour de moi. Il m'a pris un serrement de cœur fort étrange en entrant dans Genève. Il me semble que le lieu où je viens chercher la santé aurait dû me faire une toute autre impression. Je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'envisager autrement que comme le lieu d'exil qui allait, au moins pour six mois, me séparer de vous. Me voici en sûreté pour ma vie, étant entre les mains d'un homme étonnant, pour les soins et l'intérêt qu'il me marque[1]. Tout ce qu'il m'a dit de touchant m'a enfin fait verser des larmes : je n'en avais pu répandre une depuis mon départ de Paris...

Le lendemain [13 novembre 1757].

... J'oubliais de vous dire que M. de Voltaire est venu au-devant de moi. Il voulait nous retenir à dîner ; mais, quoique je fusse assez bien pour y rester, j'étais pressée de me reposer et d'arriver.

Je comptais, mon tendre ami, passer ma matinée avec vous ; mais je suis privée aujourd'hui de cette unique et douce consolation. M. d'Épinay ne fait que de partir, et le courrier en va faire autant. Je

1. Le docteur Tronchin. En réalité, le voyage de madame d'Épinay à Genève avait pour cause un état de santé dont Grimm avait toute la responsabilité, et dont on dissimulait la nature véritable à M. d'Épinay.

n'écris qu'à ma mère, et à vous ce mot pour vous dire que je me porte bien, et que mon sauveur qui est adorable, me rabâche et me gronde presque autant que vous. Il me mène aujourd'hui chez Voltaire pour la première fois. Je n'ai pas voulu me presser de me rendre aux instances continuelles que lui et sa nièce m'ont faites. Il m'a écrit presque tous les jours les plus jolis billets du monde[1] ; j'ai répondu verbalement : je me suis contentée de lui envoyer mon mari, mon fils et M. Linant[2]; et je me suis tenue tranquille. J'y vais enfin ; mais il me tarde d'être de retour pour causer un peu librement avec vous... Bon ! l'on m'annonce que le courrier est parti, et voilà ma lettre retardée de quatre jours ! Si vous allez être inquiet, je serai désolée. On m'attend. Bonjour donc ; à ce soir.

1. Voici quelques échantillons des billets que Voltaire écrivait à Mme d'Épinay : « André est un paresseux qui n'a pas porté mes billets... Ces billets demandaient les ordres du ressusciteur et de la ressuscitée. Le carrosse ou le fiacre, le plus doux est à leurs ordres, à midi. » — « Heureusement Mme d'Épinay ne craint point le froid ; sans cela, je craindrais pour elle ce maudit vent du nord... Puisse-t-il, madame, respecter vos grands yeux noirs et vos pauvres nerfs. » — « Je n'existe guère, mais je souhaite passionnément de vous faire ma cour. » *Œuvres de Voltaire*, t. LVII, p. 370-531.

2. Précepteur du jeune d'Épinay. Il n'a rien de commun avec le Linant, protégé de Voltaire, et qui fut placé un instant par lui auprès du fils de Mme du Châtelet.

Le soir.

... J'arrive de chez Voltaire. Je suis fort contente du grand homme ; il m'a accablée de politesses : ce n'est pas sa faute si nous sommes revenus ce soir en ville ; il voulait nous garder. J'ai fort bien soutenu cette journée ; ainsi soyez tranquille. A demain.

Le lendemain.

... Tronchin m'a amené déjà plusieurs personnes, entre autres son cousin M. Tronchin de la Boissière[1], conseiller d'État, qui me paraît être un homme de ressource : il est d'un certain âge ; il a de l'esprit, des talents et du goût, chose rare ici ; il n'est nullement pédant, quoique ce soit le défaut de sa nation. J'ai reçu aussi la visite de plusieurs compatriotes, qui sont ici en passant : le président et la présidente de***, et l'abbé de C***. Le président est une bête assommante et importune. Sa femme est, mot pour mot, comme la cousine de N*** que vous connaissez : c'est le même cailletage, la même tournure, les mêmes manières, jointes à une figure très-agréable et à une dévotion qui ne revient à rien. L'abbé paraît aimable ; mais c'est un enfant. Mon oracle m'a défendu

1. François Tronchin, auteur d'une tragédie de *Marie Stuart* (1735). Il joua, en 1755, sur le théâtre de Mon-Repos, le rôle de Gengis dans *l'Orphelin de la Chine*.

publiquement les visites et les repas hors de chez moi ; il m'a mis par là bien à mon aise.

Voici comme il compte arranger ma vie. J'aurai mes matinées à moi, et je ne recevrai que lui ; je dînerai en famille, et l'après-dînée je recevrai du monde jusqu'à sept ou huit heures : il n'est pas d'usage ici de fermer sa porte à moins de maladie. Les visites commencent à deux heures et finissent à six, parce que c'est l'heure où toutes les sociétés se rassemblent entre elles. Trois fois la semaine, je retiendrai deux ou trois personnes à souper, et je ne mangerai jamais en ville que chez mon sauveur ou chez M. de Voltaire. Je ne vous parle pas de mon régime, de mes maux, ni de mes remèdes. M. Linant en envoie un détail circonstancié à ma mère, et moi je vous y renvoie. En voilà assez pour ce matin, mon tendre ami. C'est aujourd'hui jour de courrier ; il repart demain : j'attendrai qu'il soit arrivé pour fermer cette lettre. Bonjour.

...La vie qu'on mène ici me convient fort ; je sens que j'y serais si heureuse avec vous, que j'aurais peine à m'en détacher. Les mœurs sont un peu loin des nôtres, à ce qu'il me paraît dans le peu que j'ai déjà vu : elles sont simples, et quoiqu'il y ait quelques citoyens qui crient à la corruption, je suis tout émerveillée de leur pureté et de leur innocence. Il y a de fort beaux établissements politiques : celui que

j'ai déjà eu occasion d'approfondir est celui de la chambre des blés, par le moyen de laquelle il n'y a jamais de cherté. Le sol ne peut nourrir que neuf mille personnes environ, et il y a vingt-quatre mille habitants. La chambre des blés est dirigée par un certain nombre de magistrats régnants, et par quelques membres de leur conseil appelé Deux-Cents, parce qu'il est composé de deux cents bourgeois de la ville. Ces directeurs sont chargés de faire venir, tous les ans, soixante mille sacs de blé de tous les endroits d'où l'on n'en apporterait pas naturellement au marché: il est emmagasiné. Les boulangers de la ville sont obligés de s'approvisionner dans ces magasins ; mais le pain de boulanger ne sert guère que pour les cabarets, pour le peuple et pour les étrangers qui passent. La plupart des particuliers qui sont un peu aisés font leur pain chez eux, et il leur est libre, si le produit du sol de chaque propriétaire ne leur suffit pas, de se fournir au marché public, ce qui fait quelquefois monter le prix du marché ; alors les directeurs de la chambre font tout à coup répandre la quantité de sacs nécessaires pour remettre l'équilibre. Le pain du boulanger est fixé invariablement. Les frais de cet établissement sont comptés au nombre des charges de la république. Le but de la république n'est pas de gagner, comme il est aisé de le présumer, mais seulement de garantir à jamais des disettes et de leurs inconvénients.

Puisque je suis sur cette matière, il faut dire un mot de leur hôpital, qui est un peu mieux entendu que le nôtre. La maison qui porte ce nom n'est point

décorée ; elle est située dans le lieu le plus sain de la ville ; il y a très-peu de logement : cette maison sert seulement de dépôt aux registres et à la caisse. Les administrateurs s'y assemblent une fois la semaine, pour y traiter des affaires relatives aux pauvres ; là, ils font distribuer secrètement les secours requis dans chaque pauvre ménage ou par le particulier forcé d'y avoir recours. Quelquefois cependant on y reçoit des pauvres de la république qui sont sans asile ; mais cela est rare, parce que, par la tournure des mœurs, il n'y en a presque point dans ce cas. Quant aux mendiants passagers, ils sont arrêtés aux barrières, et conduits à l'hôpital par une sentinelle : ils y sont hébergés un certain temps prescrit, et, suivant leur destination, on leur donne plus ou moins d'argent jusqu'à la concurrence d'un florin, qui fait à peu près douze sols de notre monnaie, et on les fait conduire à la porte de la ville, de même par une sentinelle, pour continuer leur route ; s'ils reviennent avant le temps, ou qu'ils abusent de cette hospitalité, on les met en prison, et ils sont absous ou punis suivant l'abus qu'ils ont commis. Une partie de ces frais est à la charge de la république ; le reste est affecté sur des rentes, et l'on fait des quêtes annuelles pour les dépenses extraordinaires. Tous les orphelins des citoyens qui restent sans secours sont élevés aux frais de l'hôpital, et y sont traités non comme des pauvres, mais comme des citoyens plus respectables que d'autres, à proportion de ce qu'ils sont plus malheureux. Mais revenons à moi.

Je me lève entre six et sept heures, toutes mes

matinées sont libres. A midi je descends sur ma terrasse, et je me promène dans le jardin public, lorsque le temps le permet. Les femmes ont ici la liberté d'aller partout à pied, seules, sans laquais et sans servantes : les étrangères même se feraient remarquer et suivre si elles en usaient autrement ; cette liberté me plaît et j'en use. Je dîne chez M. Tronchin ou chez moi à une heure ; ordinairement depuis deux jusqu'à six on fait ou on reçoit des visites ; à six heures tout est mort dans la ville, et les étrangers restent dans la plus parfaite solitude, parce que chacun se rassemble dans sa société particulière. Chacun tient l'assemblée à son tour ; on y prend le thé comme en Angleterre, mais la collation ne se borne pas à ce breuvage ; on y trouve d'excellentes pâtisseries, du café au lait, du chocolat, etc.

Les assemblées qui portent le nom de sociétés sont composées d'hommes et de femmes ; on n'y admet guère de filles ; elles ont leurs sociétés particulières, où les hommes et les garçons ne sont introduits que lorsque l'une d'elles vient à se marier. Dans ces sociétés on s'occupe diversement, suivant l'âge et les goûts de ceux qui les composent. On y joue beaucoup, on y travaille, on y fait quelquefois de la musique. Le jeu me paraît être le plaisir dominant des femmes, et j'en suis étonnée, car on m'a dit qu'elles étaient toutes aussi instruites que celles que j'ai vues, et elles le sont beaucoup. Il y a quelques sociétés composées toutes de femmes ; il y a de même des assemblées d'hommes où les femmes ne sont point admises, on les nomme cercles ; mais il n'est pas vrai qu'on y

fume et qu'on s'y enivre. Ces cercles se tiennent dans des appartements, qu'un certain nombre de gens qui se conviennent louent à frais communs ; on s'y rassemble tel jour de la semaine convenu ; on y boit, on y mange, on y trouve les papiers publics, et là on y politique à perte de vue, on s'épuise en conjectures et en découvertes sur les vues et les projets des potentats ; et quand l'événement ne confirme pas les conjectures de nos messieurs, ils n'en sont pas moins contents de leur sagacité d'avoir trouvé incontestablement ce que telle puissance n'a pas fait, mais ce qu'elle aurait dû faire. C'est que les hommes sont les mêmes partout, à quelques petites modifications près, car je connais à Paris de ces originaux-là. Cependant ils sont, en général, plus occupés de leurs affaires que de celles des autres ; mais presque tous les Genevois ayant leurs fonds placés en France, en Angleterre et en Hollande, il est assez simple qu'ils prennent une part très-intime à ce qui s'y passe. Mais me voilà bien loin de ce que je voulais dire ; c'était, si je ne me trompe, qu'à six heures je me trouvais à peu près seule. Eh bien ! ce serait l'heure où je commencerais à vivre, si j'étais ici en famille et avec vous.

Au reste, les mœurs et la manière de vivre de ces hommes-ci est plus touchante et plus satisfaisante à voir qu'aisée à décrire. La vertu, l'honnêteté et surtout la simplicité sont la base de leur politique ; tout cela est cependant saupoudré d'un petit vernis de pédantisme qui, autant que j'en puis juger, est nécessaire chez eux pour maintenir leur simplicité, en quoi consiste toute la force de leur État : rien ne

s'accorde qu'au mérite personnel, et tout se refuse à qui n'a pas l'estime publique. Voilà, je crois, d'où vient que ce peuple en général a la réputation d'être faux. Il n'est guère possible qu'une multitude d'hommes rassemblés soient tous honnêtes et vertueux; mais ils sont tous dans la nécessité de le paraître. Il est certain que l'on tient compte ici du plus petit germe de vertu, et qu'il est mis à profit. Telles actions qui font la gloire de nos héros de vertu à Paris pourraient faire rougir un citoyen de Genève. Non, depuis que j'ai vu ces hommes-là de près, je doute que Rousseau[1] vienne jamais demeurer parmi eux.

J'ai eu hier une conversation fort longue avec M. Tronchin sur ma santé, et sur le terme qu'il met à ma guérison. Sans prononcer encore affirmativement, je vois qu'il compte sur un an de séjour ici: je n'ai pu lui cacher l'effroi que me causait cet arrêt. En effet, mon tendre ami, que deviendrais-je s'il fallait être ce temps absente? Ah! j'espère que ce n'est pas le dernier mot de mon oracle.

J'ai encore passé une journée chez Voltaire. J'ai été reçue avec des égards, des respects, des attentions que je suis portée à croire que je mérite, mais auxquels cependant je ne suis guère accoutumée. Il m'a fort demandé de vos nouvelles, de celles de Diderot et de tous nos amis. Il s'est mis en quatre pour être aimable; il ne lui est pas difficile d'y réussir. Malgré cela, à vue de pays, j'aimerais mieux vivre habituel-

1. J.-J. Rousseau, qui, à ce moment même, quittait l'Ermitage, où, en 1756, l'avait installé madame d'Épinay, ne retourna en Suisse, à Motiers-Travers, qu'en 1762, et pour peu de temps.

lement avec M. Diderot, qui, par parenthèse, n'est pas vu ici comme il le mérite. Croiriez-vous qu'on ne parle que de d'Alembert, lorsqu'il est question de l'*Encyclopédie?* J'ai dit ce qui en était et ce que j'ai dû dire[1]. Je n'ai dit que la vérité ; mais si j'eusse menti, je serais crue de même : quand je parle, il y a autant d'yeux et de bouches ouvertes que d'oreilles ; cela est bien nouveau et me fait rire.

La nièce de Voltaire est à mourir de rire : c'est une petite grosse femme, toute ronde d'environ cinquante ans[2], femme comme on ne l'est point, laide et bonne, menteuse sans le vouloir et sans méchanceté ; n'ayant pas d'esprit et en paraissant avoir ; criant, décidant, politiquant, versifiant, raisonnant, déraisonnant ; et tout cela sans trop de prétentions, et surtout sans choquer personne ; ayant par-dessus tout un petit vernis d'amour masculin, qui perce à travers la retenue qu'elle s'est imposée. Elle adore son oncle en tant qu'oncle et en tant qu'homme ; Voltaire la chérit, s'en moque et la révère : en un mot, cette maison est le refuge et l'assemblage des contraires, et un spectacle charmant pour les spectateurs...

1. Associé à cette vaste entreprise par Diderot, qui en avait conçu l'idée, d'Alembert écrivit pour elle le fameux *Discours préliminaire* (1751), et s'en retira en janvier 1758, las des tracasseries qu'elle lui causait, et peut-être effrayé des dangers qu'elle faisait courir.

2. Née en 1710, madame Denis avait alors 47 ans.

M. GRIMM A MADAME D'ÉPINAY

...Vous avez donc dîné chez Voltaire? je ne vois pas pourquoi tant résister à ses invitations ; il faut tâcher d'être bien avec lui et d'en tirer parti comme de l'homme le plus séduisant, le plus agréable et le plus célèbre de l'Europe; pourvu que vous n'en vouliez pas faire votre ami intime, tout ira bien. Bonsoir, ma tendre et adorable amie, mon seul et unique bien que je regrette à chaque instant, et que j'aimerai toujours plus que ma vie...

MADAME D'ÉPINAY A M. GRIMM

... J'ai eu de la république des remercîments de mes procédés envers Rousseau, et une députation en forme des horlogers sur le même sujet. Le peuple m'a en vénération à cause de lui. J'avais été prévenue par M. Tronchin des marques de distinction qu'on me réservait : j'avais été tentée de les éviter; mais il a prétendu que cela était impossible. Je redoutais un peu ce moment; je m'en suis cependant assez bien tirée; j'ai répondu sans blesser la vérité, ni sans dire un mot qui puisse rendre Rousseau suspect...

... M. de Jully désirait fort que je prisse un appar tement chez lui, il a même fait ce qu'il a pu pour m'y déterminer; mais indépendamment de la gêne que son tatillonage et ses variations perpétuelles m'auraient causée, je n'aurais pu avoir mon fils avec moi, et je ne veux pas le perdre de vue, ni l'abandonner à Linant. Ce pauvre homme est plus bête que jamais. On a toutes sortes d'égards pour lui, et il ne se doute pas que j'y suis pour quelque chose : il se pare de tout cela comme d'un bien qui lui est propre et que son mérite éminent lui a acquis. Mon fils est beaucoup plus avec moi qu'avec lui, il sort souvent aussi avec son oncle. M. de Jully dîne et soupe presque tous les jours avec moi. Il m'a chargée plusieurs fois de compliments pour vous, je puis bien avoir oublié de vous le dire, mais je réponds de votre part. Il s'est chargé de tenir la famille au courant de ce qui me regarde et de m'éviter toute cette correspondance. Je vous avoue qu'il m'embarrasse beaucoup lorsqu'il vient avec moi chez Voltaire ; il y est persiflé très-plaisamment, et il m'est quelquefois difficile de m'empêcher d'en rire : de Jully a assez d'esprit pour le sentir, mais il n'a rien de ce qu'il faut pour s'en bien tirer. Il va faire encore un voyage en Suisse...

... Je vais passer deux ou trois jours chez Voltaire avec M. Tronchin. En vérité, j'apprends tous les jours

des traits nouveaux de Tronchin qui m'inspirent pour lui un respect et une considération inconcevables : sa charité, son désintéressement, sa tendresse et ses soins pour sa femme sont sans exemple ; et je puis vous répondre, à présent que je la connais, que c'est bien la plus insupportable et la plus maussade créature qui existe. Si jamais je découvre un défaut à cet homme... j'en frémis d'avance, il faudra peut-être le mépriser, car il doit être épouvantable. Bonsoir, mon ami, je finirai ma lettre chez Voltaire n'ayant pas le temps aujourd'hui...

Deux jours de distance.

On n'a le temps de rien faire avec Voltaire, je n'ai que celui de fermer ma lettre, mon ami ; j'ai passé ma journée seule avec lui et sa nièce ; et il est en vérité las de me faire des contes. Tandis quoje lui ai demandé la permission d'écrire quatre lignes, afin que vous ne soyez pas inquiet de ma santé qui est bonne, il m'a témoigné le désir de rester pour voir ce que disent mes deux grands yeux noirs quand j'écris. Il est assis devant moi, il tisonne, il rit, il dit que je me moque de lui et que j'ai l'air de faire sa critique. Je lui réponds que j'écris tout ce qu'il dit, parce que cela vaut bien tout ce que je pense... Je retourne ce soir à la ville où je répondrai à vos lettres... Il n'y a pas moyen de rien faire ici. Bonjour. Souvenez-vous de moi si monsieur Diderot fait quelque chose qui puisse m'être envoyé. Ses ouvrages

me font un si grand plaisir, que je suis digne de cette confiance.

Le courrier a manqué deux fois et je suis dans une grande disette. Il y aura demain huit jours que je n'ai reçu de vos nouvelles, mon tendre ami, aussi je suis un peu triste ; à peine ai-je le courage d'écrire : voilà ce que c'est que d'être à plus de cent lieues l'un de l'autre. Je vais cependant faire un effort et tâcher de vous dire ce que je pense de Voltaire, en attendant que j'aie le courage de vous parler de moi et de ce qui me concerne.

Eh bien ! mon ami, je n'aimerais pas à vivre de suite avec lui ; il n'a nul principe arrêté, il compte trop sur sa mémoire, et il en abuse souvent ; je trouve qu'elle fait tort quelquefois à sa conversation ; il redit plus qu'il ne dit, et ne laisse jamais rien faire aux autres. Il ne sait point causer, et il humilie l'amour-propre ; il dit le pour et le contre, tant qu'on veut, toujours avec des nouvelles grâces à la vérité, et néanmoins il a toujours l'air de se moquer de tout, jusqu'à lui-même. Il n'a nulle philosophie dans la tête ; il est tout hérissé de petits préjugés d'enfants ; on les lui passerait peut-être en faveur de ses grâces, du brillant de son esprit et de son originalité, s'il ne s'affichait pas pour les secouer tous. Il a des inconséquences plaisantes, et il est au milieu de tout cela très-amusant à voir. Mais je n'aime point les gens qui ne font que m'amuser. Pour madame sa nièce, elle est tout à fait comique.

Il paraît ici depuis quelques jours un livre qui a vivement échauffé les têtes[1], et qui cause des discussions fort intéressantes entre différentes personnes de ce pays, parce que l'on prétend que la constitution de leur gouvernement y est intéressée : Voltaire s'y trouve mêlé pour des propos assez vifs qu'il a tenus à ce sujet contre les prêtres. La grosse nièce trouve fort mauvais que tous les magistrats n'aient pas pris fait et cause pour son oncle. Elle jette tour à tour ses grosses mains et ses petits bras par-dessus sa tête, maudissant avec des cris inhumains les lois, les républiques et surtout ces polissons de républicains qui vont à pied, qui sont obligés de souffrir les criailleries de leurs prêtres, et qui se croient libres. Cela est tout à fait bon à entendre et à voir...

1. L'article *Genève*, de d'Alembert, qui venait de paraître dans le VIIe volume de l'*Encyclopédie*, et où l'auteur demandait l'établissement d'un théâtre à Genève, et accusait les pasteurs génevois de socinianisme. Voltaire lui écrivait à cette même date : « Je ne pourrai jamais vous remercier assez de m'avoir appuyé de votre éloquence et de vos raisons, comme on dit que vous l'avez fait à propos du meurtre de Servet, et de la vertu de la tolérance, dans l'article *Genève*. Des misérables ont été assez du sixième siècle pour oser, dans celui-ci, justifier l'assassinat de Servet : ces misérables sont des prêtres... L'un de ces coquins a demandé au Conseil des Vingt-Cinq de Genève communication de ce procès, qui rendra Calvin à jamais exécrable ; le Conseil a regardé cette demande comme un outrage... J'ai reçu des compliments de tous les honnêtes gens du pays. » Et encore : « Quelques-uns m'accusent d'une confédération avec vous... Vous n'avez pas besoin de mes saintes exhortations pour soutenir la gale que vous avez donnée au troupeau de Genève. » Lettres des 6 et 12 décembre 1757. *Œuvres*, t. LVII, p. 406.

M. GRIMM A MADAME D'ÉPINAY

J'arrive de la comédie ; on m'a demandé s'il était vrai que vous ne bougiez de chez Voltaire et que vous y faisiez les honneurs. J'ai répondu que M. de Voltaire vous avait fait beaucoup de politesses, et que vous y aviez dîné deux fois. Vous voyez, ma tendre amie, que pour peu que vos lettres prêtent à la méchanceté et à l'envie, on ne manquera pas d'en faire usage ; c'est surtout à votre époux qu'il ne faut parler que de la pluie et du beau temps, car j'ai découvert que c'est à lui que vous devez ce ridicule propos. Il est fier pour vous des avances que vous a faites Voltaire, comme si vous ne les méritiez pas. Recommandez bien à Linant de ne jamais rendre compte de tout ce que vous faites...

MADAME D'ÉPINAY A M. GRIMM

... Mon sauveur m'a raconté ce matin, qu'un marquis de B*** venait d'arriver ici pour voir Voltaire, et le consulter sur je ne sais quel poème qu'il a fait : il ne le connaît pas, mais il a une lettre d'un homme de ses amis pour sa femme qui est à Genève, et qui gouverne despotiquement Voltaire. Cette femme est une manière de bel esprit, à ce que l'on dit : elle se croit philosophe, parce qu'elle fait passa-

blement des vers; sa manie est d'endoctriner; elle a séduit Voltaire; et le mari qui est bonhomme, et qui est pétri de complaisance, a fait semblant de croire à sa mauvaise santé, et a contenté, en la menant à Genève, la vanité qu'elle avait de jouer un rôle. Eh bien! ce mari, c'est M. d'Epinay, et cette femme c'est moi. M. Tronchin m'a crue plus philosophe que je ne le suis, en me faisant ce récit. J'avoue, mon ami, que j'en ai été très-affectée. Cependant comme dit le docteur, quel tort réel cela peut-il me faire? Je n'en sais rien, mais il est humiliant d'être tympanisée ainsi. De tous ceux qui ont ri de cette histoire, qui est-ce qui a intérêt à l'approfondir? Me voilà traduite en ridicule! on ne parlera pas de moi en leur présence, qu'ils ne se disent: Ah! c'est cette femme bel esprit!...

Le lendemain.

Nous arrivons de chez Voltaire: il était plus aimable, plus gai, plus extravagant qu'à quinze ans; il m'a fait toutes sortes de déclarations les plus plaisantes du monde. « Votre malade, disait-il à M. Tronchin, est vraiment philosophe; elle a trouvé le grand secret de tirer de sa manière d'être le meilleur parti possible; je voudrais être son disciple; mais le pli est pris, je suis vieux. Nous sommes ici une troupe de fous qui avons, au contraire, tiré de notre manière d'être le plus mauvais parti possible. Qu'y faire? Ah! ma philosophie! c'est un aigle dans une cage

de gaze... Si je n'étais pas mourant, je vous aurais dit tout cela en vers[1] !... »

1. Au commencement de 1758, Grimm alla rejoindre madame d'Épinay à Genève. Il nous a laissé, dans sa correspondance, le récit d'une étrange scène dont il ne fut pas le seul témoin aux Délices. « Lorsque j'étais à Genève, il y a quelques années, M. de Voltaire avait fait acquisition d'un étalon danois bien vieux, avec lequel il se proposait d'établir un haras dans sa terre. Il avait une demi-douzaine de vieilles juments qui le traînaient, lui et sa nièce. Un beau matin, l'oncle se mit, lui et sa nièce, à pied, pour abandonner les six demoiselles au plaisir de l'étalon : il espérait être dédommagé de cette petite gêne par une belle race de chevaux danois nés aux Délices, près Genève. Ses essais ne furent point heureux ; les efforts du vieux danois ne fructifièrent point; cependant son maître nous en donnait tous les jours le spectacle dans son jardin, au sortir du dîner. Il voulait surtout le montrer aux femmes qui venaient dîner chez lui. « Venez, Mesdames, s'écriait-il, « voir le spectacle le plus auguste ; vous y verrez la nature dans « toute sa majesté. » Cette folie, qui nous amusa longtemps, a donné à M. Huber l'idée d'une découpure très-plaisante qu'il vient d'envoyer à Paris à son commissionnaire, qui veut la vendre dix ou douze louis. On voit, au milieu du tableau, la jument saillie par l'étalon. A côté, sur une butte un peu élevée, on voit Voltaire, son habit boutonné, sa grande perruque, et, par-dessus, un petit bonnet : c'est son accoutrement ordinaire. Il est parlant ; il est plein d'enthousiasme. Il a saisi une jeune fille par la main pour lui montrer l'auguste spectacle. Elle recule et fait les plus grands efforts pour se dégager. A côté d'elle, sa compagne se met à courir de toutes ses forces, de peur d'être aussi saisie par Voltaire. Derrière ce groupe, on voit deux hommes qui se tiennent les côtes de rire. Dans le fond, on voit un château, et sur un balcon de ce château, une femme que les mauvais plaisants disent ressembler à madame Denis : cette femme regarde le spectacle auguste avec une lunette d'approche. De l'autre côté de la jument, on voit une paysanne avec sa mère, ayant un petit enfant dans ses bras, et regardant paisiblement l'auguste spectacle. Cette dernière idée, pleine d'esprit et de délicatesse, achève de rendre ce morceau précieux, et elle tempère ce que le reste pourrait avoir de trop libre. » Août 1764, *Correspondance de Grimm*, Paris, Garnier, 1878, t. VI, p. 51..

LETTRES
DE
MADAME DU BOCCAGE[1]
SUR SA VISITE AUX DÉLICES
1758

I

A MADAME DU PERRON

De Lyon, ce 8 juillet 1758.

Vous me recommandez, ma chère sœur, de visiter Nîmes ; nous avons prévenu vos désirs. M. du Boccage, malgré la goutte, à l'aide de ses porteurs, l'a parcouru avec moi.

... Revenons à ce petit temple de pierre, le plus parfait, le moins mutilé de ceux qui restent des Césars... L'abbé Barthélemy [2] a pris le dessin des trous qu'on voit encore au frontispice pour restituer les lettres d'airain qui sans doute y furent atta-

1. *Recueil des Œuvres de Mme du Boccage*, Lyon, Périsse, 1762, t. III, p. 395. — Marie-Anne Le Page, épouse de Fiquet du Boccage (1710-1810), à laquelle ses contemporains avaient donné pour devise : *Forma Venus, arte Minerva.* Ses lettres, adressées à sa sœur, madame du Perron, ont survécu à ses poèmes et à ses tragédies.

2. L'auteur du *Voyage du Jeune Anacharsis* (1716-1795).

chées. Cet aimable antiquaire a retrouvé l'alphabet Palmyrien perdu ; il découvrira bien le nom du vrai fondateur de cet édifice que tant d'autres cherchèrent en vain. Louons le bon goût de M. de Bâville[1], qui, pendant son intendance en Languedoc, le fit réparer à ses frais... M. Séguier[2], un de ses savants habitants, qui par amitié pour M. le marquis de Maffei[3], passa une partie de sa vie dans l'état de Venise, m'a fait voir une rareté qu'il en a rapportée. Ce sont des poissons pétrifiés communs dans les montagnes de Vérone... De là à Lyon, les chemins du Dauphiné ne sont pas trop bons ; mais j'ai infiniment à me louer de cette belle ville (Lyon), du marquis de Rochebaron qui y commande, de la comtesse de Grosley[4] à qui Mme d'Argental m'a fait l'honneur de me recommander, et de M. Bordes[5], homme de beaucoup d'esprit qui m'en a fait voir la bonne compagnie, le beau théâtre bâti par M. Soufflot, la place de Bellecour, la plus spacieuse qui soit en France, et l'Hôtel-de-Ville d'une grande architecture. On y rajuste une salle magnifique pour y tenir les assemblées de l'Académie. Je suis très-flattée de la grâce qu'on m'a faite,

1. Nicolas de Lamoignon, seigneur de Bâville, frère du président de Lamoignon, célébré par Boileau (1648-1724). Intendant de Languedoc de 1685 à 1718.

2. Jean-François Séguier (1703-1784), né à Nîmes, antiquaire et botaniste.

3. L'auteur de la *Mérope* italienne.

4. La comtesse de Grolée, tante de d'Argental, et de Pont de Veyle, sœur du cardinal de Tencin, archevêque de Lyon.

5. Charles Borde (1711-1781), lié d'abord avec Voltaire et J.-J. Rousseau, qu'il combattit ensuite. Il est l'auteur d'un *Discours sur les avantages des sciences et des arts* (1752), et de poésies plus que galantes.

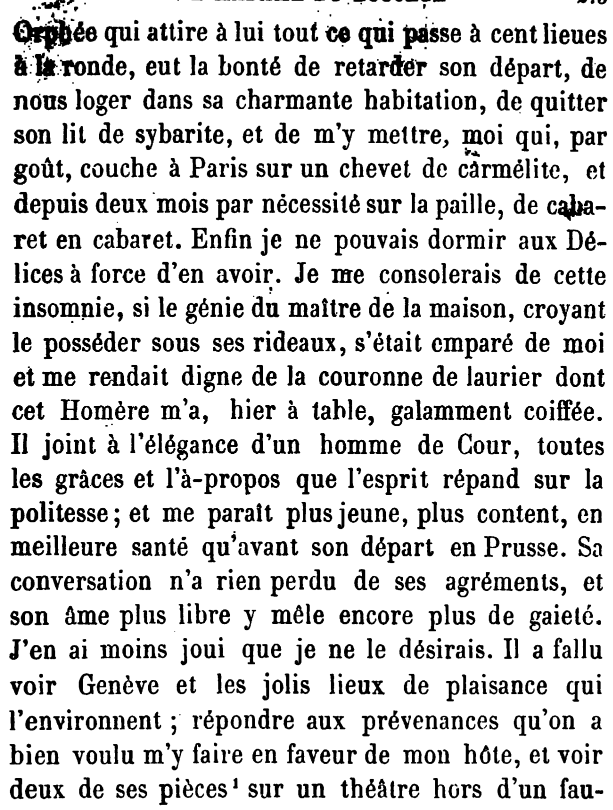
ainsi que dans les lycées d'Italie, d'inscrire mon nom dans ce temple des Muses. Les ingénieux membres qui l'habitent m'ont même admise dans une de leurs assemblées particulières : M. de Fleurieu [1], leur savant secrétaire y lut un bon discours sur les dialogues des anciens ; M. de Bory, gouverneur de Pierre-Encise, de jolies poésies, et M. Bordes, une très-belle ode sur la guerre... Je fus engagée à dîner avec mes savants confrères : M. de Maupertuis qui attend ici l'instant de retourner en Prusse, paraissait empressé d'être de la partie. Il apprit mon dessein d'aller voir M. de Voltaire, et fit aussitôt dire qu'il était incommodé [2].

En dépit de sa haine, dès que le pied de mon compagnon de voyage fut rétabli, nous volâmes à Genève, et arrivâmes à propos. L'objet le plus intéressant de notre course était au moment d'aller pour quelques temps chez l'électeur Palatin [3]. Cet

1. Claret de Fleurieu, père du comte de Fleurieu, ministre de la marine sous Louis XVI.

2. Maupertuis était brouillé à mort avec Voltaire depuis la *Diatribe du Dr Akakia* (1752), où celui-ci l'avait tant ridiculisé.

3. Charles-Théodore (1724-99), sur lequel Voltaire s'était constitué 13,000 livres de rentes viagères, et qu'il visita du 20 juillet au 7 août. Voltaire a ainsi raconté cette visite de Mme du Boccage aux Délices : « Quand j'allais partir pour Manheim, Mme du Boccage est venue juger *entre Genève et Rome* (*elle revenait d'Italie*), et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une représentation de la *Femme qui a raison* (comédie de Voltaire) ; elle en a été si contente, qu'elle a voulu absolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il est vrai que nous n'espérons ni elle ni moi que cette pièce soit aussi bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève. » Lettre à d'Argental, 30 juin 1758. *Œuvres*, t. LVII, p. 569. — Et ailleurs : « Malgré tous vos talents et tout votre mérite, je vous ai trouvé la femme du monde la plus simple, la plus aisée à vivre, la plus digne d'avoir des amis, quoique vous



Orphée qui attire à lui tout ce qui passe à cent lieues à la ronde, eut la bonté de retarder son départ, de nous loger dans sa charmante habitation, de quitter son lit de sybarite, et de m'y mettre, moi qui, par goût, couche à Paris sur un chevet de carmélite, et depuis deux mois par nécessité sur la paille, de cabaret en cabaret. Enfin je ne pouvais dormir aux Délices à force d'en avoir. Je me consolerais de cette insomnie, si le génie du maître de la maison, croyant le posséder sous ses rideaux, s'était emparé de moi et me rendait digne de la couronne de laurier dont cet Homère m'a, hier à table, galamment coiffée. Il joint à l'élégance d'un homme de Cour, toutes les grâces et l'à-propos que l'esprit répand sur la politesse; et me paraît plus jeune, plus content, en meilleure santé qu'avant son départ en Prusse. Sa conversation n'a rien perdu de ses agréments, et son âme plus libre y mêle encore plus de gaieté. J'en ai moins joui que je ne le désirais. Il a fallu voir Genève et les jolis lieux de plaisance qui l'environnent; répondre aux prévenances qu'on a bien voulu m'y faire en faveur de mon hôte, et voir deux de ses pièces[1] sur un théâtre hors d'un fau-

soyez très-faite pour avoir mieux... J'ai eu la faiblesse de laisser sortir de notre petit coin des Alpes cette *Femme qui a raison*. Si elle avait *raison*, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris; c'est un amusement de société, mais vous avez voulu la prêter à M. d'Argental. » Lettre du 2 septembre 1758. *Œuvres*, t. LVII, p. 598.

1. L'une était la *Femme qui a raison*, comédie en 3 actes et en vers, composée, en 1749, pour une fête donnée au roi Stanislas, puis remise en un acte.

bourg[1] n'étant pas permis d'en avoir dans la ville. Je ne vous dirai point si le spectacle était bon : la nouveauté des acteurs, la célébrité de l'auteur, sa présence, tout me fit illusion, tout me plut et me prit des heures que j'aurais voulu passer à causer avec lui. Ajoutez que pendant les cinq jours que je l'ai vu, sa bonne crème et ses truites trop séduisantes me donnèrent une indigestion. Il fait bonne chère et a toujours chez lui la meilleure compagnie de Genève, lieu où, proportion gardée, il y a plus de gens d'esprit qu'ailleurs. Mme Denis y vit fort aimée, et le mérite. Je l'ai revue avec un grand plaisir, et la trouve heureuse d'être la consolation d'un oncle admiré de toute l'Europe ; qui, vainqueur de l'envie, jouit de son vivant de l'approbation que les génies rares n'obtiennent guère que de la postérité. Je vous plais et je me complais en vous parlant longuement de cet homme fameux. Je l'ai quitté à regret, d'autant plus que si nous n'avions pas laissé nos malles ici, nous l'aurions accompagné sur le chemin de Manheim (comme il eut la politesse de nous le proposer), et serions revenus par la Lorraine, pour y admirer les merveilles du sage qui y règne. Au lieu de prendre cette agréable route, il a fallu retourner à la capitale des Gaules en balconnant sans cesse : j'appelle ainsi voyager sur un chemin étroit, au bord des précipices.

1. Celui qu'il avait établi dans sa maison de Lausanne, rue du *Grand-Chêne*, n° 6, du côté de la promenade de Montbenon, maison acquise au printemps de 1757. C'est ce que Voltaire appelait « son tripot de Lausanne. » « Notre troupe est fort édifiante, et quelquefois fort bonne. » Lettre à Thieriot, 21 janvier 1758. *Œuvres*, t. LVII, p. 458 et 493.

II

AU COMTE ALGAROTTI[1]

Paris, 1er décembre 1758.

Vous devez avoir reçu une lettre de M. du Boccage, Monsieur, qui vous marquait que nous avions remis vos excellents volumes à leurs nobles adresses[2] ; il m'a ôté le plaisir de vous le mander, mais il n'a pu m'arracher celui d'admirer la première vos ouvrages : ils ont fait mes délices pendant un long voyage que j'ai fait près de la Trappe, et m'en ont ôté la solitude. Oui, Monsieur, en lisant et relisant vos lettres imprimées, j'étais jalouse de ceux à qui vous écriviez, et désirais qu'elles s'adressassent à moi. Je suis d'autant plus propre à goûter vos réflexions philosophiques, que j'en fais souvent dans le même genre, mais moins bien digérées. Votre estomac

1. *Opere del conte Algarotti*, Venezia, 1794, t. XVI, p. 429. — Mme du Boccage avait beaucoup connu Algarotti pendant le séjour que celui-ci avait fait à Paris, où il était souvent accompagné de M. de Locmaria et de l'abbé Franchini. Depuis elle lui avait adressé à Berlin son poème du *Paradis perdu*, et sa tragédie des *Amazones*, et s'était chargée, mais en vain, de faire insérer dans le *Mercure*, à défaut du *Journal de Trévoux*, qui s'y était refusé, une lettre de lui au sujet de son poëme du *Congrès de Cythère*.

2. *Il Congresso di Cytera*, qui venait d'être traduit en français par Mlle Menon (1758). Voir *Corresp. de Grimm*, Paris, 1878, t. IV, p. 18. Ces exemplaires étaient adressés au duc de Nivernais et au cardinal de Bernis. Lettre d'Algarotti à Mme du Boccage, *Opere*, t. XVI, p. 426.

littéraire me paraît excellent ; je voudrais que le physique vous servît aussi bien : le mien n'allait pas mal en Italie secoué par les rochers, et même dans les montagnes de la Suisse, où notre cher Apollon ne me nourrissait pas seulement de ses charmants propos et de l'encens qu'il m'a prodigué en me couronnant aux Délices, mais m'y rassasiait des meilleurs mets. Son joli ermitage vous est connu : là il chante les charmes de l'agriculture[1], mieux peut-être qu'il ne les sent : sa santé du moins me paraît aussi bonne qu'il y a dix ans : puisse-t-il en vivre cent, comme Homère ! Je l'ai quitté à regret ainsi que je vous quittai à Bologne. En passant à Lyon, l'Académie m'a fait la grâce de déroger en ma faveur à la loi barbaresque qui n'y admet point de femmes ; ainsi je reviens ici chargée des lauriers que la galanterie ultramontaine et française et non mon mérite m'a distribués, et de regrets d'avoir quitté le Tibre ; les eaux de Terni m'avaient rendu la santé qu'ici nos cuisiniers célèbres me ruinent. Les nouvelles y sont aussi tristes que la saison, et nos philosophes encyclopédistes[2], et autres ne le sont pas moins : avec beaucoup d'esprit et de talent ils nous montrent la

1. C'est à cette époque que Voltaire composa son *Épître* en vers sur l'agriculture. (*Œuvres*, t. XIII, p. 232.)

2. L'année précédente, Mme du Boccage écrivait à Algarotti à leur sujet : « Quoique ami du roi de Prusse, vous n'y seriez pas moins bien reçu. Vous y trouverez une guerre d'une autre espèce qu'on fait aux encyclopédistes. D'Alembert, qui ne veut point se battre, a abandonné ce Dictionnaire. L'abbé de Condillac, un de leurs métaphysiciens, et mon ami, vient d'être nommé précepteur du fils de l'Infant de Parme avec 12,000 livres de pension à vie. » Lettre du 11 fév. 1757, *Opere*, Venezia, 1794, t. XVI, p, 413.

vérité, à ce qu'ils disent, mais sous le voile le plus sombre : les moralistes chrétiens en faisant voir le néant des choses humaines du moins nous promettent le Ciel. Si les raisonneurs de l'antiquité nous peignent la folie de chercher le bonheur dans les plaisirs, du moins ils nous donnent le moyen de le trouver dans la vertu ; mais à présent on nous décrit amèrement le malheur de notre état en cette vie, sans nous indiquer les secrets de la rendre meilleure, ni nous la faire espérer à l'avenir. L'erreur de nos pères ignorants ne valait-elle pas nos lumières...

Je ne vous envoie point ce que vous me demandez sur le *Congrès de Cythère*[1] ; comme la traduction est française, le *Journal étranger* n'en parle point. Vous ne me paraissez pas content de votre imitateur dans vos lettres imprimées ; ainsi les journaux français ne l'auront pas sans doute beaucoup vanté : je ne puis rien vous en dire, mais je sais tout ce que vous méritez... M. Bernard à qui j'ai fait vos compliments flatteurs, sait que je désire la paix pour mille raisons, et que l'espoir de vous revoir ici y entre pour beaucoup. Je suis de votre avis sur le remercîment de

1. Les extraits des journaux qui avaient parlé du *Congrès de Cythère*, et que lui avait demandés Algarotti dans un lettre précédente : « J'espère, par votre entremise, que nous aurons bientôt de ces morceaux du *Mercure*, des feuilles de Fréron, et du *Journal étranger*, où il est parlé de mes bagatelles, que je crois *esse aliquid* dès qu'elles vous amusent, et que vous les approuvez, muse savante et aimable. J'attends aussi Maupertuis que vous m'annoncez, et que l'on annonce aussi de Berlin. Permettez que je vous fasse une querelle. Vous ne m'avez pas envoyé votre traduction du *Temple de la Renommée* de Pope. » Lettre du 8 juillet 1757, *Opere*, t. XVI, p. 420.

M. de Sainte-Palaye[1] à l'Académie. Je le lui ai dit en lui montrant l'article et votre lettre qui le regarde. On vient de réimprimer avec succès sa *Chevalerie ;* vous savez que je pense que les *cicisbei* en sont un reste. Les *Lettres* de l'abbé Le Blanc[2] ne paraissent point encore ; pour celles qu'il a écrites sur les Anglais, ils lui ont reproché qu'il ne les connaissait point. Si les Italiens lui font le même reproche, ils peuvent du moins lui assurer qu'il en est bien connu.

1. Jean-Baptiste La Curne de Sainte-Palaye (1697-1781), connu par ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie.* Reçu à l'Académie française, le 26 juin 1758, à la place de Boissy, l'abbé Alary lui répondit. Algarotti avait dit de ce discours : « Che è giudiziosamente scritto, e gli fa certamente onore. » Lettre du 11 oct. 1758. *Opere*, t. XVI, p. 427.

2. L'abbé Jean-Bernard Le Blanc (1707-1781), historiographe des bâtiments du roi, dont les *Lettres sur les Anglais* avaient paru en 1745. Voir sur lui le *Journal* de Collé, et les *Œuvres inédites* de Piron.

Pour compléter le tableau que le littérateur Patu et Mmes d'Épinay et du Boccage nous ont tracé de la vie de Voltaire aux Délices, nous croyons devoir reproduire ici les récits très intéressants que nous ont laissés trois autres visiteurs de Voltaire dans cette même résidence : l'historien Gibbon, le poète Italien Bettinelli et Marmontel.

VISITE DE GIBBON[1]

AUX DÉLICES

1758

Avant d'être rappelé de Suisse, j'eus la satisfaction de voir l'homme le plus extraordinaire du siècle : poète, historien, philosophe; qui a rempli trente in-quarto de prose, de vers; de productions variées souvent excellentes, toujours émouvantes. Ai-je besoin de nommer Voltaire? Après avoir perdu par des torts véritables l'amitié du premier des rois[2], jouissant d'une grande fortune, il se retira, à soixante ans, dans un pays magnifique et libre, et passa deux hivers (1757 et 1758) à Lausanne, ou dans son voisinage. Mon désir de contempler Voltaire, que je mettais alors au-dessus de sa grandeur réelle, fut facilement satisfait. Il me reçut avec politesse comme un jeune Anglais; mais je n'ai point à me vanter d'aucune particularité ou d'aucune distinction : *Virgilium vidi tantum.*

1. *Mémoires de Gibbon*, Paris, an V, t. I, p. 101 (traduction de Marignée). Gibbon (1737-1794) avait vingt et un ans quand il fit ce voyage de Suisse, pendant lequel il visita Voltaire.

2. Frédéric II, dont, après l'auto-da-fe de la *Diatribe du docteur Akakia*, il s'était séparé brouillé, le 26 mars 1753.

L'ode qu'il composa à son arrivée sur les bords du lac Léman,

O maison d'Aristippe, ô jardin d'Épicure[1] !

avait été donné comme un secret à la personne par qui je fus introduit[2]. Il me permit de la lire deux fois; je la sus par cœur; et comme ma discrétion n'était pas égale à ma mémoire, l'auteur eut bientôt à se plaindre de la circulation d'une copie de son ouvrage[3]. En rapportant cette petite anecdote, j'ai voulu éprouver si ma mémoire était diminuée, et j'ai eu la satisfaction de trouver que tous les vers de ce poëme y sont encore gravés en caractères récents et indélébiles.

Le plus grand agrément que je tirai du séjour de Voltaire à Lausanne, fut la circonstance rare d'entendre un grand poète déclamer, sur le théâtre, ses propres ouvrages. Il avait formé une société d'hommes

1. C'est l'Épître 86 (*Œuvres*, t. XIII, p. 210), où se trouvent ces admirables vers sur le lac de Genève :

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques
Ne vante plus ses lacs et leurs bords magnifiques
Dans les campagnes italiques.

Mon lac est le premier : c'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux
Que tout mortel embrasse, ou désire ou rappelle !...
La Liberté !

2. Le ministre Pavillard.

3. Cette indiscrétion, que du reste Gibbon ne dut pas être le seul à commettre, attira quelques difficultés à Voltaire. Choquée d'un passage de cette Épître sur la retraite très-épicurienne, au couvent de Ripaille, d'Amédée Ier :

Duc, ermite et voluptueux,

la Cour de Savoie en demanda aux autorités de Genève la suppression. Voir Desnoiresterres, *Voltaire aux Délices*, Paris, Didier, 1873, p. 302.

et de femmes, parmi lesquels il y en avait qui n'étaient pas dépourvus de talent. Un théâtre décent fut arrangé à *Mon-Repos*[1], maison de campagne à l'extrémité d'un faubourg; les habillements et les décorations faites aux dépens des acteurs; et les répétitions soignées par l'auteur, avec l'attention et le zèle de l'amour paternel.

Deux hivers consécutifs, ses tragédies de *Zaïre, d'Alzire* et de *Zulime,* et sa comédie sentimentale de l'*Enfant Prodigue,* furent représentées sur le théâtre de Mon-Repos. Voltaire jouait les rôles, convenables à son âge, de Lusignan, Alvarès, Benassar, Euphemon[2]. Sa déclamation était modelée d'après la pompe et la cadence de l'ancien théâtre, et respirait plus l'enthousiasme de la poésie, qu'elle n'exprimait les sentiments de la nature. Mon ardeur, qui bientôt se fit remarquer, manqua rarement de me procurer un billet. L'habitude du plaisir fortifia mon goût pour le théâtre français, et ce goût a affaibli peut-être mon idolâtrie pour le génie gigantesque de Shakspeare, qui nous est inculqué dès notre enfance, comme le premier devoir d'un Anglais. L'esprit et la philosophie de Voltaire, sa table et son théâtre contribuèrent sensiblement à raffiner, à Lausanne, et à polir les manières; et, quoique adonné à l'étude, je partageai les amusements de la société. J'étais devenu familier dans quelques maisons[3], simple connaissance dans

1. Propriété appartenant au marquis de Gentil de Langallerie, et située dans le même faubourg de Lausanne, où Voltaire possédait, depuis le commencement de 1757, sa maison de la rue du Grand-Chêne. On y avait fait construire un théâtre de société dont Voltaire était, à la fois, le directeur et le fournisseur dramatique.

2. Rôles de vieillards dans *Zaïre*, *Alzire*, *Zulime*, et l'*Enfant Prodigue*.

3. Parmi ces maisons était celle des Curchod, où il s'éprit de

un grand nombre; et mes soirées étaient généralement consacrées au jeu et à la conversation, soit dans des sociétés particulières, soit dans des assemblées nombreuses.

Mlle Suzanne Curchod, plus tard Mme Necker. Gibbon raconte ainsi ce touchant épisode de sa vie : « Les attraits personnels de Mlle Curchod étaient embellis par les vertus et par les talents de l'esprit. Sa fortune était médiocre, mais sa famille était respectable. Sa mère, native de France, avait préféré sa religion à son pays. La profession de son père ne contrastait point avec la modération et la philosophie de son caractère; et dans l'obscure situation de ministre de Crassi, livré à des fonctions pénibles, il vivait content d'un médiocre salaire. Dans la solitude où il s'était retiré, il s'appliqua à donner une éducation littéraire, savante même, à sa fille unique. Elle surpassa ses espérances par ses progrès dans les sciences et les langues; et, dans ses courtes visites à quelques-uns de ses parents, à Lausanne, l'esprit, la beauté, et l'érudition de Mlle Curchod, furent le sujet des applaudissements universels. Les récits d'un tel prodige exaltèrent ma curiosité. Je la vis et je l'aimai. Je la trouvai savante sans pédanterie, animée dans la conversation, pure dans ses sentiments, et élégante dans ses manières. La première et soudaine émotion se fortifia par l'habitude et le rapprochement d'une connaissance plus familière. Elle me permit de lui faire deux ou trois visites chez son père. J'ai passé quelques jours heureux dans les montagnes de la Franche-Comté. Ses parents encouragèrent honorablement ma recherche. Dans le calme de la retraite, les légères vanités de la jeunesse, n'agitant plus son cœur distrait, elle prêta l'oreille à la voix de la vérité et de la passion; et je pus me flatter de l'espérance d'avoir fait quelque impression sur un cœur vertueux. A Crassi, à Lausanne, je me livrai à l'illusion du bonheur; mais à mon retour en Angleterre, je découvris bientôt que mon père ne voudrait jamais consentir à cette alliance... Après un combat pénible, je cédai à ma destinée. Je soupirai comme amant, j'obéis comme fils. *Mémoires*, t. I, p. 105.

VOYAGE DE BETTINELLI

AUX DÉLICES[1]

1758

Ceux qui ne sont pas étrangers à la littérature italienne connaissent au moins le nom du P. Xaverio Bettinelli[2], religieux servite de Vérone, l'un des meilleurs poëtes et des critiques les plus distingués que l'Italie ait produits dans ces derniers temps. Il a commencé sa carrière poétique par des tragédies, des poëmes et d'autres écrits d'une certaine étendue; et il l'a terminée par des épigrammes et de petites pièces fugitives; ce qui n'est pas la marche ordinaire du talent. Il a pensé sans doute que la jeunesse était plus propre aux grands ouvrages où l'esprit a

1. Ce récit est d'autant plus intéressant que, fait d'après les Lettres de Bettinelli lui-même, il a pour auteur Suard, l'admirateur de Voltaire. Il parut dans ses *Mélanges de littérature*, Paris, 1803, t. I, p. 17, sous ce titre : *De Voltaire et du poète italien Bettinelli.*

2. Xaverio Bettinelli, né à Mantoue en 1718, mort en 1808. Élevé chez les jésuites, et d'abord professeur, il visita, en 1757, la France avec l'aîné des fils du prince de Hohenlohe. Devenu grand partisan de la littérature et des écrivains français du 18e siècle, il en partagea les idées de tolérance. Il traduisit en vers la *Rome sauvée* de Voltaire, et composa la tragédie de *Xercès* et de *Démétrius Poliorceste*. Il arriva aux Délices vers le 20 novembre 1758. Voir Desnoiresterres, *Voltaire aux Délices*, Paris, 1873, p. 330.

toute sa force, et où le talent est soutenu par l'amour et l'espérance de la gloire; que dans la vieillesse, au contraire, il fallait travailler pour son amusement, et jouir à son aise de la facilité acquise par une longue expérience. Chacun, à cet égard, peut voir à sa manière et se conduire suivant son goût.

Il vient de me tomber entre les mains un des derniers ouvrages de cet écrivain, intitulé : *Lettere a Lesbia Cedonia, del Diodoro Delfico*, etc. *Lettres à Lesbia Cedonia sur les épigrammes*[1], petit in-8° imprimé à Bassano, en 1792. Cette Lesbia Cedonia, à qui les lettres sont adressées, était M[me] Guardo Grismondi; et le Diodoro Delfico n'est autre que le P. Bettinelli, lui-même. On sait qu'en Italie tous les membres de l'académie des Arcades, hommes et femmes, prenaient ainsi des noms grecs, sous lesquels ils se déguisaient dans leurs écrits.

Je m'arrêterai peu sur ce qui fait l'objet particulier de ces lettres, sur la nature et le style des épigrammes... Cette discussion n'est pas l'objet de ce petit écrit; je passe à la partie des lettres de Bettinelli, qui a attiré mon attention.

Il assure que la fureur des épigrammes était telle à Paris, dans le temps qu'il y séjourna, que lui-même il fut l'objet de plusieurs épigrammes et chansons qui coururent alors. « J'avoue, ajoute-t-il, « que ma vanité en fut médiocrement flattée; et je « pris le parti, pour me dérober à ce genre de re- « gagner la frontière, et d'aller faire visite à Vol- « taire, qui m'y avait invité. »

1. *Lettere a Lesbia Cedonia sopra gli epigrammati del Diodoro Delfico*. Ces lettres se trouvent dans ses *Opere*, Venezia, 1801, t. XXI.

Mais avant d'exécuter son projet, il alla à Lunéville, où Stanislas, ex-roi de Pologne, conservant les vains honneurs de la royauté, jouissait d'une autorité suffisante pour faire du bien, pour encourager les lettres qu'il aimait sincèrement, et pour fixer autour de lui les personnes de France les plus distinguées alors par l'esprit, la politesse et les talents.

Malgré les invitations répétées de Voltaire, dit Bettinelli, je craignais d'aller chez lui; j'avoue que je redoutais son humeur versatile et ses principes licencieux; mais une circonstance me décida. J'étais à Lunéville, et un jour en présence du roi de Pologne, la conversation tomba sur Voltaire; il venait d'écrire à ce prince qu'il avait cinq cent mille francs qu'il désirait de placer dans l'acquisition d'une terre en Lorraine, pour aller mourir, disait-il, dans le voisinage de son Marc-Aurèle; [mandant en même temps au père Menoux, son ami et le mien, ces propres paroles lues et copiées par moi : *Mon âge et les sentiments de religion, qui n'abandonnent jamais un homme élevé chez vous, me persuadent que je ne dois pas mourir sur les bords du lac de Genève*[1].]

Stanislas ne demandait pas mieux que de l'attirer à sa cour, et l'amour qu'il avait pour la Lorraine lui faisait désirer aussi d'attirer dans le pays les cinq cent mille livres de Voltaire. Mais je ne me fie pas à lui, disait Stanislas; je sais qu'il voudrait bien s'ouvrir une porte pour rentrer en France. [C'est ce qui lui fait jouer la religion avec Menoux.] Cependant, s'il était devenu vraiment raisonnable, je le verrais

1. Ce passage, ainsi que les suivants placés entre crochets, n'existent pas dans la traduction de Suard. Nous les empruntons à M. Desnoiresterres, qui les a rétablis d'après l'original. (*Voltaire aux Délices*, p. 330.)

avec plaisir; [mais comment s'en assurer?] Lorsque Bettinelli annonça son départ pour Lyon, Stanislas lui proposa d'aller faire un tour à Genève, de voir Voltaire et de lui demander s'il désirait sérieusement de s'établir en Lorraine. Cette proposition détermina Bettinelli, qui, au lieu d'aller à Lyon, se rendit à Genève.

Le voyageur italien arrive aux Délices, qu'habitait alors Voltaire. Je vais le laisser parler, en abrégeant et en rapprochant les détails les plus intéressants de son récit, sans nous astreindre à une scrupuleuse littéralité. C'est surtout en traduisant le langage de la plaisanterie et de la conversation, qu'on peut dire que *la lettre tue.*

J'ai trouvé, dit-il, Voltaire dans la conversation comme on le trouve dans ses écrits. L'épigramme semblait habiter sur ses lèvres et jaillir de ses yeux, qui étaient deux flambeaux où l'on voyait briller, ainsi que dans ses discours, un certain éclat de grâce et de malice. Il s'était fait un style particulier, en s'énonçant comme en écrivant; rarement il parlait avec simplicité et comme les autres hommes; tout prenait dans sa bouche une tournure spirituelle ou philosophique.

Lorsque j'arrivai aux Délices, il était dans son jardin; j'allai vers lui, et lui dis qui j'étais.

« Quoi! s'écria-t-il, un Italien, un jésuite, un Bettinelli! c'est trop d'honneur pour ma cabane. Je ne suis qu'un paysan comme vous voyez, ajouta-t-il, en me montrant son bâton qui avait un hoyau à l'un des bouts, et une serpette à l'autre; c'est avec ces outils que je sème mon blé, comme ma salade, grain à grain; mais ma récolte est plus abondante que celle que je sème dans des livres pour le bien de l'huma-

nité. » Sa singulière et grotesque figure fit sur moi une impression à laquelle je n'étais pas préparé. Sous un bonnet de velours noir qui lui descendait jusques sur les yeux, on voyait une grosse perruque, qui couvrait les trois quarts de son visage; ce qui rendait son nez et son menton encore plus saillants [qu'ils ne sont dans ses portraits.] Il avait le corps enveloppé d'une pelisse, de la tête aux pieds; son regard et son sourire étaient pleins d'expression. Je lui témoignai le plaisir que j'avais de le trouver dans un si bon état de santé, qui lui permettait de braver ainsi la rigueur de l'hiver. « Oh ! vous autres, Italiens, me répondit-il, vous vous imaginez que nous devons nous blottir dans des trous comme les marmottes qui habitent au sommet de ces montagnes de glace et de neige; mais vos Alpes ne sont pour nous qu'un spectacle et une belle perspective. Ici, sur les bords de mon lac Léman, défendu contre les vents du nord, je n'envie point vos lacs de Côme et de Guarda. Dans ce lieu solitaire, je représente Catulle dans sa petite île de Sermione; il y faisait de belles élégies, et je fais ici de bonnes géorgiques (*Ed io fo della buona georgica*). » Je lui présentai alors la lettre que le roi de Pologne m'avait remise pour lui. Au premier regard, je vis bien qu'il devinait l'objet de ma visite, et que quelque épigramme allait tomber sur ma royale commission. « Oh ! mon cher, s'écria-t-il, en prenant la lettre de mes mains, restez avec nous; on respire ici l'air de la liberté, l'air de l'immortalité. Je viens d'employer une assez grosse somme d'argent pour acheter un petit domaine près d'ici; je ne songe plus qu'à y terminer ma vie, loin des fripons et des tyrans. Mais entrons dans la maison. »

Ce peu de mots du rusé vieillard, me firent comprendre qu'il n'y avait plus de négociation à entamer, et me dépouillèrent tout d'un coup des honneurs de l'ambassade.

Voltaire ne pouvait jamais parler de l'Italie, qu'il élevait d'ailleurs jusqu'aux cieux, sans lâcher quelques traits sur l'esclavage italien, sur l'inquisition, etc.

La conversation roulait souvent sur le roi de Prusse. On vint lui apprendre qu'après une bataille perdue[1], il avait battu le duc de Deux-Ponts, fait lever le siège de Neiss et de Leipsick, et chassé les Autrichiens en Bohême. « Est-il possible, s'écria Voltaire? Cet homme m'étonne toujours; je suis fâché de m'être brouillé avec lui. » Il admirait dans ce prince la célérité de César; mais son admiration se terminait toujours par quelque épigramme contre César. Il avait un singe qu'il avait appelé Luc, et il se plaisait souvent à donner ce nom au roi de Prusse. Je lui en témoignai un jour ma surprise : « Ne voyez-vous pas, me répondit-il, que mon singe mord tout le monde; » et il se mit à rire.

Je lui avais communiqué en 1760, d'après ses propres instances, mes remarques sur quelques erreurs qui lui étaient échappées dans son *Histoire Universelle*, relativement à l'Italie et à la littérature italienne. Il m'en remercia dans une lettre, où en même temps il tonnait à sa manière contre l'inquisition, la servitude des Italiens, l'hypocrisie du ministère genevois, en vantant la liberté anglaise. Il terminait par ce passage : « Avez-vous entendu parler

1. Celle de Hochkirch, en Silésie, gagnée le 14 octobre 1758, par le maréchal Daun.

des poésies du roi de Prusse? C'est celui-là qui n'est point hypocrite : il parle des chrétiens comme Julien en parlait. Il y a apparence que l'église latine et l'église grecque, réunies sous M. de Soltikow et M. Daun[1], l'excommunieront incessamment à coup de canons; mais il se défendra comme un diable. Nous sommes bien sûrs, vous et moi, qu'il sera damné; mais nous ne sommes pas aussi sûrs qu'il sera battu. »

Je faisais souvent des réflexions sur la fécondité de son esprit contrastant avec la maigreur de son corps. Il est vrai qu'il se répète souvent, mais cela tient à sa facilité même : quel auteur a jamais écrit plus de choses originales, souvent profondément pensées, toujours ingénieusement exprimées?

J'ai cru quelque temps que sa manière de prononcer lente et coupée[2], tenait à ce qu'il cherchait en parlant à gagner du temps pour préparer quelques traits; mais cette manière de parler lui était devenue habituelle, et l'on croyait lire un de ses ouvrages quand on l'entendait parler.

Il mêlait souvent dans ses conversations des phrases italiennes et des citations du Tasse et de l'Arioste, mais avec sa prononciation française, dont il n'avait jamais su se défaire. Je lui témoignai un jour mon étonnement de ce que, dans son *Essai sur*

1. Le feld-maréchal Soltikow (1700-1772), qui avait succédé à Fermon dans le commandement de l'armée russe après la défaite de Zorndorf (25 août 1758), cherchait à opérer sa jonction avec les Autrichiens, jonction qui amena la célèbre victoire de Kunersdorf (12 août 1759).

2. Elle tenait tout simplement à ce qu'ayant perdu toutes ses dents, il s'était attaché à prononcer distinctement et correctement. Il mettait un grand prix à une belle prononciation qui faisait sentir l'harmonie des vers et même de la prose. (Note de Suard.)

la Poésie épique, il avait si mal traité l'Arioste, dont le genre d'esprit paraissait cependant si analogue à son goût. Nous entrâmes en discussion sur ce sujet, et il ne fut pas difficile de lui prouver que l'auteur de l'*Orlando* était un grand poëte; qu'il méritait d'être regardé autrement que comme un auteur goguenard et fantastique, et que ses défauts étaient les défauts de son siècle et non de son génie. Voltaire me promit de relire l'Arioste, et, en effet, j'ai vu que, dans une nouvelle édition de son *Essai*, il en parlait avec plus de justice et de convenance.

Il lut quelques-unes de mes poésies sur lesquelles il me dit les choses les plus flatteuses, particulièrement sur les éloges que je fais du roi de Prusse, de Galilée, de Newton. Il continua à déclamer contre la superstition, l'inquisition de la cour de Rome, le monarchisme, etc. Il me cita à cette occasion le bon mot du cardinal Passionei, qui disait à un voyageur : *C'est un grand miracle que l'Église n'ait rien perdu cette année.*

J'allai faire un tour avec lui à sa nouvelle terre de Ferney; après le dîner, il me dit : « J'ai trop mangé; je ne vivrai pas assez longtemps pour jouir de ma nouvelle acquisition. Mais il faut bien jouir; je suis un peu gourmand[1]; Horace l'était aussi : *trahit sua quemque voluptas;* il faut bercer l'enfant jusqu'à ce qu'il s'endorme. »

Vous voyez qu'il appartenait au troupeau d'Épicure, comme à tant d'autres égards il était Diogène.

1. Bettinelli prend ici une plaisanterie de conversation pour une chose sérieuse. Peu d'hommes ont été plus sobres que Voltaire. Il parlait souvent comme un voluptueux, parce que cela donne plus de jeu à l'esprit, et de liberté à la poésie. (Note de Suard.)

Il voulait cependant être alternativement Socrate ou Aristippe. Il se disait quelquefois mourant, d'autres fois il était redevable à Tronchin de la vie et de la santé; mais en même temps il se moquait de la médecine et du médecin. Tronchin, de son côté, n'était guères content de son malade. Lorsque j'annonçai à cet habile homme que j'allais partir : « C'est fort bien fait, me dit-il, il est vraiment étonnant que depuis que vous êtes ici, il ne vous ait pas fait essuyer quelques-unes de ses boutades accoutumées : *nemo sic impar sibi.* Partez, mon père; bien peu [d'honnêtes gens] peuvent se vanter d'avoir vu une telle égalité d'humeur voltairienne. »

C'était surtout sur les écrivains les plus célèbres, lorsque Voltaire croyait avoir à s'en plaindre, que tombaient avec le plus de profusion les traits de son esprit mordant. On sait comment il traitait Maupertuis, Pompignan, Rousseau, avec qui il était en guerre ouverte; mais il n'épargnait pas toujours ceux avec qui il n'avait aucun démêlé, tels que Montesquieu, Duclos, Helvétius[1].

Le livre de l'*Esprit*[2] venait de paraître, et avait fait à Paris le plus grand éclat. Voltaire le caractérisait ainsi : « *Le titre louche, l'ouvrage sans méthode, beaucoup de choses communes ou superficielles, et le neuf*

1. La postérité n'adoptera pas ces jugements hasardés dans des moments d'humeur. Duclos et Helvétius conserveront une mémoire honorable. Bettinelli ajoute que Voltaire était à Paris, lorsque le livre de l'*Esprit* parut : c'est une erreur. (Note de Suard.)

2. *De l'Esprit*, Paris, Durand, 1758, in-4°. Condamné par arrêt du parlement, le 6 février 1759, fut cause de la disgrâce de Tercier (1704-1767), censeur royal, qui, sans songer à mal, lui avait donné son approbation, et qui perdit sa place de premier commis des affaires étrangères.

faux ou problématique. C'est Duclos, ajouta-t-il, qui a donné à Helvétius le courage de faire imprimer son livre; mais il ne l'a pas défendu contre la persécution. Duclos, selon lui, était un esprit caustique, dur et de mauvais goût. »

Helvétius qui était attaché à la cour[1], avait présenté lui-même son ouvrage à la famille royale, et en avait été très gracieusement reçu. J'en fus charmé, je connaissais Helvétius; c'était un homme doux, raisonnable, généralement aimé, et qu'on n'avait pas cru capable d'avoir composé un tel ouvrage. Mais quelques semaines après mes yeux s'ouvrirent; j'étais dans l'antichambre de M. le Dauphin. Le prince sortit de son appartement, tenant dans ses mains un exemplaire de l'*Esprit;* il dit tout haut qu'il allait chez la reine pour lui montrer les belles choses que son maître-d'hôtel faisait imprimer. Alors éclata la tempête contre le livre et l'auteur. *Quelle folie,* disait Voltaire, *de vouloir faire le philosophe à la cour, et l'homme de cour avec les philosophes !*

Le propos le plus extraordinaire que j'aie entendu à Paris sur ce fameux livre, sortit de la bouche de Mme de Graffigny, l'auteur célèbre de *Cénie* et des *Lettres péruviennes*. Elle était tante d'Helvétius du côté maternel; je croyais, en conséquence, la trouver très partiale en faveur de son neveu. *Croiriez-vous bien*, me dit-elle un jour, *qu'une grande partie de* L'ESPRIT *et presque toutes les notes ne sont que des balayures de mon appartement; il a recueilli ce qu'il y a de bon dans mes conversations, et il a emprunté de mes gens une douzaine de bons mots*. Voltaire rit beaucoup de ce propos lorsque je le lui racontai, et

1. Il était maître d'hôtel de la Reine.

il me cita une foule d'autres traits du même genre, sur la plupart des beaux esprits de Paris, même sur ceux qui étaient ses plus zélés admirateurs. La seule personne dont je lui aie toujours entendu parler avec la même estime et le même enthousiasme, c'est Mme du Châtelet, dont il avait plusieurs portraits dans ses appartements. Il m'en montrait un jour un, en me disant : *Voilà mon immortelle Émilie.*

Je ne ferai aucune réflexion sur le récit du P. Bettinelli. On y apercoit bien quelque prévention monacale, et une grande frayeur des sarcasmes de Voltaire; mais on y reconnaît aussi la tournure d'esprit et la conversation toujours brillante et animée de cet homme extraordinaire. On y verra encore que ceux qui l'ont représenté comme le flatteur des rois et le fauteur du despotisme, ont bien sottement apprécié les ménagements qu'il avait souvent pour la puissance, dans la seule vue de la fléchir en faveur de la philosophie, et de faire passer des vérités qu'il croyait utiles au genre humain.

VISITE DE MARMONTEL[1]

AUX DÉLICES

1760

Pressés de nous rendre à Genève, nous ne nous donnâmes pas même le temps de voir Lyon, réservant pour notre retour le plaisir d'admirer dans ce grand atelier du luxe les chefs-d'œuvre de l'industrie.

Rien de plus singulier, de plus original que l'accueil que nous fit Voltaire. Il était dans son lit lorsque nous arrivâmes. Il nous tendit les bras, il pleura de joie en m'embrassant ; il embrassa de même le fils de son ancien ami M. Gaulard[2]. « Vous me trouvez

1. *Mémoires de Marmontel*, Paris, 1804, t. II, pp. 230 et s. Arrivé aux Délices à la fin de mai 1760, Marmontel (1723-1799) y resta une grande partie du mois de juin.

2. Ce M. Gaulard était receveur général des fermes à Bordeaux, d'où il revenait, alors avec Marmontel, en retournant à Paris. Voltaire parle ainsi de son arrivée aux Délices avec Marmontel : « Nos jardins sont charmants. Nous allons jouer la comédie dès que Lécluse aura fait des dents à notre première actrice... Marmontel arrive avec un M. Gaulard... » Lettre à Mme de Fontaine, 28 mai 1760. Et à d'Argental : « Marmontel est ici avec un Gaulard très-aimable et très-doux. Il jure qu'il n'a point la moindre part à l'infamie de la scène d'Auguste (*parodie où les gentilshommes de la chambre étaient ridiculisés*), et il le jure avec larmes. » 13 juin, *Œuvres*, LVIII, p. 420 et 440.

mourant, nous dit-il ; venez-vous me rendre la vie ou recevoir mes derniers soupirs? » Mon camarade fut effrayé de ce début. Mais moi qui avais cent fois entendu dire à Voltaire qu'il se mourait, je fis signe à Gaulard de se rassurer. En effet, le moment d'après, le mourant nous faisant asseoir auprès de son lit : « Mon ami, me dit-il, que je suis aise de vous voir ! surtout dans le moment où je possède un homme que vous serez ravi d'entendre. C'est M. de l'Ecluse, le chirurgien-dentiste du feu roi de Pologne, aujourd'hui seigneur d'une terre auprès de Montargis, et qui a bien voulu venir raccommoder les dents irraccommodables de Mme Denis. C'est un homme charmant. Mais ne le connaissez-vous pas ? — Le seul l'Ecluse que je connaisse est, lui dis-je, un acteur de l'ancien Opéra-Comique. — C'est lui, mon ami, c'est lui-même. Si vous le connaissez, vous avez entendu cette chanson du *Rémouleur*[1] qu'il joue et qu'il chante si bien. » Et à l'instant voilà Voltaire imitant l'Ecluse, et avec ses bras nus et sa voix sépulcrale, jouant le *Rémouleur* et chantant la chanson :

Je ne sais où la mettre
Ma jeune fillette;
Je ne sais où la mettre,
Car on me la che....

Nous rions aux éclats ; et lui toujours sérieusement : « Je l'imite mal, disait-il ; c'est M. de l'Ecluse qu'il faut entendre, et sa chanson de *la Fileuse !* et celle du *Postillon !* et la querelle des *Ecosseuses avec Vadé !* c'est la vérité même. Ah ! vous aurez bien du

1. *Le Remouleur d'Amour*, opéra-comique en un acte de Lesage, Fuzelier et d'Orneval, donné à la foire de Saint-Germain , en février 1722.

plaisir. Allez voir M[me] Denis. Moi, tout malade que je suis, je m'en vais me lever pour dîner avec vous. Nous mangerons un ombre-chevalier, et nous entendrons M. de l'Ecluse. Le plaisir de vous voir a suspendu mes maux, et je me sens tout ranimé. »

M[me] Denis nous reçut avec cette cordialité qui faisait le charme de son caractère. Elle nous présenta M. de l'Ecluse; et à dîner Voltaire l'anima, par les louanges les plus flatteuses, à nous donner le plaisir de l'entendre. Il déploya tous ses talents, et nous parûmes charmés. Il le fallait bien; car Voltaire ne nous aurait point pardonné de faibles applaudissements.

La promenade, dans ses jardins, fut employée à parler de Paris, du *Mercure*[1], de la Bastille (dont je ne lui dis que deux mots), du théâtre, de l'*Encyclopédie*, et de ce malheureux le Franc, qu'il harcelait encore; son médecin lui ayant ordonné, disait-il, pour exercice, de courre une heure ou deux tous les matins le Pompignan. Il me chargea d'assurer nos amis que tous les jours on recevrait de lui quelque nouvelle facétie. Il fut fidèle à sa promesse.

Au retour de la promenade, il fit quelques parties d'échecs avec M. Gaulard, qui, respectueusement, le laissa gagner. Ensuite, il revint à parler du théâtre et de la révolution que M[lle] Clairon y avait faite. « C'est donc, me dit-il, quelque chose de bien prodigieux que le changement qui s'est fait en elle ? —

1. A la fin de décembre 1759, Marmontel avait été enfermé à la Bastille par suite de la publication de la parodie d'une scène de *Cinna* dirigée contre le duc d'Aumont et les gentilshommes de la chambre, et dont on le croyait l'auteur. Elle était en réalité de son ami Cury, qu'il ne voulut pas dénoncer. *Mémoires*, t. II, p. 148.

C'est, lui dis-je, un talent nouveau; c'est la perfection de l'art, ou plutôt c'est la nature même, telle que l'imagination peut vous la peindre en beau. » Alors exaltant ma pensée et mon expression pour lui faire entendre à quel point dans les divers caractères de ses rôles, elle était avec vérité, et une vérité sublime, Camille, Roxane, Hermione, Ariane, et surtout Electre, j'épuisai le peu que j'avais d'éloquence à lui inspirer pour Clairon[1], l'enthousiasme dont j'étais plein moi-même ; et je jouissais, en lui en parlant, de l'émotion que je lui causais, lorsqu'enfin prenant la parole : « Eh bien ! mon ami, me dit-il, avec transport, c'est comme Mme Denis ; elle a fait des progrès étonnants, incroyables. Je voudrais que vous lui vissiez jouer Zaïre, Alzire, Idamé ! le talent ne va pas plus loin. » Mme Denis jouant Zaïre ! Mme Denis comparée à Clairon ! Je tombai de mon haut : tant il est vrai que le goût s'accommode aux objets dont il peut jouir ; et que cette sage maxime :

> Quand on n'a pas ce que l'on aime,
> Il faut aimer ce que l'on a,

est en effet non-seulement une leçon de la nature, mais un moyen qu'elle se ménage pour nous procurer des plaisirs.

Nous reprîmes la promenade, et, tandis que

1. Outre son grand talent comme tragédienne, Mlle Clairon inaugura la réforme du costume au théâtre, où, auparavant, on jouait la tragédie avec des habits à la française. Elle venait de se signaler dans le rôte d'Idamé, de l'*Orphelin de la Chine*, tragédie de Voltaire, représentée le 20 août 1755. « Elle est admirable, dit Collé, elle acquiert tous les jours, elle se défait peu à peu de sa déclamation, et marche à grands pas au jeu naturel : si elle continue, elle atteindra l'art de la Le Couvreur. » *Journal*, Paris, 1868, t. II, p. 33.

M. de Voltaire s'entretenait avec Gaulard de son ancienne liaison avec le père de ce jeune homme, causant de mon côté avec Mme Denis, je lui rappelais le bon temps.

Le soir, je mis Voltaire sur le chapitre du roi de Prusse. Il en parla avec une sorte de magnanimité froide et en homme qui dédaignait une trop facile vengeance, ou comme un amant désabusé pardonne à la maîtresse qu'il a quittée le dépit et la rage qu'elle a fait éclater.

L'entretien du souper roula sur les gens de lettres qu'il estimait le plus; et dans le nombre, il me fut facile de distinguer ceux qu'il aimait du fond du cœur. Ce n'étaient pas ceux qui se vantaient le plus d'être en faveur auprès de lui. Avant d'aller se coucher, il nous lut deux nouveaux chants de *la Pucelle*[1], et Mme Denis nous fit remarquer que, depuis qu'il était aux Délices, c'était le seul jour qu'il eût passé sans rentrer dans son cabinet.

Le lendemain, nous eûmes la discrétion de lui laisser au moins une partie de sa matinée, et nous lui fîmes dire que nous attendrions qu'il sonnât. Il fut visible sur les onze heures. Il était dans son lit encore. « Jeune homme, me dit-il, j'espère que vous n'aurez pas renoncé à la poésie ; voyons de vos nouvelles œuvres ; je vous dis tout ce que je sais ; il faut que chacun ait son tour. »

Plus intimidé devant lui que je ne l'avais jamais été, soit que j'eusse perdu la naïve confiance du premier âge, soit que je sentisse mieux que jamais com-

1. La première édition de la *Pucelle*, édition subreptice (1755), ne contenait que quinze chants ; depuis, Voltaire y ajouta les chants VIII, IX, XVI, XVII, faits à neuf, et les chants XIX et XX presque entiers, qui figurèrent dans l'édition avouée de 1762.

bien il était difficile de faire de bons vers, je me résolus avec peine à lui réciter mon *Epître aux Poètes*. il en fut très-content; il me demanda si elle était connue à Paris. Je répondis que non. « Il faut donc, me dit-il, la mettre au concours de l'Académie ; elle y fera du bruit. » Je lui représentai que je m'y donnais des licences d'opinon qui effaroucheraient bien du monde. « J'ai connu, me dit-il, une honorable dame qui confessait qu'un jour, après avoir crié à l'insolence, il lui était échappé enfin de dire : charmant insolent ! L'Académie fera de même. »

Avant dîner, il me mena faire à Genève quelques visites ; et, en me parlant de sa façon de vivre avec les Genevois : « Il est fort doux, me dit-il, d'habiter dans un pays dont les souverains vous envoient demander votre carrosse pour venir dîner avec vous. »

Sa maison leur était ouverte ; ils y passaient les jours entiers ; et comme les portes de la ville se fermaient à l'entrée de la nuit pour ne s'ouvrir qu'au point du jour, ceux qui soupaient chez lui étaient obligés d'y coucher, ou dans les maisons de campagne dont les bords du lac sont couverts.

Chemin faisant, je lui demandai comment, presque sans territoire et sans aucune facilité de commerce avec l'étranger, Genève s'était enrichie. « A fabriquer des mouvements de montre, me dit-il, à lire vos gazettes et à profiter de vos sottises. Ces gens-ci savent calculer les bénéfices de vos emprunts. »

A propos de Genève, il me demanda ce que je pensais de Rousseau. Je répondis que, dans ses écrits, il ne me semblait être qu'un éloquent sophiste, et, dans son caractère, qu'un faux cynique qui crèverait d'orgueil et de dépit dans son tonneau, si on cessait de le regarder. Quant à l'envie qui lui avait pris de re-

vêtir ce personnage, j'en savais l'anecdote, et je la lui contai.

Dans l'une des lettres de Rousseau à M. de Malesherbes, l'on a vu dans quel accès d'inspiration et d'enthousiasme il avait conçu le projet de se déclarer contre les sciences et les arts. « J'allais, dit-il dans le récit qu'il fait de ce miracle, j'allais voir Diderot, alors prisonnier à Vincennes ; j'avais dans ma poche un *Mercure de France* que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon, qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture. Tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jetèrent dans un désordre inexprimable. Je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un arbre de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandais. »

Voilà une extase éloquemment décrite. Voici le fait dans sa simplicité, tel que me l'avait raconté Diderot, et tel que je le racontai à Voltaire.

« J'étais (c'est Diderot qui parle), j'étais prisonnier à Vincennes ; Rousseau venait m'y voir. Il avait fait de moi son Aristarque, comme il a dit lui-même. Un jour, nous promenant ensemble, il me dit que l'Académie de Dijon venait de proposer une question intéressante, et qu'il avait envie de la traiter. Cette question était : *Le rétablissement des sciences et des*

arts a-t-il contribué à épurer les mœurs? Quel parti prendrez-vous? lui demandai-je. Il me répondit : — Le parti de l'affirmative. — C'est le pont aux ânes, lui dis-je; tous les talents médiocres prendront ce chemin-là, et vous n'y trouverez que des idées communes, au lieu que le parti contraire présente à la philosophie et à l'éloquence un champ nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison, me dit-il, après y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil. » Ainsi, dès ce moment, ajoutai-je, son rôle et son masque furent décidés. »

« Vous ne m'étonnez pas, me dit Voltaire; cet homme-là est factice de la tête aux pieds, il l'est de l'esprit et de l'âme. Mais il a beau jouer tantôt le stoïcien tantôt le cynique, il se démentira sans cesse, et son masque l'étouffera. »

Parmi les Genevois que je voyais chez lui, les seuls que je goûtai et dont je fus goûté, furent le chevalier Huber[1] et Cramer le libraire[2]. Ils étaient tous les deux d'un commerce facile, d'une humeur joviale, avec de l'esprit sans apprêt, chose rare dans leur cité, Cramer jouait, me disait-on, passablement la tragédie; il était l'Orosmane de Mme Denis, et ce talent lui valait l'amitié et la pratique de Voltaire, c'est-à-dire, des millions. Huber avait un talent moins utile, mais amusant et très-curieux dans sa futilité. L'on eût dit qu'il avait des yeux au bout des doigts. Les mains derrière le dos,

1. Jean Huber (1722-1790), célèbre par ses silhouettes découpées et par ses nombreux portraits de Voltaire. Dans l'un de ses tableaux, il représente Voltaire « sortant du lit et, en passant ses culottes, présentant son derrière à d'Alembert et à Fréron, dont l'un le baise et l'autre le fesse. »

2. Gabriel Cramer. Voir sur lui, *Œuvres de Voltaire*, t. LXIV, p. 382.

il découpait en profil un portrait aussi ressemblant et plus ressemblant même qu'il ne l'aurait fait au crayon. Il avait la figure de Voltaire si vivement empreinte dans l'imagination, qu'absent comme présent, ses ciseaux le représentaient rêvant, écrivant, agissant, et dans toutes ses attitudes. J'ai vu de lui des paysages en découpures sur des feuilles de papier blanc, où la perspective était observée avec un art prodigieux. Ces deux aimables Genevois furent assidus aux Délices le peu de temps que j'y passai.

M. de Voltaire voulut nous faire voir son château de Tournay[1], où était son théâtre, à un quart de lieue de Genève. Ce fut l'après-dînée le but de notre promenade en carrosse. Tournay était une petite gentilhommière assez négligée, mais dont la vue est admirable. Dans le vallon, le lac de Genève bordé de maisons de plaisance, et terminé par deux grandes villes ; au delà et dans le lointain, une chaîne de montagnes de trente lieues d'étendue, et ce Mont-Blanc chargé de neiges et de glaces qui ne fondent jamais, telle est la vue de Tournay. Là, je vis ce petit théâtre qui tourmentait Rousseau, et où Voltaire se consolait de ne plus voir celui qui était encore plein de sa gloire. L'idée de cette privation injuste et tyrannique me saisit de douleur et d'indignation. Peut-être qu'il s'en aperçut ; car, plus d'une fois, par ses réflexions, il répondit à ma pensée ; et

1. Le comté de Tournay, situé en France, et acheté par Voltaire à la fin de 1758, du président de Brosses, afin de se mettre, en cas de besoin, à l'abri des Genevois. Il y fit bâtir un théâtre, dont il écrivait : « Je ne suis point mécontent de la masure de Tournay ; j'y ai bâti au moins le plus joli des théâtres, quoique le plus petit. » Lettre à madame de Fontaine, 5 novembre 1759. *Œuvres*, t. LVIII, p. 223.

sur la route, en revenant, il me parla de Versailles, du long séjour que j'y avais fait, et des bontés que Mme de Pompadour lui avait autrefois témoignées. « Elle vous aime encore, lui dis-je ; elle me l'a répété souvent. Mais elle est faible, et n'ose pas ou ne peut pas tout ce qu'elle veut ; car la malheureuse n'est plus aimée, et peut-être elle porte envie au sort de Mme Denis, et voudrait bien être aux Délices. — Qu'elle y vienne, dit-il avec transport, jouer avec nous la tragédie. Je lui ferai des rôles, et des rôles de reine. Elle est belle, elle doit connaître le jeu des passions. — Elle connaît aussi, lui dis-je, les profondes douleurs et les larmes amères. — Tant mieux ! c'est là ce qu'il nous faut, s'écria-t-il comme enchanté d'avoir une nouvelle actrice. » Et en vérité l'on eût dit qu'il croyait la voir arriver. « Puisqu'elle vous convient, lui dis-je, laissez faire : si le théâtre de Versailles lui manque, je lui dirai que le vôtre l'attend. »

Cette fiction romanesque réjouit la société. On y trouvait de la vraisemblance ; et Mme Denis, donnant dans l'illusion, priait déjà son oncle de ne pas l'obliger à céder ses rôles à l'actrice nouvelle. Il se retira quelques heures dans son cabinet ; et le soir, à souper, les rois et leurs maîtresses étant l'objet de l'entretien, Voltaire, en comparant l'esprit et la galanterie de la vieille cour et de la cour actuelle, nous déploya cette riche mémoire à laquelle rien d'intéressant n'échappait. Depuis Mme de la Vallière jusqu'à Mme de Pompadour, l'histoire-anecdote des deux règnes, et dans l'intervalle, celle de la régence, nous passa sous les yeux avec une rapidité et un brillant de traits et de couleurs à éblouir. Il se reprocha cependant d'avoir dérobé à M. de l'Ecluse des moments

qu'il aurait occupés, disait-il, plus agréablement pour nous. Il le pria de nous dédommager par quelques scènes des *Ecosseuses*, et il en rit comme un enfant.

Le lendemain (c'était le dernier jour que nous devions passer ensemble), il me fit appeler dès le matin, et me donnant un manuscrit : « Entrez dans mon cabinet, me dit-il, et lisez cela ; vous m'en direz votre sentiment. » C'était la tragédie de *Tancrède* qu'il venait d'achever[1]. Je la lus, et, en revenant le visage baigné de larmes, je lui dis qu'il n'avait rien fait de plus intéressant. « A qui donneriez-vous, me demanda-t-il, le rôle d'Aménaïde ? — A Clairon, lui répondis-je, à la sublime Clairon, et je vous réponds d'un succès égal au moins à celui de *Zaïre*. — Vos larmes, reprit-il, me disent bien ce qu'il m'importe le plus de savoir ; mais, dans la marche de l'action, rien ne vous a-t-il arrêté ? — Je n'y ai trouvé, lui dis-je, à faire que ce que vous appelez des critiques de cabinet. On sera trop ému pour s'en occuper au théâtre. » Heureusement il ne me parla point du style ; j'aurais été obligé de dissimuler ma pensée ; car il s'en fallait bien qu'à mon avis *Tancrède* fût écrit comme ses belles tragédies. Dans *Rome sauvée* et dans l'*Orphelin de la Chine*, j'avais encore trouvé la belle versification de *Zaïre*, de *Mérope* et de *la Mort de César ;* mais dans *Tancrède* je croyais voir la décadence de son style, des vers lâches, diffus, chargés de ces mots redondants qui déguisent le manque de force et de vigueur, en un mot, la vieillesse du

1. Composée en avril et en mai 1759, la tragédie de *Tancrède*, que Voltaire dédia à la marquise de Pompadour, fut représentée pour la première fois le 3 septembre 1760. Mlle Clairon y joua le rôle d'Aménaïde, et Le Kain celui de Tancrède.

poète; car en lui, comme dans Corneille, la poésie du style fut la première qui vieillit; et, après *Tancrède* où ce feu du génie jetait encore des étincelles, il fut absolument éteint[1].

Affligé de nous voir partir, il voulut bien ne nous dérober aucun moment de ce dernier jour. Le désir de me voir reçu à l'Académie Française, l'éloge de mes *Contes* qui faisaient, disait-il, leurs plus agréables lectures[2], enfin mon *Analyse de la lettre de Rousseau à d'Alembert sur les spectacles*[3], réfutation qu'il croyait sans réplique, et dont il me semblait faire beaucoup de cas, furent, durant la promenade, les sujets de son entretien. Je lui demandai si Genève avait pris le change sur le vrai motif de cette lettre de Rousseau. « Rousseau, me dit-il, est connu à Genève mieux qu'à Paris. On n'y est dupe, ni de son faux zèle, ni de sa fausse éloquence. C'est à moi qu'il en veut, et cela saute aux yeux. Possédé d'un orgueil outré, il vou-

1. Grimm juge ainsi cette pièce : « *Tancrède* ne sera peut-être pas comptée parmi ses meilleures tragédies. Mais bien jouée, elle fera toujours un grand effet au théâtre. En général on a condamné la fable et la machine de la pièce ; mais on a rendu justice aux mœurs, aux caractères et aux discours de la pièce. On a trouvé des vers faibles, mais il y en a de très beaux en grand nombre, et la pièce est écrite avec beaucoup de naturel et de chaleur. » *Correspondance de Grimm*, édit. Tourneux, Paris, 1878, t. V, p. 299.

2. Les *Contes Moraux*, parus d'abord dans le *Mercure*, et qui valurent à Marmontel, en 1758, la direction de ce recueil, direction qu'il venait de perdre à la suite de la publication de la parodie de *Cinna*.

3. *Apologie du théâtre, ou Analyse de la lettre de Rousseau, citoyen de Genève, à D'Alembert au sujet des spectacles*. Dans cet écrit, publié d'abord dans le *Mercure*, en 1758, Marmontel prenait contre Rousseau le parti du théâtre et de D'Alembert qui, pour être agréable à Voltaire, avait dans son article *Genève*, de l'*Encyclopédie*, exprimé le vœu que Genève eût un théâtre. Le marquis de Ximenès avait aussi pris part, dans le même sens, à cette polémique.

drait que, dans sa patrie, on ne parlât que de lui seul. Mon existence l'y offusque ; il m'envie l'air que j'y respire, et surtout il ne peut souffrir qu'en amusant quelquefois Genève, je lui dérobe à lui les moments où l'on pense à moi. »

Devant partir au point du jour, dès que les portes de la ville étant ouvertes, nous pourrions avoir des chevaux, nous résolûmes avec Mme Denis, et MM. Huber et Cramer, de prolonger jusque-là le plaisir de veiller et de causer ensemble. Voltaire voulut être de la partie, et inutilement le pressâmes-nous d'aller se coucher ; plus éveillé que nous, il nous lut encore quelques chants du poème de *Jeanne*. Cette lecture avait pour moi un charme inexprimable ; car, si Voltaire, en récitant les vers héroïques, affectait selon moi, une emphase trop monotone, une cadence trop marquée, personne ne disait les vers familiers et comiques avec autant de naturel, de finesse et de grâce : ses yeux et son sourire avaient une expression que je n'ai vue qu'à lui. Hélas ! c'était pour moi le chant du cygne, et je ne devais plus le revoir qu'expirant.

Nos adieux mutuels furent attendris jusqu'aux larmes, mais beaucoup plus de mon côté que du sien : cela devait être ; car, indépendamment de ma reconnaissance et de tous les motifs que j'avais de l'aimer, je le laissais dans l'exil.

LETTRES
DU
CHEVALIER DE BOUFFLERS[1]
SUR SON VOYAGE EN SUISSE
1764

A LA MARQUISE DE BOUFFLERS[2]

LETTRE PREMIÈRE

Du 4 octobre 1764.

Le mauvais temps et les bonnes façons nous ont retenus deux jours à Bruyères. Nous voici à Colmar, d'où nous partons, faute d'y trouver madame du Comte, qui fait actuellement ses vendanges. Nous avons voulu nous donner pour peintres; mais mon

1. Stanislas-Jean, abbé, puis chevalier de Boufflers, auteur du charmant roman d'*Aline, reine de Golconde* (1761), né à Nancy, le 31 mai 1738, mort à Paris, le 18 janvier 1815. Il était fils de Louis-François, marquis de Boufflers-Remiencourt, et de Marie-Catherine de Beauveau-Craon. Ces lettres parurent sous ce titre : *Lettres du chevalier de Boufflers sur son voyage en Suisse*, Paris, 1770, in-8°, Voir la notice que nous avons placée en tête des *Contes de Boufflers*. Paris, Jouaust, 1878.

2. Mère du chevalier de Boufflers, née le 8 décembre 1711. La marquise de Boufflers devint veuve le 12 janvier 1752 et mourut en 1787.

habit bleu a donné des soupçons à beaucoup d'officiers du régiment de Penthièvre, avec qui j'ai soupé à table d'hôte; au reste je me suis fort amusé. J'y ai trouvé un autre Sarobert[1], qui m'a fait des récits de guerre aussi ornés que ceux de Donnereau; par exemple : « J'ai vu, mordieu, la cavalerie du roi qui battait les ennemis du roi partout où ils se montraient. Mordieu, à Guastalla leur front nous dépassait, et par un à droite et un à gauche nous les avons enveloppés sans tant de manœuvres, mordieu, et nous sommes entrés dedans comme dans du beurre. Ils avaient ce jour-là du canon, mordieu, et ils nous en fouettaient tout au travers du nez; c'étaient des boulets comme à l'ordinaire, qui étaient suivis de quatre petites balles grosses comme des œufs, mordieu, et qui faisaient un rrrravage épouvantable, sacredieu. »

Mesdames de Cambise[2] et de Cucé[3], qui ont une jolie voix, pourront mettre ces paroles sur l'air, mais le visage de l'auteur manquera toujours. Je serai

1. Sarobert était le capitaine des chasses de Chantilly, espèce de sauvage qui jurait toujours Dieu en buvant, et même en ne buvant pas. (*Édit. de* 1776.)

2. Gabrielle-Charlotte-Françoise d'Alsace d'Henin-Liétard, née le 28 juin 1729, fille d'Alexandre-Gabriel, prince de Chimay, mort en 1745, et de Gabrielle-Françoise de Beauveau, mariée, le 18 novembre 1755, à Jacques-François, vicomte de Cambis. Elle était cousine germaine de Boufflers, et mourut, en émigration, à Richemond, en janvier 1809, laissant une réputation d'esprit méritée. Voir les *Mémoires de Genlis*, Paris, 1815, t. II, p. 33.

3. Louise-Julie de Boufflers-Remiencourt, sœur cadette de Boufflers, née le 13 août 1744, mariée, en 1760, à Louis-Bruno de Boisgelin, comte, puis marquis de Cucé, condamnée à mort ainsi que son mari par le tribunal révolutionnaire, le 7 juillet 1794.

demain à Bâle, d'où je vous écrirai. Adressez-moi vos lettres, si vous m'écrivez, chez M. de Voltaire, sous le nom de Charles, en le faisant prier de me les garder jusqu'à mon passage. J'ai pris le parti de réformer mon cocher et mon postillon, et deux chevaux, dont l'un, nommé vulgairement la grise, sera vendu à quelque prix que ce soit; et l'autre, appelé par mes gens *le Grand entier*, et par moi *l'Évêque de Toul*[1], sera donné pour quinze louis. Je vous prierai de vouloir bien charger l'abbé Porquet de cette exécution-là; qu'il veuille bien écrire à M. Rollin pour avoir l'argent nécessaire, et qu'il dise à mon piqueur de faire hacher de la paille pour ceux qui resteront, et surtout pour le grand maigre, surnommé *la Lanterne,* à cause de sa transparence; et que le susdit abbé Porquet[2] soit toujours bien persuadé qu'il n'a jamais eu d'élève aussi soumis que moi. Adieu, ma très-belle maman; je me réjouis de parler de vous à monsieur de Voltaire, et de lui dire tout ce que j'en

1. C'est là probablement une épigramme à l'adresse de l'évêque de Toul. C'était alors Claude de Drouas de Boussey qui occupa ce siége de 1754 à 1773. Ce n'était pas la première fois que Boufflers usait de cette plaisanterie. « Il était à l'armée, comme dans les cercles de Paris, plein de folie et de gaieté. Il avait nommé un de ses chevaux le *Prince-Ferdinand*, et un autre le *Prince-Héréditaire*. Quand on venait le voir, il appelait un de ses palefreniers et lui demandait, d'un grand sérieux, si le Prince-Ferdinand et le Prince Héréditaire étaient étrillés. « Oui, monsieur le Chevalier. « — Je les fais étriller tous les matins, disait-il froidement à la « compagnie; vous voyez que j'en sais plus long que nos maré- « chaux. » (Février 1765. *Correspondance de Grimm*, Paris, Garnier, 1878, t. VI, p. 192.)

2. L'abbé Pierre-Charles-François Porquet (1728-1796) qui avait été le précepteur de Boufflers, et était alors aumônier de Stanislas, roi de Pologne. Sa très-petite taille prêtait à rire.

pense ; car je parie qu'il n'avait pas assez d'esprit pour sentir tout votre mérite.

Il faut que l'habit du cocher reste, et qu'on l'en dédommage par une petite gratification prise sur la vente du premier cheval ; pour celui du postillon, comme il est en loques, il peut partir.

LETTRE II

Du 9 octobre 1764.

Me voici chez le chevalier de Beauteville [1], qui m'a reçu comme un Suisse qui descendrait du ciel à cheval sur un rayon [2]. Il est en vérité charmant. Je suis arrivé au moment de son entrée et des députations des treize cantons qui viennent le reconnaître. Il va y avoir une diète pour différentes affaires, dont le succès est très incertain; les dénouements prévus ôtent de l'intérêt. La ville de Soleure devient le rendez-vous de toute la Suisse ; les femmes y sont charmantes : je serais même tenté de les croire coquettes, si les femmes pouvaient l'être.

1. Pierre de Buisson, chevalier de Beauteville, fils de Jean-Claude, baron de Beauteville, et de Jeanne de Sales de Gudane, brigadier en 1747, lieutenant général en 1762, nommé la même année ambassadeur de France près les cantons suisses. Il venait d'être accrédité comme médiateur dans le différend survenu entre les citoyens de Genève et le grand Conseil. Voltaire l'appelait quelquefois le chevalier *Brouilleville*.

2. Ceci est une allusion à saint Denis, qui voyage toujours sur un rayon du soleil dans le poëme de *la Pucelle*, quand il n'est pas sur son âne. (*Edit.* de 1776.)

Ce peuple-ci me représente le peuple gaulois ; il en a la stature, la force, le courage, la fierté, la douceur et la liberté. Il n'y a pas plus d'hommes à proportion qu'en Lorraine. Le pays en lui-même est moins bon, mais la terre y est cultivée par des mains libres. Les hommes sèment pour eux, et ne recueillent pas pour d'autres. Les chevaux ne voient pas les quatre cinquièmes de leur avoine mangés par les rois. Les rois n'en sont pas plus gras, et les chevaux ici le sont bien davantage. Les paysans sont grands et forts, les paysannes sont fortes et belles. Je remarque que partout où il y a de grands hommes il y a de belles femmes ; soit que les climats les produisent, soit qu'elles viennent les chercher, ce qui ne serait pas décent. Cette nation-ci ne s'amuse guère, mais elle s'occupe beaucoup. On y est fort laborieux, parce que le travail est un plaisir pour qui est sûr d'en retirer le fruit ; il y a autant de plaisir de labourer que de moissonner. Les lois des Suisses sont austères ; mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes : et celui qu'on pend pour y avoir manqué a le plaisir de se voir obéir par le bourreau.

Adieu, madame. Je me porte bien ; je suis enchanté de M. Belpré [1]. L'ambassadeur le traite à merveille. Faites souvenir le roi [2] que dans le pays le plus libre il y a à cette heure le plus fidèle de ses sujets ; et vous, chantez de ma part : *aimez-moi comme je vous aime.*

1. C'était un garde du roi Stanislas, qui se mêlait de peinture, et qui remporta cinquante louis d'or de Genève. (*Édit. de* 1776.)
2. Le roi de Pologne Stanislas Leckzinski.

LETTRE III

Du 26 octobre 1764.

Me voici dans le charmant pays de Vaud; je suis au bord du lac de Genève, bordé d'un côté par les montagnes du Valais et de Savoie, et de l'autre par de superbes vignobles, dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes et excellents; ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du mont Jura; en sorte que d'un même coup d'œil je vois des vendangeurs les pieds dans l'eau, et d'autres juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Genève. Il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les châtaigniers de la Savoie, et de l'autre les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie, la nature étale toutes ses horreurs, et de l'autre toutes ses beautés. Le mont Jura est couvert de villes et de villages dont la vigne couvre les toits, et dont le lac mouille les murs; enfin tout ce que je vois me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vevay : on ne m'y connaît que comme peintre[1], et

1. Le chevalier de Boufflers, ayant le talent de peindre, avait imaginé de voyager en Suisse en qualité de peintre; il menait

j'y suis traité partout comme à Nanci. Je vais dans toutes les sociétés, j'y suis écouté et admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi, et j'y reçois des politesses que j'aurais tout au plus à attendre de la Lorraine. L'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand seigneur pour se présenter chez eux; il suffit d'être homme. L'humanité est pour ce bon peuple-ci tout ce que la parenté serait pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure qui tiendrait sa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avait indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage; son mari l'a engagée, quoique vieille, à se faire peindre; j'ai parfaitement réussi. Pendant le temps du portrait, j'ai toujours mangé chez elle, et elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit : Monsieur, voilà un portrait parfait; il ne me reste plus qu'à vous satisfaire et à vous demander votre prix.

Je lui ai dit : Monsieur, on ne se juge jamais bien soi-même; le grand mérite se voit en petit, et le petit se voit en grand : personne ne s'apprécie, et il est plus raisonnable de se laisser juger par les

avec lui ce garde du roi Stanislas, qui, comme on l'a déjà dit, fit à Genève plusieurs portraits. (*Édit. de* 1776.) — C'est en faisant allusion à ce talent de peintre que le chevalier de Bonnard adressait à Boufflers ces jolis vers :

Sois plus amoureux que jamais,
Peins, en courant, toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

autres; nos yeux ne nous sont pas donnés pour nous regarder.

Monsieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait. Je trouve que, quelque chose que vous me demandiez, vous ne sauriez me demander trop.

Et moi, Monsieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce soit trop peu; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, et de compter pour beaucoup les bons traitements que j'ai reçus de vous, dont je suis plus content que je ne le serai de quelque argent que je reçoive.

Monsieur, je vous devais au delà des politesses que je vous ai faites; mais je vous dois encore infiniment pour le plaisir que vous m'avez fait.

Monsieur, si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous, je hasarderais de vous en faire présent, et ce n'est que pour vous obéir que je rêcevrai le prix que vous voudrez bien y mettre; mais conformez-vous, s'il vous plaît, aux circonstances du pays, qui n'est pas riche, et du peintre qui est plus reconnaissant qu'intéressé.

Monsieur, puisque vous ne voulez rien dire, je vais hasarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'instant le pauvre homme va à son bureau, et revient la main pleine d'argent, me disant : Monsieur, c'est en tâtonnant que je cherche à satisfaire ma dette, et en même temps il me remit trente six francs.

Monsieur, lui dis-je, souffrez que je vous repré-

sente que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en aussi bonne compagnie que la vôtre. Permettez que je vous en remette les deux tiers, et qu'en échange je donne à madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme et la pauvre femme tombèrent des nues; j'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes, et je m'en suis allé, emportant leurs bénédictions et leurs douze livres, que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connaît; c'est M. de Courvoisier, colonel-commandant du régiment d'Anhalt, qui était à Metz, sous les ordres de mon frère[1], et qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il était ici, j'ai été le chercher, et il m'a donné sa parole d'honneur du secret; il le garde même dans sa famille.

Il a un vieux père et une vieille mère de cette ancienne pâte dont on a perdu la composition. Il a deux sœurs, dont l'une a quarante ans et l'autre vingt; la cadette est belle comme un ange; je la peins à cette heure, et elle n'est occupée qu'à chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, M. Belpré et moi, dans toutes les assemblées sous le même nom; et nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitants qu'on n'en trouverait dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes

1. Charles-Marc-Jean-François de Boufflers-Remiencourt, né le 10 août 1736, menin du Dauphin en 1752. Il mourut le 5 septembre 1774, à Chanteloup, pendant une visite qu'il y faisait au duc de Choiseul exilé.

filles ou femmes, il ne s'en trouve pas quatre de laides, et pas une de catin. O le bon et le mauvais pays!

Adieu, madame; voilà une assez longue lettre; si j'y ajoutais ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du roi, contez-lui mes folies, et annoncez-lui une de mes lettres, où je voudrais bien lui manquer de respect, afin de ne le pas ennuyer. Les princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

LETTRE IV

Oh! pour le coup, me voilà dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici où un enrhumé peut cracher à son choix dans l'Océan ou dans la Méditerranée. Où est Pampan[1]? c'est ici qu'il ferait beau le voir grossir les deux mers de sa pituite, au lieu d'en inonder votre chambre. Où est l'abbé Porquet? que je le place, lui et sa perruque, sur le sommet chauve des Alpes, et que sa culotte devienne, pour la première fois, le point le plus élevé de la terre.

1. C'est monsieur Devaux, officier dans la maison du roi Stanislas. (*Édit. de* 1776.)

Pardonnez-moi mon transport, madame; les grandes choses amènent les grandes idées, et les grandes idées les grands mots. J'ai restê longtemps à Vevay; c'est une ville charmante, où il y a une compagnie très agréable. Malgré tout ce que j'avais entendu dire de la sagesse et même de l'austérité des mœurs de ce pays-là, j'ai vu que La Fontaine avait raison de dire que la femme est toujours femme. Non-seulement la femme y est femme, mais elle y est belle.

Je suis à cette heure dans le Valais, frontière d'Italie. C'est le pays le plus indépendant de toute la Suisse; c'est le seul où les femmes aient constamment conservé leur ancien habillement. Ce sont de petits corsets assez bien faits, des mouchoirs croisés assez singulièrement, de petits béguins de dentelle, et de petits chapeaux par-dessus, avec des nœuds de ruban. Je suis occupé d'avoir des vulnéraires de ce pays-ci pour le roi; ils sont infiniment supérieurs à ceux du reste de la Suisse. J'ai dîné et soupé avec le grand et célèbre Haller; nous avons eu pendant et après le repas une conversation de cinq heures de suite, en présence de dix ou douze personnes du pays, qui étaient très étonnées d'entendre raisonner un Français; mais, malgré l'attention et l'applaudissement de tout le monde, j'ai vu que, pour parvenir à une certaine supériorité, les livres valent mieux que les chevaux. Dans peu de jours je verrai Voltaire, dont Haller n'est pas assez jaloux; et, par échelons, après avoir été d'Haller à Voltaire, j'irai de Voltaire à vous. Mettez-moi toujours aux pieds du roi, et

dites-lui que la vue des peuples libres ne me portera jamais à la révolte.

Adieu, maman ; je vous aime partout où je suis, partout où vous êtes.

LETTRE V

Du 10 décembre 1764.

Il faut, ou que vous n'ayez pas reçu mes lettres par la négligence de mon palefrenier qui a oublié de les affranchir, ou que vous vous souciiez bien peu du sang de votre sang, de la chair de votre chair, des os de vos os.

Je suis ici dans l'île de Circé, sans être ni aussi fin, ni aussi brave, ni aussi sage, ni aussi cochon qu'Ulysse et ses compagnons. Lausanne est connue dans toute l'Europe par ses bons pastels et la bonne compagnie : je vis dans une société que Voltaire a pris soin de former et je cause un moment avec les écoliers avant d'aller écouter le maître. Il n'y a pas de jour où je ne reçoive des vers et où je n'en rende ; pas un où je ne fasse un portrait et une connaissance ; pas un où je ne prenne une tasse de chocolat le matin, suivie de trois gros repas ; enfin, je m'amuse au point de vous souhaiter à ma place.

Voici quelques-uns de mes impromptus.

Une fois j'envoyai à une dame de Gentil[1] un por-

1. N. Constant, fille du général Constant de Rebecque, et

trait du diable avec des cornes et une queue; elle me demanda à quel propos :

Ce n'est point sans raison, marquise trop aimable,
Que j'envoyai chez vous le diable et son portrait :
Je ne sais s'il vous tenterait;
Mais vous, vous tenteriez le diable.

Une autre fois deux autres femmes revenaient du prêche, et me demandaient ce que j'avais fait pendant ce temps-là :

Ce matin, comme de vrais anges,
Vous étiez toutes au saint lieu;
Et moi je chantais vos louanges
Quand vous chantiez celles de Dieu.

Je vais après-demain à Ferney, où Voltaire m'attend; il m'a écrit une lettre charmante : je me réjouis de vous parler de lui. Vous avez mieux pris votre temps que moi pour le voir, mais on boit le vin de Tokai jusqu'à la lie. Surtout assurez bien le roi que je reviendrai vrai *philosophe chrétien*[1].

tante de Benjamin Constant, mariée au marquis de Gentils, fils du célèbre marquis de Langallerie. Elle était avec sa belle-sœur, Mme Constant d'Hermanches, Mme d'Aubonne, Mme Denis, une des meilleures actrices du théâtre de Ferney. « Mme d'Hermanches a très-bien joué *Enide*. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de Langallerie, belle comme le jour? Et elle devient actrice, son mari la forme. » Lettre à d'Argental, 25 février 1758, *Œuvres*, t. LVII. p. 495.

1. Le roi Stanislas, qui a beaucoup écrit, qui même avait traduit l'Ancien Testament en vers polonais, fit un petit livre intitulé le *Philosophe chrétien*, pour prouver que les plaisirs innocents ne sont point du tout contraires au système chrétien, ou plutôt au système janséniste. Un nommé Solignac, son copiste, ci-devant jésuite, travailla à ce livre et le mit en lumière. (*Édit. de* 1776.)

Adieu, maman; je vous aime comme on admire le roi dans ma romance pour sa fête.

J'oublie de vous dire quatre bouts-rimés que j'ai remplis dans l'ordre suivant :

Quand je n'aurais ni bras ni *jambe*,
J'affronterais pour vous la balle et le *boulet* ;
Ranimé par vos yeux, je me croirais *ingambe*,
Et je pourrais encore mériter un *soufflet*.

Adieu encore une fois; je vous écrirai de Ferney des choses plus intéressantes.

LETTRE VI

De Ferney.

Enfin me voici chez le roi de Garbe, car jusqu'à présent j'ai voyagé comme la fiancée. Ce n'est qu'en le voyant que je me suis reproché le temps que j'ai passé sans le voir : il m'a reçu comme votre fils, et il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudrait vous faire. Il se souvient de vous comme s'il venait de vous voir, et il vous aime comme s'il vous voyait. Vous ne pouvez point vous faire d'idée de la dépense et du bien qu'il fait. Il est le roi et le père du pays qu'il habite ; il fait le bonheur de ce qui l'entoure, et il est aussi bon père de famille que bon poète. Si on le partageait en deux, et que je visse d'un côté l'homme que j'ai lu, et de l'autre celui que j'entends, je ne sais auquel je courrais. Ses imprimeurs auront

beau faire, il sera toujours la meilleure édition de ses livres.

Il y a ici madame Denis et madame Dupuis, née Corneille. Toutes deux me paraissent aimer leur oncle[1]. La première est bonne de la bonté qu'on aime; la seconde est remarquable par ses grands yeux noirs et un teint brun. Elle me paraît tenir plus de la corneille que du Corneille.

Au reste, la maison est charmante, la situation superbe, la chère délicate, mon appartement délicieux; il ne lui manque que d'être à côté du vôtre; car j'ai beau vous fuir, je vous aime, et j'aurai beau revenir à vous, je vous aimerai toujours.

Voltaire m'a beaucoup parlé de Pampan, et comme j'aime qu'on en parle. Il a beaucoup recherché dans sa mémoire l'abbé Porquet, qu'il a connu autrefois; mais il n'a jamais pu le retrouver : les petits bijoux sont sujets à se perdre.

Adieu, ma belle, ma bonne, ma chère mère; aimez-moi toujours beaucoup plus que je ne mérite, ce sera encore beaucoup moins que je ne vous aime.

Voici un impromptu que j'ai fait dernièrement.

J'arrivai chez une belle dame crotté et mouillé; elle me proposa de me faire donner des souliers de son mari.

De votre mari, belle Iris,
Je n'accepte point la chaussure;
Si je lui donne une coiffure,
Je veux la lui donner *gratis*.

1. A l'égard de Mme Dupuis, née Corneille, et dotée par Voltaire avec le produit du *Commentaire sur Corneille*, ce titre d'oncle n'était qu'un nom d'amitié donné par elle à son protecteur.

LETTRE VII

Du 24 décembre 1764.

J'ai été hier pour la première fois à Genève. C'est une grande et triste ville, habitée par des gens qui ne manquent pas d'esprit, et encore moins d'argent, et qui ne se servent ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'il y a de très joli à Genève, ce sont les femmes ; elles s'ennuient comme des mortes, mais elles mériteraient bien de s'amuser.

Le peuple suisse et le peuple français ressemblent à deux jardiniers, dont l'un cultive des choux, et l'autre des fleurs. Remarquez encore avec moi que moins on est libre, et mieux on aime les femmes. Les Suisses s'en servent moins que les Français, et les Turcs davantage :

Vous dont tout reconnaît l'empire et la beauté,
Sexe charmant, je plains le Suisse qui vous brave :
De quoi peut lui servir sa triste liberté,
Si le ciel vous destine à consoler l'esclave ?

En voilà assez sur les femmes en général ; il est temps de revenir à ma mère, qui est femme aussi, mais d'un ordre supérieur. Elle est aux femmes ce que les séraphins sont aux anges, et les cardinaux aux capucins.

Nous nous sommes amusés hier, une dame Cramer[1],

1. La femme du célèbre imprimeur genevois. C'est elle que

qui a beaucoup d'esprit, et moi, à faire des couplets. En voici un qu'elle a commencé sur le P. Adam [1], jésuite, mais aumônier de Voltaire, et que j'ai fini :

Il faudrait que père Adam
Voulût être mon amant ;
Oui, que la peste me crève,
S'il le veut, je suis son Ève ;
Et je serai, dès demain,
La mère du genre humain.

En voici un que je fis à la dame en même temps que je travaillais à arranger le sien :

Pendant que la chanson s'achève,
Payez-moi le prix qui m'est dû,
Et si jamais vous êtes Ève,
Que je sois le fruit défendu.

Écoutez-en une charmante que Voltaire a faite pour moi à propos de madame Cramer :

Mars l'enlève au séminaire,
Tendre Vénus, il te sert ;
Il écrit avec Voltaire,
Il sait peindre avec Hubert ;

Voltaire avait en vue dans des stances qu'il adressa à Boufflers sur sa pièce du *Cœur* :

Certaine dame honnête, et savante et profonde,
Ayant lu le traité du cœur,
Disait en se pâmant : Que j'aime cet auteur !
Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde !

1. Antoine Adam, jésuite, né en Lorraine vers 1705, professeur au collège que son ordre possédait à Dijon, et recueilli, en 1763, après l'arrêt d'expulsion, par Voltaire, qui en fit son chapelain, « bien qu'il ne fût pas le premier homme du monde. »

Il fait tout ce qu'il veut faire ;
Tous les arts sont sous sa loi :
De grâce, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il sait faire pour toi.

Adieu, madame. Je vous aime comme il faut vous aimer quand on est votre fils, et même quand on ne l'est pas.

LETTRE VIII

Je vous envoie pour vos étrennes un petit dessin d'un Voltaire pendant qu'il perd une partie aux échecs. Cela n'a ni force ni correction, parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumière et au travers de grimaces qu'il fait toujours quand on veut le peindre ; mais le caractère de la figure est saisi, et c'est l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessin soit bien commencé que bien fini, parce qu'on commence par l'ensemble et qu'on finit par les détails.

Je continue à m'amuser ici : je suis toujours fort aimé, quoique j'y sois toujours. Vous ne sauriez vous figurer combien l'intérieur de cet homme-ci est aimable : il serait le meilleur vieillard du monde, s'il n'était point le premier des hommes : il n'a que le défaut d'être fort renfermé ; et sans cela il ne serait point aussi répandu. Il est venu hier chez lui un Anglais qui ne peut se lasser de l'entendre parler anglais, et réciter tous les poëmes de Dryden comme

Panpan récite la *Jeanne*. Cet homme-là est trop grand pour être contenu dans les limites de son pays; c'est un présent que la nature a fait à toute la terre. Il a le don des langues et des *in-folio;* car on ne sait pas comment il a eu le temps d'apprendre les unes et de lire les autres.

J'ai peint ici une jolie femme de Genève, minaudière, avec un grand succès; et comme on la croyait fort difficile, tout le monde est à mes genoux pour des portraits [1]; mais je suis fort las de ne pas vous voir au milieu des différents plaisirs que j'ai ici pour céder aux instances qu'on me fait : j'ai beau m'amuser, vous me manquez partout; il me semble presque que tous mes plaisirs ont besoin de vous.

Adieu, madame la marquise. Il est deux heures, je meurs de sommeil, et je crois même que je vous endors par ma lettre.

1. Voltaire, qui écrivait à cette même date que la gaieté et les saillies de Boufflers « ragaillardissaient ses vieux ans, » a peint ainsi les succès du peintre et de l'homme d'esprit : « Le chevalier de Boufflers est une des singularités qui soient au monde. Il peint au pastel fort joliment. Tantôt il monte à cheval, tout seul, à cinq heures du matin, et s'en va peindre des femmes à Lausanne ; il exploite ses modèles ; de là il court en faire autant à Genève, et de là il revient chez moi se reposer des fatigues qu'il a essuyées avec des huguenotes. » (*Œuvres*, t, LXII, p. 187). — De son côté, Grimm a dit : « Il vient de faire un voyage en Suisse, et comme, entre autres talents, il possède celui de peindre joliment, il a fait le portrait des principaux habitants, et surtout des plus jolies femmes. Les séances, sûrement, n'étaient pas ennuyantes ; des chansons, des vers, cent contes pour rire égayaient les visages que le peintre devait crayonner sur la toile; et pour achever de se faire la réputation d'un homme unique, il ne prenait qu'un petit écu par portrait. Mais, lorsqu'arrivé à Genève, il a voulu reprendre son véritable nom, peu s'en est fallu qu'on ne l'ait regardé comme un aventurier. » Février 1765. *Corresp. littér. de Grimm*, Paris, Garnier, 1878, t. VI, p. 192.

LETTRE IX

Vous jouez un peu le personnage *ggio muto* dans notre correspondance; je dirais à quelque autre qu'elle n'en est pas moins aimable : mais vous ne gagnez rien à vous faire prier; vous avez une avarice d'esprit qui n'est point pardonnable avec vos richesses. Je vois qu'il faudra bientôt que je retourne à Lunéville pour vous aider à m'écrire. Enfin j'ai rompu le vœu que j'avais fait de ne point faire des vers chez Voltaire : il m'en a fait de si jolis, que cela est devenu pour moi une affaire de reconnaissance. Les dieux ont recompensé la pureté de mes intentions, et, pour la première fois de ma vie, j'ai fait quelques vers de suite sans être mécontent de moi.

Souvenez-vous de moi, madame, auprès de vous et auprès du roi; dites-lui de ma part sur la nouvelle année

De tout temps, unanimement,
Sire, on vous la souhaite bonne ;
Et, pour répondre au compliment,
Votre Majesté nous la donne.

Et vous, ma chère maman, comme vous valez mieux que tout ce qui m'amuse ici, pour briser tous mes liens, mandez-moi que vous êtes malade et que vous

avez besoin de moi : ce sera une raison pour tout brusquer et pour revoler à vous. Mais n'allez pas vous y prendre grossièrement, parce que je serai obligé de montrer votre lettre.

A la suite de ces lettres de Boufflers, se placent naturellement les récits que le prince de Ligne et Chabanon, l'un poète et musicien, apprenti de Voltaire dans l'art tragique, l'autre, grand seigneur, homme d'esprit toujours et écrivain à ses heures, nous font, à des points de vue très différents, de leur visite à Ferney. Ils comblent — avec le récit de Grétry, que nous y joignons, — l'intervalle qui existe entre les lettres de Boufflers, et celles de madame Suard en 1775.

MON SÉJOUR CHEZ VOLTAIRE[1]

PAR LE PRINCE DE LIGNE[2]

1763

Ce que je pouvais faire de mieux chez M. de Voltaire, c'était de ne pas lui montrer de l'esprit. Je ne lui parlais que pour le faire parler. J'ai été huit jours dans sa maison, et je voudrais me rappeler les choses sublimes, simples, gaies, aimables, qui partaient sans cesse de lui; mais en vérité, c'est impossible. Je riais ou j'admirais. J'étais toujours dans l'ivresse. Jusqu'à ses torts, ses fausses connaissances, ses engouements, son manque de goût pour les beaux-arts, ses caprices, ses prétentions, ce qu'il ne pouvait pas être et ce qu'il

1. Ce récit se trouve dans les *Lettres et Pensées du maréchal prince de Ligne, publiées par la baronne de Staël-Holstein*, Paris, Paschaud, 1809, in-8°.

2. Charles-Joseph, prince de Ligne (1735-1814), fils de Claude-Lamoral, prince de Ligne, et d'Élisabeth-Alexandrine-Charlotte de Salm-Salm, célèbre par son esprit et ses talents militaires. Il visita Ferney vers le milieu de l'année 1763. Voltaire lui écrivait peu après : « Je désire plus que je ne l'espère vous voir entre nos montagnes; l'apparition que vous avez faite nous a laissé des regrets qui dureront longtemps. » Lettre du 26 novembre 1763. Et encore : « Nous avons vu des gens de toutes les nations, mais personne qui nous ait inspiré tant d'attachement et donné tant de regrets. » 18 février 1764. *Œuvres*, t. LXI, p. 330.

était, tout était charmant, neuf, piquant et imprévu. Il souhaitait de passer pour un homme d'Etat profond, ou pour un savant, au point de désirer d'être ennuyeux. Il aimait alors la constitution anglaise[1]. Je me souviens que je lui dis : « Monsieur de Voltaire, ajoutez-y son soutien, l'Océan, sans lequel elle ne durerait pas... »

« L'Océan, me dit-il, vous allez me faire faire bien des réflexions là-dessus. » On lui annonça un jeune homme de Genève qui l'ennuyait : « Vite, vite, dit-il, du Trochin, » c'est-à-dire qu'on le fit passer pour malade. Le Genevois s'en alla. — « Que dites-vous de Genève, » me dit-il un jour, sachant que j'y avais été le matin. Je savais que dans ce moment-là il détestait Genève[2]. — « Ville affreuse ! » lui répondis-je, quoique cela ne fut pas vrai. — Je racontai à M. de Voltaire, devant madame Denis, un trait qui lui était arrivé, croyant que c'était à madame de Graffigny. M. de Ximenès[3] l'avait défiée de lui dire un vers dont il ne lui nomma point tout de suite l'auteur. Il n'en manqua pas un. Madame Denis, pour le prendre en défaut, lui en dit quatre, qu'elle fit sur-le-champ. « Eh bien ! monsieur le marquis, de qui cela est-il ? — De la chercheuse d'esprit, madame. »

« Ah ! ah ! bravo ! bravo ! dit M. de Voltaire; pardi, je crois qu'elle fut bien bête. — Riez-en donc, ma nièce. » Il était occupé alors à déchirer et paraphraser

1. Ces sentiments de Voltaire se trouvent surtout exprimés dans l'article Gouvernement du *Dictionnaire philosophique*.

2. C'était une suite des désagréments qu'il avait eus avec la République au sujet de son drame de *Saül*, Genève, 1763, in-8°.

3. Augustin-Marie, marquis de Ximenès (1726-1817), auteur des tragédies d'*Épicharis* (1753), et d'*Amalazonte* (1754), et de poésies. Correspondant de Voltaire, il le célébra dans un poème *Aux mânes de Voltaire* (1779).

l'*Histoire de l'Église*[1], par l'ennuyeux abbé de Fleury. « Ce n'est pas une histoire, me dit-il en en parlant, ce sont des histoires. Il n'y a qu'à Bossuet et à Fléchier que je permette d'être bons chrétiens. — Ah! monsieur de Voltaire, lui dis-je, et aussi à quelques révérends pères, dont les enfants vous ont assez joliment élevé. » Il me dit beaucoup de bien d'eux. « Vous venez de Venise? Avez-vous vu le procurateur Procccurante? — Non lui dis-je, je ne me souviens pas de lui. — Vous n'avez donc pas lu *Candide*[2]? » me dit-il, en colère : car il y avait un temps où il aimait toujours le plus un de ses ouvrages. — « Pardon, pardon, monsieur de Voltaire, j'étais en distraction; je pensais à l'étonnement que j'éprouvai quand j'entendis chanter la *Jérusalem* du Tasse aux gondoliers vénitiens. — Comment donc? Expliquez-moi cela, je vous prie. — Tels que jadis Ménalque et Mélibée, ils essaient la voix et la mémoire de leurs camarades, sur le *Canal Grande*, pendant les belles nuits d'été. L'un commence en manière de récitatif, et un autre lui répond et continue. Je ne crois pas que les fiacres de Paris sachent la *Henriade* par cœur, et ils entonneraient bien mal ses beaux vers, avec leur ton grossier, leur accent ignoble et dur, et leur gosier et leur voix à l'eau-de-vie. — C'est que les Welches sont des barbares, des ennemis de l'harmonie, des gens à vous égorger, monsieur. Voilà le peuple, et nos gens d'es-

1. Voltaire, après avoir dit que cette *Histoire* « était la meilleure qu'on eût faite » (*Œuvres*, t. XIV, p. 262), l'apprécie tout autrement dans plusieurs passages de ses Œuvres, et surtout dans ses lettres à Frédéric II, à l'occasion de la préface mise par ce prince en tête d'un *Abrégé* qui en fut fait, et qu'on brûla à Berne. *Œuvres*, t. LXIII, p. 178, 186, 192 et 231.

2. Ce roman avait paru en 1759. Voir chap. 25 : *Visite chez le seigneur Pococurante, noble vénitien.*

prit en ont tant, qu'ils en mettent jusques dans les titres de leurs ouvrages. Un livre de l'*Esprit*[1], c'est l'esprit follet que celui-là. L'*Esprit des Lois*, c'est l'esprit sur les lois. Je n'ai pas l'honneur de le comprendre. Mais j'entends bien les *Lettres persanes* : bon ouvrage que celui-là. — Il y a quelques gens de lettres dont vous paraissez faire cas. — Vraiment, il le faut bien ; d'Alembert, par exemple, qui, faute d'imagination, se dit géomètre; Diderot, qui, pour faire croire qu'il en a, est enflé et déclamateur ; et Marmontel, dont, entre nous, la poétique est inintelligible. Ces gens-là diraient que je suis jaloux. Qu'on s'arrange donc sur mon compte. On me croit frondeur, et flatteur à la cour; en ville trop philosophe; à l'Académie, ennemi des philosophes ; l'Ante-Christ à Rome, pour quelques plaisanteries sur des abus, et quelques gaietés sur le style oriental; précepteur de despotisme au parlement; mauvais Français pour avoir dit du bien des Anglais; voleur et bienfaiteur des libraires; libertin pour une *Jeanne* que mes ennemis ont rendue plus coupable; curieux et complimenteur des gens d'esprit, et intolérant parce que je prêche la tolérance. »

« Avez-vous jamais vu une épigramme ou une chanson de ma façon? C'est là le cachet des méchants. Ces Rousseau m'ont fait donner au diable. J'ai bien commencé avec tous les deux. Je buvais du vin de Champagne avec le premier chez votre père, et votre parent le duc d'Aremberg[2], où il s'endormait

1. Le livre *De l'Esprit*, 1758, in-4°, dans lequel Helvétius (1715-1771), ramène tous nos mouvements d'action à la sensibilité, et à la passion.

2. Léopold-Philippe-Charles-Joseph de Ligne, duc d'Aremberg (1690-1754), protecteur de J.-B. Rousseau, et que Voltaire vi-

à souper. J'ai été en coquetterie avec le second; et, pour avoir dit qu'il me donnait envie de marcher à quatre pattes[1], me voici chassé de Genève, où il est détesté. »

Il riait d'une bêtise imprévue, d'un misérable jeu de mots, et se permettait aussi quelque bêtise. Il était au comble de la joie, en me montrant une lettre du chevalier de l'Isle[2], qui venait de lui écrire pour lui reprocher d'avoir mal fait une commission de montre. « *Il faut que vous soyez bien bête, Monsieur,* » etc. C'est, je crois, à moi qu'il dédia sa plaisanterie, tant répétée depuis, sur la Corneille[3]; et j'y donnai sujet lorsqu'il me demanda comment je la trouvais : *nigra*, lui répondis-je, sans être *formosa*. Il ne me fit pas grâce de son P. Adam, et me remercia d'avoir donné asile au P. Griffet, qu'il aimait beaucoup, ainsi que le P. Neuville, qu'il me recommanda[4].

sita à son château d'Enghien, près Bruxelles, en 1739. Voir les *Lettres de la marquise du Châtelet*, Charpentier, 1878, p. 150 et 170.

1. C'est ainsi que Palissot montra sur la scène Jean-Jacques dans sa comédie des *Philosophes*, qui fit tant de bruit (1760).

2. Le chevalier de l'Isle, officier de cavalerie, connu dans la société de son temps par ses fables et ses jolies chansons. Il visita Ferney en septembre 1773. L'abbé Barthélemy écrivait, le 3 octobre, à Mme du Deffand : « De l'Isle est enchanté de Voltaire, il a passé quinze jours avec lui ; ils ont parlé de tout le monde et de toutes les choses possibles ; il l'a trouvé extrêmement gai et se plaignant toujours de ses maux, ce qui ne l'empêche pas de souper très-longuement et de très-bon appétit, de se promener beaucoup, de faire des ouvrages, d'écrire et de recevoir incessamment des lettres, de rire de toutes les sottises qui se sont faites et se feront pendant les siècles des siècles. » *Corresp. de Mme du Deffand, publiée par le marquis de Sainte-Aulaire*, Paris, 1867, t. III, p, 9.

3. Mme Dupuis, née Marie Corneille.

4. Le père Griffet (1698-1771), savant continuateur de l'*Histoire de France* du P. Daniel pour les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. — Le P. Frey de Neuville (1693-1774), le meilleur

Il me dit un jour : « On prétend que je crève les critiques. Tenez, connaissez-vous celle-ci? Je ne sais où diable cet homme, qui ne sait pas l'orthographe et qui force quelquefois la poésie comme un camp, a si bien fait ces quatre vers sur moi :

Candide est un petit vaurien
Qui n'a ni pudeur ni cervelle.
Ah! qu'on le reconnaît bien
Pour le cadet de la Pucelle.

— Vous me paraissez mal avec lui dans ce moment, lui dis-je. C'est querelles d'Allemand et d'amant à la fois. » — La petite bêtise le fit sourire : il en disait souvent et aimait à en entendre. On aurait dit qu'il avait quelquefois des tracasseries avec les morts, comme on en a avec les vivants. Sa mobilité les lui faisait aimer, tantôt un peu plus, tantôt un peu moins. Par exemple, alors, c'était Fénelon, La Fontaine et Molière qui étaient dans la plus grande faveur.

« Ma nièce, donnons-lui en, du Molière, dit-il à madame Denis. Allons dans le salon, sans façon, les *Femmes savantes* que nous venons de jouer. » Il fit Trissotin on ne peut plus mal, mais s'amusa beaucoup de ce rôle. Mademoiselle Dupuis, belle-sœur de la Corneille, qui jouait Martine, me plaisait infiniment, et me donnait quelquefois des distractions, lorsque ce grand homme parlait. Il n'aimait pas qu'on

prédicateur depuis Massillon. Voltaire écrivait à leur sujet au prince de Ligne : « Je vous félicite d'avoir à Bruxelles les Griffet et les Neuville ; ce sont les jésuites qui avaient le plus de réputation en France. J'en ai un chez moi qui dit fort proprement la messe et qui joue très-bien aux échecs ; il s'appelle Adam, et quoiqu'il ne soit pas le premier homme du monde, il a du mérite. » Lettre du 14 mars 1765, t. LXII, p. 243.

en eût. Je me souviens qu'un jour que ces belles servantes suisses, nues jusqu'aux épaules à cause de la chaleur, passaient à côté de moi, ou m'apportaient de la crème, il s'interrompit, et, prenant en colère leurs beaux cous à pleines mains, il s'écria : « Gorge par-ci, gorge par-là, allez au diable ! »

Il ne prononça pas un mot contre le christianisme, ni contre Fréron. « Je n'aime pas, disait-il, les gens de mauvaise foi, et qui se contredisent. Ecrire en forme pour ou contre les religions est d'un fou. Qu'est-ce que c'est que cette profession de foi du Vicaire savoyard, de Jean-Jacques, par exemple? » C'était le moment où il lui en voulait le plus, et dans ce moment même qu'il disait que c'était un monstre, qu'on n'exilait pas un homme comme lui, mais que le bannissement était le mot, on lui dit : « Je crois que le voilà qui entre dans votre cour. — Où est-il, le malheureux? s'écria-t-il, qu'il vienne, voilà mes bras ouverts. Il est chassé peut-être de Neuchâtel, et des environs. Qu'on me le cherche. Amenez-le-moi ; tout ce que j'ai est à lui[1]. »

1. A la suite de l'arrêt qui condamnait *Émile* à être brûlé (22 juin 1762) et de l'ordonnance de prise de corps lancée contre lui, Rousseau s'était enfui à Motiers-Travers, près de Neuchâtel, ne pouvant s'arrêter ni à Genève, où son livre avait été également condamné, ni à Berne, où un arrêté de bannissement avait été pris contre lui. L'auteur d'*Émile* accusait Voltaire de n'être pas resté étranger aux mesures dont il avait été l'objet en Suisse. C'était aller trop loin, paraît-il, et Pougens, d'après le témoignage d'un avocat genevois, M. de Végobre, confirme ainsi le récit du prince de Ligne : « On était à déjeuner ; M. de Végobre, assis près de madame Denis, prenait paisiblement son café. Les lettres de Paris, les papiers publics arrivent ; M. de Voltaire ouvre et lit : sa physionomie s'altère et devient sombre ; on l'interroge ; il donne ses lettres à sa nièce, et les papiers à M. de Végobre, en lui disant d'en faire tout haut la lecture. On y racontait fort au long l'histoire de la persécution qu'éprouvait alors le célèbre et malheureux auteur de la profession de foi du Vicaire savoyard :

M. de Constant lui demanda, en ma présence, son *Histoire de Russie*[1]. « Vous êtes fou, dit-il. Si vous voulez savoir quelque chose, prenez celle de La Combe[2]. Il n'a reçu ni médaille, ni fourrures, celui-là[3]. »

Il était mécontent alors du parlement[4], et quand il rencontrait son âne[5] à la porte du jardin : « Passez,

le décret de prise de corps lancé contre lui, sa fuite; M. de Voltaire n'y tint plus, il se mit à fondre en larmes, et de ce ton de voix moitié solennel, moitié sépulcral qui lui était propre, il s'écria à diverses reprises : « Qu'il vienne! qu'il vienne! Je le recevrai à bras ouverts : il sera ici plus maître que moi : je le traiterai comme mon propre fils.» Charles Pougens, *Lettres philosophiques à madame****, Paris, 1826, p. 85. Voir encore La Borde, *Lettres sur la Suisse*, t. I, p. 248.

1. *L'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand*, composée par Voltaire pour plaire à Catherine II, parut en 1759.

2. Jacques Lacombe (1724-1811), auteur d'une *Histoire des Révolutions de Russie*, Paris, 1763, in-12,

3. Chamfort a dit : « M. Poissonnier, le médecin, après son retour de Russie, alla à Ferney, et parla à M. de Voltaire de tout ce qu'il avait dit de faux et d'exagéré sur ce pays-là : « Mon ami, répondit naïvement Voltaire au lieu de s'amuser à contredire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, et je suis très frileux. » *Œuvres de Chamfort*, Paris, 1866, in-12, t. I, p. 37.

4. Par arrêt du 6 février 1759, le Parlement avait condamné le poème de la *Religion naturelle*.

5. Ce n'est pas la seule fois que cet âne fournit à Voltaire une occasion d'épigramme. Le jeune comte de Lauraguais raconte ainsi un épisode de la visite qu'il fit à Ferney en 1761 : « Allons à présent, me dit-il, dans le jardin. Fort étonné d'y trouver un âne qui y broutait le gazon : Est-ce que vous ne reconnaissez pas Fréron? me dit-il. Si fait, lui dis-je; il y a bien quelque chose à dire sur le corps, mais la figure est frappante et je n'en suis que plus surpris de la trouver chez vous. Je ne vous croyais pas si bien avec Fréron. Sa personne, reprit-il, est à merveille avec M. Ramponeau à Paris; mais sa figure est fort bien chez moi. Tel que vous me voyez, je ne suis plus guère tel qu'on me lit; j'ai besoin quelquefois de colère, et cette figure m'en donne quand j'en ai besoin. » *Lettre de L.-B Lauraguais à madame**** (d'Ussel), Paris, Buisson, 1802, p. 60; citée par M. Desnoiresterres, *Voltaire et J.-J. Rousseau*, Paris, 1874, p. 117.

je vous prie, monsieur le président, » disait-il. Ses méprises par vivacité étaient fréquentes et plaisantes. Il prit un accordeur de clavecin de sa nièce, pour son cordonnier, et après quantité de méprises, lorsque cela s'éclaircit : « Ah! mon Dieu, Monsieur, un homme à talents. Je vous mettais à mes pieds, c'est moi qui suis aux vôtres. »

Un marchand de chapeaux et de souliers gris entre tout d'un coup dans le salon. M. de Voltaire (qui se méfie tant des visites qu'il m'avoua que, de peur que la mienne ne fût ennuyeuse, il avait pris médecine à tout hasard, afin de pouvoir se dire malade) se sauve dans son cabinet. Ce marchand le suivait, en lui disant : « Monsieur, Monsieur, je suis le fils d'une femme pour qui vous avez fait des vers. — Oh! je le crois, j'ai fait tant de vers pour tant de femmes! Bonjour, Monsieur. — C'est madame de Fontaine-Martel[1]. — Ah! ah! Monsieur, elle était bien belle. Je suis votre serviteur (et il était prêt à rentrer dans son cabinet). — Monsieur, où avez-vous pris ce bon goût qu'on remarque dans ce salon? Votre château, par exemple, est charmant. Est-il bien de vous? — (Alors Voltaire revient.) Oh! oui, de moi, Monsieur; j'ai donné tous les dessins. Voyez ce dégagement et cet escalier. Eh bien! — Monsieur, ce qui m'a attiré en Suisse, c'est le plaisir de voir M. de Haller[2]. (M. de Voltaire, rentrait dans son cabinet.) Monsieur, Monsieur, cela doit avoir beaucoup coûté. Quel charmant

1. La baronne de Fontaine-Martel, à laquelle Voltaire dédia son poëme du *Temple de l'Amitié*, en 1732.

2. Albert de Haller (1708-1777), le célèbre poète et savant bernois, avec lequel Voltaire fut en délicatesse, et que l'empereur François II affecta de visiter, au commencement de 1777, tandis qu'il ne s'arrêtait pas à Ferney.

jardin! — Oh! par exemple, disait M. de Voltaire (en revenant), mon jardinier est une bête, c'est moi, Monsieur, qui ai tout fait. — Je le crois. Ce M. de Haller, Monsieur, est un grand homme. (M. de Voltaire rentrait.) Combien de temps faut-il, Monsieur, pour bâtir un château à peu près aussi beau que celui-ci? » (M. de Voltaire revenait dans le salon). — Sans le faire exprès, ils me jouèrent la plus jolie scène du monde; et M. de Voltaire m'en donna bien d'autres plus comiques encore, par ses vivacités, ses humeurs, ses reparties. Tantôt homme de lettres, et puis grand seigneur de la cour de Louis XIV, et puis homme de la meilleure compagnie.

Il était comique lorsqu'il faisait le seigneur de village. Il parlait à ses manants comme à des ambassadeurs de Rome, ou des princes de la guerre de Troie. Il ennoblissait tout. Voulant demander pourquoi on ne lui donnait jamais du civet à dîner, au lieu de s'en informer tout uniment, il dit à un vieux garde : « Mon ami, ne se fait-il donc plus d'émigration d'animaux de ma terre de Tournay à ma terre de Ferney. »

Il était toujours en souliers gris, bas gris de fer roulés, grande veste de basin, longue jusqu'aux genoux, grande et longue perruque, et petit bonnet de velours noir. Le dimanche il mettait quelquefois un bel habit mordoré, uni, veste et culotte de même, mais la veste à grandes basques, et galonnée en or, à la bourgogne, galons festonnés et à lames, avec de grandes manchettes à dentelles jusqu'aux bouts des doigts, *car avec cela*, disait-il, *on a l'air noble*. M. de Voltaire était bon pour tous ses alentours et les faisait rire. Il embellissait tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait. Il fit des questions à un officier de

mon régiment, qu'il trouva sublime dans ses réponses. « De quelle religion êtes-vous, monsieur? lui demanda-t-il. — Mes parents m'ont fait élever dans la religion catholique. — Grande réponse! dit M. de Voltaire, il ne dit pas qu'il le soit. » Tout cela paraît ridicule à rapporter et fait pour le rendre ridicule; mais il fallait le voir, animé par sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde; porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres; rapportant tout à ce qu'il écrivait, à ce qu'il pensait; faisant parler et penser ceux qui en étaient capables; donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant pour de pauvres familles, et bon homme dans la sienne; bon homme dans son village, bon homme et grand homme tout à la fois, réunion sans laquelle l'on n'est jamais complétement ni l'un ni l'autre; car le génie donne plus d'étendue à la bonté, et la bonté plus de naturel au génie.

CHABANON A FERNEY[1]

1766-1767

J'ai fait plusieurs voyages[2] à Ferney. Le plus court a été de six semaines; le plus long, de six mois. Mais quinze jours passés à la campagne font mieux connaître un homme que les plus longues relations à Paris. J'ai vu étudié Voltaire sous plus d'un rapport. Mme Denis, sa nièce, la petite Corneille[3], M. Dupuis et quelques autres personnes résidaient habituellement chez lui. Un homme de lettres[4], d'un talent et

1. Michel-Paul-Gui de Chabanon (1730-1792). Connu d'abord par des traductions du grec et par des travaux d'érudition qui le firent admettre, dès 1760, à l'Académie des Inscriptions, il essaya moins heureusement du théâtre, ce qui ne l'empêcha pas de remplacer Foncemagne à l'Académie française en 1780. Il était de plus très bon violoniste. Voir sur lui une excellente notice dans les *Mémoires de Malouet*, Paris, 1868, publiés par le savant et respectable baron Malouet. Nous empruntons le récit de son séjour à Ferney à l'ouvrage peu connu et très-intéressant : *Tableau de quelques circonstances de ma vie, suivi de ma liaison avec mon frère Maugris*, *Œuvres posthumes de Chabanon*, Paris, 1795, in-8°, p. 104 et s.

2. Le premier eut lieu en février 1766, le second en 1767 (mars-novembre.)

3. Cette demoiselle Corneille, qui ne descendait pas du grand Corneille, mais d'un oncle de celui-ci, avait été mariée par Voltaire, en 1763, à Dupuits de La Chaux, cornette dans la Colonnelle-générale.

4. La Harpe (1730-1803), qui, déjà connu par la tragédie de

d'une réputation distingués, passait dans son château un temps considérable. J'ai fait une tragédie sous ses yeux et sous sa dictée. Chacune de ces relations m'a présenté Voltaire sous un point de vue différent. Je transmets d'autant plus volontiers à l'avenir ce que j'ai connu de cet homme célèbre, que les historiens de sa vie ne parleront vraisemblablement pas de lui, avec cet abandon de franchise que je me permets de mettre dans mes dépositions. Rien n'est certainement aussi curieux pour la postérité qu'une juste et parfaite connaissance de l'homme qu'elle admire dans ses ouvrages. Mais cette connaissance fidèle et entière, on ne l'a presque jamais. Un zèle, bien ou mal entendu, cache les torts, dissimule les faiblesses, altère le motif des actions; enfin, de la vie d'un homme, il vous arrive quelques feuillets pleins de mensonges complaisants. Il a vécu soixante ou quatre-vingts ans : on vous tient compte de dix ou douze instants de sa vie, que l'on décore pompeusement du titre de son histoire...

C'est au mois de février de l'année 1766 que j'allai pour la première fois à Ferney. Je fuyais Lucinde : je n'avais auprès de Voltaire aucune recommandation[1]; il ne connaissait mon nom que par l'hom-

Warwick (1763), dont l'édition contenait, en guise de préface, une *Lettre à Voltaire*, était venu à Ferney, au commencement de 1765, avec une autre tragédie en poche, *Pharamond*.

1. Dès 1764, Chabanon avait été recommandé à Voltaire par d'Alembert, avec lequel d'ailleurs il était fort lié. (Voir le *Tableau de quelques circonstances de ma vie*, p. 30). Voici comment celui-ci l'avait présenté lui et ses ouvrages au patriarche de Ferney : « Vous recevrez, mon cher et illustre maître, presque en même temps et peut-être en même temps que cette lettre, par le canal du frère Damilaville, un ouvrage intitulé : *Sur le sort de la poésie en ce siècle philosophe*, et d'autres pièces de littérature et de poésie dont je recommande l'auteur à vos bontés. C'est un de mes amis,

mage de quelques bagatelles littéraires, que de loin je lui avais adressées.

La nouveauté des objets que cette route offrait à mes yeux, les hautes montagnes du Cerdon et du Crédo encore couvertes de neiges, les vallons qui sont à leur pied, dans lesquels mille sources fugitives se cherchent, s'atteignent, se croisent et se fuyent tour à tour; la silencieuse et triste uniformité du lac Nantua, que l'on côtoie si longtemps, et qui ressemble à l'un des lacs de l'enfer; la rivière du Din, qui formait alors un torrent impétueux et submergeait les campagnes; le Rhône, que l'on voit de deux cents pieds de haut rouler son onde immense dans un lit resserré et tout hérissé de rochers, la chute de ce fleuve et sa chute souterraine : tous ces objets, que nul voyageur ne voit sans émotion, en causaient une plus vive encore au voyageur novice, qui n'avait pour objet de comparaison que Montmartre et la Seine.

L'une des idées qui m'affecta le plus longtemps, fut de considérer ces hautes montagnes comme le laboratoire de la nature. Je l'y voyais enfermée, telle qu'un chimiste actif et laborieux. Je voyais entassés autour d'elle tous les matériaux de l'univers, qu'elle divisait et subdivisait en espèces différentes. Je voyais des fleuves immenses descendre à sa voix de

nommé Chabanon, de l'Académie des Belles-Lettres, qui est digne par ses talents et son caractère de vous intéresser. Je crois que vous serez content de l'ouvrage et de la lettre qu'il y a jointe, et je compte assez sur votre amitié pour moi pour espérer que vous voudrez bien l'étendre jusqu'à lui. » Lettre de d'Alembert à Voltaire, 29 août 1764. *Œuvres*, t. LXI, p. 553. Cependant il ne paraît pas qu'à ce premier voyage de 1766, Chabanon ait été précédé par aucune lettre de d'Alembert, ce qui concilierait ce passage du *Tableau* avec la lettre précédente.

la cime des montagnes et s'échapper, par divers chemins, des réservoirs où elle les avait amassés.

A ces idées, qui m'occupèrent en effet dans la route, se mêlait celle du grand homme que j'allais voir. Une inquiète curiosité me peignait d'avance ses traits, sa figure, l'accueil qu'il m'allait faire. Je me le représentais, dans le même instant, écrivant tout ce qu'il a fait de plus beau dans sa vie. Ainsi mon imagination fesait l'office d'un verre ardent, qui réunit dans un foyer les rayons du soleil épars et divisés. Dès que j'eus passé Saint-Genis, la dernière poste, tout ce que je voyais au loin me semblait Ferney; et ma pensée, pénétrant dans l'intérieur de tous les châteaux, y cherchait Voltaire.

Dès qu'on m'annonça chez lui, il vint à moi, et m'embrassa. Je le considérai avec une attention particulière; et je ne trouvai pas d'abord dans son visage la figure dont ses divers portraits [1] m'avaient donné l'idée. Je le lui dis. « Dans quelque temps vous me retrouverez, me dit-il : on apprend à me voir. » Il me présenta à Mme Denis, m'installa dans la chambre où je devais coucher, et retourna ensuite à son travail [2].

J'aimerais à peindre l'état dans lequel je me trouvai le lendemain à mon réveil. L'aspect de ces lieux pittoresques et nouveaux pour moi, le voisinage du grand homme près de qui j'habitais, l'impression qu'il avait déjà faite sur moi, voilà ce qui m'occupait

1. Voir pour ces portraits : Desnoiresterres, *Iconographie de Voltaire*, Didier, Paris, 1878.

2. Peu de temps après l'arrivée de Chabanon à Ferney, Voltaire écrivait à d'Alembert : « Nous avons ici M. de Chabanon ; il est musicien, poète, philosophe et homme d'esprit. » Lettre du 12 mars 1766, *Œuvres*, t. LXIII, p. 94.

principalement. J'appartenais de droit à ces objets neufs et intéressants : mais j'apercevais, comme dans un lointain reculé, l'image de Lucinde. L'impérieuse habitude d'un sentiment délicieux me dominait encore; et les sombres reflets du passé ternissaient en quelque sorte ma situation présente, comme un fond obscur amortit des couleurs qu'on y applique. Que dirai-je encore pour rendre plus sensible cette situation un peu singulière? J'existais à la fois dans des temps et des lieux différents, au présent et au passé, près de Voltaire et de Lucinde.

J'avais envoyé, de Paris, à Voltaire une tragédie de moi, *Virginie*[1]. Il me dit que le talent de Racine, combiné avec celui de Corneille, ne ferait pas réussir ce sujet sur notre théâtre[2]. Il offre, en effet, d'énormes

1. Dès le mois de juin 1765, c'est-à-dire dix mois avant le premier voyage de Chabanon à Ferney, Voltaire lui écrivait : « M. de La Harpe a un feu céleste qu'il ne doit qu'à lui ; mais il n'y fait encore rien cuire, et vous aurez achevé votre *Virginie* avant qu'il ait fait le plan de sa pièce. C'est dommage que nous n'ayons eu depuis Pharamond de prince ni de ministre qui aient violé des filles. » Lettre du 25 juin 1765, *Œuvres*, t. LXII, p. 367.

2. Dans une lettre à Chabanon, Voltaire disait : « Je m'intéresse vivement à vous ; le sujet m'a paru d'une difficulté presque insurmontable. Ne m'en croyez pas, consultez ceux de vos amis qui ont le plus d'usage du théâtre, et le goût le plus sûr... Il ne faudrait vous compromettre à donner une pièce qu'en cas que... vous-même, en revoyant votre pièce après l'avoir oubliée, vous vous sentissiez intérieurement entraîné par l'intérêt de l'intrigue... Vous jugerez si elle est assez vraisemblable et assez attachante ; c'est là ce qui fait réussir les pièces au théâtre : la diction, la beauté continue des vers, c'est pour la lecture... Je ne sais si je me trompe, mais j'aurais souhaité que Virginie n'eût point eu trois amants ; j'aurais voulu que l'état d'esclave dont elle est menacée eût été annoncé plus tôt, et que cet avilissement eût fait un beau contraste avec les sentiments romains de cette digne fille... La conspiration d'Appius ne me paraît point faire un assez grand effet, elle empêche seulement que l'amour en fasse... J'aurais aimé encore à voir dans Virginius un simple citoyen pauvre, et fort de cette

difficultés. La plus grande de toutes est d'empêcher qu'Appius soit un scélérat vil et méprisable, que son crime ne soit une basse atrocité. Le théâtre français, et nous devons nous en féliciter, rejette ce qui ne doit produire qu'une impression d'horreur et de dégoût. Le crime y veut être ennobli par la grandeur de ses motifs, par la hardiesse de ses entreprises. Il faut qu'en le détestant, on puisse l'admirer. Quiconque détruirait ces principes fondamentaux, laisserait la scène en proie à tous les monstres dégoûtants que l'on voudrait y introduire : et les jugements de la Tournelle deviendraient à la fin le répertoire de nos pièces tragiques.

Malgré l'arrêt de proscription qu'un grand homme a prononcé sur le sujet de Virginie, je ne m'étonnerais pas qu'un homme de génie la traitât avec succès. La main-d'œuvre fait tout. Voltaire lui-même l'a dit et prouvé par ses ouvrages. Il pensait que le plan de *Cinna*, dépouillé de toutes les richesses dont l'exécution l'a embelli, pouvait n'être pas regardé comme un sujet heureux. On ne doit soupçonner nulle mauvaise intention dans ce jugement, puisque *Cinna* est, de toutes les pièces de Corneille, celle que Voltaire a le plus admirée [1].

pauvreté même... » Lettre du 13 janvier 1766. Le jour même il écrivait à d'Argental : « Nous avons lu *Virginie* à tous nos acteurs ; aucun n'a voulu y accepter un rôle. Je ne sais pas si la troupe de Paris est moins difficile que celle de Ferney, mais on a trouvé l'intrigue froide, la pièce mal construite, sans aucun intérêt, sans vraisemblance, sans beauté ; on ne peut être plus mécontent. » *Œuvres*, t. LXIII, p. 18 et 19.

1. Voltaire a dit de *Cinna* : « Ce n'est pas ici une pièce telle que les *Horaces* : on y voit bien le même pinceau, mais l'ordonnance du tableau est très-supérieure. Il n'y a point de double action... ; c'est toujours la même intrigue. Les trois unités sont aussi parfaitement observées qu'elles puissent l'être, sans que l'action soit

La difficulté d'un travail, loin de m'en dégoûter, me le fait trouver plus piquant. Si d'autres soins et celui du repos ne m'eussent pas éloigné du théâtre, il est vraisemblable que mon obstination se serait roidie contre les difficultés du sujet de Virginie... Lorsque je communiquai à Voltaire ma tragédie de *Virginie*, elle différait entièrement du plan qu'on vient de lire[1]. C'est depuis qu'on m'avait interdit ce sujet que mon opiniâtre et mutine résistance s'était efforcée de l'arranger ainsi.

J'avais demandé à Voltaire s'il approuvait le meurtre de Virginie commis sur le théâtre, ou bien Virginius seulement paraissant armé du poignard sanglant et dans le délire de la douleur. Voltaire me répondit : « Assassinez, monsieur, assassinez; c'est toujours le mieux : mais souvenez-vous qu'il faut la sauce à ce poisson-là. »

Voltaire, dans le temps dont je parle, s'occupait de métaphysique, ce qui influait un peu sur nos entretiens du soir. C'est à cette occasion que je lui fis les vers suivants :

Faut-il que je vous voie encore,
Pour des rêves métaphysiques,

gênée, sans que l'auteur paraisse faire le moindre effort. Il y a toujours de l'art, et l'art s'y montre rarement à découvert. » Et ailleurs : « Il est important de faire voir que, dès le premier acte, Cinna et Émilie s'emparent de tout l'intérêt. On tremble qu'ils ne soient découverts. Vous verrez qu'ensuite l'intérêt change, et vous jugerez si c'est un défaut ou non. » Ce déplacement d'intérêt, né du remords de Cinna, est le grand reproche que Voltaire fait à la pièce : « J'en reviens toujours à ce remords tardif; je soupçonne qu'il serait très-touchant, s'il avait été plus prompt, s'il n'était pas contradictoire avec la rage d'épouser Émilie sur la cendre d'Auguste. » *Commentaire sur Corneille*, passim. *Œuvres*, t. XXXV, pp. 193 et s.

1. Nous omettons ce plan, fort longuement détaillé.

Quitter l'illusion de nos jeux poétiques?
Tous vos doutes heureux valent-ils un transport?
L'esprit humain que vous voulez connaître,
Chez tant de sots empressés de paraître,
Inspire moins de goût que de mépris.
Il est léger, faible, pusillanime :
J'aime à l'étudier dans vos divins écrits;
Il s'y montre éclatant, immortel et sublime.

Il répondit par les vers suivants :

Aimable amant de Polymnie,
Jouissez de cet âge heureux,
Des voluptés et du génie.
Abandonnez-vous à leurs feux :
Ceux de mon âme appesantie
Ne sont qu'une cendre amortie;
Et je renonce à tous vos jeux.

La fleur de la saison passée,
Par d'autres fleurs est remplacée :
Une sultane, avec dépit,
Dans le vieux sérail, délaissée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le Grand-Seigneur l'a chassée.

Lorsqu'Élie était décrépit,
Il s'enfuit, laissant son esprit
A son jeune élève Élisée.
Ma muse est de moi trop lassée :
Elle me quitte et vous chérit;
Elle sera mieux caressée.

Voltaire savait que j'avais donné quelques années auparavant la tragédie d'*Éponine* [1], qui était tombée.

1. Le 8 décembre 1762. « M. de Chabanon, de l'Académie des Inscriptions (1760), dit Grimm, s'est fait connaître par diverses études. Il est poète et musicien... Il y a environ un an qu'il acheva sa tragédie d'*Éponine*, qui fut lue dans plusieurs maisons, prônée et élevée jusqu'aux nues : on voyait déjà dans M. de Chabanon le successeur de Voltaire... Dans ces jugements on avait oublié de prendre la voix du public. *Éponine* vient de paraître sur le théâtre de la Comédie-Française, et de tomber, comme on dit, à plat. » *Corresp. litt.*, Paris, Garnier, 1878, p. 193.

Il voulut la voir. Dans cette tragédie, Mucien, premier ministre de l'empire sous Vespasien, autorisait l'audace de ses vices, par un souverain mépris pour toute loi divine et humaine. Il niait jusqu'à l'Être suprême. Voltaire, après avoir lu ma tragédie, sortit de son cabinet en riant, et me dit : « Monsieur, Procope et Gradot, tous deux tenant café et assemblée de beaux esprits, se disputèrent un jour sur la prééminence de ceux qui donnaient de l'illustration à leur boutique. Procope citait Lamotte, Saurin, Rousseau, etc. J'ai mieux que tout cela, reprit Gradot, j'ai un athée. Vous pouvez en dire autant de votre tragédie. » C'était Mucien. De cette plaisanterie, que l'air et le ton rendaient peu désobligeante, il passa à l'examen de l'ouvrage. J'en avais reconnu les défauts lorsque la pièce avait été jouée. Voltaire trouvait le sujet plus théâtral que celui de Virginie. Je pense de même, et peut-être m'amuserai-je quelque jour à refaire cette tragédie, d'après les nouvelles idées qui me sont venues.

Je ramenais la conversation sur le genre de la tragédie : ç'avait été jusqu'alors le principal objet de nos études; la théorie de cet art exige une longue expérience, je suppléais à celle qui me manquait par celle d'un grand homme si supérieur dans cette partie. Je fesais passer successivement devant ses yeux les divers sujets qui m'avaient paru dignes d'être mis au théâtre. Je ne lui en ai, pour ainsi dire, présenté aucun sur lequel son imagination ne se soit enflammée tout d'abord. Un ou deux jours après, il m'en reparlait avec moins d'enthousiasme. Le sentiment des beautés s'était affaibli; celui des inconvénients du sujet prévalait à son tour. Je n'ai pas connu d'imagination plus mobile que la sienne,

et plus facile à s'engouer pour les ouvrages et pour les personnes.

Il ne cessait de me répéter qu'en composant le plan d'une tragédie, il faut d'abord s'assurer d'un cinquième acte théâtral et intéressant. Alors, on développe son sujet à reculons. S'il s'y trouve du froid et du vide, il vaut mieux que ce soit vers le commencement. On ne peut contester l'utilité de cette méthode, quoique ce n'ait pas été celle de Racine.

Voltaire croyait avantageux de placer le principal intérêt dans le rôle d'une femme. Ce principe de poëtique est purement local, relatif à nos mœurs, à la prédominance que nous donnons aux femmes dans la société. On peut observer qu'il n'a mis dans aucune de ses pièces un rôle de femme odieux. Le crime de Sémiramis n'est présenté que dans le lointain : ses remords, ses affections maternelles sollicitent l'intérêt en sa faveur ; et sa grandeur imposante commande le respect.

L'anecdote suivante peut faire juger à quel point Voltaire, au théâtre, cherchait à se concilier la bienveillance des femmes, à capter la faveur de leurs jugements. L'acteur qui jouait Orosmane, à la première représentation de *Zaïre*[1], avait ordre de supprimer les deux vers suivants, pourvu que le sort de la pièce jusque-là fût incertain :

> Et ce sexe orgueilleux, qui veut tout asservir,
> S'il commande en Europe, ici doit obéir.

Dans ce monde de sujets tragiques, dont j'avais causé avec Voltaire, celui auquel nous nous arrêtâmes fut *Eudoxie*.

1. Le 13 août 1732.

Cette impératrice romaine, après avoir épousé Maxime, découvre que c'est lui qui a fait périr Valentinien, son premier époux. Liée par ses serments, par les instances du Sénat, elle se voit réduite à venger l'un de ses maris sur l'autre. Elle recourt à Genseric, roi des Vandales, et lui confie le soin de sa vengeance. Celui-ci profite de cette circonstance pour s'emparer de Rome, qu'il met à feu et à sang.

Voltaire se passionnait sur ce sujet; mais nous ne l'envisagions pas l'un comme l'autre. Je concevais Eudoxie, brûlante d'amour pour Maxime, et forcée de punir en lui le meurtrier de Valentinien. Selon Voltaire, l'amour dégradait mon héroïne et ma tragédie. Il voulait qu'Eudoxie ne fût qu'impératrice, et que sa vengeance ne fût retenue que par le titre d'époux, qui près d'elle servait d'égide à Maxime. « Méfiez-vous, me disait-il, de la tendresse de votre âme et du goût que vous avez pour l'amour. Ne songez pas à votre maîtresse en faisant votre tragédie. »

Je suis bien assuré qu'en lisant ceci, beaucoup de personnes penseront que Voltaire ne me conseillait pas de bonne foi. La suite détruira, je pense, ce soupçon calomnieux. Avant de continuer cet article, j'ai relu les deux plans d'*Eudoxie,* que j'avais écrits en prose et qu'il a rempli de notes mises à la marge. Je trouve avec attendrissement ces témoignages de la bienveillance et de la grâce avec laquelle ce grand homme m'obligeait... De retour à Paris, je causai de mon plan avec beaucoup de gens de lettres. J'ignorais alors qu'il en est peu qu'on puisse consulter sûrement. Il n'y eut qu'une voix sur le rôle d'Eudoxie. La pièce était manquée, disait-on, si l'Impératrice n'aimait pas Maxime, sur qui elle avait à

punir l'assassin de son époux. Le combat de son devoir et de son amour devait former tout l'intérêt de la pièce. J'étais entièrement de cet avis; mais Voltaire n'en était pas. *Les dieux étaient pour un parti et Caton seul pour l'autre.*

Je retournai à Ferney[1], en 1767, décidé à suivre mon impulsion naturelle plutôt que les conseils du maître. Il répugnait au parti que j'allais prendre : cependant il me dit de me livrer au vent qui me poussait. J'achevai d'arrêter mon plan, en lui communiquant sans cesse mes doutes et mes embarras[2].

1. D'Alembert annonçait ainsi à Voltaire la prochaine arrivée à Ferney de Chabanon avec *Virginie* remaniée : « M. de Chabanon part mercredi pour aller vous voir; je lui envie bien le plaisir qu'il aura... Il vous apporte une tragédie dont je crois que vous serez content, supposé pourtant que je n'aie point été séduit par la lecture que je lui en ai entendu faire, car il est impossible de mieux lire. » Lettre du 4 mai 1767. — Quelques jours après, il déplorait le peu de succès de la pièce auprès du maître : « Chabanon m'étonne et m'afflige beaucoup en m'apprenant que vous n'êtes pas content de sa pièce. Je vous avoue qu'elle m'a fait beaucoup de plaisir, et me paraissait bien meilleure que dans le premier état ; mais vous vous y connaissez mieux que moi. La seule chose que je vous demande, mon cher maître, et que mon amitié pour Chabanon exige de la vôtre pour moi, c'est que vous vouliez bien donner à son ouvrage, pour le fond et pour les détails, toute l'attention possible; Chabanon le mérite, en vérité, et par lui-même et par les sentiments qu'il a pour vous. » Lettre du 12 mai 1767. *Œuvres de Voltaire*, t. LXIV, p. 208 et 216.

2. Il semble résulter de la correspondance de Voltaire que le sujet d'*Eudoxie* occupa Chabanon dès 1766, et fut remanié à Ferney en 1767. « M. Chabanon a un beau plan de tragédie, et a fait un premier acte qui annonce le succès des quatre autres; mais pour qui travaille-t-il? Quels comédiens et quels spectateurs? » Voltaire à d'Alembert, 4 novembre 1767, *Œuvres*, t. LXIV, p. 430. Mais, un an auparavant, et alors que Chabanon était à Paris, Voltaire lui écrivait : « Je viens de lire le sujet de la tragédie du pauvre Lally... La pièce sera bientôt oubliée, comme les gazettes de la semaine passée. Il n'en sera pas de même d'*Eudoxie :* vos talents et les soins que vous prenez m'en assurent. J'admire votre courage de faire deux plans en prose. Il

Dès que mon premier acte fut écrit en vers, il voulut que je le lui montrasse, quoique ce ne fut encore que le premier jet. On ne se figure pas le ravissement où il était lorsqu'il transmettait à autrui son ardeur dévorante pour l'étude. Je lui ai entendu dire cent fois à ce sujet : « J'aime à débaucher la jeunesse. » Lorsqu'on devait lui communiquer quelque chose de nouveau : « Bravo ! s'écriait-il, bravo, notre petit Ferney ! » Si nous nous rencontrions dans son parc revassant l'un et l'autre, il me disait : « Allons, promenez-vous avec la folle de la maison. » C'est l'imagination qu'il appelait ainsi. Après m'avoir donné quelqu'avis relatif à ma pièce, son dernier mot était ordinairement : *Cuisez*, *cuisez cela*. La tête la plus froide serait devenue auprès de lui pensante et active.

faut être bien sûr de son génie pour s'astreindre à un tel travail, et pour subjuguer ainsi le talent qui demande toujours à parler en vers. Vous me paraissez un bon général d'armée ; vous faites de sang-froid votre plan de campagne, et vous vous battez comme un beau diable. » Lettre du 29 mai 1766. *Œuvres*, t. LXIII, p. 168. Et encore : « Je vous renvoie par M. Tabareau votre belle esquisse. Vous trouverez peu de remarques : la principale est que cette pièce demande le plus grand soin. C'est une peinture qui exige une infinité de nuances. Vous vous êtes imposé la nécessité de développer tous les sentiments du cœur humain dans le rôle d'Eudoxie : tendresse maternelle, regrets de la mort de son premier époux, devoir qui la lie à son nouveau mari, horreur pour le meurtrier, désir d'une juste vengeance, amour de la patrie, tout s'y trouve. Si tant de mouvements tragiques sont bien ménagés, si l'un ne fait pas tort à l'autre, vous aurez certainement le succès le plus grand et le plus durable... Tout dépendra du style et de la chaleur des sentiments. Courage... enfermez-vous six mois... » Lettre du 2 juin 1766. — Toutefois il lui conseille moins de la faire jouer que de la faire imprimer : « Faites imprimer votre *Eudoxie* quand nous en serons tous deux contents, et alors je vous réponds que les comédiens même ne pourront la faire tomber. Je vous souhaite d'ailleurs, pour l'année 1767, une maîtresse potelée, tendre, pleine d'esprit et pourtant fidèle. Jouez du flageolet pour elle, et du violon pour vous... » Lettre du 22 décembre 1768. *Œuvres*, t. LXIII, p. 174 et 506.

Je lui portai le matin mon premier acte en vers. Une heure après, il me le rapporta dans ma chambre. Il m'embrassa avec transport : « Cela est admirable, me dit-il; cela est fait avec un art infini : tout est prévu, préparé; c'est un des plus beaux vestibules tragiques que j'aie vus. » A dîner il me répéta ces mêmes paroles, et durant plusieurs jours il ne m'appela plus que *monsieur du Vestibule*. Sur la copie de cet acte, il n'avait écrit que deux ou trois observations très légères. Tous ces manuscrits sont entre mes mains. Le grand nom de Voltaire les rendra quelque jour intéressants et instructifs pour les jeunes gens qui s'exercent dans le genre de la tragédie[1].

Je ne me rappelle pas que mes autres actes aient été soumis ainsi que le premier à l'examen de Voltaire. Lorsque la pièce fut écrite tout entière, on arrêta de la lire à toutes les personnes du château rassemblées. Je m'aperçus qu'en lisant j'ennuyais Voltaire; je sentis que l'ouvrage pesait sur lui. Sa vivacité naturelle ne devait pas lui permettre de m'entendre jusqu'à la fin; car il ne savait dompter ni régler aucun de ses mouvements : il écouta pourtant jusqu'au bout, et avec indulgence, indiquant qu'il y avait du remède à ce qui n'était pas bien. Au second acte, cinq ou six vers du rôle de Maxime lui arrachèrent un applaudissement donné avec transport. A la fin, il prit le manuscrit et l'emporta dans son cabinet. Lorsqu'il l'eût relu, il revint avec une sorte de fureur à son premier avis, qu'il était ridi-

1. Je n'ai point retrouvé dans mes papiers la copie du premier acte dont je viens de parler. Je me souviens que je l'ai brûlée, par la raison qu'il n'y avait que deux ou trois notes courtes et peu essentielles. Les copies que j'ai conservées sont celles où il a mis les notes les plus étendues (A. N.).

cule de faire Eudoxie amoureuse. De ce moment, il se laissa dominer par son humeur ; et, il faut l'avouer, l'humeur le rendait dans tous les cas injuste, forcené ; si j'osais, je dirais féroce. Il reconnaissait en lui, et confessait ce défaut, qui, je le crois fermement, a été le principe des plus grandes fautes qu'il ait faites. Croira-t-on qu'à table même, il ne me regardait plus qu'avec rage ? Son dépit et son indignation contre Eudoxie amoureuse, s'exhalaient par mille propos qui s'adressaient indirectement à moi. « O ! que je hais l'amour, disait-il n'importe à quel sujet ; c'est un sentiment qui avilit tout. »

On se rappelle ce qu'il m'avait dit d'abord de mon premier acte, le peu de notes critiques qu'il y avait attachées. A ce dernier examen, il ne laissa pas pierre sur pierre de cet acte même. Je voulus lui rappeler son premier jugement. « Cela est impossible, me dit-il ; je n'ai jamais pu être content de cela. » Telle était l'étonnante mobilité de son opinion, qu'elle se contredisait elle-même. J'en ai eu d'autres preuves que celle-ci.

J'aurais reçu avec docilité, et peut-être sans une peine extrême, les critiques de Voltaire les plus décourageantes. Je ne résistai pas au chagrin de le voir quitter avec moi le ton paternel pour celui de la haine et de la persécution. Je confiai ma peine à Mme Denis, qui la partagea. Elle me dit : « Il est comme cela, on ne peut pas le refondre. » Je quittai le château et j'allai à la campagne auprès de Genève. Au bout de deux ou trois jours, je reçus une lettre de Voltaire, qui me rappelait auprès de lui très amicalement, sans me dire un mot de ma tragédie. Je revins, et ne lui en parlai pas non plus. La saison s'avançait, les approches de l'hiver me rappelaient à

Paris. Mon séjour à Ferney s'acheva sans qu'il fût question d'*Eudoxie*.

L'hiver suivant, je refis et récrivis toute ma pièce. C'était peut-être la septième ou huitième fois que je la décomposais tout entière; et ce n'eût pas été la dernière, si un ami ne m'eût pas conseillé de faire imprimer l'ouvrage pour me délivrer de la tentation d'y retoucher[1].

Quoique je n'aie pas entre les mains le premier acte d'*Eudoxie*, tel qu'il était quand Voltaire le loua tant, je crois pouvoir avancer qu'il méritait peu des éloges si grands, du moins pour la partie du style. Voltaire fut content sans doute de l'art avec lequel tout y était préparé : c'était le fruit de mes longues combinaisons. Ce mérite disparut aux yeux de Voltaire, indisposé par l'ensemble de l'ouvrage. Alors il ne fit plus grâce à rien. Il eut l'air de punir une surprise faite à son admiration, lorsqu'il devait, par respect pour lui-même, ménager un peu plus l'objet de ses premiers éloges.....

Durant les sept mois que je passai cette année à Ferney, nous ne cessâmes pas de jouer la tragédie devant Voltaire, et dans l'intention d'amuser ses loisirs par le spectacle de sa gloire. La première pièce que nous jouâmes fut les *Scythes*[2], qu'il avait nouvellement achevée. Il y joua un rôle[3]. Je n'ai pu juger

1. *Eudoxie*, imprimée, en 1769, Paris, Ve Duchesne, in-8°, sans avoir été représentée.

2. Composés dans le courant de 1766, les *Scythes* furent imprimés en 1766, *Genève*, *Cramer*, in-8°, et représentés pour la première fois à Paris le 16 mars 1767. Voltaire avait voulu y opposer les mœurs d'un peuple agricole et libre aux mœurs corrompues des Persans. Il appelait cette tragédie *sa Bergerie*.

3. « Mme de La Harpe a joué (*Obéide*) comme Mlle Clairon, M. de La Harpe comme L Kain. M. de Chabanon infiniment

son talent d'acteur, parce que mon rôle me mettant toujours en scène avec lui j'aurais craint de me distraire de mon personnage, si j'eusse donné au sien un esprit d'observation. A l'une de nos répétitions seulement, je me permis d'écouter et de juger le premier couplet qu'il avait à dire. Je me sentis fortement ému de sa déclamation, toute emphatique et cadencée qu'elle était. Cette sorte d'art était naturel en lui. En déclamant, il était poëte et comédien : il faisait sentir l'harmonie des vers et l'intérêt de la situation. Ce qu'on dit de la déclamation de Racine, en donne une idée assez semblable. La première qualité du comédien, Voltaire l'avait : il sentait vivement; aussi faisait-il beaucoup d'effet.

Il pensait qu'un grand volume de voix et des inflexions fortes sont nécessaires pour émouvoir la multitude, pour ébranler cette masse inactive du public. Il n'a point exercé d'auteur tragique à qui il n'ait dit en plus d'un endroit : *Criez, criez*. Point de grands effets sans cela, me disait-il quelquefois. Je ne m'éloigne pas de ce principe; mais j'en crois l'application difficile et la promulgation dangereuse. Il n'appartient qu'aux gens fortement émus de crier avec succès. Or, de tels acteurs se passent de conseils et n'en peuvent recevoir que du sentiment qui les domine.

Les *Scythes* réussirent peu à Ferney. L'auteur s'en aperçut : cette vérité lui parvint comme toute vérité devrait parvenir aux rois, avec les ménagements qui en adoucissent l'amertume sans en dissimuler l'austère franchise. On redemandait *Adélaïde*[1], lorsque

mieux que Molé. » Voltaire à Marmontel, 21 août 1767. *Œuvres*, t. LXIV, p. 346.

1. Tragédie de Voltaire, jouée le 18 janvier 1734, et reprise en septembre 1765.

Voltaire eût voulu redonner les *Scythes*. C'est à cette occasion qu'il dit à Mme Denis : Je ne sais pourquoi ils aiment tant *Adélaïde*, mot de passion et de caractère où l'amour-propre préfère l'injure qu'il se fait à celle que d'autres veulent lui faire.

Rien de si solennel que nos représentations. On y accourait de Genève, de la Suisse et de la Savoie. Tous les lieux circonvoisins étaient garnis de régiments français, dont les officiers affluaient à notre théâtre. Nos habits étaient propres, magnifiques, conformes aux costumes des pièces que nous représentions. La salle était jolie, le théâtre susceptible de changements et digne de rendre la pompe du spectacle et des prodiges de *Sémiramis*[1].

Un jour, des grenadiers du régiment de Conti[2] avaient servi de gardes à la représentation. Voltaire ordonnait qu'on les fît souper à l'office, et qu'on leur donnât le salaire qu'ils demanderaient. L'un d'eux répondit : « Nous n'en accepterons aucun ; nous avons vu M. de Voltaire : c'est là notre payement. » Voltaire entendit cette réponse ; il fut dans le ravissement. « O mes braves grenadiers! s'écria-t-il avec transport, ô mes braves grenadiers! » Il leur dit de venir manger au château tant qu'ils voudraient, et qu'on les employerait lucrativement pour eux, s'ils voulaient travailler. Il le faut avouer : sa sensibilité répandait un charme aimable sur les jouissances que

1. Tragédie de Voltaire, jouée pour la première fois le 29 août 1748.

2. Ce régiment de Conti avait pour colonel M. de Chabrillan, et faisait partie des troupes qui, sous le commandement du marquis de Jancourt, parent de celui qui collabora à l'*Encyclopédie*, étaient chargées d'investir Genève pour mettre fin aux querelles qui la divisaient.

la gloire lui procurait. Ces triomphes, consacrés à l'orgueil, développaient en lui des sentiments de bonté; et lorsqu'une circonstance d'éclat l'avertissait de sa supériorité, les mouvements de son âme le rapprochaient de ceux qu'il dominait par l'avantage des talents. Nul homme ne sut triompher avec plus de grâce et d'intérêt. Né pour la gloire, il faisait aimer la sienne, parce qu'il aimait mieux ceux qui la lui dispensaient. On sait qu'à la Comédie-Française, le jour de son couronnement, il répandit des pleurs. Il en avait l'usage familier et quelquefois immodéré. A la fin de toutes nos représentations, il venait sur le théâtre nous embrasser; il attestait les larmes dont il était baigné, comme des preuves de son plaisir et de sa reconnaissance. Et l'on a pu me reprocher le goût naturel qui m'attache à lui! O grand homme aimable! tu m'as fait une nécessité de te chérir, autant que de t'admirer. Je parle à la postérité; je lui dois la vérité; je ne lui dissimulerai pas tes torts et tes défauts; mais je publierai avec transport tout ce qui dut te concilier l'estime et l'amitié.

Un jour, il vint à table tenant à la main un plaidoyer de M. Servan, en faveur d'une protestante mariée avec un catholique[1]. Il voulut nous en lire la

1. *Discours dans la cause d'une femme protestante*, Genève (Grenoble), 1767, in-12. C'est le plaidoyer de Servan pour Marie Robequin contre Jacques Roux, son mari, qui invoquait la nullité de son mariage aux termes des édits de Louis XIV contre les protestants. Voltaire lui écrivait à ce sujet : « Je ne peux vous remercier assez du discours que vous avez bien voulu m'envoyer. Si l'éloquence peut servir au bonheur des hommes, ils seront heureux par vous. Les cinquante dernières pages surtout m'ont ravi en admiration, et m'ont fait répandre des larmes d'attendrissement. Sept à huit personnes qui étaient à Ferney ont éprouvé le même transport. » Lettre du 14 février 1767, *Œuvres*, t. LXIV, p. 39.

péroraison : les larmes le suffoquaient; il sentait que son émotion était plus forte que le discours ne le comportait, quoique noble et touchant. « Je pleure plus que je ne devrais, nous dit-il; mais je ne puis me retenir. » Telles étaient les émotions dont il était susceptible.

Chaque jour de représentation était au château un jour de fête. Il restait soixante ou quatre-vingts personnes à souper, et l'on dansait toute la nuit. Voltaire ne faisait que paraître quelques moments au repas ou à la danse, et l'on se peint aisément l'effet que sa présence y produisait. Après avoir payé ce tribut à l'empressement de ceux qui le désiraient, il se retirait chez lui et travaillait ou s'endormait au son des violons, car sa chambre à coucher était voisine de l'antichambre où les domestiques dansaient. Ce bruit ne l'incommodait point, et il aimait à voir régner l'allégresse dans sa maison.

Le jour de Saint-François, sa fête, au sortir du spectacle, il vit son château tout illuminé, ce qu'il désirait voir depuis longtemps. On tira un feu d'artifice : les fleurs et les couronnes lui furent prodiguées. C'est à cette occasion que je fis les vers suivants, que je lui récitai du théâtre :

L'Église, dans ce jour, fait à tous les dévots
Célébrer les vertus d'un pénitent austère.
Si l'Église a ses saints, le Pinde a ses héros,
Et nous fêtons ici le grand nom de Voltaire.

Je suis loin d'outrager les saints :
Je les respecte autant qu'un autre ;
Mais le patron des Capucins
Ne devait guère être le vôtre.
Au fond de ses cloîtres bénits,
On lit peu vos charmants écrits;
C'est le temple de l'ignorance.

Mais près de vous, sous vos regards,
Le dieu du goût et des beaux-arts
Tient une école de science.
De ressembler aux saints, je crois,
Voltaire assez peu se soucie :
Mais le cordon de Saint-François
Pourrait fort bien lui faire envie :
Ce don, m'a-t-on dit, quelquefois,
Ne tient pas aux dons du génie.

Laissez aux esprits bienheureux
Leurs privilèges glorieux,
Leurs attributs, leur récompense;
Ils sont immortels dans les cieux :
Votre immortalité sur la terre commence.

Ces fêtes et tout le temps que j'ai passé chez Voltaire occupent une place chère dans mon souvenir. Avec quel plaisir, mêlé de regrets, je reverrais ces lieux vivifiés autrefois par la présence d'un grand homme, et sans doute aujourd'hui défigurés par son absence éternelle!...

J'ai promis de peindre Voltaire sous des faces différentes : en voici une nouvelle.

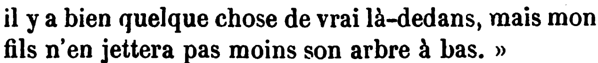
J'ai dit qu'un homme de lettres[1], fort distingué par ses talents, demeurait en même temps que moi à Ferney. Quelque confiance qu'il pût avoir dans ses forces, l'extrême infériorité de son âge[2], comparé à celui de Voltaire, semblait lui prescrire de la déférence pour les conseils d'un homme tout à la fois si habile et si expérimenté. Un jour cependant il résistait à une critique de Voltaire, énoncée avec les mé-

1. La Harpe. Il quitta Ferney au commencement de 1768, fâché avec Voltaire qui l'accusait de lui avoir dérobé, pour le publier, le chant IIe de la *Guerre civile de Genève*. *Œuvres de Voltaire*, t. LXV, p. 65.
2. En 1767, La Harpe avait 28 ans.

nagements les plus doux. La défense était moins douce que l'attaque. Tout autre que Voltaire eût pu se sentir offensé de ce qu'on lui disait : « N'en parlons plus ; cela restera sûrement. » Loin d'être découragé par cette réponse au moins vigoureuse : « Mon fils, reprenait-il, vous me ferez mourir de chagrin si vous ne changez pas la métaphore. » Car une métaphore était l'objet de tout ce bruit. *O vanas hominum mentes!* L'orateur, en parlant du commerce, avait dit : *Ce grand arbre du commerce, étendant au loin ses branches fécondes,* etc. Voltaire condamnait cette figure : il prétendait qu'un arbre ne pouvait pas servir d'emblême au commerce, toujours inséparable du mouvement[1].

Je gardais le silence dans ce long débat, où les tons mal assortis des deux contendants me causaient tant de surprise. Sommé plusieurs fois de déclarer mon sentiment, j'opinai en faveur de l'orateur. « Les deux métaphores, dis-je alors, de *branches* du commerce et de *fruits* du commerce sont généralement reçues : dès lors l'arbre est tout venu. » — « Hom ! dit Voltaire,

1. Nous trouvons dans Pougens une scène semblable où se peint bien le caractère des deux interlocuteurs : « Un jour, étant à Ferney, M. de La Harpe lut à M. de Voltaire quelques scènes d'une tragédie que, selon son usage, il croyait excellente, parce que, en général, elles lui coûtaient toutes beaucoup de peine. L'illustre auteur de *Zaïre* lui dit : « Allons, petit, — c'était un nom d'amitié qu'il avait coutume de lui donner — relisez-moi toute cette scène, peut-être ai-je mal entendu. » M. de La Harpe recommença ; alors M. de Voltaire voulut lui faire quelques observations. Le jeune poète se mit en fureur et finit par dire des injures à son maître. — « Ah ! petit est colère ! » reprit en riant de toutes ses forces le patriarche de Ferney. Heureusement on servit le dîner, et M. de La Harpe, qui n'était pas insensible aux plaisirs de la table, s'apaisa. C. Pougens, *Lettres philosophiques à madame* ***, Paris, 1826, p. 36.



il y a bien quelque chose de vrai là-dedans, mais mon fils n'en jettera pas moins son arbre à bas. »

Le même homme de lettres, dont je viens de parler, jouait un rôle important dans *Adélaïde*. Il dit à Voltaire : « Papa, j'ai changé quelques vers dans mon rôle, qui me paraissaient faibles. — Voyons, mon fils. » Voltaire écoute les changements, reprend : « Bon, mon fils, cela vaut mieux : changez toujours de même; je ne puis qu'y gagner. »

Enhardi par ce succès, le réformateur de Voltaire osa le réformer dans une pièce qu'il venait d'achever; et il ne prévint pas même l'illustre auteur des corrections qu'il s'était permises. Voltaire, au théâtre, s'aperçut des changements faits à ses vers, il criait de sa place : « Il a raison; c'est mieux comme cela. » On a peine à concilier cette abnégation d'amour-propre et de toute supériorité avec le sentiment d'ombrage et d'inquiétude que sa gloire, dit-on, lui a si souvent inspiré.

De tous les défauts reprochés à Voltaire, celui de l'envie est le moins contesté. Nier avec décision ce qu'avec décision tant de monde affirme, ce serait se rendre suspect de prévention et d'aveuglement. Je proposerai seulement aux gens de bonne foi quelques observations propres à jeter la suspension du doute sur un jugement aussi prompt que malévole.

Dès que Voltaire a mal parlé d'un livre ou d'un auteur, on a vu dans son improbation le crime de l'envie. Eh! pourquoi n'assigner qu'une seule cause à des jugements qui peuvent avoir des causes différentes, les unes innocentes, les autres coupables, mais non d'envie?

L'espèce de goût qui lui était propre, l'habitude de tel genre exclusivement à tout autre, les principes

qu'il avait adoptés dans sa jeunesse, ont pu, ont dû même influer très-innocemment sur ses décisions... Eh quoi? nul des jugements de Voltaire n'est imputé à son humeur? Mais cette fougue, cette maladie de l'esprit lui reprenait par accès, et fermait ses yeux à l'évidence même.

La vengeance chez lui passée en principe autant qu'en habitude (je le condamne en parlant ainsi), la vengeance, dis-je, ne devait pas lui permettre d'admirer celui qui avait été injuste envers sa gloire. Et combien ne l'a-t-on pas été? J'ai ouï dire à ses contemporains, qu'après la *Henriade*, *Zaïre*, et plusieurs autres ouvrages de la même force, il n'était pas encore permis de parler de Voltaire comme d'un grand honme. On vous aurait ri au nez... Je condamne ses torts, mais je ne puis les imputer tous à l'envie... La véracité que je professe ne me permet pas d'appeler Voltaire un *homme vertueux*. Il fut toute sa vie un enfant indiscipliné, esclave de ses passions, et n'ayant jamais eu le projet de les réprimer. Chez lui la vengeance, je l'ai dit, était passée en principe: il ne sentit pas, et peu de personnes le sentent encore, que la haine nous met au-dessous de ceux qu'elle foule aux pieds... Voltaire avait le correctif de son implacable vengeance dans une sensibilité naturelle, que la moindre prévenance suffisait pour intéresser; mais rarement ceux qui l'avaient offensé ont eu recours à sa clémence. »

Peu d'hommes, dans le cours de leur vie, ont fait autant de bien que Voltaire. Il faut avoir vécu avec lui pour savoir tout celui qu'il opérait, sans faste et sans éclat. J'oserais affirmer qu'il n'a jamais nui qu'aux ennemis de sa gloire... Il craignait d'être ingrat, et j'ai désarmé une fois sa colère, en l'assurant



que la personne dont il se plaignait avait pour lui un fond d'inclination, que j'avais moi-même mis à l'épreuve. A ces mots, sa fureur s'apaisa, et la lettre qu'avait écrite son humeur offensante, se convertit soudain en témoignage d'estime et d'affection.

Beaucoup de personnes se sont méprises aux véritables objets de sa haine. Fréron et mille autres dont les noms s'offraient aux médisances de sa plume, n'en étaient que le jouet et l'amusement. Il était sans fiel, en les dénigrant. Il n'en était pas ainsi de La Beaumelle : je ne lui en ai jamais entendu parler qu'avec fureur, et j'ai cru voir qu'il détestait en lui les forfaits de l'ingratitude. Ni à Paris, ni à Ferney, dans les trois voyages que j'y ai faits, il n'a jamais parlé de Jean-Jacques devant moi...

VISITE DE GRÉTRY

A FERNEY[1]

1766

Arrivé à Turin, j'y retrouvai un baron allemand que j'avais connu à Rome. Il me proposa de faire route ensemble pour Genève : il était pressé, et nous partîmes le lendemain... Je quittai mon baron à Genève, et je m'en consolai, sachant que j'y verrais Voltaire... La querelle entre les représentants et les négatifs étant alors dans toute sa force, MM. les ambassadeurs de France, de Zurich et de Berne arrivèrent en qualité de médiateurs. La République fit bâtir une salle de spectacle pour amuser leurs Excellences et le peuple révolté. J'entendis des opéras-comiques français pour la première fois. *Tom Jones*, *le Maréchal*, *Rose et Colas* me firent grand plaisir, lorsque j'eus pris l'habitude d'entendre chanter le français, ce qui m'avait d'abord paru désagréable... J'eus bientôt envie d'essayer mes talents sur la langue française...

1. Grétry, *Mémoires ou Essai sur la Musique*, Paris, an V, t. I, p. 127 et suiv. — A l'époque de son séjour à Genève, qui se prolongea environ six mois, et pendant lequel il fit de fréquentes visites à Ferney, Grétry (1741-1813) avait vingt-cinq ans, et revenait de Rome où il avait habité depuis 1759, et donné son premier opéra *la Vendémiatrice*, en 1765.

Je demandai partout un poème; mais, quoiqu'il y eût beaucoup de gens d'esprit à Genève, on était trop occupé des affaires publiques pour donner audience aux Muses. Je pris le parti d'écrire à Voltaire... Voltaire me fit dire, par la personne qui s'était chargée de ma lettre, qu'il ne me répondrait pas par écrit, parce qu'il était malade, et qu'il voulait me voir chez lui le plus tôt qu'il me serait possible.

Je lui fus présenté le dimanche suivant, par madame Cramer, son amie. Que je fus flatté de l'accueil gracieux qu'il me fit! Je voulus m'excuser sur la liberté que j'avais prise de lui écrire. « Comment donc, Monsieur, me dit-il, en me serrant la main (et c'était mon cou qu'il serrait), j'ai été enchanté de votre lettre : l'on m'avait parlé de vous plusieurs fois, je désirais vous voir. Vous êtes musicien et vous avez de l'esprit! Cela est trop rare, Monsieur, pour que je ne prenne pas à vous le plus vif intérêt. » Je souris à l'épigramme, et je remerciai Voltaire. « Mais, me dit-il, je suis vieux, et je ne connais guère l'opéra-comique, qui, aujourd'hui, est à la mode à Paris, et pour lequel on abandonne *Zaïre* et *Mahomet*. Pourquoi, dit-il en s'adressant à madame Cramer, ne lui feriez-vous pas un joli opéra, en attendant que l'envie m'en prenne? Car je ne vous refuse pas, Monsieur[1]. — Il a commencé quelque chose chez moi, lui dit

1. Voltaire écrivit en effet pour Grétry, d'après son joli conte *l'Éducation d'un prince*, l'opéra comique du *Baron d'Otrante* que, suivant les éditeurs de Kehl, le compositeur emporta avec lui à Paris et qu'il présenta aux comédiens italiens comme l'ouvrage d'un jeune homme de province. L'un des principaux rôles, celui du corsaire Abdalla, était écrit entièrement en italien. Un peu effrayés de cette nouveauté, les comédiens refusèrent la pièce « en avouant cependant que l'auteur n'était pas sans talent, et qu'il promettait beaucoup. » *Œuvres*, t. VIII, p. 457.

cette dame; mais je crains que cela ne soit mauvais. — Qu'est-ce que c'est ? — Le *Savetier philosophe.* — Ah ! c'est comme si l'on disait : Fréron le philosophe. Eh bien, Monsieur, comment trouvez-vous notre langue ? — Je vous avoue, Monsieur, lui dis-je, que je suis embarrassé dès le premier morceau : dans ce vers :

Un philosophe est heureux,

que je voudrais rendre dans ce sens, et je lui chantai :

Un philosophe !
Un philosophe !
Un philosophe est heureux...

L'*e* muet, sans élision de la voyelle suivante, me paraît insupportable. — Et vous avez raison, me dit-il : retranchez tous ces *e*, tous ces *phe*, et chantez hardiment : un *philosof.* »

Le grand poète avait raison dans un sens, mais il se serait expliqué différemment s'il eût été musicien. L'*e* muet de *philosophe* est un des plus durs de la langue ; mais il faut une note pour l'*e* muet sans élision, dans tous les cas ; c'est au musicien à le faire tomber sur un son inutile dans la phrase musicale...

Voltaire me dit ensuite qu'il fallait me hâter d'aller à Paris : « C'est là, dit-il, que l'on vole à l'immortalité. — Ah ! Monsieur, lui dis-je, que vous en parlez à votre aise ! Ce mot charmant vous est familier comme la chose même. — Moi, me dit-il, je donnerais cent ans d'immortalité pour une bonne digestion. » Disait-il vrai ?

Ayant été si bien accueilli de Voltaire, j'y retournai souvent ; j'allais faire chez lui mon apprentissage de cette aisance, de cette amabilité française, que l'on

trouvait chez lui plus qu'à Genève. Voltaire, quoique éloigné de Paris depuis longtemps, n'était rien moins que rouillé par la solitude ; il semblait, au contraire, avoir transféré à Ferney le centre de la France. La correspondance continuelle qu'il entretenait avec les gens de lettres était le journal qui l'instruisait chaque jour des mouvements de la capitale, et l'opinion suspendue semblait attendre, pour se fixer, que le législateur du bon goût eût prononcé sur elle.

Genève, et surtout les leçons (*de musique*) que j'y donnais, m'ennuyaient davantage quand je sortais de Ferney; tout m'enchantait dans ce lieu charmant : les parterres, les bosquets, les animaux les plus rustiques me semblaient différents sous un tel maître.

L'opulence d'un grand seigneur peut nous humilier, exciter notre envie; mais celle d'un grand homme contente notre âme. Chacun doit se dire : c'est par des travaux immenses, c'est en m'éclairant, c'est en charmant mes ennuis, en me sauvant du désespoir peut-être, qu'il est parvenu à la fortune; il m'a donc payé son bien par un bien plus précieux encore. Pourquoi le lui envierais-je?

Ses vassaux obtenaient de lui tous les encouragements possibles; chaque jour on bâtissait de nouvelles maisons, et Ferney serait devenu le bourg le plus considérable, le plus considéré de la France, si Voltaire s'y fût retiré vingt ans plus tôt.

J'ai entendu dire cent fois, depuis, qu'il était satirique, méchant, envieux de toute réputation. J'ose croire que si on ne l'eût combattu qu'avec des armes dignes de lui, Voltaire, la politesse, la galanterie même, sachant respecter le mérite, pour être lui-même respecté ; bon, humain, infatigable à protéger l'innocence; non, Voltaire n'eût jamais paru dans

l'arène fangeuse où l'envie et la satire l'ont fait descendre.

Il avait ses défauts sans doute; mais songeons que les défauts de l'homme célèbre suivent partout sa réputation, tandis que ceux de l'homme obscur ne sortent pas du cercle étroit qui l'environne. Songeons que l'on ne pardonne rien aux grands hommes qui nous humilient plus ou moins, en nous forçant à l'admiration... Rien de plus noble, sans doute, que de mépriser la critique injuste; mais la nature, en créant l'homme de génie, commença par le rendre vif, sensible, passionné, et rarement assez pacifique pour résister au plaisir d'une juste vengeance. L'on n'outrage ni Dieu, ni la nature, impunément : comment oser espérer davantage de l'homme le plus parfait?

Qui sait d'ailleurs si Voltaire n'avait pas besoin d'être quelquefois contrarié? Son génie s'allumait à l'aspect d'une feuille de Fréron; si cet aiguillon lui eût manqué, sa tête, qui cherchait sans cesse à s'enflammer, eût trouvé d'autres causes pour produire les mêmes effets.

Mon opéra avec madame Cramer n'avançait qu'à pas lents, et c'est presque toujours un mauvais signe, quant aux ouvrages d'esprit et d'imagination. Les comédiens de Genève donnèrent alors l'opéra d'*Isabelle et Gertrude*[1], qu'on avait représenté depuis peu au Théâtre-Italien de Paris. Le poëme fit plaisir, mais la musique parut faible. Je résolus de faire mon pre-

1. *Isabelle et Gertrude, ou les Sylphes supposés*, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes, de Favart (1712-1792), représentée sur le Théâtre-Italien le 14 août 1765, le même jour que la tragédie de *Pharamond* de La Harpe. Le sujet en était emprunté à un conte de Voltaire, *Gertrude ou l'Éducation d'une fille*.

mier essai sur ce poëme de Favart... Ce premier opéra français eut un succès encourageant pour moi : le public s'y porta avec affluence pendant six représentations, et c'est beaucoup pour une petite ville telle que Genève... Je sentis qu'il était temps d'aller à Paris. Je fus prendre congé de Voltaire; je le vis s'attendrir sur mon sort, et il paraissait l'envier tout à fait. Je renouvelais sans doute dans son âme le temps de sa jeunesse, lorsqu'il se jeta dans la carrière des arts... Il me dit : « Vous ne reviendrez plus à Genève, Monsieur, mais j'espère encore vous voir à Paris. »

EXTRAIT

D'UNE

LETTRE DE FERNEY[1]

1769

1er juillet 1769.

Vous me demandez des nouvelles du patron ? Je vous dirai que j'en ai été très-bien reçu; que c'est un homme charmant de tout point, mais intraitable sur l'article de la santé. Il devient furieux quand on lui dit qu'il se porte bien : vous savez qu'il a la manie d'être malade depuis quarante ans; elle ne fait qu'augmenter avec l'âge; il se prétend investi de tous les fléaux de la vieillesse; il se dit sourd, aveugle, podagre. Vous en allez juger. Le premier jour que j'arrivai, il me fit ses doléances ordinaires, me détailla ses infirmités. Je le laissai se plaindre ; et pour vérifier par moi-même ce qui en était, dans une promenade que nous fîmes ensemble dans le jardin tête-à-tête, je baissai sensiblement la voix, au point d'en venir à ce ton bas et humble dont on parle aux

1. Cet extrait se trouve dans les *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de la république des Lettres* (Bachaumont), Londres, 1784, t. IV, p. 269. Voir d'autres extraits à l'Appendice.

ministres, ou aux gens qu'on respecte le plus. Je me rassurai sur ses oreilles. Ensuite, sur les compliments que je lui faisais de la beauté de son jardin, de ses fleurs, etc., il se mit à jurer après son jardinier, qui n'avait aucun soin, et en jurant il arrachait de temps en temps de petites herbes parasites, très-fines, très-déliées, cachées sous les feuilles de ses tulipes, et que j'avais toutes les peines du monde à distinguer de ma hauteur. J'en conclus que M. de Voltaire avait encore des yeux très-bons; et par la facilité avec laquelle il se courbait et se relevait, j'estimai qu'il avait de même les mouvements très-souples, les ressorts très-liants, et qu'il n'était ni sourd, ni aveugle, ni podagre. Il est inconcevable qu'un homme aussi ferme et aussi philosophe, ait sur sa santé les frayeurs et les ridicules d'un hypocondre ou d'une femmelette. Dès qu'il se sent la moindre chose, il se purge... Le plus singulier, c'est que dès la fleur de l'âge il ait été tel... Au reste, vous vous rappelez le mot de Dumoulins, qui, dans un accès d'impatience sur l'énumération de ses maux et de ses peurs, se mit à l'injurier et à lui protester qu'il ne devait pas craindre la mort, puisqu'il n'avait pas de quoi mourir. Rien de plus vrai : c'est une lampe qui s'éteindra faute d'huile, quand le feu dont il est dévoré aura tout consumé...

LETTRES

DE

Mme SUARD A M. SUARD[1]

SUR SON VOYAGE A FERNEY

1775

LETTRE

POUR SERVIR DE PRÉFACE

Vous voulez donc, mon ami, publier ces lettres qui n'ont été écrites que pour vous seul, et qui n'étaient guères destinées aux honneurs de l'impression? Vous connaissiez mon enthousiasme pour M. de Voltaire : vous saviez que j'avais été nourrie, pour ainsi dire, dans l'admiration pour ce grand homme ; que dans un voyage qu'il avait fait en Flandre, il était

1. Née à Lille, en 1750, et sœur du premier des Panckoucke, l'éditeur de l'Encyclopédie, elle épousa, vers 1774, Suard, alors âgé de 42 ans, en devint veuve en 1817, et mourut en 1830. Son salon fut l'un des plus spirituels et des plus fréquentés de Paris. Outre ces *Lettres à son mari*, qui parurent d'abord en 1802, *Dampierre*, in-4°, puis furent insérées dans les *Mélanges de Littérature de J. B. A. Suard*, Paris, 1803, 3 vol. in-8°, Mme Suard publia encore : *Lettres d'un jeune lord à une religieuse italienne, imitées de l'Anglais*, Paris, 1788, in-12 ; *Soirées d'hiver d'une femme retirée à la campagne*, Orléans (*Paris*), 1789, in-12 ; Mme *de Maintenon, peinte par elle-même*, Paris, 1810, in-8°, et enfin *Essai de Mémoires sur M. Suard*, Paris, 1820, in-12, dont l'édition, tirée seulement pour ses amis, est devenue rare.

allé voir mon père qui avait un très-beau cabinet de physique. Cette visite avait laissé des traces; on se la rappelait souvent dans ma famille, où ses beaux ouvrages étaient vivement appréciés et sentis. Entourée, depuis mon mariage, de tous les amis et de tous les admirateurs de M. de Voltaire; amusée, ou enchantée sans cesse par le charme de ses écrits, mon enthousiasme pour lui n'a pu que s'accroître encore. Comment ne pas admirer celui qui emploie son génie à défendre les opprimés; à parler de Dieu comme du père commun de tous les hommes; de la tolérance comme du plus sacré de leurs droits et du plus cher de leurs devoirs? J'ai toujours été disposée à croire que les vertus sont en proportion du sentiment de bonté et d'humanité que chaque homme porte dans le cœur. Eh! en quel homme trouve-t-on ce sentiment plus profond, plus agissant que dans M. de Voltaire? Cet intérêt généreux qu'il portait aux opprimés l'a accompagné jusqu'à son dernier souffle; et dans son agonie même, ses dernières pensées ont été adressées à M. de Lally-Tolendal sur l'heureux succès d'une cause qui devait triompher, puisqu'elle était défendue par la piété filiale et l'éloquence la plus noble et la plus touchante.

En adorant le génie et l'âme passionnée de Voltaire pour les intérêts de ses semblables, je ne prétends pas approuver les excès où l'a souvent entraîné la violence de ses passions. Je ne le considère point comme un modèle de vertu dans sa vie, quoique remplie d'actions nobles et généreuses, je l'envisage encore moins comme un exemple de sagesse dans tous

ses ouvrages. Je réserve le culte que nous devons à la parfaite vertu, pour les Antonins, les Marc-Aurèles et les Fénelons. Mais notre reconnaissance et notre admiration s'attachent encore à ceux qui, malgré leurs erreurs et leurs fautes, ont employé tous les moyens d'un génie bienfaisant et actif à faire disparaître des erreurs funestes et dangereuses, et ont constamment travaillé à faire naître parmi leurs semblables de nouvelles vertus.

LETTRE PREMIÈRE

Genève, juin 1775.

J'ai enfin obtenu le but de mes désirs et de mon voyage : j'ai vu M. de Voltaire. Jamais les transports de sainte Thérèse n'ont pu surpasser ceux que m'a fait éprouver la vue de ce grand homme : il me semblait que j'étais en présence d'un dieu, mais d'un dieu dès longtemps chéri, adoré, à qui il m'était donné enfin de pouvoir montrer toute ma reconnaissance et tout mon respect. Si son génie ne m'avait pas portée à cette illusion, sa figure seule me l'eût donnée. Il est impossible de décrire le feu de ses yeux, ni les grâces de sa figure : quel sourire enchanteur! il n'y a pas une ride qui ne forme une grâce. Ah! combien je fus surprise quand à la place de la figure décrépite, que je croyais voir, parut cette physionomie pleine de feu et d'expression; quand

au lieu d'un vieillard voûté, je vis un homme d'un maintien droit, élevé et noble quoique abandonné, d'une démarche ferme et même leste encore, et d'un ton, d'une politesse, qui, comme son génie, n'est qu'à lui seul! Le cœur me battait avec violence en entrant dans la cour de ce château consacré depuis tant d'années par la présence d'un grand homme. Arrivée à l'instant si vivement désiré, que j'étais venue chercher de si loin et que j'obtenais par tant de sacrifices, j'aurais voulu différer un bonheur que j'avais toujours compris dans les vœux les plus chers de ma vie; et je me sentis comme soulagé quand madame Denis[1] nous dit qu'il était allé se promener. Madame Cramer[2], qui nous avait accompagnés, alla au-devant de lui pour m'annoncer ainsi que mon frère, et lui porter les lettres de mes amis. Il parut bientôt, en s'écriant : Où est-elle cette dame? où est-elle? c'est une âme que je viens chercher. Et comme je m'avançai : On m'écrit, Madame, que vous êtes toute âme. — Cette âme, Monsieur, est toute remplie de vous, et soupirait, depuis longtemps, après le bonheur de s'approcher de la vôtre.

Je lui parlai d'abord de sa santé, de l'inquiétude

1. Madame Denis relevait alors d'une maladie qui l'avait retenue au lit pendant un mois. Nous voyons qu'une fête fut donnée le 18 mai pour célébrer sa convalescence. « Nous avons des compagnies d'infanterie, de cavalerie, des cocardes, des timbales, des violons, et 300 couverts en plein air. » Lettre de Voltaire à M. Christin, 14 mai 1775. — *Œuvres*, t. LXIX, p. 284.

2. La femme du libraire genevois, éditeur des œuvres de Voltaire. Elle passait pour avoir beaucoup d'esprit. « Ce n'est point Huber qui a dit que les prédicateurs étaient occupés à donner un état à J.-C., c'est Mme Cramer; elle en dit quelquefois de bonnes. » Lettre du 13 février 1758. *Œuvres de Voltaire*, t. LVIII, p. 484.

qu'elle avait donnée à ses amis. Il me dit ce que ses craintes lui font dire à tout le monde, qu'il était mourant, que je venais dans un hôpital, car madame Denis était elle-même malade, et qu'il regrettait de ne pouvoir m'y offrir un asile.

Dans ce moment, il y avait une douzaine de personnes dans le salon : notre cher Audibert[1] était de ce nombre. J'avais été désolée de ne pas le trouver à Marseille; je fus enchantée de le rencontrer à Ferney. M. Poissonnier[2] venait aussi d'y arriver; il n'avait pas encore vu M. de Voltaire : il alla se placer à ses côtés, et ce fut pour lui parler sans cesse de lui. M. de Voltaire lui dit qu'il avait rendu un grand service à l'humanité, en trouvant des moyens de dessaler l'eau de mer. Oh, Monsieur! lui dit-il, je lui en ai rendu un bien plus grand depuis; j'étais fait pour les découvertes; j'ai trouvé le moyen de conserver des années entières de la viande sans la saler. Il semblait qu'il fût venu à Ferney pour se faire admirer, et non pour rendre hommage à M. de Voltaire. Oh! combien il me paraissait petit! que la médiocrité vaine est une misérable chose à côté du génie modeste et indulgent! car M. de Voltaire paraissait l'écouter avec indulgence; pour moi j'étais impatientée à l'excès. J'avais les oreilles tendues pour

1. Négociant de Marseille et membre de l'Académie de cette ville. Il s'occupa beaucoup de l'affaire Calas.

2. Pierre Poissonnier (1720-1798), célèbre médecin, qui, en 1763, avait cru avoir trouvé le moyen de dessaler l'eau de la mer. « Faut-il, écrivait Voltaire à d'Alembert, que je meure sans savoir au juste si Poissonnier a dessalé l'eau de la mer ; cela serait bien cruel. » (*Œuvres*, t. LXIII, p. 31.) — Voltaire l'a loué dans le chap. 43 du *Siècle de Louis XIV*.

ne rien perdre de ce qui sortait de la bouche de ce grand homme, qui dit mille choses aimables et spirituelles avec cette grâce facile qui charme dans tous ses ouvrages; mais dont le trait rapide frappe plus encore dans la conversation. Sans empressement de parler, il écoute tout le monde avec une attention plus flatteuse que celle qu'il a peut-être jamais obtenue lui-même. Sa nièce dit quelques mots : ses yeux pleins de bienveillance étaient fixés sur elle, et le plus aimable souris sur sa bouche. Dès que M. Poissonnier eut assez parlé de lui, il voulut bien céder sa place. Pressée par un vif désir, par une sorte de passion qui surmonta toute ma timidité, j'allai m'en emparer : j'avais été un peu encouragée par une chose aimable qu'il avait dite sur moi; son air, ses regards, sa politesse avaient banni toutes mes agitations, et me laissaient tout entière à mon doux enthousiasme. Jamais je n'avais rien éprouvé de semblable; c'était un sentiment nourri, accru pendant quinze ans, dont, pour la première fois, je pouvais parler à celui qui en était l'objet : je l'exprimai dans tout le désordre qu'inspire un si grand bonheur. M. de Voltaire en parut jouir : il arrêtait de temps en temps ce torrent par des paroles aimables : *Vous me gâtez, vous voulez me tourner la tête :* et quand il put me parler de tous ses amis, ce fut avec le plus grand intérêt. Il me parla beaucoup de vous, de sa reconnaissance pour vos bontés[1], c'est le mot dont

1. M. Suard dans son discours de réception à l'Académie avait fait un grand éloge de M. de Voltaire. Lors de l'élection de M. Suard et de l'abbé Delille, qui furent nommés en même temps,

il se servit; du maréchal de Richelieu. Combien, me dit-il, sa conduite m'a surpris et affligé! Il parla beaucoup de M. Turgot[1] : il a, dit-il, trois choses terribles contre lui, les financiers, les fripons et la goutte. Je lui dis qu'on pouvait y opposer ses vertus, son courage et l'estime public. — Mais, Madame, on m'écrit que vous êtes de nos ennemis. — Eh bien, Monsieur, vous ne croirez pas ce qu'on vous écrit, mais vous me croirez peut-être. Je ne suis l'ennemie de personne. Je rends hommage aux vertus et aux lumières de M. Turgot; mais je connais aussi à M. Necker de grandes vertus et de grandes lumières que j'honore également[2]. J'aime d'ailleurs sa per-

le maréchal de Richelieu, qui voulait y faire entrer ses protégés, poursuivit Louis XV pour l'engager à rejeter l'un et l'autre choix, et y parvint en les lui représentant comme deux encyclopédistes. C'est à l'occasion de cette nomination, qui avait si fort contrarié le maréchal, qu'il renonça à venir aux séances de l'Académie: *C'est*, disait-il, *un despotisme intolérable : chacun y fait ce qu'il veut.* (A. N.). — La première élection de Suard et de Delille avait eu lieu le 7 mai 1772, en remplacement de Duclos et de Bignon; la seconde, le 26 mai 1774. Ils succédèrent à l'abbé de la Ville et à La Condamine.

1. Appelé le 24 août 1774 au Contrôle général, Turgot compta parmi les plus chauds partisans de ses réformes Voltaire, qui lui adressa sa fameuse épître en vers, *A un homme*, et qui écrivait vers cette époque : « J'ai lu les *Lettres* de Turgot. Ah ! mon cher ange, ce Turgot-là est un homme bien supérieur ; et, s'il ne fait pas de la France le royaume le plus florissant de la terre, je serai bien attrapé. J'ai la plus grande envie de vivre pour voir les fruits de son ministère. Je suis encore tout ému de ses lettres que j'ai lues. Je ne connais rien de si profond, ni de si fin, ni de si sage, et de si éloigné des idées communes. » Lettre à d'Argental, du 1er juillet 1775. *Œuvres*, t. LXIX, p. 296.

2. Necker (1732-1804), qui déjà, dans son *Éloge de Colbert* (1773), s'était montré protectionniste, venait de combattre les principes de Turgot sur la liberté des grains, et l'arrêté du 13 septembre 1774, dans son ouvrage : *Sur la Législation du commerce*

sonne, et je lui dois de la reconnaissance[1]. Comme je prononçai ces paroles d'un ton sérieux et pénétré, M. de Voltaire eut l'air de craindre de m'avoir affligée. « Allons, Madame, me dit-il d'un air aimable, calmez-vous. Dieu vous bénira; vous savez aimer vos amis. Je ne suis point l'ennemi de M. Necker, mais vous me pardonnerez de lui préférer M. Turgot. N'en parlons plus. »

En quittant le salon, il m'a priée de regarder sa maison comme la mienne. Déjà il avait oublié qu'il venait de me dire qu'il était désolé de ne pouvoir m'y offrir un asile... Je vous en supplie, Madame, en regrettant bien de ne pouvoir vous en faire les honneurs. Je me suis bornée à lui demander la permission de venir passer quelquefois une heure à Fer-

des grains, Paris, 1775, 2 vol. in-8°, dont la conclusion était de ne laisser sortir du royaume que des farines, de ne permettre leur exportation que lorsque le blé serait tombé à vingt livres le setier; d'ordonner aux boulangers d'avoir une faible provision de grains, et enfin de ne faire une loi sur cette matière que pour dix ans. Voir Foncin, *Essai sur le ministère de Turgot*, Paris, 1877, p. 225, et Jobez, *La France sous Louis XVI*, Paris, 1877, t. I, p. 222.

1. Quelques jours après la perte de la direction de la *Gazette de France*, Suard avait reçu d'une main inconnue un contrat de rentes perpétuelles de 800 livres. Cette générosité venait de M. et Mme Necker. « M. Suard, a écrit madame Suard, n'était entouré que d'amis qui le conjuraient de ne pas affliger l'auteur d'un don si généreux, et qui se tenait voilé pour ne pas blesser notre délicatesse : mais il ne voulut se décider qu'à la condition que l'auteur se montrerait et accepterait sa reconnaissance..... M. Suard découvrit bientôt qu'il ne s'était pas trompé en croyant que c'était M. et Mme Necker. Ils furent instruits par ses amis que tous les refus céderaient à l'estime qu'il avait pour eux : ils vinrent sur le champ se jeter dans nos bras avec un attendrissement qui fut partagé par M. Suard et moi; et, en embrassant M. Necker, je lui dis : « Lequel de nous deux doit aujourd'hui le « plus à l'autre? » *Essai de Mémoires sur M. Suard*, 1820, p. 118.

ney pour demander des nouvelles de sa santé, de celle de madame Denis : je l'ai assuré (car je sais qu'il craint les visites) que je m'en irais contente, si je l'apercevais seulement de loin ; et comme il paraissait fatigué, je l'ai conjuré, en lui baisant les mains, de se retirer. Il a serré et baisé les miennes avec sensibilité, et il a passé dans son cabinet. Je crois qu'il a achevé d'y lire les lettres de mes amis qui m'ont si bien traitée ; car peu de temps après il est revenu me joindre dans son jardin. Je me suis longtemps promenée seule avec lui. Vous pouvez imaginer combien j'étais heureuse de m'entretenir avec liberté avec ce génie sublime, dont les ouvrages avaient fait le charme de ma vie, et dans ces beaux jardins, devant ces riches coteaux qu'il a si bien chantés ! Je ne lui parlai que de ce qui pouvait le consoler de l'injustice des hommes, dont je voyais qu'il ressentait encore l'amertume. Ah ! lui ai-je dit, si vous pouviez être témoin des applaudissements, des acclamations qui s'élèvent aux assemblées publiques, lorsqu'on y prononce votre nom, combien vous seriez content de notre reconnaissance et de notre amour ! qu'il me serait doux de vous voir assister à votre gloire ! que n'ai-je, hélas ! la puissance d'un dieu pour vous y transporter un moment ! — J'y suis, j'y suis ! s'est-il écrié : je jouis de tout cela avec vous ; je ne regrette plus rien.

Pendant cette conversation, j'étais aussi étonnée qu'enchantée de le voir marcher à mes côtés, du pas le plus ferme et le plus leste, et de manière que je n'aurais pu le devancer sans me fatiguer (il avait alors

quatre-vingts ans), moi qui, comme vous le savez, marche très-bien. Mon inquiétude m'arrêtait de temps en temps. Monsieur, n'êtes-vous point fatigué? de grâce ne vous gênez point. — Non, Madame, je marche très-bien encore, quoique je souffre beaucoup. La crainte qu'il a du parlement lui fait tenir ce langage à tous ceux qui arrivent à Ferney. Ah! comment pourrait-il concevoir l'idée de troubler les derniers jours de ce grand homme! Non, sa retraite, son génie, notre amour sauvera à ma patrie un crime si lâche. Avant de le quitter, je l'ai remercié de sa réception si pleine de bonté, et qui me payait, avec usure, les deux cents lieues que je venais de faire pour le venir chercher. Il ne voulait pas croire que je vous eusse quitté, ainsi que mes amis, pour le voir uniquement. Je l'ai assuré que les lettres de mes amis le trompaient en tout, excepté en cela; enfin je l'ai quitté si remplie du bonheur que j'avais goûté, que cette vive impression m'a privée du sommeil pendant toute la nuit.

LETTRE II

Genève, juin 1775.

Nous sommes allés dîner aujourd'hui, mon ami, chez monsieur et madame de Florian[1], parents de M. de

1. Philippe-Antoine de Claris, seigneur de Florian, fils de Jean, d'abord capitaine de cavalerie, puis conseiller-maître en la Cour des aides de Montpellier, et de Marie-Madeleine de Perdrix, né le

Voltaire, et qui ont une fort jolie maison de campagne auprès de Ferney; ce sont deux personnes dont le plus grand mérite est de lui appartenir; M. de Voltaire, qui le sait sûrement mieux que personne, les traite cependant avec une bonté extrême. Je bouillais d'impatience de les quitter après le dîner pour aller voir le grand homme. M. Hennin[1], notre résident à Genève, m'a donné la main.

Après avoir causé un moment avec madame Denis, nous avons été très-promptement admis : nous l'avons trouvé assis au coin du feu, un livre à la main: je lui trouvais l'air abattu; ses yeux qui, la dernière fois, lançaient des éclairs, étaient voilés comme d'un nuage. Il me dit, avec ce ton de politesse qui le distingue autant par ses manières qu'il l'est par son génie : Ah! Madame, que vous êtes bonne! vous n'abandonnez pas un vieillard, vous daignez le visiter. Concevez-vous rien de plus adorable? lui qui fait grâce à tous ceux qu'il consent à voir, se charger

8 nov. 1707, capitaine au régiment de Rohan, chevalier de Saint-Louis en 1745, retiré du service en 1756. Il avait épousé, en premières noces, le 7 mai 1742, Marie-Élisabeth Mignot, nièce de Voltaire, veuve de Dompierre d'Hornoy. Après sa mort (1772) il se remaria d'abord en 1773, à Lucrèce-Angélique de Normandie, génevoise, épouse divorcée de M. Rillet, homme d'esprit mais bizarre, puis, en septembre 1774, à Louise-Bernarde Joly. C'est de cette troisième dame de Florian qu'il s'agit ici. Voltaire lui adressa en septembre 1776, les vers suivants :

Vous voulez arrêter mon âme fugitive :
  Ah! madame, je le vois bien,
De tout ce qu'on possède on ne veut perdre rien;
  On veut que son esclave vive.

1. Pierre-Michel Hennin, né le 30 août 1728, résident de France à Genève à partir de décembre 1765. Il mourut le 5 juillet 1807. On a publié la *Correspondance de Voltaire avec Hennin*, Paris, 1825, in-8°.

de toute la reconnaissance! Je lui parlai de sa santé; il avait, me dit-il, mangé des fraises qui lui avaient donné une indigestion. Hé bien, en lui prenant la main et en la lui baisant, vous n'en mangerez plus, n'est-ce pas? vous vous ménagerez pour vos amis, pour le public dont vous faites les délices. Je ferai, dit-il, tout ce que vous voudrez; et comme je continuai mes petites caresses : vous me rendez la vie! qu'elle est aimable! s'écrait-il; que je suis heureux d'être si misérable! elle ne me traiterait pas si bien si je n'avais que vingt ans. Je lui dis que je ne pourrais l'aimer davantage, et que je serais bien à plaindre de ne pouvoir lui montrer toute la vivacité des sentiments qu'il m'inspire. En effet, ces quatre-vingts ans mettent ma passion bien à l'aise, sans lui rien faire perdre de sa force. Nous parlâmes de Ferney, qu'il a peuplé, qui lui doit son existence; il s'en félicitait. Je me rappelai ce vers, que je lui citai :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon plus bel ouvrage.

Notre résident lui dit que, si jamais ses ouvrages se perdaient, on les retrouverait tout entiers dans ma tête : Ils seront donc corrigés, dit-il, avec une grâce inimitable? et comme il m'avait abandonné sa main, que je baisai : voyez donc, en baisant la mienne, comme je me laisse faire; c'est que cela est si doux! Je lui demandai ce qu'il pensait des *Barmécides*[1], que M. de la Harpe m'avait chargée de lui

1. Cette tragédie ne fut représentée que le 11 juillet 1778, et ne relèva guère La Harpe de la triple chute de *Timoléon* (1764), de *Pharamond* (1765), et de *Gustave Wasa* (1766).

porter. Il les loua modérément, et me laissa entrevoir qu'il y désirait beaucoup de choses, sur lesquelles il écrirait à M. de la Harpe. Pour l'*Éloge de Pascal*, par M. de Condorcet[1], il me dit, qu'il le trouvait si beau qu'il en était épouvanté. — Comment donc, Monsieur? — Oui, Madame, si cet homme-là était un si grand homme, nous sommes de grands sots, nous autres, de ne pouvoir penser comme lui. M. de Condorcet nous fera un grand tort, s'il fait imprimer cet ouvrage tel qu'il me l'a envoyé. Que Racine, ajouta-t-il, fût un bon chrétien, cela n'était pas extraordinaire; c'était un poëte, un homme d'imagination; mais Pascal était un raisonneur, il ne faut pas mettre les raisonneurs contre nous; c'était, au reste, un enthousiaste malade, et peut-être d'aussi peu de bonne foi que ses antagonistes. Je ne m'avisai point de vouloir lui prouver qu'un grand homme pouvait encore être un chrétien; j'aimai mieux continuer de l'entendre. Il nous parla de son frère le janséniste, qui avait, dit-il, un si beau zèle pour le martyre, qu'il disait un jour à un

1. Cet *Eloge* était placé en tête de l'édition qu'il donna des *Pensées de Pascal*, *avec des notes critiques*, *Londres* (Paris), 1776, in-8°. Un peu plus tard, Voltaire écrivait à Devaines, au sujet de cet *Éloge* : « Je ne sais si vous avez lu l'*Éloge de Pascal*, avec ses *Pensées*, mises en meilleur ordre, et relevées par des notes qui valent bien le texte. L'éditeur est, ce me semble, un homme égal à Pascal par le génie, et supérieur par la raison. » Lettre du 4 juin 1777. Dans une autre lettre au même, Voltaire sacrifie ainsi Pascal à son nouvel éditeur et biographe : « Le *Pascal* de M. de Condorcet m'a donné un peu d'humeur contre les réputations usurpées. C'est bien dommage que cet ouvrage ne soit pas entre les mains de tout le monde. Il faudrait que chacun eût dans sa poche ce préservatif contre le fanatisme. » Lettre du 11 juin 1777. *Œuvres*, t. LXX, p. 284 et 289.

ami qui pensait comme lui, mais qui ne voulait pas qu'on se permît rien qui exposât à la persécution : « Parbleu, si vous n'avez pas envie d'être pendu, au « moins n'en dégoûtez pas les autres! »

Après avoir passé une heure délicieuse, je craignis d'avoir abusé de sa bonté. Tout le bonheur que je goûte à le voir, à l'entendre, cédera toujours à la crainte de le fatiguer. Quand l'intérêt qu'il m'inspire ne m'engagerait pas à veiller tous ses mouvements, à lui épargner la plus légère contrainte, je les observerais encore par amour-propre; car on m'avait prévenu qu'il avait une manière de témoigner sa fatigue, que j'aurais toujours soin de prévenir. Il me reconduisit jusqu'à la porte de son cabinet, malgré toutes mes instances. Quand j'y fus, je lui dis : Monsieur, je vais faire bientôt un long voyage, donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction, je la regarderai comme un préservatif aussi sûr contre tous les dangers, que celle de notre Saint-Père. Il sourit avec une grâce infinie, appuyé contre la porte de son cabinet; il me regardait d'un air fin et doux, et paraissait embarrassé de ce qu'il devait faire; enfin il me dit : Mais je ne puis vous bénir de mes doigts, j'aime mieux vous passer mes deux bras autour du cou, et il m'a embrassée. Je suis retournée auprès de madame Denis qui me comble d'honnêtetés. Demain je viendrai dîner ici et j'y coucherai : j'ai cédé aux instances de madame Denis, avec d'autant moins de scrupule, qu'on dit que M. de Voltaire n'est jamais plus aimable et de meilleure humeur, que lorsqu'il a pris son café à la crème. Il ne paraît plus à table et ne dîne plus; il

reste couché presque tout le jour, travaille dans son lit jusqu'à huit heures ; alors il demande à souper; et, depuis trois mois, c'est toujours avec des œufs brouillés qu'il soupe; il a pourtant toujours une bonne volaille toute prête, en cas qu'il en ait la fantaisie. Tous les villageois qui passent par Ferney, y trouvent aussi un dîner prêt et une pièce de vingt-quatre sous pour continuer leur route. Adieu, mon ami, je ne vous parle que du grand homme, lui seul peut m'intéresser ici.

LETTRE III

Ferney, dimanche, 1775.

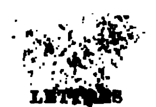
Je viens de passer deux jours chez M. de Voltaire; j'ai donc beaucoup à vous en parler; il passa presque toute l'après-dînée du premier jour dans le salon. On parla d'abord de l'émeute sur les grains[1], sur laquelle je lui appris quelques détails qu'il ignorait. Un négociant qui se trouvait à Ferney en prit occasion de déplorer la destitution de M. L**[2], qui l'aimait,

1. Occasionnée par l'arrêt du Conseil du 13 septembre 1774, qui établissait la liberté du commerce des grains à l'intérieur. On la disait fomentée par les ennemis de Turgot, le prince de Conti et les parlementaires. Cette *guerre des farines* dura toute la première quinzaine de mai 1775, et exigea, pour sa répression, l'emploi de 25,000 hommes, commandés par le maréchal de Biron.

2. Probablement M. Lecler, premier commis des finances que Turgot avait remplacé, au mois de septembre 1774, par M. Devaines avec lequel Voltaire était en correspondance.

qui lui avait rendu plusieurs services importants, et qui était au moment de lui en rendre un plus essentiel encore, au moment où il fut renvoyé; enfin il ne cessait de déplorer cette perte relativement à lui, quoique M. de Voltaire lui répéta trois fois : Vous ressemblez à cette femme du peuple qui maudissait Colbert toutes les fois qu'elle faisait une omelette, parce qu'il avait mis un impôt sur les œufs. Ce négociant se trouvait être encore un ami de Linguet : il en fit un pompeux éloge; et M. de Voltaire, ou par complaisance, ou par sensibilité pour un suffrage qu'il devrait dédaigner, en parla comme d'un homme plein de goût et de génie [1]. Comme mes oreilles étaient un peu blessées par ces mots de goût et de génie, accordées par un oracle du goût à un homme qui n'en montra jamais la trace, je pris la liberté de le combattre. Il me semblait, dis-je à M. de Voltaire, que la base essentielle du génie et même du goût, ce

1. Simon-Nicolas-Henri Linguet (1736-1794), qui, après s'être rendu célèbre au barreau par ses plaidoyers pour le duc d'Aiguillon et pour le comte de Morangiès, s'était vu, en 1774, rayé du tableau des avocats, à la suite de fâcheux démêlés avec ses confrères. Brouillé également avec les encyclopédistes, il les attaqua très-vivement dans son *Journal Politique et Littéraire* (1775-76), et combattit contre Turgot, le principe de la liberté du commerce des blés. Voltaire, qui l'avait eu pour auxiliaire dans l'affaire Morangiès, et auquel ne déplaisait pas la critique qu'il avait faite de Montesquieu dans sa *Théorie des lois civiles* (1764), le ménageait et écrivait de lui : « M. Linguet a les outils universels avec lesquels on fait tout ce qu'on veut : le courage et l'éloquence. Je lui souhaite autant de succès qu'il a de mérite. » (Lettres à Mallet du Pan, décembre 1775.) — Et à lui-même : « Je m'intéresse beaucoup à vos grands talents, à vos succès, au courage avec lequel vous avez dit quelques vérités. (Lettres du 15 mars 1769. *Œuvres*, t. LXV, p. 392.) Linguet visita Ferney en 1776, et écrivit plus tard un *Examen des ouvrages de Voltaire*. Bruxelles, 1788, in-8°.



doit être le bon esprit, et jamais je ne le sens dans Linguet. Sa mauvaise foi, ajoutai-je, achève de le rendre, pour moi, un écrivain insupportable. M. de Voltaire ne défendit pas son opinion par un seul mot. Pourquoi, Monsieur, dis-je, adoré-je votre génie? c'est qu'il n'est pas seulement beau, étendu, lumineux; c'est qu'il a toujours la raison pour base; c'est qu'il a encore cette bonne foi qui donne au génie toute sa force et toute sa chaleur; c'est pour cela qu'il a eu des succès si universels; c'est parce que vous aimez véritablement l'humanité, que vous détestez le fanatisme, que vous lui avez arraché son poignard. Vous étiez digne d'une pareille victoire; vous avez consacré votre vie entière à l'obtenir; c'est seulement à ceux qui aiment les hommes qu'appartient la gloire d'en être les bienfaiteurs. Linguet est un écrivain corrompu dans ses principes de morale, comme dans ses principes de politique : il ne sème que des faussetés, ou des erreurs dangereuses; il ne doit recueillir que du mépris; et j'avoue que vous m'avez affligée en l'honorant de votre suffrage. La bouche de M. de Voltaire resta toujours muette; mais il ne cessa de me regarder avec des yeux dont il est impossible de peindre la finesse et l'obligeante attention. Cependant ce négociant entreprenait de défendre et même de louer encore Linguet; ce qui, ajoutant au mépris dont je me sentais animée au souvenir de ses bassesses, j'en fis un petit résumé à M. de Voltaire; je lui montrai Linguet, parmi ses confrères, le jour où l'on devait décider de son sort au palais, s'arrachant les cheveux, et s'écriant qu'il

était entouré d'assassins. Je le lui montrai peint d'après lui-même dans la *Théorie du Libelle*[1], se comparant tantôt à Curtius, tantôt à Hector, et parlant de sa conduite avec le duc d'Aiguillon, comme d'un modèle de générosité et de grandeur d'âme, quoique cette impudence fut démentie par ses lettres que le duc avait entre ses mains; enfin je lui parlai des outrages dont il avait accablé ses confrères les plus estimables; et M. de Voltaire levait les yeux et les mains au ciel avec les signes du plus grand étonnement.

Il revint plusieurs fois dans le salon cette même après-dînée : ma joie de ces apparitions inattendues me portait toujours au-devant de lui; toujours je lui prenais les mains et je les lui baisai à plusieurs reprises. Donnez-moi votre pied, s'écriait-il, donnez-moi votre pied que je le baise : je lui présentai mon visage. Il me reprocha de n'être venue à Ferney que pour le gâter, le corrompre. C'est vous, lui dis-je, qui nous gâtez beaucoup, Monsieur, en vous donnant à nous si longtemps et si souvent. Comme je lui montrai quelque inquiétude sur la fatigue qu'il pouvait en éprouver : Madame, me dit-il avec une inclination de tête d'une galanterie qu'il n'est pas possible de rendre, je vous ai entendue, cela est impossible.

1. *La Théorie du Libelle, ou l'Art de calomnier avec fruit; dialogues philosophiques pour servir de supplément à la « Théorie du Paradoxe »*, Amsterdam (Paris), 1775, in-12. Dans ce factum d'ailleurs très-spirituel, Linguet répondait à l'abbé Morellet qui l'avait violemment attaqué dans sa *Théorie du Paradoxe*, 1775, in-12, spécialement dirigée contre lui, et pour lequel son auteur reçut peut-être de ses amis les philosophes le surnom d'abbé *Mords-les*.

Cet homme chargé de tant de gloire et de tant d'années, qui, en éclairant l'Europe, est encore le dieu bienfaisant de Ferney, à qui on pardonnerait de se regarder comme le centre de tous les mouvements qui l'environnent, qui serait, ce me semble, ma première pensée, mon premier besoin, si j'avais le bonheur qu'une partie du sien me fût confiée, reçoit une prévenance, une marque d'attention, comme les autres reçoivent une grâce et une marque de bonté. Ce même jour, il voulait prendre une tabatière qui se trouvait sur la cheminée; je vis son mouvement, car je ne puis le perdre de vue; je m'avançai pour la lui remettre : il se mit presque à mes pieds pour me remercier; et il faut voir de quelle grâce cette politesse est accompagnée. Cette grâce est dans son maintien, dans son geste, dans tous ses mouvements; elle tempère aussi le feu de ses regards, dont l'éclat est encore si vif qu'on pourrait à peine le supporter, s'il n'était adouci par une grande sensibilité. Ses yeux, brillants et perçants comme ceux de l'aigle, me donnent l'idée d'un être surhumain : mais ses regards ne semblent exprimer que la bienveillance et l'indulgence lorsqu'ils s'attachent sur sa nièce; comme ils appellent les égards de tout ce qui l'entoure! car c'est presque toujours avec le sourire de l'approbation qu'il l'écoute. Sa bonté attire aussi à monsieur et madame de Florian des attentions qu'ils ne trouveraient pas ailleurs qu'à Ferney. Madame de Florian a avec elle une jeune sœur qui rit de tout, et qui rit toujours. M. de Voltaire l'appelle *Quinze ans* et se prête à sa gaieté enfantine avec une bonté charmante;

quelquefois elles vont l'embrasser le soir dans son lit : il se plaint gaiement qu'elles laissent dans une couche solitaire un homme si jeune et si joli. Mais adieu, mon ami, je vais trouver aussi le mien, car je suis fatiguée, et il faut que je me lève de bonne heure pour ne pas perdre l'occasion de voir notre aimable patriarche dans les moments de sa plus belle humeur.

LETTRE IV

Ferney, lundi.

M. de Voltaire eut la bonté d'envoyer savoir de mes nouvelles dès qu'il sut que j'étais levée ; et l'espérance de le voir m'avait réveillée de bien bonne heure. Je lui en fis demander la permission, qu'il m'accorda tout de suite. Dès que je parus, il me dit, avec sa grâce ordinaire : Ah ! Madame, vous faites ce que je devrais faire. — Monsieur, j'achèterais d'une partie de ma vie le bonheur que vous m'accordez ; et je n'exagérais point en lui parlant ainsi. Je m'assis à côté de son lit, qui est de la plus grande simplicité et de la propreté la plus parfaite. Il était sur son séant, droit et ferme comme un jeune homme de vingt ans ; il avait un bon gilet de satin blanc, un bonnet de nuit attaché avec un ruban fort propre. Il n'a, dans ce lit où il travaille toujours, d'autre table à écrire qu'un échiquier. Son cabinet me frappa

par l'ordre qui y règne : ce n'est pas, comme le vôtre, des livres pêle-mêle et de grands entassements de papiers; tout y est en ordre, et il sait si bien la place que ses livres occupent, qu'à propos du procès de M. de Guines[1], dont nous parlâmes un moment, il voulut consulter un mémoire. Wagnières, dit-il à son secrétaire, mon cher Wagnières[2], prenez, je vous prie, ce mémoire à la troisième tablette à droite; et le mémoire y était en effet. Ce qui abonde le plus sur son secrétaire, c'est une grande quantité de plumes. Je le priai de me permettre d'en prendre une que je garderais comme la plus précieuse des reliques; et il m'aida lui-même à chercher une de celles avec laquelle il avait le plus écrit. Il a à côté de son lit le portrait de madame du Châtelet, dont il conserve le plus tendre souvenir. Mais dans l'intérieur de son lit il a les deux gravures de la famille des Calas[3]. Je ne connaissais pas encore celle qui représente la femme et les enfants de cette victime du fanatisme, embrassant leur père au moment où on va le mener au sup-

1. Adrien-Louis de Bonnières, comte, puis duc de Guines (1725-1806), ambassadeur à Londres depuis 1770, et dont le procès en diffamation contre son secrétaire, Tort de la Soudre, qui l'avait accusé de contrebande pratiquée sous le couvert de l'ambassade, faisait beaucoup de bruit. Les mémoires qui parurent dans cette affaire étaient de Gerbier, pour le duc de Guines, et de Falconnet pour Tort.

2. Jean-Louis Wagnières (1739-1787), né en Suisse, il fut secrétaire de Voltaire depuis 1756 jusqu'à la mort de celui-ci. Il existe de lui des *Mémoires sur Voltaire*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°.

3. On sait avec quelle énergie Voltaire soutint l'innocence de Jean-Calas, mort sur l'échafaud à Toulouse, le 10 mars 1762, comme coupable d'assassinat sur son fils, et comment il parvint à faire réviser son procès à Paris par un tribunal de maîtres des requêtes, qui, le 9 mars 1765 déclara à l'unanimité Calas innocent.

plice; elle me fit l'impression la plus douloureuse, et je reprochai à M. de Voltaire de l'avoir placée de manière à l'avoir sans cesse sous ses yeux. *Ah! Madame, pendant onze ans j'ai été sans cesse occupé de cette malheureuse famille et de celle des Sirvens; et pendant tout ce temps, Madame, je me suis reproché comme un crime le moindre sourire qui m'est échappé.* Il me disait cela avec un accent si vrai, si touchant que j'en étais pénétrée. Je lui pris la main, que je baisai; et remplie de vénération et de tendresse, j'arrêtai sa pensée sur tous les biens qu'il avait faits à ces deux familles; sur les grands, sur les signalés services qu'il avait rendus à l'humanité; sur le bonheur dont il devait jouir en se trouvant le bienfaiteur de tant d'hommes, le bienfaiteur du monde entier qui lui devrait peut-être de n'être plus souillé par les horreurs du fanatisme.

Il me dit que le triomphe des lumières était bien loin d'être assuré; il me parla des arbitres de la destinée des hommes et des préjugés qui avaient entouré leur enfance. *La nourrice*, me dit-il, *fait des traces comme cela*, en me montrant la longueur de son bras; *et la raison, quand elle arrive à sa suite, n'en fait que de la longueur de mon doigt.* Non, Madame, nous devons tout craindre d'un homme élevé par un fanatique. Ce sujet le conduisit à s'égayer sur la vie de Jésus-Christ et sur ses miracles. Je n'osais pas relever sérieusement ses sarcasmes, et je voulais encore moins paraître les approuver. Je défendis Jésus-Christ comme un philosophe selon mon cœur, dont la doctrine était divine et la morale

indulgente. J'admire, disai-je à M. de Voltaire, son amour pour les faibles et les malheureux; les paroles que plusieurs fois il avait adressées à des femmes, et qui sont ou d'une philosophie sublime, ou de la plus touchante indulgence. Oh! oui, me dit-il, avec un regard et un sourire remplis de la plus aimable malice, vous autres femmes, il vous a si bien traitées que vous lui devez de prendre toujours sa défense. Nous avons aussi beaucoup causé de tous nos amis, d'Alembert, La Harpe, Saint-Lambert, notre bon Condorcet. Il parle de M. de La Harpe comme de notre espérance pour le théâtre, de M. Condorcet comme du plus digne apôtre de la philosophie : il estime beaucoup les talents et la personne de M. de Saint-Lambert. Je lui ai parlé des journées si douces que j'avais passées dans sa solitude d'Eaubonne[1], de son jardin si plein de fleurs et de fruits, de son amabilité pour ses convives, de cette table si parfaite et si voluptueuse, dirigée par les principes de Sarah[2], et où la raison, le cœur et l'appétit étaient également satisfaits. C'est là, m'a-t-il dit, que je voudrais me transporter, préférablement au spectacle ou au souper des grands seigneurs; je dînerais à côté de vous et ne serais entouré que d'amis, de votre mari, que je voudrais connaître après vous avoir vue, et dont les bontés me seront toujours chères. Ces bontés, car il se servit de ce mot-là, le rappelèrent à M. de

1. Dans la vallée de Montmorency, sur la route de Saint-Leu, entre Ermont, Soissy et Margency, près de Mme d'Houdetot, son amie. Dans les derniers temps de sa vie on l'appelait le sage d'Eaubonne.

2. *Sara Th...*, Paris, 1765, in-8°, nouvelle par Saint-Lambert.

Richelieu qui avait voulu écarter de l'Académie des hommes si dignes d'en être, deux bons écrivains et deux hommes sans préjugés. C'est là, je crois, la base d'après laquelle il forme son opinion sur ses semblables. Je sentis tout ce que cette association avec l'abbé Delille avait de flatteur pour vous. Il me parla du maréchal[1] comme d'un homme qui, après avoir fait une longue route, n'avait recueilli aucune lumière dans la traversée, et arrivait à la vieillesse avec toute la frivolité des goûts du premier âge; cela me donna l'occasion de lui citer ces vers :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge
> De son âge a tout le malheur.

Hélas! Madame, m'a-t-il dit, cela est bien vrai. C'est tout ce qu'on peut faire que de lui citer un de ses vers. Je n'ai pas encore trouvé le moment de lui parler de ses ouvrages. Bien loin de ressembler à ces hommes dont la conversation, dit Montesquieu, est un miroir qui représente sans cesse leur imper-

1. Dont le facheux procès avec Julie de Villeneuve de Vence, présidente de Saint-Vincent, arrière-petite fille de Mme de Grignan, venait d'être porté devant le parlement de Paris, siégeant comme cour de Paris. Dans une des séances le prince de Conti et le duc de La Rochefoucauld, « s'étaient élevés avec force contre les abus d'autorité qu'on trouvait à chaque pas dans cette affaire, et surtout contre les lettres de cachet. » *Mém. secrets*, Londres, 1784, t. VIII, p. 56. Il s'agissait de billets que la présidente, qui prétendait avoir été mise à mal par le vieux duc de Richelieu, réclamait contre celui-ci, qui, de son côté, niait énergiquement les avoir jamais souscrits. « Mais, madame, regardez donc votre figure, disait-il, cela se payerait-il une somme aussi exorbitante ? — Je n'ai pas cette présomption, répliquait Mme de Saint-Vincent, mais vous, monsieur le maréchal, considérez la vôtre et voyez s'il faut moins que cela pour la faire passer. » *Mém. secrets*, t. II, p. 70.

tinente figure, jamais je ne l'ai vu encore appeler l'attention sur lui-même. Le génie est, je crois, au-dessus de ce misérable besoin d'occuper sans cesse les autres; besoin qui rend la médiocrité si insupportable. Satisfait de lui-même, il se repose dans une noble confiance de sa force; il jouit trop de sa pensée pour sentir le besoin continuel d'une puérile vanité: c'est par des choses utiles aux hommes qu'il les attache à son souvenir.

Quand, fatigué d'un long travail, M. de Voltaire entre dans son salon, il se prête à l'objet de la conversation sans chercher à la diriger. Si les jeunes femmes causent, il se délasse avec elles, et ajoute à leur gaieté par des plaisanteries vives et aimables; il se donne aux choses et à vous avec la plus grande simplicité; mais s'il arrive de Paris une nouvelle, s'il apprend un événement intéressant, son âme s'y attache à l'instant tout entière. Comme le soir de mon arrivée, M. Audibert lui apprit qu'on venait de mettre à la Bastille l'abbé du B*** et se saisir de ses papiers, il versa des larmes sur son malheur, et parla avec la plus vive indignation de cet acte de despotisme. C'est cette sensibilité si vraie qui me le fait adorer; c'est ce feu sacré qui éclaire et échauffe tout ce qu'il touche; c'est cette imagination si vive, si facile à émouvoir, qui le transforme à l'instant dans la personne opprimée pour lui prêter l'appui de tout son génie, et crée peut-être son génie; car je crois, avec Vauvenargues, que le génie vient de l'accord et de l'harmonie entre l'âme et l'esprit. Qui jamais a pris en main la cause des opprimés avec plus de cha-

leur et l'a poursuivie, à travers les obstacles, avec plus de constance? Eh! qu'on ne dise point que c'était la gloire qu'il poursuivait en cherchant à les sauver : non; c'en était le bonheur! L'amour de la gloire se laisse rebuter par toutes les choses où le génie ne peut se montrer; ce n'est que l'amour de l'humanité qui se soumet à cette multitude de détails nécessaires au succès des affaires, et qui peut seul y trouver sa plus douce récompense.

Vous me dites, mon ami, de lui parler de M. d'Étalonde [1], pour qui son zèle auprès du roi de Prusse et de notre parlement s'exerce sans relâche depuis un an. Je l'ai déjà fait : j'ignorais qu'il fût chez lui; je lui en demandai des nouvelles. N'avez-vous pas remarqué, me dit-il, le jour où je vous vis pour la première fois, un jeune homme d'une figure douce, honnête, d'un maintien modeste? Je vous demande pardon, Monsieur, je n'avais, dans ce moment, des yeux que pour vous. — Eh bien! faites-y attention; sa figure vous peindra son âme. En effet, j'ai beaucoup causé depuis avec M. d'Étalonde qui me paraît aussi digne, par son âme que par son malheur, de

1. Gaillard d'Etalonde. Impliqué, avec le chevalier de La Barre, dans la triste affaire de la mutilation d'un crucifix à Abbeville qui coûta la vie à ce dernier (11 juillet 1766), il s'enfuit à l'étranger, et, après avoir séjourné près de deux ans à Ferney, fut accueilli par Frédéric II, sur la recommandation de Voltaire. Le roi de Prusse, qui le nomma ingénieur et adjudant, écrivait à son sujet à Voltaire : « Un ingénieur formé sous les yeux de Voltaire est un phénix à mes yeux... Il pourra vous servir à conduire les travaux au siège de l'*inf...*, à former les batteries, des balistes, pour faire écrouler entièrement la tour de la superstition, dernier asile des vieilles femmes et des tonsurés. » (*Œuvres de Voltaire*, t. LXIX, p. 238 et 282.)

tout l'intérêt de M. de Voltaire. Son admiration pour ce grand homme est sans bornes, comme sa reconnaissance ; et lorsqu'il paraît devant son bienfaiteur, celui-ci lui présente la main : Bonjour, mon cher ami, lui dit-il avec un air de bonté et de tendresse attendrissante : c'est, je crois, le meilleur des hommes. Oh! combien je l'admire, je l'aime davantage depuis que je l'ai vu ; avec quel regret je m'en séparerai, sans doute, hélas! pour ne plus le revoir ! Que dirai-je à vos amis, lui disais-je, qui, à mon retour, vont tous m'entourer pour me parler de vous? — Vous leur direz que vous m'avez trouvé dans le tombeau, et que vous m'avez ressuscité.

LETTRE V

Genève, vendredi au soir.

Nous venons de Ferney, où nous avons dîné. Mon admiration et mon enthousiasme pour M. de Voltaire sont si bien établis que, lorsque j'arrive, on ne parle que de cela. Je lui ai fait demander la permission de le voir un moment avant la promenade que nous devions faire ensemble dans ses bois, et j'ai été bientôt admise. Je suis entrée, je l'ai caressé, je lui ai parlé de lui, car je ne puis guère parler d'autre chose, pendant un bon quart d'heure. C'est comme une passion qui ne peut se soulager que par ses épanche-

ments. Il m'a donné les noms les plus tendres, m'a appelée sa chère enfant, sa belle reine. Il m'a paru aussi touché que persuadé de ma tendre vénération pour lui. Nous avons parlé ensuite de nos amis communs, de M. d'Alembert, La Harpe, Saint-Lambert, Condorcet. Ce dernier est celui pour lequel il me paraît avoir le plus d'estime et de tendresse. C'est, me dit-il, de tous les hommes celui qui lui ressemble le plus ; il a la même haine, disait-il, pour l'oppression et le fanatisme, le même zèle pour l'humanité, et le plus de moyens pour la protéger et la défendre. Je goûtais un véritable plaisir d'entendre ce grand homme me parler ainsi de l'ami qui répand un charme si doux sur ma vie. J'ai été bien touchée d'un conseil qu'il a ajouté à ses éloges : Conservez cet ami, Madame ; c'est celui de tous qui est le plus digne de votre âme et de votre raison. Oh ! Monsieur, lui ai-je dit, l'amitié de mon bon Condorcet est pour moi d'un prix au-dessus de tous les trésors, et je ne la sacrifierais pas à l'empire de l'univers. Il est revenu à vous de lui-même, et m'a encore répété qu'il voulait vous voir. Je lui ai parlé, avec mon âme, du meilleur ami de mon cœur. Il m'a demandé depuis combien de temps j'étais mariée : il m'a félicitée d'être unie à l'homme que j'avais préféré, et que ma raison aurait encore choisi. Je lui ai montré votre portrait : il vous trouve une figure spirituelle et douce. Il n'y a, lui disais-je pendant qu'il regardait votre portrait, il n'y a qu'une destinée, Monsieur, qui eût pu balancer, dans mon cœur, celle d'être la femme de M. Suard, c'eût été d'être votre nièce et de vous dé-

vouer ma vie entière. Eh! ma chère enfant, je vous aurais unis, je vous aurais donné ma bénédiction! Il était superbe aujourd'hui. Quand je suis arrivée, madame de Luchet[1] m'a dit: M. de Voltaire, Madame, qui sait que vous le trouvez fort beau dans toute sa parure, a mis aujourd'hui sa perruque et sa belle robe de chambre. Voyez-vous, a-t-elle dit, quand il est sorti de son cabinet, voyez-vous comme il est beau? C'est une coquetterie dont vous êtes l'objet. M. de Voltaire sourit avec bonté, et une sorte de honte aimable de s'être prêté à cet enfantillage. Ce sourire, si rempli de grâce, me rappela la statue de Pigalle, qui en a saisi quelques traces. Je lui dis que j'avais été empressée d'aller la voir et que je l'avais baisée. — Elle vous l'a bien rendu, n'est-ce pas? Et comme je ne répondais qu'en lui baisant les mains: mais dites-moi donc, avec un ton d'instance, dites-moi donc qu'elle vous l'a rendu. — Mais il me semble qu'elle en avait envie. Nous sommes montés en carrosse pour parcourir ses bois: j'étais à ses côtés, j'étais dans le ravissement; je tenais une de ses mains que je baisai une douzaine de fois. Il me laisse faire, parce qu'il voit que c'est un besoin et un bon-

1. N. Delon, femme de Jean-Pierre-Louis Luchet, marquis de La Roche-du-Maine (1740-1792), avec lequel le patriarche de Ferney fut en correspondance, et qui a écrit une *Histoire littéraire de Voltaire*, Paris (*Cassel*), 1784, 6 vol. in-8°. Voltaire l'appelait une « marquise très plaisante et très amusante. » Le 1er mai 1775, il écrivait à d'Argental: « Elle n'a jamais songé et ne songera qu'à rire. Son pauvre mari cherche de l'or. Mais toujours rire comme le veut sa femme, ou s'enrichir dans des mines comme le croit son mari, c'est la pierre philosophale. Elle ne se trouve point. » (*Œuvres*, t. LXIX, p. 255.)

heur. Nous avions avec nous un Russe qui le félicitait d'être encore si vivement aimé d'une jeune, et vous pardonnerez l'épithète, et jolie femme. Ah! Monsieur, je dois tout cela à mes quatre-vingts ans. Il se compara au vieux Titon à qui je rendais la vie, que je rajeunissais. — Je le voudrais bien, lui dis-je, car vous ne vieilliriez plus. Il causa avec M. Soltikof des Russes et de Catherine. Il dit que c'est de tous les souverains de l'Europe celui qui a le plus d'énergie et de tête. Je ne sais s'il a raison; mais sa tête à lui me paraît le plus beau phénomène de la nature.

Ses bois, qu'il a plantés et qu'il aime beaucoup, sont très-vastes; il a fait partout des percées fort agréables : ils nous ont conduits à sa ferme qui est grande, belle et tenue avec une grande propreté. Je le voyais, avec plaisir, parcourir tout son domaine, droit, ferme sur ses jambes et presque leste : il jetait partout des regards perçants; et en parcourant sa grange, qui est très-longue, il montra, avec un bâton qu'il tenait à la main, une réparation à faire au sommet. Sa basse-cour présente le même air de propreté; il y a beaucoup de belles vaches, et il a voulu que je busse de leur lait : il a été me le chercher lui-même et me l'a présenté avec toutes ses grâces. Vous sentez combien j'étais touchée de tant de bontés et de quel ton je l'en remerciai. Cette petite course était une véritable débauche pour lui, qui ne sort presque plus de Ferney; aussi dit-il bientôt qu'il ne se trouvait pas bien, qu'il désirait s'en retourner : je trouvais ce besoin bien naturel. Son cabinet est ce qu'il aime le mieux : c'est là qu'il vit, parce que c'est

là qu'il pense; c'est là aussi qu'il trouve ce repos dont la vieillesse a souvent besoin; aussi, loin de le presser de rester un moment de plus, je le priai de remonter promptement dans son carrosse, et lui présentai mon bras, qu'il accepta, pour l'y conduire: mais comme il allait y monter, il voulut absolument me reconduire jusqu'au mien que nous avions fait suivre. Pourquoi, me dit-il, ne couchez-vous pas à Ferney? Quand viendrez-vous me voir? — J'aurai ce bonheur dimanche prochain. — Eh bien! je vais donc vivre dans cette espérance : il m'a embrassée. Je vois, avec peine, que les personnes qui l'entourent, et sa nièce même, n'ont point d'indulgence pour les choses qui tiennent à son âge et à sa faiblesse. On le regarde souvent comme un enfant capricieux; comme si, à quatre-vingts ans, il n'était pas permis, quand on s'est donné trois heures à la société, de sentir le besoin du repos; n'est-ce pas même un besoin réel? On ne veut presque jamais croire qu'il souffre; il semble qu'on veuille se dispenser de le plaindre. Cet air d'insouciance, qui m'a plus frappée encore aujourd'hui, m'a indignée et touchée jusqu'au fond du cœur.

LETTRE VI

Genève.

Mais parlons donc du grand homme; je ne sais comment j'ai eu le courage de vous parler d'autres plaisirs que de ceux dont je lui suis redevable : j'ai

regardé comme perdus les jours que j'ai passés sans le voir, et je ne l'ai jamais vu qu'avec transport. J'ai été hier souper et coucher à Ferney. Il avait été malade presque tout le jour; il avait pris médecine; il vint cependant dans le salon quand on lui dit que j'étais arrivée. Je le trouvai abattu, mais il reçut, avec la sensibilité la plus aimable, toutes les preuves de mon tendre intérêt. Sa conversation se ressentit de son état physique; elle était mélancolique. Il parla des maux de sa vie; mais il en parla sans amertume, quoique avec tristesse. Je me rappelai les chagrins que lui avait donnés sa patrie ingrate, dans le temps qu'il l'honorait par tant de chefs-d'œuvre; l'acharnement avec lequel on lui avait opposé Crébillon, qu'on ne pouvait lui comparer avec justice, et qu'on affectait cependant d'élever au-dessus de lui; je pensai qu'il pouvait se rappeler notre ingratitude, et je lui reprochai avec douceur, de ne pas goûter une destinée unique et qui remplissait l'Europe entière. Je conviens, Monsieur, lui dis-je, qu'avec une manière de sentir aussi vive, vous avez dû éprouver de grands chagrins; mais convenez aussi que vous avez eu de grandes jouissances. — Ah! guères, Madame, guères!

Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes[1].

ajoutai-je. — Hélas! me dit-il, cela est bien vrai. Mais comme je voulais toujours le ramener sur des idées douces et agréables : Votre passion dominante, Monsieur, a été satisfaite; peu d'hommes, vous le

1. Poëme sur la Loi naturelle.

savez, ont pu se vanter de cet avantage. Vous avez aimé la gloire; je pourrais vous dire, comme le père Canaye au maréchal d'Hocquincourt, elle vous a aimé beaucoup aussi, elle vous a comblé d'honneurs. — Eh! Madame, je ne savais ce que je voulais; c'était mon joujou, ma poupée. Nous sommes bienheureux, lui dis-je, que votre poupée n'ait pas seulement servi à vos plaisirs, comme il en est de la plupart des hommes, mais qu'elle ait fait les délices de tous ceux qui savent penser et sentir.

Le lendemain matin.

J'avais une si grande peur de ne pas voir M. de Voltaire après son déjeuner, que je me suis levée à six heures : tout le monde dormait encore : je suis entrée dans le salon dans lequel donne son cabinet : tout était dans le silence : je me suis jetée sur une chaise longue, où je me suis endormie jusqu'à huit heures, que M. de Voltaire a envoyé savoir de mes nouvelles. Je lui ai fait demander la permission de le voir un moment, et il me l'a sur-le-champ accordée. Vous serez jaloux si vous voulez, mais il est certain que j'ai pour lui une véritable passion. Mon premier besoin, dès que je l'approche, c'est de lui parler du bonheur qu'il me donne en me permettant de le voir dans toute sa bonté et son amabilité naturelle. Il m'a fait mille caresses de sa jolie main pendant que je la baisais, et m'a dit les choses les plus aimables. Conservez-moi vos bontés; et puis, — mais vous m'ou-

blierez dès que vous serez à Paris! — Oh! Monsieur, vous ne le croyez pas; je serais bien malheureuse si vous le croyiez. Vous savez qu'occupée de vous avant que d'avoir le bonheur de vous voir, votre présence et vos bontés me rendront ce souvenir mille fois plus cher encore. Il m'a ensuite parlé de vous et du désir de vous voir avec tous ses amis. Il était fort bien ce matin; le sommeil l'avait parfaitement rétabli; il souffrait moins, disait-il; ses yeux étaient pleins de feu et même de gaieté. Il était occupé à revoir des épreuves d'une nouvelle édition de ses ouvrages[1] : il aurait voulu qu'on n'y mît point ce qu'il appelle ses fatras. On ne va point, dit-il, à la postérité avec un si gros bagage. Puis il me dit, avec gaieté : Hier j'étais philosophe, aujourd'hui je suis Polichinelle. Je vous fais grâce de mes compliments sur ces changements de rôles. J'ai pourtant vu l'auteur un moment. A propos de cette édition, il tenait à la main un volume de sa petite encyclopédie[2]. Il dit à mon frère, qui venait d'entrer : C'est un petit ouvrage dont je fais cas. Mon frère lui parla de la *Pucelle* qu'il avait su par cœur. C'est, dit-il, de tous mes ouvrages, celui que j'aime le mieux. J'aime à la folie cette Agnès qui a toujours l'envie d'être si sage et qui toujours est si faible. Mon frère lui en récita quelques passages; il les écoutait avec une gaieté qui tenait plus au sujet même qu'à l'amour-propre de l'auteur. Il interrompait quelquefois mon frère pour lui dire : Mais ce

1. L'édition dite *encadrée*. Genève, 1775, 40 vol. in-8°.
2. Le *Dictionnaire philosophique portatif* (1764), dont la 7e édition, fort augmentée, parut en 1770.

n'est pas ainsi qu'on dit des vers; et il lui donnait le ton qui les rendait plus cadencés et plus harmonieux. Quand il entendit ce vers sur madame de Pompadour :

Et sur son rang son esprit s'est monté.

Il désavoua tout ce morceau, et demanda ce que c'était qu'un esprit monté sur un rang? Moi je ne lui ai parlé que de ce que j'aimais et connaissais même de sa *Pucelle*, les débuts de plusieurs chants où je trouve beaucoup de gaieté, de philosophie et même de verve. Nous l'avons laissé occupé des corrections de cette nouvelle édition. Nous sommes rentrés dans le salon, où il n'a paru qu'un moment vers le soir, et lorsqu'il a été fatigué de son travail. Ses forces sont, je crois, en proportion de son génie; sa tête paraît aussi féconde; son âme paraît aussi ardente que s'il était dans la vigueur de l'âge; sa vie n'a point de vide; la pensée et son profond amour pour l'humanité et les progrès de la philosophie remplissent tous ses moments. Mais ce qui m'étonne toujours, ce qui me touche et presque me ravit, c'est qu'il paraît se dépouiller de tout ce que son génie a de puissant, pour n'en plus conserver que la grâce et l'amabilité la plus parfaite. Quand il se réunit un moment à la société, jamais je ne l'ai vu ni distrait, ni préoccupé : il semble que sa politesse, qui a quelque chose de noble et de délicat, lui ait imposé la loi d'un parfait oubli de lui-même lorsqu'il se mêle avec ses semblables. Si vos yeux le cherchent on est sûr de rencontrer dans les siens les regards de la bienveillance, et une

sorte de reconnaissance pour les sentiments dont il est l'objet. Je vois qu'il croit aux miens, et j'avoue que j'ai pour lui une vénération si tendre, que je serais malheureuse si je ne l'en croyais persuadé. Je couche à Ferney ce soir, et ce sera pour la dernière fois.

LETTRE VII

Ferney.

Nous venons, mon ami, de faire nos adieux au grand homme; hélas! sans doute, des adieux éternels. Je n'ai pas voulu lui parler de mon départ; mais j'ai bien vu qu'il en était instruit par les choses qu'il m'a adressées. Il a encore eu la bonté de m'admettre dans son cabinet, de m'y montrer les sentiments les plus aimables et les plus flatteurs, quoiqu'il soit, dans ce moment, fort occupé de corriger les fautes de sa nouvelle édition : elle contient des choses sur le Parlement, qu'il veut absolument adoucir; je vois qu'il le craint et cela m'afflige : car quoi de plus affreux que de vivre, à son âge, dans les alarmes et la terreur? Il m'a dit que M. Seguier[1] était venu le voir en passant à Ferney, il y a peu de temps; et là,

1. Antoine-Louis Séguier (1726-1792), avocat général au Parlement de Paris, qui venait de se signaler, en 1770, par son réquisitoire contre l'*Encyclopédie*. Il visita Ferney en septembre 1770. « Il ne s'en est fallu que d'un quart d'heure que M. Séguier et M. d'Alembert se soient rencontrés chez moi. » Lettre à d'Argental, 26 sept. 1770. *Œuvres*, t. LXVI, p. 426.

Madame, à la place que vous occupez (j'étais assise auprès de son lit), ce Seguier m'a menacé de me dénoncer à son corps, qui me ferait brûler, s'il me tenait. — Monsieur, ils n'oseraient. — Et qui les en empêcherait? — Votre génie, votre âge, le bien que vous avez fait à l'humanité, le cri de l'Europe entière; croyez que tout ce qui existe d'honnête, tout ce que vous avez rendu humain et tolérant se soulèverait en votre faveur. — Eh! Madame, on viendrait me voir brûler, et on dirait peut-être le soir : C'est pourtant bien dommage. — Non, jamais je ne le souffrirais, lui dis-je, épouvantée de cette seule idée, j'irais poignarder le bourreau, s'il pouvait s'en trouver un capable d'exécuter cet exécrable arrêt. Il m'a baisé la main et m'a dit : Vous êtes une aimable enfant; oui, je compte sur vous. — Oh! vous n'aurez pas besoin de mon secours. De grâce, éloignez, Monsieur, une idée si funeste et qui n'a, je vous proteste, nul fondement.

Le lendemain, mon premier besoin, en me levant, a été de le voir. Hélas! c'était pour la dernière fois que j'entrais dans ce cabinet, que je le voyais, que je recevais les témoignages de sa bonté! J'étais bien attristée. Je m'étais habillée de bonne heure, parce que nous allions dîner dans le voisinage. J'ai su trop tard qu'il aimait à voir les femmes parées; car j'avoue que j'aurais employé, auprès de lui, ce moyen de lui plaire. Dès que j'ai paru : Quelle est, s'est-il écrié, cette dame si belle, si brillante qui entre là? — C'est moi, Monsieur; et j'ai couru lui baiser les mains. — Mon Dieu, que vous êtes aimable! J'ai écrit à



M. Suard que j'étais amoureux de vous. — Oh! Monsieur, de toutes vos bontés, c'est celle dont je suis le plus flattée, car c'est celle qui le touchera davantage! — Vous avez couché au-dessus de mon cabinet. — Oui, Monsieur; cette idée me rendait aussi fière qu'heureuse et me laissera de bien aimables souvenirs.

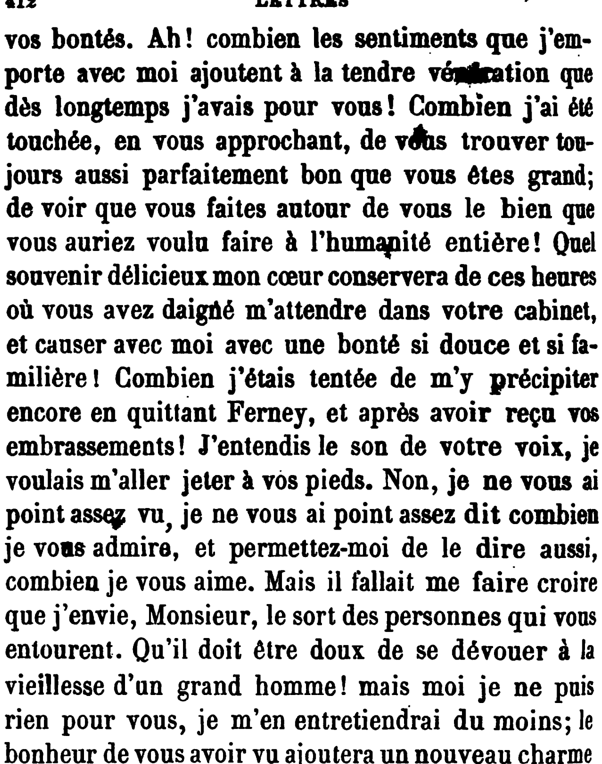
Comme il y avait beaucoup de monde dans son cabinet, il en fut bientôt fatigué, et je le vis se renverser sur son oreiller, les yeux fermés et soufflant. Je dis sur-le-cbamp qu'il fallait le laisser au repos dont il avait besoin. Ces mots parurent lui rendre la vie. Il me jeta un regard rempli d'une tendresse reconnaissante : je l'ai pressé bien tendrement contre mon sein. Vous m'avez trouvé mourant, me dit-il; mais mon cœur vivra toujours pour vous. Mes larmes ont coulé en abondance en quittant sa maison, où je ne le verrai jamais, quoiqu'il m'ait bien pressée de revenir cet automne avec vous, mon cher Condorcet et M. d'Alembert.

LETTRE VIII

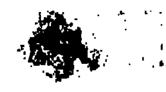
ADRESSÉE A M. DE VOLTAIRE EN QUITTANT FERNEY

Monsieur,

Je n'ai point voulu vous faire d'adieux; il est affreux de se séparer d'un grand homme, quand on a peu d'espérance de venir le revoir. Permettez-moi de vous remercier de tout le bonheur que je dois à



vos bontés. Ah! combien les sentiments que j'emporte avec moi ajoutent à la tendre vénération que dès longtemps j'avais pour vous! Combien j'ai été touchée, en vous approchant, de vous trouver toujours aussi parfaitement bon que vous êtes grand; de voir que vous faites autour de vous le bien que vous auriez voulu faire à l'humanité entière! Quel souvenir délicieux mon cœur conservera de ces heures où vous avez daigné m'attendre dans votre cabinet, et causer avec moi avec une bonté si douce et si familière! Combien j'étais tentée de m'y précipiter encore en quittant Ferney, et après avoir reçu vos embrassements! J'entendis le son de votre voix, je voulais m'aller jeter à vos pieds. Non, je ne vous ai point assez vu, je ne vous ai point assez dit combien je vous admire, et permettez-moi de le dire aussi, combien je vous aime. Mais il fallait me faire croire que j'envie, Monsieur, le sort des personnes qui vous entourent. Qu'il doit être doux de se dévouer à la vieillesse d'un grand homme! mais moi je ne puis rien pour vous, je m'en entretiendrai du moins; le bonheur de vous avoir vu ajoutera un nouveau charme à celui que je goûtais en lisant vos immortels ouvrages. Je parlerai souvent de vous avec tous ceux que j'aime avec vous. Recevez avec votre bonté ordinaire l'assurance de mon respect et de ma vénération la plus plus tendre.





RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE

Madame,

J'ai écrit à monsieur votre mari que j'étais amoureux de vous. Ma passion a bien augmenté à la lecture de votre lettre. Vous m'oublierez au milieu de Paris; et moi, dans mon désert, où l'on va jouer *Orphée*, je vous regretterai comme il regrettait Eurydice; avec cette différence que c'est moi le premier qui descendrai dans les enfers, et que vous ne viendrez point m'y chercher. Parlez de moi avec vos amis, conservez-moi vos bontés. Ce cœur est trop touché pour vous dire qu'il est votre très-humble serviteur.

V.

Comme contraste au tableau de Ferney, tracé par madame Suard dans les lettres qu'on vient de lire, il convient de placer celui que M. de Genlis nous en a laissé aussi, mais avec des tons fort différents, dans le *Journal* de son voyage en Suisse, deux années plus tard. Ce rapprochement avait déjà tenté, au commencement de ce siècle, M. de Feletz, le célèbre critique, qui, dans un article du *Journal des Débats*, avait opposé les impressions et les

appréciations de madame de Genlis à celles de madame Suard, en ne cachant pas sa préférence pour la première. Il en était même résulté, ce qui ne laisse pas de surprendre, une certaine *pique* entre l'auteur loué et le critique, laquelle inspira, un peu plus tard, à M. Feletz, un article beaucoup moins favorable sur le roman du *Siége de La Rochelle.* « M. de Feletz, dit madame de Genlis, m'en voulait, parce que j'avais repoussé les éloges qu'il m'avait donnés dans le *Journal des Débats*, sur une relation de mon voyage à Ferney, chez M. de Voltaire, parce qu'il avait fait de ces éloges une comparaison et une critique très amère du même voyage fait par madame Suard, et je n'ai jamais aimé les louanges qu'on m'a données aux dépens d'un autre. » *Mémoires de Mme de Genlis.* Paris, 1825, t. V, p. 260.

JOURNAL DE VOYAGE

DE

MADAME DE GENLIS

EN SUISSE[1]

1777

De Genève.

Je compte aller demain à Ferney, voir M. de Voltaire. Je n'avais point pour lui de lettre de recommandation ; mais les jeunes femmes de Paris en sont toujours bien reçues. Je lui ai écrit pour lui demander la permission d'aller chez lui ; il n'y avait dans mon billet ni esprit, ni prétentions, ni fadeurs, et j'ai daté du mois d'août. M. de Voltaire veut qu'on écrive du mois d'*Auguste*. Cette petite pédanterie m'a paru une flatterie, et j'ai écrit fièrement du mois d'août. Le philosophe de Ferney m'a fait une réponse très-gracieuse ; il m'annonce qu'en ma faveur il quittera ses pantoufles et sa robe de chambre, et il m'invite à dîner et à souper.

J'ai passé neuf heures avec M. de Voltaire ; voilà une journée mémorable qui doit être détaillée dans

1. Extrait des *Souvenirs de Félicie*. Paris, 1804, in-12, p. 197 et suiv. Plus tard Mme de Genlis (1746-1830) a reproduit cette partie de ses *Souvenirs* dans ses *Mémoires*. Paris, 1825, t. II, p. 320.

le journal d'une voyageuse; je conterai avec simplicité, comme à mon ordinaire, ce que j'ai observé et ce que j'ai senti.

De Genève.

Quand j'ai reçu la réponse aimable de M. de Voltaire, il m'a pris tout à coup une espèce de frayeur, qui m'a fait faire des réflexions inquiétantes. Je me suis rappelé tout ce qu'on m'a conté des personnes qui vont pour la première fois à Ferney. Il est d'*usage* (surtout pour les jeunes femmes) de s'émouvoir, de pâlir, de s'attendrir, et même en général de se trouver mal en apercevant M. de Voltaire[1]; on se précipite dans ses bras, on balbutie, on pleure, on est dans un trouble qui ressemble à l'amour le plus passionné. Voilà l'étiquette de la présentation à Ferney. M. de Voltaire y est tellement accoutumé, que le calme et la seule politesse la plus obligeante ne peuvent lui paraître que de l'impertinence ou de la stupidité. Cependant, je suis naturellement timide et d'une froideur glaciale avec les gens que je ne connais pas; je n'ai jamais eu le courage de donner une louange *en face* à ceux avec lesquels je ne suis pas intimement liée; il me semble qu'alors tout éloge est suspect de flatterie, qu'il ne saurait être de bon goût, et qu'il doit déplaire ou blesser. Je me promis pourtant, non pas de faire une scène pathétique, mais de me conduire de manière à ne pas causer un grand étonnement, c'est-à-dire que j'ai pris la résolution,

1. On a vu là une allusion à madame Suard.

pour n'être pas ridicule, de sortir de ma simplicité habituelle, et d'être moins réservée et surtout moins silencieuse.

Je suis partie de Genève d'assez bonne heure, suivant mon calcul, pour arriver à Ferney avant l'heure du dîner de M. de Voltaire; mais m'étant réglée sur ma montre qui avançait beaucoup, je n'ai connu mon erreur qu'à Ferney. Il n'y a guère de gaucherie plus désagréable que celle d'arriver trop tôt pour dîner, chez les gens qui s'occupent et qui savent employer leur matinée; je suis sûre que j'ai coûté une ou deux pages à M. de Voltaire; ce qui me console, c'est qu'il ne fait plus de tragédies, je ne l'aurai empêché que d'écrire quelques impiétés, quelques lignes licencieuses de plus... Cherchant de bonne foi tous les moyens de plaire à l'homme célèbre qui voulait bien me recevoir, j'avais mis beaucoup de soin à me parer; je n'ai jamais eu tant de plumes et tant de fleurs. J'avais un fâcheux pressentiment que mes prétentions en ce genre seraient les seules qui dussent avoir quelques succès. Durant la route, je tâchai de me ranimer en faveur du fameux vieillard que j'allais voir; je répétais des vers de la *Henriade* et de ses tragédies, mais je sentais que, même en supposant qu'il n'eût jamais profané son talent par tant d'indignes productions, et qu'il n'eût fait que les belles choses qui doivent l'immortaliser, je n'aurais en sa présence qu'une admiration silencieuse. Il serait permis, il serait simple de montrer de l'enthousiasme pour un héros, pour le libérateur de la patrie, parce que, sans instruction et sans esprit, on peut apprécier de telles actions, et que la reconnaissance semble autoriser l'expression du sentiment qu'elles inspirent; mais lorsqu'on se déclare le partisan passionné d'un

homme de lettres, on annonce qu'on se croit en état de juger souverainement tous ses ouvrages, on s'engage à lui en parler, à disserter, à détailler ses opinions; combien toutes ces choses sont déplacées dans la jeunesse, et surtout dans une femme !... Je menais avec moi un peintre allemand qui revient d'Italie, M. Ott[1]; il a beaucoup de talent et très-peu de littérature, il sait à peine le français, et il n'a jamais lu une ligne de M. de Voltaire, mais sur sa réputation, il n'en a pas moins pour lui tout l'enthousiasme *désirable*. Il était hors de lui en approchant de Ferney; j'admirais et j'enviais ses transports, j'aurais voulu pouvoir en prendre quelque chose. On nous a fait passer devant une église sur le portail de laquelle ces mots sont écrits : *Voltaire a élevé ce temple à Dieu.* Cette inscription m'a fait frémir, elle ne peut paraître que l'extravagante ironie de l'impiété ou l'inconséquence la plus étrange. Enfin, nous arrivons dans la cour du château, nous descendons de voiture, M. Ott était ivre de joie, nous entrons; nous voilà dans une antichambre assez obscure, M. Ott aperçoit sur le champ un tableau, et s'écrie : *C'est un Corrége!* Nous approchons; on le voyait mal, mais c'était en effet un beau tableau original du Corrége, et M. Ott fut un peu scandalisé qu'on l'eût relégué là. Nous passons dans le salon, il était vide. Je vis dans le château cette espèce de rumeur désagréable que produit une visite inopinée qui survient mal à propos; les domestiques avaient un air effaré, on entendait le bruit redoublé des sonnettes qui les appelaient, on allait et

1. Probablement Joseph-Mathias Ott, de l'Académie de Munich, et professeur de dessin au gymnase de cette ville. Il mourut en 1791, âgé de 49 ans, d'après le *Neues allgemeines Kunstler-Lexicon* de Nagler, Munich, 1841.

venait précipitamment, on ouvrait et fermait brusquement les portes; je regardai à la pendule du salon, et je connus, avec douleur, que j'étais arrivée trois quarts d'heure trop tôt, ce qui ne contribua pas à me donner de l'aisance et de la confiance. M. Ott vit à l'autre extrémité du salon un grand tableau à l'huile, dont les figures sont en demi-nature; un cadre superbe, et l'honneur d'être placé dans le salon, annonçaient quelque chose de beau. Nous y courons, et à notre grande suprise, nous découvrons une véritable enseigne à bière, une peinture ridicule représentant M. de Voltaire dans une gloire, tout entouré de rayons comme un saint, ayant à ses genoux les Calas, et foulant aux pieds ses ennemis, Fréron, Pompignan, etc., qui expriment leur humiliation en ouvrant des bouches énormes et en faisant des grimaces effroyables[1]. M. Ott fut indigné du dessin et du coloris, et moi de la composition. « Comment peut-on placer cela dans son salon? disais-je. — Oui, reprenait M. Ott, et quand on laisse un tableau du Corrége dans une vilaine antichambre... » Ce tableau est entièrement de l'invention d'un mauvais peintre genevois qui en a fait présent à M. de Voltaire; mais il me paraît inconcevable que ce dernier ait le mauvais goût d'exposer pompeusement à tous les yeux une telle platitude. Enfin, la porte du salon s'ouvrit, et nous vîmes paraître madame Denis, la nièce de M. de Voltaire, et madame de Saint-Julien[2]. Ces dames m'annoncèrent que M. de

1. Tout le monde a vu à Ferney cet étrange tableau, ainsi que tous les voyageurs qui ont passé dans ce lieu; j'ai même entendu dire que quelques Anglais en avaient fait mention dans leurs ouvrages. (A. N.)

2. N. de la Tour-du-Pin, fille de Jacques-Philippe, marquis de la Charce, et de Madeleine-Gabrielle-Antoinette de Choiseul, mariée à François-David Bollioud, seigneur de Saint-Julien,

Voltaire viendrait bientôt. Madame de Saint-Julien qui est fort aimable, et que je ne connaissais pas du tout, est établie pour tout l'été à Ferney; elle appelle M. de Voltaire, *mon philosophe*, et il l'appelle *mon papillon*. Elle portait une médaille d'or à son côté; j'ai cru que c'était un ordre, mais c'est *un prix d'arquebuse* donné par M. de Voltaire[1], et qu'elle a gagné ces jours-ci; une telle adresse est un exploit pour une femme. Elle m'a proposé de faire un tour de promenade, ce que j'ai accepté avec empressement; car je me sentais si refroidie, si embarrassée, je craignais tellement l'apparition du maître

des baronies du Bourg-Argental, Fontaine-Française, Chaumes, Fontenelle, receveur général du clergé depuis 1739, dont elle devint veuve le 20 septembre 1788. Elle était nièce du marquis de La-Tour-du-Pin-Gouvernet, mari de Suzanne-Catherine Gravet de Livry, dite Mademoiselle de Corsembleu, tant aimée de Voltaire, dans sa jeunesse. Son mari était, par sa sœur Suzanne Bollioud, beau-frère de Dupin de Francueil, fermier général. Cette jeune femme charmante, que Voltaire appelait « papillon-philosophe, » et qui le visita à Ferney, en 1766, en 1772 et en 1775, lui avait rendu de très-bons offices, en appuyant, près de son parent, le duc de Choiseul, ses réclamations en faveur du pays de Gex et de son affranchissament de la gabelle. Il écrivait à son sujet, au maréchal de Richelieu : « Papillon-philosophe ne passera pas l'hiver à Ferney; elle est à Paris, où elle s'occupe de rendre des services essentiels à la patrie que j'ai choisie et à la petite colonie que j'ai eu l'insolence et le bonheur de fonder. Ce papillon-philosophe est d'ailleurs un très-honnête homme, tirant, à la vérité, des coups de fusil merveilleusement, mais essentiel dans la société. Je n'ai jamais vu tant de simplicité à la fois et tant de vivacité ; il ne lui manque que d'étudier l'algèbre pour ressembler à madame du Châtelet. » (Lettre d'octobre 1775, t. LXIX. p. 381.)

1. Ce prix avait été fondé par Voltaire, à l'intention des exilés genevois, qu'il attirait à Ferney, et dont le tir à l'arquebuse était le divertissement national. La médaille d'or décernée au vainqueur, portait d'un côté le buste de Turgot, de l'autre cette légende : *Tutamen regni*. Voir Desnoiresterres, *Voltaire, son retour et sa mort*. Paris, 1876, p. 73.

de la maison, que j'étais charmée de m'échapper un moment, afin de retarder un peu cette terrible entrevue. Madame de Saint-Julien m'a conduite sur une terrasse de laquelle ou pourrait découvrir la magnifique vue du lac et des montagnes, si l'on n'avait pas eu le mauvais goût d'établir sur cette belle terrasse un long berceau de treillage tout couvert d'une verdure épaisse qui cache tout. On n'entrevoyait cette admirable perspective que par des petites lucarnes où je ne pouvais passer la tête; d'ailleurs, le berceau est si bas que mes plumes s'y accrochaient partout. Je me courbais extrêmement, et, comme pour me rapetisser encore, je ployais beaucoup les genoux, je marchais à toute minute sur ma robe, je chancelais, je trébuchais, je cassais mes plumes, je déchirais mes jupons, et dans l'attitude la plus gênante, je n'étais guère en état de jouir de la conversation de madame de Saint-Julien qui, petite, en habit négligé du matin, se promenait fort à son aise, et causait très-agréablement. Je lui demandai en riant si M. de Voltaire n'avait pas trouvé mauvais que j'eusse vulgairement daté ma lettre du mois d'août? Elle me répondit que non; mais elle ajouta qu'il avait remarqué que je n'écrivais pas avec son orthographe. Enfin, on vint nous dire que M. de Voltaire entrait dans le salon; j'étais si harassée, et en si mauvaise disposition que j'aurais donné tout au monde pour pouvoir me trouver transportée dans mon auberge à Genève... Madame de Saint-Julien me jugeant d'après ses impressions, m'entraîne avec vivacité; nous regagnons la maison, et j'eus le chagrin, en passant dans une des pièces du château, de me voir dans une glace; j'étais ébouriffée et toute décoiffée, et j'avais une mine véritablement piteuse et tout à fait décomposée. Je

m'arrêtai un instant pour me rajuster, ensuite je suivis courageusement madame de Saint-Julien. Nous entrons dans le salon et me voilà en présence de M. de Voltaire... Madame de Saint-Julien m'invita à l'embrasser, en me disant avec grâce, *Il le trouvera très-bon*. Je m'avançai gravement avec l'expression du respect que l'on doit aux grands talents et à la vieillesse; M. de Voltaire me prit la main et me la baisa; je ne sais pourquoi cette action si commune m'a touchée, comme si cette espèce d'hommage n'était pas aussi vulgaire que banal; mais, enfin, je fus flattée que M. de Voltaire m'eût baisé la main, et je l'embrassai de très-bon cœur, intérieurement, car je conservai toute la tranquillité de mon maintien. Je lui présentai M. Ott, qui fut si transporté de s'entendre nommer à M. de Voltaire, que je crus qu'il allait faire une scène; il s'empressa de tirer de sa poche des miniatures qu'il avait faites à Rome; malheureusement, l'un de ces tableaux représentait une Vierge avec l'Enfant-Jésus, ce qui fit dire à M. de Voltaire plusieurs impiétés aussi plates que révoltantes; je trouvai qu'il était contre les devoirs de l'hospitalité et contre toute bienséance de s'exprimer ainsi devant une personne de mon âge qui ne s'affichait pas pour *esprit fort*, et qu'il recevait pour la première fois; extrêmement choquée, je me tournai du côté de madame Denis, afin d'avoir l'air de ne pas écouter son oncle : il changea d'entretien, parla de l'Italie et des arts comme il en écrit, c'est-à-dire sans connaissance et sans goût; je ne dis que quelques mots qui exprimaient que je n'étais pas de son avis. Il ne fut question de littérature, ni avant, ni après le dîner; M. de Voltaire ne jugeant pas, je crois, que cette conversation dût intéresser une personne qui s'annonçait

d'une manière aussi peu brillante. Néanmoins, il soutint l'entretien avec politesse, et même quelquefois avec galanterie pour moi.

On se mit à table, et pendant tout le dîner M. de Voltaire ne fut rien moins qu'aimable; il eut toujours l'air d'être en colère contre ses gens, criant à tue-tête, avec une telle force, qu'involontairement j'en ai plusieurs fois tressailli; la salle à manger est très sonore, et sa voix de tonnerre y retentissait de la manière la plus effrayante. On m'avait prévenue de cette manie qui est si hors d'usage devant des étrangers, et l'on voit parfaitement en effet que c'est une habitude; car ses gens n'en paraissent être ni surpris, ni le moins du monde troublés. Après le dîner, M. de Voltaire, sachant que j'étais musicienne, a fait jouer madame Denis du clavecin; elle a un jeu qui transporte en idée au temps de Louis XIV; mais ce souvenir-là n'est pas le plus agréable que l'on puisse se retracer de ce beau siècle. Elle finissait une pièce de Rameau, lorsqu'une jolie petite fille de sept ou huit ans entra dans la chambre, et vint se jeter au cou de M. de Voltaire, en l'appelant *papa;* il reçut ses caresses avec grâce, et comme il vit que je contemplais ce tableau si doux avec un extrême plaisir, il me dit que cette enfant appartenait à la petite-fille du grand Corneille qu'il a mariée; combien j'eusse été touchée dans ce moment si je ne m'étais pas rappelé ces *Commentaires* [1], où l'injustice et l'envie se trahissent si maladroitement!... Dans ce lieu on est à chaque instant blessé par des contrastes bizarres, et sans cesse l'admiration y est suspendue et même détruite

1. *Théâtre de Pierre Corneille, avec des Commentaires.* Paris, 1764, 12 vol. in-8°.

par des souvenirs odieux et par des disparates révoltantes. M. de Voltaire reçut plusieurs visites de Genève, ensuite il me proposa une promenade en voiture; il fit mettre ses chevaux, et nous montâmes dans une berline, lui, sa nièce, madame de Saint-Julien et moi. Il nous mena dans le village pour y voir les maisons qu'il a bâties et les établissements bienfaisants qu'il a formés. Il est plus grand là que dans ses livres, car on y voit partout une ingénieuse bonté, et l'on ne peut se persuader que la même main qui écrivit tant d'impiétés, de faussetés et de méchancetés, ait fait des choses si nobles, si sages et si utiles. Il montre ce village à tous les étrangers, mais de bonne grâce; il en parle simplement avec bonhomie; il instruit de tout ce qu'il a fait, et cependant il n'a nullement l'air de s'en vanter, et je ne connais personne qui pût en faire autant; en rentrant au château la conversation a été fort animée; on parlait avec intérêt de ce qu'on avait vu; je ne suis partie qu'à la nuit; M. de Voltaire m'a proposé de rester jusqu'au lendemain après dîner, mais j'ai voulu retourner à Genève. Tous les portraits et tous les bustes de M. de Voltaire sont très-ressemblants, mais aucun artiste n'a bien rendu ses yeux : je m'attendais à les trouver brillants et remplis de feu; ils sont en effet les plus spirituels que j'aie vus, mais ils ont, en même temps, quelque chose de velouté et une douceur inexprimable; l'âme de Zaïre est tout entière dans ces yeux-là; son sourire et son rire, extrêmement malicieux, changent tout à fait cette charmante expression. Il est fort cassé et sa manière gothique de se mettre le vieillit encore. Il a une voix sépulcrale qui lui donne un ton singulier, d'autant plus qu'il a l'habitude de parler excessivement haut, quoiqu'il ne soit pas sourd.

Quand il n'est question ni de la religion ni de ses ennemis, la conversation est simple et naturelle, sans nulle prétention, et par conséquent (avec un esprit tel que le sien) parfaitement aimable. Il m'a paru qu'il ne supportait pas que l'on eût, sur aucun point, une opinion différente de la sienne; pour peu qu'on le contredise, son ton prend de l'aigreur et devient tranchant; il a certainement beaucoup perdu de l'usage du monde qu'il a dû avoir, et rien n'est plus simple : depuis qu'il est dans cette terre, on ne va le voir que pour l'enivrer de louanges, ses décisions sont des oracles, tout ce qui l'entoure est à ses pieds; il n'entend parler que de l'admiration qu'il inspire, et les exagérations les plus ridicules dans ce genre, ne lui paraissent maintenant que des hommages ordinaires. Les rois même n'ont jamais été les objets d'une adulation si outrée, du moins l'étiquette défend de leur prodiguer toutes ces flatteries; on n'entre point en conversation avec eux, leur présence impose silence, et, grâce au respect, la flatterie, à la cour, est obligée d'avoir de la pudeur, et de ne se montrer que sous des formes délicates. Je ne l'ai jamais vue sans ménagement qu'à Ferney; elle y est véritablement grotesque, et lorsque, par l'habitude, elle peut plaire sous de semblables traits, elle doit nécessairement gâter le goût, le ton et les manières de celui qu'elle séduit. Voilà pourquoi l'amour-propre de M. de Voltaire est si singulièrement irritable, et pourquoi les critiques lui causent ce chagrin puéril qu'il ne peut dissimuler. Il vient d'en éprouver un très-sensible. L'Empereur a passé tout près de Ferney; M. de Voltaire qui s'attendait à recevoir la visite de l'illustre voyageur, avait préparé des fêtes et même fait des vers et des couplets, et malheureusement tout le monde le

savait. L'Empereur a passé sans s'arrêter et sans faire dire un seul mot[1]. Comme il approchait de Ferney, quelqu'un lui demanda s'il verrait M. de Voltaire; l'Empereur répondit sèchement : *Non, je le connais assez ;* mot piquant et même profond, qui prouve que ce prince lit en homme d'esprit et en monarque éclairé.

1. En juillet 1777. Joseph II venait de visiter Louis XVI et la France, sous le nom de comte de Falkenstein.

LETTRES DE SHERLOCK[1]

1776

LETTRE PREMIÈRE

Ferney, ce 26 avril 1776.

Le marquis d'Argence[2], d'Angoulême, me donna

1. Martin Sherlock, chapelain du comte de Bristol. *Lettres d'un voyageur anglais*, Genève, 1779, et Neuchâtel, 1781, in-8°. Ces lettres, publiées originairement en français, furent traduites ensuite en anglais, London, 1780, in-4°. Sherlock a publié encore : *Letters on various Subjects*, 1781, 2 vol. in-12, et *News Letters from an English Traveller*, 1781, in-8°. Voir sur lui Croker's *Boswell's Johnson*, London, 1848, p. 770, et le *Gentleman Mag*, 1779, p. 601. Sherlock, dans ses *Nouvelles Lettres*, (p. 219-48) prit, contre Voltaire, la défense de Shakspeare, comme le firent Baretti dans son *Discours sur Shakspeare et sur M. de Voltaire*, Londres, 1777, et lady Montague dans l'*Apologie de Shakspeare*, Paris, 1777. La Harpe a dit à cette occasion : « Parmi les brochures, on distingue les *Lettres de M. Sherlock*, anglais, descendant du Sherlock le théologien (1614-1707). Le Sherlock d'aujourd'hui n'est pas tout à fait si grave : c'est un homme d'esprit qui écrit en français et en italien avec facilité, et même avec assez d'agrément pour un étranger; mais c'est une tête exaltée qui donne dans tous les écarts possibles, et surtout sur l'article Shakspeare. Le poète anglais n'a pas de partisan plus enthousiaste. M. Sherlock annonce qu'il le défendra de toutes ses forces contre des détracteurs qui l'ont, dit-il, *calomnié*, et ces détracteurs, ces *calomniateurs*, c'est M. de Voltaire et moi. » *Corresp. littéraire*, Paris, 1804, t. III, p. 100. On peut voir encore une défense de Voltaire contre ces lettres de Sherlock, dans un livre écrit en 1781, par Laborde, un des visiteurs de Ferney : *Lettres sur la Suisse, adressées à Madame de M****, Genève, 1783, t. I, p. 250 et 253.

2. Pierre-François Achard de Joumard, marquis d'Argence,

une lettre pour M. de Voltaire, dont il était l'ami intime. Toute personne recommandée par M. d'Argens était sûre d'être bien accueillie à Ferney. M. de Voltaire me fit beaucoup de politesses ; ma première visite fut de deux heures, et il me pria pour dîner le lendemain. Chaque jour, en sortant de chez lui, j'entrais dans une auberge, où j'écrivais les choses les plus remarquables qu'il m'avait dites, que voici.

Il me rencontra dans le vestibule; son neveu, M. d'Hornoi[1], conseiller au Parlement de Paris, le soutenait par le bras; il me dit d'une voix très-faible : Vous voyez un homme très-vieux, qui fait un grand effort pour avoir l'honneur de vous voir; voulez-vous bien vous promener dans mon jardin, il vous fera plaisir, car il est à l'anglaise; ce fut moi qui introduisis cette mode en France, et tout le monde la saisit avec fureur : mais les Français parodient vos jardins, ils mettent trente arpents en trois.

De son jardin on voyait les Alpes, le lac, la ville de Genève et ses environs, qui sont fort riants : il disait :

seigneur de Dirac, d'une ancienne famille de l'Angoumois, fils de Pierre et de Marie Comeau de Crancé, maréchal de camp, en 1748, et depuis retiré dans ses terres avec le titre de chevalier de Saint-Louis. Il était en correspondance avec Voltaire depuis la fin de 1756, et l'avait visité au mois de septembre 1760. Voir les *Œuvres de Voltaire*, t. LIX, p. 25, 35, 68 et 77. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens (1704-1771), auteur des *Lettres juives*.

1. Alexandre-Marie-François-de-Paule de Dompierre d'Hornoi, fils de Nicolas-Joseph de Dompierre de Fontaine, conseiller maître de la Chambre des comptes, mort le 1er mai 1756, et de Marie-Élisabeth Mignot, nièce de Voltaire et sœur cadette de madame Denis. Conseiller au Parlement de Paris en 1763, président de la 1re chambre des enquêtes en 1780, ce petit-neveu de Voltaire épousa Louise-Sophie Savalette, et mourut en janvier 1828.

« *It is a beautiful prospect* » (c'est un beau coup d'œil). Il prononçait ces mots assez bien.

SHERLOCK. — Depuis quand avez-vous été en Angleterre ?

VOLTAIRE. — Il y a cinquante ans au moins[1].

SON NEVEU. — C'était dans ce moment-là que vous avez fait imprimer la première édition de votre *Henriade*[2].

Nous parlâmes lettres alors, et depuis ce moment, il oublia qu'il était vieux et malade, et il parla avec la chaleur d'un homme de trente ans. Il disait beaucoup d'horreurs contre Moïse et contre Shakspeare.

VOLTAIRE. — Votre Shakspeare est détestablement traduit par M. de La Place[3]. Il a substitué de La Place à Shakspeare : moi j'ai traduit les trois premiers actes de *Jules César*[4] avec fidélité. Un traducteur devrait perdre son esprit, et prendre celui

1. Arrivé à Londres au mois de mars 1726, Voltaire ne revint en France qu'en 1729.

2. *La Henriade, de M. de Voltaire, poëme épique*, Londres, 1728, in-4°. Cette première édition était dédiée à la reine d'Angleterre, Wilhelmine-Charlotte de Brandebourg, femme de Georges II, et célèbre par son rôle de médiatrice entre Clarke et Leibnitz.

3. Pierre-Antoine de La Place (1707-1793), qui traduisit le premier Shakspeare, dans son *Théâtre anglais* (1745-1748), 8 vol. in-12. Voir les *Œuvres de Voltaire*, t. LX, p. 278 et 370. La traduction de Letourneur ne parut que plus tard, 1776-1783.

4. Voltaire, qui s'était déjà inspiré du drame de Shakspeare, dans sa tragédie de *la Mort de César*, commencée en 1725 pendant son séjour en Angleterre, et représentée en 1735, en traduisit les trois premiers actes dans son *Commentaire sur Corneille* (1762), à la suite de la tragédie de *Cinna*, « pour faire voir la manière différente que les deux poëtes employaient l'un et l'autre dans les sujets qui peuvent avoir quelque ressemblance. » Voir des idées analogues à celles présentées ici dans l'Avertissement qui précède cette traduction. (*Œuvres*, t. XXXV, p. 205.)

de son auteur : si l'auteur est bouffon, il faut que le traducteur le soit aussi. Shakspeare avait toujours un bouffon : c'est le goût du siècle, qu'il avait pris des Espagnols. Les Espagnols avaient toujours un bouffon; tantôt c'était un Dieu, tantôt c'était un diable; tantôt il priait, tantôt il se battait.

Nous parlâmes de l'Espagne.

VOLTAIRE. — C'est un pays dont nous ne savons pas plus que des parties les plus sauvages de l'Afrique, et qui ne mérite pas la peine d'être connu[1]. Si un homme veut y voyager, il faut qu'il porte son lit, etc. Quand il entre dans une ville, il faut aller dans une rue pour acheter une bouteille de vin, un morceau de mulet dans une autre, il trouve une table dans une troisième et il y soupe. Un seigneur Français passait par Pampelune, il envoya chercher une broche, il n'y en avait qu'une dans la ville, et celle-là était empruntée pour une noce.

SON NEVEU. — Voilà un village que M. de Voltaire a fait bâtir.

VOLTAIRE. — Oui, nous sommes libres ici : coupez un petit coin et nous sommes hors de la France. J'ai demandé de certains privilèges pour mes enfants ici, et le Roi m'a accordé tout ce que j'ai demandé, et a déclaré le pays de Gex libre de tous les impôts des Fermiers-Généraux[2], de sorte que le sel, qui se

1. Voltaire était moins dur pour l'Espagne quand il parlait du comte d'Aranda, du comte de Fuentes, et de son fils le marquis de Mora, des ducs d'Albe et de Villa-Hermosa, et de tous ces grands seigneurs espagnols avec lesquels il correspondait, qui venaient le visiter à Ferney ou qui souscrivaient à sa statue par Pigalle. Voir les *Lettres de Mlle de Lespinasse*, Charpentier, 1876, p. XLI.

2. Cette négociation, pour affranchir le pays de Gex de ceux

vendait auparavant à dix sols la livre, ne va actuellement qu'à quatre : je n'ai point d'autre chose à demander, excepté de vivre.

Nous entrons dans la bibliothèque.

VOLTAIRE. — Voilà bien de vos compatriotes (il y avait Shakspeare, Milton, Congrève, Rochester, Shaftesbury, Bolingbrocke, Robertson, Hume, etc.), Robertson est votre Tite-Live, son *Charles-Quint*[1] est écrit avec vérité. Hume a écrit son *Histoire*[2] pour être loué, Rapin[3] pour instruire ; et l'un et l'autre a atteint son but.

SHERLOCK. — Vous avez connu milord Chesterfield[4] ?

VOLTAIRE. — Oui, je l'ai connu ; il avait beaucoup d'esprit.

SHERLOCK. — Vous connaissez milord Hervey[5].

VOLTAIRE. — J'ai l'honneur d'être en correspondance avec lui.

que Voltaire appelait « les pandours de la ferme générale, » commencée dès 1761, aboutit, vers la fin de 1775, à une espèce de moyen terme, consistant en un abonnement annuel de 30,000 liv., moyennant lequel le pays était exonéré de tout autre droit.

1. *Hystory of Charles V*, 1769, 3 vol. in-4°, traduite par Suard, 1771, 2 vol. in-4°.

2. Son *Histoire d'Angleterre*, qu'il fit paraître de 1754 à 1761.

3. Rapin de Thoiras, neveu de Pélisson (1661-1725), auteur d'une *Histoire d'Angleterre*, 1724, 8 vol. in-4°, souvent louée par Voltaire.

4. Philippe Dormer Stanhope, comte de Chesterfield (1694-1773), l'auteur des célèbres *Letters to his Son*, 1774. Voltaire a rappelé son nom dans sa facétie intitulée : *les Oreilles du comte de Chesterfield* (*Œuvres*, t. XXXIV, p. 423.)

5. John, lord Hervey de Sckworth (1696-1743), garde des sceaux sous le ministère Walpole, et auquel Voltaire adressa une lettre qui sert souvent de Préface au *Siècle de Louis XIV*. Voir *Œuvres de Voltaire*, t. XIX, p. 184, et t. LVI, p. 451.

SHERLOCK. — Il a des talents.

VOLTAIRE. — Autant de brillant que milord Chesterfield, et plus de solidité.

SHERLOCK. — Milord Bolingbroke et vous étiez d'accord que nous n'avons pas une seule bonne tragédie.

VOLTAIRE. — C'est vrai : *Caton*[1] est supérieurement bien écrit ; Addison avait beaucoup de goût, mais l'abîme entre le goût et le génie est immense. Shakspeare avait un génie étonnant, mais point de goût : il a gâté le goût de la nation ; il a été leur goût depuis deux cents ans ; et ce qui est le goût d'une nation pendant deux cents ans, le sera pendant deux mille ; ce goût-là devient une religion ; et il y a dans ce pays-là beaucoup de fanatiques à l'égard de cet auteur.

SHERLOCK. — Vous avez connu personnellement milord Bolingbroke[2] ?

1. *Cato*, tragédie d'Addison (1672-1719), conçue dans le système français, et représentée en 1713. Voltaire qui en traduisit en vers le célèbre monologue (*Œuvres*, t. XIII, p. 347), en a fait plusieurs fois l'éloge. *Œuvres*, t. II, p. 57, 60 et 353 ; et t. XXXVI, p. 521.

2. Voltaire, qui avait sans doute connu Bolingbroke (1678-1751) dans la société de madame de Ferriol, mère de d'Argental et de Pont-de-Veyle, avec laquelle le célèbre homme d'État anglais était fort lié (voir les *Lettres de mademoiselle Aïssé*, Charpentier, 1873, p. 207), le visita, en 1721, à son château de La Source, et le retrouva ensuite en Angleterre en 1726. La philosophie déiste et sensualiste, que professait Bolingbroke, eut beaucoup d'influence sur Voltaire et sur ses écrits ultérieurs. Voltaire qui lui avait dédié, en 1731, le *Discours sur la tragédie* dont il fit précéder sa pièce de *Brutus* (t. II, p. 349), mit sous le patronage de son nom, un de ses ouvrages les plus hostiles au christianisme : l'*Examen impartial de mylord Bolingbroke, ou le tombeau du fanatisme*, 1767. *Œuvres*, t. XLIII, p. 39.

VOLTAIRE. — Oui, il avait la figure imposante et la voix aussi ; dans ses ouvrages beaucoup de feuilles et peu de fruits ; des expressions entortillées et des phrases qui ne finissent point.

Vous voyez là, dit-il, l'Alcoran, qui est bien lu au moins — il était marqué partout par des morceaux de papier. — Voilà *Historic doubts* par M. Horace Walpole[1] — qui avait aussi beaucoup de marques. — Voilà le portrait de Richard III, vous voyez qu'il était assez beau garçon.

SHERLOCK. — Vous avez fait bâtir une église?

VOLTAIRE. — C'est vrai ; et c'est la seule de l'univers en l'honneur de Dieu[2] ; vous avez des églises bâties à saint Paul, à sainte Geneviève, mais pas une à Dieu.

Voilà ce qu'il m'a dit le premier jour : vous n'attendez aucune liaison dans ce dialogue, parce que je n'ai écrit que ce qu'il a dit de plus frappant. Peut-être ai-je écorché quelques-unes de ses phrases ; mais autant que je pouvais m'en rappeler, j'écrivais ses propres paroles.

1. *Historic doubts on the life and death of Richard III*, 1768. C'est une tentative de réhabilitation de ce prince. Cette édition, faite à Strawberry-Hill, résidence d'Horace Walpole (1717-1797), et où il avait une imprimerie, avait comme frontispice, un portrait de Richard III. Voir la lettre que Voltaire adressa à Walpole sur ce sujet. *Œuvres*, t. LXV, p. 133.

2. L'inscription était : *Deo erexit Voltaire*. (A. N.)

LETTRE II

Le lendemain en nous asseyant à dîner il dit : « Nous sommes ici *for Liberty and Property* (pour la liberté et pour la propriété). Ce monsieur est un jésuite[1], il porte son chapeau; moi, je suis un pauvre malade, je porte mon bonnet de nuit. »

Je ne me rappelle pas à propos de quoi il citait ces vers :

Here lies the Mutton-eating King
Whose promise none relies on;
Who never said a foolish Thing
And never did a wise one.

Mais c'était à propos de Racine qu'il citait ces deux autres :

The weighty Bullion of one Sterling Line
Drawn in French Wire wou'd thro' whole pages shine.

Sherlock. — Les Anglais préfèrent Corneille à Racine.

Voltaire. — C'est que les Anglais ne savent pas assez la langue française pour sentir la beauté du langage de Racine, et l'harmonie de sa versification. Corneille doit leur plaire davantage, parce qu'il a des choses plus frappantes; mais Racine aux Fran-

1. Le père Adam.

çais, parce qu'il a plus de douceur et de tendresse.

SHERLOCK. — Comment avez-vous trouvé la chère Anglaise?

VOLTAIRE. — Très fraîche et très blanche.

Il faut se rappeler que quand il fit ce calembour sur les femmes, il était dans sa quatre-vingt-troisième année.

SHERLOCK. — Leur langue?

VOLTAIRE. — Énergique, précise et barbare : c'est la seule nation qui prononce leur A, *e*.

Il citait le mot *Handkerchief* pour preuve de la bizarrerie de leur prononciation.

Il raconta une anecdote de Swift. Milady Cartwright, femme du vice-roi d'Irlande, dans le temps de Swift, lui disait : « L'air de ce pays-ci est bon. » Swift se jeta à genoux : « De grâce, Milady, ne dites pas cela en Angleterre, ou ils y mettraient un impôt. »

Il dit ensuite que, quoiqu'il ne put pas prononcer parfaitement l'anglais, son oreille était sensible à l'harmonie de leur langue et de leur versification; que Pope et Dryden avaient le plus d'harmonie dans la poésie[1], Addison dans la prose.

VOLTAIRE. — Comment avez-vous trouvé les Français?

SHERLOCK. — Aimables et spirituels; je ne leur

1. Voir le jugement que Voltaire porte sur eux, *Œuvres*, t. XXXVII, p. 259, et t. XX, p. 336. Il s'inspira de Pope dans ses *Discours sur l'Homme*, et emprunta à Dryden le sujet de son conte : *Ce qui plaît aux Dames*.

ai trouvé qu'un seul défaut, ils imitent trop les Anglais[1].

VOLTAIRE. — Comment, vous nous trouvez dignes d'être originaux nous-mêmes?

SHERLOCK. — Oui, Monsieur.

VOLTAIRE. — Et moi aussi; mais c'est de votre gouvernement que nous sommes jaloux.

SHERLOCK. — J'ai trouvé les Français plus libres que je ne les avais crus.

VOLTAIRE. — Oui, quant à se promener, à manger tout ce qu'il veut, à se reposer sur son fauteuil, le Français est assez libre. Mais quant aux impôts..... Ah! Monsieur, que vous êtes heureux; vous pouvez faire tout; nous sommes nés dans l'esclavage, et nous mourrons dans l'esclavage; nous ne pouvons pas même mourir comme nous voulons, il faut avoir un prêtre.

En parlant ensuite de notre gouvernement, il disait: « Les Anglais se vendent, ce qui est une preuve qu'ils valent quelque chose; nous autres Français, nous ne nous vendons point; vraisemblablement, c'est que nous ne valons rien. »

SHERLOCK. — Que pensez-vous de l'*Héloïse*[2]?

VOLTAIRE. — Elle ne se lira plus dans vingt ans.

SHERLOCK. — Mademoiselle de Lenclos[3] a bien écrit ses lettres.

1. C'était l'époque de l'anglomanie.

2. La *Nouvelle Héloïse*, publiée en 1759.

3. Introduit tout jeune encore chez Ninon de Lenclos (1615-1705), par son parrain, l'abbé de Châteauneuf, Voltaire en reçut un legs de 2,000 francs pour s'acheter des livres. Il s'agit ici des *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné*, Paris, 1752, 2 vol. in-12.

Voltaire. — Elle n'en a jamais écrit une; c'était ce malheureux Crébillon.

Il disait que les Italiens étaient une nation de fripiers; que l'Italie était une garde-robe, dans laquelle il y avait beaucoup de vieux habits d'un goût parfait. C'est encore à savoir, dit-il, lesquels des sujets du Grand Turc ou du Pape sont les plus vils.

Il parla de l'Angleterre et de Shakspeare, et il expliqua à madame Denis une partie de la scène de *Henri V*, où le roi fait sa cour à la reine Catherine en mauvais français[1]; et de la scène où cette reine prend une leçon d'anglais de sa dame d'atours, et où il y a des équivoques très forts, surtout sur le mot pied, et en s'adressant à moi, il dit : « Mais voilà ce que c'est qu'un auteur, il sera tout pour faire de l'argent. »

Voltaire. — Quand je vois un Anglais rusé et aimant les procès, je dis, voilà un Normand qui est venu avec Guillaume le Conquérant; quand je vois un homme doux et poli, en voilà un qui est venu avec les Plantagenets; un brutal, voilà un Danois; car votre nation, aussi bien que votre langue, est un galimatias de plusieurs autres.

Après dîner, en passant par un petit salon où il y avait une tête de Locke, une de la comtesse de Conventry et plusieurs autres, il me prend par le bras et m'arrête : « Connaissez-vous ce buste? C'est le plus grand génie qui ait existé : quand tous les génies

1. *King Henry V*, acte III, sc. 4, et acte V, sc. 2.

de l'univers seraient rassemblés, il conduirait la bande. »

C'était de Newton et de ses propres ouvrages qu'il parlait toujours avec le plus de chaleur.

LETTRE III

Si vous n'avez pas le temps de lire un court détail de minuties sur l'article de Voltaire, passez cette lettre.

Son château est commode et assez bien meublé; parmi d'autres tableaux, on voyait le portrait de l'impératrice de Russie et celui du roi de Prusse, qui lui avait été envoyé par ce souverain, ainsi que son propre buste en porcelaine de Berlin avec l'inscription : *Immortalis.*

Ses armoiries de noblesse[1] sont sur sa porte et sur toutes ses assiettes qui sont d'argent; au dessert, les cuillères, les fourchettes et les lames de couteau étaient de vermeil; il y avait deux services et cinq domestiques, dont trois étaient en livrée : il n'est pas permis à un domestique étranger d'y entrer.

Il passe son temps à lire, à écrire, à jouer aux échecs avec le P. Adam, et à regarder bâtir son village.

L'âme de cet homme extraordinaire a été le théâtre

1. Ces armes étaient : *d'azur à trois flammes d'or.*

de toutes les ambitions ; il a voulu être homme de lettres universel; il a voulu être riche; il a voulu être noble, et il a réussi à tout.

Sa dernière ambition a été de fonder une ville[1]; et en examinant, on verra que toutes ses idées étaient dirigées à ce point. Après la disgrâce de M. de Choiseul, quand le ministère français eut abandonné le projet de bâtir une ville à Versoix, pour y établir des manufactures et faire tomber le commerce des Genevois, Voltaire se décida de faire à Ferney ce que le gouvernement français avait voulu faire à Versoix.

Il saisit le moment des dissensions de la République de Genève, et, par de belles promesses, il engagea les exilés à se réfugier chez lui, et plusieurs des mécontents les y suivirent.

Il fit bâtir les premières maisons, et les donna pour un cens perpétuel ; ensuite il prêta de l'argent en rente viagère à ceux qui voulaient bâtir eux-mêmes ; aux uns sur sa tête, à d'autres sur sa tête et sur celle de madame Denis.

Son unique objet m'a paru l'agrandissement de ce village ; voilà pourquoi il avait demandé des exemptions d'impôts, et voilà pourquoi il cherchait tous les jours à séduire des ouvriers de Genève pour y établir une manufacture d'horlogerie. Je ne dis pas qu'il ne

1. Les premiers travaux de cette fondation, qui avait pour objet d'enlever à Genève son commerce et de tenir en bride sa population, avaient commencé en juin 1768, à la suite des efforts tentés vainement par Choiseul pour mettre fin aux querelles intérieures des Genevois. Voir Desnoiresterres, *Voltaire et Genève*, Paris. 1875, p. 321.

pensât point à l'argent; mais je suis persuadé que ce n'était pour lui qu'un objet secondaire.

Les deux jours que je l'ai vu, il portait des souliers de drap blanc, des bas blancs de laine, des culottes rouges, deux gilets avec une robe de chambre et la veste de toile bleue, semée de fleurs jaunes et doublée de jaune; il portait une perruque grise à trois marteaux, et par-dessus un bonnet de nuit de soie brodé d'or et d'argent.

Il a fait construire, il y a douze ans, son tombeau à côté de son église, en face de son château. Dans l'église, qui est petite, il n'y a rien d'extraordinaire, excepté sur l'autel, où il y a une figure simple en bois doré, sans croix. L'on dit que c'est lui-même; car on prétend qu'il a toujours eu l'idée de faire une religion.

LETTRES

DE

JOHN MOORE[1]

SUR SA VISITE A FERNEY

1776

I

Genève.

Je ne suis point étonné de votre curiosité et du désir que vous témoignez d'être instruit de tout ce qui concerne le philosophe de Ferney. Cet homme extraordinaire est parvenu à attirer l'attention et à fixer les regards de toute l'Europe, d'une manière bien plus constante qu'aucun des grands hommes que notre siècle a produits, je n'en excepte pas même les rois et les héros. Les moindres anecdotes qui ont

1. John Moore, médecin et littérateur anglais (1730-1802), voyagea en France, en Italie, en Suisse et en Allemagne, en compagnie du jeune frère du duc d'Hamilton. Il fut père du lieutenant-général sir J. Moore, tué à la bataille de La Corogne, en 1807. Ces lettres sont extraites de son livre intitulé : *A View of society and manners in France, Switzerland, and Germany*, London, 1779, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit par H. Rieu, sous le titre de *Lettres d'un voyageur anglais sur la France*, etc., Genève, 1781-1782, 4 vol. in-8°.

rapport à sa personne paraissent en quelque sorte intéresser le public.

J'ai eu, depuis que je suis dans ce pays, de fréquentes occasions de lui parler, et encore plus à ceux qui ont vécu familièrement avec lui depuis plusieurs années; de sorte que les observations que je pourrai vous communiquer à son sujet sont fondées sur ma propre autorité ou sur celle de ses amis les plus intimes et les plus véridiques.

Il a ici, comme partout ailleurs, ses ennemis et ses admirateurs; ces deux caractères se trouvent souvent réunis dans la même personne.

La première idée qui s'est présentée à l'esprit de ceux qui ont entrepris de décrire sa personne a été celle d'un squelette, relativement à son excessive maigreur, rien de plus juste; mais il faut se rappeler que ce squelette se compose de peau et d'os, a un regard plus vif et plus spirituel qu'aucun être de la même nature, dans la force de l'âge et paré de tous les avantages de la plus brillante jeunesse.

Je n'ai jamais vu des yeux aussi perçants que ceux de Voltaire, quoique actuellement dans sa quatre-vingtième année : sa physionomie est on ne peut plus expressive, on y lit à la fois son génie, sa pénétration et son extrême sensibilité.

Le matin, il a l'air triste et chagrin, son humeur cependant se dissipe graduellement, et après dîner, il paraît ordinairement plus gai, cependant l'air ironique ne le quitte jamais entièrement, et il est aisé dans tous les temps d'en retrouver des traces sur son visage, qu'il soit satisfait ou mécontent.

Lorsque le temps est beau, il prend l'air et monte en carrosse avec sa nièce ou quelques-uns de ses hôtes, dont il y a toujours bon nombre à Ferney. Quelquefois il se promène dans son jardin, ou, si le temps ne lui permet pas de sortir, il emploie ses moments de récréation à jouer aux échecs avec le P. Adam ou à recevoir les étrangers qui se succèdent continuellement, et attendent à sa porte le moment favorable de pouvoir être admis, ou à lire et à dicter des lettres; car il a une correspondance suivie avec tous les pays de l'Europe, d'où on lui rend compte de tous les événements remarquables et d'où on lui envoie toutes les productions littéraires dès qu'elles paraissent.

La plus grande partie de son temps est employée à l'étude, et, soit qu'il lise lui-même ou qu'il se fasse lire, il a toujours la plume à la main pour faire des notes ou des remarques. Composer est son amusement favori; il n'est pas d'auteur obligé d'écrire pour subsister, pas de poète avide de se faire connaître, qui soit aussi assidu que lui au travail, ou plus désireux d'acquérir de nouvelle gloire que l'opulent et admiré seigneur de Ferney.

Il est on ne peut pas plus hospitalier, son cuisinier est excellent. Il a ordinairement deux ou trois personnes qui viennent de Paris pour le voir et passent un mois ou six semaines chez lui. Lorsqu'elles partent, leur place est bientôt remplie; de sorte qu'il reçoit constamment de nouvelles visites; ces étrangers avec les gens de sa maison et ses amis de Genève, composent une compagnie de douze à quatorze

personnes qui dînent journellement à sa table, soit qu'il y paraisse ou mange seul dans sa chambre. Car lorsqu'il est occupé à préparer une nouvelle production pour la presse, indisposé ou de mauvaise humeur, il ne dîne point à table; mais se contente de paraître pendant quelques minutes avant ou après le repas.

Tous ceux qui lui apportent des lettres de recommandation de ses amis peuvent être sûrs, pourvu qu'il ne soit pas réellement malade, d'en être bien reçus. Les étrangers qui n'ont pu s'en procurer, s'assemblent assez souvent l'après-midi dans son antichambre pour tâcher de le voir, et il arrive qu'ils y réussissent, quelquefois aussi sont-ils obligés de se retirer sans avoir satisfait leur curiosité. Tous ceux qui sont dans ce cas ne manquent jamais de l'accuser de caprice et font mille mauvais contes, souvent inventés, pour se venger de ce qu'il n'a pas jugé à propos de se laisser voir, et de se montrer comme un ours que l'on promène à la foire. Je suis bien moins surpris qu'il refuse quelquefois que de sa complaisance à se prêter si souvent à cette indiscrète curiosité [1] : en lui, elle ne peut être qu'une preuve de son

1. Ces nombreuses visites avaient quelquefois lieu dans les moments les moins opportuns, au milieu de la nuit, comme le prouve le récit suivant : « Lorsque je me disposais à quitter Chambéry et à faire le voyage de Genève, un vieux curé de Rumilly, oncle d'une veuve Dumas, retirée au *Désert*, où sa fille se pendit de désespoir, me chargea d'une lettre pour une de ses paroissiennes, qui s'était mariée à Ferney, et dont Voltaire avait pris quelque soin, à la recommandation du vénérable pasteur. Arrivé au château du poète-gentilhomme, j'allai trouver la bonne femme, je lui peignis ma situation avec des couleurs lugubres. « Frappé, lui

désir d'obliger, puisqu'il est accoutumé depuis, si longtemps aux applaudissements, qu'on ne saurait supposer que ceux d'un petit nombre d'étrangers puissent lui causer une satisfaction bien vive.

Sa nièce, madame Denis, fait les honneurs de sa table et entretient la compagnie lorsque son oncle est hors d'état ou ne juge pas à propos de paraître. C'est une femme sensée, polie avec tout le monde, dont la tendresse et les égards pour son oncle ne se sont jamais démentis.

Le matin n'est point le moment propre à lui rendre visite. Il ne saurait souffrir qu'on l'interrompe dans ses occupations. Cela seul suffit pour le mettre de mauvaise humeur; d'ailleurs, il est alors assez sujet à s'emporter, soit que les infirmités de son âge le

« dis-je, d'un décret de prise de corps, je m'en retourne dans « ma patrie. Mon père est peut-être mourant, il me reste une mère « inexorable ; je suis sans état, sans industrie, sans ressources ; « si votre maître ne prend pitié de moi, je péris, je me précipite « dans ce lac. » Attendrie jusqu'aux larmes, elle m'engagea à écrire un précis de mes infortunes, à jeter quelques rimes lamentables sur le papier :

Je n'ai plus d'amis ni de père,
O vengeur de Calas, sois mon dieu tutélaire...

Ma requête fut portée; je suivis, en tremblant, ma généreuse introductrice ; j'étais à genoux sur le seuil de la chambre ; mais le moment fut mal choisi. Le patriarche, aux prises avec des douleurs aiguës, se mit à hurler en repoussant la requête... Il était nuit ; l'hiver rendait la nature affreuse ; j'eus beau crier que j'étais sans gîte et sans pain : un philosophe qui souffre est sans entrailles. J'invoquai le jésuite Adam, j'invoquai le secrétaire Wagnière ; ils étaient sans crédit, et ils ne me donnèrent qu'une pitié stérile. J'allai coucher dans une baraque, dont l'orage emporta les contrevents. » *Les nudités, ou les crimes du peuple*, Paris, 1792, in-8°, p. 215. Attribué par Barbier à J. Marc Chassaignon.

fassent souffrir, ou qu'il ait quelque autre cause accidentelle de chagrin. Quelle qu'en soit la raison, il est certain qu'il croit moins à l'*optimisme* à cette heure du jour qu'à toute autre. C'est vraisemblablement le matin qu'il a observé « que c'était dommage que le quinquina fût originaire d'Amérique et la fièvre de nos climats. »

Ceux qu'il invite à souper ont occasion de le voir sous le point de vue le plus favorable. Alors il se plaît à entretenir la compagnie, et paraît aussi empressé que jamais à dire ce qu'on nomme de jolies choses : et si une remarque juste et convenable, ou un bon mot échappe à l'un des convives, il est tout aussi content et y applaudit d'aussi bon cœur que s'il venait de lui; il est assez indulgent pour se prêter à l'enjouement de la compagnie. Environné de ses amis et animé par la présence de quelques femmes aimables, il semble jouir de la vie avec toute la sensibilité d'un jeune homme, son génie s'affranchit alors des entraves de la vieillesse et des infirmités, et s'exhale en plaisanteries, en critiques délicates et en fines railleries.

Il a le talent supérieur de se mettre à la portée de ceux avec lesquels il se trouve, et de ne les entretenir que de choses qui doivent naturellement leur plaire. La première fois que le duc d'H[amilton] lui rendit visite, il fit tomber la conversation sur les alliances de la France avec l'Écosse, cita plusieurs anecdotes du voyage d'un des prédécesseurs du duc, lorsqu'il accompagna à la cour de France Marie, reine d'Écosse, dont il était alors l'héritier présomp-

tif; il lui parla de l'héroïsme de ses ancêtres, les anciens comtes de Douglas; de la célébrité que plusieurs de ses compatriotes vivants s'étaient acquis dans la littérature, et surtout des Hume et des Robertson, dont il fit les plus grands éloges.

Un moment après entrèrent deux Russes de la première condition, qui se trouvaient dans ce temps-là à Genève. Voltaire leur parla beaucoup de la czarine et de l'état florissant de leur patrie... Ci-devant, leur dit-il, vos compatriotes, étaient guidés par des prêtres ignorants..., les beaux-arts leur étaient inconnus, et vos terres étaient en friche...; à présent, les beaux-arts prospèrent chez vous, et vos terres sont cultivées... L'un de ces jeunes seigneurs lui répliqua, qu'il y avait encore bien des terres incultes en Russie... Cependant, ajouta Voltaire, avouez que dans ces derniers temps votre patrie a produit une abondante récolte de lauriers.

Son aversion pour le clergé est assez connue... Cette passion le porte à faire cause commune avec des gens dont les objections triviales prouvent qu'ils ont beaucoup moins d'esprit que lui, et qui, dénuées du sel dont ce grand génie les assaisonne, ne sont que fades et dégoûtantes. La conversation ayant par hasard roulé sur ce sujet, quelqu'un de la compagnie dit : « Si l'on ôtait l'orgueil aux prêtres, que leur resterait-il? rien... — Vous comptez donc la gourmandise pour rien, lui répliqua Voltaire. »

Il préféra la *Poétique* de Marmontel à tous les autres ouvrages de cet auteur. En parlant de ceux-ci, il nous a dit que ce poète, semblable à Moïse, n'avait

jamais eu lui-même la félicité d'entrer dans la terre promise, quoiqu'il en eût montré la route aux autres.

On ne conçoit que trop les allusions et les sarcasmes déplacés de Voltaire contre les saintes Écritures, et les hommes les plus respectables dont il y est fait mention.

Certain quidam bègue, ayant trouvé moyen de s'introduire à Ferney, ce personnage qui n'était recommandable que par les louanges qu'il se prodiguait, étant sorti de l'appartement, Voltaire dit qu'il le soupçonnait d'être un aventurier, un imposteur;... madame Denis lui répondit que les imposteurs et les aventuriers n'avaient jamais cette incommodité... A quoi il répliqua : « Eh! Moïse ne bégayait-il pas? »

Vous avez sûrement entendu parler de l'animosité subsistant entre Voltaire et Fréron, l'auteur de l'*Année littéraire*. Un jour que le premier se promenait dans son jardin avec un de ses amis de Genève, un crapaud vint à passer devant eux ; celui-ci dit, pour plaire à Voltaire, en montrant l'animal : « Voilà Fréron. — Quel mal, répondit-il, cette pauvre bête a-t-elle pu vous faire pour s'attirer une pareille injure. »

Il comparait la nation anglaise à un tonneau de bière forte dont le dessus est de l'écume, le fond de la lie, et le milieu excellent.

Un ami de Voltaire lui ayant recommandé la lecture de certain système métaphysique, fondé sur une suite d'arguments par lesquels l'auteur faisait admirer son génie et sa dextérité, sans cependant convaincre son lecteur ou prouver autre chose que son

éloquence et la finesse de ses sophismes ; il lui demanda quelque temps après ce qu'il pensait de cet ouvrage? « Les métaphysiciens, lui répondit Voltaire, sont comme les gens qui dansent le menuet : parés de la manière la plus avantageuse, ils font une ou deux révérences, parcourent l'appartement avec beaucoup de grâce, sont constamment en mouvement sans avancer d'un pas, et finissent par se retrouver au même point d'où ils étaient partis. »

II

Considéré comme maître, Voltaire se présente à Genève sous un jour très favorable. Il est affable, humain et généreux envers ses vassaux et ses domestiques. Il aime à les voir prospérer, et s'intéresse à leurs affaires avec le zèle d'un vrai patriarche. Il favorise l'industrie et encourage les manufactures de sa ville par tous les moyens dont il peut s'aviser ; par ses soins, par sa seule protection, Ferney, qui n'était auparavant qu'un mauvais village, dont les habitants étaient aussi paresseux que méprisables, est devenu une petite ville aisée et passablement jolie.

Cette acrimonie, que l'on remarque dans plusieurs des ouvrages de Voltaire, n'est dirigée que contre quelques-uns de ses rivaux qui osent lui disputer sur le Parnasse la place distinguée à laquelle ses talents lui donnent le droit de prétendre.

S'il a été l'auteur de plusieurs satires mordantes, il en a été aussi l'objet. Il serait difficile de décider si c'est lui qui a été l'agresseur; mais on doit avouer que toutes les fois qu'il n'a pas été personnellement attaqué en sa qualité d'écrivain, il s'est montré bon et facile; dans plusieurs occasions, il a témoigné une véritable philanthropie... Toute sa conduite relativement à la famille Calas; la protection qu'il a accordée aux Sirven; son humanité envers la jeune personne issue de Corneille, et plusieurs autres exemples que je pourrais citer sont tous des preuves de la vérité de ce que j'avance.

Quelques personnes vous disent que les soins qu'il s'est donné dans cette occasion et dans d'autres semblables, n'étaient que pour satisfaire sa vanité, cependant celui qui s'empresse à justifier l'innocence persécutée, à exciter l'indignation des grands contre l'oppression, et à secourir le mérite indigent, doit réellement être estimé bienfaisant; tira-t-il même vanité de pareilles actions, et s'en glorifia-t-il outre mesure. Cet homme est, sans contredit plus utile à la société que le plus humble moine qui n'a d'autre vertu que celle de ne s'occuper, dans un désert reculé, que de son propre salut.

La critique que Voltaire a faite des ouvrages de Shakspeare[1] ne lui fait aucun honneur; elle ne sert qu'à montrer qu'il ne connaissait qu'imparfaitement l'auteur dont il condamne si étourdiment les produc-

1. Après avoir, comme il s'en vantait lui-même, fait le premier connaître Shakspeare aux Français, après avoir traduit en vers le monologue d'*Hamlet* (t. XXIII, p. 403), Voltaire venait de l'atta-

tions : les irrégularités de Shakspeare et son peu d'égard pour les trois unités dans ses drames, sautent aux yeux des critiques les moins éclairés de nos jours; mais les préjugés nationaux de Shakspeare, et la connaissance peu profonde de notre langue, l'aveuglent sur quelques-unes des plus sublimes beautés de notre poète anglais, et quoique ses remarques ne soient pas toujours justes et délicates, elles sont cependant pour la plupart assez ingénieuses.

Un soir, à Ferney, où il fut question dans la conversation du génie de Shakspeare, Voltaire déclama contre l'impropriété et l'absurdité qu'il y avait d'introduire dans la tragédie des caractères vulgaires et un dialogue bas et rampant; il cita plusieurs exemples où notre poète avait contrevenu à cette règle, même dans les pièces les plus touchantes. Un monsieur de la compagnie, qui est un admirateur zélé de Shakspeare, observa, en cherchant à excuser notre célèbre compatriote, que, quoique ses caractères fussent pris dans le peuple, ils n'en étaient pas moins dans la nature. « Avec votre permission, Monsieur, lui répliqua Voltaire, mon cul est bien dans la nature, et cependant je porte des culottes. »

Voltaire avait ci-devant un petit théâtre dans son château, où les gens de sa société jouaient des pièces de théâtre, lui-même se chargeait ordinairement d'un des principaux rôles; mais, suivant ce qu'on m'en a

quer très-violemment dans sa *Lettre patriotique à l'Académie Française*, 1776 (*Œuvres*, t. XLVIII, p. 407), laquelle donna lieu aux écrits de Baretti, de lady Montagne et de Sherlock, pour défendre le grand tragique anglais.

dit, ce n'était pas là son talent, la nature l'ayant doué de la faculté de peindre les sentiment des héros, et non de celle de les exprimer.

M. C[ramer], de Genève, était ordinairement acteur dans ces occasions. Je l'ai souvent vu jouer sur un théâtre de société de cette ville avec un succès mérité. Peu de ceux qui ont fait leur unique étude du théâtre, et qui paraissent tous les jours en public, auraient été capables de jouer avec autant d'énergie et de vérité que lui.

La célèbre Clairon même n'a pas dédaigné de monter sur le théâtre de Voltaire[1], et d'y déployer à la fois le génie de cet auteur et ses talents d'actrice.

Ces représentations de Ferney, auxquelles plusieurs habitants de Genève étaient de temps en temps invités, ont vraisemblablement augmenté le goût que ces républicains avaient pour des amusements de cette

1. L'on trouve, dans la correspondance de Garrick, l'anecdote suivante sur la visite que mademoiselle Clairon fit à Ferney en 1765. « Avant de finir l'article de notre Melpomène, il faut que je vous fasse part d'une aventure qui lui est arrivée chez M. de Voltaire. Elle entre chez lui ; on lui dit que le doyen des poètes était presque anéanti, entre son médecin, son chirurgien, etc., mais que si elle voulait lui réciter quelques-uns de ses vers, elle le ressusciterait ; elle s'y prête de bonne grâce, et déclame avec tant de force son rôle dons l'*Orphelin de la Chine*, que l'auteur, enchanté, ravi, oublie sa maladie. » (Lettre de Cailhava d'Estandoux, 22 août 1765.) — Un autre correspondant du grand tragique anglais lui écrivait de son côté : « Mademoiselle Clairon, comme vous le savez, est à Genève pour sa santé, sous la direction du docteur Tronchin : elle a déclamé chez M. de Voltaire, qui nous écrit qu'elle l'a rajeuni de vingt ans ; le médecin lui sera plus essentiel que M. de Voltaire, car celui-ci a souvent gâté ceux qui ont eu la faiblesse de se fier à ses compliments, ou plutôt à sa fausseté. » *Private Correspondence of Garrick*, London, 1832, t. II, p. 448 et 452.

espèce, et donné l'idée à un directeur de comédiens [1] français de venir tous les étés s'établir dans les environs de cette ville.

Comme le Conseil n'a pas jugé à propos de l'y admettre, cette troupe a fait construire un théâtre à Châtelaine, hameau du côté français de la ligne supposée qui sépare ce royaume du territoire de la République, et à environ trois milles des portes de Genève.

Il arrive quelquefois que l'on vient de Suisse et de Savoie pour assister à ces représentations; mais les spectateurs les plus assurés et sur lesquels l'espérance de la troupe se fonde, sont surtout les citoyens de cette ville. L'on commence ordinairement à trois ou quatre heures après midi, afin de pouvoir rentrer avant la fermeture des portes.

J'ai été souvent à ce théâtre. Les acteurs n'en sont que médiocres. Le célèbre Lekain, actuellement en visite à Ferney [2], y joue quelquefois... La principale

1. Le nommé Saint-Géran : « le troubadour Saint-Géran, » comme l'appelle Voltaire. *Œuvres*, t. LXX, p. 99.

2. Lekain, qui avait déjà visité Ferney en 1762 et en 1772, y revint une troisième fois en 1776. Voltaire écrivait à son sujet à d'Argental : « Lekain est venu et a rendu Ferney célèbre; il a joué supérieurement, tantôt à Ferney, tantôt à deux lieues de là, sur un autre théâtre appartenant encore au troubadour Saint-Géran. Les treize cantons ont accouru, ils ont été ravis. Pour moi, misérable, à peine ai-je été témoin une fois de ces fêtes. J'étais et je suis non-seulement dans une crise d'affaires et de chagrins, mais dans l'accablement des maladies qui assiègent ma fin. J'ai manqué Lekain deux fois; par conséquent, je suis mort, pendant qu'on me croit un folâtre, qui a disputé Lekain à la reine. » Lettre du 5 août 1776. — Et encore : « Il faut avouer que Lekain n'aime pas les rôles dans lesquels il n'écrase pas tous les autres. Il nous a donné d'un chevalier Bayard à Fer-

raison qui m'y attire est le désir de voir Voltaire, qui y assiste ordinairement toutes les fois que cet acteur y remplit un rôle, et surtout lorsqu'une de ses pièces y est représentée.

Il se place sur le théâtre et derrière les coulisses, de façon cependant à pouvoir être aperçu de la plus grande partie des spectateurs. Il prend le même intérêt à la représentation que si sa réputation dépendait de la manière de jouer des acteurs. Il paraît très affecté et tout à fait chagrin lorsque quelqu'un d'entre eux vient à faire un contre-sens; et lorsqu'ils s'acquittent à son gré de leurs rôles, il ne manque jamais d'en témoigner sa satisfaction, employant à cet effet le geste et la voix.

Il entre dans la passion avec l'émotion la plus marquée, et va même jusqu'à verser de véritables larmes, et il paraît aussi touché qu'une jeune fille qui assiste pour la première fois de sa vie à la représentation d'une tragédie.

Je me suis souvent mis à côté de lui, et je suis resté pendant toute la pièce, étonné de voir un pareil degré de sensibilité à un octogénaire. L'on croirait

ney, dans lequel il n'a eu d'autre succès que celui de paraître sur son lit un demi quart-d'heure. Je ne lui ai point vu jouer ce détestable ouvrage. Je ne puis supporter les mauvais vers et les tragédies de collège, qui n'ont que la rareté, la curiosité pour tout mérite. Lekain, pour m'achever, jouera *Scévola* (de du Ryer, 1647), à Fontainebleau. Il ne m'a point rendu compte des raisons qui font donner la préférence à cette antiquaille. Il ne m'a rendu compte de rien... Il avait fait son marché avec des entrepreneurs, pour gagner de l'argent auprès de Genève et à Besançon ; il joue actuellement à Besançon. Je l'ai reçu de mon mieux quand il a été chez moi : je n'en sais pas davantage. » *Œuvres*, t. LXX, p. 100.

aisément que ce grand âge aurait dû émousser toutes ses sensations, surtout celles qui peuvent occasionner les malheurs fictifs qui lui sont familiers depuis si longtemps.

Les pièces que l'on représente étant de sa composition, cela même me fournit une seconde raison qui me ferait croire qu'elles devraient produire un moindre effet sur lui. Bien des gens cependant assurent que, loin de la diminuer, elle est au contraire la véritable cause de sa sensibilité ; et ils allèguent, comme une preuve au soutien de leur assertion, qu'il ne va jamais au théâtre que lorsque l'on y joue quelqu'une de ses productions.

Je ne suis point surpris qu'il préfère ses propres tragédies à toutes les autres ; ce que je ne comprends pas, c'est la raison pour laquelle il se laisse plus facilement émouvoir par des infortunes et des incidents de son invention, que par des événements imprévus : on croirait que ceux-ci seraient seuls capables de l'émouvoir. Il n'y a que l'illusion de la scène qui puisse produire de pareils effets, et nous faire verser des larmes en nous persuadant de la réalité des malheurs que nous déplorons, et il faut qu'elle ait été assez forte pour que nous ayons oublié que nous étions à la comédie ; dès qu'on commence à s'apercevoir que le tout n'est qu'une simple fiction, l'intérêt et les pleurs doivent naturellement cesser.

Je souhaiterais cependant beaucoup de voir Voltaire assister à la représentation de quelqu'une des tragédies de Corneille ou de Racine, afin de m'assurer s'il témoignerait plus ou moins de sensibilité qu'il

ne fait aux siennes. Alors je serais en état de décider cette question curieuse et longtemps débattue, savoir si l'intérêt qu'il témoigne est pour la pièce ou pour l'auteur.

Heureux si cet homme extraordinaire avait concentré son génie dans les bornes que la nature lui avait prescrites et n'était jamais sorti de la place distinguée que les muses lui avaient assigné sur le Parnasse où il était sûr de briller, et qu'il ne s'en fut jamais écarté pour s'égarer dans les sentiers épineux de la controverse. Car, tandis qu'il attaquait les tyrans et les oppresseurs du genre humain, et ceux qui ont perverti la nature bienfaisante du christianisme, pour la faire servir à des fins intéressées et condamnables, on ne saurait trop regretter qu'il ait cherché, par des plaisanteries déplacées, à attaquer et à détruire le christianisme même.

En persévérant dans cette conduite, il a, non-seulement scandalisé les dévots, mais encore révolté les infidèles, qui l'accusent de s'être pillé lui-même en se répétant souvent dans plusieurs de ses ouvrages; ils paraissent d'ailleurs tout aussi rebutés de ses prétendus bons mots que des plats et ennuyeux sermons des fades apologistes de la religion, qui la déshonorent par leur manière indigne de la prêcher.

La conduite de Voltaire, pendant ses différentes maladies, a été représentée sous des aspects tout à fait opposés. J'ai beaucoup ouï parler de sa grande contrition et de sa repentance lorsqu'il se croyait proche de sa fin; si ce qu'on m'en a dit est vrai, cela prouverait que son incrédulité n'est point réelle, et

que dans le fond du cœur il est chrétien et convaincu de la vérité de l'Évangile.

J'avoue que je n'ai jamais pu ajouter foi à ces rapports; car quoique j'ai souvent rencontré dans le monde de jeunes étourdis qui se sont donnés pour des esprits forts, tandis qu'au fond du cœur ils poussaient la crédulité jusqu'à la superstition; je n'ai jamais compris ce qu'un homme tel que Voltaire, ou tout autre doué du sens commun, pouvait se promettre de cette absurde affectation. Prétendre mépriser ce qu'on révère, et traiter d'humain ce que l'on croit être divin, est certainement de toutes les espèces d'hypocrisie celle qui me paraît la moins excusable.

J'ai eu quelque peine à éclaircir cette matière; des gens qui ont vécu familièrement depuis plusieurs années avec lui m'ont assuré que toutes ces histoires sont sans fondement. Ils ont ajouté que quoiqu'il aimât la vie et fît tout ce qui paraissait propre à la conserver, il ne témoignait aucune crainte de la mort dont il n'avait point l'air de redouter les suites; qu'il ne témoigna jamais, ni sain ni malade, le moindre remords des ouvrages qu'on lui a attribués contre la religion chrétienne; qu'au contraire, il était aveuglé au point de témoigner le plus vif chagrin en pensant qu'il mourrait avant que quelques-uns de ceux auxquels il travaillait alors fussent finis.

Quoique rien ne puisse justifier une pareille conduite, cependant elle me paraît, si l'on admet les raisons que ses amis en donnent, plus conséquente et moins blâmable qu'elle ne le serait s'il écrivait contre

les opinions reçues, le témoignage de sa conscience et les livres divins, uniquement pour s'attirer les applaudissements d'un petit nombre d'incrédules.

Quoique dans l'erreur, je ne saurais le soupçonner d'une pareille absurdité; au contraire, j'imagine qu'aussitôt qu'il sera pleinement convaincu des vérités du christianisme, il s'empressera d'en faire une profession publique, et persistera jusqu'à son dernier soupir.

LETTRES

DU

MARQUIS DE VILLETTE[1]

LETTRE PREMIÈRE

A M. DE VOLTAIRE

De Genève 1770.

En vous voyant hier, Monsieur, avec le bâton et le capot de Paoli, je me suis rappelé ces premiers vers de l'*Aminte*.

Chi crederia che sotto umane forme
E sotto queste pastorali spoglie
Fosse nascosto un Dio.

1. Charles-Michel marquis de Villette (1736-1793), fils d'un riche financier, seigneur du Plessis-Longeau, de Bassicourt, etc., trésorier général de l'extraordinaire des guerres de 1745 à 1758, dont la femme très-aimable avait été fort liée avec Voltaire, et avait inspiré à Helvétius, au dire de Duclos, son livre de l'*Esprit*. Après avoir quitté l'armée, avec le grade de maréchal des logis de cavalerie, il s'était fait connaître par d'assez jolis vers de société, des *Éloges de Henri IV* (1770) et de *Charles V* (1772), et surtout par ses vices qui firent souvent scandale. Après avoir visité une première fois Ferney en 1765, il y revint en 1777 à la suite d'une assez fâcheuse scène où il avait cravaché Mlle Thévenin en plein Vaux-Hall. Les lettres que nous reproduisons font partie des *Œuvres du marquis de Villette*, Edimbourg, 1788.



Il est vrai que mon attachement pour votre personne tient un peu du culte : si l'on peut m'accuser d'idolâtrie, ce ne sera pas au moins de polythéisme.

Vous avez sans doute été surpris de ma disparution subite : j'ai bien vite couru à Genève sans dire mot à personne, parce que je ne voulais pas manquer le sieur R..., que j'ai attaqué en face avec une lettre de change tirée à bout portant sur lui. Il m'a délivré cent louis en or de ducats, et je reviens plus fier que jamais au château.

Il faut avouer que je vous conte là de pauvres raisons; quand on n'entretient que les Muses qui sont si aisées à vivre, à quoi bon s'occuper d'argent?

Homère, cet homme divin,
Dont on vante tant le génie,
A mendié durant sa vie;
Milton eut le même destin :
Et le favori de Thalie,
Plaute, qui charma l'Italie,
Finit ses jours dans un moulin.

Voilà de magnifiques exemples, mais le nom seul de Voltaire est plus imposant que tous ces noms-là. Je vois que le plus grand poète qui ait jamais existé est seigneur de deux cents mille livres de rente; je vois que Newton, Bacon et Sénèque, vos confrères, étaient aussi fort riches, avec cette différence que, comme le dernier, vous n'affectez pas le mépris des richesses.

Tout ce que vous m'écrivez me donne beaucoup de courage; heureusement pour vous je ne prends

pas les choses à la lettre, sans cela je vous enverrais mes petits vers à ne plus finir; au reste je ne les donne pas pour ce qu'ils coûtent, mais pour ce qu'ils valent.

Frivoles enfants du délire,
De l'art ils n'ont point l'ornement
Le sentiment qui les inspire,
Peut-être en fait tout l'agrément;
Et lui seul a droit de les lire.

Lorsque j'ai voulu sortir hier de la ville, à cinq heures du soir, j'ai trouvé les portes closes, et si closes que le roi de France n'y entrerait pas. Il en faut convenir, voilà une police stupide et barbare. Je n'entends pas comment des hommes, si fiers de leur liberté, consentent à passer les trois quarts du jour sous des verroux; et je suis tout prêt de me mettre en colère, lorsque je me rappelle ce trait, si touchant, que vous m'avez raconté, les poings fermés et les larmes dans les yeux; cette pauvre mère qui arrive sur les ponts une minute trop tard, qui demande à genoux[1] qu'on la laisse entrer pour allaiter son enfant qu'elle a laissé dans la ville; qui passe la nuit à se lamenter à la porte, et le matin retrouve son enfant qui venait d'expirer.

Mon Dieu, que j'aime votre bon cœur! s'il vous prend jamais envie de ramener quelqu'un de vos ennemis les plus acharnés, permettez-lui, comme à moi, de vous approcher, de vous considérer dans votre intérieur domestique, les armes lui tomberont des mains; il ne pourra se défendre du sentiment de respect et d'enthousiasme que vous m'avez inspiré.

LETTRE II

AU MÊME

Paris, 1776.

A quelque chose près, mon cher maître, la première histoire dont vous me parlez est vraie. Un marchand d'injures, établi à Londres, m'a écrit qu'il allait publier un volume d'anecdotes un peu scandaleuses dans lesquelles j'avais ma bonne part; mais qu'il consentait à supprimer mon article, si je voulais lui envoyer *seulement* cent louis.

Je lui ai répondu que j'étais bien sensible à son extrême délicatesse; mais que j'avais moi-même un petit recueil de traits assez piquants, point connus, et qui me sont particuliers; et que, venant de laisser tout mon argent sur un tapis vert, je les lui fournirais encore s'il voulait m'envoyer *seulement* cinquante louis.

Quant à l'autre histoire, rappelez-vous ce que disait la princesse de Carignan à Fontenelle : « Vous excuserez cet enfant, Monsieur, il ne vous connaît point; mais il ne sait pas lire. » Comparaison à part, voilà ce qu'il faut penser du pauvre T***, qui ne s'est point emparé de vos lettres; car il ne sait pas lire. Au reste, elles n'en sont pas moins perdues. Mais soyez tranquille, elles ne contiennent rien que

de fort ostensible. Ce qui me donne un vrai chagrin, c'est que trois de ces lettres, en vers et en prose, sont écrites de votre main. Je gardais soigneusement ce trésor : je le conservais pour mon plaisir, un peu pour ma gloire; en le répandant, on n'ajoutera rien à la vôtre.

Je voulais partir dès aujourd'hui pour Ferney; mais il y a neuf ans que je ne m'étais trouvé à Paris, le jour de la Fête-Dieu : je n'ai pu résister au plaisir de voir les processions, les reposoirs et les tapisseries.

N'en déplaise à votre voisin Jean Chauvin, il est par trop iconoclaste. Il nous faut des images; il en faut aux lettrés comme au peuple, et je suis plus tenté d'adorer le grand Être dans la majestueuse basilique de saint Pierre de Rome, que dans la maison, toute nue, de saint Pierre de Genève. Le luxe romain me plaît, il a quelque chose de touchant et d'auguste, et surtout un certain caractère d'antique, qui sied fort bien à la religion.

Saint Sulpice et saint Roch sont sortis de chez eux dans toute leur gloire. Ils promenaient, avec une douce majesté, leur seigneur et maître; quant tout à coup, soumis aux causes secondes, il a permis qu'une averse épouvantable vint déshonorer sa fête.

Vous eussiez vu de tous côtés,
La pompe et les cérémonies,
Les dévots et les confréries,
Marcher ensemble, à pas comptés,
Partout des peintures tendues,
Des prêtres en habits brillants,

L'encens s'élever jusqu'aux nues,
Des flambeaux, des roses, des chants,
Et Dieu même au milieu des rues.

Si vous aviez à faire à moi, messieurs les philosophes, je vous ferais bien venir dans mon temple. Tout n'y serait qu'architecture, peinture, musique. Un grand vaisseau, d'un style gothique, éclairé d'une manière mystérieuse entouré de verdure et non de tombeaux; des vitraux souvent ouverts; de grosses portes toujours fermées; le silence du recueillement; la parole de Dieu annoncée avec l'onction et l'élégance des Massillons; le chant mesuré; les parfums les plus rares de l'Arabie; des cloches pleines d'harmonie, tout vous y appellerait. Vous vous mettriez à genoux involontairement, et vous diriez, comme mon aimable mère :

. . . .

LETTRE III

A M. D'ALEMBERT[1]

Ferney [premiers jours d'octobre 1777].

Vos nouvelles ont beaucoup diverti M. de Voltaire. Puisque vous voulez savoir jusqu'aux minuties de sa vie domestique, je vous en raconterai quelques traits. Un grand nom ennoblit les plus petits détails.

1. D'Alembert (1717-1783) avait visité Voltaire en 1756, aux Délices; et en 1770 à Ferney.

Je l'ai vu ce matin, sous les voûtes d'une vigne immense, assis dans un large fauteuil, sur une pelouse molle et verdoyante, aux rayons du soleil qu'il ne trouve jamais trop chaud. Là, entouré de ses nombreux moutons, il tenait d'une main sa plume; et de l'autre ses épreuves d'imprimerie. J'approche; c'étaient les *Quand*, les *Pourquoi*, toutes les ironies dont il a tant accablé son confrère Le Franc de Pompignan[1]. « Oh ! pour le coup, lui ai-je dit, c'est bien le loup qui s'est fait berger. »

Ce qui vaut la peine de vous être raconté, et par où j'aurais dû commencer, c'est une fête dont j'ai été témoin[2]. Représentez-vous le fondateur de Ferney recevant, à l'entrée de son château, les hommages de sa colonie. Étrangers et Français, catholiques et protestants, tous sont animés de cette joie tumultueuse qui exprime moins l'amour que l'idolâtrie; tous, sous les armes, en uniforme bleu et rouge, formaient une longue et brillante cavalcade.

Un illustre voyageur, l'une de ces Altesses d'Allemagne qui trafiquent de leurs sujets et les mettent à l'enchère, arrive sur ces entrefaites[3]; et frappé de

1. Cette série de facéties et d'épigrammes contre Le Franc de Pompignan (1709-1784), les *Quand*, les *Car*, les *Ah! Ah!* les *Pour*, les *Qui*, les *Que*, les *Quoi*, les *Oui*, les *Non*, avaient pour origine le discours prononcé par celui-ci lors de sa réception à l'Académie française, en 1760, et dans lequel il avait attaqué le parti philosophique. Quant aux *Pourquoi*, dont parle ici Villette, ils étaient de l'abbé Morellet, ainsi que les *Si* et les *Pourquoi*.

2. Cette fête eut lieu le 4 octobre 1777, jour de la Saint-François. *Œuvres*, t. LXIX, p. 387, et les *Mémoires* de Bachaumont, t. VIII, p. 213.

3. Louis de Hesse-Darmstadt, fils aîné de Louis, landgrave de Hesse-Darmstadt, et de Christine-Caroline de Deux-Ponts, né le 14 juin

l'ordre et de l'appareil de cette petite troupe, il dit à M. de Voltaire : « Ce sont vos soldats? — Ce sont mes amis, » répond le philosophe.

Les filles et les garçons avaient des habits de bergers. Chacun apportait son offrande; et comme au temps des premiers pasteurs, c'étaient des œufs, du lait, des fleurs et des fruits.

Au milieu de ce cortège, digne des crayons du Poussin, paraissait la belle adoptée du Patriarche. Elle tenait, dans une corbeille, deux colombes aux ailes blanches, au bec de rose. La timidité, la rougeur ajoutaient encore au charme de sa figure. Il était difficile de n'être pas ému d'un si charmant tableau.

Je ne vous parlerai point de l'affluence, du concours des villages voisins. Les chaînes de la servitude qu'il entreprend de briser pour vingt mille sujets du roi, les entraves de la Ferme Générale rejetées de tout le pays, la liberté, l'aisance rendues au commerce, ne l'environnaient que de cœurs reconnaissants.

J'étais tout honteux de la sécheresse de mon rôle. J'ai voulu aussi ajouter un compliment; c'étaient des vers : je vous l'avouerai, j'ai été bien plus embarrassé de les réciter, que de les faire :

A la fête du Souverain,
Le gala de la Cour pour lui seul a des charmes;
Et souvent un mot de sa main,
Pour payer ses plaisirs, a fait couler des larmes.

1753. Il venait d'épouser, le 19 février 1777, sa cousine germaine, Louise-Henriette de Hesse-Darmstadt, née le 15 février 1761.

Vous avez un autre destin :
Chaque mot de la vôtre a le droit de nous plaire;
Et quand on célèbre Voltaire,
C'est la fête du genre humain.

Je vous dirai qu'il a donné un superbe repas; et qu'il a fait asseoir à sa table deux cents de ses vassaux : puis les illuminations, les chansons, les danses. Le matin, c'était l'expression d'un sentiment doux, filial; le soir, c'était l'enivrement de la joie. Vous auriez vu celui qui veut être toujours aveugle et malade, oublier son grand âge, et dans un élan de gaieté qui tenait encore à son vieux temps, jeter son chapeau en l'air, parmi les acclamations et les transports, les vœux que l'on faisait pour ses jours si chéris.

C'est par l'admiration, l'enthousiasme que M. de Voltaire est connu dans le monde; c'est par l'amour le respect qu'il est connu chez lui. Vous savez qu'il est très-riche; mais certainement il n'a jamais eu le tourment de la possession. Il semble qu'il craigne plus les importuns que les voleurs. J'ai remarqué que sa chambre ferme à clef du côté du salon, et qu'elle n'a jamais eu de serrure du côté de ses gens : ce qui prouve évidemment qu'il n'est ni défiant, ni avare.

M. de Voltaire est bon voisin. J'ai vu un écrit fait double entre lui et son curé, une promesse réciproque de n'avoir jamais de procès l'un contre l'autre; et M. de Voltaire, en signant, a ajouté de sa main : *Notre parole vaut mieux que tous les actes de notaire.*

Il a beaucoup fait bâtir. Chaque jour voit s'élever

de nouveaux édifices dans sa petite ville. Il justifie pleinement ses vers à la duchesse de Choiseul.

Madame, un héros destructeur
N'est, à mes yeux, qu'un grand coupable :
J'aime bien mieux un fondateur
L'un est un dieu, l'autre est un diable.

Il a de belles et vastes forêts; mais il souffrirait d'y voir porter la cognée. On dirait que sa sensibilité s'étend jusqu'aux végétaux. Vous connaissez les deux immenses sapins qui bordent son potager, et qu'il a nommés *Castor* et *Pollux*, parce qu'ils sont jumeaux. L'un frappé de la foudre, accablé par les ans, laissait tomber jusqu'à terre ses rameaux affaiblis. M. de Voltaire les a fait relever par un fil d'archal, et se complait à soutenir sa vieillesse.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. La fête dont je viens de vous parler, a fini par un accès de colère des plus violents. M. de Voltaire apprend que l'on a tué les deux beaux pigeons que sa chère enfant[1] avait apprivoisés et nourris. Je ne puis rendre l'excès de son indignation, en voyant l'apathie avec laquelle on égorge ainsi ce qu'on vient de caresser. Tout ce que cette cruauté d'habitude lui a fait dire d'éloquent et de pathétique, peint encore mieux son âme, que ne feraient les belles scènes d'Orosmane et d'*Alzire*.

1. Mlle de Varicourt, *Belle-et-Bonne*.

LETTRE IV

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIELLE

Ferney, 1777.

Puisque vous n'arrivez pas, mon cher marquis, il faut bien que je recommence mes écritures ; je ne vous ai pas dit le quart de ce que j'avais à vous raconter.

D'abord le miracle d'Amphion se renouvelle à Ferney ; c'est une espèce d'enchantement. Les richesses et la population y augmentent au point que M. de Voltaire a obtenu garnison. Il s'est aussi déterminé à chasser les jésuites de ses États, il a renoncé à père Adam et aux Échecs.

Orphée-Laborde[1] demande un terrain pour bâtir,

1. Jean-Benjamin de Laborde (1734-1794), premier valet de chambre de Louis XV, fermier général et compositeur de musique. Il avait mis en musique l'opéra de *Pandore*, de Voltaire, et visita Ferney, à plusieurs reprises, en 1766 et en 1773. Il périt sur l'échafaud révolutionnaire. Sa femme, Madeleine-Adélaïde, qu'il avait épousée, par amour, vers 1775, a publié *Divers poèmes, imités de l'Anglais*, Paris, 1785, in-18. Voir Mellinet, *Notice*, Nantes, 1839. — Laborde revoyant plus tard, après la mort de Voltaire, le château de Ferney, a écrit à l'occasion de cette visite :

« Je brûlais de rendre à ses mânes le dernier tribut d'un cœur rempli pour lui d'admiration, de respect et de reconnaissance. Je me faisais un plaisir inexprimable de revoir son château, ses jardins, le hameau qu'il avait embelli ; les habitants dont il était devenu le père à force de bienfaits ; le tombeau qu'il s'était choisi, et qui devrait renfermer les restes de ce grand homme, si ses dernières volontés eussent été exécutées... On m'avait dit que

il viendra tous les ans avec son Eurydice et son violon.

Le Patriarche a autant d'argent que de gloire, il a enfoui des trésors dans sa nouvelle ville; nous l'engageons à demander au premier ministre qu'elle prenne le nom de Ferney-Voltaire, et certainement

son cœur, enfermé dans un vase superbe, reposait au fond d'un mausolée que lui avait consacré l'amitié dans une des chambres du château... En apercevant le château, je tressaillis et m'écriai : Hélas ! il n'y est plus; sans son voyage à Paris peut-être y serait-il encore! Aussitôt je descends de voiture, je m'approche, impatient d'exister où ce grand homme existait; je frappe, on vient, on ouvre, je me précipite, on me repousse, on me refuse l'entrée de ce séjour si cher à mon cœur, et on se contente de me dire que le maître a donné des ordres pour ne laisser entrer personne, surtout des Français. « Que voulez-vous dire? m'écriai-je avec vivacité. Quel est ce maître qui renonce à voir des Français? Est-ce que ce château n'appartient pas à M. de Villette? — Monsieur, il l'a loué. — Est-il possible qu'il ait loué ce qui restait de Voltaire? — Monsieur, ce n'est que pour un an. — Et qui est le successeur du premier génie de la nation? — C'est un Anglais. — Robertson, sans doute? — Non, monsieur, c'est un marchand de Londres, qui n'a qu'un bras, qu'une jambe et qu'un œil. — O Dieu ! m'écriai-je saisi de surprise, n'importe, je veux lui parler. — Monsieur, il n'y est pas. — Reviendra-t-il bientôt? — Je l'ignore. — Et le cœur de Voltaire, où est-il ? — Monsieur, il est dans l'office, sur une planche. — Est-il possible ! m'écriai-je avec transport; mais puisqu'il est ici, laissez-moi le voir un seul instant, je vous donne ce que vous voudrez. — Monsieur, je serais chassé. — Maudit valet, que le ciel vous confonde, ton maître et toi ! » Aussitôt, poussant la porte avec fureur, je m'éloigne, transporté d'indignation et de colère... Voltaire a été souvent accusé d'avoir un mauvais cœur, ses ennemis le répétaient... Que ne venaient-ils ici jouir du spectacle le plus attendrissant que j'aie vu de ma vie, celui de voir passer dans les rues de Ferney cet intéressant vieillard lorsque sa santé lui laissait la force de se promener ! Aussitôt qu'on apercevait sa voiture, les ouvriers quittaient leurs travaux; les vieillards, les femmes, les enfants, tous enfin se trouvaient sur son passage, le bénissaient, lui demandaient de ses nouvelles, priaient l'Éternel de conserver ses jours. « O mon Dieu ! s'écriaient-ils, conservez-nous notre bon M. de Voltaire, notre bon père, notre bienfaiteur ! qu'il puisse marier

le Mentor de notre jeune Télémaque[1] fera droit à sa requête.

Il m'a fait hier la faveur de me lire l'exorde d'un grand ouvrage qu'il appelle *son Testament;* quel mourant! il se porte mieux que nous, et son inaltérable gaîté nous le promet encore pour de longues années.

Je dois cependant vous apprendre une anecdote aussi extraordinaire que touchante, et que je suis honteux d'avoir ignorée jusqu'à présent : c'est que M. de Voltaire n'a pas encore passé une seule année de sa vie sans avoir la fièvre le jour de la Saint-Barthélemy. Il ne reçoit jamais personne à pareil jour; il est dans son lit; l'affaissement de ses organes, l'intermittence et la vivacité de son pouls caractérisent cette crise périodique. On s'y attend; on ne l'approche qu'en tremblant. Il semble que son

nos enfants! » J'en ai vu se mettre à genoux en élevant leurs bras vers le ciel... Ce spectacle si doux attendrissait l'excellent bienfaiteur; il commandait que ses chevaux n'allassent que le pas; il leur parlait à tous, leur promettait de nouveaux bienfaits, les encourageait à travailler, à s'aimer et à servir Dieu : des larmes de joie inondaient son visage; enfin il jouissait, quoique bien faible pour éprouver de pareilles secousses, et il m'a dit plusieurs fois que ces moments touchants avaient été les plus délicieux de sa vie. Au moment où je vous parle, plusieurs habitants de Ferney, qui sont autour de moi, ont les larmes aux yeux en se rappelant son souvenir. « Nous avons tout perdu, disent-ils, et notre douleur est aussi vive qu'en apprenant cette triste nouvelle. Il n'y a personne de ce pays qui ne le pleure chaque jour, et qui ne donnât la moitié de son bien pour le revoir encore. » *Lettres sur la Suisse adressées à Mme de M***, par un voyageur français*, en 1781, Genève, 1783, 2 vol. in-8°. Bibliothèque nationale, réserve, n° M. 1102 + A 152. Cet exemplaire, sur beau papier vergé, a appartenu à Marie-Antoinette, dont il porte les armes. Voir la lettre XVIII, t. Ier, p. 241.

1. Le comte de Maurepas qui ne mourut qu'en 1781.

cœur soit ulcéré de toutes les plaies que la persécution religieuse a faites aux hommes ; et on se garde bien de lui en parler, dans la crainte d'ajouter à sa douleur. Je vous atteste ici un fait que d'abord je me défendais de croire ; mais son secrétaire et toute sa maison, de qui je le tiens, en sont témoins depuis vingt ans.

Je conçois que vous ayez grande envie de voir *Belle-et-Bonne ;* c'est l'ange gardien du Patriarche; elle est devenue nécessaire à son existence ; les soins et les caresses qu'elle lui prodigue, l'air pénétré dont il baise les mains de cette jolie gouvernante : vous ne sauriez vous imaginer combien ce tableau est touchant, c'est Anacréon servi par les Grâces.

Comme elle est grande et bien faite, et qu'elle a le maintien le plus noble et le plus décent, il cherche souvent à la mettre en représentation.

Illam quidquid agit, quoquo vestigia movit,
Componit furtim, subsequiturque decor.

C'est la parure du salon :
Sans embarras elle sait faire,
Et le rôle de ménagère,
Et les honneurs de la maison.
Aussi fraîche que la Nature,
Aussi simple que ses attraits,
Vous la prendriez, je vous jure,
Pour la fille de Périclès
Ou pour la nièce d'Epicure.

Voilà des petits vers qui arrivent au bout de ma plume, mais qui ne valent pas ceux que le prince de

Ligne vient d'adresser à M. de Voltaire[1]. Je ne sais s'il y a beaucoup d'Autrichiens de la trempe de celui-ci; mais il en faut convenir, il est difficile d'avoir plus d'esprit, plus de piquant et d'originalité, le maître l'a dit; ce sont ses propres paroles, etc., etc.

LETTRE V

AU MÊME

Ferney, [avril] 1777.

Vous avez dû recevoir, mon ami, deux grandes feuilles de nos conversations : voici ce que j'aurais ajouté au même chapitre, si j'en avais eu le temps.

Je lisais dernièrement à M. de Voltaire des éloges envoyés par une de nos Académies : il en a écouté un bon tiers sans m'interrompre; mais enfin l'ennui l'a gagné. Il m'a fermé la bouche en me disant qu'il ne s'accoutumait point à entendre louer un apothicaire, comme on louerait un Newton; que tout irait bien si chacun faisait son métier, et que c'est au marquis de Condorcet qu'il faudrait donner le département de la louange. Il a ajouté : « M. de Condorcet vaut mieux que Fontenelle par le cœur et le talent : mais

1. Cette épître du prince de Ligne, dans laquelle il répondait à une autre épître que Voltaire lui avait adressée, se trouve dans la *Correspondance littéraire de Grimm*, Paris, Buisson, 1812, t. III, p. 381, à la date de février 1777.

il ne sera de l'Académie française[1], que lorsqu'elle cessera d'être une assemblée du clergé. » En général, il désapprouve tout à fait les éloges qui, selon lui, ne formeront jamais que des déclamateurs. Il voudrait des dissertations dans le goût de Plutarque, où l'on pourrait tout dire, à charge et à décharge.

Un membre de l'Académie de Châlons en racontait un jour toutes les prérogatives, et finit par dire qu'elle était la fille aînée de l'Académie française. M. de Voltaire qui l'écoutait lui répondit : « Assurément, c'est une bonne fille, et qui n'a jamais fait parler d'elle. »

On lui a apporté une estampe intitulée : *le Déjeuner de Ferney*. La Borde, auteur de cette gravure[2], y est représenté à table, dans toute sa plénitude, et beau comme un ange : M. de Voltaire y est dans un coin, maigre comme la mort, et laid comme le péché. En jetant les yeux sur cette caricature, il

1. Condorcet (1743-1794), qui depuis 1769 était membre de l'Académie des sciences, et son secrétaire perpétuel depuis 1773, ne fut élu à l'Académie française que le 10 janvier 1782 en remplacement de Saurin.

2. Ce dessin du *Déjeuner de Voltaire*, était non pas de Laborde, mais de Vivant Denon, plus tard baron Denon (1747-1825), âgé alors de vingt-huit ans, et qui avait fait le pèlerinage de Ferney, au mois de juillet 1775. Mais Denon, fort lié avec Laborde, l'avait substitué à lui-même dans ce dessin. A Voltaire qui se plaignit de cette sorte de caricature, il répondit : « Je vous réitère mes excuses... J'étais bien loin de penser, lorsque je fis ces dessins qu'ils feraient autant de bruit. Je ne voulais que me retracer les moments que j'avais passés à Ferney, et rendre pour moi seul la scène au naturel et telle que j'en avais joui : j'occupais même une place dans le groupe qui compose ce tableau du Déjeuner, mais, dès qu'il fut question de graver ce morceau, je me hâtai bien vite d'en exclure mon personnage. Voir Denon, *Monuments des arts du dessin chez tous les peuples*, Paris, 1829, t. I, p. 19.

s'est écrié : « C'est le Lazare, au dîner du mauvais riche ! »

En parlant de mysticité, je lui demandais un jour : comment se peut-il qu'il y ait tant de dévôts de bonne foi ? Il m'a répondu : « Un ignorant sensible finit toujours par être dévot.

Voici les vers que vous m'avez demandés, et qui sont écrits de sa main, au bord d'une gravure de la Cadière. Vous savez que frère Girard[1] y est représenté en extase devant sa pénitente, qui est elle-même en extase devant Dieu.

Cette belle voit Dieu; Girard voit cette belle :
Ah! Girard est plus heureux qu'elle.

Un moment d'impatience et d'humeur, en voyant madame Denis arranger son visage, lui a valu cette aspostrophe :

Si par hazard, pour argent ou pour or,
A vos boutons, vous trouviez un remède,
Peut-être vous seriez moins laide;
Mais vous seriez bien laide encor.

Hier au soir, il nous a dit, comme une vieillerie, cette inscription sur un cadran solaire :

Vous qui vivez dans ces demeures,
Êtes-vous bien? tenez-vous y:
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

1. Jean-Baptiste Girard (1680-1733), qui, accusé devant le Parlement d'Aix d'avoir séduit, à Toulon, Catherine Cadière, une de ses pénitentes, fut acquitté le 10 octobre 1731.

Il a répondu à un évêque qui lui a envoyé son mandement :

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie ;
Afin que réciproquement
Nous nous donnions la comédie.

Impromptu adressé à Maupertuis, fait à la toilette du roi de Prusse encore jeune :

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore ?
Ils ressemblent à ses talents.
Ils sont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

Il nous a raconté, de la manière la plus piquante, l'histoire de ses amours avec la comédienne Duclos[1], ce qui lui donna lieu de faire ces vers :

Mon cœur de la Duclos fut trop longtemps charmé.
L'amour avait monté ma lyre.
J'ai chanté la Duclos ; d'Usez en est aimé :
C'était bien la peine d'écrire.

Autres vers à la marquise de Prie, dans son

1. Marie-Anne de Châteauneuf, dite mademoiselle Duclos. Née en 1670, entrée au théâtre en 1690, elle s'en retira en 1733, et mourut le 18 juin 1748. Voltaire a célébré son talent dans sa satire de l'*Anti-Giton* (1714), qu'il lui avait d'abord dédiée. Plus tard il la traita fort mal dans ces vers :

Belle Duclos,
Vous charmez toute la nature
Belle Duclos,
Vous avez les Dieux pour rivaux ;
Et Mars tenterait l'aventure
S'il ne craignait le Dieu Mercure,
Belle Duclos.

Comme actrice il lui reprochait d'avoir détruit en France la mélopée théâtrale, par une déclamation chantée.

boudoir, tandis qu'elle soupait tête à tête avec son illustre amant qui était borgne :

Io, sans avoir l'art de feindre
D'Argus put tromper les cent yeux :
Nous n'en avons qu'un seul à craindre ;
Pourquoi ne pas nous rendre heureux?

Un de ces jours, à table avec lord Lyttelton[1], à la suite d'une conversation au vin de Champagne, il lui répondit par ces vers :

Fier et bizarre Anglais, qui, des mêmes couteaux,
Coupez la tête aux rois et la queue aux chevaux !

De quatrain en quatrain, ma lettre ne finirait pas. J'aurais dû la commencer par vous parler de tout le plaisir qu'a fait la vôtre à M. de Voltaire. Il retrouve dans votre style et dans votre caractère une grande analogie avec le marquis de la Fare, votre trisayeul : « Et vous aimez, dit-il, tout comme lui, les belles filles et les beaux esprits. »

Il demande pourquoi vous ne finissez pas cette préface de Vauvenargues qu'il appelle votre devancier.

Et moi, je vous demande quand viendrez-vous enfin? quand quitterez-vous votre ciel du Languedoc, dont le bleu éternel vous a tant ennuyé ? Vous me

1. Si cette conversation eût bien lieu en 1777, comme le dit Villette, il s'agirait ici de Thomas lord Lyttelton (1744-1779), auquel on a quelquefois attribué les *Lettres de Junius*, et non de son père, lord Georges Lyttelton, le poète et l'historien, mort en 1773 et auquel Voltaire écrivit, en 1760, une lettre pour relever des erreurs commises à son sujet dans ses *Dialogues of the Dead*.

mandez que vous êtes actuellement assez fort pour entreprendre un voyage. Nous voilà dans les premiers jours d'avril, la nature est, comme vous, dans la convalescence. Venez jouir ici de la vôtre; venez jouir de cette sensation si délicieuse et si fugitive, où l'on est heureux du seul plaisir d'exister et qui semble donner quelque idée du bonheur de l'Élysée.

Sustine et abstine. « Il faut, disait Silva à l'un de ses malades, vous amuser et non vous divertir. » Ne vous laissez aller qu'au sentiment paisible de la tendre amitié que je vous ai vouée pour la vie.

LETTRE VI

A M. LE PELLETIER DE MORFONTAINE [1]

INTENDANT DE SOISSONS

Ferney, 1777.

C'est un proconsul tel que vous, Monsieur, qu'il faudrait à cette province; un homme qui eût autant de philosophie et d'urbanité; un homme digne de seconder les hautes et inconcevables entreprises

1. Louis Le Pelletier, seigneur de Morfontaine, fils de Jacques-Louis, président de la IIe Chambre des Enquêtes, et de Marie-Louise Feydeau, né le 6 avril 1730, conseiller au Parlement en 1749, maître des requêtes en 1754, intendant de la Rochelle en 1764, puis de Soissons en 1765.

que M. de Voltaire a consommées sur un sol où il avait à combattre les hommes et la nature.

Il y a quinze ans que l'on trouvait à peine à Ferney quarante habitants, et trois ou quatre chaumières. Aujourd'hui on est émerveillé d'y voir une colonie nombreuse et policée ; et plus de cent jolies maisons, d'une structure commode et agréable, que l'on croirait élevées au son de la lyre.

Mais ce qui tient encore plus du prodige, c'est que le même homme qui semble n'employer son génie et son temps qu'à fonder une ville, en trouve encore assez pour fabriquer, à quatre-vingt-quatre ans, deux nouvelles tragédies qui auraient étonné à cinquante.

Agathocle[1], tyran de Syracuse. — Sujet singulier : le héros est un disciple de Platon.

Il y a un rôle de prêtresse qui me paraît neuf, un dénouement auquel on ne s'attend point. C'est une facture étrangère à tout ce que vous connaissez. Peut-être ce sujet conviendrait-il mieux au théâtre de Venise, qu'à celui de Paris ; et peut-être serait-il digne d'avoir pour spectateurs des Brutus et des Catons, Adisson, ou des philosophes tels que vous.

Irène[2]. — Avant de nous lire cette pièce : « Vous m'avez fait rire hier, nous a-t-il dit ; j'essayerai de vous faire pleurer aujourd'hui. » Il nous a tenu parole. L'auteur de *Zaïre*, d'*Alzire* et d'*Adélaïde* a saisi les crayons de Racine. Je ne devine pas l'effet de la

1. Jouée, après la mort de Voltaire, le 31 mai 1779.

2. Composée de 1776 à 1777, la tragédie d'*Irène* fut représentée le 16 mars 1778.

représentation; mais c'est la musique de style d'*Athalie;* ce sont partout des vers de situation qui font oublier la monotonie de l'alexandrin.

Il y a quatre mois que je jouis, cinq heures par jour, de la présence réelle de M. de Voltaire, et je proteste que je ne me suis pas aperçu d'une seule redite permise à la plus belle vieillesse.

Il écrit aujourd'hui un *factum* pour des malheureux qui sont venus lui emprunter sa plume et son argent : il leur a donné l'un et l'autre. Il a une sensibilité exquise; il souffre des maux d'autrui comme s'il en était responsable; ce qui lui faisait dire ce matin : « qu'on ne peut aimer les hommes sans haïr l'humanité. »

Il me reste à vous parler d'une petite pièce que l'on a représentée à Ferney, et dont je suis l'auteur, c'est le *Mariage interrompu.* Cette pièce, un peu dénuée d'intrigue, finit par un dénouement qui aura peut-être droit de vous surprendre.

J'épouse, au château de Ferney, une jeune personne adoptée par M. de Voltaire[1]. Elle m'apporte

1. Reine-Philiberte Rouph de Varicourt, fille d'un brigadier des gardes du corps, compagnie de Beauvau, sans fortune, née le 3 juin 1757. Destinée d'abord au cloître, puis presqu'adoptée par Voltaire qui la surnomma *Belle-et-Bonne*, elle épousa le 12 novembre 1777, à Ferney, le marquis de Villette et mourut le 13 novembre 1822. Sa séparation d'avec le marquis de Villette dont parlent les biographies, ne dut être que passagère si nous en jugeons par ses nombreux enfants : René-Prosper-Charlotte, née le 13 juin 1781, morte le 7 juillet 1781; Charles-Juste-Marie-François, né le 6 juillet 1784, mort le 5 juillet 1785; Amable-Prosper-Charlotte-Philiberte-Marie, née le 23 novembre 1786, et Charles, né le 4 novembre 1792. Ce dernier épousa, le 21 octobre 1830, Caliste-Adélaïde-Pauline Margerin de Longtiers, fille de Charles-Marie et d'Adélaïde-Julie Samson, née le 22 octobre 1801.

pour dot un visage charmant, une belle taille, un cœur tout neuf et l'esprit qui plaît. J'ai préféré tout cela à un million tout sec que je trouvais à Genève.

Tous les pères de l'Église avaient échoué à ma conversion; elle était réservée au père temporel des Capucins, qui est le père spirituel de l'Europe.

LETTRE VII

A M. D'HELL[1]

Ferney, [10 novembre] 1777.

J'ai reçu, Monsieur, avec bien de la reconnaissance, des témoignages de votre souvenir par M. Mester[2]. Il a beaucoup plu au maître du château, et doit être fort content de toutes ses coquetteries; car M. de Voltaire en devient plus avare que jamais.

Le marquis de Villevielle et moi, nous vous avons plus d'une fois désiré dans cette belle solitude : vous verriez de quelle manière on peut avoir quatre-vingt-quatre ans; vous verriez que celui dont Pigalle a fait un squelette, celui dont on vend le plâtre dans les

1. Thomas d'Hèle, ou Hales, d'origine anglaise (1740-1780), auteur des opéras-comiques le *Jugement de Midas* (1778), l'*Amant Jaloux*, les *Événements imprévus* (1779), tous trois mis en musique par Grétry, et de *Gilles ravisseur* (1781). Voir Grimm, *Corresp. litt.*, t. IX et X.

2. Probablement Jacques-Henri Meister (1744-1826), né à Zurich et collaborateur de Grimm.

rues, et dont La Borde a fait un déjeuner indécent, n'est point du tout le Voltaire de Ferney.

La confidence que vous attendez, Monsieur, commence à perdre un peu de son mérite pour le secret. J'ai épousé avant-hier, à minuit, dans la chapelle de Ferney, non une Babylonienne, mais la bergère des Alpes. Il était assez piquant et peut-être unique de la voir précédée de ses dix oncles, tous frères et tous chevaliers de Saint-Louis. Deux soutenaient le Patriarche qui, dans sa belle pelisse de l'impératrice des Russies, donnait l'idée d'un grand châtelain qui marie ses enfants. Les portes de l'Église étaient obstruées par ses vassaux qui lui rendent les hommages que Louis XII recevait de ses peuples.

Vous me dites que le langage des fleurs ne réussit point à Fontainebleau ; le langage des roses est ici beaucoup plus éloquent ; on finit, comme vous voyez, par les épouser.

Il est vrai que le Dieu d'Amour,
Fatigué du plaisir volage,
Loin de la ville et de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage.
J'ai suivi ce Dieu séducteur ;
Je cherchais partout le bonheur,
Je ne l'ai trouvé qu'au village.

FIN.

APPENDICE

Nous croyons devoir donner ici, à titre de documents, les *Extraits des lettres de Ferney*, insérés dans les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres*, Londres, 1784, et qui à cause de la diversité de leurs dates, ne pouvaient trouver place parmi les lettres précédentes, malgré leur intérêt et leur importance pour la biographie de Voltaire. On peut consulter à leur sujet les *Mémoires de Wagnière*, Paris, 1825, in-8°, t. II. Nous indiquerons encore l'intéressant opuscule de M. Ristelhuber : *Un touriste Allemand à Ferney, en 1775*, *Paris*, *Liseux*, 1878, dans lequel figure une lettre du poète Frédéric de Stolberg, sur la visite qu'il fit à Voltaire.

Ferney, 30 *décembre* 1768. — Rassurez-vous, Monsieur, sur les inquiétudes que vous avez à l'égard de M. de Voltaire. Ce grand homme, accoutumé à dire qu'il se meurt depuis plus de cinquante ans, se porte à merveille. Il se plaint d'être sourd et aveugle. Le fait est qu'il lit encore sans lunettes, et qu'il a l'ouïe très fine. Il est sec et ingambe : il est peu courbé. Le jour que j'ai eu l'honneur de le voir, il avait de gros souliers, des bas blancs roulés,

une perruque naissante, des manchettes d'entoilage qui lui enveloppaient toute la main, une robe de chambre de perse. Il nous fit beaucoup d'excuses de n'être point habillé : mais il n'est jamais autrement. Il parut à l'entremets. On avait réservé un grand fauteuil à bras, où cet illustre vieillard se mit, mangea rondement des légumes, des pièces du four, des fruits etc. Il pétilla d'esprit. On pourrait lui reprocher d'être trop emphatique, et de n'avoir point dans la conversation ce ton cavalier qui caractérise si bien le style de ses écrits. Après le dîner il nous mena dans sa bibliothèque, très-vaste, très nombreuse et très-belle. Il nous lut des passages de livres rares sur la religion, c'est-à-dire contre la religion, car c'est aujourd'hui sa manie : il revient sans cesse sur cette matière. Il joua aux échecs avec le père Adam, qui, sans être le premier homme du monde, est assez jésuite pour se laisser perdre : M. de Voltaire ne lui pardonnerait pas de le gagner. On fit ensuite de petits jeux d'esprit; puis on se mit à dire des histoires de voleurs. Chaque dame ayant conté la sienne, on engagea M. de Voltaire à avoir son tour. Il commença ainsi : *Mesdames, il était un jour un fermier-général... Ma foi, j'ai oublié le reste.* Nous le laissâmes après cette épigramme, la meilleure sûrement qu'il ait faite de la journée...

Ferney, 8 *décembre* 1774. — M. de Voltaire est un homme si illustre que tout en est intéressant. Je vais donc entrer dans des détails qui paraîtraient minutieux en tout autre cas. Sa vie ordinaire est de rester dans son lit jusqu'à midi. Il se lève et reçoit du monde jusqu'à deux heures, ou travaille. Il va se promener en carrosse jusqu'à quatre, dans ses bois ou à la campagne, avec son secrétaire, et presque toujours sans autre compagnie. Il ne dîne point, prend du café ou du chocolat. Il travaille jusqu'à huit, et se montre alors pour souper, quand sa santé le lui permet. On remarque depuis cet automne qu'elle est bien chancelante, qu'elle varie d'un jour à l'autre; qu'il est si faible à certains jours, qu'il est hors

d'état de paraître, et que le lendemain on ne s'en aperçoit plus. Il est d'une gaieté charmante. J'ai visité et compté sa bibliothèque : elle est de 6,210 volumes. Il y en a beaucoup de médiocres, surtout en fait d'histoire. Il n'y a pas 30 volumes de romans : mais presque tous ces livres sont précieux par les notes dont M. de Voltaire les a chargés. Il a 150,000 livres de rentes, dont une grande partie gagnée sur les vaisseaux. La dépense de sa maison se monte à 40,000 livres environ : on en met 20,000 livres pour le gaspillage, les incidents, etc. Restent 90,000 livres, qu'il amasse ou place. Il fait bâtir beaucoup de maisons, qu'il loue à deux et demi pour cent. Il commande une maison à son maçon, comme un autre commanderait une paire de souliers à son cordonnier. Il a grande envie que Ferney devienne considérable : il secourt les habitants et leur fait tout le bien possible. En général c'est lui qui se mêle de toute l'administration extérieure et intérieure de son bien. Madame Denis n'y a rien à voir et ne s'en mêle aucunement. J'ai visité l'église et le tombeau de ce philosophe, qui est dans le cimetière attenant l'église, de pierre de taille, et simple.

Ferney, 10 *décembre* 1774. — Nous avons reçu le procès-verbal du lit de justice. On a lu devant M. de Voltaire les édits; il a tout admiré, et surtout celui concernant le rétablissement du parlement de Paris, dont les articles lui ont paru très propres à brider cette compagnie. Il fait un grand éloge de monsieur le comte de Maurepas. Quant à M. Turgot il est payé pour cela; c'est son ancien ami et partisan. Il en a reçu ces jours-ci une lettre de 4 pages, qui l'a comblé de joie. Mais ce qui l'a plus affecté encore, c'est une réponse qu'il a reçue de M. de Buffon, auquel il avait écrit. Je suis bien aise de vous apprendre que ces deux grands hommes se sont réconciliés. On en fait l'honneur à madame de Florian, mais la gloire en est due à M. Guéneau de Montbéliard. Pour revenir aux détails intérieurs, vous seriez surpris comment le sieur Wagnière, qui de postillon du philosophe de Ferney est devenu son

secrétaire et son ami, peut suffire seul aux écritures immenses qu'il a. Une des choses qui font le plus d'honneur à M. de Voltaire, c'est le soin qu'il prend de faire fleurir son village. Il y établit une manufacture de montres, qu'il protège par son crédit et par son argent. En 1773 il est sorti de ce lieu 4,000 montres, faisant un commerce d'environ 400,000 livres. Il y a 12 maîtres horlogers. Il y a entre autres un M. Delfin, beau-frère du fameux l'Épine, auteur d'une pendule curieuse qu'il a présentée au feu roi, comme de lui, et qui est réellement l'ouvrage de l'autre. — *P. S.* M. de Voltaire a reçu ces jours-ci de Suisse un mouchoir, sur lequel est représentée l'histoire des jésuites.

Ferney, 6 *janvier* 1775. — Rien de plus vrai que la réconciliation de M. de Voltaire avec M. de Buffon. C'est ce dernier qui a fait les avances par un billet qu'il remit le 22 octobre à madame de Florian, qui passait par Montbard. J'ai lu cet écrit, où il fait une espèce de réparation à M. de Voltaire de tout ce qu'il a pu écrire contre lui. Cette dame l'envoya sur-le-champ à ce grand poète, qui en a été, on ne peut pas plus content, et qui a répondu au philosophe son confrère par une lettre très touchante et très honnête. Celui-ci a riposté par une autre, qui a cimenté la réunion de ces deux grands hommes. M. de Voltaire, enchanté, a fait présent à madame de Florian d'une montre d'or à répétition, d'environ 60 louis, pour la remercier de cette heureuse négociation. Le vrai est que c'est M. Guéneau, ami de M. de Buffon, qui a seul opéré ce rapatriement. Ce M. Guéneau est un très habile homme, qui a beaucoup travaillé à l'*Histoire naturelle*. Celle des *Oiseaux*, à l'exception du discours, est entièrement de lui. Il a donné aussi beaucoup d'articles pour l'*Encyclopédie*, entre autres celui d'*Étendue*, etc. Ferney, dont vous me demandez des nouvelles, est un très beau château, très solidement bâti. Il y a des jardins et des terrasses magnifiques. Il n'y a pas de jour où M. de Voltaire ne mette *des enfants en nourrice*. C'est son terme, pour dire qu'il plante des arbres

Il y préside lui-même. Il a une quantité prodigieuse de tableaux, de statues, de choses rares, qui doivent valoir un argent immense. Le village est composé d'environ 80 maisons, toutes très bien bâties. La plus vilaine en dehors vaut mieux et est plus belle que la plus superbe de nos villages des entours de Paris. Il y a environ 800 habitants, trois ou quatre maisons de bons bourgeois : les autres sont des horlogers, menuisiers, artisans de toute espèce. Sur ces 80 maisons, il y en a au moins 60 à M. de Voltaire. Il est certainement le créateur et le père de ce pays-là ; il y fait des biens immenses.

Ferney, 25 *février* 1775. — Ne soyez pas surpris si M. de Voltaire n'écrit point en faveur de son ami, le maréchal de Richelieu : il commence à se lasser d'être ainsi le Don Quichotte des gens de la cour, qui ne sont que des ingrats ensuite. Vous vous rappelez tout ce qu'il a dit, écrit et fait pour le comte de Morangiès. Savez-vous comment il en a été récompensé ? Peut-être quinze jours après le jugement, cet accusé lui a écrit un petit bout de lettre, où il lui demandait excuse de ne lui avoir pas plus tôt annoncé le gain de son procès, en rejetant cet oubli sur la multitude de ses affaires, et en remerciant très légèrement M. de Voltaire de la part qu'il y avait prise. La sensibilité du philosophe a été fortement émue d'une pareille froideur.

Ferney, 1er *septembre* 1775. — M. de Voltaire continue à s'occuper infatigablement de tout ce qui peut contribuer à agrandir, améliorer ce petit endroit, et le rendre plus florissant. Il profite de son crédit sur l'esprit du nouveau ministère pour réussir, et il vient d'obtenir tout récemment une foire et un marché public. Il fait bâtir actuellement 18 maisons ; ce qui fera le nombre de cent environ. Pour lui plaire, différentes personnes s'empressent de les acheter. Madame de Saint-Julien, la femme du receveur-général du clergé, s'étant trouvée ici, en a pris une. On dit que M. de Chabanon en prend une autre ; M. Hennin, le résident français à Genève, une troisième, etc. Le marché n'est point onéreux ; M. de Voltaire les vend à rentes

viagères sur sa tête et sur celle de madame Denis. Quant à la sienne octogénaire, on sent que c'est une condition fort douce; la nièce est plus que sexagénaire, d'ailleurs, elle se porte mal, etc. Le commerce des montres va de mieux en mieux, et M. de Voltaire travaille à l'obtenir absolument libre. Il profite de l'amitié de M. d'Oigny, l'intendant actuel des postes, qui lui a permis de les faire passer à Paris sous son couvert; ce qui les rend à bien meilleur compte; et ne peut qu'en augmenter le débit. Outre l'utile, le philosophe de Ferney n'oublie pas l'agréable. On travaille à une salle de comédie et à un théâtre public; ce qui va bientôt nous procurer des plaisirs qui amèneront les tristes habitants de Genève et feront crier les ministres.

Ferney, 15 *septembre* 1776. — Pour vous donner une idée de la galanterie du philosophe de ce lieu, voici un impromptu qu'il a fait il y a quelque temps, en faveur d'une madame Pourra, femme d'un banquier de Lyon, qui, sans être jolie, a des yeux très lascifs et propres à réveiller le vieillard le plus engourdi. Vous vous rappelez l'aventure de mademoiselle Chau ***, cette sœur d'un professeur de Genève, qui lui procura un évanouissement délicieux, où il pensa rester : il ne s'agit pas ici de quelque chose aussi fort, mais d'un pur jeu d'esprit, où le cœur cependant pouvait avoir quelque part. Madame Pourra folâtrait avec M. de Voltaire, lui disait des choses agréables, et entre autres combien elle s'intéressait à sa santé, lui ajoutant impérieusement qu'il fallait qu'il se conservât. Le poète octogénaire lui répondit sur-le-champ avec une ingénieuse vivacité :

Voulez-vous arrêter mon âme fugitive,
Ah! Madame, je le crois bien,
De tout ce qu'on possède on ne veut perdre rien,
On veut que son esclave vive.

Ferney, 30 *octobre* 1776. — Le patron se porte toujours à merveille pour son âge; il lit sans lunettes l'impression la plus fine; il a l'oreille un peu dure, en sorte que lors-

qu'on fait quelque bruit, il est obligé de faire répéter, ce qui le fâche; car, quoiqu'il dise depuis vingt ans qu'il perd les yeux et les oreilles, il ne voudrait pas qu'on s'en aperçût. C'est cette envie de paraître et de briller toujours qui fait qu'il n'aime pas à se trouver, et à manger en grande compagnie; le babil des femmes surtout l'incommode, et leur conversation frivole et décousue l'ennuie. Il ne voit point de médecin; quand sa santé l'inquiète, il consulte ses livres. Il continue à se purger trois fois par semaine avec de la casse; il ne va à la garde-robe que de cette manière. Il reste la plus grande partie de la journée au lit; il mange quelque chose quand il en a envie; il paraît le soir et soupe, mais pas toujours. Quelquefois sa casse le tracasse, et il se tranquillise. Il ne s'est pas promené depuis que je suis ici. Il reste souvent en robe de chambre, mais il fait régulièrement chaque jour sa toilette de propreté, et les ablutions les plus secrètes, comme s'il attendait pour le soir quelque bonne fortune. Quand il s'habille, c'est ordinairement avec magnificence et sans goût; il met des vêtements qui ne peuvent aller ensemble; il a l'air d'un vrai vendeur d'orviétan. Je n'ai plus trouvé le père Adam chez lui; il l'a renvoyé, et lui fait une modique pension dans le voisinage où il demeure. Ce jésuite lui servait à faire sa partie aux échecs, et à feuilleter des livres pour des recherches dont avait besoin ce fécond écrivain. L'âge et les infirmités l'ont rendu impropre à ces fonctions. M. de Voltaire compare les hommes à des oranges, qu'on serre fortement pour en exprimer le jus, et dont on jette le marc ensuite comme inutile : pensée plus digne de Machiavel que de l'apôtre de l'humanité. Il a décidément donné Ferney à madame Denis, sa nièce. Il continue à augmenter ce lieu; il y a dépensé peut-être cent mille francs cette année en maisons. Le théâtre est charmant, avec toutes les commodités possibles pour les acteurs et actrices. Je juge que M. de Voltaire est fort mal servi par ses correspondants de Paris, puisqu'il ignorait même l'existence de *la Fou...* Je suis le premier qui lui

ait parlé de ce livre. Sa première question a été, y suis-je? Je lui ai répondu que non, mais bien Rousseau. Ce qui l'a affligé, car il veut qu'on parle de lui, même en mal.

Ferney, 4 décembre 1776. — Vous avez déjà vu, dans mes précédentes lettres, que M. de Voltaire est fort mal servi par ses amis et correspondants; il n'a pas même cette universalité de gazettes, de journaux et autres ouvrages périodiques que devrait lui faire désirer son ardeur de tout lire, de tout savoir, de parler de tout, et que son opulence lui donne le moyen d'acquérir aisément. Il a la manie de receler dans son cabinet ce qu'il reçoit en ce genre, et de ne les pas envoyer au salon suivant l'usage des campagnes, où l'on s'amuse de ces feuilles courantes. Quand il les a lues, seulement il vient en faire part : « Hé bien! dit-il, voilà donc les insurgents qui ont « été battus, etc. » Ce qui vous surprendra, c'est qu'entre les écrits périodiques de Paris, celui qu'il lisait le plus assidûment, c'était les feuilles de Fréron; quand il en recevait une, et qu'il la prenait pour la parcourir, on a remarqué que la main lui tremblait; il avait l'air d'un criminel qui va entendre sa sentence. M. d'Argental est celui de ses amis qui le sert le plus exactement et le plus assidûment : il n'est pas de semaine où il n'en reçoive plusieurs lettres, il en a des commodes pleines. Ce gobe-mouche lui écrit tout ce qu'il fait et ne fait pas; c'est surtout pour les nouvelles politiques, pour les anecdotes de la cour qu'il lui est utile. Ce recueil sera un jour très précieux pour quiconque voudra écrire l'histoire. Voulez-vous encore mieux juger combien le patron est mal instruit des détails littéraires, même le concernant? Apprenez qu'il a su par moi le premier qu'un certain abbé Martin, vicaire de la paroisse de Saint-André-des-Arts, se déclarait depuis deux ans pour l'auteur des *Trois Siècles*; il m'a répondu plaisamment : *Oh! je sais bien qu'ils sont plusieurs Messieurs de ce nom-là*, et il ne m'en a pas paru moins décidé à continuer de prendre pour plastron de ses injures l'abbé Sabatier.

Ferney, 5 *juin* 1777. — Nous sommes arrivés ici à notre retour d'Italie : nous avons eu le bonheur d'en voir le seigneur, et nous en avons été d'autant plus flattés qu'il devient très sauvage, et que nous avions rencontré dans notre route plusieurs grands et notables personnages qu'il avait refusés. Il a passé la journée entière avec nous. L'endroit de sa terre qu'il nous a montré avec le plus de complaisance, c'est l'église. On lit en haut, en lettres d'or : *Deo Erexit Voltaire.* L'abbé Delille s'écria : « Voilà « un beau mot entre deux grands noms ! Mais est-ce le « terme propre, ajouta-t-il en riant ? ne faudrait-il pas « *Dicavit, Sacravit ?* » « Non, non, » répondit le patron. Fanfaronnade de vieillard. Il nous fit observer son tombeau, à moitié dans l'église et à moitié dans le cimetière : « Les « malins, continua-t-il, diront que je ne suis ni dehors « ni dedans. » La religion l'occupe toujours beaucoup. En gémissant sur la petitesse de ce lieu saint, il dit : « Je vois avec douleur aux grandes fêtes qu'il ne peut con« tenir tout le sacré troupeau ; mais il n'y avait que 50 ha« bitants dans ce village quand j'y suis venu, et il y en a « 1,200 aujourd'hui. Je laisse à la piété de madame Denis « à faire une autre église. » En parlant de Rome, il nous demanda si cette belle basilique de Saint-Pierre était toujours bien sur ses fondements ? Sur ce que nous lui dîmes que oui, il s'écria : « *Tant pis !* »

Ferney, 10 *juin* 1777. — Pour vous continuer notre relation, nous vous ajouterons que M. de Voltaire, devant toujours exercer sa bienfaisance envers quelqu'un, n'ayant plus le père Adam, et étant brouillé avec madame Dupuis, ci-devant mademoiselle Corneille, a pris chez lui mademoiselle de Varicourt, fille de condition, dont le père est officier des gardes-du-corps, mais pauvre et chargé d'une nombreuse famille. Il l'a couchée sur son testament, et l'aurait voulu marier à son neveu, M. de Florian. C'est une fille aimable, jeune, pleine de grâces et d'esprit. Elle est en embonpoint, et c'est quelque chose de charmant de voir avec quelle paillardise le vieillard de Ferney lui

prend, lui serre amoureusement et souvent ses bras charnus. Il ne faut pas vous omettre que dans notre conversation nous fûmes surpris de le voir s'exprimer en termes injurieux sur le parlement Maupeou, qu'il a tant prôné; mais nous avions avec nous un conseiller du parlement actuel, et nous admirâmes sa politique. Du reste, on nous a rapporté deux bons mots de cet aimable Anacréon, qu'on nous a donnés pour récents, et qui vous prouveront que son attaque d'apoplexie, qui ne consistait que dans des étourdissements violents, n'a pas affaibli la pointe de son esprit. Madame Paulze, femme d'un fermier général, venue dans ces cantons où elle a une terre, a désiré voir M. de Voltaire; mais sachant la difficulté d'être introduite, elle l'a fait prévenir de son envie; et pour se donner plus d'importance auprès de lui, a fait dire qu'elle était nièce de l'abbé Terrai. A ce mot de Terrai, frémissant de tout son corps, il a répondu : « Dites à madame de Paulze, qu'il « ne me reste plus qu'une dent, et que je la garde contre « son oncle. » Un autre particulier, l'abbé Coyer, dit-on, ayant très indiscrètement témoigné son désir de rester chez M. de Voltaire, et d'y passer six semaines; celui-ci l'ayant su, lui dit avec gaieté : « Vous ne voulez pas res« sembler à Don Quichotte; il prenait toutes les auberges « pour des châteaux, et vous prenez les châteaux pour des « auberges. »

Ferney, 20 *juillet* 1777. — M. de Voltaire est dans un chagrin d'autant plus sensible, que son amour-propre est blessé au vif. Il avait fait les plus superbes préparatifs dans l'espoir que le comte de Falkenstein viendrait le visiter, il avait rassemblé autour de lui, tous ses amis des environs pour grossir sa cour; il avait composé des vers que devait débiter à l'illustre étranger, mademoiselle de Varicourt. Tous ces soins ont été inutiles. Le prince n'a pas daigné le voir, ni son château, ni son village; il n'a demandé aucune de ses nouvelles; il s'est cependant arrêté à Genève; et par une affectation encore plus cruelle est allé à Versoix, et a parcouru en détail et avec attention

ce lieu, non moins affligeant pour le seigneur de Ferney. Vous savez que M. de Choiseul, avait entrepris de le former en ville, et d'y creuser un bassin. Depuis sa disgrâce les travaux avaient été suspendus; mais comme il coûtait beaucoup en frais de l'administration qu'on avait commencé d'y établir, et qu'on avait calculé qu'avec cet argent on aurait fini le projet, on avait recommencé : il en est résulté déjà des émigrations, et Ferney se serait dépeuplé si cela avait duré. Le canton de Berne a heureusement fait des représentations contre ce port, qui lui serait très nuisible. On assure que l'on va de nouveau abandonner les ouvrages, et que M. de Vergennes l'a promis au canton réclamant. Ceci calme un peu les tourments du patron; mais l'empereur brûler son ermitage avec un mépris aussi marqué! Il ne peut digérer cet affront.

Ferney, 23 *juillet* 1777. — Le vieux malade n'a pu aller au devant de l'empereur à son passage, et la familiarité républicaine de quelques Genevois, habitants de Ferney, n'a pas disposé Sa Majesté à faire les avances. Deux seigneurs ouvriers en horlogerie s'avisèrent de se faire députer de la colonie, et allèrent arrêter le carrosse du prince. L'un d'eux monta sur le marche-pied qui tient au brancard, et demanda si le comte de Falkenstein n'était pas là? d'où il venait et où il allait? L'empereur un peu étonné, lui répondit qu'on ne lui avait jamais fait de pareilles questions en France. Cet excès d'impertinence le dégoûta de Ferney et avec beaucoup de raison.

Genève, 1er *septembre* 1777. — Nous avons été ces jours-ci chez le philosophe de Ferney. Madame Denis, sa nièce, nous a très bien accueillis, mais elle n'a pu nous promettre de nous procurer une conversation avec son oncle. Elle a cependant bien voulu lui faire dire que des milords Anglais souhaiteraient le saluer. Il s'est excusé sur sa santé, à l'ordinaire, et nous avons été obligés de nous conformer à l'étiquette qu'il a établie depuis quelque temps pour satisfaire notre curiosité, car son amour-propre

est très flatté de l'empressement du public. Mais cependant il ne veut pas perdre son temps en visites oiseuses, ou en pourparlers qui l'ennuieraient. A une heure indiquée il sort de son cabinet d'étude, et passe par son salon pour se rendre à la promenade. C'est là qu'on se tient sur son passage, comme sur celui d'un souverain, pour le contempler un instant. Plusieurs carrossées entrèrent après nous, et il se forma une haie à travers de laquelle il s'avança en effet. Nous admirâmes son air droit et bien portant. Il avait un habit, veste et culotte de velours ciselé, et des bas blancs. Comme il savait d'avance que des milords avaient voulu le voir, il prit toute la compagnie pour anglaise, et il s'écria dans cette langue : *Vous voyez un pauvre homme!* Puis, parlant à l'oreille d'un petit enfant, il lui dit : *Vous serez quelque jour un Marlborough; pour moi je ne suis qu'un chien de Français.*

Quant aux valets et autres personnes qui ne peuvent entrer dans le salon, ils se tiennent aux grilles du jardin; il y fait quelque tour pour eux. On se le montre, et l'on dit: *le voilà! le voilà!* C'est très plaisant.

Ferney, 4 octobre 1777. — J'ai dîné aujourd'hui chez M. de Voltaire en très grande compagnie. L'automne le dérange, et il redoute les approches de l'hiver : il se plaint de sa strangurie; il est cassé et a la voix éteinte : mais son esprit n'a que quarante ans; il rabâche moins encore dans sa conversation que dans ses écrits. Il est précis et court dans ses histoires. Comme nous avions la jolie madame de Blot, il a voulu être galant, et il était plus coquet qu'elle des mines et de la langue. Pour vous donner une idée de la vigueur et de la gentillesse de son esprit, je ne vous en citerai que deux traits, ils suffiront : la comtesse est tombée sur le roi de Prusse et a loué son administration éclairée et incorruptible : « *Par où diable, Madame,* s'est-il écrié, *pourrait-on prendre ce prince? il n'a ni conseil, ni chapelle, ni maîtresse.* » On n'a pas manqué de parler de M. Necker, et j'étais curieux de sa façon de penser sur son compte. Il a apostrophé un Genevois, qui était à table

avec nous : « *Votre république, Monsieur, doit être bien glorieuse,* lui a-t-il dit, *elle fournit à la fois à la France un philosophe* (M. Rousseau) *pour l'éclairer, un médecin* (M. Tronchin) *pour la guérir, et un ministre* (M. Necker) *pour remettre ses finances; et ce n'est pas l'opération la moins difficile. Il faudrait,* a-t-il ajouté, *lorsque l'archevêque de Paris mourra, donner ce siége à votre fameux ministre Vernet, pour y rétablir la religion.* » Ce dernier persiflage, sans autre réflexion ultérieure, m'a décelé son jugement sur notre directeur général. Je l'avais pressenti par une citation écrite de sa main au bas du portrait de M. Turgot, *ostendent terris hunc tantum fata...* Le marquis de Villette était des nôtres et paraît goûté du patron, qui lui a dit des douceurs; je crois qu'elles sont intéressées, et qu'il s'agit de l'amadouer pour un mariage. Ce qui indispose encore plus le philosophe contre M. Necker, c'est la faveur qu'il accorde à la loterie royale de France, qui s'est étendue dans ces cantons. On vient d'établir à Ferney un bureau de cette loterie; il redoute avec raison que les habitants de la colonie ne donnent dans ce piège.

FIN DE L'APPENDICE.

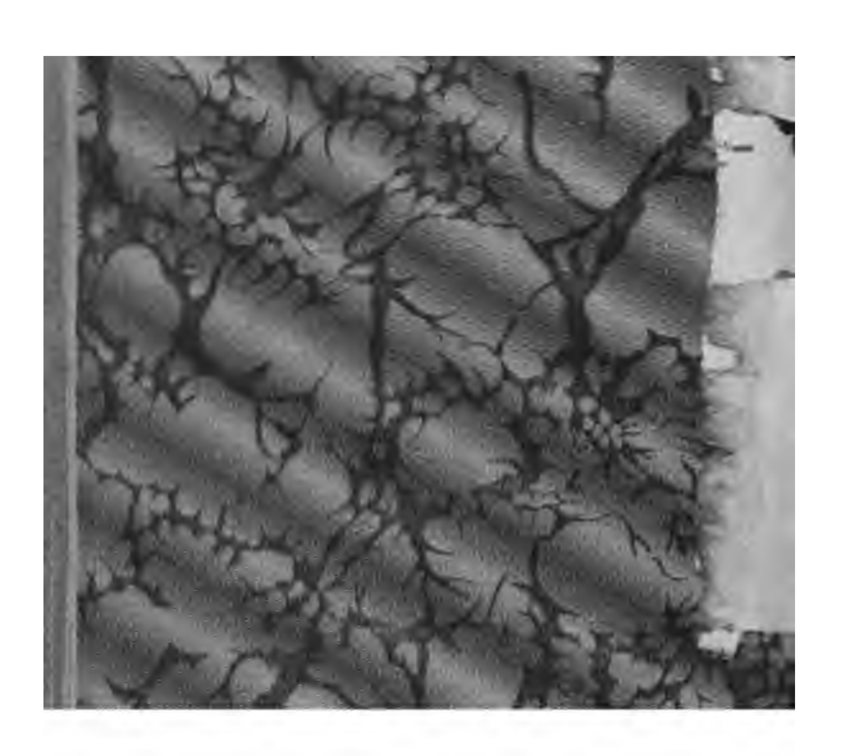
INDEX

FIN DE L'INDEX

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.




Stanford University Libraries
3 6105 005 117 200

